

Balzac: Cabinet Antiques [illegible]
Un g^d h. de province 31 [illegible]
Une fille d'Eve 30 [illegible]

Sand [illegible] [illegible] } 29–25

REVUE CRITIQUE

DES

LIVRES NOUVEAUX.

REVUE CRITIQUE

DES

LIVRES NOUVEAUX

PUBLIÉS PENDANT L'ANNÉE 1839,

RÉDIGÉE

Par Joël Cherbuliez.

7e Année

du Bulletin Littéraire et Scientifique.

PARIS,

AB. CHERBULIEZ ET Cie, LIBRAIRES,

Rue de Tournon, 17.

GENÈVE, MÊME MAISON.

1839.

Revue Critique
DES LIVRES NOUVEAUX.
Janvier 1839.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

LA POPULARITÉ, comédie en 5 actes, en vers, par *Casimir Delavigne*. Paris, 1839. In-8, 6 fr.

Avant d'avoir lu la pièce de M. Delavigne, il me paraissait douteux que la popularité pût offrir le sujet d'une comédie. Cette lecture m'a convaincu qu'en effet il n'y avait rien de comique dans cette gloire enivrante qui aveugle ses adorateurs et leur prépare une chute d'autant plus terrible qu'elle les a d'abord placés plus haut. La popularité fournirait plutôt un drame qu'une comédie; mais M. C. Delavigne n'a fait ni l'un, ni l'autre. Sa pièce n'offre guère qu'une dissertation politique dialoguée. Le style en est noble, la poésie en général pure et harmonieuse, les pensées hautes et empreintes d'une sage modération; en un mot, la plupart des bonnes et belles qualités de l'auteur s'y retrouvent; mais il n'y a ni action, ni intérêt, ni drame, ni comédie. Si quelques intentions comiques ont été semées çà et là, elles sont si pâles, si faibles qu'elles n'ont pas même le pouvoir d'exciter le rire. Enfin, et c'est peut-être le défaut capital de cette pièce, l'auteur a voulu évidemment peindre notre temps, mais il n'a pas osé fronder ouvertement les travers qu'il attaquait; il s'est cru obligé de les déguiser sous le masque d'une autre époque et d'un autre pays. Il en résulte que le tableau produit fort peu d'effet, parce que les couleurs n'en sont pas d'accord avec le fond; ce sont des Français qui parlent et agissent sous le vêtement anglais; ce sont des hommes d'aujourd'hui avec leurs convictions éphémères, leur politique de salons, leurs mesquines rivalités; c'est une suite d'incidens empruntés à l'histoire contemporaine, mais antidatés de plus d'un siècle, ce qui leur ôte toute vérité.

Edouard, le héros de la *Popularité*, est un orateur dont l'éloquence domine le parlement et dont l'opposition menace d'être fatale au ministère. Les circonstances sont critiques; le prétendant s'avance, les partis s'agitent; on reproche au gouvernement de ne montrer aucune énergie et de ne rien faire pour contenter le peuple, pour s'assurer son appui. Un ami intime d'Edouard, Mortins, rédacteur d'une feuille politique, est un des chefs du parti populaire. Il complote avec Edouard le renversement du ministère, et seul, il porte ses vues plus loin, il veut celui de la monarchie. Républicain ardent, il entretient des intelligences parmi les ouvriers et a sous ses ordres plusieurs chefs subalternes d'associations politiques. L'enterrement d'un membre éminent de l'opposition parlementaire, qui vient de mourir, lui semble une occasion excellente pour essayer une levée de boucliers. Dans ce but il cherche donc à s'assurer l'approbation d'Edouard d'une manière détournée, car il n'ose d'abord lui dévoiler ses véritables intentions. L'élection du lord-maire devant avoir lieu avant l'enterrement, il s'agit de faire nommer, soit un homme sur lequel on puisse compter pour ne pas s'opposer à l'émeute, soit une incapacité qui s'efface pour laisser agir Edouard que Mortins pense pouvoir facilement entraîner. C'est donc cette élection qui est le nœud de la pièce, et toute l'action roule sur les intrigues pour ou contre les divers candidats; le dénouement en est le résultat, qui vient tromper toutes les espérances coupables et fait triompher le vrai patriotisme.

Le père d'Edouard, sir Lindsey, est un vieillard qui, après une glorieuse carrière, vit dans la retraite, entouré du respect et de la considération de ses concitoyens. Il jouit avec délices des succès de son fils, mais cherche à le prémunir contre les dangers de la popularité.

« Ecoute, »

lui dit-il,

La popularité, que pour toi je redoute,
Commence, en nous prenant sur ses ailes de feu,
Par nous donner beaucoup et nous demander peu :
Elle est amie ardente ou mortelle ennemie;
Et, comme elle a sa gloire, elle a son infamie.
Jeune, tu dois l'aimer; son charme décevant
Fait battre mon vieux cœur; il m'enivre; et souvent
Au fond de la tribune où ta voix me remue,
Quand d'un même transport toute une chambre émue
Se lève, t'applaudit, te porte jusqu'aux cieux,
Je sens des pleurs divins me rouler dans les yeux :
Mais si la volonté n'est égale au génie,
Cette faveur bientôt se tourne en tyrannie;

Tel qui croit la conduire est par elle entraîné :
Elle demande alors plus qu'elle n'a donné.
On fait pour lui complaire un premier sacrifice,
Un second, puis un autre ; et quand à son caprice
On a cédé fortune, et repos, et bonheur,
Elle vient fièrement vous demander l'honneur ;
Non pas cet honneur faux qu'elle-même dispense,
Mais l'estime de soi qu'aucun bien ne compense.
Ou l'honnête homme, alors, ou le dieu doit tomber ;
Vaincre dans cette lutte est encor succomber.
On résiste, elle ordonne; on fléchit, elle opprime
Et traîne le vaincu des fautes jusqu'au crime.
De son ordre au contraire, avez-vous fait mépris ;
Cachez-vous, apostat, ou voyez à ses cris
Se dresser de fureur ceux qu'elle tient en laisse,
Pour flatter qui lui cède et mordre qui la blesse :
Des vertus qu'ils n'ont plus, ces détracteurs si bas,
Ces insulteurs gagés des talens qu'ils n'ont pas;
Elle excite leur meute, et les pousse, et se venge
En vous jetant au front leur colère et leur fange.
Voilà ce qu'elle fut, ce qu'elle est de nos jours,
Ce qu'en un pays libre on la verra toujours;
Et s'il faut être enfin ou paraître coupable,
Laissant là l'honneur faux pour l'honneur véritable,
Souviens-toi qu'il vaut mieux tomber en citoyen
Sous le mépris de tous, que mériter le sien.

De tels vers rachètent bien des défauts. Cette éloquence grave et pure produit un grand effet, et, comme je le disais tout-à-l'heure, on y retrouve tout le talent qui a fait la renommée de M. C. Delavigne. Mais pourquoi Edouard, après avoir entendu son père parler ainsi, et lui avoir signalé, lui-même, lord Derby comme un partisan des vieux priviléges, se laisse-t-il ensuite entraîner par lady Strafford à nommer lord-maire ce même Derby ? On répondra sans doute que l'amour est capable de tout. Mais que signifie cet amour si confiant pour une femme qu'il paraît bien peu connaître, puisqu'il ignore qu'elle est le bras droit du prétendant et qu'elle revient à Londres pour le gagner à sa cause? Cela paraît assez peu vraisemblable. Et ce qui l'est encore bien moins, c'est le rôle de Thomas Goff, chef de parti populaire, industriel riche et influent, qui est représenté comme le plus zélé admirateur d'Edouard, mais qui est si bête et si ignorant qu'on lui fait croire à peu près tout ce qu'on veut, et qu'il est incapable de prononcer quelques phrases de suite lorsqu'il vient complimenter Edouard de la part du peuple. C'est le personnage comique de la pièce; mais il n'est que ridicule et tout-à-fait faux. Un homme de talent comme Edouard a des appuis plus intelli-

gens et plus éclairés que ce stupide Goff; et d'une autre part, à quelque classe de la société qu'appartienne un chef de parti populaire, il a toujours, plus ou moins, le don de la parole qui est son principal moyen d'influence.

Mortins se laisse également tenter par l'espoir de renverser le ministère en se coalisant avec le parti des Stuarts, et le mot d'ordre étant donné aux électeurs, lord Derby est nommé lord-maire. Cependant le convoi va avoir lieu : le bruit se répand qu'une émeute républicaine se prépare; en même temps arrive la nouvelle que le Prétendant a obtenu quelques avantages. Effrayé de la tournure que prennent les affaires, lord Derby, à peine installé, abandonne son poste et laisse toute la responsabilité à Edouard, premier alderman. C'est ce que Mortins désirait; aussi, comptant sur le concours de son ami, il se réjouit déjà du succès de ses plans. Mais Edouard se souvient des leçons de son père, et en présence du danger qui menace, il sent la nécessité de tout sacrifier au salut du pays. En vain Mortins supplie, en vain il emploie toute son éloquence à plaider sa cause, en vain il lui montre une lettre signée de sir Lindsay adressée à Walpole, qui semble prouver que le père d'Edouard s'est déjà dans son temps vendu pour une somme d'argent; cette lettre lui a été confiée par un journaliste qui doit l'insérer dans sa feuille le lendemain si Edouard ne cède pas. Edouard ne veut rien entendre; il rompt brusquement avec la popularité, il se tourne du côté du ministère qu'il combattait la veille, il le soutient, le défend contre l'émeute et lui assure la victoire. Alors les journaux se déchaînent contre celui qu'ils appellent un traître; la fatale lettre est publiée et Edouard se voit accusé de s'être vendu comme son père, tandis que lady Strafford, désignée comme la maîtresse du Prétendant, est aussi en butte aux soupçons injurieux. Edouard sent bouillir son sang, l'indignation le saisit en présence de ces attaques injustes; mais son vieux père accourt le presser dans ses bras et le féliciter avec une sainte joie d'avoir su préférer l'honneur véritable à toutes les trompeuses illusions de la gloire. Ses paroles pleines de noblesse raffermissent Edouard dans sa résolution; lorsque Mortins et Thomas Goff viennent au nom des électeurs lui demander de résigner son mandat dont ils prétendent qu'il n'est plus digne, il leur répond par un refus et leur déclare qu'il le conservera tant qu'il jugera pouvoir faire quelque bien au pays. Il trouve aussi dans l'approbation de son père le courage de renoncer à la main de lady Strafford qui refuse les offres généreuses de son amour pour suivre la fortune du Prétendant. Enfin sir Lindsay, pour toute réponse à la lettre qui semble accuser sa probité, montre à Mortins

une lettre de son propre père, qui, chargé d'une mission en France, s'était tué après avoir perdu au jeu la somme demandée à Walpole et destinée à faire passer en Angleterre les industriels exilés par la révocation de l'Edit de Nantes. Quand il a lu cette lettre, le vieillard la déchire, et Mortins, vivement touché de cette grandeur d'âme, déclare que dès le lendemain il défendra dans son journal la probité de sir Lindsay et la proclamera partout.

Tel est le canevas de cette comédie ; on voit qu'il n'y a ni action, ni intrigue, ni intérêt, ni force comique. Un seul caractère est bien soutenu, celui de sir Lindsay ; tous les autres personnages sont de ces esprits flottans qui sont poussés dans les affaires politiques par un besoin d'activité, par l'ambition, ou le goût de l'intrigue ; mais qui n'ont aucune conviction forte et stable. Ce sont bien des hommes de l'époque actuelle, mais ils sont déplacés dans celle de la pièce et sur le lieu de la scène. Les deux plus vrais sont peut-être justement ceux qui ne jouent qu'un rôle secondaire, savoir un égoïste, type de ces gens qui craignent tout ce qui peut menacer leur paisible existence, et appuient tout gouvernement existant par cela seul qu'il existe, et un journaliste qui vend sa plume à qui veut la payer, et après avoir soutenu la cause du Prétendant, se fait organe du parti démocratique parce qu'Edouard a refusé d'acheter son dévouement. Mais, je le répète, la popularité ne saurait fournir le sujet d'une comédie ; elle ne peut guère enfanter que des drames assez sombres, et pour la peindre avec tous ses charmes enivrans, avec tous ses périls et ses chances terribles, il faut la prendre au milieu des convulsions politiques, au sein même des révolutions les plus violentes. Hors de là, elle ne fournit qu'un texte à des déclamations, très-justes sans doute et qui peuvent être fort éloquentes, mais qui sont froides et n'ont rien de dramatique.

La meilleure partie de la pièce de M. C. Delavigne, c'est le style. On retrouve toujours avec plaisir cette poésie noble et sage dont il est aujourd'hui presque le seul interprète fidèle. Cependant, même sous ce rapport, on dira peut-être qu'il s'est un peu négligé ; parfois ses phrases sont obscures, et dans les scènes où Edouard paraît avec son père, on désapprouvera, je crois, ce mélange de *tu* et de *vous* employé selon la convenance du vers, sans égard pour celle des situations. Ce sont de bien légères taches sans doute, mais qui frappent plus vivement de la part d'un écrivain tel que l'auteur du Paria, des Vêpres Siciliennes et de tant d'autres pièces si remarquables par leur harmonieuse pureté de style.

AMANTE ET MÈRE; par *P.-L. Jacob*, bibliophile. — Paris, 1839. 2 vol. in-8, 15 fr.

Il serait difficile d'imaginer quelque chose de plus trivial, de plus repoussant, de plus hideux, sous tous les rapports, que cette production nouvelle de M. Jacob. Ah! monsieur Jules Lacroix, vous voilà dépassé! votre confrère le bibliophile a usurpé vos domaines et vous a ravi, dans un seul roman, la matière de plus de dix volumes. Séparation, adultère, meurtre, mauvaise mère, mauvais fils, empoisonnement, accusation calomniatrice, un fils qui bat sa mère, qui menace son père, enfin un parricide tué par son père dont il voulait faire sa victime : tout cela réuni, entassé dans un même récit dont les bornes ne s'étendent guère au-delà de l'intérieur d'une seule famille! Pendez-vous, monsieur Jules Lacroix, tous vos romans pâlissent devant celui-ci. M. Dauron, ennuyé de sa femme dont les exigences l'obsèdent et viennent contrarier tous ses goûts, se décide à la quitter et part subitement pour un grand voyage. Aussitôt qu'elle s'en aperçoit elle prend la poste pour le poursuivre, et arrive au Havre à l'instant où le bâtiment qui emporte son mari met à la voile. Scène violente, résolution désespérée; Mme Dauron monte dans une barque et exige qu'on la conduise à bord, mais en vain les bateliers font tous leurs efforts, le vaisseau s'ébranle, un vent favorable enfle ses voiles, il disparaît à l'horizon ; la mer devient mauvaise, un orage se déclare, et la barque, abandonnée à la merci des vagues, eût sans doute péri, si elle n'avait eu le bonheur de rencontrer un bâtiment de guerre sur lequel Mme Dauron est recueillie et soignée par le chirurgien qui devient son amant, et qui, blessé dans une rencontre avec l'ennemi, obtient son congé pour suivre sa conquête à Paris où il s'installe chez elle en véritable remplaçant du mari. Lormeuil, c'est le nom du chirurgien, est un mauvais sujet de fort mauvaise société, un vrai chenapan grossier et brutal, qui jure comme un matelot et s'érige bientôt en despote absolu dans la maison Dauron. Il force madame à envoyer les enfans à la campagne avec leur grand'mère, il dissipe dans les maisons de jeu tout l'argent qu'elle lui donne; il expulse les amis qui lui déplaisent, il tue l'un d'eux dans lequel il redoute un rival. Ce dernier trait révolte Mme Dauron, car fatiguée de sa tyrannie elle s'apprêtait, en effet, à lui donner un successeur. Alors pour se venger, elle prétend que les rats l'empêchent de dormir, et Lormeuil s'empressant d'acheter de l'arsenic pour les tuer, elle avale une forte dose de ce poison après avoir eu soin d'éloigner tout son monde de manière à rester seule dans la mai-

son avec son ami ; puis elle déclare à celui-ci qu'elle va mourir, que la police, avertie par elle, va venir l'arrêter comme un assassin, et que toutes les présomptions étant contre lui, il expiera bientôt sur la place de Grève la mort de l'homme qu'elle aimait et qu'il a tué ! Mais Lormeuil s'enfuit par la fenêtre, et quittant en toute hâte la France échappe au jugement qui le condamne à mort par contumace.

Vous croyez peut-être le roman fini et vous pensez que voilà bien assez d'horreurs, mais patience, nous ne sommes encore qu'à la moitié. Au commencement du second volume, nous retrouvons Mme Dauron qui n'est point morte; il paraît qu'elle a la vie dure. Depuis le fatal événement, ses enfans ont grandi ; son fils est le digne émule de Lormeuil dont il imite tous les vices, ce qui ne l'empêche pas d'être l'enfant chéri de sa mère ; tandis que sa sœur est délaissée, méprisée, maltraitée même. Mme Dauron donne son argent à son fils comme elle le donnait à son amant, et l'un comme l'autre l'emploie à alimenter une funeste passion pour le jeu. Seulement sa fortune, déjà fort endommagée par les brèches qu'y a faites Lormeuil, ne peut suffire long-temps à l'insatiable jeune homme qui la conduit rapidement à sa ruine. Cependant M. Dauron, revenu de ses grands voyages avec force curiosités de tout genre, dont il est amateur fou, songe un beau jour à sa fille qu'il destine à l'un de ses plus chers amis. Il vient donc avec lui pour la réclamer ; mais la mère se fâche, et le fils prenant un fusil menace son père, le couche en joue, lâche la détente, et le plomb va blesser légèrement l'ami. Enfin ils réussissent, non sans peine, dans leur projet et emmènent la jeune fille dont sa mère voulait faire une sœur grise pour s'en débarrasser. Lorsque Mme Dauron n'a plus d'argent à donner à son fils, il lui prend ses bijoux parmi lesquels se trouve un médaillon qui en le faisant reconnaître dans la maison de jeu où il l'offre comme gage, amène la plus épouvantable conclusion. Le maître de cette maison n'est autre que Lormeuil rentré en France sous un nom supposé, et lorsque le jeune homme l'a découvert, il conçoit le projet de se faire rembourser toutes les sommes qu'on lui a gagnées : il menace Lormeuil de le dénoncer et le fait ainsi consentir à tout. Pendant que ce marché se traite, Mme Dauron survient pour arracher son fils de ce repaire ignoble ; elle entend les clauses de ce honteux compromis, elle veut s'y opposer ; pour arrêter ses cris, Lormeuil l'enferme dans une chambre avec son fils, et celui-ci ne voit rien de mieux à faire que de la battre jusqu'à ce qu'elle tombe sans connaissance. Sur ces entrefaites la police arrête Lormeuil comme fabricant de faux billets de banque. Alors M. Dauron, voyant sa femme sur le point d'être de nouveau compromise dans un procès

scandaleux, se sent animé d'un mouvement généreux pour elle; il revient et lui offre un nouvelle part de sa fortune; mais le fils, convoitant l'or dont il voit son père si prodigue, essaie pendant une nuit de s'en emparer en forçant la caisse. M. Dauron, réveillé par le bruit, saisit une arme et envoie une balle dans le corps du voleur; celui-ci avant de mourir a encore la force de courir sur son père et de lui porter deux coups de couteau qui cependant ne sont pas mortels.

Sic finis coronat opus. Ainsi se termine l'œuvre par une catastrophe digne du reste. Ajoutez que le style est éminemment trivial, semé de gros mots bannis du vocabulaire des honnêtes gens, et vous penserez sans doute avec moi que le bibliophile Jacob, en épuisant ainsi l'arsenal du hideux, a voulu faire une sanglante satire de ce genre de romans. C'est le seul moyen d'expliquer un pareil tissu d'infamies. Autrement ce serait, en vérité, à désespérer tout-à-fait de notre littérature romancière, que de voir des auteurs dont le nom a de l'éclat et même quelque mérite réel, chercher ainsi leurs inspirations dans la fange des égoûts les plus impurs.

EUGÈNE; par *Émile Barrault.* 2 vol. in-8, 16 fr. = **LE NEVEU D'UN LORD**; par *Jules Lacroix.* 2 vol. in-8, 15 fr. = **LE RÊVE D'UNE MARIÉE**; par *Molé Gentilhomme.* 2 vol. in-8, 15 fr. = **CATHERINE DE LESCUN**, quatre années du règne de Louis XIII, 1618-1622; par *Eug. des Essarts.* — Paris, 1839, 2 vol. in-8, 15 fr.

Après avoir essayé d'abord de régénérer la société et de fonder une religion nouvelle, les Saint-Simoniens reviennent à des idées plus modestes, et chacun utilise ses facultés en suivant simplement quelqu'une des routes ordinaires de l'intelligence. Il en est que leur talent et leur savoir-faire ont portés à de hautes fonctions; d'autres, comme M. Barrault, se bornent au rôle d'écrivain et ne dédaignent pas de se faire romanciers après avoir voulu être apôtres. Leurs anciennes théories sociétaires se font jour d'une manière ou de l'autre dans leurs écrits; on doit s'y attendre, aussi en trouve-t-on bien quelques traces dans *Eugène*, roman qui passe en revue la plupart des positions sociales et fournit à l'auteur l'occasion de traiter maintes questions importantes. C'est un long récit rempli d'incidens nombreux, mais qui n'offre pas un intérêt bien vif; le style de l'auteur ne paraît pas non plus très-propre à ce genre d'ouvrage; il est en général d'une gravité un peu raide. Du reste, son roman ressemble à la plupart de ceux qu'on fait aujourd'hui : son in-

trigue repose presqu'entièrement sur l'adultère ; mais il a du moins l'originalité de présenter une femme qui ne s'en fait pas un jeu, et qui, entraînée par de fatales circonstances, demeure après sa chute encore digne de l'amour de son mari.

— *Le Neveu d'un Lord* est une de ces monstruosités littéraires que M. Jules Lacroix enfante avec une effrayante fécondité. A peine a-t-on eu le temps de lire son *Bâtard* que voici deux nouveaux volumes remplis de nouvelles horreurs. Ici c'est un neveu qui, pour hériter des biens et des titres de son oncle, exécute le complot le plus infâme et ne recule ni devant la calomnie, ni devant le meurtre. Son but est de faire disparaître un enfant que le lord a eu après de longues années de mariage, et pour cela il lui persuade que sa femme l'a trompé, que cet enfant n'est pas de lui. Cette trame perfide, tissue avec toute l'habileté d'un coquin de profession, est sur le point de réussir, lorsque tout se découvre, et l'oncle à son lit de mort dénonce son neveu et le livre à la justice comme coupable de meurtre.

En vérité, je ne pense pas qu'aucun recueil de causes célèbres puisse rivaliser avec la collection des romans de M. J. Lacroix pour le nombre et la variété des crimes. Son imagination peutdéfier les fastes du palais de justice. Il ne rêve jamais qu'assassinat, viol, adultère, etc., etc. Ses romans font la so ciété presque tout entière digne du bagne et de l'échafaud. On ne conçoit pas qu'un tel homme ne devienne pas tout-à-fait misanthrope et ne coure pas se réfugier au sein des forêts pour y vivre plutôt avec les loups et les ours, ou pour se pendre à quelqu'arbre bien haut. S'il fait quelques emprunts à la vie réelle, c'est toujours pour dévoiler d'épouvantables forfaits cachés dans les annales secrètes des familles. Mais les passions criminelles ne sont pour lui qu'une matière exploitable dont il pense tirer des effets saisissans qui émeuvent et captivent les lecteurs. Il ne deviendra donc pas misanthrope, il ne se pendra pas, mais continuera paisiblement à suivre cette sombre route tant qu'il y recueillera du profit et que ses romans de cour d'assises trouveront des acheteurs.

— *Le Rêve d'une Mariée* appartient également à la littérature galvanique, et M. Molé Gentilhomme n'a pas l'habileté de M. J. Lacroix pour nouer et dénouer une intrigue, pour intéresser le lecteur par des détails et des incidens bien ménagés, non plus que le talent de style qui donne aux romans de ce dernier une certaine supériorité sur la foule des productions du même genre. On en concluera sans doute que ce qui est à peine supportable dans le *Neveu d'un Lord* ne l'est pas du tout dans le *Rêve d'une Mariée*. C'est un singulier

goût que de se plaire ainsi à remuer avec sa plume la fange de l'humanité.

— Fatigué de toutes ces inspirations puisées dans les terreurs du crime, le lecteur éprouvera presque du plaisir à rencontrer *Catherine de Lescun*, roman historique, bien faible, pâle imitation des admirables peintures de Walter-Scott, mais qu'enfin il sera certainement disposé à juger, en comparaison des précédens, avec indulgence. Ici du moins on trouve autre chose que ces tristes péripéties de l'adultère, du meurtre et de la séduction. C'est un récit destiné à peindre une époque et à en rappeler les principaux événemens. Il est malheureux que l'auteur ne sache pas mieux captiver l'intérêt et jeter du mouvement dans son œuvre. Des détails minutieux et allongés fatiguent l'attention ; un ton qui vise trop à la légèreté finit par paraître prétentieux, et l'intrigue fort embrouillée est difficile à comprendre et à suivre.

VOYAGE EN ITALIE; par *Jules Janin*. — Paris, 1839. Grand in-8, 7 fr. 50 c.

Par un beau jour du printemps dernier, le spirituel feuilletoniste qui, d'après sa propre expression, s'est fait un trou dans le Journal des Débats où il s'engraisse et s'arrondit, enfourcha sa plume, prit en croupe son esprit, et emportant sa valise bien pleine de phrases à facettes, partit pour l'Italie à la suite d'un grand seigneur russe. Autrefois, on rencontrait les Mécènes sous le beau ciel du Midi, aujourd'hui il faut les aller chercher au milieu des durs frimats de la Moscovie ; et quelque civilisés qu'ils soient, ils conservent toujours un parfum de Tartare, qui, en dépit du refrain de Lodoïska, est plus ou moins barbare même pour leurs amis. Un érudit me racontait que l'un d'eux, pour lui prouver sa reconnaissance, voulait à toute force lui faire cadeau d'un homme, et se fâcha presque de ce qu'il ne se souciait point d'accepter son serf. On dit qu'un autre, sur le point d'entreprendre une expédition scientifique, imagina de faire endosser la livrée à tous les jeunes savans qu'il emmenait avec lui. M. Jules Janin a eu plus de bonheur, son Mécènes l'a vraiment traité en ami, et il prétend en avoir reçu une *Palazzina*. Qu'est-ce qu'une *Palazzina?* demanderez-vous sans doute. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit ici ; d'ailleurs, vous n'avez qu'à regarder le dessin qu'en donne M. Jules Janin, sur le titre de son volume, et le joli feuilleton qu'il en a su tirer pour servir de conclusion à son voyage.

A cheval sur sa plume donc notre feuilletoniste a couru

la poste jusqu'à Lyon, maudit en passant des chemins de fer qui ne sont qu'utiles, fait de la poésie sentimentale sur des ruines inutiles, escaladé les Alpes par la Savoie, grelottant de froid devant les glaciers, tremblant de peur devant les précipices, et tellement troublé qu'il en avait la berlue. En effet, il a vu sur les montagnes le soleil terne, les fleurs pâles et les hommes stupides ; il a franchi d'un pas l'espace qui sépare la Savoie de la Sardaigne, et il est arrivé à Turin sans savoir comment ; cela se conçoit, on serait étourdi à moins. Sauter ainsi à pieds joints de Savoie en Sardaigne, de Sardaigne en Piémont, c'est tout-à-fait fantastique ; et ce qui ne l'est pas moins, c'est qu'après avoir imprimé dans un journal de semblables bévues, on les publie de nouveau dans un livre sans y rien changer. Ce ne sont même pas les seules, car il y aurait fort à faire de relever une à une toutes les erreurs de détails que renferme ce volume. Mais M. Jules Janin est accoutumé à trouver beaucoup d'indulgence chez ses lecteurs, et il en use sans se faire prier. Il est si amusant ! Il a tant d'esprit ! dit-on, et une fois cette réputation bien établie par la vogue du grand monde, c'est comme Arnal qui ne peut ouvrir la bouche sans qu'on éclate de rire avant même d'avoir entendu ses bêtises : le moindre bavardage signé J. J. est proclamé délicieux, quiconque se permet d'en critiquer le plus petit passage n'est qu'un lourdaud sans esprit, sans goût, ni grâce. Cependant, si l'on veut bien se donner la peine de regarder de près ce style si brillant, cet habit d'arlequin surchargé de mille paillettes dorées, que trouvera-t-on dessous? je le demande. Où est l'étude, où est le savoir, où est la pensée, où est le sentiment ? N'est-ce pas une vraie bulle de savon qui reflète toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, et ne renferme que du vent ? Sans doute M. J. J. a beaucoup d'esprit, mais il ne l'emploie pas toujours en homme d'esprit ni près de là. Ce voyage en Italie en est une preuve, car il ne nous offre rien d'original, aucune observation nouvelle, nul trait de mœurs ou de caractère digne d'intérêt. C'est une longue causerie moitié artistique, moitié historique, une nouvelle édition illustrée de beaucoup de verbiages, de descriptions de ruines, de palais et de musées, qu'on trouve dans tous les itinéraires à l'usage des touristes. Le seul cachet qui soit bien à lui, c'est la personnalité du feuilletoniste parisien qu'on voit toujours figurer sur le premier plan et qui, tout petit qu'il soit, projette son ombre jusque sur le faîte des plus grands édifices, s'en fait un piédestal, et pose sans cesse devant son public favori. Puis il connaît parfaitement les faibles de ce public, et les flatte sans mesure, parlant volontiers de la gloire française, de l'éternel chant de gloire de la grande nation, des glorieuses conquêtes

de la Grande Armée. C'est bien rebattu, mais cela produit toujours son effet, comme la parade du charlatan qui captive l'attention des badauds. Par ce moyen, et avec l'aide d'un luxe typographique vraiment remarquable, beaucoup plus remarquable que le livre lui-même, M. J. J. obtiendra encore une espèce de succès. Son voyage ira prendre place dans les salons du grand monde; il figurera parmi les keepsake de l'année, et vous verrez qu'on admirera peut-être son érudition latine, son savoir historique et géographique, ses connaissances sur l'art et les artistes. Pourquoi pas? On a bien pris au sérieux son badinage sur la *Palazzina Lazzarini*, qui, sauf les superfluités du style, me paraît encore le meilleur chapitre de son voyage, le seul où son genre de talent soit à sa place et se déploie à son aise.

PRÉCIS DE L'HISTOIRE DES FRANÇAIS; par *J.-C.-L. Simonde de Sismondi.* — Paris, 1839. 2 vol. in-8, 16 fr.

Arrivé au vingt-unième volume de son *Histoire des Français*, qui termine l'époque des guerres religieuses, M. de Sismondi a senti l'impossibilité de la continuer jusqu'à nos jours, sur un plan semblable. Pour remplir un cadre si vaste, il lui faudrait une seconde vie d'homme, et d'ailleurs les derniers siècles ont déjà été l'objet de tant d'investigations, il existe tant de mémoires originaux, tant d'histoires particulières sur chacune de leurs époques importantes, qu'ils ne présentaient plus une mine nouvelle à exploiter, et n'exigeaient pas le même genre de travail que les temps plus anciens et moins connus des commencemens de la monarchie. M. de Sismondi a donc pensé qu'il valait mieux résumer rapidement la fin de cette histoire et la terminer ainsi en trois volumes, offrant un tableau succinct des événemens et renvoyant le lecteur aux sources si nombreuses et si abondantes de l'histoire moderne. Afin de se préparer à ce travail si différent de l'autre, il a voulu faire pour son Histoire des Français ce qu'il avait déjà fait pour celle des Républiques italiennes, un précis court et concis de ces mêmes événemens qu'il avait d'abord racontés dans tous leurs détails en recherchant leurs causes et signalant leurs effets au milieu des ténèbres du passé. Il nous donne ainsi les deux premiers volumes d'une *Histoire de France*, qui sera complétée par les trois derniers de son grand ouvrage, et prendra sans doute bientôt place dans toutes les bibliothèques, descendra dans toutes les classes de la société, succèdera de la manière la plus avantageuse à l'œuvre si froide, si pâle, si peu intéressante

d'Anquetil. On a souvent critiqué M. de Sismondi sous le rapport du style, et reproché à ses ouvrages d'être des recueils de documens à l'usage des érudits, plutôt que des livres d'une lecture agréable et facile. Cependant le succès assez général qu'ils ont tous obtenu et qui, vu la position de l'auteur en dehors des cotteries et de la sphère littéraire parisiennes, ne peut être attribué qu'à leur mérite réel, prouve d'une manière bien remarquable qu'il y a eu quelque injustice dans ces sévères jugemens. Si le style de M. de Sismondi n'a pas toute la grâce, tout l'éclat et le coloris désirables, on ne saurait nier qu'il offre en général la noblesse et la gravité nécessaires à l'histoire. Il ne possède pas cette brillante phraséologie de nos écrivains actuels, ses périodes ne sont pas coupées avec autant d'élégance, il y a peut-être quelquefois un peu de pesanteur dans leur marche, mais aussi combien la pensée s'y révèle et s'y soutient plus fortement! il ne fait pas du style, il n'entasse pas des mots sur le vide, la langue n'est pour lui qu'un instrument dont il se sert pour exprimer ses idées, et l'abondance de celles-ci fait volontiers oublier ce qui peut lui manquer de raffinement dans l'art d'écrire. Il possède d'ailleurs au plus haut degré une qualité précieuse que rien ne saurait remplacer chez l'écrivain, et qui peut souvent lui tenir lieu de beaucoup d'autres : c'est un cœur chaud et généreux, une âme élevée qui comprend tout ce qui est grand et beau, une conviction profonde qui donne à toutes ses paroles l'accent de la franchise et de la sincérité. C'est à ces rares avantages et à un amour de l'étude malheureusement encore plus rare aujourd'hui, que M. de Sismondi doit la place qu'il occupe parmi les premières illustrations littéraires de notre époque. Historien indépendant et consciencieux, il s'est acquis un nom moins brillant peut-être, mais plus solide et plus durable que beaucoup d'autres.

FASTES MÉMORABLES DE LA FRANCE ; par le comte de *Vaublanc*, ancien ministre de l'intérieur. — Paris, chez Ab. Cherbuliez et Cie, 1838. In-8, 3 fr.

Retracer rapidement les principaux faits de l'histoire de France, renfermer dans un seul tableau les titres les plus glorieux à l'admiration de tous, rapprocher les unes des autres les époques qui ont vu la puissance française s'élever au plus haut degré, tel est le but que s'est proposé dans cet écrit M. le comte de Vaublanc. Passant en revue les annales de la monarchie française, depuis son origine jusqu'à Louis XIV,

il en donne un résumé brillant qui renferme tout ce que l'histoire offre de plus grandiose, de plus poétique, de plus propre à exciter l'enthousiasme. On s'abandonne volontiers à ces souvenirs du passé, et le contraste qu'ils font à côté de la physionomie pâle de notre époque, vous entraîne parfois à oublier les abus qui les accompagnaient, à ne voir que le côté glorieux et chevaleresque de ces temps où l'individualité régnait encore dans toute sa force. Alors de nobles et grands caractères exerçaient une puissante influence et pouvaient se développer avec énergie; il est vrai qu'alors aussi l'homme méchant, animé de passions violentes, était plus redoutable qu'aujourd'hui, et pouvait également faire beaucoup de mal. Les institutions n'étaient pas encore assez fortes pour imposer leur joug à tous, mais jusqu'à présent l'esprit avec lequel on a travaillé à leur donner cette force nouvelle n'a guère réussi qu'à en faire une espèce de niveau qui ne produit l'égalité que dans la médiocrité, une sorte de lit de Procuste, fatal aux bons génies comme aux mauvais. La liberté n'a point pris son essor; en rompant ses fers on a coupé ses ailes, et tant qu'elles n'auront pas repoussé, on n'en peut rien espérer de grand ni de glorieux.

En attendant, nous devons étudier les pages de l'histoire et les leçons qu'elle donne non-seulement aux rois, mais à tous ceux qui veulent les écouter. Si l'avenir a pour jamais rompu avec le passé, si nous marchons en aveugles vers des destinées inconnues, charmons du moins la route par la poésie des souvenirs; les vertus héroïques des anciens temps ne pourront qu'élever et ennoblir notre âme.

L'ouvrage de M. le comte de Vaublanc est un excellent guide au milieu des fastes de la monarchie française; il ne s'arrête que sur les choses vraiment mémorables, et déroule à nos yeux un tableau aussi éloquent par le sujet lui-même que par la manière dont il est traité. C'est un digne plaidoyer en faveur des qualités généreuses et brillantes du caractère français, et en même temps un mémorial intéressant des faits principaux de l'histoire. A aucune époque, en effet, les grands caractères n'ont manqué; lorsque les souverains n'en offraient pas eux-mêmes l'exemple, la noblesse, l'armée ou la magistrature y suppléaient. Il est donc facile de retrouver ainsi dans le passé une chaîne non interrompue de grandes actions, sans pour cela se faire l'apologiste flagorneur de certains princes et de certains actes que la postérité a justement flétris de sa réprobation. M. de Vaublanc, quoique partisan de la vieille monarchie, ne se montre point aveuglé par l'esprit de parti. Il a des blâmes sévères pour tout ce qui est contraire à la justice, et Louis XI, Charles IX et quelques autres sont

jugés par lui avec une véritable impartialité. Louis XIV lui-même, quoiqu'il admire hautement en lui le grand roi dans sa vie publique et l'homme dans sa vie privée, Louis XIV lui paraît mériter de vifs reproches et avoir terni la gloire de son règne par la révocation de l'Edit de Nantes. Il voit dans ce fait, ainsi que dans celui de la Saint-Barthélemy, une grande preuve du danger de mêler la politique avec la religion, de laisser celle-ci se glisser dans le gouvernement avec son cortége de disputes théologiques, d'intolérance et de persécution. L'appréciation qu'il donne du guet-à-pens des Guise contre la Réforme, nous a paru fort remarquable. A cette époque, selon lui, la cause protestante était la cause vraiment nationale, car elle avait les Bourbons à sa tête, et ses ennemis étaient les alliés, les créatures de l'Espagne.

« Ne soyez pas séduits, » dit-il, « comme on le fut alors par » les éminentes qualités et la gloire du premier duc de Guise, » et dites s'il n'avait pas évidemment le projet d'écraser les » Bourbons, et s'il était dans les choses possibles que les Bour- » bons pussent séparer leur cause de la cause de leur religion. » C'eût été se livrer en esclave à leurs ennemis déclarés, c'eût » été abandonner le trône vers lequel tendaient ces étrangers. » Si des deux côtés on employa les meurtres, quelle énorme » différence ne voyez-vous pas entre les protestans, toujours » occupés de leur propre sûreté, et les catholiques, si nom- » breux et si forts par l'appui de l'autorité souveraine! Dans » cet examen moral de la conduite des deux partis, quel poids » met dans la balance l'horrible Saint-Barthélemy! Vous savez » que les protestans ne pouvaient vouloir que tous les Français » adoptassent leur religion, tandis que c'était un dogme con- » sacré par les chefs du parti opposé, que tous les protestans » devaient être exterminés, afin que la France ne connût » qu'une seule religion. Ils faisaient de la cause divine leur » propre cause, et lorsque l'homme ose s'ériger en vengeur » de la loi divine, par ce sentiment seul il est criminel; comme » ministre des vengeances suprêmes, il doit se porter aux plus » horribles excès; le meurtre devient un devoir pour lui, et » il boit avec plaisir le sang de ses semblables. C'était ce que » savaient trop bien les Guises et leurs amis. »

Cette manière de voir nous paraît beaucoup plus juste et plus conforme à la vérité, que l'opinion de M. Capefigue et de plusieurs autres écrivains, qui prétendent que le massacre de la Saint-Barthélemy fut le résultat inévitable de l'exaspération populaire contre les protestans.

D'autres passages, non moins intéressans dans ce volume, sont ceux où M. de Vaublanc raconte le dévouement de Jeanne d'Arc, sans avoir recours aux miracles, et peint le caractère

du fameux cardinal de Richelieu qui, dit-il, « fut, pendant » dix-huit ans, monarque de la France. »

Ecrit avec chaleur et entraînement, ce petit ouvrage obtiendra sans doute le succès qu'il mérite, et ne pourra qu'ajouter encore à la réputation littéraire de l'auteur qui, dans un âge fort avancé, a conservé toute l'activité de ses facultés intellectuelles.

VITA DI CATERINA DE' MEDICI, saggio storico di *Eugenio Alberi*. — Firenze, 1838. 1 vol. in-8.

Cet Essai historique sur la vie de Catherine de Médicis, est un plaidoyer habilement fait par un Italien, en faveur de l'Italienne reine de France. C'est un long panégyrique inspiré par l'amour-propre national, blessé des accusations que la plupart des historiens ont portées contre Catherine et *son caractère italien*. La thèse soutenue par M. Albéri est la même que M. Capefigue a déjà mise en avant dans son ouvrage sur la Réforme. Selon ces deux écrivains, Catherine et son fils furent tout-à-fait innocens de la Saint-Barthélemy; ils voulaient la tolérance et la paix; leur résistance ne céda que devant des circonstances impérieuses qui la rendaient plus dangereuse qu'utile. L'histoire aurait donc, jusqu'à ces derniers temps, calomnié Charles IX et sa mère, et, ce qui est surtout fort extraordinaire, les catholiques eux-mêmes se seraient rendus coupables de ce méfait; car, quoique ces messieurs répètent sans cesse dans leurs pièces justificatives : « Les écrivains pro» testans, aveuglés par l'esprit de parti, ont dit....., » ils ne peuvent nier qu'un plus grand nombre encore d'écrivains catholiques ont dit les mêmes choses. On ne voit d'ailleurs pas quel intérêt les protestans avaient à accuser Catherine et son fils. Leur politique, au contraire, devait être de se ménager un pareil appui s'il y avait la moindre chance de l'obtenir.

M. Albéri débute par offrir un tableau très-bien tracé de l'état des mœurs en France, à l'époque où Catherine, encore toute jeune, y vint pour être fiancée au second fils de François I[er]. La noblesse était encore un peu barbare; la dissolution la plus grande régnait à la cour, et le roi lui-même donnait l'exemple de la corruption et de la cruauté. Un pareil entourage dut avoir une triste influence sur la jeune princesse italienne, et M. Albéri prétend, avec quelque raison, que si quelque chose doit étonner dans sa conduite, c'est qu'élevée au milieu de ces désordres et de cette demi-barbarie, elle ne soit pas devenue plus méchante qu'elle ne l'a été. Mais alors, poussant trop loin son admiration, il va jusqu'à faire de Ca-

therine un zélé défenseur de la tolérance et presque une amie des huguenots. Le mariage de sa fille avec Henri IV lui en paraît une preuve certaine, et il signale comme absurde l'idée que ce mariage n'aurait été conclu que dans le but d'attirer à Paris tous les chefs protestans. Certaines lettres de Catherine, postérieures à la Saint-Barthélemy, contiennent bien l'expression de son contentement au sujet du massacre, mais il n'y voit qu'une hypocrisie nécessaire vis-à-vis de quelques-uns de ses alliés catholiques. L'exaspération populaire lui paraît une raison suffisante pour expliquer le massacre des huguenots, sans qu'il soit nécessaire d'y ajouter un complot royal. Il considère le parti catholique comme le parti national, quoiqu'il ne le fût guère, et au sujet du reproche adressé à Charles IX d'avoir tiré lui-même de la fenêtre de son palais, il cite les paroles de M. Cappefigue, qui dit avoir vu un plan du Louvre à cette époque, dans lequel le balcon désigné n'existait seulement pas. Quant à cette dernière preuve, elle n'aura de valeur que lorsque le plan sera publié et livré à l'examen du public, qui n'a nul motif de croire des assertions aussi légèrement avancées, plutôt que le témoignage de la tradition et de la plupart des historiens.

Du reste, l'ouvrage de M. Albéri renferme des documens assez curieux et peu connus, extraits en grande partie des archives florentines; et s'il ne résout pas le problème de la Saint-Barthélemy, il contribuera du moins à jeter une lumière nouvelle sur ce point historique si important. Il est fâcheux que la susceptibilité nationale y perce trop souvent et rende parfois l'auteur injuste envers les Français; mais d'un autre côté il porte quelques jugemens non moins vrais que sévères sur François Ier et d'autres personnages, dont les vices ont été changés en brillantes qualités par l'adulation et l'esprit de parti.

On annonce, comme devant bientôt paraître, une traduction française de cet Essai historique. Elle sera sans doute accueillie avec faveur, car, malgré les critiques qu'il nous a paru mériter, ce livre est une œuvre remarquable tant sous le rapport littéraire que sous celui de l'érudition.

RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

HISTOIRE SACRÉE, ou Précis historique de l'Ancien et du Nouveau Testament; par M. *Émile de Bonnechose.* — Paris, chez l'auteur, rue de Grenelle-Saint-Germain, n. 126. 1839. 1 fort vol. in-12 de 625 pages, avec une carte de la Terre sainte. Prix : 6 fr.

Cet ouvrage, exécuté sur le même plan à peu près que l'*Histoire de France* du même auteur, adoptée par le conseil royal de l'instruction publique, est destiné à offrir aux jeunes gens une étude qui, jusqu'à présent, a été assez généralement négligée dans les colléges : celle de l'antiquité sacrée, des mœurs des patriarches, des vicissitudes du peuple hébreu depuis sa délivrance de la servitude égyptienne jusqu'à la venue de Jésus-Christ, des premiers commencemens du christianisme et de sa prédication en diverses contrées par les apôtres. C'est la suite des événemens et des faits contenus dans la Bible, mais disposés sous la forme historique et accompagnés de tous les éclaircissemens nécessaires pour en faire un récit suivi et en concordance avec l'histoire profane des mêmes époques. Nous avons annoncé, dans l'un de nos derniers numéros, l'*Histoire Sainte* ou *analyse de la Bible* par M. Athanase Coquerel; l'ouvrage de M. de Bonnechose, quoique lui ressemblant un peu par son titre, n'est point du tout conçu de la même manière. Le premier est un ouvrage d'instruction religieuse; le second est plutôt historique, de telle sorte que l'un complète l'autre. Dans le premier on trouve seulement l'indication des passages de l'Ecriture Sainte avec une série de réflexions propres à les éclaircir, à les expliquer, à en faire ressortir les leçons morales qu'ils renferment; dans le second, c'est la narration des faits empruntée au texte même de la Bible et complétée par les documens des écrivains profanes. M. de Bonnechose a déployé un talent remarquable dans ce *précis historique*. On y reconnaît l'empreinte d'une imagination poétique vivement frappée de tout ce que l'histoire sacrée renferme de grand et de beau. Le style est constamment à la hauteur du sujet, et les vues développées par l'auteur, ses considérations sur la marche des événemens, sur leurs causes et leurs résultats, sont animées d'un grand respect pour le christianisme, d'une religion pure et éclairée. Je citerai l'épisode de Judith et Holopherne comme un exemple de la manière dont l'auteur raconte :

« Il y avait à Béthulie une veuve nommée Judith, d'une beauté parfaite et de mœurs irréprochables. Depuis trois ans qu'avait duré son veuvage, elle vivait dans le deuil, habitant avec ses suivantes un appartement retiré, jeûnant tous les jours, hormis les sabbats et les fêtes, et portant un cilice. Ayant appris la réponse d'Ozias au peuple, elle le manda auprès d'elle avec quelques-uns des anciens de la ville, et leur rappelant toutes les infidélités des Hébreux, elle leur dit qu'ils avaient mérité les châtimens dont ils étaient frappés, et qu'ils ne pouvaient espérer leur délivrance que par un retour sincère à l'Eternel ; elle les prévint ensuite que son intention était de sortir cette nuit même avec une de ses femmes : « Priez pour moi le Seigneur, dit-elle, et ne vous informez pas de mon projet jusqu'à mon retour. » Lorsqu'elle fut seule, Judith se couvrit la tête de cendre, et se prosternant le visage contre terre, elle adressa une fervente prière à l'Eternel : « Seigneur, dit-elle, élève encore ton bras pour nous comme tu l'as fait jadis, brise la force des ennemis par ta force, et que ta colère détruise ceux qui ont juré de violer ton sanctuaire et de renverser ton autel : donne aux mains d'une femme le pouvoir d'accomplir son projet ; confonds le prince et ses serviteurs par mes paroles. — Ta puissance n'a pas besoin de la multitude des guerriers : Seigneur, tu es le Dieu des humbles et le protecteur des plus petits, tu es la consolation des affligés ; fortifie donc mon cœur, et que les nations sachent que c'est toi qui es Dieu et qu'il n'y en a point d'autre. » Judith se leva, quitta son cilice, se parfuma et revêtit ses habits les plus précieux. La vertu divine ajouta encore à l'éclat incomparable de ses charmes, parce qu'en se parant ainsi elle ne cédait à aucun mauvais désir, mais à une pieuse et noble inspiration. Elle sortit des portes de la ville avec une suivante chargée de quelques provisions, et arrêtée par les gardes avancées des Assyriens, elle se fit conduire à Holopherne. Interrogée par lui, elle répondit que les Israélites avaient attiré leur propre ruine en offensant l'Eternel ; qu'elle les avait quittés pour continuer à servir son Dieu. Lorsque l'heure de la vengeance sera venue, dit-elle, je te conduirai moi-même dans Jérusalem, et au milieu du peuple d'Israel qui sera devant toi comme un troupeau sans pasteur. » Ces paroles charmèrent Holopherne ; il admira la beauté de Judith et sa sagesse, et commanda qu'on la fit entrer dans la tente où étaient ses trésors, et qu'on lui portàt les mets de sa table. Mais Judith refusa de prendre autre chose pour sa nourriture que les provisions qu'elle avait apportées avec elle, et obtint de sortir en liberté pendant la nuit pour prier le Seigneur. Elle passa ainsi trois jours dans une

tente séparée, et la nuit, elle sortait, se baignait dans une source voisine et priait le Seigneur afin qu'il l'affermît et la conduisît dans le dessein qu'elle avait formé pour la délivrance de son peuple. Le quatrième jour, Holopherne donna un grand festin et fit venir Judith dans sa tente. Elle se couvrit de ses ornemens précieux, et parut ainsi devant lui : à sa vue, Holopherne, frappé au cœur et enflammé de désirs, invita Judith à faire grande chère avec lui : sa joie était si grande qu'il but beaucoup plus que de coutume, et s'endormit dans son ivresse. La nuit étant venue, ses serviteurs se retirèrent tous, et Judith demeura seule dans la tente d'Holopherne, qui reposait sur sa couche, accablé de sommeil et de vin. Alors, tandis que sa suivante veillait à la porte, Judith pria de nouveau le Seigneur, puis elle détacha le sabre d'Holopherne, d'une colonne au chevet de son lit, disant : « O Eternel ! voici l'heure, fortifie-moi, » et saisissant Holopherne par les cheveux, elle frappa deux fois et lui trancha la tête. Elle sortit aussitôt de la tente et du camp emportant avec elle cette tête sanglante et le pavillon du lit où le corps gisait étendu. Elle se dirigea vers la ville et cria aux gardes : « Ouvrez, ouvrez, car Dieu est avec nous, et il a signalé sa puissance en Israël. » Les anciens accoururent à la voix des gardes : on allume des torches, on se rassemble autour de Judith, et elle, montant sur un lieu élevé, commande le silence et dit : « Louez le Seigneur, notre Dieu, qui n'a point abandonné ceux qui espéraient en lui, qui a accompli par sa servante la miséricorde promise à la maison d'Israël, et qui a tué par ma main l'ennemi de mon peuple. » Découvrant alors son sanglant trophée, elle dit : « Voici la tête d'Holopherne, général de l'armée des Assyriens, et voici le pavillon sous lequel l'Eternel l'a frappé par la main d'une femme. Le Dieu vivant m'est témoin que son ange a veillé sur moi, et n'a point permis que sa servante fût souillée, mais qu'il m'a fait revenir auprès de vous sans tache, ravie de sa victoire et de notre délivrance. Rendez-lui grâce, car il est bon et miséricordieux dans l'éternité. » Tout le peuple répondit par des acclamations ; et Judith, dans son enthousiasme, s'écria : « Suspendez cette tête à nos murailles ; au lever du soleil, prenez vos armes, et sortez avec grand bruit au devant des Assyriens. Ils trouveront leur chef sans vie et la frayeur les saisira. Alors, quand vous les verrez fuir, jetez-vous hardiment à leur poursuite, car le Seigneur vous les livrera pour les fouler aux pieds. » Les Israélites obéissent ; au point du jour ils sortent en poussant de grands cris. Les gardes avancées jettent l'alarme ; on court à la tente d'Holopherne ; Vagao, chef des eunuques, y pénètre ; à la vue du

corps sanglant, il sort saisi d'épouvante, et ne trouvant plus Judith, il dit : « Une femme a confondu la maison et l'armée du grand roi ; voici Holopherne étendu à terre, et sa tête n'est plus à son corps. » A ces mots, la terreur s'empare des chefs et de l'armée ; le camp tout entier retentit de clameurs effroyables ; les Assyriens fuient de toutes parts, dispersés devant les Hébreux qui accourent en armes et descendent de la montagne, sonnant des trompettes et jetant de grands cris : l'ennemi est taillé en pièces ; Israël fait un immense butin, dont une riche part est offerte à Judith.

» Ozias fit porter cette grande nouvelle dans toutes les villes de son peuple. Le grand-prêtre vint de Jérusalem à Béthulie avec les anciens, pour voir l'héroïne, et lui dit : « Tu es la gloire de Jérusalem et la joie d'Israël, tu es l'honneur de notre peuple, et tu seras bénie à jamais. La nation se réjouit trente jours de cette victoire qui lui procura de longues années de paix. »

Chaque grande époque de la nation juive est précédée d'un tableau succinct des faits contemporains et principaux de l'histoire des autres peuples. De cette manière, le récit de la Bible se trouve rattaché à l'histoire profane et à la chronologie universelle. Avant d'aborder l'histoire de Jésus-Christ, M. de Bonnechose trace un tableau fort remarquable de l'état du monde à cette époque ; il nous montre Rome corrompue, avilie, tenant encore le sceptre de la terre, mais ne s'en servant que pour pousser la société vers sa dissolution complète. Il rappelle ses fêtes impudiques et sanguinaires, ses guerres impies ; il nous fait voir ses voisins et ses ennemis moins corrompus sans doute, mais encore plongés dans une barbarie profonde. Le peuple juif lui-même, cette nation qui semblait choisie pour conserver les traditions du vrai culte, la sainte croyance en un seul Dieu, le peuple juif offrait tous les signes d'une honteuse décadence. « L'ancien peuple de Dieu, partagé en sectes ennemies et servilement attaché à la lettre morte de son culte dont il répudiait l'esprit, avait lui-même appelé l'étranger jusque sous les murs de la cité sainte : les barbares étaient accourus, et, à leur suite, les légions. Un étranger, vile créature de Rome, un Iduméen, s'asseyait sur le trône de David ; et on ne sait de quoi il faut s'étonner davantage, ou de l'orgueil insensé des Juifs qui se proclamaient encore seuls héritiers des promesses faites à Abraham, ou des déplorables fureurs qui les rendaient indignes de ce titre. Les destinées du peuple élu semblaient finies, et, selon l'ordre naturel des choses, il ne pouvait plus rien pour lui-même ou pour le monde. »

Cependant de son sein devait sortir le régénérateur de

l'humanité, le fondateur de la civilisation nouvelle, le révélateur de cette religion chrétienne qui apportait au monde les principes féconds de l'égalité, de la charité, de la fraternité. Tout alors sembla se préparer pour rendre l'œuvre plus facile. Les esprits, inquiets et fatigués du présent, se tournaient avec impatience vers l'avenir. On sentait généralement que la société était menacée de périr et ne pouvait être sauvée que par un événement extraordinaire. D'un autre côté la décadence même de toutes les anciennes religions, et l'excès de la corruption offraient des chances de succès à une doctrine nouvelle fondée sur tout ce qu'il y avait de plus opposé aux passions humaines, et l'universalité de la langue grecque répandue dans presque tout l'empire romain et dans l'Orient, était très-favorable à sa propagation.

« Quel temps plus propice pour une nouvelle dispensation de la lumière divine! Les témoins du prodige accompli, les dépositaires de la parole éternelle pouvaient maintenant la porter au loin sans obstacle, être compris en l'annonçant, aller partout librement se dévouer, la répandre, souffrir et mourir à l'appui de leur témoignage. Après des guerres si longues et si acharnées, tant de fléaux avaient pesé sur les peuples, qu'une multitude d'hommes, n'attendant plus rien de cette vie, étaient disposés à accueillir l'espoir d'une existence meilleure. Les promesses du paganisme ne leur suffisaient plus; les doctrines des philosophes, impuissantes pour fonder un culte nouveau, étaient parvenues à décréditer l'ancien; les paroles des sages, d'accord avec celles des Juifs providentiellement dispersés au milieu des nations depuis les grandes invasions assyriennes, le témoignage irrécusable de leur étonnante histoire, celui de leurs livres sacrés répandus avec eux dans l'Orient, tout concourait à familiariser l'esprit des peuples avec l'idée d'un Dieu unique, maître tout-puissant et créateur de toutes choses; et pour croire à ce grand Dieu, pour l'adorer, il ne fallait à un grand nombre que voir son Verbe divin se révéler à eux sous une forme vivante et sensible....... Les temps étaient venus...... Le Messie pouvait paraître. »

La vie de Jésus-Christ et les premiers temps de l'Eglise chrétienne pendant une période de soixante-deux ans, sont racontés d'après les Evangiles et les Actes des Apôtres, et le volume se termine par une courte appréciation des *Epîtres* et de l'Apocalypse.

HISTOIRE DU CHRISTIANISME et de la Société chrétienne ; par M. *J. Matter*, inspecteur-général des études, etc. ; 2e édit. — Paris, chez Ab. Cherbuliez et Cie ; Genève, même maison. 1838. 4 vol. in-8, 22 fr.

La première édition de cet ouvrage, publiée il y a quelques années sous le titre de *Histoire universelle de l'Eglise chrétienne*, a déjà été annoncée par la Revue critique dans son numéro de novembre 1835. L'auteur a cherché par quelques changemens et corrections à mettre cette seconde édition encore plus d'accord avec l'esprit de l'époque actuelle dont la tendance religieuse se porte vers une étude sérieuse et approfondie du christianisme, de ses principes et de son histoire. Il y a également ajouté une préface dans laquelle il apprécie d'une manière assez remarquable la situation présente des esprits. Nous en citons le passage suivant qui nous a paru propre à faire connaître la pensée qui a guidé M. Matter dans son travail :

« Toutes les oppositions que la religion chrétienne a jamais rencontrées, systèmes religieux, systèmes philosophiques, elle les retrouve encore à ses côtés, dans son sein, dans le cœur de ceux qui la professent. Systèmes religieux : depuis que le christianisme est au monde, il combat le judaïsme, le paganisme, le mahométisme; ces trois systèmes sont encore debout. Systèmes philosophiques : depuis que le christianisme est au monde, il combat l'épicurisme, le scepticisme, le matérialisme; ces trois systèmes sont encore debout.

» Seules les oppositions politiques et sociales ont disparu. Mais, si profond que soit le mouvement religieux qui se manifeste, il est loin d'être avancé et complet. Pour que la question religieuse, qu'on brûle de vider et qu'on videra, tourne au triomphe de la vérité, et que nos générations abattues sortent épurées de la crise où les a jetées le temps, il nous faut étudier cette question, comme nous étudions toute autre, remonter au principe à travers les âges, le suivre dans toutes ses phases et le juger dans tout ce qu'il a été depuis qu'il est.

» Le christianisme ne peut plus être jugé autrement. Et c'est ainsi qu'il veut l'être. Il ne renie aucun de ses principes, aucun de ses développemens.

» Ses principes, ce ne sont pas seulement ses préceptes de morale, à qui l'on a bien voulu accorder des hommages; ce sont tous ses enseignemens, c'est toute sa théodicée.

» Ses développemens, ce ne sont pas seulement ses doctrines, pleinement exposées et déployées par les apôtres et les pères; ce ne sont pas seulement les mœurs d'intérieur et les institutions publiques qu'il a données aux peuples; ce n'est pas

seulement l'impulsion prodigieuse qu'il a imprimée aux sciences, aux lettres et aux arts; ce n'est pas seulement le progrès qu'il a assuré au génie de l'homme et qu'il a répandu sur sa condition sociale; ce sont aussi les bénédictions et les consolations qu'il a prodiguées à des douleurs que nulle autre puissance ne pouvait ni consoler, ni bénir.

» Les développemens du christianisme, c'est sa gloire, sa légitimité, c'est sa supériorité sur tout autre système de religion ou de philosophie.

» C'est pour cela que l'histoire de la société chrétienne est inséparable de l'histoire du christianisme.

» L'histoire de la société chrétienne jointe à celle du christianisme, c'est l'histoire de ses luttes et de ses triomphes.

» En effet, quoique tous ses ennemis aient encore des représentans autour de lui, et jusque dans son sein, ses annales n'offrent qu'une longue suite de combats et de victoires. Son fondateur a légué à ses disciples la conquête du monde, et, de génération en génération, jusque sous nos yeux, les disciples de ses disciples, marchant de lutte en lutte, ont marché de conquête en conquête.

» Le christianisme a paru au milieu des systèmes de religion et de philosophie les plus célèbres, des écoles les plus savantes, des plus fortes institutions politiques; et il a séduit successivement tous les peuples auxquels il a parlé, entraîné toutes les résistances qu'il a soulevées, et, par la hauteur de ses enseignemens, vaincu les passions les plus fougueuses, les doctrines les plus puissantes. »

SÉLÉNA, ou la Famille Samanéenne; par *J.-A. Gleïsès.* — Paris, chez Ledoyen. 1838. In-8, 1 fr. 50 c.

Ce volume renferme une espèce de roman mystique, épisode dans le genre antique dont la trame est fort simple et la portée toute philosophique. L'auteur a des idées fort originales. Il est un de ces nombreux esprits qui cherchent un sens nouveau dans les doctrines du christianisme, et, persuadés qu'il n'a pas été compris jusqu'ici, veulent lui donner un développement qu'ils regardent comme indispensable à l'accomplissement de ses hautes destinées. M. Gleïsès a déjà publié les principaux élémens de son système dans une brochure intitulée : *Le Christianisme expliqué, ou le véritable esprit de ce culte méconnu jusqu'à ce jour.* Le principe qu'il regarde comme devant être le régénérateur de l'humanité entière, et qu'il dit être demeuré inaperçu jusqu'à ce jour,

dans les enseignemens de l'Evangile dont cependant il formerait, selon lui, la base, c'est le même principe admis par les brahmes, et pratiqué par certains faquirs de la religion des Indous, savoir, l'abstinence de toute nourriture provenant de la chair ou du sang des animaux, et le respect de la vie jusque dans les êtres les plus infimes de la création. Il est fort bizarre de voir une semblable doctrine présentée aujourd'hui comme le dernier mot du christianisme, et certes on ne s'y attendait guères. M. Gleïsès, convaincu de son excellence, exprime de sincères regrets de ce que la voix éloquente de M. de Lamennais ne se soit pas élevée en sa faveur. En attendant que sa cause gagne des défenseurs plus habiles, il consacre tous ses efforts à la propager. *Séléna* a été écrit dans ce but, et ce n'est que le précurseur d'un ouvrage plus considérable qui est annoncé sous presse.

La famille Samanéenne se compose d'un vieillard qui habite au sein du désert avec ses deux filles, et pratique religieusement la sainte abstinence dont l'observation est la source d'une existence plus pure, d'un bonheur plus doux. Un jeune Grec, poussé par un désir vague qui l'entraîne à voyager dans mainte contrée pour chercher quelque chose d'inconnu, un rayon de la céleste vérité, arrive dans cette retraite, et il épouse l'une des filles du vieillard, car il adopte d'abord avec enthousiasme ses principes, et se sent plein de la plus profonde vénération pour ses vertus. Mais ce jeune homme n'était pas assez pur pour ce nouvel Eden, il apportait avec lui bien des germes de corruption, et il ne pouvait que troubler la paix de cet intérieur si heureux et si calme. En effet, il emmène bientôt avec lui celle dont il a fait sa compagne, et, peu après, la mort vient la lui ravir au moment où elle lui donnait le premier gage de leur mutuel amour dans une petite fille à l'éducation de laquelle il se dévoue dès lors tout entier. Mais le malheur le poursuit : sa fille, arrivée à l'âge où l'adolescence brille de son plus bel éclat, lui est aussi enlevée de la manière la plus funeste. Aigri par le chagrin, vieilli par l'expérience, le malheureux se retire loin des hommes dans une solitude sauvage où il vit en ermite.

Cet épisode est écrit dans un style assez poétique, et mérite par sa singularité d'attirer l'attention. Je ne pense pas que jamais le christianisme ait été envisagé sous un pareil point de vue.

MÉTHODE DE CONCILIATION DES THÉOLOGIENS en faveur du prêt à intérêt. — Paris, chez Hivert, 1838. Broch. in-8. 75 c.

Pendant bien des siècles l'Eglise de Rome s'est prononcée avec force contre le prêt à intérêt, le considérant comme un moyen illicite et usuraire de faire valoir son argent. Cette bizarre prétention qui attestait la profonde ignorance où se trouvait le clergé, des premiers élémens de la science économique, a fini par céder et tomber en désuétude devant les progrès des lumières et la marche de la civilisation. Aujourd'hui il paraît que la pénitencerie romaine, conseil de théologiens qui rend des décisions au nom du pape, recommande au clergé de ne plus inquiéter les consciences à ce sujet. Mais les recommandations de Rome sont impuissantes à détruire des scrupules basés sur l'autorité des siècles passés. Un pouvoir infaillible est en effet assez mal placé pour revenir sur ses décisions et permettre aujourd'hui ce qu'il défendait hier. L'immutabilité est la première condition de l'infaillibilité; qui renonce à l'une ne saurait plus prétendre à l'autre. En sorte que maintes consciences timorées hésitent encore dans leur croyance au sujet du prêt à intérêt, et cela se conçoit d'autant mieux que certains membres du clergé en profitent aussitôt pour se montrer plus rigoristes et plus orthodoxes que le pape lui-même.

L'auteur de la *Méthode de conciliation* essaye d'attaquer par d'autres argumens cette résistance singulière. Il justifie le prêt à intérêt légal en s'appuyant sur le témoignage des autorités ecclésiastiques, et s'efforce de prouver que les décisions même les plus sévères des conciles, ne peuvent s'appliquer à une transaction aussi licite et aussi honnête que quelque autre opération commerciale que ce soit. Nous ne le suivrons pas dans une discussion si peu intéressante aujourd'hui pour la grande majorité du public; mais la publication de cette brochure nous a paru mériter d'être signalée comme une preuve des étranges anomalies de notre époque.

AZAIS. DE LA PHRÉNOLOGIE, DU MAGNÉTISME ET DE LA FOLIE; ouvrage dédié à la mémoire de Broussais. — Paris, 1839. 2 vol. in-8, 15 fr.

M. Azaïs, l'inventeur de l'*Explication universelle* et du Système des compensations, n'aspire aujourd'hui pas moins qu'à placer son nom à côté, peut-être même au-dessus de celui de Newton. Cela n'est pas trop modeste pour un philosophe, mais, que voulez-vous? personne ne veut lui élever de piédestal, il faut bien qu'il s'en fasse un lui-même. L'Académie des sciences

repousse ses découvertes, le public ne s'en embarrasse guère, sa gloire menaçait de se renfermer pour toujours dans l'intérieur de la famille, et voici que feu M. Broussais, qui n'aimait pas à faire comme tout le monde, applaudit, encourage M. Azaïs, le proclame un génie dans une lettre confidentielle qu'il lui adresse. Alors on conçoit que le philosophe n'hésite plus à se poser en grand homme, et sous un titre bizarre, qui rassemble les mots de *phrénologie*, de *magnétisme* et de *folie*, comme pour mieux prêter à la plaisanterie et à l'épigramme, il dédie à la mémoire de Broussais l'exposition de son système qui consiste à substituer l'*expansion* à l'*attraction* dans tous les phénomènes de l'univers. Cette expansion est une espèce d'échange réciproque de sympathies ou d'antipathies magnétiques qui se fait continuellement entre les divers corps, afin de maintenir l'équilibre de compensation. Non-seulement c'est elle qui règle tous les phénomènes matériels, mais encore elle est l'agent créateur de toutes nos pensées, de tous nos sentimens. C'est en quelque sorte une âme universelle qui agit dans tous les êtres créés, les fait vivre tant qu'elle y séjourne, et les laisse mourir dès qu'elle les quitte. Nous sommes ainsi réduits au rôle de simples machines, et notre individualité toute matérielle s'éteint entièrement à l'instant de la mort. On comprend le lien qui unit cette doctrine philosophique à la phrénologie; il est tout simple que les formes de chaque machine doivent contribuer beaucoup à déterminer l'emploi que l'âme universelle en pourra faire, et le principal ressort du mécanisme siégeant dans le cerveau, les bosses du crâne ne peuvent qu'avoir la plus grande influence sur la tendance de son développement.

J'avoue n'avoir pas très-bien compris comment l'*expansion* pourrait remplacer l'attraction, et M. Azaïs n'entre pas dans l'application de son système à la physique et à l'astronomie; mais il s'attache plutôt à nous en montrer les effets dans la sphère intellectuelle de notre être, et la principale impression que j'ai tirée de la lecture de ce livre, c'est qu'à l'avenir il ne faut plus dire : Les charmes de cette personne m'ont attiré vers elle; j'ai obéi, en l'aimant, à une attraction plus forte que ma volonté. « C'est une proposition condamnable dans toutes les terres de la philosophie, comme dirait le docteur Pancrace; la majeure en est inepte, la mineure impertinente et la conclusion ridicule. » Il n'y a pas d'attraction, il n'y a qu'expansion, et il faut dire : Cette charmante personne m'a inondé de sa sympathie magnétique; j'ai été forcé de l'aimer par *une expansion* à laquelle il me fut impossible de me soustraire. O sublimes profondeurs de la philosophie! quelles découvertes on fait dans vos abîmes! Ombre de Newton, ne frémis-tu pas de te voir ainsi détrônée? Il faut avouer que l'Académie des sciences est bien ingrate et bien entêtée de résister encore de-

vant l'éclat d'une pareille lumière. Mais, patience, M. Azaïs amassera une bonne provision de puissance magnétique, puis, un beau jour, son *expansion*, se dirigeant vers le quai Conti, enchaînera tout l'Institut à ses pieds.

En attendant, nous conseillons à nos lecteurs de parcourir cet ouvrage par curiosité. Ils y trouveront maintes choses bizarres et amusantes, et y verront un nouvel exemple des singulières aberrations auxquelles les lunettes systématiques condamnent celui qui les a une fois placées sur son nez.

AGE D'OR, contes et portraits; par M[lle] *A. Dubois de Thainville.* Sens, 1838. In-12, fig., 5 fr. 50 c. = **SAVEZ-VOUS LIRE?** petits contes; par la même. Sens, 1837. In-18, fig., 1 fr. 50 c. = **CHAUMIÈRES**, contes; par la même. Sens, 1838. In-18, fig., 1 fr. 50 c. — Paris, chez l'auteur, rue Saint-Thomas-du-Louvre, 26.

L'âge d'or, c'est l'adolescence, cette époque où la vie apparaît si riante et si belle, où le cœur et l'âme commencent à sentir l'existence et s'y livrent avec tant de joie et d'abandon. M[lle] Dubois de Thainville a écrit pour cet heureux âge un volume de Contes destinés à offrir d'utiles leçons, de sages conseils, d'amusantes distractions. Un style facile, quelques tableaux gracieux en font le principal mérite. Ce sont, du reste, de très-courtes esquisses, car ce volume renferme cinq contes, savoir : *Heureuses Vacances* ou *les Apprentis*, *Mémoires de Pauline de Villebrune*, *les Roses de l'Inde*, *le Baron et le Laboureur*, *Miel et Soie* ou *la Fête des deux Pères*, et enfin une suite de quelques portraits dans lesquels elle a cherché à reproduire les traits principaux qui caractérisent la jeunesse. De charmantes vignettes, fort bien gravées, au nombre de huit, en font une publication de luxe très-supérieure, sous le rapport de l'exécution typographique, à la plupart des livres de ce genre. Mais sous les autres rapports, on préfèrera, je crois, les deux petits volumes *Savez-vous lire?* et *Chaumières*. Offerts à des enfans plus jeunes, écrits avec plus de simplicité, et présentés sous une forme plus modeste, ils sont aussi mieux appropriés à leur destination. Le premier est pour ceux qui commencent à lire, l'autre s'adresse plus particulièrement aux enfans de la campagne; car de petits villageois sont les héros de presque toutes les historiettes qu'il renferme. *Les Soirées de la mère Thibaut*, *Louis* ou *la Caisse d'épargne*, *le Mât de cocagne*, sont les meilleurs contes de ce dernier volume. Le goût de l'instruction, l'ordre, l'économie, l'amour du travail, sont les principes que l'auteur veut inculquer à ses jeunes lecteurs, et qui, présentés ainsi d'une manière propre à intéresser les enfans, peuvent jeter de bonnes semences dans les cœurs et produire d'excellens fruits.

SCIENCES ET ARTS.

ANATOMIE PHILOSOPHIQUE de Goethe, traduite et annotée par *Fr.-Ch. Martins.* — Paris, chez Ab. Cherbuliez et Cie. 1839. In-8, fig., 5 fr.

Ce volume a été détaché des *OEuvres d'histoire naturelle* que nous avons annoncées dans notre numéro d'août 1837, afin d'en faciliter l'acquisition aux étudians en médecine et aux personnes qui s'occupent plus particulièrement de cette branche de la science. Nous pensons faire plaisir à nos lecteurs en donnant ici un extrait de l'intéressant Rapport présenté à l'Académie des sciences dans sa séance du 12 mars 1837, par M. Isidore-Geoffroi Saint-Hilaire.

« La gloire littéraire de Goethe a long-temps éclipsé, sinon pour l'Allemagne, au moins pour l'étranger, son mérite scientifique. En saluant en lui dès la fin du XVIIIe siècle, et avec une admiration presque égale à celle de l'Allemagne elle-même, le plus illustre *représentant de la littérature germanique tout entière,* l'Europe, et la France en particulier, a tenu, jusqu'il y a dix ans, ses travaux d'anatomie philosophique dans un oubli presque complet. En 1820, et plus tard encore, les biographes et les critiques français se taisaient encore entièrement sur eux, ou bien, pour faire sentir l'universalité des connaissances du poète de Weimar, se bornaient à remarquer qu'il était aussi, comme Voltaire, auteur de quelques écrits scientifiques ; et par là, on croyait presque faire preuve d'une érudition allemande, qui d'ailleurs ne s'étendait jamais jusqu'à la connaissance directe et encore bien moins à l'appréciation de ces écrits. En 1830 même, quoique trois ans auparavant justice eut été rendue par M. De Candolle aux travaux botaniques de Goethe, son intervention dans une discussion célèbre élevée au sein de cette Académie, étonna encore comme un évènement imprévu et presque singulier. Enfin, aujourd'hui, beaucoup de personnes instruites ignorent encore si Goethe s'est borné à revêtir des couleurs de son admirable style et à propager des idées déjà existantes dans la science, ou s'il a prétendu à la gloire plus brillante de l'inventeur ; et les naturalistes eux-mêmes hésitent à reconnaître pour l'un des leurs, celui qu'ils se sont accoutumés depuis si long-temps à admirer comme poète dramatique, comme romancier, et même comme chansonnier.

» Cette hésitation, quoique Goethe ait paru quelquefois en être blessé, me semble elle-même glorieuse pour lui. Elle

marque, aussi bien que pourrait le faire une longue et minutieuse analyse, et, pour ainsi dire, mesure toute la distance qui sépare les œuvres poétiques et souvent fantastiques qui ont rendu le nom de Goethe populaire dans toute l'Europe, des recherches positives, de ces déductions rationnelles qui seules peuvent être reconnues et admises par la prudente sévérité de la science. Plus cette distance est immense et peut sembler infranchissable, plus on a de peine à concevoir que la même main qui a écrit *Werther* et *Hermann*, *Faust* et *Egmont*, ait pu tenir habilement le scalpel de l'anatomiste, et plus il est admirable de voir ce prodige accompli par la plus rare alliance de qualités intellectuelles ordinairement exclues l'une par l'autre.

» Pour essayer de détruire enfin ces opinions préconçues qui ont refusé si long-temps et contestent encore à Goethe le titre de naturaliste, la simple indication de quelques faits, tous authentiques et empruntés à Goethe lui-même, la citation de quelques dates, sont les meilleurs et les plus courts argumens que je puisse invoquer.

» Ce fut en 1786 que fut composé (mais non publié) le premier mémoire zootomique de Goethe, et dès lors, jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, de nouvelles publications, toujours dirigées suivant les mêmes idées, se succèdent à des intervalles assez rapprochés. Plus tard, Goethe fonde et dirige lui-même un journal d'histoire naturelle dans lequel il publie de nombreux articles.

» En outre, et sans parler ici de ses Mémoires sur la physiologie végétale, de ses Notices géologiques sur plusieurs contrées de l'Allemagne, et surtout de son ouvrage sur l'optique et les couleurs, qui restent tout-à-fait en dehors de mon examen, on doit à la jeunesse de Goethe plusieurs autres travaux zootomiques que l'auteur n'a point lui-même mis au jour, mais qui, communiqués par lui à divers anatomistes allemands, et honorablement cités par eux, sont un peu plus tard entrés dans la science. Il en est ainsi, par exemple, des Recherches de Goethe sur le crâne des mammifères dont les résultats, publiés en partie par Loder et Soemmering, ont surtout contribué à fixer l'attention des anatomistes sur une pièce tour-à-tour appelée os transversal, pariétal, impair, épactal, *os de Goethe* (*os Goethianum*) et interpariétal.

» En présence des faits qu'attestent des études préliminaires, solides, pratiques, et poursuivies avec persévérance pendant quinze années; en présence de travaux aussi nombreux et continués par l'auteur presque jusque sur son lit de mort, les droits de Goethe au titre de naturaliste ne sauraient être un instant douteux. Assurément, si l'homme qui a fait tout cela n'eût pas été en même temps l'un des plus grands poètes, le plus grand peut-être de l'Allemagne, l'idée ne fût venue à

personne de n'attribuer à Goethe que des vues poétiques sur la nature, ou bien, selon les expressions employées par lui-même pour caractériser quelques pensées jetées dans ses premiers ouvrages littéraires, *des désirs de connaître qui s'évaporaient en vagues et inutiles contemplations*.

» L'illustre auteur de *l'Allemagne*, cherchant à apprécier Goethe sous le rapport littéraire, a dit : « Quand il s'agit de » penser, rien ne l'arrête, ni son siècle, ni ses habitudes, ni ses » relations. » Tel est aussi Goethe sous le rapport scientifique. Pour me restreindre ici à ses travaux zootomiques, dès ses premières études sur l'organisation, il repousse loin de lui le joug d'opinions que l'assentiment unanime des auteurs et la parole si respectée de ses maîtres tendaient également à lui imposer : opinions dont la puissance était cependant telle qu'aujourd'hui même, après un demi-siècle et plus, une partie d'entre elles règnent encore souveraines dans plus d'une école de haut enseignement. Ce qui, au premier abord, blesse surtout cet esprit ami de la simplicité et de l'unité, c'est la diversité bizarre et contradictoire de toutes ces nomenclatures anatomiques, vétérinaires et autres encore, *imposant des noms différens à des organes analogues*, et scindant ainsi la science en parties presque étrangères les unes aux autres ; c'est aussi l'arbitraire et l'empirisme aveugle qui président à la détermination et à la description des diverses parties de l'être, par exemple, à celles des divers os de la tête humaine telle qu'elle était alors considérée, et je puis ajouter, telle qu'elle l'est encore le plus souvent, par les anthropotomistes; c'est enfin le partage de presque tous les naturalistes d'alors en deux classes, les uns *s'attachant servilement au fait matériel*, les autres *recourant sans cesse aux causes finales*, et par là, dit Goethe, *s'éloignant de plus en plus de l'idée vraie d'un être vivant*.

» Après avoir fait ces critiques et dressé cette sorte d'acte d'accusation contre l'état de la science vers la fin du XVIIIe siècle, Goethe cherche comment une voie nouvelle et meilleure pourrait être ouverte aux investigations des auteurs ; et aussitôt il signale deux progrès à accomplir. L'un, et celui-ci est aujourd'hui si bien consacré, au moins en principe, qu'il est nécessaire de mettre à côté de ces idées leurs dates, 1786, 1795, 1796, c'est l'intime fusion de l'anatomie humaine et de l'anatomie comparée. *La dissection des animaux*, dit-il dans un passage dont M. Martins a fidèlement rendu le sens général, mais que je préfère traduire ici plus littéralement, *doit toujours être à côté de celle de l'homme*. Le second progrès, par lequel seul, suivant Goethe, peut être renouvelée ou plutôt fondée l'anatomie comparée, et c'est vers celui-ci que l'auteur a constamment dirigé ses travaux, c'est l'établisse-

ment, *autant que possible d'après les fonctions* d'un *type anatomique* (*anatomischer Typus*), d'un *modèle universel* (*allgemeines Bild*), lequel, dit l'auteur, doit être idéal, et ne saurait exister dans aucun être vivant en particulier, la partie ne pouvant être l'image du tout...........

» Dans un autre ordre de considérations dont la liaison est d'ailleurs évidente avec celles qui précèdent, Goethe, de même encore que mon père, et de même aussi que Buffon et Lamarck, repousse fortement les abus de la philosophie des causes finales, et admet l'action des *modificateurs ambians sur l'organisme; d'où résultent*, ajoute-t-il, *sa perfection intérieure et l'harmonie que présente son extérieur avec le monde objectif*...........

» L'existence de l'intermaxillaire humain est une question à la solution de laquelle Goethe a pris une grande part. Plusieurs anatomistes, Vésale, Winslow, Albinus, Nerbitt, avaient depuis long-temps remarqué, sur quelques crânes, la séparation de la portion de la mâchoire supérieure qui porte les incisives; mais ces cas particuliers avaient été négligés, et Camper, en cela suivi par Blumenbach, plaçait même au rang des caractères distinctifs de l'homme par rapport aux singes, l'absence d'un intermaxillaire distinct. Goethe, alors au début de ses recherches, apercevant une contradiction entre l'existence de cet os dans les singes et son absence chez l'homme qui a cependant le même nombre d'incisives semblablement disposées, chercha et trouva l'intermaxillaire humain : ce fut là, dit Sœmmering, son Essai plein de génie..............

» Tous ces divers travaux de Goethe n'avaient point encore été réunis tous en un corps d'ouvrage : disséminés dans plusieurs recueils, il était assez difficile de les y trouver, et de suivre, par leur comparaison, la filiation des idées qui s'y trouvent contenues; sujet si intéressant d'études lorsqu'il s'agit d'un homme tel que Goethe! J'ai vu pour ma part, avec une satisfaction que l'Académie partagera sans doute, la France précéder l'Allemagne dans le soin de recueillir et de coordonner ces documens épars, si précieux pour l'histoire de la science. Les Allemands nous ont reproché quelquefois d'ignorer et de méconnaître les travaux zootomiques de Goethe : c'est un reproche dont la traduction de M. Martins nous justifie pleinement, au moins pour l'avenir. Elle est en effet claire, élégante, fidèle, enrichie de notes instructives, et telle, j'oserai le dire, que Goethe n'eût pu manquer d'en approuver et d'en voir avec plaisir la publication. »

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN.

Revue Critique
DES LIVRES NOUVEAUX.
Février 1839.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE ALLEMANDE, d'après la cinquième édition de Heinsius ; par MM. *Henry* et *Apffel*, avec une préface de M. *Matter*, inspecteur - général de l'Université. — Paris, chez *Brockhaus* et *Avenarius*, 1839. In-8, 7 fr. 50 c.

L'étude de la langue allemande étant introduite dans les colléges et tendant ainsi à devenir toujours plus générale, l'utilité du livre que nous annonçons ici se comprendra facilement. C'est un guide précieux au milieu de la foule innombrable des écrivains qu'a produits l'une des littératures les plus riches du monde. Quoique nécessairement fort abrégée, cette histoire est encore assez complète pour que rien d'essentiel n'y soit omis, et qu'elle puisse offrir une appréciation de tous les trésors littéraires de l'Allemagne. On ne peut sans doute, dans un manuel de ce genre, donner des analyses bien détaillées ; mais de rapides aperçus présentés avec clarté et précision font connaître les principaux ouvrages des meilleurs auteurs, et dans chaque époque il se trouve toujours deux ou trois hommes éminens autour desquels viennent se grouper tous les autres. Dans une préface que M. Matter a placée en tête de ce volume, le caractère de la langue allemande, la nécessité de son étude et l'influence qu'elle pourra exercer sur la littérature française, sont dignement appréciés : « Une histoire de la littérature allemande, dit-il, est aujour- » d'hui un volume indispensable au jeune étudiant, à quel- » que spécialité qu'il se voue, et à quelque nation qu'il appar- » tienne. La littérature allemande est incontestablement la » plus féconde des littératures modernes, et c'est, de l'opi- » nion de tous, une des plus pures, des plus morales, des plus » consciencieuses.

» C'est là son caractère fondamental, car c'est celui de la » nation allemande elle-même ; aussi l'Allemagne a-t-elle » maintenu dans les lettres ces deux choses : pour la librairie, » les règles d'une grande probité ; pour les écrivains, celles » d'une critique sérieuse.

» L'autre caractère qui distingue le plus la littérature alle- » mande, c'est une haute idéalité. Ce mérite chez elle va » quelquefois jusqu'à l'excès, jusqu'au mysticisme et jusqu'à » l'obscurité; mais ces déviations ne sont pas la règle, elles » sont l'exception, et elles sont toujours sans danger. La règle, » au contraire, l'idéalité pure et sincère, nous paraît recom- » mander singulièrement cette littérature à une époque de » décadence générale, qui aspire à s'amender et qui tend à » revenir aux convictions les plus généreuses, les plus sublimes » de l'humanité. »

L'ouvrage est divisé en sept périodes. La première comprend les temps les plus reculés jusqu'à Charlemagne. C'est la période *gothique*, dont tous les monumens se composent de quelques débris de chants héroïques et de la Bible d'Ulphilas. La seconde, la période *franque* de Charlemagne aux Hohenstaufen; et la troisième, période *souabe*, qui s'arrête à l'origine des universités en 1348, ne présentent encore que bien peu d'intérêt. La quatrième période, *rhénane*, et la cinquième période, *saxonne*, qui nous amènent jusqu'en 1625, commencent à offrir une plus riche moisson, quoique l'on soit encore loin de l'essor que prit plus tard la littérature allemande. La sixième période, que les auteurs appellent *Silésienne et Helvétique* et qui comprend l'espace de temps écoulé entre Opitz et Klopstock, 1625 à 1750, se montre comme préparant par ses travaux l'époque glorieuse qui forme la septième période, dite *allemande* ou *classique*, parce qu'alors le génie allemand se développa dans toute sa force et produisit un admirable mouvement littéraire et scientifique dont nous sommes encore aujourd'hui les témoins. Klopstock, Goëthe, Schiller dans la littérature, Muller, Herder, Hammer dans l'histoire, Kant, Jacobi, Schelling, Fichte, etc. dans la philosophie, sont les noms les plus glorieux de cette période, et autour d'eux gravitent une foule nombreuse de satellites plus ou moins brillans.

Un tableau chronologique des principaux faits de l'histoire de la littérature allemande, une table des matières et une table alphabétique des auteurs cités complètent ce volume d'une manière fort avantageuse pour en rendre l'usage plus facile et plus instructif.

L'HOMME ET L'ARGENT; par *Émile Souvestre*. — Paris, chez Charpentier, 1839. 2 vol. in-8, 15 fr.

M. Souvestre, bien différent en cela de la plupart de nos romanciers modernes, se montre toujours dans ses productions dominé par une haute pensée morale qui ne se trouve pas seulement dans la conclusion de ses récits, mais en anime tous les détails et leur donne, avec un intérêt plus réel, une originalité bien marquée. Il appartient au petit nombre de nos jeunes écrivains qui prennent sérieusement à cœur leur carrière d'hommes de lettres et veulent non-seulement plaire, mais encore être utiles en faisant servir leur talent à la cause du progrès. Les vices de notre organisation sociale, les souffrances qui en résultent, sont l'objet de ses critiques, et il cherche à diriger l'attention publique sur la nécessité d'y apporter un remède, sur les moyens de rétablir un équilibre indispensable pour le bonheur de la société. Mais il ne va point, comme tant d'autres, puiser dans l'exagération des abus un ressort dramatique propre à secouer fortement les imaginations blasées, à séduire les esprits faux, à galvaniser les natures nerveuses. Son talent rejette de pareilles ressources, et il comprend quel puissant intérêt peuvent exciter des peintures vraies tracées par un observateur attentif, avec une connaissance réelle de la nature humaine. Ce ne sont point en effet le poignard, le poison, l'assassinat et le viol qui causent aujourd'hui les plus grandes plaies de la société; nos codes, quelque imparfaits qu'ils soient, ont assez bien réussi à détruire l'empire de la force ouverte, à désarmer la violence. C'est dans la loi civile qu'il faut chercher la source du mal, d'autant plus dangereuse qu'elle s'y cache sous l'apparence du droit. Ce sont ses inextricables détours, ses formalités sans nombre, ses réserves ambiguës qui, quoique destinées, dans la pensée du législateur, à offrir de solides garanties à l'honnête homme, deviennent pour lui autant d'embûches dont le méchant se sert avec adresse pour entraver sa marche, décourager ses efforts, ruiner ses espérances. Pour quiconque a un peu vécu et appris à connaître le monde, l'excellence de ce code si vanté n'est plus qu'un mensonge, et les arguties de la chicane ne paraissent pas moins redoutables que la perfidie des fripons; d'un côté comme de l'autre on se sent en présence d'un ennemi avec lequel on se hâte de transiger pour éviter une ruine presque certaine. Autrefois il fallait acheter les juges, aujourd'hui les juges sont probes, mais la justice n'en est pas moins chère, grâce aux formalités coûteuses dont on l'entoure; en sorte que

souvent les frais réunis à l'incertitude que cause l'obscurité de presque tous les textes de loi forcent l'honnête homme à se laisser duper sans chercher à se défendre. Outre cela, maints actes immoraux et vraiment coupables échappent à la loi, si bien que l'homme qui a entre ses mains de l'argent et du crédit n'a que trop facilement aussi le pouvoir de ruiner celui qui ne possède pas ces deux puissans appuis. Le talent et la vertu se trouvent donc tout-à-fait subordonnés à l'argent. C'est le culte du veau d'or, et Moïse ne descend pas du Sinaï pour briser l'idole.

L'insuffisance de la législation se fait plus vivement sentir surtout depuis le large développement qu'a pris l'industrie. La spéculation livrée à elle-même menace d'étouffer cet essor, et c'est un épisode de cette crise douloureuse que M. Souvestre a choisi pour sujet de son nouveau roman. Severin, industriel honnête et habile, a su par son talent s'élever du sein de la classe ouvrière jusqu'à devenir possesseur d'une papeterie située au fond d'une vallée de la Bretagne. Là, il vit avec sa fille Anna, heureux et calme, mettant toutes ses joies dans l'affection paternelle, et consacrant toute son intelligence à perfectionner les procédés de sa fabrique. Sur ces entrefaites arrive un jeune homme qui séjourne quelque temps dans la vallée, s'introduit chez Severin, ne peut voir Anna sans l'aimer et bientôt éveille en elle une tendre sympathie. Mais ce jeune homme, qui d'abord ne se nomme point, est deviné par le médecin Dubois, bavard, curieux, dont l'occupation favorite est de se mêler des affaires de tout le monde, de pénétrer les mystères, de découvrir les secrets. A force de questions il parvient à savoir que l'étranger s'appelle Elie, qu'il est le neveu du banquier parisien Gaillot, et qu'il a été envoyé par celui-ci en Bretagne pour aviser aux moyens d'y fonder des papeteries nouvelles. En effet, le succès de Severin a fixé l'attention du spéculateur qui s'est aussitôt mis en tête de lui acheter son moulin et de donner une immense extension à cette industrie, pour l'exploitation de laquelle la Bretagne lui paraît offrir toutes les ressources désirables. Mais Elie devenu amoureux d'Anna, et ayant pu apprécier le caractère de Severin, ne songe plus à seconder les projets de son oncle; au contraire, persuadé qu'ôter à Severin son moulin c'est tuer son bonheur, il écrit à Gaillot pour le détourner de cette entreprise. Malheureusement le banquier tient trop à cette spéculation pour l'abandonner, et, afin d'éclaircir les doutes que son neveu cherche à lui inspirer, il vient lui-même en Bretagne où il reconnaît bien vite les motifs qui ont influé sur Elie. Severin refusant toutes ses offres, il achète un domaine voisin et se met aussitôt à l'œuvre pour établir une papeterie. Alors com-

mence entre lui et le pauvre industriel une de ces luttes cruelles et immorales dans lesquelles l'argent et l'astuce ne réussissent que trop bien à étouffer l'intelligence et la probité. Severin, qui ne possède d'autres capitaux qu'un crédit encore bien nouveau et basé uniquement sur la confiance qu'inspire sa capacité, ne peut résister long-temps. Un seul remboursement qu'il se trouve être dans l'impossibilité d'effectuer à l'échéance convenue, suffit pour entraîner sa ruine. Ici l'auteur se livre à d'amères critiques contre la concurrence, qui, selon lui, est un des plus grands maux de notre état social. Je ne sais quels moyens il voudrait employer pour l'empêcher, sans retomber dans le vieux système des maîtrises et des priviléges qui ne s'accorde guère avec les idées de liberté et de progrès ; mais il me semble que le remède à ce mal, si c'en est un, ne se peut trouver que dans le mal lui-même. Une demi-liberté est pernicieuse, la liberté entière n'offre que des avantages ; l'industrie à moitié émancipée se débat dans les chaînes qui, quoique relâchées, arrêtent son essor ; rompez tout-à-fait celles-ci, *laissez faire*, *laissez passer*, et la concurrence ne sera plus qu'un stimulant utile et précieux, parce que chacun trouvera sa place, chaque industrie ses débouchés, chaque intelligence sa sphère. Qu'est-ce que cela signifie de condamner la liberté du commerce avant d'en avoir essayé, et de la déclarer funeste dans ses résultats quand on ignore tout-à-fait ce que pourront être ceux-ci? Je dirai plus même, l'expérience a été faite, elle se fait encore, sous vos yeux, à deux pas de la France; un petit pays pauvre par lui-même donne l'exemple d'une prospérité rare due entièrement à la liberté du commerce et de l'industrie : il n'y a qu'à ouvrir les yeux pour s'en convaincre. Mais c'est un si petit pays que les publicistes français ne le voient point, et l'usage du microscope qui a récemment changé la face des sciences naturelles n'est pas encore admis en politique.

Du reste, dans l'état actuel des choses, avec cette méthode de traiter l'industrie en serres chaudes, ce que M. Souvestre dit de la concurrence est assez vrai, et le triomphe du banquier Gaillot sur l'industriel Severin est un fait triste sous le rapport moral aussi bien que sous le rapport matériel, car la spéculation trop souvent aveugle et inintelligente menace de tuer l'industrie après avoir ruiné l'industriel. Dans son roman l'auteur ne touche pas à ce dernier point de la question, qui offrait cependant un intérêt bien grand : il se contente du fait personnel et nous peint le désespoir du malheureux Severin. Les incidens de cette lutte inégale sont retracés avec un talent simple et vrai qui impressionne vivement. Anna, brisée par tant de chocs violens, succombe rapi-

dement à une maladie de langueur ; et Severin, privé à la fois de tout ce qui faisait pour lui l'intérêt et le charme de la vie, refuse le dévouement d'Elie qui veut le suivre dans son infortune et lui consacrer son existence ; le vieillard désespéré le repousse et va chercher sa subsistance loin de cette vallée qui naguère était pour lui le séjour du bonheur et de l'aisance, et qui ne lui offre plus que désolation, douleur et misère.

ÉTHEL; par le marquis de *Custine*. 2 vol. in-8, 15 fr. = **UNE MAUVAISE PLAISANTERIE**; par *E. Marco de Saint-Hilaire*. 2 vol in-8, 15 fr. — Paris, 1839.

M. de Custine est certainement l'un des écrivains du jour qui offrent le moins de traces des défauts à la mode, et qui ont le mieux su se tenir en garde contre le mauvais goût de l'époque. Son style est agréable et brillant sans être surchargé d'images, sa composition est en général simple, et il ne va point chercher ses moyens d'intérêt dans le domaine de l'horrible. Il paraît connaître mieux que la plupart de nos romanciers le monde qu'il met en scène ; ses écrits sont semés de traits piquans qui dénotent un esprit caustique, mais observateur et fort indépendant. Ces qualités feront sans doute le succès d'*Ethel*, roman dont la trame est très-simple, mais dont les détails offrent de l'attrait et dans lequel on trouve une critique souvent mordante, mais assez vraie, de la haute société, ainsi que des mœurs des deux nations qui se disent les plus civilisées du globe entier.

Gaston de Montlhéry est un élégant de Paris, un fashionable de première force qui, marié à une femme coquette et sans amour, s'étourdit loin d'elle en cherchant à oublier qu'il a dit adieu à la vie de garçon. Madame de Montlhéry est la fille d'un pair d'Irlande; mais, quoique se rendant souvent en Angleterre, Gaston ne s'est jamais soucié de connaître la famille de sa femme. Un jour qu'il assiste, selon son habitude, aux courses d'Ascot, le hasard lui fait rencontrer la sœur de madame de Montlhéry, Ethel, jeune fille d'une grande beauté confiée depuis la mort de ses parens à la garde d'une tante qui habite Londres, où elle vit en femme du grand monde et cherche à marier sa nièce, l'une des plus riches héritières des trois royaumes. Gaston se fait connaître, est accueilli avec bienveillance, et, frappé des charmes d'Ethel, il s'abandonne bientôt sans aucun frein à un amour que réprouvent à la fois les lois et la morale. La tante d'Ethel sur ces entrefaites est frappée d'apoplexie, elle meurt et laisse cette jeune fille sans autre appui qu'un beau-frère amoureux d'elle. Ethel, élevée

loin du monde, sans expérience et sans soupçon, se compromet par la confiance extrême qu'elle montre pour Gaston; mais, loin d'encourager son amour cependant, elle le repousse et le combat sans cesse. Afin d'échapper à la fois au danger de sa position et à la malveillance qui sème déjà maints bruits fâcheux pour sa réputation, elle conjure Gaston de la conduire à Paris auprès de sa femme. Gaston, imbu de tous les principes relâchés qui règlent la conduite d'un fashionable, cherche à combattre ce désir qui menace de renverser tous ses plans de séduction, mais il est obligé de céder et de consentir à la réunion des deux sœurs. Madame de Montlhéry refuse d'abord de recevoir Ethel, qu'elle regarde comme la maîtresse de son mari; mais Gaston, fort de certaines révélations qui lui ont été faites sur la conduite de sa femme, exige qu'elle lui fasse un bon accueil. Cette réconciliation forcée ne peut durer longtemps; on conçoit quels orages éclatent bientôt : Ethel cherche un asile hors de la maison de sa sœur et veut se soustraire aux poursuites de Gaston dont elle condamne l'amour quoiqu'elle n'y soit pas insensible.

Gaston, irrité de cette résistance, ne prend plus conseil que de son mauvais génie. Il complote la perte d'Ethel, et par de perfides machinations basées sur l'exaltation superstitieuse de la jeune Irlandaise, il l'attire dans un infâme guet-apens où il veut arracher par la violence ce que ses supplications n'ont pu obtenir. Dans ce péril extrême le caractère exalté d'Ethel devient lui-même l'ancre de salut qui les sauve l'un et l'autre. Elle avoue à Gaston qu'elle l'aimait, et réveillant en lui l'honneur dont il voulait étouffer la voix, elle le fait reculer devant l'idée de tuer cet amour par le déshonneur. Elle sort pure de cette terrible lutte; Gaston, sûr de son amour et du serment qu'elle lui a fait de n'être jamais à un autre, se sépare d'elle, part pour l'Italie, et ne revient que lorsque, quelque temps après, la mort de sa femme lui permet d'offrir sa main et son nom à Ethel.

On trouvera peut-être que ce récit n'offre pas des incidens bien variés, mais, ainsi que je l'ai déjà dit, il est riche en observations piquantes. M. de Custine paraît connaître la société anglaise aussi bien que la société française, et il donne sur l'une comme sur l'autre une foule de détails curieux. Il fronde sans pitié les travers de la mode, et tous ses jugemens sont empreints d'une légère teinte de misanthropie qui leur donne une originalité bien prononcée.

— Je ne saurais en dire autant d'*Une mauvaise plaisanterie*, qui, malgré la prétentieuse bizarrerie de son titre, m'a paru n'être qu'une fort médiocre production, pas le moins du monde plaisante. Il y a cependant une pensée assez bonne dans le but que s'est proposé M. de Saint-Hilaire. Prenant

pour héros de son récit un matérialiste bien convaincu que tout ici-bas n'est qu'un assemblage de particules organisées, dont la réunion produit la vie et tous ses phénomènes, dont la séparation entraîne la mort, il nous le montre appliquant son système à sa conduite, et, malgré ses dispositions d'honnête homme, poussé par là aux crimes les plus atroces; empoisonnant sa femme parce qu'elle est devenue folle et qu'il en aime une autre, faisant mourir son neveu parce que ses propre affaires sont dérangées et qu'il veut hériter de sa fortune, etc. etc. Mais une semblable thèse aurait besoin d'être présentée avec beaucoup d'art pour produire quelque impression, et d'ailleurs, quelque talent qu'on eût mis à la soutenir, elle ne peut donner lieu qu'à des tableaux tout-à-fait hors de la vraisemblance. En effet, quel est l'homme qui se montre dans sa conduite tout-à-fait conséquent aux principes qu'il professe en théorie? L'impitoyable logique est toujours l'écueil de tous les systèmes, et le croyant comme l'incrédule, le spiritualiste comme le matérialiste recule devant elle, se voit sans cesse obligé de transiger, de demander grâce à ce cruel tyran, et d'avouer, tout bas du moins, son impuissance à dissiper entièrement les ténèbres du doute qui l'enserrent de toutes parts. Du reste, on ne saurait qu'applaudir à tous les efforts qui tendent à combattre les tristes doctrines du matérialisme; mais il ne faut pas oublier que qui veut trop prouver ne prouve rien, et qu'il y a du danger à employer contre ceux qu'on attaque des armes qu'ils peuvent retourner sans peine et avec le même avantage contre vous.

FUMÉE; par M. *Cléon Galoppe Donquaire.* — Paris, 1838. In-8. 7 fr. 50 c. = **ALPHONSE ET JULIETTE**; par M[me] *Mélanie Waldor.* Paris, 1839. 2 vol. in-8, 15 fr. = **ALPHONSE**, ou *Naples et l'Égypte en* 1799. — Paris, 1839. 2 vol. in-8, 15 fr. = **LE PARAVENT**; par *Charles de Bernard.* 2 vol. in-8, 15 fr. = **UNE LARME DU DIABLE**; par *Théophile Gauthier.* In-8, 7 fr. 50 c.

La *Fumée* de M. Cléon Galoppe ne ressemble pas mal à celle que laissent après elles d'abondantes libations de vin d'Aï et de punch. C'est un chaos de réflexions saugrenues, de pensées hétérogènes, de paroles incohérentes fort étonnées de se trouver ensemble. C'est une bravade d'immoralité et de scepticisme qui serait méprisable si elle était sérieuse, mais qui n'est que fort ridicule, parce qu'on y reconnaît d'un bout à l'autre une grande affectation d'extravagance. L'auteur semble faire fi de toutes les gloires, de toutes les ambitions, sauf une cependant, celle d'homme blasé, de roué accompli qui, dégoûté de tout,

méprise tout, et n'a plus de sympathies dans ce monde que pour sa jument. Je me trompe, il a encore une autre prétention, celle de manier fort bien l'épée et le pistolet, et il se vante de n'avoir jamais manqué son homme. Voilà des titres littéraires d'une nouvelle espèce, mais il est à craindre que le public ne veuille pas les accepter et qu'il ne s'avise de dire à M. Galoppe que, pour faire un livre, il vaudrait mieux savoir manier la plume. L'amour-propre froissé d'un jeune homme qui se croit un génie méconnu, victime de l'injustice du sort et des vices de la société, forme le sujet de cette espèce de roman; mais l'exagération des détails, le caractère vil du héros et la trivialité du style lui ôtent tout intérêt, en rendent la lecture repoussante et par conséquent font manquer à l'auteur le but qu'il se proposait. J'ajouterai que certaines citations semées çà et là dans sa préface ne donnent pas une haute idée de son érudition littéraire; ainsi, selon M. Galoppe, « Ugolin eût été bien bête de ne pas manger son fils!!.. nous y aurions perdu un bel épisode du Dante. » *Ex uno disce omnes*, d'après celle-là jugez du reste!

— Madame Mélanie Waldor nous raconte une histoire fort romanesque, mais qui offre de l'intérêt et qui, quoique un peu trop longue dans ses détails, sera lue avec plaisir. Les passions y jouent un grand rôle, et la plupart des incidens sont assez extraordinaires; mais on n'y rencontre point cette exagération si commune dans les romans du jour, cette recherche d'émotions violentes qui croit suppléer au talent par l'horreur des situations, par le contraste des sentimens et des devoirs, par l'emploi du crime comme moyen littéraire. *Alphonse* et *Juliette*, enfans chéris de deux familles unies par les liens d'une vieille amitié, sont destinés par leurs parens à resserrer encore davantage cette alliance par un mariage. Elevés ensemble et ne s'étant jamais quittés depuis leur plus tendre enfance, ils doivent nécessairement s'aimer, toute espèce de doute à cet égard semble impossible. Cependant, si en effet Juliette éprouve un vif amour pour Alphonse, celui-ci, moins étranger à la vie du monde, ne le partage guère; Juliette n'est pas jolie, il ne voit en elle qu'une amie, une sœur; et madame de Luzy, jeune et belle femme que la persécution d'un mari jaloux rend encore plus intéressante, possède en entier le cœur d'Alphonse. Mais le vœu des parens s'accomplit: le mariage a lieu, et, comme il arrive souvent, des convenances sociales forment une union qui n'est pour les deux époux qu'une lourde chaîne. Dès le jour du mariage Juliette apprend que son mari ne l'aime pas et qu'il en aime une autre. Alphonse, entraîné par la passion, ne ménage rien: il s'attache aux pas de madame de Luzy, il s'introduit chez elle, il la compromet vis-à-vis de son époux, et

cause involontairement la mort de celui-ci. Minée par le chagrin que lui cause la conduite d'Alphonse, Juliette tombe gravement malade, et une profonde léthargie ayant suivi un violent accès de fièvre, on la croit morte, sa famille la pleure, son mari éprouve de cruels remords, le deuil d'une cérémonie funèbre succède aux joies de la fête nuptiale. Mais, tandis qu'une jeune fille qui lui était sincèrement attachée, Alida, veille seule et prie auprès de son corps, Juliette se réveille, et en présence de tous ces lugubres apprêts elle conçoit le projet de fuir avec Alida, de rendre ainsi la liberté à Alphonse et de trouver elle-même une existence, sinon plus heureuse, du moins plus douce et plus calme dans l'oubli et l'obscurité. Alida n'hésite pas à partager le sort de sa chère maîtresse, elle l'aide à cacher sa fuite, l'accompagne, et l'on ne porte en terre qu'un cercueil vide. Les deux jeunes personnes se rendent à Paris chez un oncle d'Alida, où Juliette demeure inconnue jusqu'à ce que des circonstances la rapprochent de son mari dont elle parvient à conquérir l'amour et qui est heureux de retrouver en elle une compagne qu'il avait toujours regrettée depuis qu'il l'avait perdue, et à laquelle il se consacre cette fois tout entier pour le reste de sa vie. Cette étrange aventure se passe à Turin; elle a, comme on le voit, peu de vraisemblance et appartient tout-à-fait à l'imagination du romancier, mais elle est racontée avec un certain charme et dans un style qui, quoique visant parfois un peu trop à la poésie, ne manque en général ni de grâce, ni de simplicité.

— *Alphonse, ou Naples et l'Égypte*, est un essai de roman historique qui ne m'a pas semblé fort heureux. Les grands événemens de l'année 1799 sont peut-être trop graves pour pouvoir être ainsi encadrés dans une fiction, et l'auteur n'a pas su en profiter habilement pour donner de l'intérêt à son récit. On ne saurait trop le répéter aux écrivains de romans historiques, l'histoire et le roman doivent rester chacun dans son domaine distinct : à la première appartiennent les faits de la vie publique; au second, les incidens de la vie privée et la peinture des mœurs. L'oubli de cette distinction entraîne sans cesse nos romanciers dans une fausse route, et donne à leurs productions une physionomie bâtarde également défavorable au roman et à l'histoire.

— On lira plus volontiers les esquisses que publie M. Bernard, sous le titre du *Paravent*. Quoiqu'il y ait sans doute encore bien du faux, du clinquant, de l'exagération dans les tableaux de la société que renferment ses contes, on y trouve du moins un intérêt bien soutenu, des observations vraies et quelquefois une gaîté assez piquante dans les détails.

— Quant à *Une Larme du Diable*, c'est un volume digne

d'être placé à côté de la *Fumée* de M. Cléon Galoppe. C'est du cynisme, de la trivialité, comme M. Th. Gautier en a déjà mis dans quelques-uns de ses livres. On y voit le Bon Dieu causant avec ses anges et se querellant avec le Diable, ni plus ni moins que feraient deux commères se rencontrant à la halle. Ils se disputent l'âme d'une jolie fille qui prie dans une église, et les moyens que leur fait employer l'auteur sont aussi niais qu'inconvenans. Après cette espèce de prologue viennent quelques contes qui, je suppose, s'y rapportent, mais dont je ne dirai rien, car je n'ai pas eu le courage de les lire. Il y a quelque chose de trop repoussant dans ce mépris des idées religieuses qui n'est pas même fondé sur un athéisme sérieux, sur une incrédulité raisonnée. Ce serait perdre son temps que de soumettre à une critique un peu détaillée de semblables écrits; on serait sûr de ne trouver au fond du creuset qu'un peu d'encre et beaucoup de papier. En vain on voudrait y chercher une pensée ; non pas que M. Th. Gautier manque de talent et d'imagination, au contraire ses productions offrent toutes plus ou moins de traits qui font regretter le mauvais usage qu'il fait de ses facultés ; mais il paraît reculer devant le travail et n'obéir en écrivant qu'aux caprices les plus étranges d'un esprit bizarre et sans frein.

VIEUX MARI ET JEUNE FEMME, roman comique; par *Dupuy de Salornays*. — Paris, 1839. 2 vol. in-8, 15 fr. = **LA ROBE ROUGE**; par *Antony Rénal*. — Paris, 1839. 2 vol. in-8, 15 fr. = **TOUT POUR DE L'OR**; par *Hippolyte Auger*. — Paris, 1839. 2 vol. in-8, 15 fr. = **JULIETTE**, ou *Une Bonne Fille;* par *E.-L. Guérin*. — Paris, 1839. 2 vol. in-8, 15 fr.

Il paraît que l'auteur de Vieux Mari et Jeune Femme s'est imaginé qu'il suffisait d'inscrire sur le titre de son livre, *roman comique*, pour amuser ses lecteurs. En effet, rien n'est moins comique que cette longue histoire assez dégoûtante d'une jeune femme mariée à un vieux libertin. L'auteur prend bien autant qu'il peut le ton plaisant ; mais, en vérité, comment avoir le courage de rire d'un sujet pareil assaisonné de maints incidens du même genre ? Il ne s'y trouve du reste ni intérêt, ni style, ni talent, c'est du papier noirci pour l'épicier ; et les lecteurs, s'il y en a d'assez courageux pour entreprendre une telle œuvre, seront bien surpris de voir que c'est à une femme qu'est dû ce ramassis d'horreurs et d'infamies si singulièrement décoré du nom de *roman comique*.

— *La Robe Rouge* est un tissu d'aventures romanesques

passablement embrouillées, semées d'incidens effroyables et racontées dans un style assez médiocre. Le passage suivant extrait de l'avant-propos peut servir à le faire apprécier, et nous dispensera sans doute tout-à-fait auprès de nos lecteurs d'en donner l'analyse :

« L'auteur n'a voulu d'abord écrire qu'un roman.

» Ce n'est pas sa faute à lui, si, presqu'à son insu, l'histoire
» est venue se mêler impérieusement à son œuvre avec ses om-
» bres et son drame funèbres, comme l'avalanche et le torrent
» mêlent leur écume, leur limon et leurs débris au cristal le
» plus pur. »

Laissons couler ce cristal le plus pur avec ses avalanches et ses torrens, et passons plus loin.

— *Tout pour de l'or* indique assez par son titre ce que ce peut être. L'auteur a voulu peindre des êtres vils qui sacrifient tout à l'argent, qui, pour arriver à la fortune, ne reculent devant aucune infamie, font bon marché de l'honneur, de la vertu, de tous les sentimens les plus sacrés, ne craignent même pas d'aborder le crime. Cette passion de l'or se rencontre sans doute assez fréquemment dans le monde, mais dans le roman de M. Auger tous les personnages rivalisent à qui s'y livrera avec le plus d'effronterie et d'audace. Il en résulte un tableau fort dégoûtant, qui n'inspire nul intérêt et ne saurait certainement causer aucun plaisir au lecteur. Nos romanciers grands et petits, médiocres ou mauvais, ne semblent tous aspirer qu'à une seule gloire, celle de remplacer les anciens recueils de causes célèbres, en accumulant dans leurs volumes jaunes ou roses tous les forfaits, toutes les turpitudes, toutes les scélératesses imaginables.

— M. Guérin, quoique puisant ses sujets dans un monde plus vulgaire, n'a pas recours à des moyens si violens pour fixer l'attention. *Juliette* est l'histoire d'une jeune fille séduite par un amant, puis bientôt abandonnée et entraînée dans une suite d'aventures qui en font une femme galante, et la conduisent par tous les degrés de cette misérable existence jusqu'à un état de misère et de besoin dont le suicide est le terme. C'est un de ces exemples que la vie de Paris offre souvent à l'observateur, et qui renferment de sévères leçons malheureusement trop peu comprises, trop vite oubliées. Si le roman de M. Guérin est médiocre par le style et par la composition, du moins il a un but très-moral, et ne nous introduit pas dans un monde de fripons et d'assassins.

E NAUFRAGE ET LE DÉSERT; par *A. Creuzé de Lesser*. — Paris, 1839. In-8, 7 fr. 50 c.

Le capitaine Riley, de Middleton, dans le Connecticut, commandant en 1815 un bâtiment marchand américain faisant voile de Gibraltar pour retourner à la Nouvelle-Orléans, fit naufrage sur les côtes d'Afrique. Dépouillé, ainsi que ses compagnons, par les Arabes du Désert qui, non contens de leur prendre tout ce qu'ils possédaient jusqu'à leurs vêtemens, les accablèrent de mauvais traitemens, Riley déploya une fermeté d'âme peu commune et sut par l'énergie de son caractère sauver sa vie ainsi que celle de plusieurs hommes de son équipage. La noble et généreuse conduite d'un consul américain, M. W. Wilshire, qui occupait alors la station de Mogador, fut la principale cause du succès de ses efforts, et offrit un rare exemple de grandeur d'âme qui mérite d'être conservé à l'admiration de la postérité. Après avoir été dépouillés par une horde de brigands arabes, les malheureux naufragés se virent sur le point d'être massacrés; mais Riley par sa présence d'esprit sut détourner ce premier danger. Voyant qu'un Arabe qui semblait moins cruel que les autres était tenté d'acheter quelques-uns des prisonniers, il séduisit son avarice en lui promettant une certaine somme pour chacun de ceux qu'il conduirait à Souéra, ville la plus voisine, où il affirmait avoir un ami qui payerait, quoique ce fût sans doute la première fois qu'il l'entendît même nommer. Ce hardi stratagème décida Sidi-Hamet, qui acheta Riley et la plupart de ses compagnons et partit avec eux pour les conduire à Souéra. Mais la défiance arabe les exposait à de continuels soupçons; chaque jour il fallait que Riley renouvelât ses protestations, et chaque jour les prétentions du maître s'élevaient à mesure qu'on approchait du but de ce voyage. Enfin ce fut environ 1100 piastres la somme que Riley s'engagea à faire compter à Sidi dès son arrivée à Souéra, sous peine d'être égorgé s'il ne tenait pas sa promesse. Le voyage fut long et fort pénible, car dans le Désert il n'y a ni route tracée, ni moyen de renouveler ses provisions lorsqu'elles sont épuisées, ni même souvent de se procurer l'eau rendue indispensable par les rayons d'un soleil brûlant. Faim, soif, douleurs cruelles et incessantes sont les compagnons habituels de l'Arabe voyageant dans le Désert; cette indépendance qui lui est si chère, il la paye au prix de l'isolement et des privations les plus dures. L'homme civilisé ne trouve dans cette rude existence que souffrance et misère. Riley et ses compagnons en furent d'autant plus frappés que, traités en esclaves ou à peu près, ils ne recevaient des alimens

pour se soutenir que lorsque leurs maîtres étaient rassasiés. Et plus ils approchaient de la ville, plus leur position était encore aggravée par de cuisantes inquiétudes qui s'emparaient d'eux à la pensée que bientôt la tromperie de Riley allait se découvrir, et que ce stratagème inventé pour les sauver ne pouvait qu'amener leur ruine complète. Quel espoir de salut auraient-ils osé conserver en songeant à la colère de Sidi? Enfin ils arrivent à Souéra, et Riley est sommé de tenir sa parole. Dans l'angoisse du désespoir, mais ne perdant pas encore tout courage, il écrit, comme à son ami intime, au consul américain de Mogador dont il ignorait jusqu'au nom, et remet la lettre au chef arabe. Il fallait quelques jours pour avoir la réponse : ce furent des jours d'agonie pour ces pauvres gens; ils n'osaient sans frémir songer à la terrible vengeance qui allait fondre sur eux. Aussi l'on peut se figurer quelle fut leur joie, quels furent leurs transports lorsque l'envoyé revint avec une lettre de M. W. Wilshire qui n'avait pas hésité un instant à accepter tous les devoirs de cette amitié improvisée et qui, garantissant aux Arabes la somme qu'ils demandaient, envoyait un agent fidèle chargé de lui amener les naufragés à Mogador. La perfidie arabe essaya bien encore de les retenir, espérant une plus forte rançon; mais ils parvinrent à s'échapper et purent bientôt porter leur reconnaissance au bienfaiteur généreux auquel ils devaient la vie. Ce récit vrai et simple a paru à M. Creusé de Lesser digne d'être reproduit sous une forme plus attrayante et plus durable que celle d'un article sec et éphémère de gazette qui lui avait été consacré à l'époque où les faits se sont passés. Les lecteurs lui en sauront gré, car ils y trouveront un intérêt puissant et y puiseront de ces émotions nobles et pures qui sont malheureusement trop rares dans les œuvres de nos littérateurs actuels.

GABRIELLE; par Mme *Ancelot*. 2 vol. in-8, 15 fr. = **KIRDGÉALI**. — Paris, 1839. 2 vol. in-8, 16 fr. = **LES GALANTERIES DU MARÉCHAL DE BASSOMPIERRE**; par *Lottin de Laval*. — Paris, 1839. 2 vol. in-8, 15 fr. = **DIANE ET LOUISE**; par *Frédéric Soulié*. — Paris, 1839. 2 vol. in-8, 15 fr.

Gabrielle est une jeune et riche héritière de la classe bourgeoise, que l'on marie avec un fils de famille noble mais ruiné. Yves, c'est le nom du jeune homme, ne ressent aucun amour pour Gabrielle, il ne cache même pas son indifférence, et la jeune fille, choquée de ses manières hautaines pendant toutes les cérémonies de la noce, prend la résolution de ne pas se

donner à lui tant qu'elle n'aura pas réussi à lui inspirer de l'amour. C'est une de ces péripéties communes dans les romans d'aujourd'hui, et dont le moindre défaut est d'offrir fort peu de vraisemblance. Le mari bénévole se soumet sans mot dire à cette exclusion qui réduit le mariage à une vaine formalité, et il s'en console en reprenant le cours de sa vie de garçon. Quelque temps se passe ainsi, puis les circonstances rapprochent Yves de Gabrielle; il découvre en elle des vertus et des attraits qu'il n'avait pas su voir jusque là, et se surprend à aimer sa femme qui alors le devient réellement, et ils vécurent bien heureux. Tout cela est raconté dans le goût du jour, et empreint d'une couleur fort aristocratique; car depuis qu'on ne veut plus de priviléges ni de rangs dans la société, ces vieux oripeaux de l'ancienne aristocratie semblent s'être réfugiés dans la littérature, où ils sont employés par nos écrivains avec une prédilection toute particulière. C'est un moyen de succès dans les salons, et le public auquel s'adressent de semblables livres ne s'étend guère au-delà de cette étroite sphère.

— Dans *Kirdgéali*, c'est un autre monde et un autre esprit; la société que peint l'auteur tient encore par bien des côtés à la barbarie, et la lutte de la liberté contre l'esclavage dont il retrace quelques épisodes, offre quelque chose de rude et de sauvage qui n'a rien de commun avec les raffinemens de notre civilisation corrompue. Aussi trouvera-t-on ici un intérêt plus vif, une originalité plus piquante, et quoique l'auteur ne déploie pas un talent de premier ordre, on lira son œuvre avec plaisir. Quelques passages en sont écrits avec énergie; une couleur locale assez prononcée donne à la plupart des scènes un aspect étrange qui pique fortement la curiosité. L'action se passe au milieu de ces peuplades guerrières qui touchent aux confins de la Turquie, de l'Autriche et de la Russie, et qui ont eu tant de fois à défendre leur indépendance et leur religion contre les armes musulmanes. Kirdgéali est le héros barbare qui combat sous l'étendart de la liberté; les Serviens se révoltent contre les Turcs pour reconquérir leur indépendance, et cette tentative infructueuse est à la fois le signal et le premier acte de la révolution grecque. Ypsilanti joue un rôle dans cet épisode, mais l'auteur le peint sous des couleurs peu favorables et l'accuse de lâcheté, d'intrigue et d'ambition.

— *Les Galanteries de Bassompierre* sont un ramas d'aventures galantes fort licencieuses que l'auteur fait raconter par le maréchal, enfermé avec quelques amis à la Bastille comme prévenus d'un complot contre le cardinal de Richelieu. C'est un sujet bien usé que ces bonnes fortunes qui, malgré les efforts de l'imagination, finissent par se ressembler toutes, et ne peuvent plus guère exciter l'attention que par l'audace avec

laquelle l'auteur foule aux pieds les convenances et le bon goût. Triste ressource qui n'est pas plus avantageuse pour la littérature que pour la morale!

— Sous le titre de *Diane et Louise*, M. Soulié a réuni deux petits romans dont l'un est destiné à raconter l'histoire d'une jeune fille aveugle, séduite par un mauvais sujet qui emprunte le nom d'un proscrit pour obtenir l'accès de sa demeure où il se présente en implorant un asile, puis rendue à l'honneur par le proscrit qui, quoique tout-à-fait innocent, veut réparer l'infamie commise sous son nom et obtient la main de la belle et intéressante aveugle. L'autre offre le tableau de la vie d'une courtisane; Louise est une de ces héroïnes de mauvais lieu que nos romanciers mettent aujourd'hui hardiment en scène, comme s'il n'y avait rien de plus propre à intéresser le public. Ces récits sont présentés sous la forme d'une correspondance entre deux jeunes gens, l'un provincial qui habite Paris, l'autre parisien qui vit en province, et l'auteur nous avertit qu'il se propose de continuer à peindre ainsi la société sous deux faces diverses, c'est-à-dire de nous en donner probablement six ou huit volumes comme de ses *Mémoires du Diable*. Rien n'est plus bizarre que ces prétentions philosophiques pour des contes qui n'ont pas la moindre portée morale et qui sous le rapport littéraire ne s'élèvent guère au-dessus du médiocre; mince bagage de feuilletoniste qui fait des romans au jour le jour, réglant sa verve inspiratrice sur la grandeur des colonnes à remplir, et grossoyant son travail comme un inventaire notarié, de manière à noircir le plus grand nombre de pages avec le moins d'écriture possible. Il est à craindre que la postérité, si elle s'occupe de notre époque et de ses étranges renommées littéraires, ne nous trouve bien prodigues de papier et avares de pensées. Nos écrivains semblent tous en effet prendre surtout à tâche de faire prospérer les papeteries du royaume. On fait aujourd'hui deux volumes in-8° de ce qui aurait à peine suffi jadis pour remplir un fort petit volume in-18, et l'on vend ainsi 15 fr. ce qui ne vaut en conscience que 1 fr. 50 cent. C'est l'apogée de la spéculation; la république des lettres peut marcher de pair avec la banque!

PENSÉES en vers; par *C.-L. Mollevaut*, de l'Institut. — Paris, chez l'auteur. In-18, 2 fr.

Nous avons déjà eu plusieurs fois l'occasion de signaler le talent remarquable de M. Mollevaut, pour présenter la pensée

sous la forme poétique la plus concise. Le petit volume dont le titre est inscrit en tête de cet article, vient offrir une nouvelle preuve à l'appui de notre jugement. Il renferme un recueil assez considérable de distiques divisés en 4 livres, savoir : 1 *Ordre social ;* 2 *Sciences et Arts ;* 3 *L'homme et la femme ;* 4 *Pensées sur divers sujets*, plus une préface sur *la pensée* et un épilogue intitulé *la Vie*. Toutes ces pensées, au nombre de mille environ, ne sont certainement pas également heureuses soit pour le fond, soit pour la forme. Mais la plupart méritent d'être citées avec éloge ; on y trouve l'expression noble et énergique d'une vive sympathie pour tous les sentimens élevés. Les passions basses, les vices et les penchans honteux y sont stigmatisés avec vigueur ; les ridicules et les travers sociaux, fustigés avec le fouet de la satire. Sans parler du mérite de la difficulté vaincue, ce recueil offre un intérêt tout-à-fait original à côté des nombreuses publications du jour où l'on rencontre tant de phrases et si peu de pensées. Nos auteurs modernes auraient bon besoin, sous ce rapport, d'étudier un peu l'art de M. Mollevaut, car ils oublient trop souvent que, comme il le dit :

De mots une pensée est-elle trop chargée,
C'est une pièce d'or en lourd billon changée.

Ils trouveront ici maintes pensées qui s'appliquent merveilleusement à leurs productions et en font la critique la plus vraie :

L'imagination, dans son vol souverain,
Se perdra, si du goût son char n'accepte un frein.

L'oubli de cette maxime n'est-elle pas la cause de l'impuissance qu'a montrée la nouvelle école littéraire, malgré les talens supérieurs qu'elle avait à sa tête ?

L'éloquence des mots au cœur ne peut passer ;
L'art de bien dire est l'art de bien penser.

Ne dirait-on pas qu'aujourd'hui, au contraire, l'art de bien penser n'est plus que l'art de bien dire, ou plutôt encore l'art de dire beaucoup de paroles ?

Mais c'est surtout dans les sujets graves tels que ceux qui touchent à la politique, aux mœurs et à la haute philosophie, que le talent de M. Mollevaut se déploie avec le plus de force. Son épigraphe indique la portée et le but de cette publication :

L'art des vers, qui soumet la morale à sa loi,
Reprend son rôle antique et son plus noble emploi.

Il nous serait impossible de citer tout ce qui nous a frappé dans les chapitres les plus importans, et nous préférons conseiller à nos lecteurs de choisir eux-mêmes au milieu de ces nombreux éclairs de la pensée poétique où chacun trouvera ce qui lui convient le mieux. On reprochera peut-être à l'auteur d'en avoir trop donné, et de ne pas s'être soumis lui-même à une révision plus sévère qui lui aurait fait rejeter maints distiques faibles, obscurs, peu harmonieux. Mais il va au-devant de cette critique et implore une bienveillance qu'on ne lui refusera certainement pas :

Si quelqu'attrait puissant à ces vers te ramène,
Pardonne les défauts à la nature humaine.

LES BARBARES, Byzance et Rome ; par *Chr. Muller*. — Genève et Paris, chez Ab. Cherbuliez et Cie, 1839. In-8, 2 fr. 50 c.

Le nom de Barbare que donnaient les Romains à tout ce qui n'était pas eux, et qui a été conservé, avec un sens différent peut-être de celui qu'ils y attachaient, pour désigner les peuples de race germanique qui envahirent l'Empire, a plus d'une fois déjà été l'objet de réclamations assez vives et donné lieu à des dissertations historiques d'un grand intérêt. Il n'est point prouvé, en effet, que les Germains fussent plus barbares que les Romains à l'époque où ceux-ci furent vaincus par eux. Ils ne connaissaient pas sans doute les beaux-arts que Rome avait vus fleurir, ils n'avaient point encore atteint ces raffinemens d'une civilisation décrépite et corrompue. Mais aussi chez eux l'énergie morale régnait dans toute sa force, le cœur n'était point blasé, ni l'âme énervée. Des sentimens pleins de vigueur et de noblesse présidaient en général à leurs actions ; l'amour de la liberté semblait inné en eux, et la forme même de leur gouvernement en portait l'empreinte. M. Chr. Muller retrace, d'après les documens fournis par l'histoire, et par les Romains eux-mêmes, un tableau des mœurs germaines qui permet d'établir un parallèle curieux entre elles et l'état du monde romain au moment de sa décadence.

Rome, plongée dans la corruption la plus complète, n'avait plus que le souvenir de son antique splendeur. Le mépris des lois, la dissolution des mœurs y avaient remplacé les mâles vertus de l'antiquité, étouffé les sentimens nobles et généreux. Si les arts et les lettres jetaient encore quelque éclat, ce n'était plus qu'une pâle lueur, et ils n'étaient estimés qu'autant qu'ils pouvaient servir à la satisfaction des passions les plus viles,

des jouissances les plus matérielles. La lâcheté, la mollesse, la cruauté et la débauche formaient les traits caractéristiques de cette époque et les seules qualités dans lesquelles Rome et Byzance semblassent vouloir rivaliser.

C'est au milieu de cette dissolution de la société que les peuples germains apportèrent leurs mœurs encore rudes et grossières sans doute, mais pures et basées sur des principes de dignité humaine et de vraie liberté inconnus aux Romains. Ils comprirent et adoptèrent aussitôt les doctrines du christianisme, dont le spiritualisme convenait mieux à leur esprit, et avec l'aide de ce puissant levier, ils renversèrent les dernières ruines du vieux monde pour fonder à la place une civilisation nouvelle, meilleure et plus vraie. Les documens historiques sur ces barbares ne sont malheureusement pas nombreux. Mais cependant le tableau de la Germanie tracé par Tacite, offre une preuve de leur connaissance de divers arts, de leur supériorité en fait de constitution politique et de leurs qualités morales qui excitaient même l'admiration de leurs ennemis. C'est parmi eux qu'on retrouve les premiers principes de la représentation nationale et des limites imposées au pouvoir royal. Le système féodal établi plus tard par eux fut certainement une grande amélioration sur l'esclavage des anciens. Quelques fragmens poétiques, quelques souvenirs de ces temps-là conservés par les scaldes scandinaves, enfin la traduction de la Bible par Ulphilas, vers l'an 380, sont d'incontestables monumens de leur culture intellectuelle. Ce dernier ouvrage surtout indique évidemment un peuple déjà bien éloigné de l'état de barbarie complète. Dans les beaux-arts, les Germains étaient encore presque tout-à-fait ignorans : ils ne connaissaient ni l'art d'élever des édifices, ni celui de les décorer, ni la sculpture, ni la peinture. Leur culte, plus simple et moins matériel que celui du paganisme romain, n'avait point dirigé leur intelligence de ce côté-là. Les forêts étaient les temples de leurs dieux, un tronc d'arbre ou un rocher servait d'autel. La musique seule accompagnait les hommages qu'ils rendaient à ces divinités invisibles, et les écrivains romains parlent quelquefois de leur goût pour le chant ainsi que des instrumens à vent dont ils se servaient. Mais lorsque dans leurs migrations vers le midi de l'Europe ils se trouvèrent en présence des merveilles de l'art antique, leur aspect les frappa vivement et développa bientôt chez eux des facultés qui ne demandaient qu'une occasion pour se faire jour. C'est à tort qu'on représente ordinairement la barbarie des peuples du Nord comme la cause unique des dévastations qui accompagnèrent la chute de l'empire romain. On oublie trop les circonstances religieuses et politiques de l'époque. D'une part, les idées chrétiennes condamnaient

les idoles et tout ce qui se rattachait au culte païen ; de l'autre, des hordes nombreuses d'esclaves révoltés et altérés de vengeance, accueillaient avec enthousiasme les étrangers qui envahissaient l'Empire et leur donnaient les premiers l'exemple du pillage. Les derniers siècles de Rome avaient d'ailleurs déjà vu des empereurs commencer cette dévastation pour satisfaire leurs caprices ou leur avidité. Plusieurs rois goths et autres se montrèrent, au contraire, protecteurs des arts et mirent tous leurs soins à empêcher la dégradation des monumens. Chez les peuples les plus civilisés, la guerre est toujours barbare, tout est sacrifié aux intérêts de l'attaque et de la défense, et une lutte pareille à celle qui détruisit la domination romaine ne pouvait laisser après elle que ruines et décombres.

Le fragment suivant, que j'extrais du tableau de M. Ch. Muller, donne un aperçu fort juste de l'état réel des deux civilisations qui se livrèrent alors bataille :

« Un César chrétien, moitié Asiatique, moitié Romain, » couvert d'or, de perles et de pierres précieuses, entouré de » mille courtisans titrés et chamarrés de bijoux, de doux » mignons, d'eunuques et d'un luxe étalé exprès pour cacher » l'embarras du prince et la misère de son peuple, l'empereur » Valens, était assis sur son trône de Byzance, quand on lui » amena un évêque arien, imposant par sa dignité simple, » mâle et grandiose.

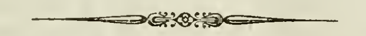
» Ce fut Ulphilas, envoyé par ses Goths. Il expliqua à l'em- » pereur que son peuple, poussé à l'est et au nord par les » Alains et les Huns, désirait passer le Danube et y occuper » les pays dont l'empereur voudrait lui accorder la posses- » sion.

» La cour s'étonna de cette proposition arrogante, mais » remarquable par l'éloquente élocution grecque de l'évêque » barbare. Valens finit par accorder aux Goths ce qu'ils » avaient demandé, et ce qu'il n'avait pas le courage de leur » refuser ; mais il l'accorda sous des conditions vexatoires, » inhumaines et même cruelles. Les Germains repoussèrent » et chassèrent les employés impériaux envoyés pour les re- » cevoir à ces viles conditions, passèrent le Danube, inon- » dèrent le pays, battirent et tuèrent l'empereur dans la ba- » taille d'Andrinople, et firent trembler le trône de Byzance. »

Plus tard la Grèce fut prise et saccagée; mais c'est le sort de la guerre, et il n'y a pas bien long-temps encore, lorsque la nation la plus civilisée inonda l'Europe de ses armées, ne vit-on pas le pillage et la dévastation accompagner plus d'une fois ses glorieuses victoires ?

L'opinion défendue par M. Muller ne paraîtra donc pas éloignée de la vérité, et son petit volume sera lu avec intérêt.

Le style se ressent un peu de sa qualité d'étranger, mais il en reçoit aussi une empreinte originale qui n'est pas sans mérite.



RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

LA TRIBUNE DE L'ENSEIGNEMENT, journal de l'instruction secondaire et supérieure, paraissant tous les mois depuis le 1er octobre 1838, par numéros de 64 à 80 colonnes, renfermant la matière de 128 pages ordinaires ; rédigé par une société de professeurs, sous la direction de MM. *Joseph Morand* et *J.-B. Fellens*. — Paris, rue Portefoin, 17 (Marais). 1839. Prix de l'abonnement, 8 fr. par an pour Paris, 10 fr. pour les départemens, 12 fr. pour l'étranger.

Ce journal, fondé dans une pensée de progrès et de liberté, est rédigé d'une manière fort remarquable. L'institution universitaire, telle qu'elle existe en France, présente à côté de grands avantages des inconvéniens non moins graves qui nuisent souvent à la marche des études et ne permettent pas aux intelligences de prendre tout le développement, d'exercer l'influence individuelle dont elles seraient susceptibles. Cette organisation, fondée sur l'esprit d'unité et de centralisation, qui domine la France depuis la révolution, est quelque peu despotique et par conséquent tout-à-fait opposée à ce mouvement d'émulation qui est le plus puissant mobile de tout perfectionnement. La liberté de l'enseignement est proscrite, il faut bien le dire, dans le pays qui se dit le plus libre de l'Europe. Pour pouvoir enseigner à lire à une demi-douzaine d'enfans qu'on rassemble dans ce but, il faut un brevet de capacité ; les chaires de professeur sont des priviléges que nulle concurrence ne peut atteindre, et une fois qu'un homme y est arrivé, il peut s'y endormir tranquille, car il n'a point à redouter que l'éloquence d'un rival vienne le réveiller et le forcer au travail pour conserver ses auditeurs.

On ne saurait donc qu'applaudir aux efforts de ceux qui cherchent à secouer de si lourdes chaînes, et la voie de la presse périodique semble bien être la meilleure pour arriver à quelque résultat ; les idées de liberté répandues ainsi dans le public finiront par réunir la majorité, et la réforme s'opérera d'elle-même, sans secousse, graduellement, à mesure que les abus de l'ancien régime seront dévoilés et rendus sensibles à

tous les yeux. D'ailleurs, un journal tel que la *Tribune de l'Enseignement* est aussi le premier remède contre l'état actuel des choses. Offrant aux pères de famille des cours d'instruction secondaire sur les différentes branches de la science, il leur donne les moyens de se soustraire au joug universitaire et de diriger eux-mêmes les études de leurs enfans. Suivant dans leurs chaires les professeurs et analysant leurs leçons, il les soumet à une critique très-vive, quelquefois trop sévère peut-être, mais utile à eux-mêmes comme au public. On ne peut qu'approuver cette inspection exercée dans l'intérêt commun, et dont l'Université a certainement besoin; car si la méthode, adoptée depuis quelques années par les professeurs titulaires, d'abandonner leur tâche à des suppléans, devenait un usage constant, la Sorbonne perdrait bientôt tout son éclat et son antique renommée.

Les trois numéros de la *Tribune,* déjà publiés, renferment des articles de M. J. Morand, sur l'enseignement philosophique et scientifique adopté par l'Université, qui sont pleins de vues sages et lumineuses. Il critique fortement l'obligation imposée à tout professeur de collége de n'employer que certains livres souvent médiocres qui ne doivent leur adoption qu'à la position élevée de leurs auteurs dans la hiérarchie universitaire. Prenant pour exemple le système philosophique de M. Cousin et citant des passages extraits des cours de cet illustre professeur, il demande ce que peut devenir entre les mains d'un obscur régent de province cet éclectisme déjà si nuageux, si difficile à comprendre dans les leçons du maître.

Une analyse des œuvres scientifiques de Raspail par M. Dufraisse nous a paru également très-intéressante, ainsi que des lettres de Mme Bachellery sur l'éducation des femmes. Ce dernier sujet ne peut manquer d'exciter vivement l'attention, car il occupe déjà tous les esprits et a été, dans ces derniers temps, l'objet de plusieurs ouvrages remarquables. Mme Bachellery le traite avec une grande supériorité de vues et de talens; mais nous ne partageons pas entièrement ses idées. Sans doute il est à désirer que l'éducation des femmes soit de plus en plus développée dans une tendance d'utilité et de gravité qu'on a trop négligée jusqu'ici; cependant nous ne pensons pas qu'en France surtout il soit bien opportun de prêcher la nécessité de rendre les femmes propres au commerce et à l'industrie; il n'y a déjà que trop de penchant à les distraire de leurs occupations naturelles pour en faire des commis et des teneurs de livres.

Des articles littéraires, des analyses grammaticales et des nouvelles intéressant tout ce qui se rattache à l'enseignement, complètent chacun des numéros de ce journal, dont il est à

souhaiter que la publication soit encouragée. En continuant avec conscience, sagesse et fermeté l'œuvre qu'elle a entreprise, la *Tribune de l'Enseignement* contribuera fortement au progrès de l'instruction publique et pourra rendre de grands services à l'Université elle-même.

VOYAGE EN HOLLANDE ET EN BELGIQUE, sous le rapport de l'instruction primaire, des établissemens de bienfaisance et des prisons dans les deux pays ; par M. *Ramon de la Sagra*. — Paris, 1839. 2 vol. in-8, 15 fr.

M. Ramon de la Sagra, naturaliste distingué, connu par quelques publications remarquables, auteur d'une Description de l'île de Cuba, et voué jusqu'ici presqu'exclusivement à l'étude de l'histoire naturelle, ayant été appelé à prendre place dans l'assemblée des cortès espagnoles, s'est vu tout-à-coup jeté au milieu d'un ordre d'idées et de faits nouveau pour lui et entièrement étranger à la sphère dans laquelle son esprit s'était auparavant exercé. Cette position singulière a développé en lui une vocation nouvelle dont, pendant le voyage qu'il fit aux États-Unis d'Amérique en 1835, il avait déjà eu quelques pressentimens. L'aspect de son malheureux pays qu'il avait quitté depuis quinze ans et qu'il retrouva déchiré par la guerre civile, en proie aux luttes violentes de partis passionnés qui s'y disputent le pouvoir sans songer à guérir ses plaies, réveilla en lui un patriotisme ardent. Il comprit aussitôt que l'Espagne avait bien plus besoin d'administrateurs que de savans, et son esprit, jusqu'alors uniquement occupé de botanique ou de zoologie, se tourna avec une facilité et un dévouement rares vers l'étude de l'homme moral, des moyens de l'améliorer, et des institutions nécessaires pour assurer le développement de son intelligence en l'arrachant aux ténèbres de l'ignorance superstitieuse pour le conduire à la lumière d'une religion pure et éclairée. Son cœur fut vivement ému à la vue des misères profondes qui dévorent le peuple. Profitant des notions que ses voyages en d'autres contrées lui avaient fournies, il ouvrit, pendant son séjour à Madrid, un cours rempli de vues philanthropiques toutes nouvelles pour l'Espagne. Ses leçons attirèrent bientôt de nombreux auditeurs, et glissant au travers des haines de parti cet amour véritable de l'humanité qui seul peut fonder des institutions durables et réellement utiles, il parvint à jeter dans les esprits des semences qui, bien cultivées, pourront porter des fruits précieux. Il imprima ainsi un généreux élan,

mais comprenant bien que l'inexpérience jointe à l'apathie naturelle du caractère espagnol arrêteraient ce mouvement si son auteur ne se consacrait tout entier à l'entretenir et à l'exciter, M. Ramon de la Sagra résolut de parcourir les divers pays de l'Europe pour se livrer à une étude comparative de leurs institutions philanthropiques, de leurs prisons et de leurs établissemens d'instruction publique, afin de rapporter à l'Espagne une ample moisson d'idées et de faits propres à la diriger dans ses tentatives de réorganisation.

C'est le commencement de cet utile pélerinage qu'il publie aujourd'hui. La Belgique et la Hollande sont les deux premières contrées qu'il a visitées, et il se propose de continuer par la Suisse et l'Allemagne. Il serait presque impossible d'analyser un semblable livre, qui se compose surtout de faits et de tableaux statistiques. C'est un recueil de documens à étudier, et l'on y trouvera une foule d'observations du plus grand intérêt. L'ouvrage de M. Cousin sur l'instruction primaire en Hollande est complété par le travail de M. Ramon de la Sagra, et celui-ci offre de plus le moyen de comparer l'état actuel de la Belgique avec celui de sa voisine, de reconnaître ce qu'elle a gagné ou perdu à se séparer d'elle. On remarquera le jugement que porte M. Ramon de la Sagra sur les frères des Écoles chrétiennes, et les critiques judicieuses qu'il adresse à ce sujet au livre de M. Cousin. L'opinion d'un Espagnol sur cette importante matière est d'autant plus intéressante que nul pays ne peut, aussi bien que le sien, fournir les moyens d'étudier les résultats qu'entraîne l'influence du clergé, lorsqu'on lui abandonne sans restriction l'éducation publique. Sous ce rapport, son voyage présente un intérêt de circonstance aussi bien pour la France que pour l'Espagne, car, après la révolution de 1830, qui semblait dirigée principalement contre le pouvoir du clergé, celui-ci n'a cessé de travailler à reprendre son empire, et ses efforts n'ont été que trop bien secondés par l'abandon qu'on a fait, en sa faveur seulement, d'une partie des priviléges universitaires. Aujourd'hui l'on peut dire qu'il n'y a liberté d'enseignement que pour quiconque porte un chapeau de frère ignorantin, une soutane et un indispensable manteau noir qu'on jette l'hiver sur son dos et l'été sur son bras. On se persuadera difficilement que cette livrée soit celle des lumières et du bon sens.

LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE.

TRAITÉ DE LA CONFECTION DES LOIS, ou Examen raisonné des règlemens suivis par les assemblées législatives françaises, comparés aux formes parlementaires de l'Angleterre, des États-Unis, de la Belgique, de l'Espagne, de la Suisse, etc.; par *Ph. Valette* et *Benat Saint-Marsy*. — Paris, chez Joubert, 1839. In-18, 3 fr. 50 c.

Ce petit livre, fort bien fait, s'occupe d'un sujet dont l'importance semble malheureusement n'avoir pas été bien comprise en France jusqu'ici. C'est un reproche adressé, non sans quelque raison, aux diverses législatures qui se sont succédé, d'avoir produit beaucoup de lois incomplètes, obscures, mal rédigées. Or, dans la confection des lois, le règlement joue à peu près le même rôle que la méthode dans la science; selon M. Dumont, il est lui-même une branche de la législation et une branche essentielle. Mais on ne l'a trop souvent considéré que comme une simple affaire de police intérieure, et dernièrement encore, quoiqu'on ait paru reconnaître que ses dispositions n'étaient pas sans influence sur la nature des lois, la discussion de la chambre des députés n'a eu ni l'importance, ni les résultats qu'on en attendait. Quelques modifications ont été faites, mais elles en ont laissé beaucoup d'autres à désirer; une nouvelle révision sera sans doute nécessaire plus tard, et cependant un règlement ne doit pas être sujet à de fréquens changemens, si on veut assurer son observation, lui donner une autorité salutaire.

Les auteurs du volume que j'annonce ici, ont voulu jeter un jour nouveau sur cette question en comparant entre eux les règlemens des assemblées législatives de diverses contrées. Ils passent d'abord en revue ceux de toutes les assemblées qui ont travaillé en France à la confection des lois, depuis les Etats-Généraux jusqu'à nos jours. Le règlement de l'Assemblée constituante a servi de point de départ et les modifications qu'on lui a fait subir offrent en général peu d'importance, jusqu'à l'époque du Consulat, où par un bizarre constraste, alors qu'on s'éloignait chaque jour davantage des formes représentatives, l'élaboration des projets de lois subit, sous certains rapports, des améliorations remarquables.

A la suite de cette revue, est un exposé complet de la marche que suit aujourd'hui la formation de la loi, depuis le discours de la couronne qui en annonce le projet, jusqu'à la sanction royale et à la promulgation qui en complètent le caractère obligatoire. Les auteurs font une critique judicieuse des côtés

faibles du règlement actuel; ils appuient en particulier sur la nécessité de donner à la discussion tout le développement possible, de la débarrasser des paroles inutiles en interdisant les discours écrits, de la rendre bien complète en soumettant les lois au triple débat du parlement anglais. Ils font aussi ressortir avec force les inconvéniens du vote au scrutin secret qui alonge considérablement les opérations sans offrir aucune des garanties qu'on peut désirer. Le mode de voter par oui et par non, comme aux Etats-Unis, ou par assis et levé, comme il se pratique dans le conseil représentatif de Genève, leur paraît très-préférable sous tous les rapports. L'intitulé des lois leur suggère aussi quelques observations intéressantes.

La seconde partie de l'ouvrage contient le règlement de la chambre des députés comparé, article par article, avec ceux des assemblées législatives d'Angleterre, des Etats-Unis, de Belgique, d'Espagne et de Genève. C'est un tableau plein d'intérêt et qui pourra servir utilement à éclaircir toutes les questions qui se rattachent à la confection des lois.

ASSISES DU ROYAUME DE JÉRUSALEM, textes français et italiens, conférées entre elles, ainsi qu'avec les lois des Francs, les capitulaires, les établissemens de saint-Louis et le droit romain, suivies d'un Précis historique et d'un Glossaire; publiées sur un manuscrit tiré de la bibliothèque de Saint-Marc de Venise, par *Victor Foucher*. — Paris, chez Joubert, 1839, tome 1er, 1re partie. In-8, 4 fr.

Voici un de ces monumens qui, dans leur simplicité naïve et même un peu barbare, peignent mieux l'époque du moyen-âge que toutes les descriptions des plus éloquens écrivains. C'est un des codes informes qui régissaient alors la société et essayaient d'introduire quelques idées de justice, quelques formalités légales au milieu des habitudes violentes, des passions déchaînées, et de l'anarchie féodale de ces temps agités. Les villes commençaient à prendre de l'importance et la classe bourgeoise à se montrer sur la scène avec son besoin d'ordre, de légalité et déjà quelques idées d'émancipation. Au droit du plus fort, qui de fait avait régné presque seul dans les siècles précédens, allait succéder graduellement le pouvoir de la justice. Les *Assises de Jérusalem* marquent cette transition difficile d'une manière fort intéressante. On y trouve, à côté du respect pour les formes féodales et pour la puissance ecclésiastique, les premières traces de la tendance des rois à chercher dans le peuple un appui pour fonder leur pouvoir, et de l'espèce de transaction tacite qui allait unir les deux extrémités de

l'ordre social contre la turbulence et les prétentions des seigneurs.

Dans le volume qui paraît, M. Victor Foucher nous donne les chapitres 1 à 130 des assises des bourgeois. « Ci coumense » le livre de justice et de droiture, issi ores lai raison et le » droit. Tout premièrement quel houme doit estre le vis- » comte, et quels houmes doivent estre les jurés de la court, » et lesquels ne doivent pas estre, ne comment ils se doivent » mantenir et jugier tous hommes et toutes femmes, et toutes » raizons de murtre, de laresin, de vente, d'achat, de prest, » de maizons, de teirres, de vignes, de chevailiers, de sergens, » et de toutes isselles chozes dont clamour en cera faite par de- » vant eaus. »

M. Victor Foucher a publié ce précieux document d'après le manuscrit qui était déposé dans la bibliothèque de Saint-Marc à Venise, et dont la copie figurée, faite sous la direction de Morelli, se trouve à la bibliothèque du Roi, à Paris. La copie qui a servi à l'impression a été faite par feu Klimrath. En regard du texte se trouve la version italienne faite officiellement par une réunion de commissaires choisis par le gouvernement vénitien. Cette version a paru bien préférable à une interprétation française qui, s'éloignant davantage du sens original et due au travail isolé d'un homme seul, n'aurait pas offert les mêmes garanties de fidélité, ni d'exactitude, et surtout n'eût pas obtenu une autorité aussi généralement reconnue. Enfin, des notes nombreuses placées au bas des pages forment une conférence des Assises avec les dispositions corrélatives des lois barbares, spécialement des lois salique et ripuaire, des capitulaires, des établissemens de saint Louis et même du droit romain. Ce travail important, fruit de recherches longues et savantes, est accompagné de l'indication de toutes les sources et les résultats sont en général exprimés dans la forme la plus concise et la plus claire. A l'aide de ces notes et de la version italienne, que toute personne un peu versée dans le latin comprendra facilement, non-seulement les difficultés du langage informe dans lequel sont écrites les Assises seront aplanies, mais outre la parfaite intelligence du texte, le lecteur aura un tableau complet de la législation du moyen-âge, de ses dispositions diverses et des analogies qui les rattachent au droit romain.

Les principes fondamentaux sur lesquels repose la justice ne changent pas avec les époques, et celles-ci ne diffèrent que par le plus ou moins de clarté qu'elles mettent dans leur expression et par le plus ou moins de zèle qu'elles montrent à les défendre. Les citations suivantes prouvent qu'on sentait

au moyen-âge aussi vivement qu'aujourd'hui la nécessité d'avoir des juges probes et impartiaux :

« Les jurés dovent estre loyaux houmes, et aimer Dieu, » et droit dire, et faire droit à toutes gens sans trecherie si » com dit la loy; et si dovent donner le miadre (*le meilleur*) » conseill que ils sairent (*ils savent*) à toute seaux et à tou- » tes selles qui conseil leur demanderont. »

« Les jurés en nul plait (*procès*) ne dovent estre avoc tsce » est à dire avans-parliers et juges. »

« Les jurés dovent faire droit jugement à leur essient sans » fausser, ne ne se dovent donner à destre ni à senestre (*à* » *droite ni à gauche*). Après dovent igaument (*également*) ju- » gier aussi le grant come le petit et le petit come le grant, et » le poure come le riche. »

Nous donnerons encore le passage suivant comme un exemple de ce que nous avons avancé plus haut au sujet des limites imposées au pouvoir royal. Dès ces temps anciens la justice fut mise au-dessus du souverain, et l'on chercha à la garantir de ses atteintes. C'est un germe de liberté qui de la loi passa dans les esprits et mina lentement, mais sûrement, le pouvoir absolu, malgré tous les efforts de celui-ci pour l'étouffer.

« Ce il avient que .j. houme ou .j^e. feme soit jugié par la » court, qui que il soit, chevalier ou bourgeois, et le Roy ou » la Roine de cuy est la terre, ne le viaut laissier desfaire au » juisse où il a esté jugiés par droit, il fait tort, et vaut contre » Dieu et contre son sairement, et il meisme se fauce, il ne » peut se faire ; car le Roi jure tout premièrement sur Sains de » mantenir tous les dons des autres Rois, après jure de man- » tenir les bons us et les bonnes coustumes dou Royaume, » après jure de mantenir et guarder à droit contre tos houmes » à son pooir, asi le povre come le riche, et le petit come le » grant, après jure de mantenir ses houmes liges à droit con- » tre toutes persounes selonc l'us de sa court par ses houmes » liges ; et se il avient puis en aucune manière que il voise con- » tre son sairement, il fait premyèrement tort et renoie Dieu, » que il fausse ce que il avoit juré, et se ne doivent soufrir ses » houmes ne le peuple, car la Dame ne li Sire n'en est Seignor » fors dou droit de ses houmes faire son coumandement et de » resevoir ses rentes, mais bien devés savoir que il n'en est » Seignour de faire tout, car ce il le faizoit, donc n'averoit-il » desous luy nul houme qui droit deust faire ne dire, puisque » le Seignour meismes se fause de faire droit. »

Le combat juridique se trouve au nombre des preuves admises devant la cour en certaines occasions, et il est exprimé par les mots : « Il i a baitaille. » Mais il suffisait, dans plusieurs

cas, que deux jurés s'y opposassent pour qu'il n'eût pas lieu, car on lit au chap. 125 : « Mais sachés que ij jurés pevent » bien porter guarentie de toutes chozes qui faites sont ou dites » devant eaux en la court sans nulle baitaille qui estre puisse. »

Cette intéressante publication fait honneur au talent et au zèle infatigable de M. Victor Foucher. Nous en reparlerons quand les livraisons suivantes paraîtront, et nous essaierons d'en offrir une appréciation complète et digne de son mérite réel.

LA MUSELIÈRE; fragmens sur cette question : *La protection accordée à l'industrie n'est-elle pas le meilleur moyen de gouverner le peuple et d'en demeurer maître ?* — Paris, chez Ab. Cherbuliez et Cie, 1839. In-8.

Ce nouvel opuscule de l'auteur des *Lettres de Livry*, pastiche spirituel dans lequel il faisait critiquer la littérature du jour par Mme de Sévigné, a pour but de rassembler les opinions de plusieurs écrivains distingués sur une maxime politique qui a souvent été appliquée par les gouvernemens dans un sens tout-à-fait machiavélique, et que certains publicistes ont récemment cherché à mettre de nouveau en faveur pour museler les nations. Endormir le peuple dans le sein de la prospérité matérielle, enlacer si bien son esprit dans le filet des intérêts particuliers qu'il ne puisse songer à ceux de l'état, lui inspirer un égoïsme étroit favorable aux entreprises du despotisme, tel est le système habilement suivi par certains gouvernemens et que d'autres voudraient bien faire adopter pour ressaisir un pouvoir que les révolutions ont arraché de leurs mains. M. de Vaublanc, B. Constant, Rousseau, Mably, Voltaire, Mme de Sévigné, sont les autorités que l'auteur appelle à son aide pour développer cette pensée et éclairer l'opinion en la présentant sous son vrai jour. Toutes ces citations sont-elles bien réelles, n'y a-t-il point encore ici quelque imitation de style ? J'avoue n'avoir pas cherché à les vérifier, mais la dernière est apocryphe de l'aveu même de l'auteur, et il se pourrait bien que quelque autre le fût aussi. Quoi qu'il en soit, cette suite de fragmens est pleine d'esprit, de bon sens, et remplit très-bien le but. Le passage suivant que j'extrais de la lettre de Voltaire à M. de Caylus éclaircit admirablement la question :

« Quand le premier ministre (c'était ordinairement un mage, un prêtre des autels, comme parmi nous Richelieu, Mazarin et Fleury en furent de méchantes copies) ; quand le premier ministre du grand Sésostris, intimidé des bruits qui com-

mençaient à circuler, venait avec effroi dire à son maître qu'on apercevait du mouvement parmi le peuple, qu'il savait de science certaine qu'à Memphis il régnait un mécontentement sourd, que tous les soirs dans les bosquets de Sérapis, sous prétexte d'invoquer la lune ou de faire des sacrifices à la nuit, le peuple s'attroupait et tenait des discours séditieux, sacriléges, sur les mystères de la religion et les lois de l'Etat (par conséquent dangereux pour le culte et le trône), le vieux monarque qui, depuis plus de cinquante ans, avait perdu l'habitude de la peur, souriait; et, passant sa main sèche, peu s'en faut de momie, sur sa barbe, disait : hum! hum! cela leur vaudra une pyramide de plus. — Mais, sacrée Majesté, reprenait le ministre désolé de ne s'être pas fait entendre, ce sont précisément ceux qui s'occupent des arts, dont la vocation est d'embellir le siége de l'empire, les architectes, les statuaires, les peintres qui font le plus de bruit, qui frondent tout, qui portent l'insolence jusqu'à soutenir que le règne de Votre Majesté devient intolérable, qui ne parlent que de torts, d'abus, de réformes, de droits. — De droits? reprit le monarque. — Oui, de droits, répond le ministre. — Cela suffit, dit le roi, j'y songerai; en attendant jetez les yeux sur ces rouleaux de papyrus que j'ai fait contresigner par le grand prêtre, vous y verrez ce qu'on vient de faire récemment en faveur des oignons et des chats : on leur a cédé de nouveaux terrains; leur domaine ayant été fort diminué ces derniers temps, nous voulons le rétablir dans son intégrité primitive; les chats et nos dieux, on ne saurait trop faire pour eux.

» Pendant que le ministre examinait, le roi murmurait tout bas : *Des droits!.... des droits!* ils sont fous, je crois; puis, l'interrompant : Mon cher Manès, dit-il, je vous ai fort bien compris : le peuple commence à tenir un langage que jamais, jusqu'à ce jour, on n'a tenu en Egypte, et que nos ancêtres n'auraient écouté qu'avec horreur; au lieu de parler de leurs *prétendus droits*, les Egyptiens feraient mieux de songer aux obligations qu'ils ont à mes ancêtres et à moi. Quoi qu'il en soit, de ce pas je fais multiplier sur tous les monumens les Ibis, les Osiris avec force hiéroglyphes, profondément taillés dans le granit et sculptés dans le serpentin. Ce soir, je commande à mon premier peintre une décoration de vingt mille têtes de chien, entremêlées d'autant d'ichneumons, ailes déployées sur fond d'azur ou vert d'haricot (je ne suis pas encore décidé); à mon architecte ordinaire, un labyrinthe qui, vu les circonstances, sera plus compliqué que le précédent, et dont lui-même, pour mettre le sceau à sa perfection, ne sortira jamais; enfin, à mon premier sculpteur, deux sphynx, chacun de six cents pieds de long : on les placera à l'entrée

du port, ils termineront l'extrémité de la rade, leur croupe servira à la promenade du soir; plus, un buste de mille coudées de haut qui offrira aux curieux environ un bon quart de lieue de distance d'un œil à l'autre, en dépit de la maxime qui dit que les yeux trop écartés nuisent à l'expression, et moyennant ces embellissemens de mon empire et quelques autres que je médite et dont je vous ferai part, vous verrez, mon cher Manès (croyez-en ma longue expérience), que tout ceci s'apaisera le mieux du monde comme si de rien n'eût été. » En effet, à peine l'ordonnance royale des nouvelles constructions et embellissemens est-elle affichée au petit obélisque des proclamations, que tout le monde y court, s'informe, s'intrigue pour savoir comment faire pour avoir quelque part à ces lucratives besognes, s'associer à l'entreprise, s'aboucher avec les entrepreneurs, etc. etc. et bientôt après, chacun selon son talent ou sa vocation, de prendre gaîment en main la règle, la truelle, le ciseau, le compas, le pinceau, la palette: et au lieu de murmures, l'on n'entend plus de toutes parts que des chants joyeux; l'air n'est plus affligé de discussions, il retentit de vaudevilles égyptiens tout nouveaux, ou de quelque ancienne barcarolle du Nil, toujours agréable à entendre; et lorsqu'enfin le roi, couvert de son manteau de pourpre de Tyr, armé de son sceptre de trois coudées de long, monté dans son char d'ébène traîné par six énormes crocodiles blancs, peu s'en faut apprivoisés, dont les écailles étaient dorées sur tranche; lorsque Sa Majesté, dis-je, sortait pour aller faire sa promenade du matin, la foule empressée, reconnaissante, timide et respectueuse, se précipitait au-devant du vieux despote, poussant des cris de joie, élevant un concert unanime de louanges; toutes les voix en un mot le bénissaient, répétant: Vive, vive le roi, notre bon père qui nourrit, soulage, gouverne et protége, qu'il vive et règne à jamais! Ceux qui avaient plus de poumons que les autres ajoutaient: Et tous les princes de sa maison, les fils, les petits-fils d'iceux! et le bœuf Apis, frappé de ces rumeurs au fond de ses saintes étables, d'en pousser de longs mugissemens approbatifs, les jeunes femmes d'en pâmer d'aise, les vieilles de prédire d'une voix glapissante une durée éternelle à la race sésostrienne.

» Cependant le roi, qui se connaissait en choses et en hommes, content de l'essai fait sur le cœur et l'esprit de ses chers Égyptiens, repassait, dans l'autre sens, la main sur sa barbe, et, tout en saluant avec une bénignité paternelle la foule filialement prosternée, disait à part lui: hum! hum! mes enfans! ce n'est qu'en vous faisant *suer* et *gagner* qu'on vous gouverne. Dans six mille ans la maxime sera la même, s'il est des gens qui sachent gouverner. »

Les deux lettres supposées de madame de Sévigné à madame de Grignan qui terminent cet opuscule, sont un charmant badinage plein d'esprit et de finesse. Rien de plus plaisant que le discours de M. Colbert, qui veut garantir pour toujours le bonheur et le repos de la France, en assurant à chaque père de famille, « non point la chimérique *poule au pot* » de Henri IV, à laquelle personne ne songe plus, et qui en » effet est impraticable, mais une paire de bas de soie blancs, » pour aller les dimanches à la messe et à la parade. » Le trône selon lui serait alors immuable. Les émeutes populaires qu'on croit causées par la disette des grains, tiennent à un tout autre motif; c'est à l'absence ou du moins à l'extrême rareté de la soie, dont les produits ont toujours été fort au-dessous des besoins de la vanité nationale. Prouvant par un passage des *Commentaires de César* que les anciens Gaulois aimaient, autant que les Parisiens modernes, le clinquant, le rouge et les grandes perruques, il ajoutait que le gouvernement devait donc, dans l'intérêt des contribuables, laisser de côté les questions de subsistance et ne s'occuper que des moyens d'encourager les fabriques de soieries par tout le royaume. Et pour atteindre ce but il ne demandait que l'établissement de quelques octrois nouveaux, à son profit, sur les comestibles. S. M. ne pouvait refuser de faire à si bon marché le bonheur de son peuple, le mûrier serait le véritable symbole de la paix pour la France, il portait dans son vert feuillage la tranquillité de l'état.

« Le ministre concluait par proposer au roi quelques nouvelles taxes très-légères sur le froment et le seigle, et quelques arrêtés réglementaires par lesquels tout propriétaire de jardin serait tenu d'y accueillir favorablement le ver qui fait la félicité publique. Ma fille, comme je vous le disais, un discours de toute beauté, dont je vous estropie les plus beaux endroits en voulant vous les rapporter; peut-être aussi ont-ils déjà été altérés avant de me parvenir. Quand tout fut prononcé, le roi se leva et dit : « Colbert, je suis content, on ne peut mieux parler ni plus clairement exposer les besoins de la nation; je vous donne cinq cent mille francs à prendre sur les nouvelles impositions, cela vous aidera à finir Sceaux qu'il me tarde de voir achevé; je vous enverrai Mansard, ajouta S. M. avec une grâce enchanteresse, il y a une aile qui ne va point à ma fantaisie, et qu'il faudra changer. »

L'auteur de ce recueil conclut à son tour en déplorant les récentes tentatives faites pour remettre en vogue ce fameux précepte de *mâter le peuple par la prospérité*. La recherche du bien-être matériel a fait perdre de vue un bien plus précieux et sans lequel tous les autres sont illusoires, sans fondement

solide ni durée certaine. Les libertés publiques sont sacrifiées aux intérêts individuels, et si l'on ne veut pas perdre bientôt tous les fruits de tant et de si coûteux efforts, il faut se hâter d'apporter un remède au mal; il faut, dit l'auteur, élargir la base électorale, et faire de la responsabilité ministérielle autre chose qu'un vain mot.

DU GOUVERNEMENT DU ROI et des limites constitutionnelles de la prérogative parlementaire; par *H. Fonfrède*. — Paris, 1839. In-8, 6 fr.

Voici un manifeste fort curieux et qui offre un exemple des bizarres alliances d'idées hétérogènes que l'esprit humain peut enfanter. Sans doute si l'on accusait M. Fonfrède d'être un apôtre du despotisme, de prêcher le pouvoir absolu, il se récrierait fort et se déclarerait serviteur zélé de la monarchie constitutionnelle ou tempérée. Cependant lisez son écrit, et vous verrez comme il se soucie de ces tempéramens qui viennent imposer des limites au pouvoir royal. Une chambre représentative ne trouve grâce devant lui qu'à la condition de ne rien représenter du tout; il ne veut des députés que muets, ou du moins si bien muselés qu'ils ne puissent mot dire; la tribune, selon lui, ne doit servir en quelque sorte qu'à la lecture des volontés du souverain, et la prérogative parlementaire ne pas s'étendre au-delà de celle des anciens parlemens, et, bien entendu, des parlemens soumis. En un mot, M. Fonfrède est digne de M. Cottu; l'un et l'autre peuvent se donner la main et s'embrasser : car s'ils ont été une fois adversaires et s'ils sont partis de deux principes bien opposés, les voilà parvenus au même point; leurs chemins se croisent et aboutissent l'un et l'autre devant cette curieuse maxime de : *Solum in rege libertas; la liberté seulement dans le roi*, que l'écrivain légitimiste a naguère développée dans un gros volume dédié à la jeunesse. On serait volontiers tenté de rire en présence d'un tel résultat. Malheureusement de semblables aberrations de l'esprit sont encore plus tristes que ridicules. Dans ce qui touche à d'aussi graves sujets, tout ce qui s'éloigne de la raison, tout ce qui n'est bon qu'à fausser le jugement fait un mal profond, difficile à combattre, lent à détruire et qui dégénère parfois en une de ces fièvres chaudes que l'on appelle des révolutions.

M. Fonfrède n'a-t-il donc pas réfléchi qu'en proclamant la monarchie représentative presque impossible, il replaçait la question sur le terrain le plus glissant, qu'il détruisait d'un

seul coup tous les efforts tentés depuis neuf années pour l'en retirer, et pour détourner l'esprit français de ses préoccupations favorites, de théories nouvelles, d'essais hasardeux, de changemens radicaux? En toutes choses ici-bas l'état de transition est accompagné d'un malaise pénible : c'est une loi de notre nature, et à quoi bon se révolter contre ce qu'on ne peut absolument pas empêcher? On risque, soit d'en arrêter brusquement la marche, soit de la précipiter trop rapidement, et, dans l'un et l'autre cas, de causer une perturbation très fâcheuse dans l'ordre social.

SCIENCES ET ARTS.

FRAGMENS SUR L'ÉLECTRICITÉ UNIVERSELLE, ou Attraction mutuelle; par *F. Rœssinger*. — Genève et Paris, chez Ab. Cherbuliez et Cie, 1839. In-8, 4 fr.

Ce serait un tableau curieux à faire, et d'une portée éminemment philosophique, que celui de tous les systèmes qui se sont succédé les uns aux autres pour expliquer les grandes énigmes du Créateur et de la création, de la vie et de la mort, de l'âme et de l'immortalité. Chaque siècle en voit éclore de nouveaux qui obtiennent plus ou moins de succès, brillent plus ou moins long-temps, puis disparaissent pour faire place à d'autres. A chaque progrès de la science, l'homme croit avoir trouvé la clef de tous les phénomènes, et son illusion dure jusqu'à ce qu'un nouveau pas en avant vienne la détruire pour en substituer une autre qui n'est pas plus vraie.

Les travaux des physiciens de notre époque ont amené des découvertes nombreuses sur le rôle que joue l'électricité dans la nature, et sur l'importance de ce fluide dans la plupart des phénomènes physiques. Aussitôt l'esprit systématique, prompt à saisir tout ce qui peut offrir une base à son édifice, s'est emparé de ces résultats, et devançant, selon sa coutume, la marche de l'observation, a prétendu généraliser les faits déjà connus, faire de l'électricité l'agent universel de toutes les métamorphoses, de toutes les modifications que nous voyons s'opérer autour de nous et en nous. C'est dans ce sens qu'est écrit le fragment de M. Rœssinger. Le fluide électrique est pour lui Dieu, l'âme, la vie, la sensibilité, la cause de l'attraction mutuelle des corps; il y trouve le mot de toutes les énigmes qui tourmentent, depuis des siècles, l'esprit humain. C'est un mot bien obscur encore, objectera-t-on peut-être, et

quelque nouveau progrès de la science menace de ruiner de fond en comble un pareil système. Mais M. Rœssinger paraît très-convaincu de son excellence, et dit avoir des argumens propres à combattre toutes les objections, à persuader tous ses adversaires. Dans le fragment qu'il publie, on ne trouve qu'un exposé rapide de sa doctrine, et de quelques applications curieuses à l'attraction, la pesanteur, l'affinité, aux réactions et à la force germinatrice et reproductrice des substances des trois règnes. Au milieu de ces nombreux courans centripètes et centrifuges d'effluves qui se croisent en tous sens dans le système de l'auteur, l'homme, il nous a semblé, n'est plus qu'une marionnette, sans volonté, sans responsabilité et sans existence qui lui appartienne réellement. On peut le comparer à ces brins de paille, dont parle M. Arago, qui, se trouvant près d'un lieu où l'on faisait des expériences sur l'électricité des nuages, se levaient sur une de leurs extrémités et dansaient quelques instans lorsque le fluide passait près d'eux.

Du reste, nous engageons nos lecteurs à lire cet écrit empreint d'une originalité fort remarquable, et dont il ne serait guère possible de donner une analyse, car il n'est lui-même en quelque sorte qu'une analyse du système de l'auteur; la forme scientifique, sous laquelle il est présenté, ne permettrait pas d'en rien extraire sans détruire l'enchaînement des idées et des déductions nécessaire à son intelligence. C'est d'ailleurs un sujet profond et savant qui demande à être examiné avec soin, étudié avec attention, et sur lequel on ne saurait prononcer un jugement à la légère. Si donc nous avons hasardé quelques critiques, elles portent plutôt sur la forme, un peu trop absolue, avec laquelle M. Rœssinger pose, dès l'abord, son système comme seul vrai et comme expliquant tout. Il nous semble que, malgré les progrès faits depuis quelques années dans la science de l'électricité, la nature et les effets de ce fluide sont encore trop imparfaitement connus, pour qu'il soit possible d'y voir la clef de tous les phénomènes physiques et moraux. Une lumière si douteuse n'est guère propre à dissiper les ténèbres, elle est encore trop vacillante, et son éclat incertain expose celui qui le prend pour guide à de dangereuses illusions d'optique.

Les idées de M. Rœssinger se rapprochent assez de celles développées par M. Azaïs, dans le récent ouvrage qu'il a dédié à la mémoire de Broussais. Il admet comme lui une force expansive et une attraction mutuelle. Cette nouvelle philosophie naturelle pourra bien arriver à faire quelque bruit, car elle paraît avoir, dans M. Rœssinger, un champion très-ardent, du moins si l'on en juge par la manière dont il termine sa préface :

« Dans tous es cas, mes lecteurs voudront bien envisager » ce travail, non pas comme un système irréfléchi, mais bien » comme le résumé des développemens d'un problème résolu » par moi au commencement du printemps de 1832, c'est-à-» dire dans les commencemens de ma captivité en Prusse. Mes » connaissances médicales et autres ont singulièrement favo-» risé l'approfondissement et les développemens de cette ques-» tion, sur laquelle j'ai eu tout le loisir de réfléchir pendant » sept années de réclusion. Si d'un côté j'ai gémi, pendant sept » longues années, de ne pouvoir publier ces vues importantes, » d'un autre côté il faut convenir qu'ayant été forcé d'envi-» sager cette question sous des milliers de faces différentes, » cette longue captivité m'a mis à même de poursuivre les dé-» veloppemens des lois de l'électricité universelle, non-seule-» ment de façon à présenter le résumé de ces lois d'une » manière claire ou du moins précise, mais encore, et surtout, » de préparer des matériaux suffisans pour produire des preu-» ves démonstratives complétement convaincantes; car, malgré » l'état très-chancelant de ma santé, mon intention n'est pas » de mourir ou de vieillir, les mains dans mes chausses. »

RECHERCHES SUR LE MOUVEMENT DES PROJECTILES en l'air, en ayant égard à leurs figures et leur rotation, et à l'influence du mouvement diurne de la terre; par *S. D. Poisson*. — Paris, 1839. 1 vol. in-4, 15 fr.

Ce travail offre des résultats intéressans pour les hommes versés dans les hautes mathématiques, et dont la science pourra peut-être tirer quelques explications utiles. Il sera complété par un second mémoire destiné à présenter le même sujet sous une autre face.

THÉORIE DE LA MACHINE A VAPEUR; par *Pambour*. — Paris, 1839. In-8, 7 fr. 50 c.

M. Pambour a eu pour but de donner dans ce volume une nouvelle théorie plus satisfaisante que celle adoptée jusqu'ici, et d'arriver à des formules plus simples, plus intelligibles, surtout pour les industriels et les mécaniciens qui sont appelés à s'occuper des machines à vapeur, sans avoir beaucoup étudié les mathématiques.

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

Revue Critique

DES LIVRES NOUVEAUX.

Mars 1839.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

L'USCOQUE — SPIRIDION; par *George Sand*. — Paris, 1839. 2 vol. in-8, 16 fr.

De ces deux nouvelles productions de George Sand, la première est un roman qui retrace les aventures dont Byron a tiré son poème du Corsaire, et la seconde est un admirable fragment dans lequel le talent de cet écrivain s'élève à une hauteur qu'il n'avait pas encore atteinte.

L'Uscoque est un récit semé d'épisodes terribles qui font frissonner, et où le poignard et le poison sont les principaux ressorts de l'intrigue. C'est de la verve italienne, rouge de sang, et animée de toutes les passions les plus violentes, les plus hideuses. Orio Soranzo, noble vénitien, qui, par sa conduite dissolue, a compromis la fortune et le nom à lui légués par ses ancêtres, se réhabilite aux yeux du monde par sa bravoure dans les guerres de la république. Il obtient un commandement important et parvient à enlever à un rival la main de la belle Giovanna Morosini, riche fille d'un amiral de Venise, qui avait été d'abord destinée au comte Ezzelin. Celui-ci, quoique épris d'un vif amour pour elle, se retire devant cette préférence sans faire d'éclat ni rien changer à l'amitié qui l'unit aux Morosini. Mais dans son cœur s'allume une forte jalousie contre Orio dont les vices ne lui inspiraient d'ailleurs que du mépris. Les hasards de la guerre lui fournissent l'occasion de connaître et de dévoiler l'affreux caractère de son rival. Orio, après avoir d'abord obtenu de grands succès, se voit exposé aux coups de la mauvaise fortune, il perd ses vaisseaux, et pour réparer son malheur, il s'associe avec les pirates qu'il était chargé de poursuivre; il devient en secret leur chef, tandis qu'en apparence il

occupait un château appartenant aux Vénitiens pour faire cesser le brigandage dont ces parages étaient désolés. Dans une rencontre entre les pirates et un navire vénitien commandé par Ezzelin, celui-ci eut quelque soupçon de reconnaître Orio dans leur chef près duquel il se trouva au milieu de la mêlée et qu'il blessa à la main droite. Ces soupçons se changent bientôt en certitude lorsqu'il visite Orio dans son château, et il se prépare à lui arracher son masque hypocrite, à le dénoncer au gouvernement de Venise. Mais Orio l'Uscoque, nom donné alors aux corsaires, effrayé des résultats d'une pareille révélation, charge quelques-uns de ses fidèles acolytes d'attaquer à l'improviste le vaisseau d'Ezzelin et de lui rapporter le cadavre de ce redoutable rival. Cet ordre est en partie exécuté avec succès; cependant on ne peut remettre à Orio que les vêtemens ensanglantés d'Ezzelin; son corps, lui dit-on, a été précipité dans les flots. L'Uscoque se réjouit d'être ainsi débarrassé d'un accusateur qui pouvait le perdre, mais il comprend en même temps que c'est assez jouer avec la fortune, et d'ailleurs il éprouve un vif désir de retourner à Venise jouir paisiblement du fruit de ses rapines. Le poison, le fer et l'incendie lui servent à détruire tous ses complices dont il craindrait les indiscrétions. Il n'hésite même pas à assassiner sa femme, qu'il soupçonne instruite de ses crimes, et ne garde avec lui qu'une jeune fille arabe, dont l'amour lui garantit le dévouement absolu, qui le sert sous des habits d'homme, et ne sait d'ailleurs pas un mot d'italien. Après avoir ainsi fait maison nette, et embarqué toutes ses richesses, il met le feu au château pour ensevelir sous ses décombres les dernières traces de sa vie de pirate, et fait voile pour Venise, où il se montre profondément affligé de la mort de Giovanna qu'il dit n'avoir pu sauver du milieu des flammes. Cette triste catastrophe occupe quelque temps la ville de Venise, puis on commence à l'oublier, et Orio, se croyant sûr de son secret, se livre de nouveau à sa vie dissolue, ne songe plus qu'au plaisir, aux femmes, au jeu, aux fêtes de toute sorte. Il trouve même fort piquant d'adresser ses vœux à la propre sœur du rival dont il a su si bien se défaire, et il est sur le point d'obtenir sa main, lorsqu'un événement imprévu vient le glacer de terreur. Ezzelin reparaît tout-à-coup à Venise. Il n'avait point été tué, les corsaires ayant ménagé sa vie, dans l'espoir d'une bonne rançon. Orio se voit perdu et ne recule pas devant l'idée d'un nouveau crime. Cette fois c'est sa jeune compagne arabe qui se charge de l'exécution. Elle s'échappe un soir et rentre avec ses vêtemens couverts de sang. Mais en croyant frapper Ezzelin, ce n'est qu'un de ses serviteurs qu'elle a tué; Orio ne peut plus longtemps échapper à la vengeance. Livré au Saint-Office, il est accablé par les dépositions d'Ezzelin, et bientôt effacé du livre des

vivans par cette justice mystérieuse qui faisait disparaître ses victimes dans l'ombre des cachots.

Cet épisode est raconté avec talent ; on y trouve de l'intérêt, quoique cette longue série de crimes finisse par inspirer de la fatigue et du dégoût. Mais il y a un contraste fort ingénieux dans le rapprochement de ce roman, où sont employées toutes les ressources de l'intrigue dramatique, et de *Spiridion*, dans lequel on ne rencontre ni femme, ni amour, ni aucune des données qui servent ordinairement de bases aux œuvres de l'imagination. Le talent de George Sand se montre ainsi sous une double face également remarquable. Si dans *l'Uscoque* on reconnaît la femme passionnée qui se livre volontiers à tous les écarts de son imagination, *Spiridion* offre au contraire une élévation de pensée, une gravité, une profondeur de raisonnement qui semblent plutôt l'apanage de l'homme voué à l'étude des sujets philosophiques et religieux. Ce dernier ouvrage me semble destiné à produire une grande impression et à marquer une nouvelle et meilleure phase dans la carrière de l'écrivain. Il porte, plus que nul autre de ses écrits, l'empreinte du génie, et traite avec une supériorité incontestable les questions les plus importantes parmi celles qui agitent aujourd'hui les esprits.

Le sujet est fort simple. C'est un jeune homme que la ferveur religieuse a jeté dans un couvent, et qui, ne trouvant au milieu de moines grossiers et sensuels aucun écho qui réponde aux élans de son cœur généreux, aux aspirations de son âme innocente, éprouve un de ces désespoirs cruels dont la vie du cloître a dû être plus d'une fois le théâtre. Repoussé de tous, même de son confesseur, qui lui fait précisément un crime de son innocence, il va se jeter aux pieds du père Alexis, vieux moine renfermé dans l'observatoire du couvent, dont l'existence solitaire et studieuse forme un contraste mystérieux avec le relâchement et les désordres de la communauté, où il vit en quelque sorte comme un étranger que l'on redoute, mais dont on est forcé de supporter la présence importune. Le père Alexis repousse d'abord la confiance d'Angel, car il sait que l'espionnage du prieur l'entoure, et il n'est pas habitué à ce qu'on laisse les novices s'approcher de lui sans quelque motif perfide. Mais la foi naïve du jeune homme gagne bientôt son cœur, et il accepte avec joie ce disciple dans l'âme duquel il pourra déposer les doctrines sublimes et consolantes que lui a révélées une vie d'épreuves, d'études et de méditations. La conduite des moines à l'égard d'Angel ne le surprend pas : il a été aussi leur victime, et depuis long-temps il sait que toutes leurs intrigues tendent à étouffer chez les novices l'esprit, pour ne laisser vivre que la chair. Il dévoile au jeune homme le hideux contraste de ce ré-

sultat des couvens avec le but élevé auquel est due leur fondation. Il ébranle dès ses premières paroles la confiance du novice dans la sainteté de ses maîtres, et lui fait ouvrir les yeux sur le monde hypocrite qui l'entoure. Angel ne peut d'abord ajouter foi à ses discours. Il croit entendre le langage de l'impiété, et remarquant chez le père Alexis ces extases, ces visions mystiques que produit aisément la vie contemplative, il tremble à l'idée que peut-être ce moine est possédé du malin esprit. Quelque temps se passe avant qu'il reconnaisse la justesse de ses paroles, que bientôt il voit confirmée par divers événemens. Enfin, le père Alexis excite en lui la plus vive sympathie et entreprend de changer sa foi religieuse en lui racontant sa propre vie, ses luttes et ses combats, ainsi que ceux de Spiridion, le fondateur du couvent, dont il se regarde comme en quelque sorte l'héritier spirituel, quoiqu'il ne l'ait jamais connu.

Spiridion était né juif. Ses études et la tournure philosophique de son esprit l'avaient porté d'abord à embrasser la foi protestante que prêchaient alors les disciples de Luther. Puis l'imagination prenant le dessus chez lui, à cet âge où la poésie a tant d'attrait pour l'homme, il s'était tourné vers l'Eglise catholique et ses pompes brillantes, avait abjuré la réforme, et pour se mettre à l'abri des oscillations que la vie du monde imprimait à sa foi, il avait fondé un couvent dans lequel il s'était retiré avec quelques moines, afin de se livrer à son amour d'érudition et de travail intellectuel. Mais en croyant trouver le repos au fond d'un cloître, Spiridion s'était étrangement trompé! Le relâchement, le désordre et le goût de l'oisiveté se glissent bientôt parmi ses moines, et pour ne pas souffrir de leurs petites intrigues, il est obligé de s'isoler, de se renfermer toujours davantage avec ses livres et ses pensées. Ses recherches philosophiques, ses méditations continuelles l'amènent à douter de cette foi à laquelle il a consacré sa vie. Une lutte terrible tourmente son âme pendant long-temps et finit par lui faire rejeter le christianisme, pour une doctrine philosophique basée sur le déisme pur, dont il expose les principes dans un écrit qu'à sa mort il fait renfermer avec lui dans sa bière, et lègue à celui qui se sentira assez fort pour venir chercher la vérité au sein de la tombe. Le père Alexis, sans avoir eu les mêmes vicissitudes que Spiridion, a éprouvé tous les mêmes combats. Entré au couvent dans la ferveur de la jeunesse, il n'a pas tardé à se demander à quoi servait la vie monastique, et lorsque, cherchant le repos dans l'étude, il a voulu se livrer à des travaux scientifiques, il s'est trouvé dans le silence du cloître en présence du doute, comme celui qu'il appelle son maître.

Cette fausse position, cette terrible lutte entre la raison et la foi, qui a dû se présenter fréquemment dans la vie monastique,

est l'objet principal du récit de G. Sand. Il nous la peint sous trois faces diverses dans Spiridion, dans le père Alexis et dans Angel, avec un talent plein de force, et un style non moins riche en images qu'en pensées. On trouve un vif intérêt à suivre ces trois personnages dans une destinée à peu près semblable, et l'on s'attache surtout au récit d'Alexis, qui retrace avec tant de vivacité tous les détails de cette existence intellectuelle, toutes les phases d'incertitude, de désespoir, d'incrédulité, puis de repos, de persuasion calme et heureuse que son esprit a traversées tour à tour. Il dépeint avec une admirable éloquence le dégoût que finissent par lui inspirer la dévotion ascétique, le culte matériel et les absurdes austérités des moines les plus réellement convaincus.

« Il m'arrivait quelquefois de jeter les yeux sur ceux de nos moines, qui, par exception, se sont conservés sincèrement dévots : Ambroise, par exemple, que nous avons vu mourir l'an passé en odeur de sainteté, comme ils disent, et dont le corps était desséché par les jeûnes et les macérations ; celui-là, à coup sûr, était de bonne foi ; souvent il m'a fait envie. Une nuit, ma lampe s'éteignit, je n'avais pas achevé mon travail ; je cherchai de la lumière dans le cloître, j'en aperçus dans sa cellule ; la porte était ouverte, j'y pénétrai sans bruit pour ne pas le déranger, car je le supposais en prières. Je le trouvai endormi sur son grabat ; sa lampe était posée sur une tablette tout auprès de son visage et donnant dans ses yeux. Il prenait cette précaution toutes les nuits depuis quarante ans au moins, pour ne pas s'endormir trop profondément et ne pas manquer d'une minute l'heure des offices. La lumière, tombant d'aplomb sur ses traits flétris, y creusait des ombres profondes, ravages d'une souffrance volontaire. Il n'était pas couché, mais appuyé seulement sur son lit et tout vêtu, afin de ne pas perdre un instant à des soins inutiles. Je regardai long-temps cette face étroite et longue, ces traits amincis par le jeûne de l'esprit encore plus que par celui du corps, ces joues collées aux os de la face comme une couche de parchemin, ce front mince et haut, jaune et luisant comme de la cire. Ce n'était vraiment pas un homme vivant, mais un squelette séché avec la peau, un cadavre qu'on avait oublié d'ensevelir, et que les vers avaient délaissé, parce que sa chair ne leur offrait point de nourriture. Son sommeil ne ressemblait pas au repos de la vie, mais à l'insensibilité de la mort ; aucune respiration ne soulevait sa poitrine. Il me fit peur, car ce n'était ni un homme ni un cadavre ; c'était la vie dans la mort, quelque chose qui n'a pas de nom dans la langue humaine, et pas de sens dans l'ordre divin. C'est donc là un saint personnage? pensai-je. Certes,

les anachorètes de la Thébaïde n'ont ni jeûné, ni prié davantage, et pourtant je ne vois ici qu'un objet d'épouvante, rien qui attire le respect, parce que tout ici repousse la sympathie. Quelle compassion Dieu peut-il avoir pour cette agonie et pour cette mort anticipée sur ses décrets? Quelle admiration puis-je concevoir, moi homme, pour cette vie stérile et ce cœur glacé? O vieillard! qui chaque soir allumes ta lampe, comme un voyageur pressé de partir avant l'aurore, qui donc as-tu éclairé durant la nuit, qui donc as-tu guidé durant le jour? A qui donc ton long et laborieux pélerinage sur la terre a-t-il été secourable? Tu n'as rien donné de toi à la terre, ni la substance de la reproduction animale, ni le fruit d'une intelligence productive, ni le service grossier d'un bras robuste, ni la sympathie d'un cœur tendre. Tu crois que Dieu a créé la terre pour te servir de cuve purificatoire, et tu crois avoir assez fait pour elle en lui léguant tes os! Ah! tu as raison de craindre et de trembler à cette heure; tu fais bien de te tenir toujours prêt à paraître devant le juge! Puisses-tu trouver à ton heure dernière une formule qui t'ouvre la porte du ciel, ou un instant de remords qui t'absolve du pire de tous les crimes, celui de n'avoir rien aimé hors de toi? Et, ainsi disant, je me retirai sans bruit, sans même vouloir allumer ma lampe à celle de l'égoïste, et depuis ce jour je préférai ma misère à celle des dévots. »

Dès lors, le père Alexis n'eut plus que du mépris pour les moines ses compagnons, et, comme Spiridion, il s'isola toujours plus pour livrer son esprit aux conceptions les plus hardies et les plus élevées. Cependant il ne s'était jamais senti assez fort pour aller chercher le manuscrit de ce grand philosophe. C'est Angel qui accomplit cette mission, et qui, s'armant d'un courage à toute épreuve, descend dans la tombe, ouvre le cercueil de Spiridion, et tire du milieu de cette poussière humaine les feuilles de parchemin sur lesquelles il a déposé ses doctrines secrètes.

Ce manuscrit pique vivement la curiosité, et c'est avec une grande impatience qu'on arrive à sa lecture. Mais on éprouve bien quelque désappointement, car, quelle que soit la pompe du style, on n'y trouve rien de très-nouveau en fait de pensées. C'est la croyance en un Dieu qui se révèle au monde par l'organe des hommes de génie chargés d'apporter chacun quelque rayon de l'immortelle vérité. C'est un rationalisme fort avancé, dans lequel le christianisme n'est considéré que comme une forme passagère qui a eu son temps et demande à être modifiée pour l'avenir. C'est une espèce de protestantisme comme celui de La Mennais, résumant assez bien les idées en-

core confuses et un peu obscures, qui fermentent dans beaucoup d'esprits éclairés, et les portent à secouer également les liens de la superstition et ceux du matérialisme.

Le roman de Spiridion se termine par l'invasion des armées révolutionnaires françaises en Italie. Le couvent est pillé, le père Alexis tué par la soldatesque effrénée, et Angel se trouve jeté dans le monde, où l'auteur nous dira peut-être quelque jour ce qu'il est devenu.

LE LYS D'ISRAEL; par *Anna Marie*. — Paris, 1839. 2 vol. in-8, 15 fr.

Lorsqu'Ovide fit ses *Métamorphoses* et qu'on vit la mythologie sortir du temple pour se mêler toujours plus à la vie profane, se glisser dans la littérature et devenir bientôt la source des productions les plus légères, les moins religieuses, on put regarder le paganisme comme déchu de son antique puissance, et prévoir que l'heure de sa mort ne tarderait pas à sonner. En jugeant aujourd'hui par analogie, ne pourrait-on pas en dire à peu près autant du catholicisme? Cette assertion paraîtra bien téméraire en présence de ce qu'on appelle le réveil religieux, et de tous les efforts que l'on tente pour restaurer la splendeur et le pouvoir de l'Eglise. Mais, en ne s'arrêtant pas à cette apparence de zèle et de dévotion, en examinant le fond des choses, on la trouvera peut-être digne de quelque attention. En effet, n'avons-nous pas eu d'abord le *Génie du Christianisme,* puis les *Martyrs?* n'avons-nous pas vu s'élever Notre-Dame-de-Lorette, surnommée si justement le boudoir de la Vierge? ne voyons-nous pas les décorations de théâtre, les dorures et les marbres jetés avec profusion sur les murs de la Madeleine pour y attirer les curieux, à défaut des fidèles? n'avons-nous pas eu des prédicateurs qui ont flatté, encensé la jeunesse pour la convertir, et n'ont pas craint de transporter dans la chaire cette tactique insidieuse qu'emploient si habilement les chefs de partis politiques? Enfin il ne manquait plus que de profaner tout-à-fait la base de l'édifice religieux en la faisant descendre jusqu'à servir de texte à un roman! C'est ce qu'a exécuté l'auteur du *Lys d'Israël*. Il n'a pas craint de faire un roman de la vie de Jésus-Christ! Trouvant sans doute que la simplicité du langage biblique ne parlait pas assez à l'imagination, que les faits du Nouveau-Testament étaient présentés d'une manière trop concise et trop dépouillée de tout ornement pour plaire aux lecteurs des œuvres de M. de Balzac et *tutti quanti*, il les a traduits en style du jour, revêtus des couleurs dramatiques modernes, enrichis d'une foule de dé-

tails fort romanesques; bref, il en a fait un récit tout-à-fait mondain, un véritable roman de mythologie catholique. Et ne croyez pas que ce soit avec des intentions impies; bien loin de là : le premier ouvrage publié par le même auteur, sous le titre de l'*Ame exilée,* dont le succès a été grand dans le monde religieux, atteste que le nom d'Anna-Marie ne saurait qu'être en odeur de sainteté. C'est donc avec la plus entière bonne foi que cet écrivain s'imagine travailler ainsi à l'avancement de sa religion et à l'édification des fidèles. Le *Lys d'Israël* peut être considéré avec raison comme un spécimen de la tendance réelle de ce réveil religieux signalé et exalté si bruyamment dans le catholicisme. Pour quiconque étudie profondément les choses, ceci ne saurait être qu'un signe de décadence et de ruine prochaine. On sera vivement frappé d'un fait bizarre; c'est que l'Eglise romaine, seulement ébranlée par les grandes révolutions des siècles passés, devra le coup mortel au zèle maladroit et intempestif de ses propres adeptes. L'Immaculée Conception, les Mystères et l'Ascension de la Vierge, employés comme ressorts d'intrigue dans un roman, voilà, il faut en convenir, une piété qui touche de fort près à l'incrédulité, une foi bien aveugle et si robuste qu'elle menace d'étouffer la religion entre ses bras.

LE CHATEAU DE CARQUERANNE, singulier roman; par un *officier supérieur d'artillerie.*—Paris, chez Risler, 1839. In-8, 5 fr.

Ce roman mérite bien son second titre, car il paraîtra en effet assez singulier à côté des nombreuses productions du même genre que chaque jour voit éclore. C'est un récit fort simple, mais rempli d'intérêt, qui repose sur une pensée religieuse, et dont le prosélytisme est le but. En voilà déjà bien assez pour le distinguer des œuvres ordinaires de tous nos romanciers, et, si j'ajoute qu'on y trouve des chapitres entiers consacrés à des discussions religieuses destinées à convertir un incrédule aux doctrines austères du christianisme méthodiste, bien des lecteurs reculeront d'effroi et refuseront même d'ouvrir le volume. Ils auraient grand tort cependant, car, quoique je sois loin de partager la triste foi du méthodisme, le *Château de Carqueranne* m'a singulièrement intéressé, et je ne crains pas d'en recommander la lecture. D'ailleurs, tout en voulant, je crois, travailler dans l'intérêt de ses convictions et contribuer à les propager, l'auteur me semble offrir dans le sort de son héros la meilleure critique de son système, et contre-balancer ainsi singulièrement l'effet de ses prédications.

Edouard Acton est le fils d'un honorable gentleman et le neveu d'un lord. Son père, marié contre le vœu de sa famille à une femme qu'il aimait passionnément, a eu le malheur de la perdre à la naissance d'Edouard, et ne pouvant supporter une douleur si cruelle, a succombé bientôt après, laissant celui-ci orphelin, confié aux soins d'un révérend docteur Warny, avec l'injonction de ne rien négliger surtout pour le tenir en garde contre toute inclination de cœur. Le digne docteur, animé d'un zèle religieux, qui voit la perfection chrétienne dans un complet détachement de toute affection terrestre, inspire à son élève la plus grande indifférence pour les choses de ce monde, tourne ses pensées exclusivement vers le Ciel, et l'accoutume à considérer cette vie comme un fardeau dont la mort nous délivre, comme un sentier pénible qu'il faut parcourir sans y songer, les yeux fixés sur la tombe où le bonheur nous attend.

Ce système, appuyé sur des principes austères et sur des dogmes mystérieux, porte ses fruits. Edouard entre dans le monde avec la ferme résolution de ne s'attacher à rien, de ne faire qu'y passer en quelque sorte, comme un étranger pressé de revoir sa patrie qui est dans les cieux. Poussant aussi loin que possible les conséquences de sa foi, il est plutôt porté à se réjouir lorsqu'il voit gravement malade un ami, un parent qu'il sait être prêt à mourir au Seigneur. S'il est généreux et bienfaisant, c'est en partie une suite de son mépris pour les biens terrestres; s'il vient au secours des malheureux et cherche à soulager leur misère, c'est dans le but de leur faire reconnaître la miséricorde divine, et de leur fournir peut-être l'occasion de se rapprocher de Dieu. La crainte de contrarier les vues de la Providence est le seul obstacle qui empêche cette doctrine de conduire au suicide, et Edouard serait prêt à quitter avec plaisir cette vie, s'il pensait que Dieu lui permît de disposer ainsi de son sort. Il est fort curieux de voir de semblables convictions aux prises avec les circonstances et les allures ordinaires du monde. L'auteur a su tirer un grand parti de ce contraste piquant. Son héros voyage, et dans une petite ville de Suisse, il rencontre une société où se trouve madame de Forges avec deux filles jeunes et jolies, dont l'une, qui se nomme Tanalie, produit une vive impression sur Edouard. Il repousse d'abord avec effroi ce nouveau sentiment si contraire à ses principes; mais malgré ses efforts, l'amour se glisse en son cœur, et la lutte devient si menaçante, qu'il ne voit de salut que dans la fuite. Il quitte précipitamment ses compagnons de voyage et continue sa route tout seul. Cette brusque séparation l'aurait en effet peut-être sauvé, si le hasard ne lui eût fait rencontrer de nouveau Tanalie au milieu des montagnes, dans une position périlleuse où il lui sauve la vie. Il s'enfuit encore pour ne plus

la voir, mais c'est trop tard; il emporte avec lui son image gravée dans son cœur, et vainement il a recours à toutes les armes de son système pour combattre cette inclination qui s'empare toujours plus de lui. Après quelque temps d'incertitude cruelle, de lutte douloureuse, il s'avoue vaincu et revient en Suisse pour demander la main de Tanalie. Mais le jour même de son arrivée, étant entré dans un temple de Lausanne, il assiste au mariage des deux demoiselles de Forges. C'est un coup de foudre pour Edouard, il ne peut supporter jusqu'au bout la vue de cette cérémonie, et perdant connaissance, il tombe contre un angle de pierre qui le blesse à la tête. On l'emporte de l'église à son hôtel, qu'il quitte dès qu'il le peut pour retourner en Angleterre cacher sa douleur. Ses convictions religieuses ne suffisent pas pour lui inspirer la résignation nécessaire; le chagrin mine sa santé, et bientôt se déclare en lui cette maladie de langueur à laquelle les Anglais ont donné le nom si expressif de *broken heart* (cœur brisé). Toutes les ressources de l'art médical échouent, et, en désespoir de cause, les docteurs lui conseillent de se rendre dans le midi de la France, d'aller essayer l'influence du doux climat d'Hyères. Pendant qu'Edouard était ainsi en proie aux conséquences de son système, Tanalie avait perdu son époux, seigneur russe, qui, séparé d'elle peu après leur mariage, par un commandement que lui avait confié son souverain dans l'expédition contre la Turquie, était tombé sur le champ de bataille. Cette mort si prompte avait mis en danger les jours de Tanalie, et c'était aussi à Hyères qu'elle était allée se rétablir. Edouard la retrouve donc libre, il lui avoue son amour et obtient sa main. Mais il est trop tard encore, et il succombe au mal qui a lentement détruit ses forces, usé en lui tous les ressorts de la vie; il meurt aussitôt après avoir contracté une union qui dans l'ordre naturel des choses eût été sans doute une source de joie et de bonheur, mais que la fausse application de principes exagérés a changée en une cause de malheur, en une coupe d'amertume et de tristesse. Pendant son séjour à Hyères, Edouard entreprend la conversion d'un M. Merville, ex-conseiller d'Etat de Napoléon, qui s'y trouvait malade aussi, et qui faisait quelquefois parade d'incrédulité. Les entretiens qu'ils ont ensemble offrent un exposé complet des doctrines méthodistes sur le péché, sur la grâce, sur l'élection. On y trouve développée cette étrange idée, que Dieu n'a destiné au salut éternel qu'un petit nombre d'élus auxquels il envoie sa grâce, tandis que tout le reste des hommes est voué à la perdition. Cette aristocratie dogmatique, ce privilége céleste, non moins injuste que tous les priviléges terrestres qui ont causé tant de révolutions, ne paraît guère propre à séduire les esprits sains aux-

quels le bon sens suffira pour leur faire voir une sorte de blasphème dans un dogme également indigne de la bonté et de la justice du Créateur. Aussi, quoique l'auteur n'ait pas jugé à propos de mettre dans la bouche de M. Merville les objections réelles qui se présentent naturellement, chaque lecteur saura bien les trouver lui-même, et, ainsi que je l'ai dit en commençant, le résultat de ce roman peut être considéré comme une critique de l'exagération méthodiste. Le système religieux d'Edouard lui a fait inutilement dépenser son existence tronquée, en luttes pénibles, en souffrances qu'il aurait pu éviter, et l'interprétation qu'il donne des doctrines évangéliques est en complet désaccord avec le principe d'égalité et de charité qui forme à la fois la base et le plus ferme appui du christianisme.

LE PRESBYTÈRE. — Genève, chez Ab. Cherbuliez et Cie, 1839. 2 vol. in-8.

Ce roman existait déjà depuis quelques années, mais, on peut le dire, seulement à l'état d'embryon. C'était un fragment, formant une assez mince brochure, dans lequel l'auteur, s'abandonnant aux fantaisies capricieuses de son imagination, esquissait quelques scènes pleines de naturel, quoique peut-être trop empreintes de la manie d'analyser minutieusement les moindres sentimens, les sensations les plus légères. Aujourd'hui la mince brochure s'est métamorphosée en deux gros volumes d'environ 500 pages chacun. L'auteur a ajouté à son premier fragment une longue correspondance, dans laquelle se déroule toute l'histoire dont il n'avait publié d'abord qu'un court épisode. C'est un amour partagé et malheureux ; Charles, enfant trouvé, recueilli par un pasteur de village qui l'élève comme son fils, aime Louise, la fille du chantre, et en est aimé ; grâce à l'intercession du bon pasteur, le chantre consent à l'union des jeunes gens. Mais il faut que Charles aille faire ses études à la ville, où il se décide à embrasser la vocation théologique ; et tandis qu'il étudie, de basses intrigues viennent lui ravir cet avenir de bonheur qui s'offrait à lui si riant. Le chantre découvre que Charles doit la vie à des vagabonds condamnés pour crime à une peine infamante ; dès lors il retire sa promesse et ne veut plus entendre parler de mariage. Louise, frappée dans ses plus chères affections, ne peut supporter un coup si douloureux ; elle tombe bientôt malade, et sa constitution délicate la fait succomber rapidement. Elle meurt séparée de Charles,

qui se voit ainsi cruellement éprouvé dès ses premiers pas dans la carrière.

L'auteur a-t-il eu raison ou tort d'augmenter son œuvre? Cette question sera sans doute résolue de deux manières diverses, suivant le goût des lecteurs. Ceux qui aiment les détails, qui ne craignent point les longueurs et ne reculent pas devant le commérage, seront enchantés de cet appendice ou commentaire six fois aussi gros que le texte primitif. Mais ceux qui croient qu'une pensée ne peut que perdre à être délayée, et qui trouvent que le talent de l'auteur a besoin d'être autant que possible resserré dans des limites étroites pour briller de son véritable éclat, se contenteront de relire la première partie qu'ils connaissent déjà, et ne se soucieront guère de cette longue correspondance. En effet, le sujet ne comportait pas de tels développemens. Sans doute il y a dans les détails décrits par l'auteur une incontestable vérité; mais à force de vouloir être exact, on risque de devenir ennuyeux. Une ou deux lettres du portier Champin et de son ancien camarade le chantre suffisaient pour faire apprécier le talent de l'auteur à tracer de semblables portraits; elles auraient paru excellentes comme une scène populaire d'Henri Monnier. Mais tout en s'amusant un instant des héros de ce genre, on ne se soucierait point de vivre habituellement avec eux, et, ce qui vous fait rire d'abord, lorsqu'on ne le voit qu'en passant, finit par lasser et même par dégoûter si le spectacle se répète trop fréquemment. En général l'originalité paraît d'autant meilleure qu'elle se montre moins souvent. Si l'auteur du *Presbytère* veut donner à son roman une valeur littéraire réelle, qu'il en modifie encore une fois la forme, et, élaguant toutes les lettres qui ne sont pas indispensables, abrégeant celles qui peuvent l'être, qu'il le réduise à un seul volume; cela est d'autant plus facile qu'un de ses volumes en vaut bien deux de nos romans ordinaires. Ce conseil lui sera certainement donné par tous les gens de goût qui estiment fort son talent plein de *humour* et qui redoutent de le voir ainsi noyé dans du verbiage. Dans ses écrits, comme dans ses spirituelles caricatures, la longueur est le véritable écueil à éviter.

OEUVRES DE M. DE FONTANES, recueillies pour la première fois, précédées d'une lettre de M. *de Châteaubriand;* avec une Notice biographique par M. *Roger* et une autre par M. *Sainte-Beuve*. — — Paris, 1839. 2 vol. in-8, 16 fr.

La publication des œuvres de M. de Fontanes, paraîtra aujourd'hui, à bien des gens, un véritable anachronisme, et

il semblera encore plus étrange de voir figurer sur le titre les noms de MM. de Châteaubriand et Sainte-Beuve. En effet, M. de Fontanes est un poète de l'Empire, et les idées marchent si vite par le temps présent, qu'on le croirait volontiers d'un autre siècle, et séparé du nôtre par de longues années. Si l'on compare son style simple et modeste aux pompeuses amplifications du *Génie du Christianisme,* et sa poésie sage, pure, sans prétention, à la phraséologie amphibologique de la *Pensée d'août,* on aura bien de la peine à croire que ces trois écrivains aient vécu à la même époque; on comprendra difficilement l'admiration que M. de Fontanes professait pour le premier de ces ouvrages, et la prédilection avec laquelle l'auteur du second a pour ainsi dire *léché* à sa manière une notice sur le grand-maître de l'Université. Que voulez-vous? il y a des choses bizarres en ce monde, qu'on ne sait comment expliquer. Le contraste ne sert du reste ici qu'à faire mieux ressortir le genre de mérite des poésies de M. de Fontanes. Il appartient tout-à-fait à l'école du XVIIe siècle, par la correction du style et la facture du vers. L'harmonie s'y soutient toujours à peu près égale, mais ne s'élève jamais à une grande hauteur. Elle est en général pure, noble ou gracieuse, mais froide. Il en résulte que ses poèmes un peu longs, tels que la *Grèce sauvée,* la *Maison Rustique* et la traduction de *l'Essai sur l'homme,* de Pope, n'offrent pas un intérêt bien vif. Quelque travaillée qu'en soit la composition, elle manque de cette vie, de cette variété, de ce mouvement absolument nécessaires pour combattre la monotonie du vers alexandrin. On trouvera plus de charme dans les pièces fugitives, entre lesquelles se distinguent surtout les stances adressées à M. de Châteaubriand :

Le Tasse, errant de ville en ville,
Un jour, accablé de ses maux,
S'assit près du laurier fertile
Qui sur la tombe de Virgile
Étend toujours ses verts rameaux.

En contemplant l'urne sacrée,
Ses yeux de larmes sont couverts;
Et là, d'une voix éplorée,
Il raconte à l'ombre adorée
Les longs tourmens qu'il a soufferts.

Il veut fuir l'ingrate Ausonie,
Des talens il maudit le don,
Quand, touché des pleurs du génie,
Devant le chantre d'Herminie
Paraît le chantre de Didon.

« Eh quoi! dit-il, tu fis Armide,
» Et tu peux accuser ton sort?
» Souviens-toi que le Méonide,
» Notre modèle et notre guide,
» Ne devint grand qu'après sa mort.

» L'Infortune, en sa coupe amère,
» L'abreuva d'affronts et de pleurs,
» Et quelque jour un autre Homère
» Doit, au fond d'une île étrangère,
» Mourir aveugle et sans honneurs..... »

L'Essai sur l'astronomie est également fort remarquable; le passage suivant montrera quel parti l'auteur a su tirer de son sujet:

Newton, qui, de ce Dieu le plus digne interprète,
Montre par quelles lois se meut chaque planète,
Newton n'a vu pourtant qu'un coin de l'univers;
Les cieux, même après lui, d'un voile sont couverts.
Que de faits ignorés l'avenir doit y lire!
Ces astres, ces flambeaux, qu'en passant l'homme admire,
A qui le Guèbre antique élevait des autels,
Comme leur Créateur seront-ils immortels?
Au jour marqué par lui la comète embrasée
Vient-elle réparer leur substance épuisée?
Meurent-ils comme nous? On dit que sur sa tour,
Quelquefois l'astronome, attendant leur retour,
Vit, dans des régions qu'il s'étonne d'atteindre,
Luire un astre nouveau, de vieux astres s'éteindre.
Tout passe donc, hélas! Ces globes inconstans
Cèdent comme le nôtre à l'empire du temps;
Comme le nôtre, aussi, sans doute, ils ont vu naître
Une race pensante, avide de connaître;
Ils ont eu des Pascal, des Leibnitz, des Buffons.
  Tandis que je me perds en ces rêves profonds,
Peut-être un habitant de Vénus, de Mercure,
De ce globe voisin qui blanchit l'ombre obscure,
Se livre à des transports aussi doux que les miens.
Ah! si nous rapprochions nos hardis entretiens!
Cherche-t-il quelquefois ce globe de la terre,
Qui, dans l'espace immense, en un point se resserre?
A-t-il pu soupçonner qu'en ce séjour de pleurs
Rampe un être immortel qu'ont flétri les douleurs?
Habitans inconnus de ces sphères lointaines,
Sentez-vous nos besoins, nos plaisirs et nos peines?
Connaissez-vous nos arts? Dieu vous a-t-il donné
Des sens moins imparfaits, un destin moins borné?
Royaumes étoilés, célestes colonies,
Peut-être enfermez-vous ces esprits, ces génies,

Qui, par tous les degrés de l'échelle du ciel,
Montaient, suivant Platon, jusqu'au trône éternel.

Le second volume contient quelques articles de critique littéraire, écrits avec goût, et des discours politiques ou académiques qui prouvent que, malgré ce qu'en dit l'éditeur, M. de Fontanes possédait à un haut degré cette souplesse du courtisan toujours prêt à se courber devant le pouvoir, quel qu'en soit le représentant. L'encens y fume tour à tour pour Napoléon, puis pour Louis XVIII, et la flagornerie n'est pas moins excessive pour l'un que pour l'autre. Bien des gens trouveront cela choquant, et penseront qu'il eût mieux valu se borner à publier les poésies sans y ajouter cette prose, du reste fort peu digne d'être conservée.

ÉLEUTHÉRIDES, poésies par *J. Michel Berton.* — Paris, chez Dumont, 1839. In-8, 7 fr. 50 c.

L'auteur de ce volume s'est déjà fait connaître d'une manière avantageuse par la fondation de la *Revue Poétique*, dont l'existence fut courte parce que la poésie ne comporte guère ce genre de publication, mais qui se fit remarquer par le talent et le bon goût de sa rédaction. M. Berton y inséra plusieurs pièces de sa composition, qui furent goûtées ; et, encouragé par le succès, il a continué à consacrer ses loisirs à la poésie. Aujourd'hui il publie le recueil de ses essais sous le titre d'*Éleuthérides*. Ce mot, emprunté au grec ελευθερος qui signifie libre, honnête, généreux, indique à la fois l'esprit dont l'auteur est animé, et le sens qu'il attache à la poésie. Celle-ci n'est pas pour lui un vain enthousiasme sans but qui se perd au milieu des nuages, un état de rêverie dans lequel l'âme s'abandonne mollement à tous les caprices de l'imagination, ni un simple assemblage de mots sonores, d'images accumulées sur le vide, dans le seul dessein de produire une harmonie agréable à l'oreille. Il croit avec raison que la poésie vit à la fois d'idées et de style, que si l'expression doit être harmonieuse, la pensée doit surtout être riche, et que la première condition du poète est d'avoir des vues grandes, nobles, élevées, de consacrer son talent à des sujets dignes et de ne jamais séparer l'esprit du sentiment afin de réprimer toujours par l'un les excès de l'autre. Ces principes sont sages et vrais ; ils tendent à maintenir la poésie dans une bonne voie, et demandent à être hautement proclamés, maintenant surtout que l'oubli de toute mesure, l'abandon de toute règle et trop souvent aussi le manque d'études, d'observation et par suite

l'absence de toute pensée, sont les caractères distinctifs de la plupart de nos poètes. Mais après avoir posé dans sa préface ces excellens préceptes, demandera-t-on sans doute, l'auteur les a-t-il mis lui-même en pratique de manière à faire ressortir toute leur supériorité? Je ne saurais mieux répondre à cette question qu'en citant divers fragmens propres à faire apprécier le talent de M. Berton.

J'extrais le passage suivant de la pièce intitulée *la Grèce affranchie:*

Qu'importe aux puissans de la terre
Que dans les temples profanés,
Sous l'yatagan du janissaire
Pâlissent les fronts prosternés?
Du schisme que la Grèce expie
Le châtiment est œuvre pie
Dont ils bénissent le divan;
Et de l'Euxin à la mer Blanche
Ils laissent grossir l'avalanche
Qui doit la venger du Koran.

Hellénie! ô terre adorée
Des arts, des sages, des héros,
Ils refoulent ta voix sacrée
Dans la cendre de tes tombeaux.
Ils maudissent les vieux prestiges
Dont les siècles de tes prodiges
Fascinaient leurs jeunes regards.
L'usure, en sa hideuse étreinte,
Confond les grappes de Corinthe
Et les trésors de ses remparts.

« La paix ne sera point troublée!
Répondez, gouffres de Souli,
De Chio plage désolée,
Déserts créés par l'Osmanli!
Ah! que le Ciel, dans sa clémence,
Dérobe à jamais à la France
Cette paix au front inhumain,
Qui sur les cités englouties
Va proclamant ses amnisties,
Le sabre et la torche à la main. »

On trouve dans cette pièce et dans plusieurs autres, telles que *le Proscrit* et *l'Amnistié Italien*, les *Scènes Polonaises*, *l'Espagne*, etc., de nobles sentimens, des idées larges et fécondes, un véritable amour de la liberté. Mais peut-être reprochera-t-on au style de ne pas se soutenir toujours à la hauteur du

sujet. M. Berton paraît mieux réussir dans un genre plus modeste, et son vers d'une harmonie douce, mais un peu froide, convient mieux à l'épître qu'à l'ode. Le morceau suivant, extrait d'une *Épître à La Mennais*, exprime avec pureté et noblesse les principes d'une religion pleine d'onction, de charité et de tolérance :

Si la foi qu'aujourd'hui le Vatican exalte
Souffla le despotisme au pâtre de Montalte,
La simonie à Jean de Cahors, allia
L'adultère et l'inceste au cœur de Borgia,
Aux fers de Jules-Deux soumit la Lombardie,
Aux murs des Albigeois promena l'incendie,
Immola les Vaudois dans leurs âpres rochers,
De l'Inquisition alluma les bûchers,
Les fureurs de la Ligue et cent guerres infâmes,
Où l'on s'exterminait pour le salut des âmes,
Ton Dieu n'est pas le mien, dirai-je au Vatican;
Arrière la croix d'or que tu mets à l'encan!
A nous les deux rameaux croisés par ton prophète,
La Mennais, et des bois la modeste retraite,
Où, sur la pierre blanche et le chanvre grossier,
S'épaissira le toit du chêne hospitalier.
L'étain de la patène et celui du calice
N'y souilleront jamais l'offre du sacrifice.
L'arome du bocage, encens mystérieux
De la nature en fleurs, remercîra les cieux.
A nos voix les oiseaux mêleront leurs cantiques,
Et d'obscurs villageois, courbés sous ces portiques
Aux arceaux d'aubépine, aux festons d'églantier,
Dans leur simplicité de cœur, viendront prier.
Ils ne demanderont au Dieu qui les contemple
Ni les trésors d'autrui, ni son champ, ni son temple;
Mais pour tous mêmes droits à la vie, au travail,
Sous le divin Pasteur à chacun son bercail,
Du pain pour l'indigent, pour l'affligé des larmes,
Des secours toujours prêts aux cris de ses alarmes,
Sceau visible du Christ, le dévoûment enfin,
En un faisceau commun liant tout être humain.

Les strophes suivantes de l'*Arc-de-Triomphe de l'Étoile* prouvent que l'auteur peut donner à son style une allure plus vive, plus énergique, et ajouter à la force de la pensée par le mouvement de l'expression :

Ces guerriers généreux, enfans de leurs trophées,
De l'hymne marseillais imberbes coryphées,
Du chaume paternel

S'envolèrent un jour, au cri de leur idole,
La patrie..... ils couraient, un bâton sur l'épaule,
Embrasser son autel;

Puis sans souliers, sans pain, mais riches en courage,
Ils allaient, traversant les fleuves à la nage,
Foudroyer en chantant l'imprenable rempart,
Marchaient par escadrons à l'assaut d'une place,
Abordaient sabre au poing les flottes sur la glace,
Hérissaient de canons les flancs du Saint-Bernard;

Et chargés au retour de mousquets et d'épées,
Dépouilles des vaincus dans leur sang retrempées,
Ils rentraient au hameau,
Rêvant dans ses vallons de plus douces conquêtes,
Qu'ils désertaient, joyeux, pour de nouvelles fêtes,
Celles de leur drapeau!

Plusieurs poésies traduites ou imitées soit de l'anglais, soit de l'italien, sont également dignes de fixer l'attention du lecteur. En général ce volume offre un intérêt plus réel que la plupart des recueils du même genre, qui se publient aujourd'hui, parce que l'auteur ne limite pas le champ de la poésie dans les bornes de la pensée intime, dans la sphère de son individualité. Il puise ses sujets parmi les hautes questions politiques, philosophiques ou religieuses, qui occupent les esprits, et si ses vers ne sont pas exempts de défauts, on n'y rencontre pas du moins cette phraséologie obscure, qu'on appelle avec quelque raison le jargon romantique; la clarté règne dans l'expression, et la pensée n'est pas perdue derrière les nuages.

DU TRAVAIL INTELLECTUEL EN FRANCE depuis 1815 jusqu'à 1837; par *Amédée Duquesnel*. — Paris, 1839. 2 vol. in-8, 15 fr.

Ces deux volumes renferment une analyse très-rapide et incomplète du mouvement intellectuel de notre époque. Philosophie, religion, économie sociale, littérature, histoire, sont tour à tour passées en revue par l'auteur, qui nomme les principaux écrivains et juge en quelques mots leurs ouvrages, leurs systèmes, leurs tendances. M. A. Duquesnel professe l'opinion, assez générale aujourd'hui, que le christianisme mieux compris et plus largement développé doit être la sphère de tous les esprits élevés qui ne sauraient trouver ailleurs les élémens nécessaires pour donner à leurs œuvres cette force morale, sans laquelle nulle influence n'est puissante ni du-

rable. Ce point de vue est assez juste et trouvera d'autant plus d'approbateurs que M. Duquesnel n'est point exagéré dans sa tendance religieuse. Il ne se montre pas l'homme de telle ou telle secte, de telle ou telle église ; c'est au sentiment religieux que s'adresse son appel, et il blâme les excès de la ferveur aussi bien que ceux du matérialisme. Mais justement à cause de cet esprit de modération sage et de critique sérieuse, on regrettera plus vivement encore que son ouvrage soit si incomplet, offre tant d'inégalités, tant de défauts. Les systèmes de philosophie catholique des de Maistre, Bonald, etc., y sont exposés avec assez d'étendue, le saint-simonisme et les doctrines de Fourrier occupent une place beaucoup trop grande pour leur importance réelle, tandis que le matérialisme et le panthéisme, qui dominent presque exclusivement le domaine scientifique, sont entièrement omis, comme si les sciences n'appartenaient pas au travail intellectuel. La politique et l'économie politique sont à peine effleurées, encore y trouve-t-on plutôt des noms propres qu'un résumé des diverses doctrines dont la lutte occupe cependant assez de place dans l'histoire de notre époque. En littérature, M. Duquesnel se montre trop exclusivement l'ami de tout ce qui se rattache de près ou de loin à la nouvelle école, au point qu'on serait presque tenté de voir dans cette partie de son livre une apologie destinée à rappeler l'attention du public qui commence à s'éloigner des célébrités de coteries. Sauf quelques critiques adressées à M. Victor Hugo, il n'a que des paroles louangeuses, même pour les plus médiocres ; aussi tout en déplorant la décadence de la critique, reproche-t-il à M. G. Planche d'être trop sévère, trop rude dans ses jugemens, et de voir plus les défauts que les beautés des œuvres qu'il examine. M. Sainte-Beuve, avec son allure prétentieuse et ses analyses mignardes, lui plaît bien davantage. Du reste, il ne peut que nommer la plupart des écrivains, et encore ne les nomme-t-il pas tous ; il se borne à peu près à ceux dont il est l'ami, et les lecteurs ne trouveront pas que cette qualification, dont il se vante sans doute avec raison, soit une garantie de son impartialité. Enfin, la dernière partie, qui traite de l'histoire, est presque entièrement consacrée aux cours de M. Guizot. Quelque importants que soient les travaux de cet habile professeur, ils ne sont cependant pas les seuls que notre époque ait vus paraître, et après leur avoir accordé une douzaine de pages au moins, il semblera fort singulier de ne voir que quelques lignes sur M. Michelet, sur M. de Sismondi, etc., etc. Ce défaut vient de ce que l'étendue donnée par M. Duquesnel à son ouvrage n'est nullement en rapport avec celle de la tâche qu'il avait entreprise. Après avoir lu son livre, on n'est pas

beaucoup plus instruit qu'avant, du travail intellectuel de notre temps, on en retient plus de noms propres que d'idées, et les excellentes vues qu'il développe en quelques endroits font vivement regretter qu'il n'ait pas pris le temps et l'espace nécessaires pour une œuvre pareille.

SOUVENIRS; par M. le comte *de Vaublanc*, ancien ministre de l'intérieur. — Paris, chez Ponce Lebas et Cie, 1838. 2 vol. in-8, 15 fr.

Une longue carrière, assez agitée, dans laquelle il s'est trouvé appelé par sa position et ses talens à prendre part aux événemens les plus importans de l'époque, a fourni à M. de Vaublanc une mine abondante de souvenirs. Ayant déjà publié des mémoires, il a réservé pour ces deux nouveaux volumes une foule d'anecdotes, de traits, d'épisodes, propres à faire connaître la société et les mœurs de la fin du XVIIIe siècle. Quoique ennemi de la révolution, il n'épargne pas la critique aux ridicules et aux faiblesses du parti royaliste, qui contribua par ses fautes à précipiter la ruine de la monarchie. M. de Vaublanc, partisan du pouvoir absolu et des priviléges de la noblesse, veut les voir appuyés sur des qualités personnelles qui lui paraissent seules pouvoir en assurer l'existence et en garantir la durée. Louis XIV est son héros, parce qu'il sut gouverner et maintenir la dignité royale dans une sphère élevée, au-dessus de toutes les classes de la nation, et à l'abri de toutes leurs atteintes. Mais, après lui, le débordement des mœurs fit déchoir de plus en plus la noblesse, et, lorsque les idées philosophiques, se glissant dans tous les rangs de la société, eurent amené le mouvement révolutionnaire, la royauté ne trouva plus autour d'elle qu'un parti sans énergie, sans vigueur, livré à de petites intrigues, et incapable des efforts généreux qui eussent été nécessaires pour lutter contre le flot populaire. M. de Vaublanc nous montre les soutiens de la monarchie occupés alors des questions d'étiquette beaucoup plus que des intérêts réels, attachant à leur toilette plus d'importance qu'à l'étude, et mettant tous leurs soins à défendre leurs priviléges aristocratiques, tandis qu'ils se souciaient peu des vrais moyens d'en assurer la durée et d'en mériter la conservation.

Au milieu de la tourmente révolutionnaire, M. de Vaublanc se posa comme partisan de la monarchie pure, et ne craignit pas de se compromettre plus d'une fois pour soutenir une opinion qui paraît avoir toujours été la sienne, et à laquelle il s'est en toute occasion dévoué avec chaleur et sans arrière-pensée

d'ambition personnelle. Aussi fut-il en butte à l'exaspération populaire et se vit-il obligé de se cacher pour échapper à une mort certaine. Il parle de la Convention et des hommes qui s'y distinguèrent, avec toute la partialité d'un ennemi, et il ne faut pas chercher dans ses souvenirs une appréciation juste des événemens qui agitèrent la France pendant cette période critique. S'il blâme les fautes et les faiblesses du parti royaliste, il ne songe pas que la plupart des excès révolutionnaires ne furent que de sanglantes représailles contre les abus tyranniques du pouvoir absolu, qui plus d'une fois s'était montré sans pitié pour le peuple. L'innocent paya sans doute pour le coupable ; Louis XVI expia des crimes dont il était pur lui-même, et qui n'auraient certainement pu se reproduire sous son règne ; mais le peuple, retenu avec tant de soin dans les liens de l'ignorance et de la servitude, ne pouvait agir qu'en aveugle.

A la Restauration, M. de Vaublanc fut appelé au ministère, et tous ses efforts tendirent au rétablissement de la monarchie pure. Mais il trouva des obstacles dans le parti qui entourait le roi, et le système des concessions, qu'il n'hésite point à signaler comme le plus funeste possible, continua d'être pratiqué, sous Louis XVIII d'abord, puis sous Charles X. Ce dernier voulut bien mettre un terme aux concessions et refouler violemment l'esprit révolutionnaire, mais il s'y prit trop tard, ou du moins il ne sut point appuyer les mesures, auxquelles il eut recours, sur des forces suffisantes. M. de Vaublanc paraît croire qu'avec plus de prudence et d'adresse Charles X aurait réussi. Le succès momentané des ordonnances, escortées par une armée nombreuse et imposées par la terreur, peut sembler probable ; mais ce qui ne l'est pas le moins du monde, c'est qu'après cinquante années de lutte pour secouer le joug, la France eût consenti à se voir enlever ainsi tout-à-coup les libertés acquises au prix de tant de sacrifices. La révolution, peut-être retardée, n'eût éclaté ensuite que plus terrible et plus radicale. Il est bien difficile de croire qu'une fois lancée dans les voies constitutionnelles, une nation puisse rétrograder jusqu'à la monarchie absolue. Mais M. de Vaublanc paraît lui-même persuadé de l'impossibilité d'un pareil retour, car il désespère de voir la France se relever de l'état d'abaissement dans lequel il la dit tombée, et il termine en déplorant la corruption de l'époque présente.

« Cherchez maintenant nos mœurs politiques ; cherchez des esprits élevés, des âmes magnanimes, cette constance toujours inébranlable ; vous trouverez le contraire dans toute la France, vous trouverez vos provinces subissant quinze fois le joug de la capitale, cette capitale livrée à l'agiotage le plus honteux ; la hideuse calomnie répandant ses poisons dans des milliers de

feuilles, indignant d'abord les hommes qu'elle attaque, les dégoûtant ensuite, les affaiblissant, les rendant presque insensibles à des outrages pour lesquels vos ancêtres auraient tiré dix mille épées, dites maintenant si avec de pareils élémens un grand homme, fût-il envoyé du Ciel, pourrait rétablir dans sa force native, souvent grossière il est vrai, quelquefois même barbare, mais toujours énergique et altière, une nation dont la haute partie n'est occupée que de livres, de journaux, de raisonnemens, d'agiotage et d'une destruction qui ne peut satisfaire des esprits insatiables de ruine, qui n'ont conservé que la vanité et des caractères nourris de la pensée habituelle exprimée par ces mots : Ote-toi de là que je m'y mette.

» Non, un tel peuple ne peut être rétabli dans sa vigueur native. Il est condamné à subir la loi générale imposée par le Créateur à toutes les choses humaines. Elles ont leur enfance, leur virilité, leur décrépitude ; elles ne peuvent pas plus retourner à la jeunesse, à la virilité, que les fleuves ne peuvent remonter vers leur source. Vous subirez donc la loi imposée aux peuples comme à toute la nature. »

Quel qu'exagéré que soit ce tableau, il renferme beaucoup de vérités, et il est certain que l'avenir ne se présente pas sous des couleurs trop belles, si surtout on juge la France d'après Paris. Mais cette capitale n'écrasera pas toujours les provinces de sa prépondérance ; la décentralisation offre une ressource féconde dont on n'a point encore essayé, et alors, en effet, la France subira la loi imposée aux peuples comme à toute la nature. Mais cette loi n'est pas un arrêt d'anéantissement, rien ne se détruit, tout change ; rien ne meurt, tout se métamorphose ; et si aujourd'hui on croit apercevoir des signes de dissolution dans l'état actuel de la société, si l'on y voit le désordre et la corruption, c'est que l'œuvre de la transformation est toujours pénible et lente. Bien des siècles de barbarie ont précédé les beaux temps de la monarchie ; comment voudriez-vous qu'il n'y eût pas quelques années de luttes pour préparer ceux du gouvernement représentatif?

RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE. ÉDUCATION.

MÉDITATIONS RELIGIEUSES ; par *Samuel Vincent* ; avec une Notice sur sa vie et ses écrits ; par *F. Fontanès*, pasteur. — Valence, 1839. 1 vol. in-8, 5 fr.

M. S. Vincent, pasteur et professeur à Nîmes, appartient

au petit nombre d'hommes remarquables que le protestantisme a produits en France depuis l'époque, encore bien près de nous, où la tolérance religieuse a reconnu son existence légale et lui a permis de se développer librement. De bonnes études, un esprit profond et des connaissances aussi nombreuses que variées avaient préparé M. Vincent à se distinguer dans la noble carrière qu'il avait embrassée ; aussi, dès son début, se montra-t-il supérieur à la plupart de ses collègues, et il ne tarda pas à obtenir parmi ses coréligionnaires une autorité que la simplicité et la candeur de son âme ne lui firent jamais employer que dans l'intérêt du progrès et du bien général. Ne bornant pas sa sollicitude à la seule église dont il était chargé, il occupa ses loisirs à des publications nombreuses, propres à répandre et à entretenir une piété éclairée ; il contribua ainsi à redonner la vie et une position élevée au protestantisme que la tyrannie et de longues persécutions avaient presque étouffé en France.

Le volume que nous annonçons ici contient dix-sept méditations dont la plupart avaient déjà été publiées isolément. On a pensé utile de les réunir et d'en former un recueil qui sera sans doute accueilli avec faveur par le public religieux. Nous ne pouvons mieux faire apprécier le mérite de cette publication qu'en donnant ici l'analyse insérée par M. Fontanès dans la notice qui les précède.

« Nous les diviserons en deux séries, afin de les lier entre elles et d'indiquer l'ordre dans lequel elles devraient être lues, si l'on voulait, au lieu de l'ordre chronologique que nous avons suivi en les classant, prendre celui que la logique indiquerait.

» La première série traite de la religion proprement dite, abstraction faite de toute forme particulière. Là, dans la méditation qui a pour titre : *Mangeons et buvons*, M. Vincent attaque le matérialisme incompatible avec quelque religion que ce soit, et en détache par l'horreur qu'il inspire, lorqu'on le voit tel qu'il est. Puis il s'applique à faire remarquer dans l'homme quelque chose qui est distinct du monde matériel, c'est la méditation sur l'*âme* et le *monde*. La question de la vie future se présente ensuite et se trouve traitée avec beaucoup de clarté et de profondeur : *Revivrons-nous?* Pour affermir la foi à cet avenir mystérieux, l'auteur insiste sur la nécessité d'admettre l'existence de choses que les sens ne nous montrent pas, et il prouve que l'on ne peut s'empêcher d'en reconnaître : *le visible et l'invisible*. Là se rattache la méditation sur le *doute*, qui indique la voie par laquelle on arrive à la foi.

» L'autre série a le christianisme pour objet. Le but du christianisme est le réveil de la vie religieuse, et le moyen d'y parvenir, le sentiment de notre misère morale : *le royaume de*

Dieu. Pour caractériser encore mieux l'Evangile, l'auteur développe, dans *la guerre intérieure*, une des idées de la précédente méditation. Ensuite il donne la substance même du christianisme, *l'amour de Jésus*, qui consiste dans l'amour de la vérité, de la vertu, de l'espérance et du pardon en Jésus-Christ. On a souvent repoussé le christianisme par aversion pour les *mystères;* M. Vincent apprend à les saisir par le cœur et à n'en être plus embarrassé. Bien des gens se méprennent sur la nature de la révélation, mettant l'essentiel dans l'accessoire : la méditation intitulée *la Chaire et l'Esprit* jette une vive lumière sur cette question délicate. C'est ainsi que M. Vincent a touché à quelques-unes des grandes vérités religieuses ; il se proposait d'entrer dans le détail des doctrines, après avoir posé les principaux jalons sur la route qu'il allait parcourir..........

» Ce recueil est donc un cours de philosophie religieuse adressé aux personnes qui peuvent et qui veulent se faire à elles-mêmes leur croyance. Ces méditations pleines de vues profondes, d'aperçus ingénieux et féconds, traitant les plus hautes questions, restent accessibles à tous les esprits un peu cultivés, car elles partent du sentiment intime que chacun trouve au fond de son âme. »

CATÉCHISME CHRÉTIEN ; par *Hebel;* traduit de l'allemand, et augmenté par M. le pasteur Montandon. — Paris, chez Ab. Cherbuliez et Cie, 1839. 1 vol. in-12, 1 fr. 50 c.

Ce catéchisme se distingue par une grande clarté ; on y trouve les doctrines du christianisme développées de la manière la plus propre à en faciliter l'intelligence aux enfans, à leur faire sentir toute l'excellence de la morale, tous les bienfaits du Créateur, et à leur inspirer l'amour de la vertu dans une vive reconnaissance plus féconde en heureux résultats que la terreur inspirée à l'aide de certains dogmes qu'ils ne peuvent comprendre. Un brillant éloge de ce petit volume inséré dans un numéro du *Protestant de Genève*, par M. le professeur Cellerier fils, a inspiré à M. Montandon la pensée de le traduire. Afin d'en rendre l'usage plus commode, il l'a complété dans plusieurs chapitres que l'auteur allemand n'avait pas traités en détail, y a ajouté une foule de passages se rapportant au texte des réponses, et l'a fait précéder d'un petit cours de lectures bibliques qui sera fort utile pour l'enseignement.

LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE.

HISTOIRE DU DROIT ROMAIN AU MOYEN-AGE; par *F.-C. de Savigny*, traduite de l'allemand, et précédée d'une notice sur la vie et les écrits de l'auteur, par *Ch. Guenoux*.—Paris, 1839. 3 vol. in-8, 21 fr.

La réputation de Savigny, le talent avec lequel il professe depuis de nombreuses années dans les universités d'Allemagne, faisaient désirer vivement la traduction de ses ouvrages et promettent sans doute un véritable succès à celle que M. Guenoux publie de son œuvre la plus importante. L'Histoire du droit romain au moyen-âge était d'autant plus difficile à faire que les sources historiques en sont obscures, confuses et éparses çà et là dans la littérature de maints peuples divers. Pour un travail semblable on peut dire qu'il fallait toute l'érudition allemande et le zèle scientifique le plus ardent. Il n'a pu être que le résultat de recherches immenses, car si le droit romain existait au moyen-âge, il n'était pas avoué comme tel, et pendant long-temps on s'est imaginé qu'entraîné dans la chute de l'empire d'Occident, il s'était, après 600 années, relevé comme par hasard. Cette supposition a été plus tard reconnue comme absurde; mais pour la détruire tout-à-fait, il a fallu reconnaître aussi que la distinction qu'on faisait entre l'histoire et la littérature du droit était également fausse, et que les principes du droit se retrouvaient dans des travaux qu'on avait jusqu'alors regardés comme simplement scientifiques ou littéraires.

Savigny considère l'origine nécessaire du droit comme se trouvant dans le peuple lui-même. Partant de ce principe, il établit d'abord que le droit romain n'aurait pu disparaître qu'avec l'anéantissement complet du peuple romain, puis il passe à l'examen de la situation des Romains dans les états nouvellement fondés, de leur condition civile, et du gouvernement auquel ils furent soumis. C'est ainsi qu'il arrive à retrouver quels élémens le droit romain introduisit dans la législation du moyen-âge, et pour quelle part il y entra. Son livre se compose de deux parties principales et bien distinctes. « La première renferme les six siècles avant Irnérius, qui offrent des » preuves nombreuses de la durée du droit romain, mais peu de » traces de travaux scientifiques. La seconde comprend les quatre siècles depuis Irnérius où la science, répandue par l'enseignement et les écrits, occupe la place la plus importante. »

Dans le premier volume, après avoir exposé l'organisation

judiciaire des Romains et des Germains, l'auteur suit les traces du droit romain chez les divers peuples qui se partagèrent l'Empire. Il passe tour à tour en revue la législation du royaume de Bourgogne, celle du royaume des Visigoths, de l'empire franc, de l'Angleterre, des Ostrogoths, suit les destinées du droit romain en Italie sous la domination grecque sous le pape et l'empire, dans le royaume des Lombards, et enfin dans la législation de l'Eglise.

Le second volume est consacré à l'examen de l'enseignement des universités du moyen-âge. Il offre une foule de détails curieux sur leurs institutions et leurs usages, et se termine par l'exposé des sources du droit que possédaient les glossateurs, ainsi que par l'appréciation de ceux-ci considérés comme professeurs et comme écrivains. Enfin, on trouve dans le troisième un tableau bibliographique et littéraire de tous les jurisconsultes de cette époque.

L'*Histoire du droit romain au moyen-âge* est un ouvrage nonseulement remarquable par son érudition profonde, mais encore plein d'intérêt comme œuvre de littérature sérieuse, et si la traduction ne peut rendre tout le mérite de l'original, elle se distingue cependant en général par un style clair et agréable.

ACTUALITÉS SOCIALES ; par *M.-L. Boullangé* (*d'Aytré*). — Paris, chez Ab. Cherbuliez et Cie, 1839. 1 vol. in-8, 7 fr. 50 c.

Depuis quelques années il s'est formé en France une nouvelle école d'économistes qui, dans leurs essais de réforme sociale, entreprennent de donner un développement plus large au principe d'égalité et de fraternité posé par le fondateur du christianisme, et si peu pratiqué par ceux qui se sont arrogé le titre de ses successeurs et de ses représentans sur la terre. Cette école, qui compte au nombre de ses organes la voix éloquente de l'abbé de La Mennais, peut errer dans ses théories fondées trop exclusivement sur les impressions généreuses du cœur, dictées par le sentiment plutôt que par la raison. Mais elle a de nobles pensées qui ne resteront pas stériles, et son influence, après avoir paru d'abord dangereuse, pourra produire d'heureux résultats.

M. Boullangé lui appartient par sa tendance, et, en même temps, il touche aussi par un côté aux disciples de Fourrier. Mais de ces deux systèmes il n'a pris que les idées les meilleures, et a rejeté sagement les excès. Son livre n'a du reste point la prétention d'offrir une théorie sociale nouvelle et complète. C'est plutôt une suite de fragmens et de réflexions sur les

questions principales qui occupent aujourd'hui les penseurs. Écrit avec un esprit d'observation assez remarquable, et animé d'un louable désir d'amélioration morale, ce volume mérite de fixer l'attention, et il semble fait pour exciter un vif intérêt. M. Boullangé passant en revue les différens points les plus importans, adresse à l'état actuel de la société des critiques pleines de sagacité. Posant comme premier principe de toute société que chaque membre doit y avoir une part dans les avantages qu'elle procure comme dans les charges qu'elle impose, il montre comment l'oubli de cette base indispensable a entraîné après lui des maux sans nombre. Une fois l'idée de fraternité effacée dans l'acte social, il n'y a plus eu que tyrannie, orgueil, privilége d'un côté et servitude de l'autre. La religion chrétienne elle-même a délaissé les saines maximes de son fondateur, et entre les mains d'un clergé ambitieux elle est devenue un moyen de gouvernement, un instrument d'oppression. Alors s'est établie au sein de la société une lutte incessante qui a petit à petit usé toutes ses forces et glissé la corruption dans toutes ses classes. Quand la religion déserte le ciel pour s'abaisser aux tristes intrigues du monde terrestre, la morale perd bientôt son influence, et tous les liens les plus sacrés se relâchent, se rompent, le dévouement généreux fait place à l'égoïsme, le bien général est sacrifié à l'intérêt particulier, enfin la société semble n'exister plus que par une force de cohésion qui retient encore ses élémens prêts à se dissoudre, et que le premier choc menace de détruire.

L'auteur, recherchant les moyens d'arrêter le progrès de cette dissolution, signale la fausse tendance malheureusement donnée aux premiers essais d'association nouvelle qui ont été tentés, et indique l'abus qu'on a fait de l'instruction populaire. Ce dernier sujet surtout offre un intérêt piquant ; dans le zèle qu'on a mis depuis quelques années à la propagation des lumières et à la culture intellectuelle de toutes les classes de la société, on s'est laissé entraîner par l'enthousiasme, sans trop réfléchir aux résultats de cette impulsion.

Or, est-il bien sûr que ce soit un bienfait de semer ainsi aveuglement l'instruction élémentaire, de mettre à la portée de tous cet instrument de bien et de mal, de donner gratuitement une culture intellectuelle, propre souvent à exciter des désirs ambitieux impossibles à satisfaire, et à jeter ainsi dans une fausse et dangereuse voie ceux que l'on a voulu éclairer ! Cette question, facile à résoudre dans la théorie qui ne voit que le but final et ne tient pas compte des obstacles momentanés de la route, ne l'est pas autant dans la pratique où la transition est toujours un état de souffrance pénible. Il est certain, qu'une fois l'instruction répandue dans tous les rangs

du corps social, et appuyée sur de solides bases morales qui assureront sa bienfaisante influence, on n'aura qu'à bénir les premiers instigateurs de ce mouvement qui sera un progrès réel et immense. Mais avant que nous soyons arrivés à ce but, il se passera encore un long espace de temps, et l'équilibre social souffrira plus ou moins, selon qu'on agira avec plus ou moins de prudence, selon qu'on voudra précipiter la marche des lumières, ou la modérer et subordonner constamment les progrès de l'instruction à ceux de l'éducation qui doit être sa compagne inséparable.

Ici, comme dans la question industrielle des machines, les résultats immédiats sont fort peu satisfaisans, et les bienfaits réels ne pourront être appréciés que par la suite. Aussi ne doit-on pas se hâter de prononcer un jugement sur le malaise momentané que l'introduction de ces nouveaux agens semble produire, et M. Boullangé a peut-être tort de se déclarer si vivement, soit contre la propagation de l'instruction populaire, soit contre l'emploi des machines. En effet, son opinion n'est au fond point contraire à ces précieuses innovations, il ne blâme que la marche suivie par les novateurs, et malheureusement bien des gens trompés par cette apparence le rangeront tout d'abord parmi les adversaires du progrès. Ce serait cependant fort injuste, car ce n'est point le progrès lui-même qu'il attaque, c'est sa marche, et il est bien certain qu'elle offre souvent prise à la critique.

Notre auteur voudrait qu'une direction plus saine et plus ferme tentât de s'emparer du mouvement et d'en régler selon les circonstances tous les moindres détails. Il pense que le devoir du gouvernement serait d'employer dans ce but l'autorité qu'il possède, et il réclame son intervention dans toutes les questions qui touchent aux intérêts de la société. Au premier aperçu cette idée semble fort spécieuse, et séduit facilement les esprits; cependant quand on l'examine de plus près, et avec une plus grande attention, on reconnaît bientôt qu'elle n'aurait d'autre résultat que de mettre entre les mains du pouvoir une dose plus forte d'arbitraire, et de le placer lui-même dans une mauvaise position en l'exposant directement au mécontentement populaire. Tout ce qu'on peut demander à l'autorité, c'est d'accorder une liberté égale à tous, de veiller à ce que l'un n'usurpe pas sur les droits de l'autre, et d'empêcher l'établissement d'aucun privilége portant atteinte à l'intérêt général. Mais ne réclamons rien au-delà, de peur d'avoir le sort des grenouilles qui dédaignèrent le soliveau.

En fait de commerce, M. Boullangé partage les préventions de certains économistes modernes contre le commerce extérieur, et par conséquent repousse la liberté des échanges,

et approuve les restrictions apportées par les douanes et les pohibitions.

Mais la partie la plus originale de son livre, est celle où il traite de la propriété territoriale, et dans laquelle il propose des mesures pour encourager le morcellement et détruire à tout jamais la grande propriété. Partant du principe que la division de la propriété, en répandant l'aisance dans un plus grand nombre de familles, contribue aussi à y entretenir des mœurs pures et des idées morales, et qu'elle est d'ailleurs la plus sûre garantie de la bonne culture des terres, il demande qu'on fixe par une loi le maximum des propriétés territoriales qu'il sera possible d'acquérir ; ce maximum lui semble devoir être l'étendue suffisante pour nourrir une famille. Les restrictions qu'une semblable loi apporterait à la liberté individuelle seraient, selon lui, largement compensées par les nombreux avantages qui en résulteraient. La même loi devrait imposer aussi la condition de mettre en culture la terre qu'on posséderait, afin que la subsistance publique ne dépendît pas du caprice des propriétaires. Ce nouveau partage des terres est présenté par l'auteur comme offrant la solution du problème social, et devant remédier à la plupart des maux qui affligent aujourd'hui l'humanité. Il livre ce projet de loi agraire, plus praticable que ceux enfantés jusqu'ici, à l'appréciation et à l'étude des économistes. On lui opposera sans doute de nombreuses objections, mais il en est une surtout qu'il ne me paraît point avoir détruite, quoiqu'il cherche à la combattre : c'est qu'une pareille mesure législative serait évidemment contraire à la liberté, et constituerait un obstacle au développement normal de la société qui en tout temps s'est insurgée contre les barrières de cette espèce, dont l'existence n'a été pour elle qu'une cause de bouleversement dangereux. Je terminerai cet article par le passage suivant, qui résume les vues de l'auteur en un vœu de charité et de fraternité, et qui indique fort bien l'esprit et la tendance de son ouvrage.

« Si vos familles sont différentes, votre souche est com-
» mune. Le même père vous donna l'existence. Au lieu de
» ces guerres absurdes où votre sang et vos trésors coulent à
» flots pour le bon plaisir de vos maîtres (on le croirait du
» moins, tant les causes en sont souvent puériles), ayez de
» famille à famille des relations de bon vouloir et d'obli-
» geance ; et dans une même famille, portez-vous les senti-
» mens d'une amitié fraternelle, sincère et profonde.

» Rappelez-vous que c'est en voulant asservir les autres
» qu'on est asservi soi-même. Nul ne commande celui qui ne
» veut commander à personne. La liberté est votre idole : la

» seule manière de l'honorer, c'est de la respecter dans vos
» frères ; pour être libres, il vous suffit d'être justes et hu-
» mains.

» Et vous, puissans de la terre, à quelque titre que vous le
» soyez, il faut vous le dire : votre règne touche à sa fin. Dès
» qu'il y aura égalité dans les intelligences, les positions de-
» vront être les mêmes ; ménagez-vous donc une pente douce
» sur laquelle vous puissiez descendre sans froissemens, sinon
» votre chute sera terrible. Dans les forêts c'est ordinairement
» sur la cime des chênes orgueilleux que la foudre éclate.
» Cette vérité peut vous déplaire ; cependant comme elle doit
» triompher un jour, il n'y a point d'inimitié pour vous chez
» ceux qui vous l'annoncent. Les temps sont venus où toutes
» les idoles doivent tomber.

» Toi dont la volonté seule met des bornes à la puissance ;
» toi qui tiens dans ta main le cœur de tes créatures, et, lors-
» qu'il te plaît, élèves l'humble et confonds l'orgueilleux ; ô
» Dieu de justice et d'amour, touche le cœur de ces hommes
» endurcis par les richesses et le pouvoir ; inspire-leur pour
» tes autres enfans cette tendresse qu'avec tant d'effusion tu
» leur prodigues à tous, afin qu'oppresseurs et opprimés dispa-
» raissent, et qu'il n'y ait plus sur la terre que des frères pour
» s'aimer, te bénir et chanter tes louanges.

» Qu'il en soit ainsi ! »

DE LA BIENFAISANCE PUBLIQUE ; par le baron *de Gérando*. — Paris, 1839, tomes I, II, III. (Il y aura 4 volumes). Prix de l'ouvrage complet, 30 fr.

La bienfaisance publique est un de ces problèmes difficiles dont la solution occupe aujourd'hui tous les hommes qui s'intéressent aux questions importantes d'économie sociale. Depuis que le principe de la charité, prêché avec tant de sollicitude par le christianisme, s'est glissé dans le monde et a pris un développement plus large, c'est surtout sous le rapport de la bienfaisance qu'il a reçu l'application la plus générale : soulager ceux qui souffrent, donner à ceux qui ont besoin, voilà le côté du devoir chrétien qui a été jusqu'à présent le mieux compris. Mais on s'est trop renfermé dans ses bornes étroites, et sans chercher à approfondir la question, l'on s'est pendant long-temps abandonné à la seule direction du sentiment de commisération que l'aspect de la misère éveille si facilement chez l'homme. La charité a été confondue avec l'aumône, et l'on n'a pas songé que pour être exercée dignement, elle devait être considérée non pas seulement dans ses résultats indivi-

duels, mais dans ses rapports avec la société tout entière et dans son influence sur la condition morale et matérielle des masses. Au principe de fraternité et d'égalité qui est sa véritable base, on a substitué l'idée fausse d'une espèce de patronage, de protection volontairement octroyée par les classes riches aux classes pauvres; ce devoir est ainsi devenu une charge, un impôt, et petit à petit, passant entre les mains du pouvoir qui y voyait un moyen de gouvernement, il a constitué en beaucoup de contrées ce qu'on appelle la *charité légale.* Cette transformation de la charité a été également funeste à ceux qui, en faisant les frais, ont vu chaque année le fardeau devenir plus lourd, et à ceux qui, comptant sur ses aumônes comme sur un droit acquis sans autre condition que la misère, ont croisé les bras, renonçant au travail qui ne leur était plus absolument nécessaire. Il a fallu un long espace de temps avant que les abus de cet état de choses parussent dignes de fixer l'attention des législateurs. Pendant bien des siècles, l'état de servage plus ou moins complet, dans lequel le peuple était maintenu, empêchait ses plaintes de se faire entendre et cachait les progrès du paupérisme. Mais depuis que la marche de la civilisation a fait sortir de son sein même des voix éloquentes qui ont plaidé sa cause en dévoilant ses misères, depuis que les barrières élevées entre les diverses classes de la société ont été rompues, le danger s'est révélé tout-à-coup menaçant, et exigeant de prompts remèdes si l'on veut éviter un déplorable conflit entre ceux qui possèdent et ceux qui n'ont rien. On a compris alors que le précepte, aimez-vous les uns les autres, demandait à être pratiqué d'une manière plus vraie qu'il ne l'avait été jusqu'ici, et qu'il fallait absolument travailler à développer les conséquences du principe chrétien de la fraternité et de l'égalité, si l'on ne voulait les voir se faire violemment jour elles-mêmes au milieu des plus terribles bouleversemens. Sur ce point comme sur tant d'autres, l'homme a lutté avec son aveuglement ordinaire contre l'impitoyable logique qui veut que tout germe fécondé par un rayon de l'immortelle vérité porte ses fruits malgré les obstacles accumulés sur lui pour l'étouffer. Aujourd'hui la position est critique, la fermentation sociale peut se comparer à celle d'un volcan dont l'éruption s'annonce à l'avance par des convulsions fréquentes qui semblent menacer d'une ruine certaine tout ce qui l'entoure. Mais il n'est peut-être pas trop tard encore pour conjurer l'orage, et l'imminence du danger n'est qu'un stimulant de plus pour les hommes de bonne volonté, qui, s'ils ne peuvent dissiper tout-à-fait les périls de la situation présente, doivent penser à l'avenir et lui préparer les voies.

La question de la *charité légale* a déjà été traitée d'une ma-

nière fort remarquable par M. Naville. Son ouvrage, riche de faits et de recherches statistiques, a prononcé contre cette fausse organisation de la bienfaisance un arrêt qu'on peut trouver sévère, mais dont la justice est bien difficile à contester. Il l'a montrée décuplant le mal qu'elle prétend guérir et semant sur son passage l'immoralité et la corruption. M. de Gérando, auquel une longue expérience pratique a donné une grande autorité en cette matière, reconnaît lui-même tout le mérite de ce beau travail, quoiqu'il en combatte les résultats. Il a voulu, de son côté, dresser le tableau complet des institutions existantes, et chercher si pour détruire leurs abus il ne suffirait pas d'y introduire certaines améliorations, de leur donner une direction plus ferme, de les mieux harmoniser ensemble, de les soumettre à une surveillance plus active et plus réelle. Il passe en revue tous les établissemens, toutes les associations de la charité privée et de la charité publique; il ne néglige rien: sociétés de bienfaisance, sociétés de prévoyance, hospices, maisons d'asile, enfans-trouvés, bureaux de charité, prisons, tout ce qui touche de près ou de loin aux intérêts de la classe pauvre, est examiné par lui en détail avec une scrupuleuse exactitude, et soumis à une critique aussi consciencieuse qu'éclairée. On trouvera d'excellentes vues, des conseils précieux, des directions utiles dans chacun de ses chapitres. Avec cet esprit conciliateur qui devrait toujours dominer de semblables discussions, il présente tour-à-tour les argumens pour et contre, et se prononce toujours pour les moyens d'améliorer ce qui existe sans secousse, sans avoir recours à ces changemens trop rapides qui amènent la perturbation et le désordre avant de porter aucun fruit. Ce qu'il dit des hospices d'enfans-trouvés et des effets de la nouvelle mesure adoptée à leur égard est plein de sagesse, et éclaircit mieux la question que la violente polémique à laquelle on s'est livré à ce sujet si légèrement depuis quelques mois. La réforme pénitentiaire est jugée par lui avec beaucoup de rigueur, mais il ne faut pas oublier que c'est la France dont il parle, et quand on réfléchit au mal réel causé par les déclamateurs qui se sont emparés de cette idée ainsi que de l'abolition de la peine de mort, pour faire de belles phrases, jusqu'ici tout-à-fait stériles, on ne peut s'empêcher de reconnaître la justice de son jugement.

Dans ce qui touche aux institutions de la bienfaisance publique, en général, on trouvera, je crois, que M. de Gérando n'oppose pas des argumens bien victorieux aux faits avancés par M. Naville. Les calculs de ce dernier écrivain, ses données statistiques ont une évidence désolante qu'il est bien difficile d'ébranler, et le succès des modifications proposées pour changer en bien le mal qu'il a dénoncé est pour le moins fort dou-

teux. Cependant on ne saurait nier qu'une transition ne soit désirable et même nécessaire; et sous ce point de vue, les efforts de M. de Gérando peuvent offrir une très-grande utilité. Entrer dans la voie du progrès est toujours une bonne chose, et Dieu seul sait si les événemens permettront d'y marcher d'un pas lent, mais sûr. M. de Gérando a essayé de tracer la route; il l'a fait d'une manière un peu timide, en homme que l'expérience a rendu prudent. Mais qu'il réussisse seulement à donner l'élan, et d'autres, après lui, continueront son œuvre à mesure que les circonstances le permettront.

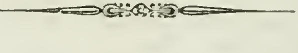
Une partie de ce livre, qui prête davantage à la critique, est celle où l'auteur, recherchant les causes qui tendent à augmenter sans cesse le paupérisme, aborde plusieurs points de l'économie politique, tels que les douanes et les prohibitions.

Là, tout en reconnaissant les fâcheux résultats du système actuel, M. de Gérando, préoccupé de ses idées de conciliation, condamne en quelques mots et avec bien de la légèreté la liberté du commerce. La doctrine du *laissez faire, laissez passer* lui paraît égoïste et inhumaine, sans doute parce qu'il ne songe qu'aux malheurs individuels qui pourraient résulter de son application brusque et immédiate. Je sais qu'il est de mode aujourd'hui de prononcer cet anathème. Nos philanthropes modernes l'ont pris pour texte de leurs déclamations; les Fourriéristes, les Saint-Simoniens et les diverses écoles qui se sont formées à l'entour d'eux s'accordent tous à réprouver cette maxime, qui avait cependant jusqu'alors été appuyée surtout par les économistes français. Mais cette réprobation ne reposant que sur une erreur de sentiment ou sur un fol amour de nouveauté, et ne pouvant nullement alléguer des faits, puisque la pratique n'a jamais été essayée, je n'y vois qu'un motif de plus pour proclamer hautement le principe et le soutenir contre ce débordement de théories erronées qui viennent s'unir aux vieux ennemis de toute liberté. Du reste, M. de Gérando, rejetant la prohibition comme source de la contrebande qui est un puissant agent de corruption et de démoralisation, rentre ainsi d'une manière détournée dans le système du *laissez faire, laissez passer.* Ici encore il n'offre qu'un moyen transitoire dont nul ne contestera la nécessité.

Il est un autre sujet auquel je lui reprocherai de n'avoir pas donné toute l'extension qu'il méritait. C'est la question des sociétés de prévoyance et de secours mutuels. On voit cependant que M. de Gérando a bien compris toute leur importance; il entre dans les détails de leur organisation et signale les défauts qui ont causé la ruine de plusieurs d'entre elles, les mesures les plus convenables pour assurer leur existence

et leur prospérité croissante. Il aurait pu citer comme preuve à l'appui de son opinion celle qui existe parmi les ouvriers protestans de Paris, et dont le réglement renferme toutes les conditions qu'il indique comme les plus sûrs garans du succès. L'état florissant de cette institution est bien fait pour réjouir tous les hommes qui voient dans l'association bien entendue l'un des moyens les plus efficaces de guérir les plaies sociales. Mais il aurait dû surtout attirer l'attention sur les résultats que la multiplication de semblables sociétés pourra produire dans l'avenir. Cette bienfaisance mutuelle n'est-elle pas dans son principe la véritable réalisation de la charité chrétienne ? Son influence morale sur les mœurs et les sentimens des classes pauvres deviendra de plus en plus évidente à mesure qu'on parviendra à la rendre plus générale, à la faire pénétrer jusque dans les derniers rangs de la société. Ses effets sur le bien-être matériel sont également incontestables, et elle a cet immense avantage sur la simple charité qu'elle n'offre ni un écueil où se brise le sentiment de l'honneur, ni un oreiller sur lequel s'endort la paresse. Elle semble, en un mot, concilier les besoins de l'âme avec ceux du corps et confondre dans une fraternité réelle les intérêts de ceux qui donnent et de ceux qui reçoivent.

Les bornes de cet article ne me permettant pas de donner plus d'étendue à cette analyse, sans doute bien incomplète, je reviendrai sur cet important ouvrage lorsque M. de Gérando publiera son quatrième volume.



SCIENCES ET ARTS.

FRAGMENT SUR L'ÉLECTRICITÉ UNIVERSELLE, ou *Attraction mutuelle;* par *F. Rœssinger*. — Genève, chez Ab. Cherbuliez et Cie, 1839. In-8.

Notre article sur cet ouvrage, inséré dans le précédent numéro de la Revue critique, ayant donné lieu à quelques réclamations de l'auteur, nous publions ici la note qu'il nous a adressée à ce sujet :

« Bien loin que la théorie universelle développée dans le fragment renferme des principes de matérialisme, c'est au contraire celle du dualisme rationnel dans toute sa pureté, c'est-à-dire dépouillé de toute allégorie, qui s'y trouve développée.

» Par toute autre théorie que celle du dualisme développée dans ce travail, il serait impossible de mettre d'accord la justice divine avec l'existence du mal, tandis que par celle-ci tout le mal est attribué à la gourmandise ou avidité matérielle, c'est-à-dire au désir de la jouissance, en un mot : *à l'égoïsme* qui entraîne à l'erreur et à la partialité.

» Le bien, au contraire, est la suite naturelle de la soumission complète aux lois naturelles et universelles envisagées sous le point de vue développé dans ce travail, tandis que le mal est la conséquence naturelle de la violation de ces lois immuables.

» L'homme, comme être mixte, renferme en lui les élémens du bien comme ceux du mal; il peut donc s'améliorer ou s'avilir, suivant qu'il s'attache à des principes vrais ou à des principes faux (ces derniers ne flattant que les sens grossiers où l'égoïsme). *L'homme a donc une volonté, une responsabilité et une existence qui lui appartienne réellement; il n'est donc pas une marionnette.*

» Dans ce travail, l'âme individuelle étant considérée comme un effluve, (c'est-à-dire comme une substance en partie matérielle et en partie immatérielle), n'est pas confondue avec la divinité toute immatérielle.

» Quant à la sensibilité, je la désigne comme un attribut matériel que je ne confonds par conséquent pas non plus avec la divinité; et, si le fluide électrique est la cause de la vie et de l'attraction mutuelle, ce n'est que relativement à la matière, puisque tous ces phénomènes ne résultent que des rapports de la matière avec le fluide électrique; ici donc encore on ne peut pas dire que je confonde la cause de ces phénomènes avec la divinité.

» En France, comme partout ailleurs, le développement de l'intelligence ne permet plus de prendre à la lettre tous les enseignemens d'un clergé dont les lumières n'égalent malheureusement pas le zèle. Les sept huitièmes des personnes instruites ou douées de bon jugement n'y voient (en prenant le tout à la lettre) que des absurdités et des contradictions mélangées de quelques vérités. Quant au très-petit nombre de croyans sincères, ils sont tellement divisés entre eux (même les théologiens) par des opinions particulières, qui sont la suite des principes différens (formant ce que j'appelle le *prisme intellectuel individuel* et d'où l'imagination prend naissance), que ce qu'ils croient est une vraie confusion.

» Bien loin donc que ce soit un mal, ce serait au contraire un très-grand bien que de prouver aux personnes instruites que la Bible, comme les dogmes et les mystères religieux, ont une base

réelle, que ce sont des allégories faisant allusion à des lois naturelles immuables.

» Cette manière de faire envisager la religion et sa grande utilité pour le bonheur de l'homme peut au contraire avoir des résultats immensément utiles. »

TRAITÉ ÉLÉMENTAIRE D'ASTRONOMIE d'après les leçons de M. *Arago* à l'École polytechnique et à l'Observatoire, et d'après *Herschell* et les plus savans astronomes; à l'usage des gens du monde; par *A. Mutel.* — Paris, 1839 In-8, fig., 7 fr. 50 c.

Ce volume fait partie du Cours d'études rationnelles publié par M. Gasc. Il est rédigé d'une manière fort intéressante et d'après les plus récentes découvertes de la science. L'auteur, suivant la marche adoptée par M. Arago dans ses cours, l'a divisé en trois parties principales, qui traitent des *apparences,* des *réalités* et des *causes* des mouvemens célestes. En tête se trouve un exposé succinct des principes de géométrie nécessaires à son intelligence, ainsi que la description des opérations astronomiques les plus importantes. Dans une quatrième partie, divisée comme les autres en quatre chapitres, tout ce qui a rapport à la terre, considérée isolement, à ses phénomènes météorologiques et géologiques, est exposé en détail. Enfin un appendice donne le résumé rapide de l'histoire de l'astronomie ancienne et moderne. Ecrit avec clarté et offrant un tableau bien complet de l'état actuel de la science, le traité de M. Mutel obtiendra sans doute du succès. Quoique son titre l'indique comme destiné à l'usage des gens du monde, les calculs y tiennent une assez grande place et il peut tout aussi bien être considéré comme un ouvrage d'étude.

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

Revue Critique

DES LIVRES NOUVEAUX.

Avril 1839.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

OEUVRES COMPLÈTES DE CHATTERTON, traduites par *Javelin Pagnon*, précédées d'une Vie de Chatterton; par *A. Callet.* — Paris, 1839. 2 vol. in-8, 15 fr.

Le nom de Chatterton a naguère servi de thème à une espèce de drame dans lequel M. Alfred de Vigny se posait comme l'avocat des poètes malheureux, dressait un acte d'accusation contre la société et faisait en quelque sorte l'apologie du suicide. Cette bizarre composition, qui était fausse dans son principe comme dans ses détails, et n'avait pas seulement le mérite d'offrir un portrait ressemblant de Chatterton, a cependant attiré l'attention publique sur le poète anglais. On a fait même une espèce de succès à cette pièce dont le style n'était pas moins étrange que les idées, et l'on a eu le courage d'applaudir un sophisme aussi dangereux qu'immoral. La notice qui précède la traduction de M. J. Pagnon montrera que le drame de M. de Vigny n'est point d'accord avec la biographie de Chatterton et ne peint sous ce nom qu'un poète de fantaisie qui n'a jamais existé que dans l'imagination de l'auteur. Chatterton fut un génie extraordinaire qui créa des chefs-d'œuvre à l'âge où la plupart des jeunes gens connaissent encore à peine l'art d'écrire; mais ses malheurs ne sauraient en aucune manière être imputés à la société. Ses premiers essais de poésie furent donnés par lui comme les œuvres retrouvées d'un moine du xve siècle, et pour assurer le succès de cette petite fraude, non-seulement il empruntait ses expressions au vieux langage, mais encore il alla jusqu'à imiter des fragmens de manuscrits anciens qu'il montra comme preuve de son assertion.

Un digne antiquaire de Bristol, beaucoup moins sensible au talent poétique qu'à l'apparente vétusté de ces chants, fut son premier Mécène et se laissa volontiers duper ainsi par le jeune poète. Lorsque plus tard il quitta la maison paternelle pour aller à Londres chercher gloire et fortune, ce fut encore sous des noms supposés qu'il se fit connaître dans le monde littéraire. La société pouvait-elle donc deviner que l'auteur de ces poésies de Rowley était vivant, que le prétendu moine du xve siècle était un pauvre enfant de génie, luttant contre la misère et le désespoir? Chatterton ne lui en laissa pas même le temps, son impatience de succès et de fortune le jeta dans la plus mauvaise route. Pour arriver plus vite il se fit pamphlétaire, vendit sa conscience; et doit-on être surpris alors si dans un moment de découragement, faisant un retour sur lui-même, il n'a pu survivre au dégoût que lui inspirait une position qu'il s'était créée, et n'a su trouver que dans le suicide un refuge contre les angoisses de son âme? En vérité, la société fut bien innocente de cette triste catastrophe, comme de tant d'autres du même genre dont on l'accuse; car, ainsi que le dit M. Callet : « Les poètes ne sont-ils pas les complices de l'égoïsme qu'ils lui reprochent? Ce qui les tue, ce qui a tué Chatterton, ce n'est pas seulement la pauvreté du corps, c'est l'absence des sentimens religieux, c'est l'activité destructive de l'esprit, c'est l'ambition des droits avec l'oubli des devoirs, c'est la pauvreté de l'âme. »

Les lettres de Chatterton à sa mère, à sa sœur et à diverses autres personnes, servent de pièces justificatives à cette notice et ne laissent aucun doute sur son exactitude. Décidément le drame de M. de Vigny ne peut plus supporter l'analyse au grand jour de cette nouvelle lumière jetée sur l'histoire de Chatterton. Il ne lui restera d'autre mérite que d'avoir contribué à faire connaître en France le génie de ce jeune et malheureux poète qui, s'il eût vécu, aurait sans doute pris place parmi les plus grands écrivains de l'Angleterre. En effet, tout ce qu'il a laissé porte une empreinte originale, énergique, qui dénote à la fois la richesse de la pensée et celle de l'expression. Son poème sur la bataille de Hasting, sa tragédie de Oella sont des morceaux d'une grande beauté; et quoique la traduction la mieux faite prive toujours la poésie de son charme le plus précieux, le lecteur sera encore vivement frappé du talent supérieur qui s'y révèle, de la verve puissante et de l'inspiration réelle dont ces divers fragmens offrent maintes preuves. On comprend, en les lisant, que l'existence des manuscrits de Rowley ait fourni un sujet de discussion sérieuse, car on ne pouvait croire que tant de génie eût été l'apanage d'un enfant de seize ans, et il était difficile de s'expliquer comment le

jeune Chatterton avait fait toutes les études que dut exiger l'exécution d'un tel plan. Mais les hommes les plus compétens se sont accordés à reconnaître que, malgré la vétusté du style, l'œuvre était évidemment récente, et la renommée de Chatterton en a reçu un nouvel éclat.

Quel malheur qu'un jeune écrivain de cette trempe n'ait pas possédé une âme assez forte pour résister aux coups d'une fortune adverse, mais qui n'aurait sans doute pas tardé à changer ! Une soif de richesse moins âpre, quelque temps de résignation courageuse auraient suffi pour que son génie, plus connu et mieux apprécié , obtînt le rang et les honneurs qui lui appartenaient dans cette société qu'on a si injustement accusée de sa mort. On ne saurait trop le répéter, la carrière du poète n'est pas plus qu'une autre ici-bas exempte de peines, de souffrances et de travaux; celui qui trébuche à chaque léger obstacle, qui s'impatiente et s'irrite à chaque épine, qui se lasse promptement de lutter et se dégoûte du travail ; celui-là n'atteindra jamais le but, et s'il s'étend au milieu de la route pour y mourir, la société n'ira pas le relever, car que pourrait-elle en faire, puisqu'il recule devant sa tâche dès les premiers pas ? Poser en principe, comme l'a fait M. de Vigny, que la société doit nourrir les poètes par cela seul qu'ils chantent, et sans s'inquiéter comment ils chantent, c'est d'abord émettre un paradoxe qui ne saurait soutenir la moindre discussion , et en second lieu c'est fourvoyer la jeunesse, la jeter dans une fausse voie et préparer le malheur d'une foule d'écrivains. Ce résultat n'est que trop réel; et à ceux qui ne voudraient pas l'accepter, je leur demanderai si nous n'avons pas maintenant une légion de poètes, soit faiseurs de vers des deux sexes, qui ne savent que tendre la main et qui vivent des aumônes de quelques princes ou princesses dont les bienfaits seraient mieux employés à soulager la misère qui travaille et ne rime point.

LA CHAMBRE DES POISONS , histoire du temps de Louis XIV (1712); par *P.-L. Jacob,* bibliophile. 2 vol. in-8 , 15 fr. = **FOLLES AMOURS** ; par *Alphonse Brot.* 2 vol. in-8, 15 fr. = **LE PRÉDESTINÉ** ; par *E. d'Anglemont.* 1 vol. in-8, 7 fr. 50 c. = **MADAME LA DUCHESSE DE LONGUEVILLE**; par *Jules de Saint-Félix.* 1 vol. in-8, 7 fr. 50 c. = **LE FAUBOURG SAINT-HONORÉ** : *Cécile de Vareil*; par le comte *H. de Viel-Castel.* 2 vol. in-8, 15 fr. = **LA TOUR DE BIARITZ** ; par Mme *Elisa de Mirbel.* 1 vol. in-8, 7 fr. 50 c. — Paris , 1839.

Dans les dernières années du règne de Louis XIV, à cette époque où il ne restait guère en France plus rien de grand

que le surnom donné au roi par la flatterie, le procès fait à plusieurs célèbres empoisonneuses avait donné lieu à une foule de terreurs populaires, et aucun important personnage ne pouvait mourir que l'on n'attribuât aussitôt sa mort au poison. Le prince Philippe d'Orléans fut alors en butte aux accusations les plus absurdes ; et comme il s'occupait beaucoup de chimie, voire même d'alchimie, le bruit se répandit qu'il ne se livrait à ces études que dans de criminels desseins, et le surnom de *chambre des poisons* fut donné a son laboratoire. Tel est le sujet du roman de M. P. L. Jacob. Il représente le Régent comme ayant été, dans toute cette affaire, victime des intrigues d'une Espagnole qu'il avait aimée, et à laquelle il donne pour complice le fils du chimiste de ce prince. L'amante délaissée empoisonne plusieurs membres de la famille royale dans le seul but d'en faire accuser le duc d'Orléans ; mais celui-ci, par sa noble conduite, déjoue toutes ces noires machinations et fait éclater son innocence à tous les yeux. Le bibliophile se donne beaucoup de peine pour combattre des calomnies auxquelles personne ne croit plus, et pour faire du Régent un modèle de vertu, de grandeur, de noblesse, ce que sans doute bien peu de gens croiront. Il est vrai que ce n'est qu'un roman, mais on voudra peut-être bien y voir un essai de réhabilitation historique, et il est à craindre qu'on le trouve assez maladroit.

— *Les Folles amours*, de M. Brot, nous offrent une série d'aventures plus ou moins galantes destinées à prouver que le mariage est la plus sotte chose du monde. C'est un thème bien usé, et depuis le temps qu'on le répète sur tous les tons avec variations de toutes sortes, on ne s'en marie ni plus ni moins, et l'on n'en est ni plus ni moins heureux en ménage. Or, puisque ces perpétuelles et innombrables attaques sont tout à fait inutiles, pourquoi ne pas changer de thème et essayer un peu de la thèse contraire? Ce serait plus neuf, plus piquant, et les infortunes des célibataires fourniraient une mine non moins féconde que celle de ces pauvres maris qui pourraient bien finir même par avoir les rieurs de leur côté.

— Pourquoi le roman de M. d'Anglemont s'appelle-t-il *le Prédestiné?* Je n'en sais vraiment rien, quoique je l'aie consciencieusement lu d'un bout à l'autre, ce qui n'était pas une petite tâche, je vous assure, car il est difficile d'imaginer quelque chose de plus mauvais et de plus repoussant. L'auteur a voulu représenter notre époque sous les couleurs les plus noires, montrer la corruption la plus profonde se glissant partout, dans les mœurs privées comme dans la vie publique. Mais de telles exagérations manquent le but, et le lecteur, reconnaissant dès les premières pages la prévention injuste de

l'esprit de parti, ne peut qu'avoir la plus grande défiance pour tout ce que l'auteur lui dira. Il n'y a d'ailleurs dans ce roman ni vraisemblance, ni intérêt.

— Les trois derniers ouvrages inscrits en tète de cet article sont des productions remarquables surtout par leur fadeur. En particulier, la *Duchesse de Longueville* et la *Tour de Biaritz* produisent à la lecture un effet qui ne saurait se comparer qu'à celui de certaines odeurs de pommades dont l'usage trop répété finit par causer des nausées. Ce sont des peintures prétentieuses, fausses, dont les couleurs ressemblent au pastel et dont les personnages sont des poupées sans âme, ni cœur. *Cécile de Vareil*, quoique passablement fade encore, est du moins plus vraie. Après avoir démasqué le faubourg Saint-Germain dans une suite de romans qui peignent ses mœurs sous un jour fort peu favorable, M. de Viel-Castel a voulu terminer cette galerie satyrique par une esquisse du faubourg Saint-Honoré. Ici une autre noblesse de plus fraîche date se montre également efféminée et corrompue. On y retrouve les mêmes vices, les mêmes faiblesses, avec moins de vernis peut-être, et quelquefois même une certaine dose de rudesse. L'adultère y est aussi le ver rongeur qui détruit le bonheur des familles, qui sème la corruption et produit par son action incessante des catastrophes terribles. M. H. de Viel-Castel, qui a pu jouer lui-même un rôle sur la scène de ce monde aristocratique, vient divulguer sans miséricorde le secret des coulisses. Paris lui semble être la funeste Capoue de la noblesse qui, se livrant à ses délices coupables, y perd bientôt ses vertus antiques et toutes les qualités qui peuvent servir au soutien de ses priviléges. Il désespère tout-à-fait de la voir se relever de l'état d'abaissement dans lequel il la dit tombée aujourd'hui, et c'est aux nobles de la province qu'il va demander de soutenir et de faire briller dans l'avenir les destinées de la haute aristocratie. C'est encore une pensée de décentralisation qui se fait jour ici comme dans tous les écrits graves ou légers dont le but est de chercher un remède aux maux de l'époque présente. Mais l'application qu'en fait M. de Viel-Castel paraîtra, je crois, assez singulière. En effet, si un parti souffre surtout des inconvéniens de la centralisation, c'est celui de la démocratie, au triomphe duquel elle oppose un obstacle presque insurmontable et qui, par le développement des institutions municipales, ne tarderait pas à acquérir une influence fatale à la noblesse dont les titres tomberaient sans doute bientôt dans le même discrédit où sont tombés ses antiques priviléges.

L'HOMME DE TRENTE ANS; par *Édouard Bergounioux*. 2 vol. in-8, 15 fr. = **MA PETITE SOEUR**; par *Auguste Ricard*. 2 vol. in-8, 15 fr. = **MIGNARD ET RIGAUD**; par *Paul de Musset*. 2 vol. in-8, 15 fr. — **LA CHARTREUSE DE PARME**; par l'auteur de *Rouge et Noir*. 2 vol. in-8, 15 fr.

Sauf quelques longueurs, le roman nouveau de M. Ed. Bergounioux offre de l'intérêt et se fera lire avec plaisir. Le sujet en est piquant : Selmours, fatigué de la vie de garçon dont il a largement usé jusqu'à 30 ans, veut se marier, et ses vues se portent sur la belle Judith, fille d'un noble campagnard avec lequel il est lié. Mais Judith a déjà refusé plus d'un parti et déclaré formellement à son père qu'elle ne se marierait pas. Selmours a donc recours à la ruse pour faire sa conquête ; se fiant sur son expérience en pareille matière et sur l'esprit d'opposition qu'il regarde comme le grand mobile de la femme dans toute sa conduite, il s'entend avec le père de Judith pour faire croire à celle-ci qu'elle a été demandée en mariage par un jeune Alfred, l'un de ses amis, qu'il attire au château sans lui dire le rôle qu'on lui destine. Ce complot réussit d'abord, et Judith se montre dès son arrivée fortement prévenue contre ce nouveau prétendu ; mais Alfred est un jeune homme un peu sauvage, qui ne connaît point le monde et dont le naturel ardent, plein de franchise et d'excellentes qualités, déjoue toutes les intrigues, fait échouer tous les plans de Selmours. Son étourderie, sa naïveté originale, ses dispositions musicales, qui en font un véritable artiste rempli de fougue et d'inspiration, ne tardent pas à produire la plus vive impression sur Judith, qui sent pour la première fois l'amour se glisser dans son cœur. En croyant se servir de son ami comme d'un instrument, Selmours se trouve avoir travaillé pour Alfred, qui lui enlève la belle Judith et laisse le roué dupe de sa propre rouerie. Après cet échec, Selmours se rejette sur une veuve fort coquette qu'il épouse et qui, par sa conduite légère et son despotisme impérieux, le fait mourir de chagrin. La donnée de ce récit est bonne, et en général l'exécution n'est pas sans mérite. Nous engagerons seulement l'auteur à se tenir en garde contre l'analyse trop minutieuse des sentimens; c'est un défaut très-commun aujourd'hui, qui nuit beaucoup à l'intérêt en allongeant inutilement des scènes dans lesquelles on ne laisse plus rien à deviner au lecteur, et qui dénote en même temps une fâcheuse paresse d'imagination.

— *Ma petite Sœur* ressemble à tous les romans de M. Auguste Ricard, qui, marchant à peu près dans la même voie que M. Paul de Kock, exploite le genre trivial et peint la société

en choisissant ses personnages dans les rangs inférieurs. Son héros est un comédien de province qui vient à Paris chercher une jeune sœur dont il ignore la destinée, et un emploi auprès de quelque directeur de troupe départementale. Après plusieurs aventures assez bizarres il réussit dans la première de ces deux entreprises, mais pour la seconde il n'a pas le même bonheur, et il se voit réduit à se faire musicien ambulant pour se procurer de quoi vivre. Cependant, honnête homme jusqu'au bout, il n'oublie pas qu'il doit être le protecteur de sa sœur, et par sa vigilance continuelle la tient en garde contre les piéges de la séduction. Des incidens nombreux remplissent ce récit, soutiennent l'intérêt, et font regretter que l'auteur ne châtie pas mieux sa composition et son style.

— M. P. de Musset a eu la singulière fantaisie d'inscrire les noms de deux peintres sur le titre d'un livre dans lequel il n'est question ni d'art ni d'artistes. Voyant le succès obtenu par les historiettes de Tallemant, il a voulu exploiter la même mine, et a cherché à esquisser les traits caractéristiques des principaux personnages de la cour de Louis XIV. On trouvera bien de la présomption dans l'idée qui lui a fait ainsi associer son nom à ceux de Mignard et Rigaud; car ses portraits, quoique tracés avec esprit, ne peuvent guère inspirer de confiance. S'il est difficile de faire des portraits ressemblans, même en copiant d'après nature, comment espérer d'y réussir à deux siècles de distance? Évidemment ce ne peut être que des figures de fantaisie et pour la plupart des personnages choisis par M. de Musset, on aimera mieux avoir recours aux documens historiques de leur époque.

— *La Chartreuse de Parme* est un roman bien supérieur à ceux à côté desquels il se trouve ici placé, et en général à tous ceux qui se publient journellement en France. Sauf quelques incorrections de style, et certaines expressions qui rappellent parfois un peu trop la caserne ou le corps-de-garde, on ne peut que faire l'éloge de cet ouvrage qui offre un intérêt soutenu, une originalité piquante, et une peinture qu'on doit croire exacte des mœurs et de la société italiennes. Il serait difficile d'en faire une analyse complète, car autant le fond du récit est simple et peu compliqué, autant les détails, les incidens et les aventures du héros sont nombreux et enchaînés avec art, de manière à soutenir constamment la curiosité du lecteur. Fabrice, jeune seigneur italien du duché de Parme, assez mal élevé, mais doué d'un cœur généreux, d'une âme noble et d'une imagination exaltée, transporté d'admiration pour l'empereur Napoléon, à la lecture des bulletins de la grande armée, quitte sa famille, s'enfuit âgé de dix-sept ans à peine pour venir défendre la France contre l'inva-

sion des alliés. Il veut se battre, voir un champ de bataille, s'immortaliser avec le héros de la grande armée : c'est là son idée fixe, et dans sa naïve inexpérience de toute chose, il ne songe qu'à rejoindre les bataillons français, sans se douter le moins du monde de toutes les formalités nécessaires pour y être admis comme soldat. Aussi, le prend-on d'abord pour un espion, et sans la bienveillante amitié d'une jolie geôlière qui le fait évader, le pauvre Fabrice eût fort probablement été fusillé dans les vingt-quatre heures, vu qu'il avait un faux passe-port, et savait à peine quelques mots de français. Sa libératrice lui donne l'uniforme d'un hussard français mort dans la prison, et affublé de cet habit d'emprunt, armé d'un grand sabre de cavalerie, Fabrice s'approche gaîment du champ de bataille de Waterloo. Une vivandière, que sa jeunesse et sa bonne mine intéressent, lui procure un cheval. Ainsi monté et équipé, le jeune enthousiaste, malgré la terreur involontaire que lui cause l'aspect du triste spectacle qui l'entoure, brûle de se jeter au milieu de la mêlée afin de voir de près une une véritable bataille de la grande armée. Un incident vient bientôt le mettre à même de satisfaire complètement ce singulier désir. Son cheval, qui avait sans doute appartenu à quelque officier supérieur ou aide-de-camp, se lance tout-à-coup au galop à la suite d'une escorte qui passe près d'eux, et Fabrice se voit entraîné au milieu de sept ou huit hussards qui accompagnaient le maréchal Ney. Il parcourt ainsi tous les corps de l'armée au milieu d'une grêle de balles et de boulets, enivré par l'odeur de la poudre et par quelques verres d'eau-de-vie, se croyant déjà un héros et s'imaginant être, comme les guerriers du Tasse, entouré d'âmes nobles et sympathiques, dans la société desquelles la mort doit être aussi douce que glorieuse. Mais hélas! quelques biscayens viennent détruire tous ses beaux rêves ; un général tombe à ses côtés, des chevaux sont tués, et celui de Fabrice étant à peu près le seul en état de galoper, on enlève lestement notre jeune cavalier, et le général blessé, prenant sa place, part aussitôt bride abattue. Fabrice furieux se met à le poursuivre en courant et s'écriant : *Ladri*, *ladri*, voleurs, voleurs, et l'indignation le transporte à la pensée d'une pareille perfidie. Mais sur un champ de bataille il ne s'agit pas de faire du sentiment, surtout dans le milieu d'une déroute. Fabrice le comprend bientôt, s'empare d'un fusil et s'attache à une petite troupe de voltigeurs avec laquelle après maintes aventures il parvint à se sortir de la bagarre. Toute cette scène de bataille est parfaitement bien décrite. Rien de plus piquant que le contraste des illusions naïves du jeune homme exalté à côté de la désolante réalité qui lui montre l'égoïsme repre-

nant le dessus dès qu'il parvient à rompre les liens de la discipline, substituant l'instinct de la conservation à toutes les vertus généreuses, et changeant en bêtes féroces ces héros à la renommée chevaleresque. L'auteur a déployé dans ce morceau surtout un vrai talent de conteur, et y a semé une foule d'observations fines, de traits spirituels, de données philosophiques qui suffiraient seuls pour faire le succès de son livre. Ce sont les aventures de ce même Fabrice rentré dans la vie civile qui forment la suite du roman. Par convenance de famille, il est destiné à l'état ecclésiastique et se voit promptement porté aux plus hautes dignités, mais son caractère turbulent ne s'accorde guère avec sa vocation et lui cause encore de nombreuses mésaventures dont le récit est fort amusant. On y trouvera une peinture très-curieuse de toutes les intrigues d'une petite cour italienne, et des mœurs à la fois barbares et raffinées qui s'y rencontraient encore il y a vingt-cinq ans, qui peut être même ne sont pas tout-à-fait oubliées aujourd'hui, et peuvent servir à expliquer l'état d'abaissement dans lequel est tombé le peuple italien, après avoir tenu si long-temps le sceptre de la civilisation européenne.

RECUEILLEMENS POÉTIQUES ; par *Alphonse de Lamartine*. — Paris, 1839. 1 vol. in-8, 7 fr. 50 c.

Ce volume offre en général peu d'intérêt ; c'est de cette poésie qu'on appelle *intime*, exprimant des sentimens individuels, traitant des sujets qui pour la plupart sont fort indifférens au public. On y trouvera d'ailleurs bien des pièces médiocres, beaucoup de négligences, et à peine un ou deux morceaux dignes de l'auteur des *Méditations poétiques*. Mais cela ne paraîtra pas étonnant quand on verra quelle mince estime M. de Lamartine attache lui-même aujourd'hui à ses travaux littéraires. La lettre qu'il publie pour servir de préface à ses *Recueillemens*, est un morceau fort curieux qui plus que tout le reste sans doute attirera l'attention des lecteurs. Pauvres bonnes gens que vous étiez de vous imaginer que le poète était un profond rêveur, vivant d'une vie idéale plus que réelle, faisant de la poésie son occupation la plus chère et la plus sérieuse, travaillant sans cesse à plier son génie aux lois sévères de la pure harmonie ! Bien loin de là, M. de Lamartine ne fait des vers que comme vous fredonnez une ritournelle, en vous promenant, pour marquer la mesure du pas. C'est lui-même qui le dit, la poésie n'est pour lui qu'un simple délassement sans importance, une récréation matinale à laquelle il

se livre en attendant que commencent ses innombrables travaux de la journée, car à Saint-Point, M. de Lamartine est l'homme universel que chacun vient consulter de plusieurs lieues à la ronde, et qui n'a pas un moment de repos jusqu'au soir. Le député absorbe tout-à-fait le poète ; la renommée de celui-ci ne suffit plus à l'autre, et voyez comme il en fait fi, nous donnant à entendre qu'il n'a eu, pour l'acquérir, qu'à laisser courir sa plume sur le papier presque sans y songer ! Il y a dans cette prétention non-seulement quelque chose d'affecté qui touche de près au ridicule, mais aussi un malheureux exemple pour la jeunesse. Nous n'avons déjà que trop de ces petits faiseurs de vers qui croient leurs moindres pensées dignes de voir le jour et qui s'imaginent que pour être poète il n'y a qu'à se placer devant une table, la tête appuyée dans ses deux mains, puis songer et méditer n'importe sur quoi. M. de Lamartine va faire éclore, il faut s'y attendre, une nouvelle couvée de ces volumes jaunes et roses dans lesquels on ne trouve que plaintes et lamentations monotones sans la plus petite trace d'une idée originale, d'une pensée ingénieuse. Dieu nous garde des poètes qui font des vers pour marquer le pas en marchant ! C'est à cette déplorable méthode, sans doute, qu'il faut attribuer des strophes telles que la suivante :

Car l'homme éclos un jour d'un baiser de ta bouche,
Cet homme dont ton cœur fut la première couche,
Se souvient à jamais de son nid réchauffant,
Du souffle où de sa vie il puisa l'étincelle,
Des étreintes d'amour au creux de ton aisselle,
Et du baiser fermant sa paupière d'enfant !

Quel style empêché ! quelles images à la fois triviales et prétentieuses, quelle harmonie pénible ! Cela rappelle la *Pensée d'Aout* de M. Sainte-Beuve. Certes, l'auteur des *Méditations poétiques* n'écrivait pas ainsi, et l'on ne peut s'empêcher de croire que les travaux du député ont singulièrement amorti la verve du poète.

M. de Lamartine paraît trouver fort mauvais qu'on le blâme de vouloir jouer un rôle politique, et en effet, je ne vois pas de quel droit on prétendrait le condamner à ne faire jamais que des vers. Mais dans ce qu'il dit sur l'obligation où est tout homme intelligent de prêter à son pays le secours de ses lumières, il semble oublier que la carrière politique n'est pas la seule dans laquelle on puisse se rendre utile, et qu'il est d'autres tribunes que celle de la Chambre des députés. Le poète peut exercer une influence non moins grande que le législa-

teur, et pour accomplir leur tâche de la manière la plus complète, il est certainement indispensable que chacun se renferme dans sa sphère. Mais il est vrai aussi que pour obtenir cette autorité, le poète doit chanter dans ses vers autre chose que lui-même et ses propres sensations, sortir de son individualité, et employer son talent à l'œuvre de la régénération sociale. La poésie ne doit pas être pour lui un vain arrangement de mots sonores dont l'harmonie ne sert qu'à masquer le vide ou la stérilité de la pensée.

Le premier tort de M. de Lamartine, est de s'être d'abord engagé dans une fausse route. Dans ses méditations et ses harmonies, il s'est posé en poète catholique consacrant sa lyre aux seules inspirations du sentiment religieux, et se livrant avec enthousiasme aux rêveries mystiques. Une pareille tendance ne pouvait produire de bien grands résultats; c'était se condamner à rester tout-à-fait en dehors du mouvement des esprits et de la marche des idées, et renfermer son talent dans une sphère trop étroite pour le génie. Notre poète l'a bientôt senti malgré l'accueil brillant fait à ses œuvres ; il a vu que son influence n'était que secondaire, que ses chants étaient applaudis comme un harmonieux écho du sentiment religieux dont le réveil était un besoin général, mais non point comme une voix d'en haut venant indiquer au monde la route à suivre, ni comme un phare capable de guider l'homme au milieu des ténèbres épaisses qui lui cachent la vérité! On peut retrouver dans les *Souvenirs d'Orient* plusieurs traces de cette déception, et, en particulier, l'entrevue du poète avec lady Stanhope nous le montre s'apprêtant à chercher une gloire nouvelle hors du domaine de la poésie, et se préparant à dédaigner celle-ci comme un instrument dont il n'a pas obtenu ce qu'il en attendait. Dès lors aussi l'on peut observer un changement complet dans la tendance de ses écrits, C'est une véritable métamorphose; d'un catholicisme exagéré, il passe à une espèce de protestantisme : il attaque dans *Jocelyn* le célibat des prêtres, il se montre déiste pur dans la *Chute d'un ange*; enfin ses *Recueillemens poétiques* renferment plusieurs morceaux, tels que *l'Epître à M. de Genoude*, qui ne sont que l'expression du doute philosophique. Cette gradation est en vérité fort curieuse, et ce n'est du reste pas seulement chez M. de Lamartine qu'on peut l'observer ; il ne fait en cela que suivre la pente tracée par La Mennais, chemin par lequel en effet les catholiques éclairés semblent devoir être tous appelés à passer. Mais l'auteur des *Méditations* et des *Harmonies* peut bien moins encore que celui de l'*Essai sur l'indifférence* espérer d'exercer sur son époque une action puissante. Député ou poète, il restera toujours

isolé au milieu d'un nuage, tandis que le public cherchera vainement à découvrir ses convictions et les principes qui leur servent de base.

LE VOL DES HEURES, poésies par *Ferdinand Dugué*. — Paris, chez Renduel, 1839. In-8.

Le talent poétique ne manque pas à M. Dugué; il a le sentiment de l'harmonie, et son style, en général pur, offre fort peu de ces écarts si communs chez nos poètes aujourd'hui. Le principal reproche qu'on peut adresser au nouveau volume qu'il publie, c'est de ne présenter encore, comme les recueillemens de M. de Lamartine, qu'un intérêt bien borné, parce qu'il ne renferme que des pièces destinées à exprimer des sensations et des idées qui sont tout-à-fait personnelles à l'auteur, ne se rapportent qu'à lui et intéresseront fort peu le public. Mais du moins M. Dugué est le premier à reconnaître ce défaut, et si cela ne l'empêche pas de publier des poésies intimes, c'est qu'il pense que dans le tableau de ses erreurs, de ses peines et de ses luttes, d'autres jeunes gens pourront puiser des leçons utiles. On y trouve des chants d'amour d'abord, puis des rêves de gloire, d'ambition, le découragement qui suit les déceptions, et enfin l'élan religieux qui console, relève et régénère. C'est bien là l'histoire de ces jeunes esprits impatiens, qui, au milieu du scepticisme de notre siècle, tentent d'abord les voies les plus téméraires, se lancent follement sur une mer orageuse, et battus des vents, heurtés contre tous les écueils, se réfugient dans le premier port qui s'offre à eux pour retrouver le calme et guérir leurs plaies. La religion les séduit par sa poésie mystique, qui remplace dans leur cœur l'amour charnel par l'amour divin. Une fois la première fougue des passions assouvie, ce dernier amour leur présente, comme compensation et comme expiation à la fois, ses extases qui ne sont pas sans charmes pour des âmes exaltées. Ils y trouvent un écho des chants de leur première ivresse, et parfois il en résulte un singulier mélange d'idées profanes et religieuses, un étrange amalgame d'inspirations ascétiques et d'expressions passionnées, de descriptions voluptueuses. Les poésies de M. Dugué peuvent en fournir des exemples, car il se pose précisément en nouveau converti, et cette conversion paraît exister plutôt dans son imagination que dans la réalité; c'est une illusion de poète, s'il est permis de s'exprimer ainsi, et l'on pourrait citer maintes strophes, dans lesquelles on voit l'amour mondain reprendre le dessus et donner à la plume de

l'écrivain une allure bien plus aisée et bien plus franche. Mais je préfère choisir une citation propre à faire apprécier le talent poétique de M. Dugué, et en même temps à donner une idée du but de ce recueil.

L'avenir nous attend, mes frères!... marchons tous!
Les bons et les mauvais, les sages et les fous,
Unis ou désunis, qu'importe!
Le rameau d'olivier ou le glaive à la main,
Faisons tous notre tâche, et suivons le chemin
Où notre destin nous emporte!...

Mais, soit que nous prenions pour guides ici-bas
Ou l'amour de la paix ou l'amour des combats,
L'orgueil, la clémence ou la haine,
Après avoir jugé nos aïeux, quelque jour,
Amis, nous aurons tous pour juge à notre tour
La postérité souveraine!

Mais, soit que nous marchions d'un pas rapide ou lent,
Par la vallée ombreuse ou le coteau brûlant,
Dans la solitude ou la foule,
Nos sentiers, quelque jour, doivent se réunir
Vers un terme suprême, et nos flots s'engloutir
Dans une mer où tout s'écoule!...

Oh! quand l'heure viendra de descendre au tombeau,
Puissions-nous sur nos reins apporter un fardeau
Plus lourd de douleurs que de crimes;
Puissions-nous tous, exempts de crainte ou de remords,
Compter derrière nous, le jour de notre mort,
Plus de bourreaux que de victimes!

Et, quand nous paraîtrons aux pieds de l'Éternel,
Puissent par un échange égal et fraternel,
Nos âmes unir leur prière,
Et les meilleurs alors pour les autres payer,
Afin qu'il daigne tous nous admettre au foyer
De l'impérissable lumière!...

ORIGINE DE LA FORME DES CARACTÈRES ALPHABÉTIQUES de toutes les nations, des clefs chinoises, des hiéroglyphes égyptiens, etc., démontrée au moyen de 34 tableaux comparatifs d'alphabets anciens et modernes, contenant près de 6,000 caractères autographiés sur le travail même de l'auteur, précédés d'un discours préliminaire très-étendu et du texte explicatif des tableaux; par *Moreau de Dammartin*.— Paris, chez l'auteur, passage Molière, n. 4. 1839. In-4, 8 fr.

M. Moreau de Dammartin a conçu un système fort ingénieux pour expliquer l'origine des caractères alphabétiques et résoudre ainsi l'un des problèmes les plus difficiles de la science étymologique. C'est dans les constellations célestes qu'il voit la source primitive de toutes les formes de la langue écrite. Les groupes d'étoiles, circonscrits par des lignes tracées de maintes manières diverses chez les différens peuples, ont donné, selon lui, naissance aux innombrables caractères des alphabets. En effet, une fois le zodiaque tracé, chacune de ses figures ayant sans doute un nom qui commençait par une intonation particulière put devenir le signe représentatif de cette intonation. Dans la langue chinoise seulement, qui offre un système d'écriture différent de toutes les autres, la sphère étoilée, une fois peuplée de génies symboliques, ayant dans la langue parlée un nom monosyllabique, l'image même de cet être, ou plus souvent encore, une copie du groupe d'étoiles dont il était devenu l'équivalent, servit à la représentation et de cet être et de ce monosyllabe. Cette assertion est appuyée par 34 tableaux dans lesquels l'auteur compare les diverses figures du zodiaque avec les alphabets anciens et modernes, et fait voir les modifications successives qu'ont subies les différens caractères des langues.

Les douze signes célestes qui sont employés par les Chinois, pour la dénomination des heures, auraient également fourni les élémens de l'alphabet hébreu et par suite de tous les autres alphabets. On trouve en effet dans les tableaux de M. Moreau de Dammartin de fortes présomptions en faveur de ce système; le rapprochement de tant de caractères en apparence d'abord, si peu semblables, fait voir une foule d'analogies entre eux, et semble mettre le savant sur la voie de découvrir le secret de toutes leurs transformations et de les rattacher à une origine commune et unique. Les hiéroglyphes égyptiens eux-mêmes viennent se ranger à la suite de cette série, et le voile mystérieux qui les enveloppe se déchire en partie.

On objectera peut-être que l'existence de l'écriture a pu précéder la connaissance du ciel, et que les dénominations fantastiques données aux constellations sont dérivées des rapports

que les figures tracées par leurs étoiles avaient avec les formes de la langue écrite. Mais ce serait retourner la question d'une manière peu soutenable, car ces constellations ne représentent pas des mots, mais seulement les lettres initiales de leurs noms, et souvent même de simples élémens assez grossiers de ces lettres sans doute perfectionnées plus tard par l'usage. D'ailleurs, aujourd'hui l'analogie des diverses langues est généralement reconnue, et soit qu'on les fasse toutes dériver d'une seule souche primitive, soit qu'on les regarde comme nées sur plusieurs points à la fois sous l'impression d'organes semblables, de sentimens et de passions analogues, mais modifiées par les circonstances extérieures du climat et du genre de vie, l'identité de leurs principes fondamentaux est un fait qui ressort de toutes les recherches des savants. Pourquoi donc refuserait-on d'admettre aussi une commune origine pour les signes divers qui servent à représenter ces langues ? Les premiers âges de l'humanité sont cachés pour nous dans des ténèbres profondes que l'on ne parviendra sans doute jamais à dissiper entièrement. Mais chez tous les peuples dont l'histoire nous a conservé les annales, nous voyons le développement intellectuel suivre à peu près la même marche, et nous pouvons sans trop de témérité en conclure que cette identité dut aussi présider au développement primitif de l'homme. Bien plus, presque toutes les traditions s'accordent à désigner un seul et même point du globe comme le berceau de tout le genre humain, et il est au moins fort probable que quelques contrées de la terre furent peuplées avant toutes les autres. On peut donc dire que le travail de M. Moreau de Dammartin est dans la voie de la vérité, et alors même que l'on rejetterait son système d'origine astronomique, on ne pourra, je crois, contester le principe d'analogie que ses tableaux présentent d'une manière si remarquable. La question du zodiaque demande d'ailleurs à être examinée par les savans, et ne saurait être facilement tranchée. Elle a déjà donné lieu à bien des discussions envenimées de part et d'autre par l'esprit de parti et par des passions tout-à-fait étrangères à l'amour de la vérité. M. Moreau ayant cru retrouver dans deux constellations les figures de deux personnages plus ou moins fabuleux de l'histoire chinoise, savoir : l'empereur *Fou-hy* et le sage *Confucius*, on lui reprochera sans doute de renouveler ce dangereux système d'interprétation dont quelques auteurs ont fait un si déplorable abus. Mais la modestie de ses assertions qu'il ne présente que comme des conjectures, et les analogies aussi frappantes qu'ingénieuses sur lesquelles il s'appuie, sont des gages de sincérité et d'érudition qui doivent l'exempter de tout reproche à cet égard. Je terminerai cet article en citant un extrait du curieux passage qui a rapport

à Confucius ou Kong-feu-tseu, et qui ne peut manquer d'attirer l'attention de tous ceux que de semblables études intéressent :

« Montons la sphère des constellations de façon que le Capricorne soit au bord oriental, comme il s'y trouve au lever du soleil le jour du solstice d'hiver, puis parcourons les principaux traits de l'histoire du philosophe chinois.

» Kong-tseu naquit en hiver le treizième jour de la onzième » lune de la vingt-deuxième année du règne de Siang-Koung, » époque que l'on dit répondre au mois de décembre de l'année 551 avant J.-C., et aux environs du solstice (le jour même probablement).

« L'animal fabuleux et unicorne Ki-lin (le monocéros des Grecs, la licorne des sphères orientales), ce ki-lin (13069-1369) ou (13069-1308), « qui ne paraît que pour annoncer des choses » heureuses, parut dans le jardin de la maison où naquit le » philosophe, et fit sortir de son estomac une pierre de jade » sur laquelle on lisait : Un enfant pur comme l'onde naîtra » quand les Tcheou seront sur leur déclin ; il sera roi, mais » sans aucun domaine. » Mais, lorsque le soleil achève sa dernière révolution, le Capricorne étant au couchant, la première constellation qui paraît à l'orient est la Licorne, animal céleste qui a sur le poitrail un petit quadrilatère composé de six étoiles, dont les trois supérieures sont immédiatement placées sur l'équateur qu'elles aident à reconnaître ; ce quadrilatère offre donc comme un tableau annonçant pour le lendemain le lever du soleil nouveau.....

« Au moment de la naissance de Kong-tseu, deux dragons » furent vus dans les airs au-dessus de la maison où il naquit, » et cinq vieillards entrèrent ensemble dans l'appartement de » la mère. » Mais quel est l'aspect du ciel un instant avant le lever du soleil ? Tournons-nous vers l'orient et examinons la sphère telle que nous l'avons montée. A droite et à gauche au-dessus de notre tête sont deux monstres énormes, le dragon du Pôle et le serpent d'Ophiuchus ; et que remarque-t-on dans l'hémisphère visible ? Cinq constellations à formes humaines, lesquelles sont Céphée, Hercule et Bootès d'un côté, Ophiucus et le sagittaire de l'autre, ces derniers faisant partie de l'hémisphère inférieur. Une gravure, représentant les deux dragons et les cinq vieillards, divise également ces derniers en deux groupes, l'un de trois, l'autre de deux.

« On entendit ensuite une musique harmonieuse, dont une » troupe de musiciens célestes (tout est céleste dans cette » histoire) faisait retentir les airs en chantant : *Tout le ciel » tressaille de joie à la naissance du saint fils.*

» Cet enfant miraculeux, annoncé comme un présent du » Ciel, portait sur son corps les différens présages de ce qu'il

» devait être un jour.» Son portrait, que nous donnons tableau 13 *bis*, nous a paru n'être autre chose que le résultat d'un tracé d'étoiles expliquant jusqu'aux moindres particularités de la gravure; son bonnet est formé des étoiles de la couronne boréale ; l'aiguille qui le traverse y est singulièrement motivée aussi bien que la forme extraordinaire de sa figure, dont la couleur sombre est due, non point à la fumée des lampes sans cesse allumées devant son image, mais à l'absence totale d'étoiles, sinon celles qui en forment le contour, et celles des yeux. Ajoutons que la tablette à écrire qu'il tient, est formée des étoiles de la tête du serpent d'Ophiuchus..... »

Si les données de M. Moreau de Dammartin se vérifient et sortent triomphantes de la discussion, elles offriront une mine féconde de découvertes précieuses, soit pour l'étude des langues et des hiéroglyphes , soit pour celle des étymologies et pour l'explication des idées symboliques qui semblent dominer dans tout ce qui nous vient de l'antiquité.

DICTIONNAIRE GÉNÉRAL ET GRAMMATICAL des dictionnaires français, extrait et complément de tous les dictionnaires anciens et modernes les plus célèbres; par *Napoléon Landais*. 4e édition. — Paris, chez Didier, 1839. 2 vol. in-4, 30 fr.

Le dictionnaire de Napoléon Landais a obtenu un immense succès, qu'il a dû en partie à l'habileté de ses éditeurs, en partie au mérite réel qu'avait dès la première publication le travail de l'auteur, mais surtout à ce qu'il était plus complet qu'aucun autre dictionnaire. Les changemens, les corrections, les augmentations que M. Landais a faits à la troisième édition , lui ont donné un nouveau prix, et quoiqu'il ne puisse avoir la même autorité que le dictionnaire de l'Académie , bien des gens le préfèrent à celui-ci, parce qu'il renferme tous les mots techniques, peut tenir lieu de dictionnaire géographique et offre un vocabulaire mythologique assez étendu. En admettant dans son alphabet ces deux dernières catégories de mots ou de noms, M. N. Landais est sorti peut-être du cadre que comportait le titre de son livre, mais il a doublé son utilité et l'on ne songera guère sans doute à lui en faire un reproche. Quant aux termes techniques, ils sont d'une telle importance, d'un emploi si continuel, que l'on ne comprend pas comment un dictionnaire peut s'en passer. Celui de l'Académie, qui a pour but de fixer d'une manière certaine l'état de la langue, ses richesses, ses progrès et sa marche, ne devait certainement

pas exclure ainsi une foule de mots servant à désigner des objets qui sans cela ne peuvent être nommés; ce qui paraît absurde, puisque le premier soin de toute langue est de donner des noms à toutes les choses que l'homme est appelé à voir et à employer. Mais le travail de l'Académie s'était renfermé dans un cercle purement littéraire, et maintenant, elle en prépare un nouveau sous le titre de *Dictionnaire historique* qui comblera tout-à-fait cette lacune. M. N. Landais a voulu la devancer dans cette tâche, et pensant qu'un dictionnaire devait contenir absolument tous les mots usuels, lors même qu'ils ne sont pas d'un emploi très-fréquent, ou n'appartiennent pas au style le plus pur, il a réuni tous les termes des arts et métiers, les noms scientifiques, ceux de la marine, etc., de manière à offrir à côté de la langue du littérateur celle du savant, le langage de l'artisan et ses nombreuses richesses. Il a même cru bien faire en n'omettant aucun de ces mots barbares, dérivés du grec, et qui n'ont de français que leur terminaison, dont la science a depuis quelques années encombré toutes ses nomenclatures. Cependant, pour ces derniers, on peut dire que leur place semble plutôt devoir être ailleurs que dans un dictionnaire français, et nous citerons à ce sujet l'opinion exprimée par M. Charles Nodier dans un spirituel discours adressé à l'Académie.

« L'instruction du peuple est devenue présomptueuse comme toutes les instructions faussées. Le peuple ne voit pas sans humiliation qu'on méprise ses nomenclatures. Il en conclut peu à peu que ce qui n'est que français n'est pas tout-à-fait français. Sa vanité blessée finira par se réfugier dans le grec, et les exemples ne lui manquent pas, grâce au charlatanisme des chimistes, des naturalistes et des médecins.

Ambulaïarum collegia, pharmacopolæ.
. . . . . . Mimæ, balatrones. . . . .

» C'est un moyen comme un autre de retourner à la langue grecque, et de justifier par la synthèse le savant paradoxe d'Henri Estienne; mais ce n'est pas la peine alors de faire le *Dictionnaire de la langue française*, car dans cinquante ans elle n'existera plus. On l'apprendra dans Schrevelius.

» Au nom du Ciel, messieurs, si vous voulez faire une coupe réglée dans le *dictionnaire*, tenez-vous-en à ces mots scientifiques si dépourvus d'analogie, si grossièrement hybrides, si maladroitement cousus à leurs désinences, si barbares et si mal faits, qui ne présentent aucune idée nette à la pensée des ignorans, qui font sourire de pitié les gens instruits, et qu'il serait grand temps de reléguer parmi les langues occultes à

côté du chiffre des diplomates et de l'argot des filous. Criez avec moi : *Timeo Danaos, et dona ferentes ;* vous trouverez de l'écho parmi les hommes éclairés qui pratiquent notre belle langue en connaissance de cause, et vous ne choquerez pas les autres, car les fabricateurs de la nouvelle langue grecque ne sont pas de force à entendre votre latin. »

Tout cela est fort bien dit, et il est en effet très-désirable qu'une réforme s'opère à cet égard; mais en attendant qu'elle soit faite, il faut cependant qu'un dictionnaire renferme ces mots barbares dont l'explication est d'autant plus nécessaire qu'ils se rencontrent sans cesse dans les livres. Si l'argumentation de M. Nodier est juste pour l'Académie, elle ne peut s'appliquer de même à M. N. Landais, qui, ne possédant point la même autorité pour fixer la langue, ne pouvait avoir d'autre but que de faire un dictionnaire aussi complet que possible.

Un des avantages de ce dictionnaire est d'offrir des tableaux de conjugaison de tous les verbes irréguliers et de donner dans ses exemples la solution de la plupart des difficultés grammaticales. Par la multiplicité de ses usages il remplace plusieurs livres à la fois chers et volumineux. Aussi est-il probable que son succès ne se ralentira pas malgré le nombre considérable des exemplaires qui ont été placés jusqu'à présent.

CHRONOGRAPHIE, ou Description des temps contenant toute la suite des souverains des divers peuples, des principaux événemens de chaque siècle et des grands hommes qui ont vécu depuis la création du monde jusqu'à la fin du dix-huitième siècle ; par *Barbeu-Dubourg*. Nouvelle édition, contenant des additions importantes, augmentée d'une Table des matières par ordre alphabétique, et d'un Essai de statistique royale ; par un ancien élève de l'École polytechnique. — Paris, 1838. In-folio.

L'ouvrage de M. Barbeu-Dubourg, publié pour la première fois il y a quatre-vingt-quatre ans environ, et depuis longtemps épuisé, a servi de modèle à la plupart des travaux du même genre dont les auteurs ont amplement puisé à cette source sans se croire obligés de le dire. C'était une grande carte offrant l'ensemble de tous les événemens de quelque importance depuis la création du monde, une espèce de mappemonde de l'histoire universelle, dans laquelle au moyen de lignes horizontales était indiquée la filiation des divers empires, tandis que des perpendiculaires servaient à compter les années. La nouvelle édition que j'annonce ici est due aux soins de M. le colonel Bontemps, militaire distingué qui, sorti de l'école Polytechnique, remplit d'abord une chaire de pro-

fesseur, puis sut arriver dans l'état-major de l'ancienne armée jusqu'à un grade élevé. Je ne crains pas de soulever le voile de l'anonyme sous lequel il s'est modestement caché, car les importantes modifications qu'il a faites à la carte de Barbeu-Dubourg, et les intéressantes additions dont il l'a augmentée, en font réellement un ouvrage tout nouveau d'un mérite fort remarquable. Non-seulement il l'a complétée jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle, mais il en a changé quelque peu la disposition, de manière à en rendre l'usage plus facile et plus commode. Au lieu d'indiquer chaque année par des lignes perpendiculaires qui, trop rapprochées, rendaient le tableau confus, il n'a laissé subsister ces lignes que de dix en dix ans ; et au moyen d'une petite échelle décennale en ivoire qui se trouve annexée au signet de manière à pouvoir être placée sur toutes les parties de la carte, on détermine l'année de chaque règne ou événement. Pour faciliter encore les recherches, M. Bontemps a dressé une table alphabétique qui offre un véritable répertoire de chronologie universelle, de la plus grande utilité. De courtes notices sur tous les noms de souverains ou d'hommes célèbres en font un mémorandum très-bon à consulter. Mais l'addition la plus importante, et qui joint à l'utilité le mérite de l'originalité, c'est l'essai de statistique royale, dont je ne crois pas que personne se fût occupé avant lui. Barbeu-Dubourg avait imaginé d'indiquer par des signes conventionnels les diverses qualités des monarques, leurs vices et leurs vertus, ainsi que les différens genres de célébrités des hommes illustres. M. Bontemps a ajouté quelques signes encore pour mieux préciser cette distinction ; puis profitant des données que lui fournissait à cet égard la liste de tous les chefs qui ont eu le pouvoir entre les mains chez tous les peuples de la terre, il a dressé un curieux tableau dans lequel on les voit rangés sous ces diverses catégories de vices, de vertus, de qualités morales ou intellectuelles.

C'est un sujet de méditations pour le philosophe, et un élément nouveau fourni à la discussion politique. Dressée avec impartialité, cette statistique, tout en montrant les dangers de la monarchie absolue, qui peut mettre quelquefois les destinées d'un peuple entre les mains d'un imbécile, d'un fou ou bien d'un méchant, servira aussi à prouver que l'on a beaucoup exagéré les accusations portées contre les rois en général. Il est vrai que l'esprit de parti ne tient pas compte des circonstances de temps, de lieu, et d'éducation qui, aux yeux de l'historien, excusent bien des erreurs.

Dans des tableaux particuliers M. Bontemps donne la statistique séparée des souverains de France, d'Angleterre, de

l'empire d'Orient et de Russie. Ce sont des données fort curieuses qui prêtent à la chronographie un intérêt tout nouveau, et la présentent sous un aspect encore presque inconnu en montrant quel parti l'esprit philosophique peut tirer de ses nomenclatures.

LES BOURBONS DE GORITZ et les Bourbons d'Espagne ; par le comte *Robert de Custines*. Paris, 1839. In-8°, 8 fr.

Voici une de ces publications qui montrent jusqu'où peut aller l'adulation niaise de l'esprit de parti. On dira sans doute que c'est du dévouement noble et courageux. Mais c'est du dévouement de courtisan qui, dans ce qu'il appelle les princes légitimes, voit des demi-dieux dont les faiblesses mêmes et les fautes sont à ses yeux des vertus. Quant au courage, franchement il n'y avait pas grand danger à courir; la publication de ce volume en est la preuve, et l'on y trouvera aussi un exemple des progrès qu'a faits en France la vraie liberté. En effet sous quel régime fut-il permis de faire ainsi hautement l'apologie du passé et de dénigrer avec tant de mépris le présent? M. R. de Custines, en galant chevalier français, a servi de guide et de protecteur à la princesse de Beira, dans son voyage à travers la France pour se rendre auprès de don Carlos. Il a réussi à la soustraire aux recherches de la police française, qui ne se souciait guère, je crois, d'une semblable capture dont elle eût ensuite été fort embarrassée, et il décrit avec beaucoup d'emphase les fatigues, les inquiétudes, les périls de la route, et surtout le sang-froid magnanime de l'auguste voyageuse. C'est, on peut le dire, du vrai pain béni de cour, dont se régaleront avec délice tous les fidèles légitimistes. Mais pour les autres lecteurs qui forment la grande majorité du public, rien ne paraîtra plus ridicule que le ton de grand seigneur, que le style aristocratique de cette relation. Un douanier suisse, s'approchant de la voiture de M. de Custines, lui demande son passe-port : « Insolent « coquin! » répond le noble comte. Le douanier lui fait observer que le papier ne porte pas les noms de tous les voyageurs : « Insolent coquin! » répète le comte. Le flegmatique douanier, qui ne connaît que sa consigne, déclare qu'il ne peut laisser passer la voiture sans consulter son supérieur : « Insolent coquin! » reprend encore le comte. Ne voilà-t-il pas un précieux échantillon? Cela vaut presque le *goddam* de Figaro, et l'on peut dire qu'*insolent coquin!* est le nerf de la langue aristocratique.

Mais voici qui est plus sublime encore : M. de Custines regretta presque qu'on ne le forçât pas de rebrousser chemin vers l'Autriche, où il eût appris à vivre à cet *insolent coquin* en lui faisant administrer la schlague. En vérité, bien lui en prit de ne pas faire cette réflexion tout haut, car elle aurait pu n'être pas du goût de ce pauvre douanier, et, en Suisse, la loi ne permet pas plus au grand seigneur qu'au laquais d'insulter un agent de l'autorité. Ces *insolens coquins* de républicains n'aiment point du tout les coups de bâton, et s'ils méprisent de plates injures, il ne fait pas bon d'en venir aux menaces avec eux. Du reste, les Bourbons de Goritz et les Bourbons d'Espagne fournissent à l'auteur un texte inépuisable d'admiration et d'adoration. Mais on peut dire de ce livre ce que M. de Vaublanc dit dans ses souvenirs de tous ceux du même genre qui ont paru jusqu'ici : On n'y trouve pas un conseil utile, pas une réflexion sage, pas un détail qui prouve que les leçons de l'expérience ont porté quelque fruit. Rien appris, rien oublié, peut servir aujourd'hui comme jadis de devise au parti.

RÉVOLUTIONS DES PEUPLES DE L'ASIE MOYENNE, influence de leurs migrations sur l'état social de l'Europe, avec carte et tableau synoptique par *A. Jardot*. — Paris, 1839. 2 vol. in-8, 16 fr.

Ce livre, écrit avec clarté, paraît être le résultat d'études profondes et consciencieuses. Il présente un tableau historique fort intéressant dans lequel on peut suivre la marche des diverses peuplades qui du sein de l'Asie sont venues fondre sur l'Europe, envahir ses contrées et donner naissance aux différentes nations qui l'habitent aujourd'hui. On y trouve également des détails curieux sur les révolutions subies par les peuples de l'intérieur même de l'Asie. L'histoire de l'empire chinois tient surtout une place importante dans ce résumé. Quoique obligé, par les limites qu'il s'était imposées, de glisser rapidement sur les événemens qui se pressent en foule autour de son sujet, l'auteur a su exciter et soutenir l'intérêt d'une manière fort remarquable. Il jette une vive lumière sur ces migrations dont les fils embrouillés sont si difficiles à démêler dans l'histoire. Son livre est accompagné d'un tableau synoptique qui expose en son entier le système de l'auteur, et montre l'ordre suivi par les peuplades émigrantes ainsi que leur marche et leur destinée.

RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

L'ORAISON DOMINICALE expliquée en neuf sermons; par *J. Martin*, pasteur de l'Eglise de Genève. 2me édit. — Paris et Genève, chez Ab. Cherbuliez et Cie, 1839. 1 vol. in-12, 2 fr.

Ces sermons se font remarquer par la simplicité et la clarté la plus grande; destinés d'abord pour la campagne, ils offrent une explication de l'Oraison dominicale à la portée de toutes les intelligences; puis, prêchés plus tard dans une chaire de la ville, ils y ont été accueillis avec une faveur qui a engagé l'auteur à les publier. La première édition s'est écoulée rapidement, et un tel succès a fait penser qu'il serait utile d'en publier une nouvelle d'un prix plus modique. C'est un excellent petit livre d'édification, où l'on trouve une piété vive, élevée, un langage noble, souvent éloquent, une application ingénieuse des préceptes du christianisme aux circonstances les plus ordinaires de la vie. Il pourra être employé utilement pour l'instruction religieuse des jeunes gens, et prendra place parmi les ouvrages les plus convenables au culte domestique. M. Martin a, selon nous, fort bien fait de laisser de côté l'exégèse, et de s'attacher à l'explication la plus simple, à l'interprétation la plus commune de l'Oraison dominicale. Il nous dit, dans son avertissement, que quelques journaux le lui ont reproché; mais, en vérité, n'aurait-ce pas été manquer le but que de faire un traité de théologie dont le public n'eût retiré nul profit, car il ne l'aurait probablement pas lu? Pour réveiller le sentiment religieux, il faut parler surtout au cœur, et le meilleur moyen de combattre l'égoïsme avec tout son cortége de passions mauvaises, c'est de le suivre pas à pas dans sa marche, dans ses conséquences, de montrer sans cesse le triste contraste qu'il présente à côté des vertus chrétiennes. Le pasteur assure son influence d'une manière plus efficace en empruntant le langage d'un père qui parle à ses enfans.

« Eviter tout ce qui a l'air étudié dans les formes et l'expression; se servir d'un langage naturel, populaire même quelquefois, donner à son discours l'apparence d'une conversation intime, chaleureuse, familière sans bassesse; en un mot, faire dans sa pensée, de la chaire chrétienne, le chevet du lit d'un malade ou d'un mourant, c'est non-seulement rester dans le vrai, c'est aussi s'attirer la confiance de son auditeur et prendre de l'autorité sur lui; c'est le convaincre

toujours plus qu'il ne s'agit d'autre chose dans le temple, pour le prédicateur comme pour lui, que des intérêts les plus graves et les plus élevés; c'est se donner la plus grande chance d'arriver au cœur de ses frères et de produire, non peut-être, les effets les plus beaux, mais les plus puissans et les plus utiles. »

Cette idée, aussi juste que féconde, est non-seulement énoncée, mais encore mise en pratique avec succès par M. Martin, et l'on peut ajouter que, dans ses sermons, la simplicité n'exclut point la profondeur, ni l'utilité l'éloquence. Il n'o- met aucune des leçons, aucun des devoirs importans qui ressortent des diverses demandes de la prière chrétienne, et extrait suivant que nous empruntons au dernier de ses sermons, intitulé *Dieu et l'homme*, prouvera qu'il sait aussi reêtir ses pensées d'un style plein d'élévation et de noblesse.

« Oui, si j'avais un frère, un ami, un être quelconque à former à la connaissance et à l'adoration de son créateur, je voudrais pouvoir le conduire, d'abord dans une de ces réunions de savans qu'un récent usage vient d'établir dans nos contrées; je voudrais qu'il entendît tour à tour parler ces hommes, chacun sa science. Celui-ci développant la merveilleuse histoire de ces mille phalanges d'êtres animés, de toute grandeur, de toute forme, visibles ou non visibles, qui vivent sur la terre, dans la terre, dans les eaux et dans les airs. Celui-là racontant les mœurs et la structure de ces innombrables nations de plantes, *depuis le cèdre jusqu'à l'hysope*[1], qui habitent le séjour de l'homme, et dont une seule, la moindre de toutes, le confond d'admiration. Le physicien, le chimiste viennent ensuite apporter de nouveaux sujets d'étonnement; ils disent les lois mystérieuses de la nature, ces élémens cachés, ces magiques transformations; ils parlent des miraculeux effets de ces forces jadis inconnues, l'électricité, le magnétisme, ces fluides nerveux de notre monde qui le font tressaillir et vivre. Puis le géologue nous conduit dans les entrailles de notre globe; il en décrit les merveilles, il en suppute les révolutions et les déluges; il raconte la naissance des Alpes; il retrouve la trace et les restes de ces gigantesques habitans, qui se mouvaient sur la terre avant qu'Adam fût né. Un autre s'empare du corps humain, et nous montre avec quel art et quelle divine prévoyance a été construite, dans son ensemble et dans chacune de ses parties, cette machine, la plus étonnante que l'homme puisse étudier. Un autre encore... Mais où vais-je? Je ne puis pas même faire ici l'appel de toutes ces sciences. Et chacun trouve la sienne la plus

[1] I Rois, IV, 33.

importante, la plus belle, la plus admirable, chacun voudrait avoir dix vies à lui consacrer. Avançons, avançons, se disent-ils, sur ces routes si magnifiques et si riches. Oh! comme la nature nous a étalé ses secrets! oh! que notre âge est fécond en découvertes! s'écrient-ils tous ensemble, comme s'écriaient les savans, il y a vingt siècles, et comme ils s'écrieront dans vingt siècles encore. Eh bien! il n'y aurait pas dans tous ces discours un seul mot de piété que, l'âme émue, je me tournerais vers mon frère et mon ami, et je lui dirais: As-tu senti la grandeur de Dieu dans ses œuvres?......

« Veux-tu, ô homme, connaître toutes les œuvres de ton Créateur? Perfectionne tes instrumens... ou plutôt laisse là ce débile secours; prends quelque chose de plus puissant, élance-toi par la pensée à travers l'espace, franchis d'un bond des milliards d'étoiles, de systèmes et de mondes; marche, marche toujours, et quand ta pensée sera lasse, arrête-toi et regarde: tu n'es pas au centre de l'univers! Devant toi s'étendent d'autres cieux, d'autres mondes, d'autres multitudes de sphères, qui chantent dans leur sublime langage les louanges du Très-Haut!... A cette vue, ma raison chancelle, le vertige me saisit, je succombe sous le poids de l'admiration et de l'épouvante!... Et quand, de ces hauteurs infinies, je ramène un regard sur la terre, et sur moi..... un cri s'échappe de mon âme oppressée: Mon Dieu, que l'homme est petit!.. Mais quoi! cette terre qui n'est qu'une imperceptible goutte dans l'océan des mondes, est-ce que l'œil de Dieu, l'œil même de Dieu la distingue?... Et ces empires que les hommes se disputent, est-ce que l'œil de Dieu, l'œil même de Dieu les distingue?... Et mon pays, qui n'est qu'un point!... et moi!... mes intérêts, mes joies, mes douleurs, mes enfans, ma prière, le battement de mon cœur, est-ce que l'œil de Dieu les distingue?... Oui, il les voit, il les suit, il les compte, il s'en occupe, et ce battement de ton cœur qui prie, il vaut plus à ses yeux que tous les soleils de l'univers!... Mon Dieu, mon Dieu, que l'homme est grand!... »

LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE.

ÉCONOMIE SOCIALE. Des Intérêts du commerce, de l'industrie et de l'agriculture, et de la civilisation en général, sous l'influence des applications de la vapeur; par *C. Pecqueur*. — Paris, 1839. 2 vol. in-8, 16 fr.

Ce livre remarquable sous plus d'un rapport a été honora-

blement distingué par l'Académie des sciences morales et politiques, qui lui a décerné un prix. Cependant elle n'a pas approuvé toutes les vues de l'auteur, et en effet elle ne le pouvait pas ; car, ne se bornant pas à l'état actuel des choses, il porte ses regards dans l'avenir et se livre à des hypothèses qui ne peuvent avoir aucun degré de certitude.

L'application de la vapeur à l'industrie et l'établissement des chemins de fer sont deux faits de notre époque qui semblent destinés à changer la face du monde. Non-seulement leur influence promet un large développement à la civilisation, mais elle amènera sans doute des résultats qu'on ne peut encore prévoir, et accomplira dans toutes les relations politiques et sociales une révolution plus pacifique mais bien plus complète qu'aucune de celles que mentionne l'histoire du passé. L'effet le plus immédiat de l'emploi des machines à vapeur dans l'industrie a été, tout en augmentant la production, de rendre d'abord plus précaire et plus malheureux le sort des ouvriers. Une pareille transition ne pouvait s'effectuer sans compromettre un grand nombre d'existences, et le malaise social qui en est résulté a donné de fortes armes aux adversaires de tout progrès ; il a même grossi leurs rangs de certains esprits impressionables qui sentent plus qu'ils ne raisonnent, et qui, émus des misères présentes, ont reculé effrayés sans vouloir suivre l'expérience jusqu'au bout. Cependant tous les obstacles et toutes les volontés du monde ne peuvent anéantir une découverte nouvelle, et il faut bien accepter les machines à vapeur comme on a accepté l'imprimerie qui venait aussi jeter la perturbation dans le monde industriel du xve siècle. Le mieux est, ainsi que le fait M. Pecqueur, de chercher par quels moyens on peut faciliter la transition, hâter le développement de l'industrie nouvelle et amener le plus tôt possible les résultats heureux qui doivent compenser largement un malaise momentané. Les chemins de fer lui paraissent la première conséquence nécessaire des applications de la vapeur ; multiplier les voies de communication et leur donner la plus grande rapidité possible, c'est favoriser la distribution des produits et ôter à la centralisation de l'industrie ce qu'elle peut avoir de fâcheux. Ensuite la liberté complète du commerce est une condition non moins favorable dont les effets ne se feront peut-être pas sentir immédiatement, mais agiront puissamment sur l'avenir. Enfin il faut que les classes ouvrières si utiles à l'état par leur activité laborieuse deviennent l'objet de la sollicitude du gouvernement qui leur doit d'assurer au moins leur subsistance dans les momens de crise. Cette action du gouvernement doit être plutôt morale que matérielle, ce ne sont pas des secours qu'on lui demande, c'est une protection éclairée qui sache inspirer l'esprit d'ordre et de

prévoyance en lui offrant des primes d'encouragement et des garanties de sécurité. Le tableau suivant de l'état actuel des classes ouvrières en France, tracé par M. Pecqueur, est triste, mais frappant de vérité ; il nous les montre en butte à deux influences contraires également mauvaises :

« Une fausse et dangereuse démocratie fourvoie les peuples » dans un radicalisme superficiel qui n'a devant soi que des » impossibilités, qu'un désert, le néant après la destruction, » et dont les classes pauvres, au nom desquelles on s'émeut, » seraient les premières victimes; car on leur apprend à se » préoccuper de leurs droits et nullement de leurs devoirs ; » on les gonfle de fiel et de récriminations; on leur inculque » le venin de la haine et de la jalousie basse au nom de la » doctrine la plus patiente, la plus miséricordieuse, la plus » pleine de mansuétude; au nom de la fraternité, de la cha- » rité et de l'amour chrétiens! On les habitue à contempler » exclusivement ce qu'ils n'ont pas, et à dédaigner le peu qu'ils » ont; à envier la position d'autrui et à la déclarer illégitime » uniquement par cela qu'elle n'est pas la leur, et par consé- » quent à se décourager au labeur quotidien, au travail dans » l'œuvre toujours lente et pénible de leur propre avenir ; à » contracter des habitudes d'oisiveté expectante, de vie aven- » tureuse, d'espérance folle; à escompter une émeute, à dé- » clarer la société en état de siége ou en révolution perma- » nente. Le besoin légitime d'indépendance est travesti en » attitude anarchique, en hostilité réfléchie contre la société » et contre ses exigences fondamentales. Toute autorité exté- » rieure pèse, chacun la prend en haine, et cependant bien » peu savent s'en donner une *intérieure* qui permette à l'au- » torité coercitive de ne pas se faire sentir. Cette portion de la » démocratie, partout où elle s'élève à une certaine puissance » de fait, dans les deux Amérique, en Angleterre, en France, » en Espagne, en Portugal, en Italie, etc., a la voix brusque, » le geste brutal, l'attitude anguleuse du guerrier de l'âge » païen : elle voudrait ramener la douceur et l'allure peu » bruyante des classes cultivées à cette fausse simplicité; elle » ne paraît pas comprendre la nécessité des conditions de » temps, d'étude, de loisir et d'éducation pour le progrès des » sciences, des arts libéraux et des institutions; ni la légitimité » de la politesse, du bon ton, des bienséances et d'une pu- » dique retenue, et comme si elle assimilait indissolublement » le raffinement délicat des relations humaines à l'afféterie et » à la corruption, elle rendrait volontiers impossibles l'avan- » cement des beaux-arts et leur éclatant cortége de monumens, » de pompes et de dorures.

» Mais si la conduite politique de ces tribuns modernes et

» de leurs courageuses cohortes ne peut être approuvée, celle » de leurs contradicteurs peut l'être moins encore. Les actes » des premiers, toute condamnation qu'on en puisse porter, s'ex- » pliquent par des motifs, par des impulsions nobles et désin- » téressés en général; une trempe ardente, quelques idées » fausses, mais généreuses et avouables, entées sur le principe » démocratique, les ont égarés. Les droits de la liberté mé- » connus en eux, et dans les peuples leurs frères, ou de con- » solantes et sincères illusions déçues contre toute attente, ont » pu leur inspirer un ressentiment indomptable, et les pousser » à des violences coupables; nous l'avouons, mais ce sont là » des raisons atténuantes, et l'on peut y trouver leur excuse, » sinon leur justification. Les intérêts satisfaits et vainqueurs, » n'ont au contraire à opposer, pour s'absoudre devant l'his- » toire, que leur ignominie et leur aveuglement. Oui! une » forte portion des aristocraties des classes marchandes et » manufacturières, est impie et coupable au dernier chef » devant la haute justice de la loi morale qui régit le monde » *chrétien*.

» Fanatiques de leur chose, et accoudés sur leurs droits » acquis, ils sont partout dans les deux mondes durs et in- » traitables, comme l'avare auprès de son trésor menacé.

» Assis par hasard au banquet de la vie, ils s'irritent qu'on » les y trouble, et sont implacables contre qui veut y prendre » place en nouveau convive.

» Ils se croient des saints lorsqu'ils se contentent de leur » part, et qu'ils n'ont ni dettes, ni procès; que la police et les » gendarmes les laissent libres, et que nul ne peut dire avec » la loi : Fripon!

» Pour eux, pauvreté c'est vice, vertu, niaiserie ou hypo- » crisie; enthousiasme, dévouement et sacrifices, folie.

» La patrie, c'est leur famille, leur champ ou leur bou- » tique; l'humanité, c'est leurs enfans et leur famille; leurs » enfans, ils les aiment à la manière des loups : tout pour soi » et *ses petits*.

» Ils ont perdu le sens des choses sociales, et n'ont retenu » des prescriptions morales que celles qui s'adaptent à l'é- » goïsme. Ils ont des droits, et plus de devoirs. Sans la me- » nace du porteur de contrainte et de la force armée, ils ne » paieraient point leurs impôts. Sans la peur des émeutes ou » des assassinats, ils ne voudraient ni gouvernement, ni police, » ni hospices, ni aumônes, ni bureau de bienfaisance, parce » que tout cela coûte cher.

» En résumé, d'une part on sature les masses de radica- » lisme et d'épicurisme; on les pousse à faire table rase sous » le prétexte de mieux édifier; de l'autre, on n'a d'entrailles

» que pour soi et ses enfans, et l'on fait de l'insensibilité par » système; partout il y a curée de la chair sociale, chacun » propose ce but à toute sa vie : *faire fortune à tout prix*, » sauf les châtimens du code pénal terrestre. »

La révolution opérée dans l'industrie par les applications de la vapeur exige impérieusement une réforme à cet égard. L'emploi toujours plus général de machines puissantes qui ôtent à l'ouvrier les fonctions purement mécaniques, et ne lui laissent que des travaux dignes de l'intelligence humaine, réclament de lui un développement plus vrai de ses facultés intellectuelles, et il est absolument nécessaire que la morale donne la main à l'intelligence si l'on ne veut pas que celle-ci entre dans une voie dangereuse. Il faut réveiller dans les masses l'esprit religieux et combattre la superstition qui en est la mort, il faut faire appel à tous les sentimens nobles et généreux. La charité véritable, cet amour fraternel qui se manifeste par le support, l'aide mutuelle et toutes les vertus de la famille transportées dans une sphère plus large et plus féconde, doit devenir le guide de tous les efforts, et c'est à la fois le plus beau côté du christianisme et celui qui peut le mieux captiver les sympathies de la classe ouvrière. La marche de l'industrie dans ses voies nouvelles tend elle-même déjà vers ce but, car elle développe de plus en plus l'esprit d'association, et finira par substituer l'intérêt commun à l'intérêt particulier ou plutôt par les confondre de telle sorte, que chacun comprendra qu'il est individuellement intéressé à se sacrifier pour le bien de tous. Mais si on la laisse agir seule, si, au lieu de la favoriser et de lui préparer les voies, on continue à l'entraver par maints obstacles, cette transformation inévitable ne se fera pas sans de longues perturbations et de violentes secousses.

M. Pecqueur la regarde comme si imminente, qu'il ne craint pas d'en déployer à nos regards les résultats probables. On trouvera peut-être quelque témérité dans ces vues d'avenir où il expose en détail des développemens qui ne reposent la plupart que sur des hypothèses très-hasardées. Mais l'ensemble de cet aperçu est certainement vrai, et l'on ne peut contester la justesse des déductions sur lesquelles il s'appuie. Si l'imprimerie a puissamment contribué aux progrès de la civilisation, en permettant aux hommes de se communiquer leurs pensées, leurs sentimens, leurs études et leurs découvertes d'un bout du monde à l'autre, que ne doit-on pas attendre des chemins de fer, qui, en rapprochant tous les foyers de lumière, leur donneront une force de rayonnement incalculable. Les voyages, les échanges multipliées, l'activité du commerce centuplée, rapprocheront et mêleront tous les peu-

ples, qui comprendront bientôt que leur intérêt général est le même; ils feront arriver non-seulement dans les villes, mais jusque dans les plus misérables hameaux, jusque dans la cabane isolée du pâtre des montagnes, une instruction qui n'exigera pas, pour être comprise et exercer son influence, les conditions indispensables aujourd'hui à celle de nos livres et de nos journaux. L'élan est déjà donné et nul pouvoir au monde ne saurait arrêter le mouvement. Aussi, l'on ne peut trop le répéter, le meilleur parti à prendre, le seul qui puisse empêcher de funestes désastres, c'est de se mettre à sa tête, de favoriser sa marche pacifique en modifiant à propos les institutions politiques et civiles. M. Pecqueur signale avec joie, l'esprit de prévoyance et de mutualité qui commence à se glisser dans les classes ouvrières. Mais dans l'état actuel des choses il est nécessaire de ne pas abandonner à eux-mêmes ces premiers essais que l'ignorance ou la mauvaise foi rendraient trop facilement infructueux. Si les classes éclairées comprennent bien leurs intérêts, elles se dévoueront corps et âme à encourager, à aider, à soutenir ces associations dans lesquelles l'artisan trouve, au moyen d'une légère cotisation mensuelle, une assurance contre la maladie et la misère qui en est la suite. Aujourd'hui les ouvriers comprennent l'utilité des sociétés de prévoyance, mais ils ne sont en général ni assez éclairés, ni assez maîtres de leur temps pour leur donner une direction convenable, pour assurer leur existence et leur durée. C'est aux hommes qui ont le temps et les lumières nécessaires, à se charger de cette direction; c'est à eux qu'il appartient de lui imprimer l'impulsion morale, de donner l'exemple du dévouement généreux, d'apporter leur contingent de sacrifices et de zèle, en retour duquel ils obtiendront l'estime et l'affection. Alors l'association deviendra véritablement mutuelle entre toutes les classes de la société, et l'on verra petit à petit disparaître ces préjugés, ces jalousies, ces haines violentes qui divisent le monde en deux parties : ceux qui possèdent et ceux qui n'ont rien. Autrement, si la première de ces deux classes continue à se renfermer dans son égoïsme anti-social, à n'employer ses lumières et ses richesses que pour s'emparer du mouvement industriel et l'exploiter à son profit particulier, sans souci de la morale, ni de la justice, une guerre à mort est inévitable, et l'état social est menacé des plus terribles convulsions avant que la marche de la civilisation puisse reprendre une allure calme et régulière.

Ces grandes questions d'économie sociale ont une importance sur laquelle on ne saurait trop attirer l'attention publique. Le livre de M. Pecqueur, dont je ne puis donner ici qu'un aperçu bien incomplet, mérite d'être lu et étudié avec atten-

tion. Ecrit dans un esprit large, mais plein de sagesse, animé des intentions les plus pures, il expose de la manière la plus claire l'état des choses, et offre sur tous les sujets qui se rapportent à l'économie sociale des données du plus haut intérêt. Je ne saurais mieux terminer cet article que par le passage suivant, extrait de l'avant-propos, qui résume les doctrines politiques de l'auteur :

« La démocratie nous paraît donc le droit et la tendance des » peuples, indistinctement. Nous croyons que l'autorité de fait » sera de plus en plus l'expression fidèle et actuelle de la volonté » générale, et la souveraineté du peuple de plus en plus l'expres- » sion de la loi morale ou volonté de Dieu. A mesure que la li- » berté de penser, de dire et de discuter s'universalisera, l'o- » pinion et les institutions électorales placeront plus constam- » ment au pouvoir les plus dévoués et les plus dignes. Déjà » le despotisme n'est plus possible dans les états représenta- » tifs et républicains, et le règne du bon plaisir s'en va avec » la monarchie pure. Comme aux Etats-Unis, on concevra de » moins en moins que le pouvoir exécutif puisse être autre » chose que le premier fonctionnaire, que l'agent responsable » au premier degré de la communauté, et que la souveraineté » *régularisée* de toutes les volontés et de toutes les lumières » puisse être mise un instant en balance avec celle d'un seul » homme.

» Toutefois, si nous sommes pour la démocratie par tem- » pérament, par éducation autant que par réflexion, nous ne » la voulons ni violente, ni factieuse, ni guerroyante; nous la » voulons pacifique et tolérante, par habitude plus encore que » par système : car nous voyons dans la guerre une exception » et dans la paix l'état normal des sociétés. La charité, la pa- » tience, la clémence, toutes les vertus publiques et privées » sont indispensables avant tout aux sincères promoteurs de la » démocratie naissante. Pour convertir le monde à la démo- » cratie, il faut qu'*en tout* ils se montrent meilleurs et plus » grands que leurs contradicteurs. »

SCIENCES ET ARTS.

ÉLÉMENS DE GÉOLOGIE PURE ET APPLIQUÉE, ou Résumé d'un cours de géologie descriptive, spéculative, industrielle et comparative; par *A. Rivière*. — Paris, 1839. 1 gros vol. in-8, fig., 12 fr.

Cet ouvrage offre le résumé d'un cours professé à l'Athénée

royal de Paris. C'est un tableau de l'état actuel de la science géologique, donnant avec clarté l'explication de tous les phénomènes qui s'y rattachent et pouvant servir soit à l'étudiant pour diriger ses premiers pas dans la connaissance de la terre, de son origine, de sa composition, etc., soit à l'homme du monde pour lui fournir les notions générales qu'il peut désirer d'acquérir sur cet intéressant sujet. M. Rivière a divisé son travail en cinq parties principales. La première renferme des considérations générales, soit un aperçu fort rapide du vaste domaine de la géologie qui, se rattachant à la plupart des autres sciences, semble les comprendre toutes dans sa sphère, et ne pouvoir arriver à faire quelque progrès qu'à l'aide de leur concours commun. La seconde, intitulée : *Géographie*, s'occupe de la description de la terre, des phénomènes météorologiques, de la forme et de la position des montagnes, de leur nature et de la distribution des diverses sortes de terrains à la surface du globe. Dans la troisième, la *Géogénie*, l'auteur expose les phénomènes qui appartiennent à l'époque historique et ceux dont nous retrouvons les traces dans tout ce qui nous entoure, mais qui remontent à une époque antérieure à tout souvenir historique. La quatrième est consacrée à la *Géotechnie*, c'est-à-dire à l'application des notions scientifiques aux usages de l'industrie et à l'examen des ressources précieuses que celle-ci peut en tirer. Enfin dans la cinquième partie, la *Géosynontonomie*, M. Rivière présente quelques vues du plus haut intérêt, sur les relations qui existent actuellement entre le monde inorganique et le monde organique de notre planète. Il examine les lois d'influence qu'exercent les climats, l'état de l'atmosphère, les eaux, les terrains, etc., sur la distribution des êtres organisés vivans, la station des végétaux, les habitations des hommes, sur les transports des végétaux, les migrations des animaux ; sur les modifications que subissent ces êtres, sur la civilisation des peuples, leurs religions, leurs habitudes, etc. C'est une face de la science qui a été encore peu étudiée, et qui, à mesure que la géologie sera mieux connue, offrira sans doute une mine féconde en résultats de la plus haute importance.

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

Revue Critique
DES LIVRES NOUVEAUX.
Mai 1839.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

MONSIEUR JABOT, son histoire véritable, et comme quoi, rien que par ses manières comme il faut et sa bonne tenue, il sut réussir dans le monde. — Genève, 1838. In-8, obl. fig. = **MONSIEUR VIEUX-BOIS**, histoire véritable de ses amours, et comme quoi, après bien des vicissitudes, il épousa l'objet aimé. — Genève, 1839. In-8 obl., fig. = **MONSIEUR CRÉPIN**, son histoire véritable, et comme quoi il n'éleva pas ses onze fils sans bien des vicissitudes provenant de la supériorité des méthodes, de la tâterie phrénologique, et des engouemens de madame son épouse. A ladite histoire sont annexés les circonstances et le sort final de Craniose, Bonichon, Fadet et l'emplâtre de Mme Pécrin, avec son sort final aussi. — Genève, 1839. In-8 obl., fig.

Ces trois cahiers contiennent une suite d'esquisses pleines d'esprit et d'originalité, dessinées à la plume par M. Tœpfer, le même auteur auquel nous devons la *Bibliothèque de mon oncle, le Presbytère* et maints autres petits opuscules qui ont obtenu un grand succès. Ses dessins, qui par leur tendance critique et par le texte spirituel qui les accompagne, nous ont paru appartenir à la littérature plutôt qu'aux beaux-arts, lui assignent, aussi bien que ses écrits, une des premières places parmi les *humouristes;* car, dans les uns comme dans les autres, on trouve le cachet bien empreint de ce genre d'esprit que les Anglais ont appelé *humour* et dont Sterne, Jean-Paul Richter, Xavier de Maistre, ont été les illustres représentans en Angleterre, en Allemagne et en France. Le professeur genevois n'est pas indigne d'être nommé à leur suite : il marche sur leurs traces, à la fois comme écrivain et comme dessinateur. Saisissant avec une rare finesse les moindres traits des divers caractères, les plus petites nuances du sentiment, et les nombreux ridicules qui abondent dans la société, il sait admirablement

les personnifier sans qu'aucune intention méchante puisse être même soupçonnée, et réussit à faire rire tout le monde, quoique chacun puisse rencontrer dans ses esquisses quelque trait, plus ou moins chargé, de son propre individu.

Dans *M. Jabot* nous voyons l'homme du monde qui *croit devoir* faire tout ce qu'il fait, dont toutes les actions sont subordonnées aux exigences de ces lois de convention qui créent dans la société une vie toute factice. Les conséquences de cette maxime de conduite l'entraînent dans une foule d'aventures dont le résultat est ce qu'on appelle *faire son chemin*, mais qui, considérées sous le point de vue philosophique, produisent l'effet le plus grotesque et le plus bouffon. Toute cette petite histoire est, dans son texte comme dans ses croquis, semée d'observations piquantes, de traits ingénieux, de saillies spirituelles.

M. Vieux-Bois nous offre le contraste plaisant de l'amour le plus passionné et le plus idylliaque à côté des circonstances de la vie commune qui le traversent sans cesse, entravent son bonheur et font une guerre à mort à ses illusions. L'imagination de l'artiste s'est livrée à toutes ses fantaisies avec une verve de gaîté inépuisable, et la plupart des incidens auxquels donne lieu *la poursuite de l'objet aimé*, provoquent un de ces foux rires dont on a surtout besoin aujourd'hui, que notre littérature s'est faite si larmoyante, ne sachant plus que geindre ou grincer les dents. On reprochera seulement à cette *poursuite* d'être un peu trop longue.

Mais le plus amusant, selon moi, de ces trois charmans recueils, c'est *M. Crépin* qui eut tant de peine à élever ses onze fils grâce à la supériorité des méthodes et à la tâterie phrénologique. Il y a dans cette histoire bouffonne une critique profonde de quelques travers de notre époque; c'est la meilleure satire des systèmes d'éducation qui pleuvent journellement sur nos têtes et qui sont tous, comme on sait, admirables, excellens, sauf un point que leurs auteurs oublient presque toujours, savoir l'application, la pratique, maudit écueil contre lequel ils courent à pleines voiles se briser. Les ridicules exagérations de la phrénologie fournissent surtout matière à la verve étincelante de M. Tœpfer, et son Craniose est vraiment un petit chef-d'œuvre.

Le succès de ces croquis a tenté la spéculation, et quoique MM. les éditeurs parisiens n'aient jamais trop d'indignation ni de colère à leur service, lorsqu'ils veulent stigmatiser ce qu'ils appellent la piraterie belge, ils ne se font pas faute dans l'occasion d'exploiter à leur profit cette industrie suspecte. *M. Jabot* et *M. Vieux-Bois* viennent d'être contrefaits; mais l'artiste qui s'est chargé de ce travail les a si bien contrefaits,

que l'auteur les désavouera sans doute pour ses enfans. Ils ont été en effet rendus presque méconnaissables par la maladresse avec laquelle on a enlevé au dessin la délicatesse, l'esprit du trait qui en faisait justement tout le charme.

Nous ne terminerons pas cet article sans parler d'un suffrage honorable pour M. Tœpfer, que nous avons entendu nous-mêmes sortir de la bouche de M. le comte X. de Maistre, qui dans son récent séjour à Paris a contribué de tout son pouvoir à faire connaître les productions de notre spirituel écrivain. Du reste, une preuve certaine de leur véritable mérite, c'est que le succès obtenu par les contrefaçons de M. Aubert a déjà donné naissance à des imitations. *La Journée d'un Célibataire,* suite de caricatures grotesques qui vient de paraître, rappelle dans plus d'un trait l'estimable M. Jabot.

L'ENFANT DE LA PITIÉ; par *Roland Bauchery*. 2 vol. in-8, 15 fr. = **LA MARQUISE DE VIVONNE**; par Mme la baronne *de Montaran*. 2 vol. in-8, 15 fr. = **LE MÉDECIN DU PECQ**; par *Léon Gozlan*. 3 vol. in-8, 22 fr. 50 c. = **BLANCHE**; par Mme *Junot d'Abrantès*. 2 vol. in-8, 15 fr. — Paris, 1839.

L'Enfant de la Pitié est précédé d'une notice dans laquelle on nous apprend que le livre qui porte ce titre est le cinquième ou sixième roman de M. Roland Bauchery, artisan, qui consacre ses loisirs à la culture des lettres. Jusque là c'est très-bien, et l'on ne peut qu'applaudir ce développement de l'intelligence qui permet à l'ouvrier des récréations autrefois réservées à la classe riche et instruite seulement. Mais la qualité d'artisan unie à celle d'écrivain ne saurait suffire pour faire la renommée d'un livre, il faut encore que ce livre soit bon, et j'ajouterai même que cette double qualité de l'écrivain doit rendre, sous certains rapports, la critique plus exigeante. En effet, lorsque nous voyons un homme de la classe ouvrière prendre la plume et donner essor à son imagination, nous nous attendons à trouver dans ses écrits une originalité vigoureuse, et si nous sommes disposés à lui pardonner quelques négligences de style, c'est que nous pensons les trouver rachetées par d'autres avantages plus précieux. Nous espérons toujours qu'élevé loin de ce grand monde dont les conventions tyranniques étouffent bientôt toute individualité forte et tranchée, étranger également aux convenances méticuleuses de la société bourgeoise, il nous montrera sous un jour nouveau et plus vrai le développement naturel des facultés et des passions humaines. Il nous semble qu'abandonné à ses propres

instincts, dégagé de ces liens qu'on nous impose dès nos premiers pas dans la carrière, obligé à de puissans efforts pour s'élever au-dessus de la sphère dans laquelle il est né, son esprit doit prendre une allure particulière, plus franche, plus hardie, et lui fournir des inspirations neuves et énergiques. Lorsque surtout il entreprend de nous peindre la vie réelle de la classe au milieu de laquelle il a vécu, on doit s'attendre à des tableaux pleins de vérité et de simplicité. Or, c'est justement ce qu'on ne trouve pas dans les romans de M. Bauchery; ils sont tout aussi exagérés et prétentieux que ceux de messieurs tels ou tels qui ne sont point artisans. Il revêt ses personnages appartenant à la classe ouvrière des mêmes couleurs à peu près dont les autres affublent le grand monde. Ce sont aussi des passions sans frein, des catastrophes sanglantes. Il n'y a point de naturel, et aucune espèce d'originalité. Ce n'était alors pas la peine de faire une longue préface pour nous dire que M. Roland Bauchery est un ouvrier qui, après avoir gagné sa journée par le travail de ses mains, se repose et se récrée en se livrant aux occupations de l'esprit. Le fait en lui-même intéresse fort peu le public, qui n'y verra peut-être qu'une raison d'être plus sévère et plus exigeant à son égard.

— *La marquise de Vivonne* est un de ces romans de grande dame, fades et musqués, qui ressemblent à des tableaux au pastel dessinés assez mollement et dont le temps a encore affaibli toutes les couleurs. Il est sous la forme épistolaire; le style en est orné outre mesure et se soutient d'un bout à l'autre sur un ton presque poétique. Quelques lettres cependant offrent de l'intérêt, renferment de bonnes pensées et donnent des aperçus assez piquans sur la société d'aujourd'hui.

— Quant au *Médecin du Pecq*, ce n'est pas le coloris qui lui manque, mais, grands dieux, quelles couleurs! Où donc M. L. Gozlan va-t-il étudier la vie et le cœur humain? Dans quelle société monstrueuse puise-t-il ses observations? On se souvient peut-être de son *Notaire de Chantilly*, dans lequel, après avoir représenté le notaire comme l'une des colonnes de l'édifice social, il se plaît à nous en montrer un qui se rend digne des galères par sa conduite et ne doit son salut qu'au jeu, qui lui fournit subitement de quoi cacher ses friponneries. Mais ce n'était encore rien à côté du *Médecin*, cette autre colonne sur laquelle M. Gozlan a bâti son nouveau roman. Si c'était fouler aux pieds la vérité et les convenances que de choisir pour type un notaire malhonnête homme, exception heureusement des plus rares, que penser de ce *Médecin du Pecq* qui, pour sauver l'honneur d'une jeune fille, ne trouve rien de mieux que de tuer l'enfant qu'elle porte en son sein! Et ce n'est pas tout: on voit encore dans ce même roman une femme qui,

pour satisfaire la manie d'un homme qu'elle aime et dont l'idée fixe est d'avoir un enfant, lui livre une jeune fille, sa filleule, innocente et aimable petite paysanne qu'elle enferme un soir dans la chambre de cet homme. En vérité de semblables productions ne peuvent inspirer que mépris et dégoût. Il faut avoir l'imagination bien désordonnée pour enfanter de pareilles monstruosités, et l'on ne peut comprendre qu'on ose donner de si misérables débauches d'esprit pour une peinture de la société. Notre langage, s'adressant ici à l'un de ces littérateurs à la mode auxquels on a fait une réputation brillante, paraîtra peut-être bien rude ; mais comment ne pas s'indigner en voyant la littérature ainsi traînée dans la boue par ceux-là mêmes qui, placés à sa tête, devraient profiter de leur position pour la relever de son abaissement et lui redonner cette force morale dont l'influence serait si salutaire ? Les malheureux ! ils ne s'aperçoivent donc pas qu'en sacrifiant ainsi au démon du jour, en foulant aux pieds tout ce qui est vrai, beau et pur, ils menacent de ruine non-seulement les lettres, mais toutes les conquêtes de la civilisation moderne sur la barbarie. Ils tuent la liberté par la licence et fournissent des armes aux ennemis du progrès pour les aider à réduire de nouveau le monde sous le joug de la servitude. Si les lettres ont contribué à éclairer la foule, à répandre des idées plus saines, à détruire en les dévoilant bien des abus et des injustices, la plupart des littérateurs semblent aujourd'hui se conjurer pour anéantir ces bons résultats et pour prouver, par leurs principes et par leurs écrits, que les lumières et la vertu sont incompatibles, même en prenant celle-ci dans son sens le plus philosophique. Ils changent la république des lettres en une vaste orgie où chacun vient s'enivrer, puis débite toutes les extravagances que peuvent lui inspirer les fumées du vin, où le scandale paraît être l'unique but de toutes les rivalités, de toutes les ambitions. Enfin ils ont si complètement réussi à mêler ensemble les idées du bien et du mal, du vrai et du faux, et à jeter le tout pêle mêle dans un chaos confus, qu'il n'est presque pas possible d'ouvrir un seul de leurs volumes jaunes ou roses sans y trouver quelqu'une de ces scènes révoltantes, reléguées jadis dans des livres auxquels pas un homme de goût ne voudrait prêter les rayons de sa bibliothèque.

— A côté des trois romans que nous venons de nommer dans cet article, *Blanche* figurera d'une manière assez avantageuse. Quoique Mme Junot d'Abrantès ait aussi quelquefois recours aux passions violentes pour animer son récit, quoiqu'on puisse lui reprocher d'avoir bien maltraité ces pauvres Juifs parmi lesquels elle a choisi son héros et plusieurs de ses autres personnages, on reconnaîtra cependant avec plaisir, dans son

livre, un tableau plus vrai de la vie réelle, des observations plus justes, et surtout une pensée plus morale. *Blanche* est une jeune Chrétienne, mariée à un Juif artiste qu'elle seconde dans ses travaux avec un talent et un dévouement remarquables. Le père de son mari est un fanatique, ennemi juré des disciples de Christ, qui blâme hautement l'union de son fils avec une infidèle et les tourmente l'un et l'autre avec un acharnement infatigable. Il y a dans le caractère de Blanche, dans sa résignation pieuse, dans son amour pour son mari, quelque chose de noble qui repose l'esprit et satisfait l'âme. Unie à un homme vaniteux, faible, inférieur à elle sous tous les rapports et dont les écarts remplissent sa vie d'amertume, elle ne se lasse point de suivre le sentier difficile du devoir et demeure jusqu'au bout fidèle à la vertu. On peut critiquer bien des défauts dans l'œuvre de Mme Junot, mais, du moins, ce sentiment moral offre une compensation, et quelque faible que puisse être la trame imaginée par l'auteur, on y retrouve une bonne pensée dominante, une intention noble et utile.

LA MARQUISE DE CHATILLARD; par *P.-L. Jacob*. 2 vol. in-8, 15 fr. = **HALINA OGINSKA**, ou les Suédois en Pologne; par la comtesse de *Choiseul-Gouffier* 2 vol. in-8, 15 fr. = **CLARISSE DE RONY**; par *Jules de Saint-Félix*. 2 vol. in-8, 15 fr. = **CE QU'IL Y A DANS UNE BOUTEILLE D'ENCRE**, 2e livr. **CLARISSE**; par *Alph. Karr*. 2 vol. in-8, 15 fr. — Paris, 1839.

Il serait difficile d'imaginer quelque chose de plus dégoûtant que la *Marquise de Chatillard*. C'est un roman licencieux dont les principales scènes se passent, j'ai honte de le dire, dans un lit conjugal entre un vieil époux qui désire vainement un héritier de son nom et de ses biens, et une jeune femme qui ne demanderait pas mieux que de lui en donner un, si c'était possible. Un médecin empirique est le confident des chagrins du marquis, et, après avoir inutilement épuisé toute sa prétendue science, il finit par lui proposer un expédient très-propre à remplir le but, *fors l'honneur*. Ce n'est ni plus ni moins que de donner à sa femme un amant jeune et ardent, proposition que le marquis ne repousse pas, quoiqu'il fasse bien d'abord quelque difficulté. Voilà le fond de ce récit qui aurait pu être gai s'il eût été traité avec esprit et si, en passant par-dessus les convenances, l'auteur avait su aborder du moins avec délicatesse le sujet graveleux qu'il voulait traiter. Mais, loin de là, il semble affecter de donner à son œuvre la forme la plus matérielle, de s'étendre sur les détails les moins supportables et de fonder

tout le succès de son livre sur l'espoir de rencontrer chez ses lecteurs une imagination prompte à s'enflammer et à parer de couleurs brillantes les tableaux qu'il leur offre dénués de toute espèce d'ornemens. Son roman, véritable attentat contre le bon goût, ne présente pas non plus le moindre intérêt. On ne conçoit pas en vérité qu'avec du talent et un nom déjà fait, on se plaise ainsi à se rabaisser soi-même par des productions au-dessous du médiocre, sous le rapport littéraire, et véritablement mauvaises, sous le rapport moral.

— Je ne sais si c'est le contraste qui m'a disposé favorablement pour *Halina Oginska*, mais ce roman de madame de Choiseul m'a fait un véritable plaisir. L'esprit fatigué, irrité de tant d'éxagérations fausses et rebutantes, se repose agréablement sur des tableaux simples, naturels, qui sans cela peut-être paraîtraient un peu pâles et trop détaillés. C'est une composition du genre historique où l'on reconnaît une tendance à imiter Walter-Scott et, où, comme il arrive presque toujours, les qualités du maître sont bien près de devenir des défauts. Il y a cependant de l'intérêt, et le sujet par lui-même offre, comme tout ce qui se rattache à la destinée de la malheureuse Pologne, un attrait fort séduisant. L'époque choisie par l'auteur est d'ailleurs l'une des plus remarquables que puisse offrir l'histoire. La scène se passe au milieu des conquêtes de Charles XII, et l'intrigue du roman est intimement liée avec les événemens de ce règne si brillant et si court.

— Quant aux deux *Clarisse* qui sont inscrites en tête de cet article, quoique différant l'une de l'autre par plus d'un point, elles offrent une égale tendance à l'affectation prétentieuse, à la peinture fausse de la société et des passions humaines. M. de Saint-Félix a pris son héroïne dans le grand monde et en a fait une femme libre foulant aux pieds l'opinion, les convenances, mais n'ayant, quoique mariée et ne songeant guère à son mari, que des amours purs, des dévouemens angéliques. Il y a fort peu d'action dans ce récit dont la plupart des pages offrent de longues et minutieuses analyses de sentimens disséqués à la loupe, et dont le style est à l'avenant. Le caractère de Clarisse est tout-à-fait hors de la nature, et nul intérêt ne venant racheter ce défaut capital, on éprouve à la lecture de ce roman une fatigue qui empêchera bien des gens d'aller jusqu'au bout. Mais ceci n'est encore rien à côté de la *Clarisse* de M. Alphonse Karr, et je réponds qu'on lira deux fois l'autre tout entière, plutôt qu'un chapitre de celle-ci. Au fond d'une bouteille d'encre, M. Karr a trouvé de bien grandes platitudes, et il eût certes mieux fait de reboucher solidement ladite bouteille, puis de la jeter dans la Seine, plutôt que de barbouiller du papier avec son contenu. Vous savez déjà, sans doute,

que l'idée fixe de cet écrivain est la recherche de l'original, du bizarre. Il veut à tout prix se faire *humouriste*, ce qui ne se fait guère, et sa plume court toujours après l'esprit sans pouvoir l'atteindre. Chaque page de ses livres, chaque phrase, presque chaque mot vise à l'effet, et pour être amusant, il se rend en général fort ennuyeux. Mais jusqu'ici, rien dans ses œuvres n'approchait de la niaiserie et du laisser-aller de ce nouveau roman. Figurez-vous toutes les stupidités et les inconvenances qui peuvent passer par la tête d'un écolier à peine échappé du collége; ajoutez-y le langage singulièrement libre de nos écrivains fashionables, et vous aurez une idée assez juste de *ce qu'il y a dans une bouteille d'encre.*

LE CHIEN DE JEAN DE NIVELLE; par *Fabre d'Olivet*. 2 vol. in-8, 15 fr. = **LE CABINET DES ANTIQUES**, scène de la vie de province, suivie de Gambara; par *H. de Balzac*. 2 vol. in-8, 15 fr. — **MARIANNA**; par M. *Jules Sandeau*. 2 vol. in-8, 15 fr. = **TRIBALDO**; par *Eugène Pelletan*. — Paris, 1839. 1 vol. in-8, 7 fr. 50 c.

Bien peu de gens, sans doute, connaissent l'origine du *Chien de Jean de Nivelle,* qui s'en va quand on l'appelle. Il en est de ce dicton populaire comme de tant d'autres qu'on répète souvent sans savoir d'où ils viennent. On ne se doutait guère, par exemple, que Jean de Nivelle eût joué un rôle dans l'histoire et que son chien fût une troupe de paysans dévoués à ce chef sous la conduite duquel ils se révoltèrent contre leurs seigneurs. M. Fabre d'Olivet a pris pour sujet de son roman cette tradition historique qu'il dit avoir puisée à des sources certaines. Jean de Nivelle, privé de ses domaines et de ses droits par la jalouse ambition d'une belle-mère, profite des germes de mécontentement qui commençaient à se répandre parmi les serfs de la féodalité, il les encourage, les excite et se mettant à leur tête, vient assiéger lui-même le château de son père dont il parvient à s'emparer. Ceci se passe sous le règne de Louis XI, et Jean de Nivelle se range contre ce prince qu'il accuse d'avoir contribué à le dépouiller, sous la bannière du Duc de Bourgogne auquel il apporte le renfort de ses redoutables chiens, comme on appelait alors les paysans révoltés. A ces luttes se mêle une intrigue amoureuse bien conduite et qui ne manque pas d'intérêt. Plusieurs scènes de ce roman sont remarquables, et en général il se fait lire avec plaisir.

— Dans le *Cabinet des Antiques*, M. de Balzac nous montre un fils de famille noble, fort gâté, mal élevé, mangeant son fonds avant son revenu, achevant de dissiper le patrimoine

paternel, et malgré le généreux dévouement d'un homme d'affaires qui se ruine pour soutenir l'honneur de la famille, obligé d'épouser, pour payer les dettes, la fille d'un riche roturier, démocrate qui a contribué à hâter ce dénoûment dans le double but d'humilier de nobles aristocrates et de se mettre lui-même à leur niveau par une alliance. Cette donnée fournit à l'écrivain un récit passablement long, embarrassé d'incidens nombreux, et rempli de commérages de petite ville, selon sa coutume. Il est vrai que ce sont toujours des *scènes de la vie de province,* et qu'en province il y a beaucoup de petites villes, mais cela n'en est pas plus amusant, et je ne conçois pas que la réputation de M. de Balzac ne succombe pas sous les échecs qu'il se fait à lui-même par la négligence de sa composition et de son style. Il tombe aisément dans le trivial, et ses prétentions philosophiques contrastent singulièrement avec la légèreté superficielle de ses aperçus moraux, de ses observations critiques et de ses peintures sociales. A la suite de ce roman, se trouve un petit conte intitulé *Gambara*, qui m'a paru beaucoup plus amusant. C'est l'histoire d'un musicien qui ne trouvait d'inspiration que lorsqu'il était complètement ivre. Dès que l'ivresse était passée, il n'avait plus d'oreille, plus de mesure, et frappant comme un fou sur le piano il n'en tirait que des dissonances impitoyables. Ce mélange de folie et de talent produit un effet bizarre dont M. de Balzac a su tirer un assez bon parti, quoiqu'il soit resté bien au-dessous de ce qu'aurait pu faire Hoffmann d'un semblable sujet.

— *Marianna,* de M. Jules Sandeau, appartient à cette famille tous les jours plus nombreuse de femmes *incomprises* et considérablement infortunées que nos romanciers enfantent avec une si merveilleuse fécondité. La femme *incomprise!* admirable invention, véritable pierre philosophale du roman, panacée universelle pour guérir tous les auteurs malades d'une imagination atrophiée. Vous voulez faire, comme on dit, une œuvre d'art, élever un monument à votre pensée, développer une idée ou travailler une étude philosophique : Prenez une femme *incomprise*, donnez-lui un bonhomme de mari qui n'y comprend rien du tout, puis amenez un amant, deux amans, trois amans, laissez faire, et vous verrez merveille. C'est une recette commode, facile et qui ne manque jamais de produire deux volumes in-8° de l'intérêt le plus saisissant, style d'annonce. Mais M. Jules Sandeau s'est écarté de la route ordinaire, et, cette fois, s'il a choisi pour héroïne une femme *incomprise,* on sera tenté de croire qu'il l'a fait dans un but satirique. En effet, il la dépouille de cette auréole poétique dont on l'avait jusqu'ici environnée, il lui ôte son idéalité et la présente sous ses couleurs réelles qui sont fort peu flatteuses. Son

héroïne, rompant sans pudeur les liens les plus sacrés, abandonne son mari dont elle est tendrement aimée pour suivre un séducteur qu'elle quitte bientôt pour un autre amant. En vain son mari lui propose-t-il généreusement pardon et oubli, en vain sa sœur, femme vertueuse et bonne, tente de la ramener avec douceur dans le sentier du devoir. Tous les efforts demeurent inutiles, la femme *incomprise* n'écoute que la passion qui la dévore, et présentée ainsi sans voile, sous sa forme véritable, elle ne peut être qu'un objet de mépris et de dégoût. Si c'est là le but que s'est proposé M. Jules Sandeau, il a complètement réussi, mais du reste, son roman offre peu d'intérêt et beaucoup de longueurs.

— M. Pelletan, à en juger d'après son livre, paraît être un poète avorté, l'un de ces génies méconnus qui s'imaginent mourir de déception, accusent la société de les étouffer, et crient bien haut que s'ils ne volent pas au-dessus des nuages, c'est qu'on a coupé leurs ailes. *Tribaldo* est une composition qui vise fortement à la poésie, au désespoir, etc., etc., avec un style pompeusement affecté, et une prétention marquée au scepticisme dédaigneux d'un roué qui a tout usé et tout brisé. Il y a évidemment quelque velléité d'imiter le genre de Georges Sand, mais quelle triste chose qu'une semblable imitation! Pour donner à mes lecteurs un échantillon de ce galimatias philosophico-romantico-absurde, je citerai le passage suivant :

« Une ruine ne se décrit pas; c'est une impression. Je vous dirai donc comment j'aurai vu, comment j'aurai senti depuis le siècle qui a été et qui n'est plus qu'une frise écornée, une galerie souterraine, jusqu'à ce siècle qui va, lui aussi, dans la nuit du vide chercher son repos, et après cela je vous demanderai si la vie mérite d'être prise au sérieux, si, devant ces grande destinées collectives, jetées par un coup de vent sur la plus haute vague et maintenant échouées, brisées et détruites, les destinées individuelles ne doivent pas croire à une fluctuation morne et silencieuse, sans conscience d'elles-mêmes, sans mouvement, sans souffrance, sans joie, parmi les décombres des âges accumulés. »

NOUVELLES SCÈNES POPULAIRES dessinées à la plume par *Henri Monnier*. — Paris, 1839. 2 vol. in-8, 15 fr.

Le talent de Henri Monnier, qui a créé le type si original de M. Prud'homme, excelle dans la peinture de toutes les petites nuances de caractères, de tous les faibles et les ridicules qui, dans la vie ordinaire, se rencontrent sans cesse, mais échappent le plus

souvent à l'observateur superficiel. Il possède l'art de les mettre en relief sans les exagérer, de rester toujours exactement vrai jusque dans les plus petits détails, sans devenir ennuyeux, et de donner à chacun de ses personnages l'allure particulière qui lui est propre, le langage qui lui convient, les défauts de ses qualités et les qualités de ses défauts. C'est une peinture minutieusement faite d'après nature, dans laquelle l'harmonie de l'ensemble résulte de l'exactitude des détails, une représentation parfaite de la réalité moins les longueurs que celle-ci mêle ordinairement à presque toutes ses scènes. Sous ce dernier rapport M. H. Monnier est bien supérieur à M. Paul de Kock, qui s'est aussi exercé avec succès dans ce genre de composition. C'est un observateur plus fin, un esprit plus délié, qui saisit les traits les moins marqués, ne cherche pas le trivial et n'épuise pas son sujet de manière à lasser ses lecteurs.

Les compatriotes, les *trompettes,* les *petits prodiges* sont les meilleures pièces de ces deux nouveaux volumes. Dans la première, l'auteur a peint avec beaucoup de vérité les tribulations d'un provincial établi à Paris qui voit affluer chez lui tous les habitans de sa ville natale et ne peut échapper à leurs indiscrètes obsessions qu'en désertant son propre logement. Dans ces charmantes scènes tout est rendu avec un naturel parfait. Les personnages sont du midi et le choix de leurs expressions, la tournure de leurs phrases, les moindres traits de leur esquisse portent l'empreinte de leur origine.

Dans les *trompettes* nous voyons un père et une mère, bons bourgeois enrichis, enivrés du succès de leur fils qui vient d'être reçu avocat à la Cour royale, colportant la nouvelle de maison en maison, et se berçant de rêves ambitieux pour la réalisation desquels ils emploient tous leurs amis et connaissances. Tandis qu'ils se flattent de l'idée que ce fils bien-aimé sera un jour député, préfet, ministre peut-être, ils oublient d'en faire un honnête homme, et eux-mêmes sont dupes d'adroites intrigues. Ce travers commun aujourd'hui, parce qu'il est le résultat presque inévitable du premier triomphe de la démocratie encore peu éclairée, a fourni à M. H. Monnier des données comiques pleines de finesse et de verve.

Enfin, quels parens ne se reconnaîtront pas plus ou moins dans les *petits prodiges?* Qui ne s'abandonne quelquefois à de douces illusions sur le développement précoce de cette in-intelligence enfantine dont les éclairs trompeurs causent de si vives jouissances à la tendresse maternelle? C'est un des faibles les plus inhérens à la nature humaine et dont l'exagération a été saisie par notre spirituel auteur avec son tact ordinaire.

Nous ne terminerons pas cet article sans faire remarquer un

fait assez curieux de notre histoire littéraire. La vraie comédie, en quelque sorte expulsée du théâtre, trouve aujourd'hui un asile dans ces légères esquisses de la vie commune. Les proverbes de Th. Leclercq, les scènes de H. Monnier et quelques fragmens de P. de Kock renferment plus de véritable force comique que toutes les pièces de nos écrivains dramatiques contemporains

---

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE, drame en 5 actes, en prose; par *Alex. Dumas*. — Paris, 1839, in-8.

Après sa malheureuse excursion dans le domaine de la tragédie, M. Alex. Dumas revient au drame qui lui a valu des succès, sinon bien fondés, du moins fort brillans; et l'accueil fait par le public à Mlle de Belle-Isle semble indiquer qu'en effet son talent se déploie mieux dans ce genre de pièces. Mais, cette fois, du moins, il est probable que c'est l'actrice qu'on applaudit plutôt que la pièce. Mlle Mars est encore sans rivale, et son jeu parfait, si plein de goût et de délicatesse, fait passer par-dessus la médiocrité de la composition, oublier les défauts du style, et pardonner la faiblesse de l'intrigue. La donnée de ce drame semble d'abord ne pouvoir fournir qu'une petite bluette comique. Richelieu, l'homme à bonnes fortunes, parie avec ses amis qu'il obtiendra un rendez-vous nocturne de la première femme qui entrera dans la pièce où ils se trouvent. Cette femme est Mlle de Belle-Isle, jeune fille vertueuse et belle, qui vient solliciter en faveur de ses parens enfermés à la Bastille. Une ancienne maîtresse de Richelieu, avec laquelle il a rompu à l'amiable dès la première scène, vient pour le contrarier se jeter au travers de ses plans. Elle fait partir Mlle de Belle-Isle le soir même où le pari doit s'accomplir, et le duc de Richelieu, qui s'introduit chez elle, y passe la nuit tout seul. Cependant la gageure n'en est pas moins gagnée, et d'Aubigné, qui aime Mlle de Belle-Isle, la croyant infidèle, se désespère, provoque Richelieu, veut le forcer à se battre, puis ne pouvant y réussir, imagine un autre genre de duel qui n'a pas été prévu par la loi. Les deux adversaires jouent une partie, et il est entendu que celui qui perdra devra se tuer. D'Aubigné perd et sort pour mettre à exécution ce fatal dessein. Dans l'intervalle, l'ancienne maîtresse de Richelieu, qui de son côté est amoureuse de d'Aubigné, découvre les liens sympathiques qui unissent celui-ci à Mlle de Belle-Isle et se repent fort de ce qu'elle a fait pour déranger les projets du duc. Enfin, après bien des oh! des ah! et maintes tirades désespérées dans le goût de nos drames actuels, d'Aubigné ne se tue pas, Mlle de Belle-

Isle devient sa femme, et la pièce finit par une plaisanterie de mauvais goût. Voilà le canevas de cette nouvelle production de M. Dumas; on y reconnaît les défauts plus ou moins inhérens à tout ce qui sort de la plume de cet écrivain : d'abord une précipitation, une hâte qui l'empêche de rien travailler avec soin, et trahit sans cesse le manque d'observation; ensuite un goût sans délicatesse, une absence de tact ou un mépris des convenances, qui choque sur le théâtre, encore plus qu'ailleurs. On y retrouve aussi son style négligé, souvent affecté, exagéré, qui est toujours à côté de la nature. La seule chose par laquelle M. Dumas brille ici comme dans toutes ses pièces de théâtre, c'est une entente parfaite de la scène. Il est à cet égard l'opposé de M. V. Hugo; tandis que celui-ci, croyant écrire et faire jouer des drames, ne réussit qu'à enfanter de longs monologues à un ou à plusieurs personnages, M. Dumas sait admirablement bien dialoguer et donner ainsi à ses essais dramatiques un attrait qui en fait oublier les fautes. C'est à ce talent tout particulier qu'on doit attribuer le succès qu'obtiennent à la représentation des pièces qui ne supportent guère l'analyse critique et dont la lecture est en général fort peu goûtée.

PREMIERS CHANTS; poésies par *Louis de Ronchaud*.—Paris, 1839, in-8.

M. L. de Ronchaud possède un talent poétique assez remarquable. Ses vers sont en général purs et harmonieux : il appartient à l'école rêveuse de Lamartine, et des pensées religieuses ou philosophiques sont le sujet de toutes ses inspirations. La petite pièce suivante nous a paru propre à le faire connaître, et digne en même temps d'être citée :

Passant, dis-moi bonjour sur la route inconnue,
Où le sort t'a jeté, toi voyageur aussi.
J'ai d'un regard ami salué ta venue;
Voyageurs tous les deux, saluons-nous ici!

Telle est la vie, hélas! où chacun se hasarde
A travers les dangers, par un divers chemin;
Parfois on s'y rencontre, on se dit : Dieu nous garde!
A peine a-t-on le temps de se serrer la main.

Mais la tombe! c'est là que tout va sur la terre,
Et l'homme à l'homme doit s'y réunir un jour;
Nous dormirons peut-être au même cimetière....
Passant, sur le chemin dis-moi, dis-moi bonjour!

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE en Danemark et en Suède; par *X. Marmier*. — Paris, 1839. In-8, 7 fr. 50 c.

M. X. Marmier est du petit nombre de nos jeunes écrivains qui ne dédaignent pas l'étude, qui travaillent sérieusement et n'ont pas seulement en vue l'intérêt du moment, un succès éphémère ou le moyen d'escamoter avec adresse un nom et une place. S'il a été à plusieurs reprises l'objet des faveurs ministérielles, du moins semble-t-il avoir mieux que tant d'autres compris la mission qui lui était confiée, et les subsides que le budget peut lui avoir accordés ont produit un résultat, un bénéfice réel pour la littérature.

J'ai déjà rendu compte du volume intéressant et substantiel qu'il a publié sous le titre de *Lettres sur l'Islande;* son *Histoire de la littérature en Danemark et en Suède* en forme le complément. Ce n'est peut-être pas tout-à-fait une histoire de la littérature qu'il publie, et ce titre pourra paraître un peu ambitieux, mais à défaut de documens plus étendus sur les travaux intellectuels de ces contrées du nord, on accueillera avec empressement les essais de M. Marmier, et l'on oubliera le titre pour ne s'occuper que du livre lui-même. Ici comme dans son précédent ouvrage, il cherche à faire connaître à la fois sous le rapport physique et sous le rapport littéraire les divers pays qu'il parcourt. On y trouve tour à tour des descriptions pittoresques, des observations de mœurs, des recherches sur les meilleurs écrivains anciens et modernes et des traductions ou des analyses de leurs chefs-d'œuvre. L'intérêt le plus soutenu rend la lecture de ce volume fort attachante d'un bout à l'autre. Le Danemark et la Suède n'offrent sans doute pas de bien grandes richesses littéraires; leur passé a peu de souvenirs autres que ceux de la tradition, et le présent n'est pas pour ces contrées une époque remarquable de développement intellectuel. Sauf quelques poètes parmi lesquels M. Marmier place au premier rang l'auteur dramatique Oehlenschlœger, dont le talent est d'une rare fécondité, et Tegner qui s'est acquis un nom populaire par ses poésies lyriques, l'époque moderne ne paraît pas avoir produit des écrivains danois ou suédois d'un mérite bien supérieur. Ces deux littératures sont encore loin de l'éclat qu'ont offert tour à tour celles de l'Angleterre, de la France, de l'Allemagne et des contrées méridionales. Leur développement a été fort lent; là où l'homme doit lutter contre les élémens pour trouver sa subsistance de chaque jour, les besoins de l'esprit ne peuvent être satisfaits que lorsqu'on est assuré de pourvoir à ceux du corps. Cependant cette marche lente a eu peut-être aussi un avantage,

c'est que les esprits d'élite n'ont pas trop devancé la foule, et le peuple entier s'est éclairé, s'est développé en même temps qu'eux; vienne maintenant un homme de génie, sa tâche sera facile, et d'un seul jet la littérature atteindra l'apogée de la gloire.

Du reste, le caractère original dont sont empreintes les productions de ces esprits du Nord, de ces imaginations qui nous transportent dans un monde idéal tout nouveau pour nous, qui semblent être encore des échos affaiblis des anciens scaldes de la Scandinavie, offre un attrait tout particulier. Aussi le volume de M. X. Marmier, quelque incomplet qu'il puisse paraître, trouvera de nombreux lecteurs et sera sans doute généralement goûté. Nous nous permettrons cependant de lui adresser quelques critiques sur la négligence parfois choquante de son style. Pourquoi, lorsqu'on traite un sujet si neuf, si intéressant, laisser courir sa plume avec la même insouciance que sur les colonnes d'un feuilleton? Cet abandon familier qui peut plaire dans un court fragment sans importance, où l'on ne fait qu'effleurer son sujet, ne convient point à un livre sérieux dont le succès ne doit pas être éphémère. Si nous osions donner un conseil à M. Marmier, nous lui dirions de diviser son travail en deux parts : l'une, qui nous offrirait ses souvenirs de voyage et le fruit de ses observations, pourrait être sans inconvénient publiée aujourd'hui ; mais l'histoire de la littérature, qui formerait l'autre, devrait être réservée pour l'époque où l'écrivain, rendu au calme et à l'étude, aurait le temps nécessaire à l'accomplissement d'une pareille tâche.

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE sur les diverses éditions des ouvrages de J.-J. Rousseau, et sur les principaux écrits relatifs à sa personne et à ses ouvrages; par *A.-A. Barbier;* nouvelle édition mise dans un nouvel ordre et augmentée par MM. *L. Barbier et Quérard.* — Paris, in-8.

Cette notice remarquable est due à l'un des hommes qui ont le plus honoré en France la bibliographie en la cultivant avec un zèle et une érudition rares, et en lui imprimant la direction la plus propre à lui donner une haute importance littéraire. Les travaux de M. A.-A. Barbier se distinguent par leur tendance scientifique de la plupart des recherches du même genre. Il a su débarrasser la bibliographie de toutes ces petites puérilités qui semblaient être ses seuls résultats dans l'étroite sphère où la retenaient des écrivains superficiels ou des rédacteurs de catalogues. La rattachant d'une manière intime à l'histoire littéraire, il a montré combien de services

elle pouvait rendre à celle-ci en fournissant sur les auteurs et leurs écrits une foule de documens qu'on chercherait vainement ailleurs. Ses patientes investigations lui permirent de pénétrer bien des secrets cachés sous le voile de l'anonyme ou du pseudonyme. Par là il parvint à jeter un jour tout nouveau sur des questions intéressantes dont la solution semblait presque impossible au milieu du conflit des opinions partiales et passionnées. Sa notice sur J.-J. Rousseau en offre une preuve frappante, et en étudiant ce précieux tableau de tous les écrits publiés pour ou contre le philosophe de Genève, on s'étonne qu'il n'ait pas obtenu jusqu'à présent cette autorité qui appartient à l'exactitude incontestable des faits. Il en ressort évidemment, sinon la justification complète du caractère de J.-J. Rousseau, du moins une explication très-naturelle et fort satisfaisante des contradictions et des écarts si durement reprochés à cet illustre écrivain par ses nombreux détracteurs. M. A.-A. Barbier se range à l'avis de M. Senebier, et pense comme lui que la maladie qui tourmenta Rousseau toute sa vie et produisit sa mort fut la première cause de ses malheurs, parce qu'elle jeta dans son esprit le germe de cette misanthropie qui le porta à fuir la société et à se croire l'objet d'une haine universelle. Cette disposition fut ensuite nourrie par les intrigues de Thérèse qui en profita indignement pour éloigner Jean-Jacques de toutes les personnes avec lesquelles il aurait pu sympathiser et qui seraient venues jeter le baume de la véritable amitié sur les plaies imaginaires de ce cœur souffrant.

Cette notice a été augmentée de l'indication des ouvrages publiés pour ou contre Rousseau depuis ces dernières années, ainsi que de quelques écrits plus anciens qui avaient échappé à l'auteur. M. L. Barbier et M. Quérard, auxquels sont dues ces nouvelles additions, ont aussi changé l'ordre de cette notice. Les écrits y sont divisés en deux parties selon qu'ils se rapportent aux ouvrages ou à la personne de J.-J. Rousseau; tous ceux qui concernent le même ouvrage sont réunis ensemble, puis viennent ceux qui traitent des œuvres complètes, et après les publications destinées à attaquer ou à défendre la personne du philosophe, sont rangés ceux qui s'occupent des lieux qu'il habita, et des monumens élevés à sa mémoire. Inséré dans l'article *Rousseau* de la *France littéraire* de M. Quérard, ce travail restera certainement comme un modèle de recherches bibliographiques.

COURS PRATIQUE, ANALYTIQUE, THÉORIQUE ET SYNTHÉTIQUE DE LANGUE GRECQUE; par *A. Dussert.* — Paris, chez Derache, 7, rue du Bouloy, 1839. In-8, 3 fr. = **MANUEL PRATIQUE DE LANGUE GRECQUE**; par *J.-E. Boulet.* — Paris, chez l'auteur, rue Notre-Dame-des-Victoires, 16. 1838. In-16, 3 fr.

Ces deux ouvrages sont conçus à peu près dans le même esprit. Ce sont des essais remarquables, destinés à faire sortir de l'ornière commune l'étude des langues classiques. Les auteurs ont voulu abandonner la routine et sa longue méthode qui fait consacrer 5 ou 6 ans au moins à l'étude du grec et du latin. Profitant des travaux du même genre déjà publiés sur les langues vivantes, ils ont cherché à les appliquer à l'étude du grec, et à faire pour cette langue morte ce que M. Robertson a fait avec succès pour l'anglais. On opposera peut-être bien des objections à cette méthode qui semble d'abord ne pouvoir s'adapter que très-difficilement à une langue morte, puisqu'elle repose sur l'usage et consiste à apprendre surtout en parlant et en écrivant. Malgré ce que dit à cet égard M. Boulet en particulier, on aura de la peine à croire qu'il puisse être fort utile de parler grec et latin aux élèves. Mais en laissant de côté cette question, il est impossible aussi de ne pas reconnaître les avantages de la nouvelle méthode qui, au lieu de rebuter les enfans par de longs et ennuyeux rudimens, les intéresse d'abord en les mettant tout de suite à même de lire et de traduire. Prendre un texte facile, placer en regard la traduction mot à mot, faire étudier le grec et le français, de façon que l'élève sache bien le sens de chaque mot, puis lui faire comparer le mécanisme des phrases et l'arrangement des mots dans les deux langues dont il apprend ainsi à connaître le génie propre, tel est le système développé avec clarté dans le *Cours* de M. Dussert, et appliqué avec beaucoup de succès dans le *Manuel* de M. Boulet. L'élève prépare un répertoire alphabétique sur lequel il inscrit à mesure chaque mot nouveau qu'il rencontre, non seulement avec sa signification française, mais encore avec la phrase dont il fait partie. Il se compose ainsi lui-même un dictionnaire qui grossit tous les jours à mesure qu'il avance dans ses études et qui a le précieux avantage de lui fournir de nombreux exemples propres à le guider dans l'emploi des mots, ainsi que dans l'application des règles lorsqu'il arrive plus tard à l'étude de la syntaxe. Il faut avoir soin de varier les textes et de les emprunter à différens auteurs afin d'éviter le défaut de la méthode Jacotot qui ne fait étudier aux élèves qu'un seul style et ne leur présente par conséquent qu'une seule face de la langue écrite. Cela est d'autant plus important pour les auteurs classiques

de l'antiquité que l'on peut fort bien arriver à en lire couramment un ou deux sans pour cela être en état de comprendre les autres. Du reste, chaque texte est étudié à fond et ne doit être abandonné que lorsqu'on a épuisé tous les développemens auxquels il peut se prêter.

Cette méthode est employée par M. Boulet dans un institut qu'il a fondé pour l'enseignement des langues, et où il donne des cours qui, suivis par de nombreux auditeurs, paraissent avoir déjà produit des résultats très-satisfaisans. Ce succès ne nous surprend pas ; l'étude des langues, jusqu'ici assez négligée en France, ne demande qu'à être encouragée pour prendre une grande extension, et tous les travaux entrepris dans ce but rendront à la littérature un service immense. Nous pensons cependant que ce système nouveau d'enseignement ne pourrait pas s'appliquer à des enfans au-dessous de 14 à 15 ans, car il exige un certain développement de l'intelligence et n'est pas, comme l'ancienne méthode, basé sur la mémoire. Pendant les 10 ou 12 premières années qui, en général, ne présentent guère que cette dernière faculté à exercer, ne faudra-t-il pas toujours un enseignement en rapport avec elle? Du reste, nous n'émettons ceci que comme un doute, et nous n'en reconnaissons pas moins le mérite d'une étude à la fois pratique et raisonnée. Des livres tels que ceux que nous annonçons ici, ont le grand avantage de pouvoir servir mieux que les grammaires et les rudimens à l'éducation particulière. Ils offrent une direction excellente et des instructions fort utiles pour les parens qui désirent guider eux-mêmes leurs enfans dans leurs études.

SOUVENIRS DE L'ORIENT ; par le vicomte *de Marcellus*. — Paris, 1839, 2 vol. in-8, 15 fr.

Ces souvenirs sont ceux d'un jeune homme de vingt ans, encore plein d'enthousiasme pour les auteurs classiques qu'il a étudiés au collége, et toujours prêt à appliquer des citations latines ou grecques. M. de Marcellus fit le voyage de Constantinople à la suite de l'ambassade française, et la traversée lui fournit de nombreuses occasions de montrer son goût pour les anciens. De Constantinople il partit pour parcourir les lieux les plus célèbres de l'Orient. Ses descriptions, quoique parfois un peu trop pompeuses, offrent de l'intérêt, et l'on y trouve des observations de mœurs qui ne sont pas sans mérite.

Mais, en général, il eût peut-être mieux valu que l'auteur,

publiant ainsi la relation de son voyage long-temps après l'avoir fait, en retranchât les poétiques élucubrations du jeune homme qui rappellent un peu trop l'écolier. De semblables souvenirs doivent sans doute avoir un grand charme pour lui, mais ils n'intéresseront pas beaucoup le public et pourront même nuire au succès de son livre qui mérite cependant, à bien des égards, d'être distingué de la foule des publications nouvelles.

LETTRES INÉDITES DE MARIE STUART, accompagnées de diverses dépêches et instructions, 1558-1587, publiées par le prince *Alexandre Labanoff*.—Paris, 1839. In-8, 7 fr. 50 c.

Tout ce qui se rattache à la destinée de l'infortunée reine d'Ecosse a le privilége d'exciter vivement l'intérêt du public. Le sort cruel qui fut justement ou non le partage de Marie Stuart a trouvé de la commisération dans presque tous les partis politiques. Cependant, considérée froidement et pesée dans la balance ordinaire du bon sens, la conduite de Marie, comme femme et comme reine, semble mériter peu cette sympathie générale. En admettant même qu'on ait exagéré ses torts, on ne peut nier que sa légèreté coupable n'ait gravement compromis les intérêts de son gouvernement et n'ait été l'origine de tous ses propres malheurs. Mais dans cette lutte entre deux femmes on a vu surtout les passions mesquines et égoïstes qui en effet dominèrent entièrement la question. Les véritables intérêts de l'état et de la morale ne furent guère que des prétextes pour satisfaire une jalousie ambitieuse, et ce fut dans ce but misérable et personnel qu'Elisabeth donna le funeste exemple de livrer au bourreau une tête couronnée. Scrutant le fond de sa pensée, et condamnant les intentions basses qui dirigèrent sa vengeance, la postérité a prononcé un jugement sévère sur cette exécution qui, quoique justifiée en partie aux yeux de ses partisans, restera comme une tache sanglante sur la mémoire de la grande reine d'Angleterre.

Le volume que publie M. Alex. Labanoff renferme des documens inédits fort curieux, et propres à jeter un jour nouveau sur ce point historique.

UN ÉPISODE de l'insurrection de Pologne, 1830 à 1832; par M. *Jules Poulain*.—Paris, 1839. In-8, 7 fr. 50 c.

L'auteur de ce volume s'est trouvé appelé par les circonstances à jouer un rôle dans la dernière et malheureuse révo-

lution de la Pologne. Au moment où éclata l'insurrection, il venait de fonder à Varsovie un établissement industriel. Ses sympathies furent toutes pour le succès d'une cause qu'il regardait à la fois comme celle de la liberté et de la justice. Profitant de sa position et de ses relations avec Paris, où il avait la facilité d'arriver jusqu'au ministre des affaires étrangères, il chercha surtout à faire obtenir aux Polonais l'appui du gouvernement français. Ayant quelque espoir de réussir, il vint à Paris hâter lui-même par ses propres démarches le départ d'un convoi d'armes et d'argent qu'il pensait pouvoir faire passer aux insurgés par la voie maritime. Mais une influence secrète plus forte que la sienne, et dont il ne put jamais ou du moins dont il ne veut pas dévoiler l'origine, s'unit à la diplomatie russe pour faire échouer tous ses efforts. La Pologne succomba sans être secourue, et M. Poulain se vit exposé, par suite de son dévouement, à maintes tracasseries dont le récit renferme des détails assez curieux. On lira son ouvrage avec intérêt, car il est écrit simplement, sans prétention, et présente un caractère de véracité bien propre à inspirer la confiance. C'est un document de plus sur l'histoire encore si peu connue de l'insurrection polonaise. Il semble prouver que cette tentative d'indépendance s'appuyait surtout sur des espérances de secours étrangers, et que ses principaux auteurs n'étaient point sûrs d'avoir la nation entière pour eux, puisque c'était de la France qu'ils attendaient le succès. Quand un peuple est bien unanime dans la résolution de secouer le joug, il ne compte que sur ses propres forces et trouve dans son désespoir de quoi suppléer au nombre. Mais l'union fut toujours ce qui manqua à la Pologne, et pour arriver à reconquérir son rang parmi les nations libres, il faudrait d'abord qu'elle employât ses efforts à détruire dans ses idées, ses mœurs et ses habitudes, tout ce qui est contraire au principe de l'égalité. Chez elle les idées de liberté sont nées à une époque où les institutions féodales étaient encore florissantes, et elles en ont conservé la vive empreinte, parce que jamais le triomphe complet de la royauté absolue n'est venu les effacer, les métamorphoser. Les leçons de l'expérience doivent lui prouver que c'est là l'origine de presque tous ses malheurs.

SOUVENIRS du lieutenant-général comte Mathieu Dumas, de 1770 à 1836, publiés par son fils. — Paris, 1839. 3 vol. in-8, 27 fr.

Le comte Mathieu Dumas est certainement une des plus grandes illustrations militaires de la France. Non-seulement

il a gagné sur le champ de bataille les grades les plus élevés, mais encore ses ouvrages lui ont assigné un rang distingué parmi les écrivains de l'Empire. Ses mémoires sont encore pour la majeure partie consacrés à l'art militaire, et l'on y trouve une foule de documens précieux sur l'histoire de cette période glorieuse qui, si elle n'a pas fait le bonheur de la France, a du moins jeté un vif éclat sur ses annales. Mais le comte Mathieu Dumas ne s'est pas borné dans ses souvenirs à retracer seulement ce qui concerne les victoires de Napoléon; ses hautes fonctions l'ayant appelé à concourir à la plupart des grands événemens de l'époque, et à connaître presque tous les hommes remarquables qu'elle a produits, il nous donne d'intéressans détails sur les principaux faits historiques auxquels sa longue carrière lui a permis de prendre une part active. Les trois volumes que son fils livre aujourd'hui à la publicité prendront place parmi les matériaux qui dans l'avenir offriront aux historiens la source la plus sûre et la plus féconde pour étudier notre temps. Ce n'est pas, comme la plupart des livres du même genre, un recueil d'anecdotes puériles, dans lesquelles la personnalité de l'auteur occupe le premier plan, laissant tout le reste dans l'ombre. M. Mathieu Dumas n'a eu en vue aucun motif personnel, et ne s'est préoccupé que de la vérité historique.

EXTRAIT D'UNE NOTICE SUR LES FRANCS-BREMENTS-CANONNIERS de la ville de Caen, lue à la séance de la Société des antiquaires de Normandie; par M. *H. de Formeville*. — Paris, chez Derache, 7, rue du Bouloy. 1839. In-8, 2 fr.

Cette notice est un échantillon curieux des recherches patientes et laborieuses auxquelles peuvent se livrer les antiquaires pour éclaircir le moindre point historique qui se rattache à leurs études favorites. Considérés isolément, de semblables travaux peuvent sembler puérils, mais il ne faut pas oublier que leur ensemble constitue une masse de documens utiles, de matériaux précieux pour l'historien; envisagés sous ce point de vue, ils paraissent alors avoir une importance réelle, et leurs auteurs méritent d'autant plus d'estime que le zèle avec lequel ils se consacrent à ces études partielles et obscures ne trouve point sa récompense dans l'éclat d'un nom et ne peut avoir pour stimulant aucun motif d'ambition personnelle. Les francs-brements-canonniers de la ville de Caen formaient l'une de ces anciennes corporations, qui, ainsi que le remarque fort judicieusement M. H. de Formeville, furent jadis des élémens de force, de sécurité et de liberté pour la plupart des villes,

en favorisant l'administration municipale et en lui donnant une puissance capable de résister aux prétentions ambitieuses des seigneurs féodaux. L'établissement de la monarchie absolue et la centralisation progressive de tous les pouvoirs ont peu à peu détruit presque toutes ces corporations avec les autres institutions municipales qui pouvaient apporter quelque obstacle à la marche uniforme du gouvernement dans toute l'étendue du royaume. On n'a laissé subsister que celles dont l'influence n'offrait aucun danger, et encore n'a-t-on rien négligé pour rendre cette influence tout à fait nulle. Aujourd'hui que les beaux temps de la monarchie absolue sont passés, et que l'établissement du gouvernement constitutionnel exige une organisation nouvelle plus favorable à la liberté, et propre à intéresser le peuple aux affaires publiques sur lesquelles on sent la nécessité de lui abandonner une part d'influence, la résurrection de quelques-unes de ces corporations, semble un moyen convenable d'amener peu à peu la décentralisation, regardée aujourd'hui comme indispensable. En les fondant sur des bases plus larges, en leur ôtant surtout le caractère de monopole, de privilége, qui en était autrefois inséparable, on pourra en effet y trouver une application heureuse du principe d'association. Celle qui fait l'objet du petit écrit de M. de Formeville vient d'être rétablie par la municipalité de la ville de Caen. Elle a pour but de réunir et d'organiser les ouvriers du port, sous une administration choisie parmi eux.



RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

VIE DE JÉSUS, ou Examen critique de son histoire; par le docteur *D.-F. Strauss*, trad. de l'all. sur la 3e éd. par *E. Littré*. — Paris, 1839, tome 1er, 1re partie. In-8, 6 fr.

Cet ouvrage a eu un grand retentissement, et en moins d'une année il est arrivé, en Allemagne, à sa troisième édition. La traduction française impatiemment attendue sera sans doute accueillie avec une vive curiosité. On connaît fort peu en France les travaux de critique sacrée auxquels se livrent les théologiens allemands, et le docteur Strauss offre le résumé de ce qui a été fait de plus hardi en ce genre. Du reste, il est probable que le public français trouvera en général peu

d'attrait dans la lecture d'un semblable livre. C'est une dissertation théologique trop savante pour la foule, hérissée de citations et renvoyant sans cesse à des sources qui indiquent l'érudition la plus grande. Sous ce rapport, la *Vie de Jésus*, quoique destinée à ébranler la divinité du christianisme, ne présente pas tout le danger qu'on pourrait penser; en France du moins, il est à croire qu'elle ne produira pas autant d'effet que le moindre pamphlet sarcastique de Voltaire. Elle s'adresse aux savans, aux hommes qui font de la théologie l'objet ordinaire de leurs études, et pour ceux-là, ce ne peut être qu'une thèse à combattre, qu'un stimulant propre à exciter leur esprit, à doubler leurs efforts.

Le docteur Strauss s'est en effet placé dans un point de vue tout-à-fait scientifique, et en cherchant à établir la nature mythique des circonstances merveilleuses, dont il prétend que la tradition a orné l'histoire du fondateur de la religion chrétienne, il ne cesse jamais d'employer un langage grave, élevé, digne en tout de son sujet. Bien plus, il ne met pas un instant en doute la supériorité et la vérité des doctrines chrétiennes, et ne prétend point se poser en dehors du christianisme. Il y a de la subtilité sans doute dans cette prétention, mais elle est bien d'accord avec l'esprit allemand, et la nomination du docteur Strauss à une chaire de théologie dans l'Université de Zurich prouve que ses partisans ne voient comme lui, dans sa manière d'envisager la vie de Jésus, qu'un développement nouveau du rationalisme chrétien. Pour eux la vérité existe dans son essence même, indépendante de toutes les preuves matérielles sur lesquelles on veut l'appuyer, c'est le principe qu'ils reconnaissent dans ses sublimes conséquences, et ils n'attachent aucune importance aux incidens qui ont pu accompagner son apparition ou aider à son développement. Ils ne voient dans tous ceux-ci que l'œuvre des passions et des faiblesses humaines. C'est là du moins, autant que nous avons pu le comprendre à la lecture de ce premier volume et des diverses préfaces qui s'y trouvent, le système exposé par l'auteur de la *Vie de Jésus*. Son livre a donné lieu en Allemagne à une polémique assez vive, des réfutations ont été publiées par des théologiens du plus grand mérite et non moins éclairés que lui; il serait à désirer que le traducteur donnât à la suite de l'ouvrage de Strauss un résumé de cette intéressante discussion.

POÉSIES RELIGIEUSES ET CHRÉTIENNES; par *Ph. Corbière*. — Paris, chez Ab. Cherbuliez et Cie, 1839. In-8, 3 fr. 50 c.

Depuis quelques années on a dit que la poésie s'était faite religieuse, et l'élan mystique donné à cette branche de la littérature a été signalé souvent comme un des symptômes les plus frappans du mouvement des esprits vers une réaction contre l'incrédulité du dernier siècle. MM. de Châteaubriant et de Lamartine ont été les premiers instig teurs de cette impulsion, à laquelle nous devons tant de fatras poétiques empreints d'une religiosité plus ou moins factice. Mais la véritable religion a eu bien peu de part dans l'inspiration de tous ces poètes, depuis M. de Lamartine lui-même, jusqu'aux derniers de ses nombreux imitateurs. On ne retrouve en eux que l'expression d'un sentiment vague, qui n'est fondé ni sur une foi réelle, ni sur des principes solides et bien déterminés. On voit que la plupart ont chanté le Catholicisme sans être vraiment catholiques, ont vu dans ses mystères un moyen de produire de l'effet, et n'ont considéré la religion que sous le rapport artistique.

M. Corbière n'a point suivi la même marche, il part d'une croyance arrêtée, bien définie et ne se tient pas dans le vague nuageux du mysticisme. Ses poésies sont réellement chrétiennes, et la plupart d'entre elles sont même destinées au chant de l'église. Comprenant la nécessité de modifier à cet égard le culte protestant, et de remplacer les psaumes par des hymnes mieux adaptés aux mœurs et aux idées du temps présent, il a dirigé de ce côté-là son talent poétique, remarquable par une grande pureté et une harmonie sévère. La simplicité et la clarté de son style le distinguent des poètes de l'école moderne dont il n'imite ni la phraséologie tourmentée, ni la vague et stérile profondeur. Sa croyance est celle du protestantisme qui place la Bible entre la foi et la raison, et s'attache plus à l'esprit qu'à la lettre, cherche la vérité dans le sens moral des mystères, et ne s'arrête pas seulement à la superficie des formules et des pratiques. On trouve dans ses poésies une onction pieuse, une religion éclairée et tolérante, un parfum de charité et de vertu qui en rendent la lecture pleine d'attrait. Il n'y a nulle prétention ambitieuse, nulle trace d'affectation, rien qui ressemble à tous ces essais de petits rimeurs qui se croient des génies méconnus. On y reconnaît l'expression vraie de sentimens réels, c'est l'abondance du cœur qui dirige la plume de l'écrivain, et les vers coulent faciles et gracieux sans efforts, ni peine. En général le talent de M. Corbière se maintient dans une ligne moyenne. Il a de

la noblesse, de la gravité, mais peu d'énergie ; il est agréable, il plaît, mais n'entraîne pas et n'impressionne que faiblement. Quelquefois, cependant, il peut s'élever à une certaine hauteur, et ne reste jamais au-dessous de la majesté de son sujet. La pièce suivante nous a paru digne d'être citée pour faire apprécier les qualités du poète :

LA CHARITÉ.

Charité ! don du ciel, vertu compatissante,
Espoir du malheureux, flamme pure d'amour ;
Toi qu'appelait en vain l'humanité souffrante,
Pour adoucir nos maux tu parus en ce jour,
Où Dieu, se déclarant le père
Du malheureux, de l'indigent,
Envoya son Fils sur la terre,
Nous apprendre à chérir un frère
Sous les haillons du mendiant.

Tu n'es point un argent qu'on rougisse de prendre,
Un secours dans la main sans un soupir au cœur,
Un don suivi d'un mot que l'on craigne d'entendre,
Ne sachant soulager sans blesser le malheur ;
Ta parole embellit, enchante,
Les dons que ta main fait pleuvoir ;
On entend de ta bouche aimante
Cette parole consolante :
Mieux vaut donner que recevoir.

A soulager les maux, habile, ingénieuse,
Tu vas dans les réduits où se cache la faim
Porter au malheureux ton offrande joyeuse ;
Ta main soigne la veuve et nourrit l'orphelin.
Aucun éclat dans ton aumône,
Ta droite fuit la vanité,
Cache à sa sœur ce qu'elle donne,
Et sans bruit tresse la couronne
Qui luira dans l'éternité.

Quand le pauvre à ton seuil, la main tremblante et vide,
Frappe timidement, ta main lui vient ouvrir ;
L'amène à ton foyer, calme sa faim avide,
Ton cœur aimant souffrait en le voyant souffrir.
Ton humeur est la patience,
Ton caractère la bonté,
Tes effets sont la bienfaisance,
Le monde t'appelle obligeance,
Jésus te nomma *charité*.

Dans le calme et la paix où s'écoule ta vie,
Sans soupçonner le mal tu recherches le bien,
Ton cœur ne connaît pas l'aiguillon de l'envie,
Le bonheur de chacun vient accroître le tien.
Humble, modeste, confiante,
Des cœurs lien mystérieux,
O charité compatissante!
Tu portes dans une âme aimante
La paix et le calme des cieux.

Quand l'injure à tes pas s'attache et te menace;
Lorsque de ses clameurs le méchant te poursuit,
Compagne du Sauveur, tu marches sur sa trace,
Et ta prière au ciel monte pour qui te nuit.
Comme Jésus sur le Calvaire,
Tu ne sais que plaindre et bénir;
Tu veux, aimante et débonnaire,
De tous ceux qui te font la guerre
Gagner le cœur, non les punir.

Aussi quand l'univers sous les flots de l'abîme
S'engloutira noyé dans une mer de feu;
Quand la flamme des monts couronnera la cime
Et les fera tomber dans le creuset de Dieu;
Alors sur cette mer bouillante,
A côté de la charité,
L'espérance et la foi vivante
Vogueront, pendant la tourmente,
Jusqu'au port de l'éternité.

1er **NUMÉRO DU LIVRE SANS TITRE**, de J. B., maître de langue grecque à Florence. — Paris, chez Ab. Cherbuliez et Cie. 1839. In-8 grand-raisin.

Cette première livraison n'a en effet pour titre qu'une page blanche avec un encadrement, dans lequel chaque lecteur sera libre d'inscrire le nom qui lui semblera le mieux mérité par les spirituelles boutades du Maître de langue grecque. C'est une suite de réflexions et d'observations piquantes sur les questions de politique, de religion, d'art, de littérature, qui préoccupent le plus vivement les esprits de notre temps. Ce digne Maître de langue grecque s'était cru appelé à provoquer une seconde renaissance des lettres, et en se fixant à Florence, il se flattait d'y faire renaître une nouvelle Académie de Platon. Quelque ambitieux que fût ce projet, il n'était certes pas au-dessus de ses moyens, mais la direction de notre épo-

que n'est malheureusement pas de ce côté-là, et les Florentins ont montré fort peu de zèle à envoyer leurs enfants décliner Μοῦσα et conjuger τύπτω à son école. Le professeur a donc été obligé de garder son grec pour lui, et s'est trouvé fort heureux de rencontrer un amateur qui voulût bien le prendre en amitié et en faire son compagnon de voyage. Un séjour à Paris lui fournit ample matière à déblatérer contre notre époque misérable, qui ne montre ni goût, ni probité, ni vertu, et qui ne veut pas apprendre le grec. Il en tire habilement parti pour tracer quelques pages satiriques pleines d'esprit, dans lesquelles sont passés en revue les principanx traits de la physionomie actuelle de la grande capitale. Le portrait n'est pas flatté, mais il est vrai, et la crise politique si longue et si ridicule qui tient en suspens toutes les affaires depuis cinq ou six semaines, offre une preuve assez frappante de la vérité de plusieurs de ses observations. Notre Grec paraît avoir une grande confiance dans le pouvoir royal, et il se prononce fortement pour la nécessité de sa prépondérance dans le gouvernement constitutionnel. Mais ce n'est point chez lui un penchant absolutiste, car il sent bien que les vieilles monarchies ne satisfont nullement les besoins de l'époque présente, encore moins les espérances de l'avenir. Mais il est effrayé des conséquences probables de bouleversemens nouveaux qui jetteraient dans les voies de la démocratie des nations encore peu préparées à cette émancipation complète, et ne possédant aucune des qualités qui peuvent seules présenter une base solide et une garantie de durée à la république.

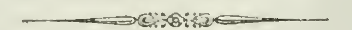
Ses idées sont celles d'un homme religieux, qui trouve dans l'Evangile les véritables principes de la liberté et appelle de tous ses vœux l'établissement de la grande communauté chrétienne dans laquelle charité, dévouement, abnégation seront les mobiles de toutes les actions, l'esprit de toutes les institutions. Si c'est une illusion, elle est du moins noble, généreuse et fort séduisante ; elle explique d'ailleurs parfaitement bien l'indignation éprouvée par l'auteur, en présence de la corruption parisienne. Il y a loin, en effet, de cet état de dégradation morale, au but de perfectionnement qu'il propose, et l'on peut bien avoir des élans de colère, des instans de découragement, quand on voit que rien n'est institué pour y conduire, que tout, au contraire, semble conspirer pour en détourner. Le digne professeur croyait fermement que la révolution de 1830 avait mis Paris sur la bonne route, et se réjouissait d'étudier la marche de ce progrès lent, mais sage et moral dont la France a si grand besoin ; aussi fut-il cruellement désappointé. Mais laissons-le parler lui-même, et

peindre à sa manière le réveil religieux dont on a fait tant de bruit :

« J'arrivais avec l'espoir de trouver une réaction en faveur de la religion, espoir que m'avaient donné maintes personnes au-delà du Rhin, et que j'avais conçu moi même à la lecture de quelques bons ouvrages, publiés depuis les fameuses journées de Juillet. En effet, je l'ai trouvée, la réaction, non pas celle que j'attendais, de l'incrédulité à la fois, mais des farces de Montrouge à la plus froide indifférence ; je dirai plus, à un profond mépris pour tout culte en général. On voit des processions autour de Notre-Dame, et le peuple y accourt des quartiers voisins. L'abbé Cœur prèche-t-il, la jeunesse de Paris vient en foule assister à ses sermons qui, commençant à deux heures, font que dès les sept heures du matin, on ne trouve plus de place dans l'église, où l'éloquent prédicateur doit se faire entendre. En conclurait-on que le culte parle encore au cœur du peuple, que la religion reprend son empire sur la jeunesse? on se tromperait grossièrement. Le peuple accourt aux processions comme il irait voir les voltigeurs de Franconi ; la jeunesse se presse autour de la chaire dans l'intérêt de l'art oratoire, comme elle va aux séances des Chambres : c'est-à-dire, à l'église, pour tirer des comparaisons entre l'éloquence de la chaire actuelle et celle des Bossuet, des Massillon ; aux dernières, pour admirer ou critiquer les orateurs de la gauche ou de la droite. »

La situation politique est appréciée avec non moins de sagacité, et l'effet général produit par la capitale sur notre auteur lui fait retrouver avec le plus vif plaisir sa chère Florence, dont il donne une description des plus flatteuses, la représentant comme un séjour enchanteur, où sous le gouvernement le plus doux et le plus paternel on jouit avec délices de tous les biens de la civilisation la plus avancée. Cet opuscule est terminé par une rude critique contre le malencontreux voyage en Italie de M. J. J. qui a donné aux Florentins une idée fort peu favorable du célèbre feuilletoniste.

En résumé, ce premier numéro du Livre sans Titre fera désirer la suite, car on y trouve réuni bon goût, esprit et savoir.



LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE.

MÉLANGES DE DROIT PUBLIC et de haute politique; par *Ch.-L. de Haller.* — Paris, 1839. 2 vol. in-8, 12 fr.

La haute politique de M. Ch. L. de Haller paraîtra bien puérile et même parfois bien basse à tout homme qui lira ces *mélanges* sans aucun esprit de parti et voudra les juger du point de vue purement scientifique. En effet, la plupart des fragmens que l'auteur décore de ce grand nom ne présentent guère que de violentes diatribes contre les révolutionnaires, contre les protestans, contre tout ce qui tend à faire marcher l'humanité en avant, ou même seulement à l'empêcher de rétrograder. C'est de la polémique de journaliste écrite avec verve, propre peut-être à produire quelque impression dans la lutte animée de la presse quotidienne, mais qui ne soutient pas l'analyse et tombe devant la moindre argumentation un peu serrée. On y reconnaît le langage de la passion, et l'on y cherche en vain ce raisonnement calme, cette marche logique, cette gravité qui doivent présider à la discussion sérieuse des principes, et qui sont surtout indispensables dans un livre qu'on intitule : *Mélanges de droit public et de haute politique*. Quand on se propose réellement pour but la recherche de la vérité, l'on doit supposer chez ses adversaires la même bonne foi; et leur imputer des intentions mauvaises, basées sur la satisfaction d'intérêts particuliers ou d'ambitions personnelles, c'est avouer en quelque sorte que l'on est soi-même capable d'obéir à de semblables motifs. D'ailleurs, réduire les questions de principe à des questions de personnes, attaquer une doctrine en accusant la conduite ou les intentions de ceux qui la soutiennent, c'est procéder d'une manière qui n'a rien de scientifique et qui tue toute espèce de discussion utile, c'est en quelque sorte mettre la raison hors la loi. La lutte de l'ancien et du nouveau se réveille aujourd'hui avec une ardeur très-vive; on dirait qu'un choc se prépare, et l'état chancelant des esprits semble rendre le résultat presque douteux. Grâce au pêle-mêle des idées et des théories qui se heurtent en tout sens et qui se révoltent de toutes parts contre le joug de la logique, on peut aujourd'hui soutenir avec des argumens également spécieux le pour et le contre de presque toutes les questions les plus importantes. Rien n'est donc moins étonnant que de voir des hommes, regrettant le passé, se poser en champions du pouvoir absolu, de l'autorité immuable,

et employer toutes les ressources de la dialectique pour défendre leur thèse. A ceux qui comprennent ainsi les droits de la discussion et qui s'élèvent au-dessus des passions et des intérêts pour se renfermer dans le domaine de la science, on peut et l'on doit répondre aussi par le langage du raisonnement, car il y a quelque espoir alors de faire jaillir un peu de lumière du conflit. Mais ceux qui, comme M. de Haller, ne font que de la politique de gazette, se chargent en quelque sorte d'offrir eux-mêmes la réfutation de leurs propres idées. Pour tout homme impartial qui lit leurs écrits, la forme emporte le fond, la lettre tue l'esprit. Il n'est pas même nécessaire de les combattre.

SCIENCES ET ARTS.

SALON DE 1839; par *Alex. Barbier.* — Paris, 1839. In-18, 12 fr.

Si le salon de cette année ne renferme pas quelqu'une de ces œuvres capitales qui, réunissant dès le premier jour tous les suffrages, marquent dans les annales de la peinture et sont proclamées des chefs-d'œuvre, on y reconnaît du moins une amélioration générale, une tendance de réaction contre les excès du genre romantique ou plutôt du genre laid. D'ailleurs les tableaux de mérite y abondent, et l'on en peut citer un assez grand nombre de très-remarquables. L'examen critique auquel les soumet M. Alex. Barbier est plein de goût et d'esprit. Les personnes qui ont visité l'exposition y trouveront un mémorandum fort agréable pour ranimer les souvenirs que leur a laissés la vue des meilleurs tableaux, et pour celles qui n'ont pu en jouir, il offre une revue piquante très-propre à faire apprécier le mérite des principaux artistes qui ont exposé. M. Barbier ne se prononce point exclusivement pour telle ou telle école; il parle en amateur du beau et du bon partout où il le rencontre, que ce soit chez M. Delacroix ou chez un élève de M. Ingres, et il n'épargne pas plus la critique, qu'il croit juste, au peintre le plus en renom qu'à l'artiste le moins connu.

Dans ce petit livre comme au salon, le premier nom qui frappe la vue, est celui d'Horace Vernet dont l'admirable fécondité a le privilége d'étonner et de captiver chaque année l'attention publique. La prise de Constantine lui a fourni le sujet de trois grands tableaux dans lesquels brillent à un haut

degré les qualités précieuses de ce peintre habile. Tout en restant fidèle à la vérité, il a su vaincre avec talent toutes les difficultés que présentent, soit l'uniformité si peu poétique de nos guerriers actuels, soit les dispositions de la tactique moderne où le courage individuel est enlacé dans les liens de la discipline. Mais tout en admirant les résultats de son travail rapide, on lui reprochera de faire de la peinture superficielle, sans épaisseur, sans ombre, qui n'aura point de durée.

Après H. Vernet, vient Steuben avec son *Esmeralda,* délicieuse étude de jeune fille à laquelle on ne peut guère reprocher que de légères incorrections de dessin et qui réalise bien toutes les descriptions gracieuses que M. Victor Hugo nous a données des charmes de cette jolie danseuse, quoiqu'elle puisse paraître trop blanche et trop délicate pour une fille qui passe sa vie exposée aux intempéries de l'air et aux rayons du soleil.

Ensuite vous trouvez Ary Scheffer et sa *Marguerite rencontrée par Faust pour la première fois*, son *Roi de Thulé*, ses deux portraits de *Mignon,* quatre tableaux inspirés par le génie poétique de l'Allemagne et dignes en tout de leur origine; puis son *Christ,* dont l'agonie, trop humaine peut-être, est cependant d'un effet très-remarquable.

La *Charité* de Decaisne, que je vous conseille de ne pas juger d'après la triste poésie qu'elle a inspirée à M. de Lamartine; les marines de M. Gudin, qui est aujourd'hui presque sans rival; le talent si souple, si varié, si amusant de M. Biard; les paysages remarquables de plusieurs peintres en tête desquels se place cette année un nom nouveau, M. Calame de Genève, qui pour son coup d'essai s'est fait connaître par un chef-d'œuvre; les beaux portraits de M. Winter-Halter; les peintures abruptes, mais énergiques, de Delacroix; enfin les petits tableaux de M. Decamps dont on ne peut nier la supériorité, quoiqu'on y trouve bien des effets de convention et une grande recherche de ce qui, dans le langage des ateliers, s'appelle le *chic;* voilà un aperçu très-incomplet encore des richesses du salon dont M. Barbier a dressé un inventaire semé de saillies piquantes et d'observations ingénieuses.

Des médiocrités il dit peu de chose, et n'a choisi que deux ou trois des plus téméraires pour les offrir en holocauste sur l'autel de la critique. On lui saura gré de sa généreuse sobriété à cet égard, d'autant plus qu'il manie avec beaucoup d'habileté l'arme de la plaisanterie et n'en ménage pas les coups aux grands artistes qui lui semblent les mériter. La citation suivante en donnera la preuve, en même temps qu'elle contient la critique la plus mordante et la plus juste qu'on puisse faire de la *Cléopâtre* de M. Delacroix.

« On sait, ou l'on ne sait pas, que malgré l'importance historique du personnage, ce n'est point parmi les grandes toi-

les du salon qu'il faut chercher la reine Cléopâtre, ni l'aspic qui mordit au plus beau sein de l'antiquité. M. Delacroix n'a traité son sujet qu'en buste, et il faut l'aller découvrir parmi la foule innombrable de tableaux à hauteur d'appui; c'est là que vous trouverez la belle Cléopâtre entre une tete de caniche et un canard de Barbarie. Dernièrement donc, deux bons villageois, point trop malins, s'étant arrêtés devant cette peinture, l'un dit à l'autre : — « Sais-tu ce que c'est que ça, toi qui es savant? » — Point de livret, il fallait tirer la réponse de son propre fonds; notre homme se recueillit un instant, puis il répondit avec assurance : « Pardine, oui, *que* je le sais! c'est pas bien difficile. » — « Eh bien, quoi? » — « C'est un homme qui veut vendre à *ste* femme un panier de figues violettes, *ous' qui gnia* des gros vers dedans. »

DU MICROSCOPE, et de son application à l'étude des êtres organisés et en particulier à celle de l'utricule végétale et des globules du sang; par *Ch. Martins*. — Paris, 1839. In-4.

Cette thèse, publiée par M. Ch. Martins pour concourir à l'agrégat des sciences accessoires à la Faculté de médecine, renferme des données curieuses et fort complètes sur l'application du microscope à l'étude des êtres organisés. L'auteur s'est entouré de tous les documens que pouvaient lui fournir les travaux des savans français et étrangers, et répétant lui-même les expériences les plus importantes, il est arrivé à reconnaître une assez grande analogie entre l'utricule végétale et les globules sanguins. Placés à deux degrés bien différents dans la hiérarchie de la création, ces corps élémentaires paraissent accomplir la même destination en contribuant à l'accroissement des organes dont ils font partie et dont ils semblent être l'origine.

On remarquera dans ce travail des observations nouvelles sur la neige rouge et sur la neige verte, que M. Martins considère comme deux modifications d'une seule et même substance, composée en partie d'utricules végétales. D'après ses recherches, il paraîtrait que rouge d'abord, elle verdit ensuite sous l'influence prolongée de la lumière et de l'air. Cette substance a été étudiée par lui, au Spitzberg, l'année dernière, et il en a rapporté plusieurs échantillons qu'il a soumis à l'examen des hommes les plus compétens. C'est avec l'aide de savans, tels que MM. Biot, Dujardin et Montagne, que M. Martins s'est livré à des expériences dont les résultats acquièrent ainsi une autorité réelle.

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

Revue Critique
DES LIVRES NOUVEAUX.
Juin 1839.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE avant le douzième siècle ; par M. *J.-J. Ampère.* — Paris, 1839, tome 1er. In-8, 7 fr. 50 c.

On pourra faire quelques objections contre le titre de ce livre, car, avant le douzième siècle, où trouver l'histoire littéraire de la France? A peine y avait-il alors une France, et les rares écrivains romains ou gaulois qui jetèrent quelque éclat sur les premiers siècles, n'ont exercé qu'une influence assez secondaire dans le mouvement littéraire des époques plus récentes. Mais le savant professeur a prévu cette chicane, et dans sa préface il donne à l'appui de son titre des raisons si excellentes, que la critique baissera pavillon devant elles, et acceptera sans doute volontiers cette dénomination de France pour désigner la contrée qui renfermait alors maintes peuplades diverses par leur langage, leurs mœurs et leurs institutions. Comme le dit spirituellement M. Ampère, la littérature comme la géologie doit avoir son histoire antédiluvienne, et ne pourra que gagner à retrouver quelques documens précieux sur les époques antérieures à cette inondation des barbares qui a tout bouleversé, tout détruit sur son passage. Il est d'un grand intérêt de rechercher quelle influence a eue sur la littérature le mélange des peuples, de retrouver les élémens divers qui ont contribué à la formation de la langue, et de signaler les traces encore visibles quoique faibles des différentes sources d'où est sorti le progrès intellectuel de nos temps modernes. C'est la tâche difficile que s'est imposée M. Ampère, et le zèle avec lequel il l'accomplit prouve qu'elle n'est point au-dessus de ses forces. On est heureux de rencontrer en lui une érudition profonde accompagnée de tout

le charme d'un style élégant. Il appartient au petit nombre d'hommes qui ont conservé le goût des fortes études, et qui voient dans la littérature quelque chose de plus qu'un jouet ou qu'un moyen de parvenir.

Le volume qu'il publie aujourd'hui embrasse les quatre premiers siècles de l'ère chrétienne. Il jette d'abord un coup-d'œil rapide sur les temps obscurs qui ont précédé; il passe en revue les nations ibériennes, celtiques et gauloises qui vinrent peupler la contrée appelée aujourd'hui France. Ce que l'on sait de leur culture se borne à bien peu de chose, mais il indique les monumens qui en sont restés dans la langue, et fait habilement ressortir l'influence que leurs mœurs, leur culte, leur caractère ont exercée sur le peuple français dans lequel on retrouve encore plus d'un trait qui rappelle cette origine. Un chapitre entier, plein d'intérêt et de recherches curieuses, est consacré aux bardes gaulois, gallois et bretons. Il suit autant que cela est possible l'histoire de cette antique poésie dont la tendance symbolique et mystérieuse a laissé dans maintes provinces une empreinte profonde; il y retrouve la source première d'une foule d'usages qui s'y sont conservés jusqu'à nos jours quoique ayant perdu leur sens mystique et leur poétique couleur. Viennent ensuite les influences phéniciennes et grecques, qui par le commerce et les beaux-arts, ces deux principes de toute civilisation, contribuèrent puissamment aux progrès matériels et intellectuels de la Gaule. Il nous montre celle-ci envahie par César, cherchant vainement à défendre sa nationalité encore trop faible, et devenant entièrement romaine par la langue, le gouvernement, la religion et les mœurs. Le latin remplace alors presque tout-à-fait les idiomes gaulois, et s'il reste çà et là quelques vestiges de ceux-ci, la langue des vainqueurs domine sans partage dans les lettres. Pendant environ cent cinquante ans, une littérature toute latine fleurit dans la Gaule et jette des racines si profondes dans le pays, que longtemps encore après l'invasion des barbares elle étouffera le développement de la langue vulgaire, qui ne pourra rivaliser plus tard avec elle qu'en lui faisant de nombreux emprunts et en consentant à la reconnaître pour son maître et son guide.

Ce n'est guère qu'après l'établissement du christianisme que la littérature des Gaules, quoique toujours latine par sa langue, par ses formes et ses sympathies, prend un caractère particulier et commence à refléter l'esprit national. Dès l'époque de la conquête romaine, cependant, on peut remarquer chez les Gaulois une tendance à imprimer au latin leur caractère moins grave, leur esprit plus léger que celui des Romains. On retrouve chez leurs orateurs cette abondance de la

parole et ce goût du brillant vrai ou faux qui sont encore à présent les traits distinctifs du Français.

« Quand César introduisit les Gaulois dans le Sénat, » dit M. Ampère, « le purisme classique de Cicéron s'effraya de voir la tribune envahie par les hardiesses de la parole gauloise. Les qualités qu'on lui reconnaissait et les défauts qu'on lui reprochait s'accordent merveilleusement pour la caractériser. Ces qualités, c'étaient l'abondance et l'éclat, *ubertas et nitor;* ces défauts, c'étaient l'enflure et les faux brillans; il fallait qu'elle en fût bien atteinte au IVe siècle, puisque alors saint Jérôme oppose la fougue et la recherche gauloises à la gravité, à la simplicité romaine. »

Le christianisme vint donner à la culture intellectuelle un élan tout nouveau. Il spiritualisa l'inspiration et fit surgir une éloquence jusqu'alors inconnue, dans laquelle les écrivains gaulois se distinguèrent promptement d'une manière fort remarquable. Saint Irénée, Lactance, Ausone, saint Paulin, Sulpice-Sévère, saint Hilaire, saint Ambroise et Cassien sont les principaux auteurs dont parle M. Ampère. Il trace un tableau fort intéressant de cette littérature chrétienne, la seule à peu près que cette époque nous ait laissée. Nous ne le suivrons pas dans cette exposition à la fois savante et pleine d'attrait, car cela nous entraînerait trop loin. Un travail de ce genre ne s'analyse pas facilement; il faut le lire et nous en avons dit assez pour faire apprécier son mérite supérieur. Nous terminerons en citant un passage qui nous a paru propre à indiquer les vues larges et les aperçus ingénieux que l'auteur a semés en abondance dans son histoire littéraire :

« On est souvent étonné de trouver chez ces solitaires, chez ces hommes étrangers à la société, une connaissance profonde, raffinée des replis et des détours du cœur, une foule d'observations ingénieuses sur l'enchaînement mutuel des différentes vertus et des différens vices.

« Le besoin d'étudier le cœur humain pour le diriger vers un but élevé et difficile, avait révélé à ces moines les secrets de l'âme. Cassien dit quelque part : « Les diverses sortes de » passions dont nous étions la proie sans les connaître, » nous étaient exposées, dans leurs causes et leurs rapports, » avec tant de clarté, qu'il nous semblait les voir offertes en » spectacle devant nos yeux. »

« Dans la pensée qu'on va lire, n'y a-t-il pas une vue profonde, exprimée avec bonheur? Peut-on mieux faire comprendre que l'activité humaine doit être dirigée vers le bien pour ne pas produire le mal? « Notre cœur est comme la » meule d'un moulin; il faut qu'il tourne et qu'il broie » quelque chose, que ce soit du froment ou de l'ivraie. »

« Les écrits de Cassien constituent, je l'ai dit, un code de monachisme. En effet, jusqu'à saint Basile, ses écrits ont été en Occident l'unique base de la législation monastique; ils contiennent en outre tout un système de morale; enfin les récits légendaires qui s'y trouvent mêlés en grand nombre, en font un tableau vivant des solitudes chrétiennes.

« Tout cet ensemble moral et poétique a exercé une grande influence sur la littérature et sur l'art du moyen-âge. Les murs du *Campo-Santo* de Pise sont en partie couverts de fresques naïves qui représentent différentes scènes de la vie des solitaires de la Thébaïde; l'un prie agenouillé, l'autre lit la Bible avec recueillement; plus loin, deux ou trois vieillards, assis à la porte de leur cellule, s'entretiennent ensemble, comme Cassien et son compagnon s'entretenaient avec leurs saints hôtes; un autre reçoit un voyageur; un autre est en lutte avec le mauvais esprit. La distribution de ces groupes et le calme de la composition reproduisent fidèlement l'impression qu'on reçoit en lisant les récits de Cassien; et de même que les plus anciens peintres de l'Italie transcrivaient ainsi sur les murs du *Campo-Santo* ce qu'avaient raconté les hommes du IVe siècle, un peu plus tard, le fondateur de la peinture germanique, Jean Van Eyke, peignait des scènes du même genre.

« Ouvrez Dante, et vous trouverez que son purgatoire n'est qu'une construction poétique de ce système moral, et en particulier de la classification des péchés, telle que l'avaient imaginée les solitaires de l'Égypte, et telle à peu près que Cassien nous l'a transmise. On ne saurait s'en étonner, car lorsqu'on traverse l'époque antérieure à Dante, on arrive à lui par toutes les voies, comme on arrive à la mer par tous les fleuves. »

LE MAÎTRE D'ÉCOLE; par *Fréderic Soulié*. 2 vol. in-8, 15 fr. = **DELEYTAR**; par *Eugène Sue*. 2 vol. in-8, 15 fr. = **LE SIÉGE DE ROME**, deuxième partie du Pape et de l'Empereur; par *T. Dinocourt*. 2 vol. in-8, 15 fr. = **SCHOBRI**, chef de brigands. 2 vol. in-8, 15 fr. — Paris, 1839.

— Il y a beaucoup d'intérêt dans le *Maître d'école* de M. Fréderic Soulié, quoique le caractère de son héros soit un peu forcé, et qu'il ait eu recours à des moyens bien compliqués pour nouer et dénouer l'intrigue de ce petit roman. Le pauvre maître d'école d'un petit village a une mère folle et une sœur fort égoïste avec lesquelles il vit, les soutenant de sa modique paie et ne recevant guère en retour que froideur et mépris.

Près du village s'élève un beau château habité par un ancien terroriste devenu noble et riche, qui a un fils nommé Hector, assez sot personnage, et une nièce charmante, Paméla, destinée à être la femme d'Hector. Le hasard établit des relations entre le château et l'école. Le maître d'école est employé comme secrétaire par le propriétaire du château qui veut publier ses mémoires. Bientôt le pauvre magister devient amoureux de Paméla, et malgré la distance sociale qui les sépare, il a le bonheur de ne pas lui déplaire. De son côté, Hector, par manière de passe-temps et pour se venger du maître d'école dont les visites au château lui déplaisent fort, entreprend de séduire sa sœur. Mais celle-ci, trop adroite pour se donner sans condition, manœuvre si bien qu'elle le rend tout-à-fait amoureux d'elle et lui fait promettre de l'épouser. Le bruit public qui dénonce au maître d'école l'intrigue d'Hector avec sa sœur amène des découvertes nombreuses. La mère du maître d'école se trouve être une femme noble de l'ancien régime, qui dans la tourmente révolutionnaire a été contrainte de se livrer à la merci du propriétaire actuel du château qui était alors un des agens les plus actifs de la terreur à Lyon. De cet adultère forcé est né le maître d'école qui peut donc aspirer à la main de Paméla, tandis que sa sœur, héritière d'un titre de noblesse, atteint son but en devenant la femme d'Hector. Ainsi tout finit pour le mieux; la mère recouvre sa raison et l'ex-régicide est soulagé d'un grand poids en trouvant par cette double alliance le moyen de s'attacher tous ceux dont il pouvait redouter les accusations et de leur fermer pour toujours la bouche. On adressera sans doute à ce roman un reproche que méritent la plupart des productions de nos écrivains actuels, c'est que les sentimens nobles et purs y occupent la moindre place et se trouvent presque étouffés sous les basses passions, qui s'y étalent d'un bout à l'autre sans idée ni but moral. Si l'auteur a voulu par là faire la critique de la société, il aurait dû indiquer son intention d'une manière plus marquée.

— M. Eugène Sue dans son *Deleytar* attaque du moins franchement et de front les vices de notre ordre social. Ce livre, dont le titre est un mot espagnol qui signifie amuser, renferme deux compositions dramatiques, espèces de pièces satyriques dans lesquelles le *Juge* et le *Législateur* sont peints avec tous les défauts qui résultent de leur éducation au milieu d'une société corrompue, qui a oublié le but des institutions qui la gouvernent, et a remplacé le principe du devoir par le complaisant respect de certaines convenances fort peu scrupuleuses. Quoique peut-être un peu exagérées, ces esquisses présentent un caractère fort original et renferment certainement beaucoup de dures et bonnes vérités qu'on ne saurait rendre

trop évidentes si l'on veut amener la réforme des monstrueux abus qui sapent aujourd'hui dans sa base l'organisation sociale. Un chœur qui vient à la fin de chaque scène faire entendre des paroles où sont exaltées les perfections idéales, soit du juge, soit du législateur, tel qu'il devrait être pour remplir dignement sa mission, produit un contraste piquant à côté de toutes les misères de la réalité. Dans celle-ci on voit un homme en condamner un autre pour un délit dont il se rend coupable lui-même sans le moindre scrupule, puis un législateur rempli de tous les étroits préjugés, de toutes les petites passions que l'on peut puiser dans la sphère commune des intérêts particuliers. L'un et l'autre accomplissent leurs fonctions sans les comprendre, sans y attacher aucune idée morale, aucun sentiment élevé; c'est un métier qui les fait vivre. Pour eux la loi n'est qu'une lettre morte qu'ils exploitent à leur profit.

L'auteur avait complété ce tableau satyrique par une troisième pièce intitulée *le Prêtre*, où il dévoilait et stigmatisait sans miséricorde ce qu'il appelle les turpitudes de la sacristie, ce trafic inouï qui taxe les prières de l'église et vend le ciel au poids de l'or. Mais il a renoncé à la publier, de crainte d'être accusé d'impiété, tant il est encore difficile de séparer aux yeux de la foule l'église de la religion, et d'attaquer l'une sans paraître profaner l'autre. A côté de ces fragmens dramatiques se trouvent deux contes d'un genre très-différent, dont l'un surtout, qui reproduit l'histoire d'un cheval arabe, est écrit avec esprit et plein d'intérêt.

— *Le siége de Rome* forme la seconde partie d'un roman historique de M. Dinocourt, qui a obtenu quelque succès. C'est de l'histoire entremêlée d'intrigues romanesques qui s'y rattachent tant bien que mal à l'aide de beaucoup de détails et de longueurs, quelquefois un peu fatigantes. Mais on y trouve un certain intérêt et le public des cabinets littéraires y puise du moins quelques notions utiles, quelque idée des faits et des époques dont l'auteur retrace en partie l'image. De tels romans valent sous ce rapport cent fois mieux que la plupart de ces productions fausses et immorales dont nos écrivains à la mode sont si prodigues.

— *Schobri* est aussi, à ce que l'on dit, un personnage historique dont le nom, célèbre dans toute l'Allemagne, est même parvenu jusqu'en France et a figuré plus d'une fois dans les colonnes des journaux. Ce prétendu chef de brigands aurait été un patriote hongrois enthousiaste de la liberté, qui entreprit l'œuvre gigantesque de réformer le gouvernement de sa patrie et d'amener pour elle une ère d'indépendance qui lui permît de reprendre son rang parmi les nations. Doué d'un

esprit exalté, d'un caractère énergique et audacieux, ayant l'imagination plus développée que la raison, il crut pouvoir s'ériger en défenseur des opprimés, en redresseur des torts et en juge souverain de tous les abus d'autorité. Ainsi que le dit l'éditeur de ce livre, il fut le Don Quichotte des idées libérales, et ne put que venir se briser inutilement contre la force d'inertie qui retient sa patrie dans les liens de l'asservissement. En vain il réussit à s'entourer de quelques jeunes hommes dévoués qui partageaient ses sentimens, en vain il rassembla même une troupe assez forte pour se rendre redoutable. Le gouvernement, qui sentait combien il était important d'étouffer à sa naissance un tel germe de rébellion, affecta de ne considérer Schobri que comme un chef de brigands, à la poursuite duquel furent lancés tous les limiers de la police. Les désordres de quelques-uns de ses compagnons acréditèrent ce bruit; on lui donna plus de consistance encore en engageant de véritables brigands à se faire passer pour lui, et bientôt il ne se commit plus un délit dans toute la Hongrie qu'on ne mît sur le compte de Schobri. Ce chef fut ainsi déconsidéré aux yeux de la foule; toute chance de succès lui fut enlevée, et après avoir lutté quelque temps contre les troupes envoyées pour le saisir, il fut blessé grièvement dans un dernier combat, et réussit à se retirer à l'étranger où il vit, dit-on, obscur et paisible, tandis qu'en Hongrie on le croit mort. Une intrigue amoureuse est mêlée aux événemens de ce récit qui présente de l'intérêt quoiqu'il soit écrit d'une manière un peu lourde.

MÉZÉLIE; par *H. Arnaud* (Mme Ch. Reybaud). — Paris, 1839. 2 vol. in-8, 15 fr. = **MANNARINO**, ou Malte sous les Chevaliers (1775); par *A. de Kermainguy*. — Paris, 1839. 2 vol. in-8, 15 fr.

— Mme Ch. Reybaud a le talent de captiver l'intérêt et de jeter sur ses récits un grand charme dont le secret consiste, je crois, dans la simplicité et la vérité. Ses romans sont en général consacrés à reproduire des aventures empruntées au cercle ordinaire de la vie, on n'y rencontre ni les passions exagérées, ni les prétentions philosophiques, ni le style ambitieux et tourmenté de la plupart de nos écrivains actuels. Elle ne remplit point non plus ses pages d'analyses, faites à la loupe, des nuances les plus imperceptibles des sentimens les moins prononcés. S'il n'y a pas du génie dans ses œuvres, on n'y trouve du moins pas non plus de ces monstruosités repoussantes qui en sont de tristes écarts et bien souvent les seules traces qu'en portent les œuvres de nos romanciers les plus renommés

aujourd'hui. Mme Ch. Reybaud se maintient dans une sphère moyenne et on l'y suit bien plus volontiers. L'histoire de Mézélie est celle d'une jeune fille que la droiture de son âme et la fermeté de son caractère font triompher de tous les obstacles. Jetée au milieu du monde sans autre appui qu'elle-même, elle en évite habilement les écueils et devient le soutien d'une sœur qui abandonne son mari pour se soustraire à sa jalousie tyrannique. Orphelines, laissées à la merci de la charité publique par une mère qui, venue en Amérique pour chercher son époux, n'y a trouvé que la misère et la mort, ces deux pauvres petites avaient été élevées par un bon curé. La beauté de l'une d'elles ayant frappé un riche seigneur du pays, il demanda sa main, l'obtint et emmena les deux sœurs dans son château où elles trouvèrent tout l'éclat du luxe. Mais le bonheur n'habite pas toujours avec la richesse, le noble seigneur était despote et jaloux, sa femme en souffre cruellement, et Mézélie partageant les tourmens de sa sœur, se voyant elle-même exposée aux obsessions d'un ami de la maison qui veut absolument l'épouser, un projet de fuite est bientôt conçu par ces deux jeunes filles qui parviennent à s'échapper. Elles s'embarquent pour revenir en France où elles savent que leur père vit encore. Mais pendant leur traversée il meurt, et quand elles arrivent à Paris elles ne trouvent que sa veuve, car il s'était remarié, qui les éconduit promptement et les laisse seules au milieu des périls de la grande ville. Le caractère de Mézélie devient alors leur unique sauve-garde, et, si elle ne réussit pas complètement à empêcher sa sœur de commettre quelque faute, du moins elle la retient sur la pente de l'abîme, l'en retire et pallie si bien ses torts, que son mari étant parvenu à la retrouver, pardonne tout le passé. Mézélie trouve sa récompense dans un mariage basé sur des sympathies réelles et qui lui procure tout le bonheur dont elle était digne. Je n'entre pas dans les détails de l'intrigue, parce que cela m'entraînerait trop loin; mais je crois qu'on les lira volontiers et qu'on s'intéressera au récit de Mme Ch. Reybaud, quoiqu'il ne doive cependant pas être placé sur la même ligne que son *Renégat*, ni même que les deux autres ouvrages qui ont suivi ce premier. Il y a chez cet écrivain comme chez beaucoup d'autres une certaine tendance à se reposer, pour le succès de ses publications, sur un nom déjà connu.

— *Mannarino* est un épisode emprunté à l'histoire des chevaliers de Malte. Il renferme quelques documens intéressants sur les usages et les mœurs de cet ordre fameux; mais l'auteur eût peut-etre mieux fait de conserver à son récit la forme historique et de ne pas y intercaler une intrigue assez mal conçue et mal dirigée. Le roman ne semble pas être ce qui convient

à sa plume ; et il est à craindre que la plupart des lecteurs, plus curieux de connaître tout ce qui a rapport à l'histoire des chevaliers de Malte que de savoir le dénouement de l'imbroglio d'amour, de vengeance, etc. qui y est joint, ne sautent volontiers par-dessus toute cette dernière partie. Le fait choisi pour sujet par M. de Kermainguy, est l'une de ces insurrections dont l'avènement d'un nouveau Grand-Maître était souvent le prétexte. Malte, courbée sous le joug des chevaliers, ne supportait qu'avec peine leur despotisme ; chaque fois que la mort du Grand-Maître nécessitait une nouvelle élection, l'espoir semblait renaître, des intrigues nombreuses s'agitaient pour lui désigner un successeur, et la foule pouvait croire que ce changement adoucirait son sort. Mais bientôt l'on reconnaissait son erreur, et des tentatives de révolte menaçaient d'enlever aux chevaliers le gouvernement de l'île. Mannarino est un prêtre qui se met à la tête d'un de ces mouvemens. Il se voit repoussé et ses efforts n'aboutissent qu'à causer la mort d'un assez grand nombre de conjurés. Mais les conséquences de l'insurrection ne sont pas moins fatales au Grand-Maître, qui, en faisant trancher la tête à l'un des chefs du complot, causa la mort de sa propre fille dont ce malheureux était l'amant. Outre cela, il retrouve la mère de cette jeune fille qu'il avait indignement trompée, puis abandonnée pour faire vœu de chasteté. La douleur d'avoir perdu sa fille, la crainte de se voir trahi par cette amante irritée, se réunissent pour l'accabler, et après quelques mois de lutte, il succombe sous le poids de cette double atteinte.

CHRONIQUE DE SAINT-CERGUES; par M. R. — Genève et Paris, chez Ab. Cherbuliez et Cie, 1839. In-8, fig. = **VIOLETTE**; par Mme *Desbordes-Valmore*. — Paris, 1839. 2 vol. in-8, 15 fr.

— *La Chronique de Saint-Cergues* est un récit assez intéressant, fondé sur un fait peu connu de l'histoire des guerres de la Suisse avec la Bourgogne. Saint-Cergues, village situé dans le Jura non loin de la Dôle, l'une des plus hautes sommités de cette chaîne de montagnes, possédait autrefois un château-fort dont il ne reste plus que des ruines. Après la bataille de Morat, ce château devint le refuge de plusieurs seigneurs qui s'y défendirent quelque temps contre les Suisses vainqueurs de Charles-le-Téméraire, mais moins habiles à faire des siéges qu'à enfoncer des bataillons. Ce siége leur coûta plus de peines et de fatigues que les victoires de Gran-

son et de Morat. Cependant la garnison n'était pas nombreuse; le seigneur Raoul, sire de Saint-Cergues, était absent, et c'était sa femme, la dame Béatrix, qui commandait à sa place. Ce fut peut-être justement ce qui enflamma le zèle de ses hommes d'armes, et, doublant leur courage, leur permit de tenir plus long-temps qu'ils n'auraient fait sans cela. Une femme jeune et belle, animée des sentimens les plus exaltés, apparaît comme un ange à la tête d'une armée; et qui oserait reculer lorsqu'elle donne l'exemple de l'audace? D'ailleurs, Béatrix avait des attraits peu communs; le jeune Huber, pupille du sire de Saint-Cergues, n'avait pu résister à ses charmes; oubliant ce qu'il devait à son tuteur, il s'était abandonné sans frein à l'amour le plus passionné, et, prêt à sacrifier sa vie pour un regard de Béatrix, il inspirait le même dévouement à ses compagnons qui le chérissaient tous comme un frère. Béatrix aimait certainement son mari, mais il n'était pas là pour plaider sa cause, et Huber se montrait fort éloquent; elle ne demeura donc pas insensible aux protestations de son beau cousin. Mais la guerre n'est guère favorable aux amours, et le siége de Saint-Cergues jeta la mort dans l'âme de Béatrix; Huber fut tué en défendant les murs du château. La noble dame vit dans ce coup une punition de sa faute, et pour l'expier autant que possible, elle se consacra tout entière à soutenir l'honneur de son mari en forçant les ennemis à abandonner le siége du château. Combattant elle-même à la tête de ses hommes d'armes, elle fut frappée dans une dernière sortie, et le sire Raoul, qui accourait avec un renfort, n'arriva que pour la voir mourir. Saint-Cergues fut abandonné par les Suisses, mais aucun signe de joie n'accueillit le retour du calme et de la paix dans cette contrée; une morne tristesse succéda au bruit de la bataille, tous les cœurs étaient navrés, tous les yeux pleuraient Béatrix.

Tel est le canevas de ce roman écrit avec simplicité et empreint d'une couleur locale très-prononcée. Le volume est accompagné d'un plan de la bataille de Morat, ainsi que d'une ballade assez bien faite, avec l'air noté.

— La *Violette* de Mme Desbordes Valmore n'offre malheureusement pas les qualités aimables de la fleur qui porte ce nom. C'est un roman assez fade dont le style est fort prétentieux; il se passe à la cour de François Ier, et peint de couleurs aussi pâles que fausses les mœurs de l'époque. L'héroïne est fiancée par son père à un noble seigneur qu'elle n'aime pas, et elle en aime un autre que l'on ne consent à lui donner pour époux que lorsqu'il est trop tard. Son cœur est brisé par la douleur d'une lutte si pénible, et son amant, qui vient se jeter à ses

pieds, reçoit son dernier soupir : « Elle retombe doucement éteinte dans leurs bras !

« En allée où vont les songes des jeunes filles. »

Il faut avouer que Mme Desbordes Valmore a du malheur de terminer son livre par une semblable phrase. Pour un poète, c'est une prose bien peu harmonieuse et peu française.

LA GRAMMAIRE MISE A LA PORTÉE DE L'ENFANCE; par *H.-A. Dupont*, 1re partie du Maître, contenant l'enseignement de la conjugaison des *verbes*, et celui de l'analyse grammaticale du *nom*, de l'*adjectif*, de l'*adverbe*, du *pronom* et des *adjectifs déterminatifs*. — Paris, chez E. Ducrocq, rue Hautefeuille, 22. 1839, in-12. = *La même*, 1re partie de l'Élève, contenant la conjugaison des verbes et des analyses grammaticales graduées. — Paris, chez E. Ducrocq, 22, rue Hautefeuille, 1839. In-12, 60 c.

M. H. A. Dupont, déjà connu par un petit ouvrage intitulé la *Citolégie* qui a obtenu un grand succès, emploie depuis long-temps dans les diverses institutions qu'il a successivement fondées à Montpellier, à Nancy, puis à Paris, la méthode d'après laquelle est rédigée la grammaire que nous annonçons ici. Les résultats qu'il a obtenus ont plusieurs fois attiré l'attention d'hommes spéciaux, bons juges en pareille matière, et une lettre de M. Taillefer, Inspecteur de l'Académie, insérée en tête de l'un de ces deux volumes, renferme des éloges bien propres à inspirer la confiance. Le but de cette grammaire est à la fois de mettre l'instruction à la portée des enfans les moins développés et de rendre l'enseignement plus facile, pour les maîtres. D'une part on y trouve, dans la partie de l'Élève, des explications claires, précises, brèves, faciles à comprendre et à retenir, des applications pratiques, des exemples choisis dans l'ordre de mots et de pensées le plus familier au jeune âge. De l'autre, la partie du Maître contient une exposition détaillée de la méthode, de la manière de s'en servir, et des directions excellentes pour donner les leçons et faire avancer les élèves. On voit que M. Dupont a une longue expérience de l'enseignement et qu'il connaît parfaitement les moyens d'exciter, de réveiller l'intelligence des enfans. C'est un *homme pratique* qui a visité les hameaux, étudié l'enfance au sein des villages, et qui sent la nécessité de donner à l'enseignement une base plus large, une action plus réelle, une influence plus grande et plus salutaire. « Pourquoi, » dit-il, « le fils de l'artisan et le fils du grand seigneur apprennent-ils aussi facilement et en aussi peu de temps l'un que l'autre à exprimer leurs besoins ?

« C'est que ces deux enfans ayant d'abord les mêmes besoins, ils observent les faits et ils étudient le langage qui amènent la satisfaction de leurs besoins. Ils réussissent aisément dans cette première étude, parce qu'ils travaillent d'eux-mêmes, et par eux-mêmes, et qu'ils vont des faits connus au langage qui exprime ces faits, langage qu'ils retiennent pour se soustraire au désagrément des privations.

« Ces mêmes besoins servent merveilleusement aux enfans à contrôler leurs observations ; et ils ne manquent jamais de les confirmer ou de les corriger avec un tact infaillible. Il ne leur faut pour cela aucune leçon ; le plaisir et la peine, voilà leurs maîtres.

« Maintenant, comment instruit-on en général les enfans?

« En faisant précisément le contraire de ce qu'ils ont fait eux-mêmes pour se donner cette première instruction.

« Au lieu de leur faire d'abord observer les faits, on cherche à les leur enseigner par le langage ; mais, si dans ce langage il y a un seul mot, une seule tournure de phrase que l'enfant ignore, le maître perd son temps, et l'élève qui n'est plus pressé, ni guidé par ses besoins, ni par l'intérêt du moment, se rebute bientôt et n'écoute plus.

« Avant de parler aux jeunes enfans, il faut donc préparer ce que l'on veut dire, et jusqu'à la manière de le dire. Nous nous appliquons soigneusement à leur parler des mêmes choses dans les mêmes termes. Cette attention est de la plus haute importance. Le vocabulaire et la phraséologie de cet âge sont si restreints!

« Il faut aussi prendre bien garde que les enfans ne soient trop passifs pendant les leçons. On doit s'appliquer à les tenir tous en haleine ; on doit les faire agir, puisque c'est leur travail seul qui peut assurer leurs progrès. Selon nous, le bon maître parle infiniment moins qu'il ne fait parler ses élèves. Mais il ne suffit pas de faire parler les enfans ; il faut avant tout, il faut toujours les faire penser, s'assurer qu'ils pensent. L'ordre des travaux des enfans nous paraît devoir être celui-ci : penser, parler, écrire ; mais, encore une fois, penser toujours. Les exercices de la pensée sont ceux qui profitent le plus au développement de l'intelligence, but de l'instruction. Les enfans ne peuvent pas beaucoup savoir ; l'essentiel est qu'ils sachent bien. »

Nous citons avec plaisir cet excellent passage qui nous a paru résumer fort bien les véritables principes de l'enseignement et donner en même temps une idée de l'esprit dans lequel est conçu le travail de M. Dupont. Sa grammaire est destinée à faire travailler l'élève par l'observation et le raisonnement tels que les comporte son âge. Par là, les abords

de l'étude sont rendus plus faciles, et loin de rebuter les enfans, ils leur offrent un attrait véritable en se présentant à eux comme une simple continuation du travail que leur intelligence est depuis long-temps accoutumée à faire d'elle-même et presque à leur insu.

ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE SAINTE, accompagné d'un cours d'orthographe ; par M. l'abbé *Vervost*. 1 vol. in-18 cart., 1 fr. 50 c. = **EPITOME HISTORIÆ SACRÆ**, accompagné de divers accessoires ; par M. l'abbé *Vervost*. 1 vol. in-18 cart., 1 fr. 50 c. = Ἐπιτομὴ τῆς ἱστορίας ἱερᾶς, calqué sur l'épitomé latin ; par M. l'abbé *Vervost*. 1 vol. in-18 cart., 2 fr. — Paris, 1839, chez E. Ducrocq, rue Hautefeuille, 22.

Décidément l'enseignement des langues classiques semble vouloir quitter sa vieille ornière pour se lancer dans des voies nouvelles. De toutes parts l'on publie des livres élémentaires conçus d'après la méthode pratique, qui consiste à apprendre une langue au moyen de la lecture et de la traduction, sans passer par ces longs et ennuyeux rudimens dont on fatiguait jusqu'ici l'intelligence des enfans. M. l'abbé Vervost repousse la traduction interlinéaire comme favorisant la paresse, et il pense avec raison qu'après avoir étudié d'abord l'épitomé français de manière à le posséder parfaitement, soit sous le rapport grammatical, soit sous celui de l'analyse logique, l'élève parviendra facilement à lire le latin et à comprendre enfin la version grecque. Cette triple reproduction des mêmes idées et des mêmes mots dans trois langues différentes, paraît très-propre à les graver dans la mémoire des enfans et à les habituer en même temps à comparer ces langues entre elles. Elle leur évite cet apprentissage de la grammaire purement théorique, qui, peu compréhensible pour eux, ne leur offre qu'un travail pénible et sans résultat durable. Elle leur permet de se faire eux-mêmes un petit dictionnaire des mots les plus nécessaires à mesure qu'ils se présentent. Des thèmes, des versions, des questions et divers exercices servent à rappeler les mots et les phrases expliqués dans les chapitres précédens, en sorte qu'après avoir étudié convenablement ces trois petits volumes, les élèves se trouvent assez avancés pour passer à l'explication des auteurs classiques.

M. l'abbé Vervost applique journellement cette méthode dans son institution, et c'est sur une expérience de dix années qu'il s'appuie pour en faire apprécier les avantages et en développer les diverses applications.

HISTOIRE DE SAINT LOUIS, roi de France; par M. le marquis *de Villeneuve-Trans*. — Nancy, 1839. 3 vol. in-8, 22 fr. 50 c.

L'auteur de cet ouvrage est un admirateur sincère et passionné du moyen-âge, époque dont il fait un séduisant tableau, et qu'il dit avoir été trop souvent calomniée. Il fait ressortir avec talent tout ce que les mœurs chevaleresques offrent de poétique et de noble; il peint les plaisirs intellectuels de ces cours qui étaient le rendez-vous de joyeux poètes et de braves chevaliers, où l'on joûtait tour-à-tour la lance au poing dans de brillants tournois, ou, les doux propos d'amour à la bouche, dans des assemblées littéraires qui s'érigeaient en tribunal pour juger le mérite des troubadours et décerner des couronnes aux plus habiles; il redonne la vie à ces châteaux crénelés qui retentissaient également du bruit des hommes d'armes et du chant des ménestrels, et nous représente l'honneur et la poésie comme les deux passions dominantes de l'époque. Envisagé sous ce point de vue, le moyen-âge a certainement beaucoup d'attraits, il parle à l'imagination et offre un aspect tout-à-fait poétique. Il est certain que ce fut un bon temps pour les nobles seigneurs, pour les prêtres, pour les chevaliers; mais les vilains, mais les serfs...... ils ne devaient sans doute pas voir les choses du même côté, et les rares documens que l'histoire nous a conservés sur eux fait considérer le moyen-âge sous une tout autre face. La misère, les exactions, les souffrances les plus cruelles étaient trop souvent le lot de cette partie de la société qui demeurait absolument étrangère au bien-être et aux jouissances des classes privilégiées.

Ce vernis brillant de chevalerie et de dévotion recouvrait des mœurs barbares, et le faible et l'opprimé trouvaient rarement dans la loi les garanties nécessaires pour obtenir justice. Il est vrai que Saint Louis, animé d'un grand amour du bien, fit beaucoup pour réformer les abus de cet état de choses; si un pieux zèle assez mal dirigé ne l'eût pas malheureusement entraîné à aller chercher la mort sur la terre d'Afrique, il aurait pu exercer une bienfaisante influence sur son époque et laisser après lui des institutions meilleures, fortes et durables. Mais le tableau que M. de Villeneuve trace de son règne semble un peu trop flatté, et l'on reconnaîtra en le parcourant qu'il s'est laissé dominer par sa prélidection pour la poésie du moyen-âge. C'est de l'histoire sans critique, à la manière de M. de Barante. Non-seulement les chroniques, mais encore toutes les productions littéraires de l'époque sont exploitées par l'auteur, qui en tire habilement parti pour jeter de la variété et de l'intérêt sur son récit. On y retrouve tout le côté glorieux de

ces temps reculés, et l'on y admire tour-à-tour la bravoure des preux chevaliers et la verve caustique ou galante des troubadours. Tout en regrettant ce qui manque à cet ouvrage pour en faire une histoire complète de la période historique qu'il embrasse, on l'accueillera avec plaisir, car il offre une lecture pleine d'attraits. D'ailleurs, on ne saurait justement accuser les écrivains qui, montrant dès l'abord avec franchise leurs opinions et leurs tendances, permettent à chacun d'apprécier le degré d'impartialité qu'on peut attendre d'eux. Une érudition consciencieuse, comme paraît l'être celle de M. de Villeneuve, a un mérite indépendant de toute autre considération, et d'autant plus précieux qu'il devient toujours plus rare.



RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

HISTOIRE DE LA VIE, DES ÉCRITS ET DES DOCTRINES DE MARTIN LUTHER; par *J.-M.-V. Audin*. — Paris, chez Maison, 1839. 2 vol. in-8, 15 fr.

Ce livre est écrit par un catholique et dans un esprit tout-à-fait hostile à la réforme. Mais il renferme une foule de détails curieux sur Luther, sa vie, ses écrits, et offre une lecture fort intéressante. Aujourd'hui la réformation est un fait accompli dont toutes les discussions du monde ne sauraient empêcher le développement. La raison a secoué le joug de l'autorité humaine, et il est impossible de le lui faire accepter de nouveau. Cette émancipation est regardée comme un grand bien par les uns, comme un mal déplorable par les autres. C'est parmi ces derniers que se range l'auteur du livre que nous annonçons ici. Il paraît avoir beaucoup étudié les écrits de Luther et tout ce qui se rattache au grand réformateur de l'Allemagne; mais dans les nombreux documens qu'il a compulsés, il choisit de préférence tout ce qui peut contribuer à jeter sur Luther et ses doctrines le jour le plus défavorable. Les fameux *propos de table*, ces pamphlets mordans dont l'esprit est souvent revêtu de formes rudes et grossières, forment en particulier la principale base des attaques qu'il dirige contre la réformation. Il semble ainsi reprocher amèrement à Luther ce qui n'était que le résultat des mœurs de son temps et se retrouvait aussi bien chez ses adversaires; il renouvelle, quoique avec plus de modération, les vieilles accusations de vie dissolue et d'orgie qui

ne furent qu'une espèce de récrimination des dures vérités que le réformateur faisait entendre aux moines d'une façon un peu brutale.

Les discussions théologiques ont toujours facilement dégénéré en querelles violentes dans lesquelles les combattans n'observent guère les lois de la bienséance, les règles du bon goût. A l'époque où parut Luther, la plupart des disputes savantes, religieuses ou non, étaient empreintes de ce caractère grossier qui tenait à la barbarie des mœurs. On était allé fort loin dans l'érudition scolastique, mais la civilisation n'y avait pas encore gagné grand'chose. Ainsi donc il n'est pas juste de faire un crime à Luther de ce qui n'était qu'un résultat de l'esprit de son temps; et quand surtout on l'accuse d'avoir fortement exagéré les désordres et les vices des moines, il faut reconnaître que de part et d'autre les passions personnelles se sont mêlées à la lutte et l'ont envenimée.

Pour oser entreprendre une œuvre aussi hardie que de secouer le joug du Pape, sous lequel peuples et rois, pauvres et riches, savans et ignorans avaient jusque là courbé la tête avec respect, il fallait un caractère énergique, fougueux, et par là même porté à tomber dans quelques excès. C'est bien ainsi que fut Luther; l'histoire de sa jeunesse nous le fait voir poussant toujours jusqu'à l'extrême les sentimens qui le dominent. Une piété vive le porta à embrasser la profession ecclésiastique, et son zèle ardent lui fit prendre au sérieux la vie monacale. Il rêva d'abord la régénération de l'Eglise, la réforme des couvens, et ce ne fut qu'en présence de la corruption profonde du clergé romain, qu'il conçut l'idée d'une révolte contre le Pape. Encore doit-on remarquer que la pensée d'une séparation n'entra point dans ses projets, et que, lorsqu'elle s'accomplit en quelque sorte à son insu, il en témoigna de sincères regrets. Une fois la lutte engagée, il est très-vrai que l'esprit sarcastique de Luther se déploya sans gêne et devint une arme terrible dont il ne ménagea pas les coups. Mais ces *propos de table*, qui ont été le sujet de si fréquentes accusations, ne sauraient, en vérité, être regardés que comme des paroles légères, des saillies que le réformateur laissait échapper dans l'intimité et que l'aveugle admiration de ses disciples a recueillies. La publicité qu'elles ont eue ne fut point le fait de Luther, et quoiqu'elles offrent maintes traces de son esprit puissant, de son génie original, on ne peut sans injustice lui en attribuer toute la licence, car les copistes y ont évidemment ajouté maintes broderies dans le goût du temps. L'auteur du livre qui nous occupe doit le reconnaître lui-même, car il rend un digne hommage au talent supérieur de Luther comme écrivain, et fait un bel éloge des qualités de l'orateur qui brillèrent en lui :

« Luther, » dit-il, « est le grand prédicateur de la réforme. Il eut presque tous les dons de l'orateur : une inépuisable fécondité de pensées, une imagination aussi prompte à recevoir qu'à produire ses impressions, une abondance et une souplesse de style inexprimables. Sa voix était claire et retentissante, son œil brillant de flamme, sa tête antique, sa poitrine large, ses mains d'une rare beauté, son geste ample et riche. Il n'avait pas négligé la forme extérieure : sa robe était toujours d'une exquise propreté, nouée jusqu'au cou; ses cheveux qu'il ramenait en arrière, tombaient en flots noirs sur ses épaules. Il avait un soin extraordinaire de ses dents qu'il conserva blanches jusqu'à la fin de ses jours. Chez lui c'était la pensée qui engendrait la parole : la pensée était-elle grande ou vulgaire, l'expression suivait, noble ou familière. Comme il avait eu besoin pendant sa vie de vivre avec le peuple, parce qu'il avait deviné que toute révolution durable sort des masses, il avait emprunté aux métiers divers de l'ouvrier une langue technique qui saisissait la multitude, et au vieil idiome allemand des artisans une foule de locutions d'une naïveté séduisante. C'était à la fois Rabelais et Montaigne; Rabelais avec sa verve drolatique de style, Montaigne avec ses tournures qui burinent et cisèlent.............

« Quand Luther monte en chaire, un spectre se lève menaçant, c'est l'image du Pape qu'il voit, comme Macbeth l'ombre de Banco, partout où son œil de chair et de sang ne saurait l'apercevoir. Ces incessantes apparitions lui fournissent de magnifiques images devant lesquelles pâlissent toutes les splendeurs de l'éloquence antique : c'est David criant à Dieu contre ses ennemis; c'est Jérémie pleurant sur Sion; c'est Isaïe prophétisant l'avenir. »

Nous citons avec un vif plaisir ces paroles qui témoignent d'une haute impartialité, bien rare chez les écrivains catholiques. De nombreux extraits des écrits de Luther viennent à l'appui de ces éloges si bien mérités. C'est combattre loyalement que donner ainsi les élémens du pour et du contre, et reconnaître chez son adversaire toute la puissance du génie. Aussi sommes-nous persuadés que l'ouvrage publié par M. Audin sera lu volontiers par les réformés eux-mêmes. Sous plusieurs rapports c'est une étude profonde du caractère de Luther, et l'on y trouve rassemblés de précieux documens qu'on chercherait vainement autre part. D'ailleurs, la critique qu'il fait du principe de la réformation est aujourd'hui généralement acceptée par les protestans. Le libre examen opposé à l'autorité de l'Eglise tend évidemment à détruire l'unité de foi, et la Réforme eût menti à son principe si elle n'avait pas produit la multiplicité des sectes, et, si l'on peut s'exprimer ainsi,

l'éparpillement du clergé. Lui faire un reproche de cette marche logique, c'est simplement énoncer un fait, mais cela ne suffit point pour prononcer sa condamnation. Il faudrait porter la discussion sur un autre terrain, et commencer par prouver que l'unité est préférable à cette division. On pose toujours comme un axiome la supériorité de l'Église romaine sous ce rapport, et cependant n'est-ce pas trancher *a priori* une discussion qui, sans être encore entièrement vidée, paraît devoir se résoudre d'une manière tout-à-fait opposée dans le domaine de la politique? N'est-ce pas proclamer que le despotisme vaut mieux que la liberté? Au reste, nous le répétons, aujourd'hui la réforme est un fait qu'on ne peut plus détruire; le principe du libre examen exerce son action dans toute la sphère de l'intelligence humaine, et quelque funeste qu'on puisse la croire, on ne saurait songer à l'étouffer de nouveau, ce serait prétendre replonger le monde dans la barbarie.

Nous terminerons cet article en citant encore quelques passages où l'auteur parle de la traduction de la Bible, cette œuvre dont l'Allemagne se glorifie à juste titre, et donne des détails pleins d'intérêt sur le travail de Luther.

« Ce fut dans la solitude de Wartburg, de ce château où il respirait comme l'aigle, qu'il commença la traduction du Nouveau Testament ; dix ans plus tard parut la version complète des livres saints. En 1522 il écrivait de sa prison à Amsdorf : — J'ai dessein de traduire la Bible, bien que ce soit une entreprise au-dessus de mes forces. Je connais maintenant le métier de traducteur, et je comprends pourquoi jusqu'ici personne n'a voulu attacher son nom à l'œuvre biblique. Je ne me hasarderais jamais à publier l'Ancien Testament si je ne pouvais compter sur votre assistance. Ah ! si j'avais un tout petit coin bien caché à vos côtés, vous aidant, j'achèverais mon travail ; j'ai l'espoir de doter mon Allemagne d'une version préférable à la version latine. C'est un grand ouvrage qui mérite d'occuper notre intelligence, et qui servira à notre salut commun......

« — J'achève enfin, écrit-il en 1528, la deuxième partie de l'Ancien Testament, j'en suis à la plus merveilleuse. Nous travaillons maintenant à faire parler allemand aux prophètes : grand Dieu, quel labeur ! employer la violence pour contraindre les poètes hébreux à s'exprimer en allemand ! Ils regimbent, et ne veulent pas oublier leur belle langue pour notre barbare idiome. C'est comme si l'on voulait obliger un rossignol de cesser ses ravissantes mélodies et de chanter à l'instar du coucou, dont le cri monotone offense son oreille......

« Il avait divisé la grande épopée biblique en diverses parties, dont chacune comprenait un chant particulier, qu'on

pouvait considérer comme une œuvre complète. A chaque fragment de cette composition qu'il publiait, il joignait toujours une préface, où il examinait l'original en rhéteur, et sa traduction en grammairien....

« Quelquefois en ces petites préfaces tout en dehors des idées théologiques de la réforme, on est heureux de ne rencontrer que l'homme d'art et de poésie. Dans ces légères ébauches, modèles de style, le génie du traducteur sait se teindre des couleurs de l'original. Il est des pages qui coulent de sa plume, pages toutes spontanées, toutes d'inspiration, où vous diriez entendre le prophète lui-même....

« Si Luther fut injuste envers quelques critiques catholiques, qui, comme le D. Emser, relevaient dans le travail du traducteur un grand nombre de fautes, qu'on voyait disparaître dans une nouvelle édition, quand la colère contre son adversaire allait grandissant, il faut convenir qu'il ne repoussait pas les lumières amies qui voulaient venir à lui : il les sollicitait et aimait à rehausser la gloire modeste d'un pauvre disciple qui, pour trouver une glose nouvelle, restituer un mot, placer plus heureusement une virgule, deviner une parole obscure, se privait souvent de nourriture et de sommeil.

« Mathésius a raconté tout ce que Luther fit pour l'amélioration de son œuvre.

— « Quand la bible fut terminée, le docteur reprit son travail, le revit, le relut page à page, conférant les textes, priant et méditant longuement. Et, comme le Fils de Dieu a promis qu'il serait partout où on s'assemblerait en son nom, Luther résolut d'instituer une espèce de sanhédrin, formé d'amis de choix, qui se réunirait chaque semaine pendant quelques heures avant le souper, dans le cloître de l'artiste. Ces amis étaient le docteur Jean Bugenhagen, le docteur Justus Jonas, le docteur Creuziger, Philippe Mélanchthon, Mathieu Aurogallus et Georges Rœrer, et quelquefois des docteurs et des savans étrangers.

« En attendant, Luther ne se donnait ni paix ni trève : il interrogeait des rabbins, des hébraïsans, des hellénistes, des Allemands qui connaissaient tous les mystères de la langue maternelle; il entrait quelquefois dans la boutique d'un boucher, où il faisait dépecer devant lui un agneau, afin de connaître le nom de chaque partie de l'animal, et il arrivait ensuite au consistoire tenant sous le bras sa version nouvelle. Mélanchthon venait avec les Septante, le docteur Creuziger avec la Bible en hébreu et en chaldéen, le docteur Pomer avec la Vulgate; d'autres professeurs apportaient des commentaires rabbiniques. Quand ces exégètes étaient en présence, le président choisissait un verset des livres saints, qu'il lisait à haute voix,

et chaque assistant à son tour donnait son interprétation. Si quelque glose heureuse était trouvée, on la notait soigneusement, et plus tard elle venait se placer dans la Bible imprimée, en marge du texte qu'elle expliquait ou commentait....

« Luther comparait les critiques catholiques « aux mouches, qui jamais ne se vont abattre dans les parties noble de l'animal, mais vont se loger, pour le tourmenter, dans quelque coin honteux; » ainsi font-ils avec moi : ils vont fouillant mon œuvre jusqu'à ce qu'ils aient trouvé une place où leur aiguillon puisse s'enfoncer jusqu'à la chair. La comparaison eut été plus complète s'il eût ajouté que de sa crinière et de sa queue de lion il savait bien trouver l'insecte. Cet insecte importun qui le déchirait jusqu'au sang et qui souvent lui faisait crier merci, c'est Emser, qui s'abattait sur la plaie et ne s'en allait que repu de sang. — « Papiste, tu es un âne! » avait beau crier le docteur; « si c'est une faute, qu'elle y reste, c'est ma volonté; » la faute était dévoilée, et plus tard il fallait, bon gré mal gré, qu'elle fût effacée.

« Quand Luther avait dépouillé la robe de traducteur, qu'il rentrait dans la solitude claustrale, au milieu de ses disciples, et que Kétha sa doctorine lui apportait sa Bible in-folio, reliée en vélin, alors il confessait tout bas les imperfections de son travail.

« Parmi ces lambeaux de papier dont sa chambre était inondée, et qu'on recueillit soigneusement après sa mort, car tous contenaient quelques lignes de sa main, on trouva sur l'un d'eux cette pensée :

— « Pour comprendre le sens des diverses écritures, il faudrait avoir eu pendant cent ans le gouvernement des églises, avec les prophètes Elie, Elisée, Jean-Baptiste, le Christ et les Apôtres. »

LA DONNA SAGGIA ED AMABILE, libri tre di Anna Pepoli vedova *Sampieri*. Capolago, tip. elvetica. — Genève, chez Ab. Cherbuliez et Cie, 1 vol. in-8.

Voici encore un volume sur l'éducation des femmes; chaque pays, tour-à-tour, s'occupe de cette question délicate. Nous avons déjà rendu compte des ouvrages français de madame Necer de Saussure et de M. Aimé Martin, des deux volumes allemands de madame Nidermeyer. Maintenant c'est au tour de l'Italie. *La donna saggia ed amabile* est un traité à la fois plus méthodique et encore plus complet; il donne l'application des principes à tous les détails de la vie commune; il s'occupe non-

seulement de l'éducation morale et intellectuelle, mais aussi de toutes les conditions d'hygiène qui concernent la partie physique. Madame Pepoli a divisé son livre en trois parties : *La regitrice*, *l'educatrice* et *la donna conversevole*. Dans la première, elle s'occupe de l'économie domestique, elle considère la femme comme la régente de la famille et développe les principes qui doivent diriger dans sa conduite une bonne ménagère. Le préambule de cette partie est consacré à rectifier les idées de noblesse et de grandeur qui sont en général faussées par l'orgueil, et à montrer que, pour la femme, la vraie noblesse consiste dans l'accomplissement de ses devoirs, dans la direction de toutes ses facultés vers le but qui lui a été assigné par la nature. L'influence de la femme dans l'intérieur de la famille est d'une haute importance par ses résultats, et quelque petits que puissent paraître les détails du ménage, considérés isolément, on ne saurait les négliger sans compromettre l'ensemble de l'économie domestique. Madame Pepoli suit donc la ménagère dans ses rapports avec les domestiques aussi bien que dans ceux avec son mari, ses enfans et avec le monde. Elle développe les meilleurs principes, en indique l'application aux circonstances les plus ordinaires de la vie et donne une foule d'excellens conseils. C'est un véritable manuel pratique dans lequel toute jeune femme peut puiser de précieuses instructions.

La seconde partie traite de l'éducation des enfans, et le chapitre préliminaire, intitulé *la Religion*, en indique et résume fort bien la tendance. Le sentiment religieux est une source qui fournit à la fois la base et le mobile de toute l'instruction morale, de cette éducation du cœur qu'il appartient à une mère de donner, et qui agit avec tant de puissance sur la destinée de toute la vie. Mais ce n'est pas seulement ce côté élevé de l'éducation qui est l'objet des considérations de l'auteur ; désirant rendre son livre aussi complet que possible et lui donner toute l'utilité désirable, elle expose avec beaucoup d'étendue les premiers soins que réclament les enfans dès leur naissance. Les mères pourront y puiser de très-bonnes directions pratiques, aussi bien sous le rapport hygiénique que sous celui de l'instruction et de la morale. Madame Pepoli a su résumer avec talent tout ce qui a été écrit de meilleur sur ce sujet, et, suivant l'enfant jusqu'à l'âge où il échappe à la surveillance maternelle, elle s'attache à montrer combien celle-ci peut exercer d'empire lorsqu'elle ne perd jamais de vue l'importance de sa mission.

Enfin, dans la dernière partie de son travail, elle se livre à des vues générales sur le rôle de la femme dans le monde, dans la société et dans l'état. On ne trouvera ici aucune de ces

théories nouvelles qui prétendent renverser l'ordre établi par la nature. La femme est toujours considérée comme ayant son domaine dans l'intérieur de la famille, et c'est d'après ce principe fondamental que doivent se régler tous ses rapports avec le monde extérieur. L'auteur examine quels sont les défauts à éviter, les vertus à cultiver pour traverser, sans s'y heurter, au milieu des écueils de la vie. Elle indique les études qui paraissent le mieux convenir aux femmes, les qualités qui doivent chez elles accompagner l'instruction, les principes de conduite dont l'observation leur assure en toute circonstance l'estime et le respect de ceux qui les entourent. Elle les suit dans la société, dans les relations d'amitié qu'elles forment, dans les positions diverses où elles sont appelées à se trouver, et les conduit jusqu'à la vieillesse en leur montrant la route à suivre pour atteindre sans regrets cette dernière période de la vie qui offre encore des jouissances pour celle qui sait en comprendre les devoirs.

La *donna saggia ed amabile* a été écrite principalement en vue de l'Italie; mais les femmes de tous les pays pourront lire avec fruit ce volume, qui paraît être le résultat d'une longue expérience et d'une observation patiente. Un jugement sain, une raison éclairée, un amour réel du bien ont dirigé la plume de l'auteur; et si la forme méthodique de son travail prête moins au charme littéraire, elle est aussi plus favorable peut-être à l'application pratique, et présente plus d'utilité réelle que les brillantes dissertations d'écrivains qui ne sortent pas du domaine de la théorie.



LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE.

COURS DE LÉGISLATION PÉNALE COMPARÉE. Introduction philosophique; méthode et sommaire du cours de 1838; par M. *Ortolan*. — Paris, 1839. In-8, 3 fr. 50 c.

C'est une bien mauvaise méthode que celle adoptée depuis quelque temps par plusieurs professeurs des écoles de Paris de publier leurs cours, tels qu'ils les ont donnés, sous la forme oratoire et sans rien retrancher de ces phrases à effet, destinées à impressionner les auditeurs, mais assez déplacées dans un livre. Rien ne paraît plus contraire aux véritables intérêts de la science, qui demande à être traitée avec gravité et ne

supporte pas impunément ces dehors superficiels. Au lieu d'un traité scientifique, profond et raisonné, on ne trouve souvent qu'une espèce de conversation, presque familière, entre un professeur et ses élèves, et les déductions logiques sont sans cesse interrompues par des digressions ou des circonlocutions, qui n'ont d'autre but que de captiver l'attention bienveillante de l'auditoire. C'est donc à cette forme de publication qu'on doit sans doute attribuer la plupart des défauts que présente le volume de M. Ortolan. Le sujet qu'il traite est vaste, fécond; il offre une des faces les plus intéressantes de l'étude des lois, et l'on voit bien que l'auteur en a compris toute la portée; les nombreuses sources qu'il indique annoncent des études profondes, des recherches érudites. Et cependant la lecture de cette introduction philosophique ne satisfait point l'esprit; elle ressemble plutôt à une espèce de programme en style de prospectus, dont presque toutes les propositions sont énoncées sous la forme sentencieuse : tout y est calculé pour l'effet oratoire, et le professeur se pose constamment dans sa chaire comme une Pythie sur son trépied débitant ses oracles. Il en résulte que la plupart des principes émis par M. Ortolan le sont d'une manière vague et manquent de cette clarté vive qui est si nécessaire à la science. C'est ainsi qu'il représente la morale, le droit naturel et le droit positif comme trois cercles concentriques, dont le premier, plus vaste, renferme les deux autres; image ingénieuse sans doute, mais qui ne nous apprend pas grand'chose et ne résout point la difficulté. En effet, n'est-ce pas alors admettre un principe de morale universelle, et ne faudrait-il pas commencer par l'exposer, par prouver qu'il existe réellement? La question vaudrait la peine d'être développée avant de passer outre, car elle est certainement l'une des plus importantes de la philosophie du droit. Il ne fait également qu'effleurer un autre point non moins grave, le degré d'influence que doit exercer l'élément religieux, et se contente de dire, en s'appuyant sur l'autorité de Vico, que sa part doit être grande. C'est traiter un peu légèrement, même pour une introduction, des sujets dignes des méditations les plus profondes. On trouvera peut-être aussi qu'il tranche bien brièvement la question de la codification, qui méritait d'être mieux discutée.

Du reste, le petit volume de M. Ortolan présente un tableau rapide, mais assez complet de toutes les études nécessaires à l'homme qui veut embrasser dans son ensemble la science du droit, et contribuer par ses efforts à son avancement. Il est bien fait pour exciter l'émulation des étudians, agrandir la sphère de leurs idées et leur démontrer la nécessité de travailler avec zèle, avec persévérance. Les notes nombreuses qui se

trouvent au bas des pages forment une espèce de bibliographie de la matière qui pourra servir utilement à guider l'élève dans ses recherches.

MANUEL LÉGISLATIF ET ADMINISTRATIF DE L'INSTRUCTION PRIMAIRE, nouveau code contenant, dans un ordre méthodique et raisonné, toutes les décisions officielles relatives aux écoles des divers degrés, avec notes et commentaires; par M. *Kilian*. — Paris, chez E. Ducrocq, 22, rue Hautefeuille. 1839. In-8, 7 fr. 50 c.

Sous ce titre, M. Kilian a réuni toute la législation du Conseil royal concernant l'instruction primaire. Un code semblable manquait, et l'on accueillera sans doute avec faveur sa publication; car, puisque l'Université fait des réglemens dont l'exécution est obligatoire, il est très-nécessaire de les connaître dans leur ensemble, dans leurs rapports réciproques, et d'étudier avec soin les limites qu'elle pose à la liberté de l'enseignement. Ce code renferme la loi du 28 juin 1833; à la suite de chaque article se trouvent toutes les décisions, les réglemens, circulaires et autres actes administratifs qui s'y rapportent et peuvent servir à en expliquer le sens; des notes et commentaires ajoutés par l'éditeur servent encore de développemens dans lesquels sont indiqués avec clarté le but du législateur, les moyens de l'atteindre et les applications de détails propres à harmoniser toutes les branches de l'instruction publique. Dans la seconde partie du volume est exposé tout ce qui est relatif aux écoles de filles, aux salles d'asile, aux classes d'adultes. Les recteurs, les préfets et sous-préfets, les conseils municipaux et de départemens, les membres des comités et des commissions d'examen, les directeurs d'écoles normales, les inspecteurs primaires et tous les instituteurs trouveront ainsi réunie en un seul faisceau la législation complète de l'instruction primaire, dont les élémens si nombreux sont actuellement épars dans beaucoup de recueils ou sont restés entièrement inédits.

Mais ce n'est pas seulement aux diverses autorités préposées à l'instruction primaire que ce volume sera utile. Il offre les meilleurs documens pour juger le système universitaire français, et dans un moment où l'instruction publique est presque partout l'objet de méditations profondes, d'études sérieuses, il fournira des renseignemens précieux à la discussion. On regrettera seulement de ne pas avoir ainsi toute la législation de l'Université, de manière à pouvoir la juger dans ses applications à tous les degrés de l'enseignement. En général, cette partie des institutions de la France est peu connue; à l'étranger surtout on s'en forme des idées fausses le plus souvent.

L'ouvrage de M. Kilian pourra faire apprécier sous un de ses rapports les plus importans le régime universitaire centralisé et privilégié. Ayant été revu par plusieurs membres du Conseil royal, il présente toutes les garanties d'exactitude qu'on peut désirer dans un livre de ce genre.

L'IRLANDE sociale, politique et religieuse; par *Gustave de Beaumont.* — Paris, 1839. 2 vol. in-8, 16 fr.

Depuis bien des années la situation politique de l'Irlande est un sujet qui fixe au plus haut degré l'attention de tous les publicistes. Il ne s'est guère discuté dans le sein du Parlement anglais de question importante qui ne s'y rattachât par quelque point ou qui ne devînt un prétexte pour évoquer cette espèce de fantôme dont l'apparition incessante est pour l'Angleterre un véritable cauchemar. Depuis surtout que l'Irlande a trouvé dans O'Connel un avocat zélé, un défenseur éloquent, ses misères ont ému l'Europe entière. Chaque parti sur le continent s'en est fait arme pour appuyer sa cause. Les catholiques y ont vu l'oppression de leurs co-religionnaires sous le joug de l'Église anglicane, les républicains regardent l'Irlande comme le brandon destiné à allumer l'incendie qui détruira tout l'échafaudage aristocratique de la constitution anglaise, les ennemis de l'Angleterre en ont profité pour accuser son gouvernement, ses institutions, ses mœurs et son caractère national. Mais au milieu de toutes ces clameurs, on a fort peu approfondi la question; on s'est contenté de reconnaître le fait sans en rechercher les causes. Il est plus facile de déclamer que d'étudier, et en politique plus qu'en toute autre matière on commet la faute de négliger l'observation, de ne considérer qu'une face des choses et de faire taire la raison devant les sympathies.

On peut donc dire que le livre de M. de Beaumont est le premier qui en France présente la question de l'Irlande dans son ensemble et s'occupe de chercher la cause de ses malheurs à des sources plus certaines que les préventions de l'esprit de parti. C'est un travail consciencieux entrepris dans le seul but d'atteindre la vérité, et l'on reconnaît bientôt que l'auteur n'avait point arrêté d'avance ses convictions, qu'il les a reçues de l'observation et de l'étude. Ce n'est pas du fond de son cabinet, ni d'après des livres seulement que M. de Beaumont juge l'Irlande et entreprend de sonder ses misères. Il a visité la contrée à deux reprises, il y a séjourné, il n'a négligé aucune information et il a étudié de près les hommes et les choses avec toute la sagacité d'un observateur judicieux. Ami de

la liberté, partisan des résistances justes et légales opposées à l'arbitraire du despotisme, il a vu dans la question de l'Irlande un sujet propre à intéresser vivement sous ce rapport et à fournir des leçons importantes. Les souffrances de l'Irlande sont le résultat d'une administration tyrannique, et la situation actuelle qui semble menacer l'Angleterre d'un bouleversement dont sa victime donnera le signal, semble offrir un exemple terrible des conséquences de la politique immorale, égoïste, tortueuse, qui malheureusement domine trop souvent le monde.

« D'où viennent à l'Angleterre, » dit M. de Beaumont, » ces embarras, ces périls et ces difficultés que ses plus grands » hommes d'état déclarent presque insolubles? De l'Irlande : de » l'Irlande malheureuse et opprimée, sur laquelle l'Angleterre » pratiqua jadis une conquête égoïste et dure; que l'Angleterre » attaqua cruellement dans sa liberté religieuse, après l'avoir » dépouillée de sa liberté politique; de l'Irlande, tenue pen- » dant six siècles sous un joug de fer, et soumise sans relâche » aux plus odieuses persécutions qu'ait jamais inventées la plus » ingénieuse tyrannie.

» Et c'est ce peuple, écrasé par tant d'oppression, et dé- » gradé par tant de servitude; c'est ce peuple tant de fois » mutilé, brisé et foulé aux pieds par l'Angleterre; c'est ce » peuple infortuné, victime tour à tour de tous les fléaux, » de la guerre étrangère et de la guerre civile, des massacres et » de l'exil, du glaive qui tue, de l'or qui corrompt, de la loi » qui persécute; c'est ce peuple, déchiré par d'éternelles con- » vulsions, et décimé par des famines annuelles; c'est ce » peuple de pauvres; c'est ce peuple en haillons; c'est ce » peuple esclave, qui devient aujourd'hui pour le tyran un » embarras et un péril!

» Certes, il y a là pour les princes et pour les peuples » un grave sujet de méditation. Ne serait-ce pas que la vio- » lence et la corruption sont de mauvais procédés de gouver- » nement? Ne serait-ce pas que toute politique, pour être » bonne, doit commencer par être honnête, et que, dans l'art » de diriger les peuples, comme dans la science qui sert aux » individus à se conduire eux-mêmes, il ne faut pas séparer » l'habileté de la justice? »

Ce passage résume admirablement le sens et l'esprit du livre qui nous occupe. Après avoir offert une esquisse rapide des destinées historiques de l'Irlande, il expose sa situation actuelle, décrit l'aspect extérieur du pays, et trace un tableau éloquent de la misère qui le dévore. C'est la voix émue d'un honnête homme qui n'a pû contempler de pareilles scènes sans éprouver une vive indignation.

» Deux fois, en 1835 et en 1837, il a, en parcourant l'Ir-
» lande, visité exprès les contrées où la famine a coutume de
» sévir avec le plus de violence, et il a vérifié les faits. Racon-
» tera-t-il ici tout ce qu'il a vu? Non. Il y a des infortunes qui
« sont tellement au-dessus de l'humanité, que la langue hu-
» maine n'a point de mots pour les traduire. Et puis, s'il lui
» fallait rappeler ici les scènes de deuil et de désolation dont
» il a été le témoin; répéter les hoquets et les cris de désespoir
» qu'il a entendus; s'il lui fallait redire ce qu'il y a de douleur
» dans la voix d'une pauvre mère refusant un peu de pain à ses
» enfans affamés; et si, au milieu de ces misères extrêmes, il
» lui fallait peindre l'insultante opulence qu'étale le riche à
» tous les yeux; l'immensité de ses domaines, où la main de
» l'homme a créé des eaux factices, des vallées, des collines
» artificielles; la magnificence de son palais, que soutiennent
» des colonnes du plus beau marbre de la Grèce ou de l'Italie,
» et que l'or d'Amérique, la soie de France, les tissus de
» l'Inde, décorent à l'envi; le splendide toit destiné aux valets;
» la demeure plus superbe encore des chevaux : toutes les
» merveilles de l'art, toutes les inventions de l'industrie, et
» toutes les fantaisies de la vanité sont accumulées dans ce
» lieu, où le maître ne daigne pas même résider, et où il n'ap-
» paraît que de loin en loin; la vie somptueuse et indolente
» de ce riche, qui ne sait rien des misères dont il est l'auteur;
» qui ne les a jamais regardées; qui n'y croit pas; tire des
» sueurs du pauvre 500,000 francs de rente; dont chaque jouis-
» sance insensée ou superflue représente la ruine ou l'indigence
» d'un malheureux; qui donne chaque jour à ses chiens le repas
» de cent familles, et laisse mourir de faim ceux qui lui font
» cette vie de luxe et d'orgueil; s'il fallait que l'auteur de ce
» livre rappelât ici les impressions sinistres que lui a fait
» éprouver la vue de tels contrastes, et les terribles questions
» que de telles oppositions ont soulevées dans son esprit, il
» sent que la plume tomberait de ses mains, et il n'aurait
» point le courage d'achever la tâche qu'il veut accomplir. »

La cause première de tout ce mal, M. de Beaumont pense la trouver dans une mauvaise aristocratie fondée sur le droit de conquête et sur un pouvoir oppresseur, qui, loin de se naturaliser dans le pays, d'y modifier ses préventions et d'y travailler à effacer son origine étrangère, paraît au contraire n'avoir songé qu'à exercer une domination impitoyable et avide. A cela est venu s'ajouter la différence de religion; l'aristocratie irlandaise est protestante, et c'est une barrière de plus entre elle et le peuple.

Les conséquences de cette oppression continuelle ont été la misère extrême des fermiers, l'accumulation de la population

sur le sol, la défiance et bientôt la malveillance entre les propriétaires et les cultivateurs, enfin, sous le rapport politique et religieux, une foule d'institutions vexatoires pour réprimer des révoltes et forcer l'obéissance.

C'est ce système suivi par l'aristocratie avec une persévérance opiniâtre qui a plongé l'Irlande dans un abîme de maux. On est seulement surpris qu'une persécution si longue et si insupportable n'ait pas réduit au désespoir le peuple qui en était victime et ne l'ait pas porté à se lever en masse contre ses oppresseurs. Mais cela s'explique en partie par l'absence presque totale d'une classe moyenne. Ce n'est que tout récemment que celle-ci a commencé à se former en Irlande, où jusque là on ne comptait guère que des seigneurs et des vassaux. L'industrie, quoique peu développée encore, a déja changé à cet égard la face des choses et créé une classe de négocians et de petits propriétaires irlandais, dont le nombre toujours croissant est appelé sans doute à exercer une grande influence sur l'avenir du pays. C'est des rangs encore à peine formés de cette bourgeoisie nouvelle qu'est sorti le grand agitateur, O'Connell, l'avocat éloquent de l'Irlande dont le zèle et l'infatigable activité ont obtenu déjà de si beaux résultats.

« Sans doute, » dit M. de Beaumont, « une loi providentielle assurait à l'Irlande quelque grand interprète de ses » grandes infortunes ; mais c'est pour elle un accident heureux » que d'en avoir rencontré un aussi extraordinaire qu'O'Connell. Je ne suis point de ceux qui pensent que l'Irlande doit » à O'Connell seul de s'être réveillée de sa servitude ; non, les » passions, les volontés, la destinée de tout un peuple ne » tiennent pas à un seul homme ; non, il n'est point donné à » un seul individu, quels que soient son génie et sa puissance, » d'être tout pour son pays. Les grands hommes, qui paraissent conduire leur siècle, ne font souvent que l'exprimer ; on » croit qu'ils mènent le monde, ils le comprennent seulement ; » ils ont aperçu des besoins dont ils se constituent les défenseurs, » et deviné des passions dont ils s'établissent les organes ; on » s'étonne, quand ils parlent, de ce que leur voix retentit si » haut, et l'on ne réfléchit pas que leur voix n'est pas celle d'un » homme, et qu'elle est celle d'un peuple. Si l'on étudiait » bien O'Connell et le secret de sa puissance, on verrait que » son principal mérite est d'avoir adopté la défense de sept » millions d'hommes qui souffrent et dont la misère est une injustice. Il est doux de penser que la résistance à l'iniquité » soit une si belle source de gloire. »

Mais si O'Connel n'a pas créé la résistance de l'Irlande, on ne peut nier que ses puissantes facultés n'aient été le principal instrument de ses triomphes. M. de Beaumont lui rend

une justice éclatante et trace un portrait admirable de cet homme prodigieux. Nous extrayons le passage suivant qui donne une idée de la continuelle activité de ce génie remuant.

« Les principales armes dont se sert O'Connell, dans cette » guerre constitutionnelle dont il est le général, sont ses dis- » cours dans le parlement, dans l'association, dans les *mee- » tings;* ses harangues électorales et ses publications par le » moyen de la presse. Les travaux du parlement qui le re- » tient la moitié de l'année, et où il se fait entendre à l'occa- » sion de toute question de quelqu'importance, ceux de l'as- » sociation qui ouvre ses séances quand le parlement a clos les » siennes, et dont O'Connell fait à peu près tous les frais, » n'offrent point un aliment suffisant à son inconcevable acti- » vité. Les meetings ou assemblées populaires qui, en Irlande » comme en Angleterre, se réunissent à tout propos, et dans » lesquelles O'Connell domine comme il y excelle, sont en- » core trop peu pour satisfaire le besoin d'action qui le dévore. » Il ne laisse échapper aucune occasion de dire sa pensée au » peuple et d'exercer sa puissance. Une élection générale se » prépare-t-elle? O'Connell la dirige presque souverainement; » il dit à tel collége électoral : Nommez celui-ci; à tel autre : » Ne nommez pas celui-là; et toujours il est obéi. Informé » qu'une élection importante est douteuse dans le nord, il s'y » rend en toute hâte, fait entendre sa voix toute-puissante sur » une multitude irlandaise, et le candidat qu'il a soutenu » triomphe; de là, sans prendre un instant de repos, il vole » vers le sud où il a appris qu'une autre élection périclite, il » fascine et entraîne ses auditeurs, fait élire son fils, ou son » gendre, ou quelqu'un des siens; et, reprenant sa course en » descendant des hustings, il arrive à Dublin précisément à » l'heure des séances de l'association, dans le sein de laquelle » sa parole retentit plus fraîche et plus sonore que jamais. » O'Connell est doué d'une infatigable ardeur; quand il n'a » point l'occasion d'agir, il parle; s'il ne parle pas, il écrit; » du reste, actes, paroles, écrits, tout est dirigé vers un but » unique, le peuple, et parvient à ce but par la même voie, la » publicité. Il se passe à peine, dans toute l'année, un seul » jour sans que la presse publie, soit une résolution, soit un » discours, soit une épître d'O'Connell. »

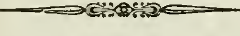
Avant l'apparition de cet homme extraordinaire, l'Irlande n'avait d'appui que dans le clergé catholique dont l'influence était nulle vis-à-vis de l'Angletere, ou dans des partis divisés qui ne savaient point concentrer leurs forces et les diriger vers un but unique. Ses efforts se dépensaient vainement en tentatives isolées, que leur caractère illégal faisait avorter sans autre résultat que de rendre la position un peu plus mauvaise.

O'Connell a su réunir toutes les nuances du parti irlandais, et sans jamais sortir de la légalité, dans le respect de laquelle il voit une garantie plus sûre de bonheur et de prospérité pour son pays, il n'a cessé de porter les coups les plus rudes à la domination anglaise. Champion hardi et redoutable, il est en butte aux haines des torys qui ont essayé maintes fois tous les moyens de le perdre ; mais, non moins habile que fougueux, il a défié leurs embûches, il a évité leurs piéges, et sans avoir jamais été revêtu d'aucune charge, d'aucune magistrature, il a conservé pendant plus de vingt ans un pouvoir suprême basé seulement sur la faveur populaire, ordinairement si éphémère et si inconstante.

Les mesures propres à assurer les progrès de la classe moyenne, en abolissant les priviléges de la noblesse, en rétablissant le partage égal des héritages entre les enfans, en travaillant à rendre le peuple propriétaire, en détruisant la suprématie de l'église anglicane, paraissent à M. de Beaumont les moyens les plus sûrs de conjurer l'orage et d'amener graduellement l'Irlande à un état plus libre et plus heureux. Mais l'Angleterre fera-t-elle ce qu'il faut pour cela ? M. de Beaumont craint qu'elle ne le puisse pas. Il passe en revue les trois partis, tory, radical et whig, et examine jusqu'à quel point chacun d'eux est apte à réformer les institutions de l'Irlande. Sans conclure tout-à-fait pour la négative, il semble ne pas être persuadé qu'aucun puisse être assez juste, assez habile, ni assez fort pour accomplir cette tâche périlleuse. L'avenir, selon lui, est fort incertain, menaçant même, et quoique le recours aux armes ne soit pas en Angleterre un procédé familier aux partis, il se demande si son emploi pourra être évité.

« C'est ainsi, » dit-il, « que le vent impétueux d'Irlande, » qui souffle la démocratie sur l'Angleterre, peut amener pour » celle-ci la chance d'une guerre civile. C'est ainsi que l'entre- » prise de maintenir en Irlande un gouvernement que ce pays » repousse, fait naître pour l'Angleterre elle-même une sorte » d'oppression. C'est ainsi qu'en imposant violemment ses » institutions à l'Irlande, l'Angleterre se voit menacée de » perdre les siennes. Situation étrange et grave, de quelque » côté qu'on l'envisage ! plus terrible pour l'Irlande, plus » imposante pour l'Angleterre ; entraînant pour celle-ci plus » de responsabilités, pour celle-là plus de périls ; plus simple » quoique plus laborieuse pour l'Irlande, qui, n'ayant qu'un » intérêt et qu'un devoir, n'a point à hésiter dans la route » qu'elle suit, dût-elle s'y traîner toute saignante à travers les » tortures et les supplices ; plus compliquée pour l'Angleterre, » qui, chargée de mille fardeaux divers, ne sait comment » porter ni comment rejeter le poids de l'Irlande ; qui, sûre

» de vaincre quand elle combat l'Irlande, ne remporte ja-
» mais que de stériles victoires, se ruine toujours en ruinant
» ce malheureux pays ; et au milieu de ses rigueurs envers
» cette contrée, doutant sans cessse de sa propre cause, tour
» à tour poussée par son égoïsme et retenue par sa conscience,
» tente vainement d'être toujours habile et toujours juste :
» situation immense et chargée de ténèbres, où l'esprit s'agite,
» se fatigue, s'egare ; où tout ce qui dans le présent paraît
» nécessaire à entreprendre se trouve impossible ; et pour la-
» quelle on ne saurait apercevoir dans l'avenir que des solu-
» tions tristes ou incomplètes, jusqu'au jour plus ou moins
» éloigné de nous, où le principe démocratique qui travaille
» le monde et qui arrive à l'Angleterre non-seulement par
» les passions de l'Irlande, mais encore par le mouvement
» général de l'humanité tout entière, aura renversé l'aristo-
» cratie en Angleterre, et, en introduisant dans ce dernier
» pays les seules institutions que puisse supporter l'Irlande,
» aura rendu possible l'accord de deux peuples qui sont con-
» damnés à une vie commune, et qui aujourd'hui ne peuvent
» pas plus s'unir que se séparer. »



SCIENCES ET ARTS.

TRAITÉ DE LA FOLIE DES ANIMAUX, de ses rapports avec celle de l'homme et les législations actuelles, précédé d'un discours sur l'encyclopédie de la folie, et suivi d'un essai sur l'art de produire la folie à volonté ; par *Pierquin*. — Paris, 1839. 2 vol. in-8, 15 fr.

Cet ouvrage est composé d'une suite de mémoires sur divers points scientifiques fort curieux. L'auteur a parfois des idées très-originales, comme lorsqu'il accuse le rire d'être un signe de dégradation chez l'homme et qu'il le déclare indigne du sage ou du philosophe. Mais il paraît en général avoir fort bien étudié son sujet, et l'on trouve dans ses dissertations une foule de détails intéressans, fruits d'observations nombreuses faites avec zèle et sagacité. Il pense que l'on peut reconnaître des indices de folie dans certaines manies des animaux et indique les moyens hygiéniques de guérir les affections de cette nature. Les diverses sortes de folie sont passées en revue par M. Pierquin qui cite beaucoup de faits intéressans et appuie fortement sur la nécessité d'étudier avec soin ce genre de maladies qui ont

souvent leur source dans quelque lésion organique et pourraient être guéries par un traitement bien entendu. Il se plaint vivement surtout du peu d'importance qu'on y a jusqu'ici attaché pour les animaux, et de la facilité avec laquelle on se décide presque toujours à faire tuer un cheval, un chien, dès qu'ils offrent des symptômes de folie, tandis qu'il ne serait peut-être pas difficile de faire disparaître le mal avec des soins convenables.

Cet ouvrage est terminé par un essai sur l'art de produire la folie à volonté. L'auteur expose rapidement les divers moyens par lesquels on peut agir sur les facultés intellectuelles, les exciter, les modifier, les altérer en partie ou même les détruire entièrement. Il montre que les anciens avaient déjà quelques notions de cet art dangereux, et, rangeant dans la classe des folies volontaires les excès de l'ivresse ou autres, produits par l'abus de quelque substance excitante, il attire sur ce sujet l'attention du législateur, en faisant remarquer combien il importe de modifier la plupart des lois pour les mettre en rapport avec les progrès de la science.

TRAITÉ DE L'ÉCLAIRAGE AU GAZ, tiré de la houille, des bitumes, des lignites, de la tourbe, des huiles, etc.; par *Pelouze père*. — Paris, 1839. In-8 et atlas, 12 fr.

Ce traité bien complet renferme tous les renseignemens et toutes les notions désirables, soit sur les meilleures substances et les procédés les plus avantageux à employer pour la fabrication du gaz, soit sur le détail même de cette fabrication. L'auteur s'est entouré des lumières de la science et des données précieuses de la pratique. L'éclairage au gaz est en peu d'années devenu l'objet d'une industrie fort importante; il est probable qu'il marchera encore vers de nouveaux développemens. Appuyé sur les découvertes de la physique et de la chimie, il tendra toujours davantage vers le double but de l'économie et du perfectionnement. Le livre de M. Pelouze sera très-utile à toutes les personnes qui s'occupent de cette industrie, car il résume d'une manière fort commode les notions éparses dans les ouvrages scientifiques, et présente sous une forme méthodique l'état actuel des connaissances qui ont rapport à l'éclairage au gaz.

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

Revue Critique

DES LIVRES NOUVEAUX.

Juillet 1839.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

LA MIA PAZZIA nelle carceri, Memorie di *Angelo Frignani*. — Paris, chez Truchy, 1839. In-18, 3 fr. 50 c.

M. Frignani est encore une victime des passions politiques, qui, ainsi que l'ont fait S. Pellico et M. Andryane, raconte les souffrances de sa captivité. Mais son récit ne ressemble guère aux leurs; il est animé d'un tout autre esprit, et au lieu d'offrir l'exemple de la résignation, de l'humilité, de la soumission, il montre un caractère opiniâtre qui lutte jusqu'au bout, et dont la persévérance infatigable finit par atteindre son but. C'est l'homme appuyé sur son droit et sur la justice, ou du moins sur ce qui lui paraît tel, qui résiste à la persécution de ses ennemis, et trouve dans son esprit ingénieux des ressources pour faire tomber les fers dont ils ont chargé ses membres. On y reconnaît bien la puissance de cet amour de la vie et de la liberté qui fait vaincre tous les obstacles et produit des efforts qu'on serait tenté de regarder comme surhumains.

Angelo Frignani fut arrêté à la suite d'une émeute dans les états du Pape; fortement compromis, soit par ses convictions exaltées, soit par son étourderie, il fut aussitôt mis en prison et l'on commença son procès. Il n'avait pas pris une part bien active aux actes du parti révolutionnaire et ne semblait point être un conspirateur fort redoutable, mais des papiers saisis suffirent pour l'inculper gravement aux yeux de juges influencés par l'esprit de parti. Avant que son procès fût terminé, il put donc prévoir quelle en serait l'issue; le sort de plusieurs de ses compagnons était d'ailleurs un avertissement redoutable. Une condamnation à mort le menaçait, et

il est bien cruel de mourir si jeune, sans avoir rien fait qui paraisse mériter un semblable sacrifice. Le chef de parti qui soulève un peuple contre l'oppression et tente de lui rendre la liberté perdue, peut, s'il succombe, voir sans crainte une mort glorieuse pour lui et qui n'est pas inutile à sa cause; il se dévoue avec joie et courage, lorsqu'il sait que son sang fécondera le terrain de l'avenir. Mais le jeune exalté, entraîné par sa fougue dans la melée des partis, ne peut, quand cette espèce d'ivresse est passée, contempler avec calme et résignation la mort qui l'attend sur l'échafaud. Ce sacrifice inutile est au dessus de ses forces, et il le repousse par tous les moyens possibles. Angelo Frignani, résolu d'échapper au supplice, forme un dessein dont l'exécution paraît en vérité encore plus difficile que de se résoudre à mourir courageusement. Il entreprend de feindre la folie, et se trace d'avance le plan qu'il doit suivre avec une inébranlable constance pour réussir à tromper tous les argus intéressés à le surveiller. Afin d'assurer le succès de sa ruse, il fallait donner à sa folie un motif probable, et en graduer les progrès d'une manière qui parût naturelle. Il se décida donc pour un genre de manie dont la source se trouve ordinairement dans l'exaltation, et sut amalgamer fort bien ensemble les exagérations religieuses et politiques, en se donnant pour un envoyé de Dieu chargé de juger les hommes qui abusent du pouvoir ici-bas et oppriment leurs semblables. Pour arriver là, il jugea prudent de passer par plusieurs degrés d'extases, et de supposer des visions durant lesquelles il paraissait s'entretenir avec un esprit supérieur qui lui apportait les instructions de Dieu et lui assignait sa mission. Et d'abord il débuta par sept jours et sept nuits de prières, de chants, d'agitation frénétique sans nulle interruption, ne restant pas deux minutes de suite assis à la même place, et opposant une héroïque résistance au sommeil qui le poursuivait. L'insomnie était en effet une condition essentielle de son rôle, car c'est l'un des symptômes les plus ordinaires de la folie, et ce devait être en même temps un excellent moyen d'assurer le succès de sa ruse, parce qu'il est difficile de supposer qu'un homme se condamne volontairement à un pareil supplice.

Heureusement pour M. Frignani, il ne fut pas obligé de continuer cette lutte contre la nature, et son esprit inventif lui suggéra quelques moyens de prendre de temps en temps du repos sans éveiller les soupçons de ses gardiens. Seulement il avait soin de ne s'y livrer que pendant le jour, et il passait toutes les nuits à faire mille folies pour bien prouver que sa raison était perdue. Cette conduite excita enfin l'attention de ses juges qui envoyèrent un médecin l'examiner. Mal-

heureusement pour le prisonnier, le médecin après lui avoir tâté le pouls et adressé quelques questions, déclara qu'il n'était point fou, que toutes ses extravagances n'étaient que simulées. Ce résultat dut attérer M. Frignani, mais sa constance n'en fut pas ébranlée, il persévéra dans sa résolution, et parvint à persuader aux employés de la prison que le médecin ne savait ce qu'il disait. Cependant la commission chargée de son procès voyant qu'il persistait dans sa folie, résolut de le soumettre à une longue suite d'épreuves. On l'entoura d'une surveillance continuelle et secrète; on le plaça dans une chambre où des gardiens cachés pouvaient le voir et suivre tous ses mouvemens sans être vus de lui; on permit à diverses personnes de le visiter; ses juges vinrent eux-mêmes s'assurer de son état; enfin son père et son frère furent un jour introduits auprès de lui sans l'en avoir averti. Mais tout fut inutile. L'énergie du prisonnier semblait redoubler à mesure que les obstacles s'accumulaient devant lui. Il s'était habitué à ne donner au sommeil que de courts instans qui suffisaient pour le soutenir et qu'il prenait dans ses accès d'extase ou de prière, en sorte que ses argus ne s'en aperçussent pas. Il ménagea ainsi son rôle de manière à arriver par gradation jusqu'à la folie la plus violente, et lorsque des membres de la commission se décidèrent à le visiter, ils le trouvèrent dans des accès si terribles, qu'ils ne purent plus conserver de soupçons. La plus cruelle épreuve pour Angelo Frignani fut l'entrevue avec son père et son frère. Le premier mouvement du prisonnier était de se précipiter dans leurs bras, mais il réfléchit tout-à-coup que l'expression naturelle d'un tel sentiment ne s'alliait point avec la folie, et il eut la force de se contraindre, de jouer jusqu'au bout son rôle d'insensé devant son père qu'un pareil spectacle accablait de douleur. Cependant il trouva le moyen de lui procurer une douce consolation en soufflant dans l'oreille de son frère que tout cela n'était qu'une feinte.

Enfin tant d'épreuves si bien soutenues parvinrent à convaincre la commission, et Angelo Frignani fut placé dans un hospice d'aliénés, où on le soumit à un traitement. Le médecin de cet établissement sembla bien se douter de la ruse; mais c'était un digne homme qui, sans jamais laisser voir qu'il eût deviné le secret du prisonnier, l'aida de tout son pouvoir. Après un assez long séjour encore au milieu des fous, société pénible sans doute, mais qui valait mieux que la solitude de la prison et lui laissait bien plus de liberté, Angelo Frignani s'échappe un jour, et vient auprès d'un nouveau gouverneur envoyé à Faenza, solliciter la permission d'aller et venir dans la ville. La folie étant bien constatée, et le nouveau gouver-

neur n'ayant aucun motif de le soupçonner de fraude, cette permission lui est accordée, et bientôt après il peut se rendre à Ravenne auprès de ses parens, puis il réussit à franchir la frontière, traverse la Toscane et va se réfugier en Corse. Au moment de s'embarquer, il écrivit la lettre suivante au cardinal Invernezzi, qu'il regardait comme le principal auteur de tous ses maux :

« Monseigneur, demain je poserai le pied sur une terre, non pas libre, mais où du moins la dignité de l'homme n'est pas tout-à-fait foulée aux pieds. Là j'attendrai en paix le réveil de l'Italie, inévitable je l'espère, quoiqu'il me semble encore bien éloigné. Cependant, s'il est vrai que la douleur se soulage par le récit qu'on en fait à d'autres, je dévoilerai les maux et les périls auxquels vous m'avez exposé pour avoir aimé ma patrie. Je dénoncerai votre cruelle hypocrisie, digne satellite du prêtre-roi.

» Vous avez voulu m'envoyer à l'échafaud, et je vous dis que Dieu viendrait à mon aide et me sauverait ; et vous vous moquâtes de moi : et Dieu m'a pourtant donné les moyens de m'échapper d'entre vos mains et de me railler à mon tour de vous. »

Cette ironie amère, cette pensée de vengeance peignent bien la différence qui sépare *La mia Pazzia* des *mie Prigioni* et des *Mémoires d'Andryane*. Silvio Pellico et Andryane ont subi une captivité bien plus longue, il est vrai ; mais on voit, chez le premier surtout, que dès l'origine le résultat de l'isolement, des privations et des souffrances fut de tourner l'esprit vers des pensées religieuses, pleines de résignation et d'humilité. Chez M. Frignani, au contraire, la durée de l'injustice n'a fait que révolter toujours plus ses sentimens, et loin de se soumettre aux durs châtimens qu'on jugeait à propos de lui infliger, il emploie toutes ses facultés à chercher un moyen de s'y soustraire : une fois ce moyen trouvé, il se dévoue à son exécution, et nul effort ne lui coûte pour recouvrer sa liberté.

Le rôle de Pellico a quelque chose de plus poétique sans doute, de plus sublime ; son livre, plein de simplicité et de foi, a produit une impression profonde, lui a mérité les sympathies d'un public considérable. Mais dans cette tendance mystique il y a bien quelque danger, et l'on a entendu des gens faire l'éloge du *carcere duro* comme d'un excellent moyen de ramener les hommes à la religion et à la sagesse. A leurs yeux le Spielberg est une école excellente dans laquelle les plus mauvaises têtes se transforment en anges de douceur et de piété. Encore quelques imitations de Pellico, comme celle publiée par Andryane, et l'intéret qui s'attachait jusqu'ici aux

victimes se reporterait sur leurs oppresseurs si empressés et si habiles à soigner leur éducation morale. L'ouvrage de M. Frignani n'a pas le même inconvénient ; on y retrouve d'un bout à l'autre l'expression d'un sentiment d'indignation profonde contre les persécutions dont il est l'objet. Il n'est pas inutile de dévoiler, ainsi qu'il le fait, les rigueurs déployées par un gouvernement tyrannique contre un jeune exalté plus étourdi que coupable, et dont le caractère remarquable aurait pu produire de grandes choses, si l'on avait su diriger vers un but élevé cette énergie et cette persévérance que la crainte de la mort et le désir de la liberté développèrent chez lui avec tant de force.

Après avoir réussi à tromper et à fuir ses persécuteurs, Frignani eut à lutter contre la misère et la faim. Dans ce nouveau combat il apporta la même constance, le même esprit ingénieux. Il sut se faire ouvrier, comme il s'était fait fou, et réussit de cette manière à gagner son pain du travail de ses mains, jusqu'à ce que les circonstances lui permissent de se livrer de nouveau aux occupations intellectuelles, pour lesquelles l'avait préparé son éducation.

Ce livre est écrit dans un style simple et agréable ; il excitera la curiosité par la bizarrerie du sujet, et l'on s'intéressera sans doute à cet étrange récit, car il porte tout le caractère de la vérité. Une traduction française est annoncée comme devant incessamment paraître.

LES CATACOMBES, romans, contes, nouvelles et mélanges littéraires; par *Jules Janin*. — Paris, 1839. 6 vol. in-18, 18 fr.

Ces six petits volumes renferment une suite de feuilletons publiés déjà, pour la plupart, dans le *Journal des Débats*. Quelque spirituel que soit leur auteur, on est presque tenté de dire qu'il aurait aussi bien fait de laisser ces bluettes dans le lieu de leur première sépulture, sans se croire obligé de leur élever un nouveau tombeau. De pareils ossemens paraîtront trop fragiles pour qu'on puisse en faire des murailles de catacombes, et quiconque s'aventurera dans leurs nombreux détours risquera d'être suffoqué par la poussière des débris. En effet, la plus grande partie de ces feuilletons n'ont dû leur succès qu'à l'à-propos, aux circonstances du moment, et perdent tout leur charme dès qu'on les en sépare. Une fois cet entourage enlevé, il ne reste plus que du style, très-brillant sans doute, mais d'un éclat faux et chatoyant qui blesse,

et M. Jules Janin, abandonné à son seul mérite littéraire, tombe bien au-dessous de la haute renommée dont jouit son nom. Il ne ressemble point à ses prédécesseurs dans le *Journal des Débats*, qui, indépendamment de l'intérêt que les circonstances donnaient à leurs feuilletons, sont demeurés et ont pris place dans la littérature parmi les écrivains critiques. Geoffroi, Hoffmann, quelque partialité qu'on puisse trouver dans leurs jugemens, attachaient à leur travail une importance plus réelle, et ne se livraient pas sans retenue à ce bavardage futile dans lequel se noie le talent de M. Jules Janin. Il y avait plus de passion, chez le premier surtout, mais il y avait aussi des principes fixes, qui, une fois posés, ne variaient pas, et dont la connaissance permettait d'apprécier toujours facilement le degré de confiance qu'on pouvait accorder à l'opinion exprimée par l'écrivain. Avec M. Jules Janin, au contraire, on ne sait jamais à quoi s'en tenir : aucun principe stable ne paraît diriger ses jugemens. On reconnaît en lui une intelligence vive, prompte, capable de saisir, quand elle veut s'en donner la peine, les vrais mérites et les défauts réels des œuvres littéraires ; mais elle ne se montre que par éclairs passagers, et manque de ce guide précieux et fidèle qui ne se trouve que dans une conviction quelconque. Esprit fort impressionnable et qui s'abandonne volontiers avec insouciance à toutes les influences secondaires ou accidentelles, il dément le lendemain ce qu'il a soutenu la veille, il se soumet aux étroites tendances de la camaraderie, et rabaisse la critique au triste rôle de la flagornerie et du persifflage. C'est ainsi qu'après avoir montré qu'il sait apprécier les auteurs classiques et les venger du sot dédain de la nouvelle école, il fera l'éloge le plus outré de quelque mauvais roman du jour, et lui prodiguera les mêmes formules exagérées de louange qu'il employait naguère pour les grands écrivains du XVII[e] siècle. Il semble se plaire justement à essayer ces espèces de tours de force littéraires qui rapprochent l'homme de lettres du saltimbanque ; il joue avec sa plume comme avec un prisme dont il se sert pour faire briller à nos yeux mille nuances éphémères destinées à cacher le vide de la pensée. Son style surprend d'abord le lecteur, le séduit par ses allures légères et capricieuses, puis finit par le fatiguer, comme pourrait le faire la vue trop prolongée d'un jongleur jouant avec des boules, ou tenant un bâton en équilibre sur le bout de son nez.

Les *Catacombes* offrent du reste un véritable salmigondis qui peint assez bien le caractère frivole et inconstant, soit de l'écrivain, soit du public auquel il s'adresse. A côté d'études sur les anciens on trouve la biographie de madame Prévost la marchande de fleurs ; M. Jules Janin s'occupe tour à tour

des égouts et d'Albert Durer, du marquis de Sade et d'Holbein, de la mort d'Alfred Johannot et des marchands de chiens ; l'oraison funèbre de la princesse Marie se trouve tout auprès de l'éloge de Jenny la bouquetière, les Mémoires de Martial le poète à côté d'un morceau sur Etienne Béquet le journaliste, la réforme de l'abbé Chatel à la suite des petits métiers de Paris. Et tout cela est écrit exactement dans le même style, avec les mêmes phrases, sur le même ton insouciant, rempli de beaucoup d'esprit sans doute ; mais l'esprit peut-il tenir lieu de sensibilité, de raisonnement et de conviction ?

LE DERNIER JOUR, poème en dix chants ; par *Jean Reboul* (de Nîmes). — Paris, 1839. In-8, 7 fr. 50 c.

Voici l'une de ces réputations faites par l'engouement du public pour tout ce qui présente quelque chose de neuf et de bizarre. Le contraste entre l'état d'un ouvrier boulanger et l'inspiration du poète a paru piquant aux journalistes de Paris, qui en ont profité comme d'un thème original pour alimenter leurs feuilles, et ont fait selon leur propre expression *mousser* le boulanger de Nîmes en le représentant comme un grand poète. Le public débonnaire et crédule d'applaudir aussitôt, sans s'apercevoir que de ce talent dont on faisait tant de bruit, on ne citait après tout qu'une seule et même pièce répétée dans tous les journaux, jolie sans doute, pure et harmonieuse, mais sans génie et surtout sans originalité, ressemblant à un écho des *Méditations* de Lamartine. On me trouvera bien prosaïque et bien matériel ; mais, je l'avoue franchement, j'aimerais mieux que le boulanger nous fît de bons petits pains, car si je veux du Lamartine ce n'est pas dans sa boutique que j'irai le chercher, il n'en manque pas ailleurs. Certainement il est bien permis à un boulanger de rimer si cela lui plaît ; quand son pain est bien pétri et bien cuit, c'est une récréation fort innocente : mais pour intéresser le public à ce délassement il faudrait au moins une étincelle de génie ; la qualité d'artisan ne saurait suffire pour faire accepter comme un chef-d'œuvre des vers médiocres, exprimant des idées et des sentimens d'emprunt qui n'ont aucun rapport avec les habitudes et la position sociale de l'auteur. On peut bien sans doute pétrir et méditer, faire du pain et des vers, manier la pâte et la poésie avec une égale habileté ; mais, ainsi qu'on l'a déjà souvent dit, les pensées de l'homme du peuple doivent avoir une énergie et une vigueur qui ne ressemblent point aux rêveries un peu fades de l'homme du monde, et rien ne pro-

duit un effet plus ridicule que le langage des salons transplanté dans les chaumières ou au milieu des ateliers.

Le *Dernier jour* de M. Reboul est un essai malheureux que lui auront peut être inspiré les flatteries de la presse. Il a cru pouvoir se lancer dans la plus haute poésie, et il aura pris sans doute pour les inventions de son génie une foule de réminiscences de toutes sortes, à l'aide desquelles il est parvenu à construire un poème en dix chants. Pour le fonds, c'est au Dante que M. Reboul a emprunté la plupart des idées et des incidens de cette composition, dans laquelle on trouve dépeints les tourmens des damnés et les angoisses du purgatoire. Pour la forme, c'est encore une imitation servile de M. de Lamartine, et malheureusement, plutôt de ses défauts que de ses bonnes qualités. Si les premières poésies du boulanger de Nîmes rappelaient un peu les *Méditations poétiques* et les *Harmonies religieuses*, le *Dernier jour* ressemble par la négligence du style à *la Chute d'un ange*. Il n'y a, en un mot, pas la moindre originalité dans ce long poème qui n'offre aucun intérêt et ne renferme rien de neuf.

JÉRUSALEM DÉLIVRÉE; traduction nouvelle en vers français, strophe pour strophe, pas un vers de plus, pas un vers de moins; par *L. Bourlier* (de Laval). — Paris, chez l'auteur, rue d'Amboise, 8. 1839. In-18, 5 fr.

Pas un vers de plus, pas un vers de moins! C'est peut-être un véritable tour de force, un prodige d'exactitude et de fidélité, mais certes cela ne paraît guère poétique. En effet, la qualité essentielle du poète n'est pas d'être exact; si c'était là son but, mieux vaudrait qu'il se servît de la prose, car les vers offrent déjà bien assez de difficultés sans y ajouter encore celle de s'astreindre à suivre mot à mot un texte écrit dans une langue étrangère. Il est plutôt dans la nature du style poétique d'offrir quelque chose de vague; prétendre déterminer d'avance et limiter comme dans un moule les moindres contours qui doivent renfermer la pensée, c'est sacrifier entièrement la poésie à l'exactitude. La traduction d'une œuvre littéraire ne peut pas se faire comme la copie d'une statue coulée en métal; il faut bien posséder le génie de la langue qu'on emploie, et lorsqu'il s'agit d'un poème surtout, il vaut mieux se contenter de rendre aussi bien que possible l'harmonie et la pensée de l'original, sans s'attacher à reproduire avec minutie tous les détails.

Ces réflexions nous sont suggérées par le travail de M. L.

Bourlier, qui n'est pas sans mérite, mais dont tous les défauts proviennent justement de cette servile imitation à laquelle il s'est cru obligé. Pour faire passer un poème d'une langue dans une autre, il ne suffit pas de calquer la forme extérieure, ce n'est là que la moindre partie de l'œuvre, et, avant d'aborder ce dernier perfectionnement, il faut avoir bien rempli toutes les autres conditions d'une bonne traduction. Il faut surtout être un poète consommé, et sans qu'on puisse nous accuser d'une trop grande sévérité, nous dirons que ce n'est pas le cas de M. Bourlier de Laval. Il ne fait pas mal les vers; mais si les règles y sont strictement observées, ils paraissent en général froids, peu harmonieux, et l'on y rencontre parfois une sécheresse bien opposée à la riche poésie de l'original. Cependant maints passages de cette traduction sont empreints d'un talent véritable, et sous plus d'un rapport elle est préférable à celle de Baour-Lormian. Elle est à la fois plus fidèle et plus simple; si l'auteur s'était moins astreint à suivre ainsi pas à pas son modèle dans les plus petits détails, son œuvre serait certainement fort remarquable; mais en voulant pousser si loin l'exactitude, il a nui à la pureté de son style et amorti le feu de l'inspiration qui doit toujours guider le poète, même lorsqu'il n'est que l'interprète des pensées d'un autre. Le passage suivant pourra faire apprécier les qualités et les faiblesses qui distinguent la traduction de M. Bourlier :

L'heure fatale, enfin, pour Clorinde est sonnée;
De ses jours glorieux la trame est terminée :
Le fer de son amant déchire son beau sein,
Et jusques à son cœur s'ouvre un large chemin.
Le sang à gros bouillons jaillit de la blessure;
Il inonde sa gorge, il baigne son armure;
Clorinde, en soupirant, sent qu'elle va mourir,
Et ses genoux déjà commencent à fléchir.
Tancrède, cependant, remarque sa faiblesse;
La menace à la bouche, il la pousse, il la presse :
Elle tombe. Soudain un céleste rayon
Descendu dans son âme éclaire sa raison.
Le Ciel, qui ne veut pas qu'elle meure païenne,
A son dernier moment en fait une chrétienne.
D'une voix expirante elle adresse au héros
Ces accens douloureux qui sont ses derniers mots :
« Je succombe, la vie à l'instant m'abandonne.
Ami, pardonne-moi comme je te pardonne.
Je n'ai plus, pour mon corps, rien à craindre de toi;
Mais daigne, pour mon âme, avoir pitié de moi.
Je vais paraître aux pieds de mon Juge suprême :
Que ta pieuse main me donne le baptême. »

De ces funèbres sons la plaintive douceur
Attendrit le héros en pénétrant son cœur.
Les larmes dans les yeux, il court d'un pas rapide
Aux bords non éloignés d'une source limpide;
Il puise de son onde, et revient accomplir
D'un ennemi mourant le triste et saint désir.
Il sent trembler sa main tandis qu'elle détache
Du front de l'inconnu le casque qui le cache :
Hélas! c'est son amante..... O funeste moment!
Il reste anéanti, sans voix, sans mouvement.
Il allait expirer; mais soudain il s'efforce
De vaincre sa douleur, et, rappelant sa force,
S'empresse d'assurer un destin plus heureux
A sa chère victime. Au son des mots pieux
Qu'il prononce sur elle en arrosant sa tête,
Clorinde se ranime, et sourit satisfaite;
Une céleste joie éclate dans ses traits;
Elle semble lui dire : Adieu, je pars en paix.
Mais déjà sur son front, sur son pâle visage,
Le lis, la violette, ont empreint leur image.
Vers le ciel, où son ame est prête à s'envoler,
Elle tourne ses yeux que la mort va voiler,
Et, soulevant sa main, déjà glacée et froide,
Comme un gage de paix la présente à Tancrède :
C'est ainsi qu'arrivée à son dernier soupir,
L'infortunée expire et paraît s'endormir.
Tancrède, à cet aspect, dans tous ses sens frissonne;
Sa force, de nouveau, s'enfuit et l'abandonne,
Et, livré tout entier à sa vive douleur,
Il sent se déchirer et se briser son cœur.
La mort est sur son front, son sang glacé s'arrête,
Son corps est immobile et sa bouche muette;
Ses yeux semblent éteints, et ne peuvent plus voir;
Rien ne vit plus en lui que son seul désespoir.

MARIE-THÉRÈSE DE BOUÈS. — Paris, 1838, tome 1er. In-8 br., 7 fr. 50 c.

Il y a beaucoup de personnes qui rejettent la lecture des romans, meme les meilleurs et les plus moraux, par le seul motif que ce sont des ouvrages d'imagination, et que l'on ne peut compter sur la réalité ni des événemens qui en forment le fond, ni des détails employés à captiver l'intérêt. La vie, à leurs yeux, est déjà entre-mêlée d'un assez grand nombre de contrariétés, de chagrins et de malheurs, sans qu'il soit nécessaire d'en ajouter encore de factices, de se créer des inquié-

tudes et des émotions sans fondement réel. Ce raisonnement est très-spécieux et il doit séduire ces caractères froids, un peu personnels, qui redoutent tout ce qui peut ébranler leur calme habituel, déranger l'équilibre de leur bien-etre; il a aussi de la force pour les esprits peu cultivés dont l'imagination ne s'est jamais réveillée, et qui ne comprennent point l'intéret qu'on peut attacher à des récits de pure invention. En effet, l'homme est naturellement porté à n'aimer que ce qui est vrai; les enfans posent toujours cette condition au plaisir avec lequel ils écoutent les histoires qu'on leur raconte, et lorsque l'esprit se livre aux charmes de l'invention, elle devient le premier principe de goût pour tous les ouvrages d'art ou de littérature.

Pénétré de cette idée, l'éditeur du livre que nous annonçons ici a voulu faire un récit capable d'intéresser tout le monde, et dans ce but il a choisi l'histoire d'une famille dont il a lui-même connu plusieurs personnes. Cette histoire avait déjà été publiée, mais à un très-petit nombre d'exemplaires destinés aux amis intimes; il s'en est servi comme d'un canevas, et y a joint une foule de détails de manière à en former des mémoires qui auront 2 ou 3 volumes. On y trouve une grande simplicité de style, du naturel, de la sensibilité et un sentiment d'honnête homme, qui sympathise avec tous les nobles mouvemens du cœur, se plaît à faire ressortir les vertus modestes, et sait apprécier dans la femme les qualités réelles qui répondent à sa véritable destination. Mais cela suffit-il pour exciter l'intérêt? Malheureusement non; il faut encore dans les personnages d'un pareil récit, dans les événemens et dans leur enchaînement d'autres conditions pour captiver l'attention du lecteur. On recueille avec avidité les moindres circonstances qui se rattachent à la vie d'un personnage distingué, qui a joué un rôle important, et Marie-Thérèse de Bouès, quelque remarquable qu'elle ait pu etre dans sa vie privée, n'est pas plus connue que tant d'autres femmes dont le dévouement admirable se renferme dans le cercle de la famille. Séparée par la Révolution de son époux, que sa double qualité de noble et d'employé du gouvernement français obligeait à se cacher, elle dut fuir avec ses enfans pour échapper aux périls qui la menaçaient. Les nombreux incidens de son pénible voyage développent en elle un caractère plein de fermeté et de résignation, sa tendresse maternelle en fait une héroïne, et les perplexités de sa position ne l'empêchent point de suivre constamment les excellens principes d'après lesquels elle veut élever ses enfans. Mais ce sont là des détails d'intérieur qui offrent peu d'intéret par eux-memes, et l'on sent en les lisant le manque d'une intrigue assez bien conduite pour

attacher au sort de personnages si obscurs. L'éditeur, entraîné par ses souvenirs, a oublié que le public ne pouvait partager ses émotions, et il songe si peu à lui en faire connaître le secret, que plusieurs de ses chapitres ne renferment qu'une épigraphe avec quelques lignes de points, véritables énigmes dont les initiés seuls peuvent trouver le mot. Au reste, il est possible que la suite devienne plus intéressante; nous le souhaitons, car ce premier volume offre maints passages qui annoncent chez l'auteur des qualités fort estimables et un talent de style parfois gracieux et touchant.

MORT ET VIVANT; par *Étienne Malpertuis*. — Paris, 1830. 2 vol. in-8, 15 fr.

N'allez pas croire qu'il s'agisse ici de fantasmagorie, ou qu'il y ait rien de surnaturel dans ce récit. Si vous aimez le merveilleux, vous seriez fort désappointé, car il n'en est pas question. Ne vous attendez pas non plus à des émotions galvaniques telles qu'un pareil titre semblerait devoir en fournir le sujet à nos manipulateurs littéraires, qui broient les passions avec le sang, les poignards et les cadavres, pour composer leurs drogues ordinaires. Non, M. Étienne Malpertuis n'est ni fantastique, ni *émouvant;* il paraît se soucier peu des ressources de l'imagination et des ressorts du crime; mais je vous certifie que, sans avoir recours à tous ces grands moyens, il a su être aussi ennuyeux, aussi immoral, aussi absurde que les autres, et produire une œuvre également mauvaise. Parti du même principe, ou, pour parler plus justement, de la même absence de tout principe, il est arrivé, quoique sans passer par les mêmes sentiers, à un but semblable. Son mort et son vivant sont deux hommes liés par une amitié étroite, mais cependant séparés par leurs goûts, leurs opinions et leur âge. L'un est un vieux roué qui a tout usé et chez lequel le libertinage seul est demeuré sur les ruines de l'âme et du cœur; l'autre au contraire, jeune homme plein de confiance, de foi et de naïveté, accepte avec bonheur toutes les illusions de la vie. De là naît un contraste que l'auteur trouve superbe et qui n'est que pitoyable, sans parler de ce qu'un tableau pareil a de repoussant. Une semblable donnée pourrait fournir du moins quelque leçon, si l'auteur avait su en faire ressortir ce qu'elle contient de bon : mais telle n'a point été sa pensée. Le jeune homme naïf n'est qu'un sot qui se prend d'amour pour toutes les femmes perdues dont le

vieux libertin fait ses maîtresses, et qui, passant ainsi de déception en déception, finit par se dégoûter de la société, assez dégoûtante en effet, au milieu de laquelle il vit, et se retire dans la solitude avec son ami que l'âge a rendu misanthrope. Et tout le récit est écrit dans un style prétentieux, rempli d'images forcées, dénué de toute espèce de réflexions morales, et qui se traîne dans une minutieuse description de sentimens assez vils, de scènes fort licencieuses.

VOYAGES DANS LES CONTRÉES DÉSERTES DE L'AMÉRIQUE DU NORD, entrepris pour la fondation du comptoir d'Astoria sur la côte nord-ouest; par *Washington Irving*, trad. de l'anglais par *P.-N. Grolier*. — Paris, chez Dufart, 1839. 2 vol. in-8, 15 fr.

John Jacob Astor a été l'un de ces rares exemples d'une fortune colossale acquise par un travail intelligent et soutenu. Fils d'un paysan, élevé dans la simplicité de la vie rurale, il fut de bonne heure porté par son génie à embrasser la carrière commerciale. Sa première opération consista, dit-on, dans une cargaison de flûtes qu'il emporta à Baltimore, d'où il revint avec un chargement de pelleteries, dont il se défit en Angleterre très-avantageusement. Dès lors, il songea à s'établir en Amérique, et revint bientôt à New-York où il se livra plus activement à cette branche de commerce dans laquelle il entrevit une source de richesses. « Il commença, bien entendu, sur la plus petite échelle ; mais il apportait à sa tâche une industrie persévérante, une rigide économie, une stricte intégrité ! Il faut ajouter à ces qualités un esprit ambitieux, qui regardait toujours en haut ; un génie étendu, fécond, hardi ; une sagacité prompte à profiter de toutes les circonstances, et une confiance singulière et inébranlable dans le succès. » Avec de semblables qualités bien employées, il acquit une fortune immense, au-dessus de tout ce que les désirs de l'homme peuvent imaginer. Mais la richesse seule, quelque considérable qu'elle fût, ne pouvait satisfaire un esprit de cette trempe, et après avoir accumulé des millions, il voulut attacher son nom à quelque entreprise glorieuse qui, en contribuant à la prospérité d'une contrée, rendît sa mémoire chère à la postérité. Il conçut alors le projet d'enlever aux Anglais le commerce des pelleteries dans l'Amérique du Nord, dont jusqu'à cette époque ils avaient eu en quelque sorte le monopole. Son plan fut bientôt tracé sur des bases grandioses qui semblaient en assurer le succès. Il voulait établir une ligne de comptoirs le long du Missouri et de la Colom-

bia, puis s'emparer de l'embouchure de cette dernière rivière, de manière à y faire converger tout le commerce indien et à rendre l'Amérique seule maîtresse de ce trafic important. Mais il sentit que pour cela il fallait s'assurer la protection et même les secours du gouvernement des Etats-Unis. Il fit donc des ouvertures au président Jackson, qui approuva son projet et lui promit son appui. Mais des considérations politiques empêchèrent qu'on lui accordât toute l'assistance désirable. Cependant il n'en poursuivit pas moins son but, et ne craignit pas de hasarder cinq millions dans cette opération gigantesque. Deux expéditions, l'une par mer, l'autre par terre, furent entreprises pour aller fonder le comptoir principal qui devait porter le nom d'Astoria, et reconnaître tous les points de l'intérieur des terres où il conviendrait d'établir des succursales. Malheureusement dès le principe, M. Astor, qui avait jugé nécessaire de s'adjoindre des associés, fut trahi par deux d'entre eux, écossais d'origine, qui crurent ne pouvoir aller plus avant dans une semblable entreprise, avant d'avoir consulté l'ambassadeur anglais, pour savoir si le gouvernement de leur pays ne considérerait point leur participation comme un acte coupable. L'ambassadeur fut vivement frappé de la conception admirable de M. Astor, mais la Compagnie anglaise, avertie aussitôt, se hâta d'expédier des agents pour devancer les expéditions américaines, et empêcher leur succès en rendant leur établissement impossible autrement que par une collision qui pourrait nécessiter un déclaration de guerre.

Ce premier obstacle eût été facilement surmonté si l'expédition maritime de M. Astor avait été dirigée avec promptitude et ensemble, d'autant plus que les émissaires anglais, abandonnés en route par leur escorte, étaient incapables de s'opposer à la fondation des comptoirs américains. Mais dans sa sollicitude pour les intérêts de la navigation, M. Astor eut le malheur de choisir un capitaine rude et strict qui ne connaissant que la discipline du vaisseau et sans aucun égard soit pour les membres de l'association qu'il emmenait avec lui, soit pour les détails de l'entreprise, fit, dès les premiers jours de la traversée, éclater des dissensions funestes à la réussite de l'expédition. Outre cela, les instructions données par M. Astor ne furent point suivies à la lettre; on négligea de s'y conformer, et, ainsi qu'il l'avait prévu avec son admirable sagacité, chaque infraction entraîna quelque malheur. Malgré l'impéritie des agens chargés d'exécuter ses projets, ceux-ci étaient cependant si bien conçus, qu'ils auraient certainement produit de grands résultats si les circonstances politiques n'étaient venues s'y opposer. La guerre ayant éclaté entre l'Angleterre et l'Amérique, celle-ci ne put protéger des établissemens à

peine fondés et trop éloignés pour qu'il fût facile d'y envoyer des secours. Astoria dut en conséquence traiter avec un ennemi contre lequel il lui était impossible de lutter, et consentir à perdre son nom avec son indépendance, pour devenir une colonie anglaise sous le nouveau nom de *Fort Georges*. M. Astor entra en arrangement quand il vit que la résistance était inutile, et il vendit ses comptoirs à la Compagnie anglaise. Telle fut l'issue d'une entreprise qui, si elle avait trouvé un appui convenable et une assistance réelle dans le gouvernement, aurait doté l'Amérique d'un immense commerce, peuplé des contrées désertes et fondé un nouvel Etat au-delà des montagnes rocheuses. C'est pour conserver le souvenir de cette vaste et belle conception, que Washington Irwing a écrit la relation des voyages auxquels elle a donné lieu. Aidé de tous les documens qui lui ont été confiés par M. Astor, il a su en tirer parti de manière à faire un ouvrage du plus grand intérêt, qui offre à la fois l'histoire de cette entreprise dans tous ses détails, et une foule d'observations curieuses sur les contrées ainsi explorées. La correspondance des divers agens de M. Astor lui a fourni des matériaux précieux, et avec son talent d'écrivain il les a coordonnés, complétés d'après les ouvrages des voyageurs les plus distingués qui ont visité déjà cette partie du littoral américain, et les a groupés autour d'une narration qui, quoique formée ainsi de diverses expéditions séparées, présente cependant un ensemble attachant. Le projet de M. Astor est le nœud qui unit tous les incidens du récit, et sa déplorable issue en fait la catastrophe.

La traduction de M. Grolier est agréablement écrite et sera sans doute accueillie avec faveur. Dans la disette littéraire qui règne depuis quelques mois, une semblable publication est une véritable bonne fortune pour les lecteurs.

VOYAGE AUTOUR DU CAUCASE, chez les Tcherkesses et les Abkhases, en Colchide, en Géorgie, en Arménie et en Crimée; par *Fréd. Dubois de Montpéreux*. — Paris, 1839, tomes I et II. 2 vol. in-8 et atlas.

Ce voyage, remarquable surtout par les documens scientifiques qu'il renferme sur des pays encore peu connus, a été distingué d'une manière fort honorable par la société de géographie de Paris, qui lui a décerné un prix. L'auteur est un Suisse qui a entrepris et accompli, presque toujours seul, la tâche difficile d'explorer le Caucase, de déterminer d'une manière exacte sa position géographique et de faire connaître les diverses peuplades qui l'habitent. Pour atteindre ce but, il n'a

pas craint de s'exposer à de nombreux périls. Profitant des moyens que lui offrait la guerre pour faire des excursions sur le territoire des Tcherkesses, il a long-temps séjourné dans un fort russe, élevé pour tenir en respect cette tribu guerrière. Il accompagnait les détachemens de soldats qui sortaient souvent pour faire des reconnaissances, et, soutenu dans son œuvre scientifique par les officiers auprès desquels le gouvernement russe l'avait lui-meme recommandé, il obtenait des escortes pour toutes les courses qu'il jugeait nécessaires dans l'intérêt de ses recherches. Il a pu ainsi rassembler une foule de données du plus grand intéret, et si sa relation ne présente pas un haut mérite littéraire, elle a l'avantage plus solide d'être riche en faits bien observés et d'apporter à la science un contingent fort précieux de lumières nouvelles, qui contribueront à ses progrès. La société de géographie a dignement récompensé les efforts de M. Dubois de Montpéreux. Ce succès est doublement intéressant, car il nous donne encore un exemple de ce que peut accomplir l'homme poussé par l'amour de la science et persévérant dans la poursuite de son but. Des résultats individuels de ce genre tendent à prouver que la protection et les subsides du pouvoir ne sont pas absolument nécessaires pour assurer la marche de la science, non plus que celle des beaux-arts. La Suisse semble destinée à fournir de curieux argumens à ce sujet. On y a vu récemment de simples particuliers fréter un navire pour faire le tour du monde et chercher à étendre à la fois le domaine du commerce et celui de la science; voici maintenant un autre particulier qui par ses seules ressources accomplit un travail géographique de la plus haute importance. Dans la meme année, deux peintres suisses, Calame à Paris, Hornung à Londres, obtiennent un brillant succès aux expositions de ces deux capitales. Enfin, si nous ajoutons que les noms de Léopold Robert, de Pradier, de Chaponnière appartiennent également à la Suisse, on conviendra sans doute que si la protection a pu quelquefois réchauffer le génie sous ses ailes, la liberté sait l'enfanter; et que lui demanderait-on de plus? De quel droit exiger qu'elle favorise davantage ceux de ses enfans qui sont précisément le mieux doués pour se tirer d'affaire eux-memes?

LA FRANCE, tableau géographique, statistique et historique, suivi du précis de l'histoire de la langue et de la littérature nationales, et d'un coup-d'œil sur l'état de la philosophie en France et sur l'école française des beaux-arts; par MM. *Artaud*, *Dufau*, *Lafaye*, *Miel*, Mlle *Ozenne*, MM. *Schnitzler* et *Simonde de Sismondi*. — Paris, chez Treuttel et Wurtz, 1839. In-8, 5 fr.

Cet ouvrage, extrait de l'*Encyclopédie des gens du monde*, renferme six articles, dont la réunion forme une statistique abrégée, mais bien complète de la France, et donne un aperçu général de son histoire, de sa littérature et de toutes ses richesses, tant matérielles qu'intellectuelles. Des écrivains spéciaux, et tous plus ou moins connus par des travaux distingués, ont rédigé ses diverses parties. C'est à M. Dufau qu'est dû le premier article sur la *Géographie et la statistique*; il offre un tableau du plus grand intérêt par la foule des documens précieux que l'auteur a réunis et mis en œuvre pour la première fois, de manière à faire apprécier l'état actuel de la France sous ce rapport, et les progrès que l'industrie y a faits depuis quelques années. Après avoir rapidement esquissé la conformation du sol, les chaînes de montagnes qui le traversent, les fleuves qui l'arrosent, et indiqué les principaux produits naturels de chaque département, M. Dufau expose le mouvement de la population, les diverses nuances de mœurs, de langage, d'origine qu'elle présente et le système administratif qui en réunit tous les élémens en une seule unité monarchique, au moyen de la centralisation; puis il passe à la partie industrielle et donne le détail de tous les grands produits manufacturés, ainsi que des importations et exportations annuelles comparées à dix ans de distance. C'est un résumé plein de chiffres sur l'exactitude desquels on peut se fier, puisqu'ils sont empruntés aux matériaux publiés par le gouvernement, et qui permet d'apprécier à la fois les trésors de prospérité que la France recèle dans son sein, les obstacles qui se sont jusqu'ici opposés à leur entier développement, et les moyens par lesquels on pourra dans l'avenir hâter ce développement. On lira cet article avec d'autant plus d'intérêt, que nul ouvrage moderne ne renferme un tableau de ce genre, et qu'il est fort curieux de voir ce que la France a réellement gagné sous le rapport matériel au milieu de ses longues révolutions politiques. C'est un sujet de méditation digne de tout homme qui pense, et dont l'étude mérite d'être approfondie, car si elle l'avait été davantage jusqu'ici, peut-etre l'esprit français aurait-il compris que pour arriver à la liberté il valait mieux tenir moins à la forme et un peu plus au fond; qu'il fallait commencer la réforme par en bas, et que l'émancipa-

tion du peuple par l'aisance et l'instruction était absolument nécessaire avant de toucher à l'édifice gouvernemental.

Le second article est de M. Simonde de Sismondi, qui, avec cette patience et cette faculté extraordinaire de travail qui le distinguent, a resserré encore dans un nouveau cadre bien plus étroit le vaste tableau de son *Histoire des Français*, dont il venait déjà de publier un précis. Les époques principales et les événemens les plus importans y sont largement esquissés, de manière à former une espèce de mémorial plein d'intérêt, qui retrace vivement et à grands traits les annales historiques de la France. L'écrivain s'est surtout attaché à suivre, dans le cours des siècles, le lent amalgame des nombreuses races diverses, fort étrangères les unes aux autres, qui ont été les élémens de la nation française, et à montrer par quels moyens cette fusion a été accomplie, comment des peuplades si peu homogènes ont été réunies en un seul corps, qui a fini par former la monarchie la plus compacte qui existe en Europe. Ce point de vue fort curieux est habilement développé par M. de Sismondi jusqu'à l'époque où la révolution vint menacer cette unité monarchique dans son principe, et y trouva un obstacle redoutable pour ses projets de liberté.

Pour compléter ce précis et fournir aux lecteurs qui le désirent les moyens d'étudier d'une manière plus complète l'histoire de France, M. Schnitzler, le savant directeur de l'*Encyclopédie des gens du monde*, l'a fait suivre d'un appendice dans lequel il indique les principales sources de cette histoire et tous les ouvrages qui méritent d'être consultés, tant pour les périodes anciennes que pour celle de la révolution que M. de Sismondi n'a pas cru devoir aborder.

Dans le troisième article, M. Artaud donne l'histoire de la langue française. Il nous la montre née des débris du latin, empruntant au grec quelques-unes de ses puissantes ressources, se développant avec le génie de la nation, et atteignant un degré de perfection peu commun dans la brillante époque du XVIIe siècle, puis violemment secouée par la tourmente révolutionnaire et lancée dans des voies nouvelles où nous la voyons encore aujourd'hui marcher en tâtonnant, incertaine des destinées que l'avenir lui prépare. Cet aperçu est semé de vues ingénieuses, de réflexions piquantes, et forme une introduction fort remarquable à l'intéressant tableau de la littérature que Mlle Ozenne retrace dans le quatrième article. Pour un sujet si vaste, le cadre est bien étroit, mais l'auteur a su habilement concilier toutes les exigences; son résumé, quelque rapide qu'il soit, offre la suite bien complète de tous les écrivains qui se sont distingués, ainsi que l'appréciation de leurs ouvrages et de l'influence qu'ils ont

exercée sur la marche de la littérature. Les grandes époques de développement sont parfaitement indiquées, et l'on peut facilement suivre dans cette courte esquisse toutes les phases de l'histoire littéraire de la France. Un travail du même genre pour la philosophie par M. Lafaye et pour les beaux-arts par M. Miel, terminent ce volume, qui présente ainsi un beau spécimen du talent et des soins apportés à la rédaction de l'*Encyclopédie des gens du monde*. Les éditeurs de ce recueil ont bien compris toute l'importance d'une pareille entreprise; ils ont senti que pour en assurer la bonne exécution il ne suffisait pas de faire appel à tous les hommes qui écrivent, mais qu'il fallait surtout placer à la tête un directeur érudit, capable de choisir, de juger, de coordonner tous ces matériaux et de les compléter en réparant toutes les omissions, en relevant toutes les erreurs. Cette sage précaution deviendra pour eux la plus sûre garantie du succès, et sera toujours mieux appréciée à mesure qu'ils avanceront dans la publication de ce bel ouvrage.

HISTOIRE DES OSMANLIS et de la monarchie espagnole pendant les XVIe et XVIIe siècles; trad. de l'allemand, de *Léopold Ranke*, et accompagnée de notes, par *J.-B. Haiber*. — Paris, 1839. In-8, 7 fr. 50 c.

Les trois puissances qui au XVIe siècle exercèrent la plus grande influence en Europe furent l'empire ottoman, la papauté et la monarchie espagnole. Arrivées à un haut degré de splendeur elles dominèrent alors le monde, puis après quelque temps commença leur décadence amenée par la révolution intérieure qui s'est accomplie dans leur sein, et qui par des affaiblissemens successifs les a conduites à leur ruine totale. L'*Histoire de la papauté* a fait déjà le sujet d'un ouvrage de M. L. Ranke; dans le volume que nous annonçons ici il s'occupe des deux autres puissances, et en exposant la marche de leurs progrès, ainsi que celle de leur chute, il jette une vive lumière sur leur état actuel, sur les causes qui perpétuent la guerre civile en Espagne et qui semblent ôter à l'empire ottoman toute chance de durée. C'est un tableau du plus vif intéret, qui renferme des détails fort curieux, car l'auteur a puisé à des sources presque entièrement inconnues et riches en documens du plus grand mérite. Des collections nombreuses d'anciens manuscrits ont été explorées par lui, et il a surtout profité des rapports ou relations que les ambassadeurs vénitiens étaient dans l'usage de présenter au gouvernement de la république, lorsqu'ils rentraient dans leurs foyers. Ces rela-

tions jusqu'ici trop négligées par les historiens lui ont paru une mine précieuse à exploiter, car elles fournissent une foule de données qu'on a tout lieu de croire exactes sur le gouvernement, sur les mœurs, sur les ressources des différens États, ainsi que sur tous les événemens contemporains de quelque importance.

M. Ranke passe d'abord rapidement en revue l'histoire des Osmanlis depuis leur origine jusqu'à Amurath IV ; il indique les moyens de succès qui favorisèrent ce peuple, et désigne avec beaucoup de sagacité les germes de corruption qu'il porta dès l'origine dans son sein, ainsi que les élémens de vie qui peuvent encore se retrouver dans son état actuel. Puissance fondée par un maître et des esclaves, elle durera tant que le lien qui unit le peuple à son maître ne sera pas rompu.

L'auteur donne ensuite un résumé de l'histoire de la monarchie espagnole ; trois règnes, ceux de Charles V, de Philippe II et de Philippe III sont appréciés par lui avec des vues larges et élevées. Il examine dans plusieurs chapitres la cour et ses ministres à cette époque, les états et l'administration, les finances et la situation publique. C'est de l'histoire écrite avec talent et impartialité, qu'on lira avec d'autant plus de plaisir que de semblables livres sont rares aujourd'hui. L'Allemagne a depuis long-temps le privilége d'être la patrie de l'érudition, et lorsqu'à ce premier mérite ses écrivains joignent le talent du style et des vues élevées, ils sont certains d'obtenir partout une supériorité incontestable.

ESSAI SUR L'HISTOIRE DU PORTUGAL, depuis la fondation de la monarchie jusqu'à la mort de don Pèdre IV; par *J. Chaumeil de Stella* et *Auguste de Sauteül*. — Paris, 1839. 2 vol. in-8, fig., 15 fr.

Cet abrégé historique offre un tableau rapide des principaux événemens qui ont marqué dans les annales de la monarchie portugaise. Il est écrit dans un esprit libéral sage et modéré. Les auteurs paraissent être partisans de la monarchie constitutionnelle, et ils rendent une haute justice aux talens de Don Pedro. Ce prince, animé des intentions les plus pures et d'un esprit vraiment patriotique, avait entrepris avec ardeur la tâche difficile de doter son pays d'institutions nouvelles dont le développement eût assuré sa prospérité et sa marche progressive vers la liberté. Se dévouant tout entier à ce noble but, il y consacra ses facultés et même on peut dire qu'il ne craignit pas d'y sacrifier sa vie, car sans parler des périls qu'il a pu courir, il est probable que les obstacles qu'il rencontra dans l'ac-

complissement de son œuvre, et les efforts qu'ils nécessitèrent de sa part durent contribuer à hâter sa mort. On lira avec intérêt les détails que MM. Chaumeil et Santeül donnent sur lui : c'est la partie la plus curieuse de leur ouvrage, qui offre en général un peu de sécheresse. Ces écrivains n'ont pas bien su éviter l'écueil des résumés historiques. Voulant être courts, ils ont été arides.

MÉMOIRES ET DOCUMENS, publiés par la Société d'histoire de la Suisse romande; 1re livraison du tome 1er. — Lausanne, chez Marc Ducloux. 1839, in-8. Prix en Suisse, 3 fr. 75 c., et en France, 5 fr. Se trouve à Paris et à Genève, chez Ab. Cherbuliez et Cie.

Il s'est formé il y a deux ans à Lausanne une société d'histoire de la Suisse romande à peu près sur le même plan que celle qui, à Paris, s'occupe de la publication des documens relatifs à l'histoire de France. Le volume que nous annonçons ici est la première livraison de ses mémoires ; il renferme avec le réglement de la société et la liste de ses membres, un *Mémoire sur le Rectorat de Bourgogne* par M. Fréd. de Gingins ; *Statuts inédits de Pierre de Savoie*, communiqué par M. Secretan, et *Notice historique sur les comtes de Gruyères* par M. le doyen Bridel, de Montreux. Ce sont des fragmens historiques d'un assez grand intérêt, qui jettent du jour sur divers points obscurs des annales suisses. Les Recteurs de Bourgogne étaient les ducs chargés du pouvoir supérieur dans l'Helvétie Bourguignone. M. de Gingins fait remonter cette autorité jusqu'à Rodolph de Rheinfelden, quoique les historiens suisses ne la fassent commencer qu'à l'avènement de la maison de Zaeringen. Les preuves qu'il cite à l'appui de son opinion semblent en effet placer l'origine de cette charge 70 ans plus tôt qu'on ne le croyait jusqu'ici, et indiquer deux Recteurs avant l'avènement des Zaeringen. Le cinquième et dernier de ces Recteurs fut Berthold V, qui mourut le 14 février 1218, ne laissant pas d'enfant, et dont l'héritage fut alors partagé entre divers. Appréciant quelle influence exerça le Rectorat, l'auteur pense que le résultat le plus important de cette époque fut la fondation de plusieurs villes municipales, qui plus tard devinrent le germe fécond d'un ordre social entièrement nouveau et le berceau de la législation moderne.

Les statuts de Pierre, comte de Savoie, concernent la procédure et les notaires; c'est un document assez curieux copié dans un manuscrit du XVe siècle

Enfin, la notice de M. Bridel sur les comtes de Gruyères renferme des détails fort intéressants sur cette partie de la

Suisse, dont l'histoire est encore peu connue, parce que demeurée hors des atteintes de Rome, elle n'a paru que beaucoup plus tard sur la scène historique.

Il est à désirer que le public accueille favorablement une publication qui, si on l'encourage, pourra contribuer à ranimer le goût des études historiques et mettre au jour bien des richesses enfouies dans de vieilles bibliothèques. L'histoire de la Suisse n'a pas encore été beaucoup explorée, et c'est cependant une de celles qui offrent à la fois la source la plus féconde d'intérêt et le sujet des recherches les plus laborieuses.

CORRESPONDANCE DU COMTE CAPODISTRIAS, Président de la Grèce, comprenant les lettres diplomatiques, administratives et particulières, écrites par lui depuis le 20 avril 1827 jusqu'au 9 octobre 1831, recueillies et mises en ordre par les soins de ses frères, et publiées par *E.-A. Bétant*, l'un de ses secrétaires. — Genève et Paris, chez Ab. Cherbuliez et Cie, 1839, tomes 1 et 2 2 vol. in-8, 15 fr.
Les tomes 3 et 4, qui compléteront l'ouvrage, sont sous presse.

La famille du comte Capodistrias ne pouvait élever un monument plus digne à la mémoire de l'illustre Président de la Grèce. Cette correspondance peint à la fois l'homme privé avec ses vertus douces et modestes, son esprit aimable, sa loyauté peu commune, et l'homme d'état dont le caractère ferme, mais conciliant, savait unir la probité à l'habileté. Elle commence à l'époque où le comte fut appelé à la présidence par le congrès de la Grèce. On y a inséré également les lettres particulières adressées à ses amis, et toutes celles qui ont rapport, soit à l'administration, soit aux relations diplomatiques. En effet, il était bien difficile de les séparer, car chez Capodistrias la pensée qui dominait tous ses sentimens et tous ses actes, était le désir d'être utile à la Grèce et de préparer pour l'avenir la prospérité de cette patrie à laquelle il n'avait pas hésité à consacrer son existence, à sacrifier son repos et sa fortune. Dans toutes ses lettres on en retrouve l'expression plus ou moins vive, et l'on voit l'art avec lequel il savait faire tendre vers ce but unique toutes les relations d'amitié ou d'intérêt qui pouvaient, en étendant son cercle d'influence, contribuer à hâter l'accomplissement de ses vues.

Au moment où l'assemblée grecque l'élut Président, il était en voyage, quêtant partout des secours en faveur de la Grèce, et se voyant accueilli par la plupart des souverains du Nord avec la plus grande faveur, car son noble caractère était bien apprécié dans la diplomatie, et comme il le disait quelquefois lui-même, il lui avait servi à quelque chose d'être honnête

homme. Lorsqu'il reçut la première nouvelle de l'honneur qu'on lui avait décerné en le choisissant pour poser les bases de l'indépendance grecque et en assurer la durée, il se décida sans hésitation à accepter cette difficile tâche, mais avant de prendre aucun engagement il voulut etre dégagé de tous les liens qui le rattachaient encore à la Russie, et une fois libéré par l'empereur Alexandre, il ne fit part au congrès de son acceptation qu'en exposant avec clarté et précision les conditions de ce sacrifice, les vues qu'il se proposait d'accomplir, et la manière dont il comprenait la régénération de la Grèce.

Lorsqu'il arriva pour prendre la direction des affaires, il dut s'occuper à la fois, et de l'organisation civile, et de l'organisation militaire, instituer les autorités municipales des diverses provinces et suivre les opérations des généraux chargés du commandement des différens corps d'armée. Puis il fallait en même temps songer à trouver des ressources pour se procurer de l'argent, car les finances n'existaient guères que sur le papier, et non-seulement les services de l'État exigeaient impérieusement de prompts subsides, mais encore une population nombreuse souffrait de la misère et de la faim. En présence de ces vrais travaux d'Hercule, le comte Capodistrias déploya une activité infatigable; rien ne le rebuta, il suffit à tout, et non seulement il satisfit toutes ces nécessités urgentes, mais il sut encore trouver le temps et les moyens de s'occuper de l'avenir en préparant des ressources pour l'éducation et l'instruction primaire, en fondant un institut destiné aux pauvres orphelins dont la guerre multipliait sans cesse le nombre. Lorque par ses efforts et ses sollicitations il eut réussi à intéresser les puissances européennes à l'affranchissement de la Grèce, l'intervention armée, tout en assurant le sort de cette contrée, lui apporta de nouvelles difficultés. Les troupes françaises se distinguent toujours volontiers par leurs exigences et par une grande facilité à se mettre au-dessus des lois, même dans les pays amis. Aussi le Président dut-il apporter dans sa conduite une grande mesure de prudence et d'adresse; l'appui que ses ennemis et même ses assassins pensaient trouver dans l'armée française prouve combien sa position était difficile. Mais il connaissait bien les hommes et savait faire servir jusqu'à leurs défauts et leurs passions au profit de la bonne cause. Au milieu de ses occupations innombrables, malgré les froissemens qu'il était exposé à faire subir à cette foule d'ambitions qui s'agitaient autour de lui, il gagna l'estime et l'amour du peuple qui le désignait par le surnom familier de l'*oncle Jean*. Lui-même ne semblait pas songer qu'il pût avoir des ennemis et se reposait avec confiance dans le sentiment d'avoir accompli son devoir en honnête homme.

« Malgré la vie d'enfer que je mène ici, » écrivait-il en juin 1828 à M. Eynard, « ma santé se soutient assez bien. Certaines correspondances se sont donné la peine de me faire empoisonner; d'autres de me faire fuir à bord des vaisseaux en station auprès du gouvernement; d'autres de me représenter au milieu d'insurrections journalières. En vérité ce sont de pauvres esprits, auxquels manque complètement le don de l'invention, qui se plaisent à forger des balivernes semblables. Je dirai sans amour-propre que la confiance que me témoignent tous, et notamment le peuple, me fait porter avec un sentiment de satisfaction intérieure l'immense travail qui m'est réservé tous les jours, et certes si je peux le soutenir, c'est que je suis fort de ce sentiment et de la protection du Sauveur. »

Toutes les lettres du Président aux divers employés du gouvernement et aux corps administratifs avec lesquels il avait une correspondance active, nous le montrent toujours simple, modeste, songeant beaucoup au bien public, et fort peu à lui-même, employant la persuasion et la douceur plus volontiers que le ton du commandement, et sachant obtenir le concours de tous sans jamais avoir l'air de leur imposer des ordres. On voit qu'il ne se considérait que comme le premier serviteur de l'État et qu'aucun amour du pouvoir, aucune vue ambitieuse ne l'avaient influencé lorsqu'il accepta la Présidence. Parmi les correspondants qu'il traite avec le plus d'affection et d'intimité, figurent plusieurs citoyens de Genève dont M. Capodistrias possédait lui-même la bourgeoisie et où il s'était retiré après avoir quitté le ministère russe. Nous y voyons d'abord M. Eynard qui, par ses dons généreux et son zèle, contribua fortement au succès de la révolution grecque, puis M. Hentsch de Chastel, aux lumières duquel le Président aimait à s'adresser pour tout ce qui concernait les finances, et dont la bienfaisance active se plaisait à participer ainsi à l'œuvre importante du comte Capodistrias. Quelques autres lettres adressées à M. Munier, à M. Pictet, à M. Crud, etc. prouvent combien il avait su apprécier les connaissances réelles de ses nouveaux concitoyens et aimait à les consulter. Cette prédilection marquée pour Genève a fait désirer à ses frères que la publication de cette Correspondance se fit dans cette ville, où d'ailleurs la mémoire du Président de la Grèce a toujours été honorée dignement. M. A Bétant, l'un des secrétaires du comte Capodistrias, a été chargé de diriger l'impression, et rien n'a été négligé pour en faire un bel ouvrage. Le portrait qui est en tête, exécuté par M. Bouvier, d'après madame Munier-Romilly, est un fort beau spécimen de gravure; la ressemblance en est d'ailleurs frappante.

NOTICE HISTORIQUE sur la vie et les travaux de M. le prince de Talleyrand; par M. *Mignet*. — Paris, 1839. In-8, 2 fr. 50 c.

Les éloges académiques ont en général peu de valeur réelle; ce sont des discours plus ou moins fleuris, plus ou moins éloquens selon le talent de l'orateur, mais sous le rapport de la vérité historique ils ne sauraient inspirer une bien grande confiance. En présence d'hommes qui ont eu tous des relations d'amitié ou d'estime avec le défunt, au milieu d'un corps dont tous les membres doivent être soumis, chacun à son tour, à cette espèce de jugement posthume, la critique est très-difficile; elle ne peut songer à stigmatiser hautement les fautes et les vices, elle est réduite à abandonner la principale partie de sa tâche et à ne remplir le reste qu'avec une prudence extrême, une réserve méticuleuse. La difficulté est plus grande encore lorsqu'il s'agit d'un homme d'État qui a pris part à des événemens récens, a joué un rôle important dans des révolutions à peine finies, et s'est posé en diverses circonstances comme tenant dans sa main la clé de toutes les intrigues diplomatiques. Le temps n'est pas encore venu de juger avec impartialité la carrière si multiple de M. de Talleyrand; on le voudrait d'ailleurs qu'on ne le pourrait pas, puisque les motifs de sa conduite ont presque toujours été des énigmes dont lui seul connaissait le mot, et que ses mémoires, s'il en a laissé, ne se publieront que dans un certain nombre d'années. Ce n'est donc pas en historien que M. Mignet a pu écrire cette notice, et n'ayant eu sans doute que des documens purement biographiques à consulter, il a dû asseoir ses opinions seulement sur des conjectures, sur des hypothèses, auxquelles encore son esprit n'a pas osé se livrer avec toute la liberté désirable. Il ne peint guères M. de Talleyrand que comme celui-ci se serait peint lui-même, combattant faiblement l'excuse qu'il donnait pour expliquer toutes les variations de sa vie, savoir : que c'était le pays qu'il servait toujours sous la forme de gouvernement qui lui paraissait la plus appropriée à l'époque et la plus durable. Cependant, sous les formules polies employées par M. Mignet, perce plus d'une fois un sentiment d'honnête homme froissé par la plupart des actes qu'il est obligé de reproduire sans exprimer librement son indignation. Les reproches, enveloppés d'une espèce de gaze destinée à en émousser les pointes aigues, n'en ont pas moins une haute portée pour tout homme qui lira et méditera cet écrit avec attention; mais la foule pourra bien ne pas seulement les voir et ne remarquera que le brillant tableau des facultés et des talens supérieurs de M. de Talley-

rand, tracé de main de maître par M. Mignet. Sous ce dernier rapport on ne peut que faire l'éloge de sa notice. L'intelligence de M. de Talleyrand était en effet l'un de ces rares phénomènes qui apparaissent de temps en temps, comme pour montrer à quel degré de développement l'homme peut atteindre. Dès son début dans les affaires publiques il se plaça au premier rang, se fit bientôt une haute réputation d'habileté, obtint l'influence la plus grande sur les destinées de la France et de l'Europe entière, et sut jusqu'à la fin de sa vie demeurer le diplomate par excellence, dont la supériorité était reconnue de tous, amis ou ennemis. Ses changemens de front si fréquens, s'ils lui permirent de se maintenir toujours, soit ouvertement, soit en secret, à la tête des affaires, détachèrent en général de lui tous les partis politiques qui pouvaient bien se croire forcés d'avoir recours à sa vieille et rusée expérience, mais qui n'avaient pour lui ni sympathie, ni véritable estime, et redoutaient vivement ses habitudes perfides. Aussi, malgré le long rôle qu'il a joué dans les révolutions politiques de la France, n'avait-il aucune espèce de popularité et se trouva-t-il en quelque sorte isolé au milieu de la cour que sa position élevée et son immense richesse lui avaient faite. Mais ici encore son habileté lui tint lieu de cœur et de vertu; si les démonstrations populaires d'affection, de regret, de considération même, manquèrent à ses derniers momens, il eut une visite royale, honneur plus rare, sinon aussi grand.

On trouvera dans le passage suivant un spécimen du style noble et pur avec lequel M. Mignet a raconté les événemens de cette longue vie et résumé les traits de ce caractère éminent :

« M. de Talleyrand devait quelque chose à son origine mais encore plus à lui-même. Introduit de bonne heure dans la carrière des honneurs par le crédit de sa famille, il ne put s'y maintenir long-temps que par sa propre habileté; car, dans notre époque d'extrême agitation et de vaste concurrence, ce n'était pas à l'aide des souvenirs et des ancêtres qu'on s'élevait, se soutenait, se relevait, après avoir été renversé. Dès sa jeunesse, l'ambition lui ayant été offerte comme perspective et laissée comme ressource, il s'habitua à subordonner la règle morale à l'utilité politique. Il se dirigea surtout d'après les calculs de son esprit. Il devint accommodant à l'égard des désirs dominans, facile envers les circonstances impérieuses. Il aima la force, non par le besoin qu'en a la faiblesse, mais par le goût qu'elle inspire à l'habileté, qui sait la comprendre et s'en servir. Il s'associa aux divers pouvoirs, mais il ne s'attacha point à eux; les servit, mais sans se dévouer. Il se retira avec la bonne fortune, qui n'est pas autre chose pour les

gouvernemens que la bonne conduite. Se mettant alors à l'écart, son grand mérite fut de prévoir un peu plus tôt ce que tout le monde devait vouloir un peu plus tard, et d'agir avec résolution après avoir attendu avec patience. Comme il se possédait entièrement, et qu'il était sûr de se résoudre à propos, il aimait à perdre du temps pour mieux saisir les occasions, croyant que le cours naturel des choses en offre de meilleures que l'esprit n'en saurait trouver, ni la volonté faire naître. Il avait dans ces momens l'activité et l'ascendant des hommes supérieurs, et il retombait ensuite dans la nonchalance des hommes ordinaires.

» Pendant le cours de si nombreuses révolutions et de prospérités si diverses, il ne fit de mal à personne. Il ne sévit contre ses adversaires que par des bons mots. Il éprouva et il inspira de longues amitiés, et tous ceux qui l'entouraient ou qui l'approchaient étaient attirés par sa grâce, attachés par sa bonté. Il jugeait tout avec un sens exquis; il aimait à raconter, et ses récits avaient autant d'agréments que ses mots ont eu de célébrité. Ce visage que les événemens n'avaient pas ému ce regard que la fortune n'avait pas troublé, s'animaient lorsqu'il parlait des beaux jours du XVIIIe siècle, et des grands travaux de l'Assemblée constituante. M de Talleyrand, comme la grande génération à laquelle il appartient, aimait sincèrement sa patrie, et a toujours conservé de l'attachement pour les idées de sa jeunesse et les principes de 1789, qui ont survécu chez lui à toutes les vicissitudes des événemens et de la fortune. Il s'entretenait sans aucune gêne des gouvernemens qu'il avait servis et quittés. Il disait que ce n'était pas les gouvernemens qu'il servait, mais le pays, sous la forme politique qui, dans le moment, lui semblait convenir le mieux, et qu'il n'avait jamais voulu sacrifier l'intérêt de la France à l'intérêt d'un pouvoir. Telle était l'explication qu'il donnait à ses changemens. Toutefois, quels que soient les services qu'on puisse rendre à son pays en conformant toujours sa conduite aux circonstances, il vaut mieux n'avoir qu'une seule cause dans une longue révolution et un seul rôle noblement rempli dans l'histoire. »

RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

EXAMEN CRITIQUE DU SYSTÈME DE STRAUSS; par *Eugène Mussard*, licencié en théologie. — Genève, 1839. In-8, 2 fr.; Paris, chez Ab. Cherbuliez et Cie, 2 fr. 50.

L'auteur de cet écrit donne d'abord un aperçu du système

mythique en général, puis il analyse avec clarté et précision celui appliqué en particulier par Strauss dans sa *vie de Jésus*. Après avoir exposé ainsi d'une manière assez complète les élémens de la discussion, il aborde le livre du docteur allemand et le réfute dans trois chapitres qui traitent 1° *de l'origine apostolique des évangiles;* 2° *des faits secondaires, confirmant la réalité des récits contenus dans les évangiles;* 3° *de la nature des récits évangéliques.*

M. Mussard paraît avoir des opinions fort modérées, et appartenir en théologie à la fraction assez considérable que l'on pourrait à juste titre appeler le parti du juste milieu. Il se prononce également contre les nationalistes et les supranaturalistes exagérés. Son argumentation est bien conçue, bien écrite, et présente toutes les preuves à l'appui de la vérité des évangiles comme autant d'armes contre les suppositions de Strauss. Celles-ci offrent en effet bien des côtés faibles; dès qu'on aborde le champ des interprétations, des allégories, des mythes, l'esprit est entraîné facilement plus loin qu'il ne voulait d'abord aller, et l'imagination se livre parfois à d'étranges écarts. Il est du reste à peu près impossible d'arriver par les seules forces du raisonnement à une solution satisfaisante dans une question de cette nature. Les documens contemporains manquent pour la partie purement historique, et quant à ce qui concerne les dogmes et les miracles, on peut dire que c'est une affaire de foi, de conviction, qui ne se commande pas et comporte difficilement la discussion.

Du reste, ainsi que le dit M. Mussard, l'ouvrage de Strauss n'est pas destiné à produire en France une bien grande impression; et en Allemagne où sa publication a excité l'attention générale, son influence offre peu de danger pour le christianisme. Ainsi que le dit Hase dans ses *Streitschriften:* « Je » ne puis pas prédire, mais je comprends quelque chose de la » marche des affaires humaines, et je connais les siècles qui » sont derrière nous : l'Evangile de Strauss comme celui » d'Hengstenberg demeureront une affaire de coterie qui passera; le développement du christianisme se fera entre ces » deux extrêmes, et cette marche est fertile en conséquences. »

« Ce livre, » ajoute en terminant M. Mussard, « a pourtant porté d'heureux fruits; œuvre providentielle à certains égards, il a pour jamais renversé le Rationalisme et le Supranaturalisme exagéré des écoles, en les combattant à outrance avec leurs propres armes. C'est là le seul résultat immédiat et salutaire de cet ouvrage. Le monde savant théologien devra à Strauss cette tendance moyenne qui caractérise déjà les écoles les plus célèbres, et dans laquelle seule on peut marcher droit. C'est là un véritable service rendu et que nous nous plaisons à signaler.

» Mais quant au christianisme, Strauss ne l'a pas seulement effleuré de cette puissante massue dont il s'était armé pour l'abattre. Le christianisme est resté debout sur son piédestal de bronze, qui compte dix-huit siècles de durée, et que l'avenir consacrera de son sceau. C'est qu'il faudrait autre chose qu'un système, pour renverser une religion qui a vaincu les païens, les barbares, les pontifes aveuglés du moyen-âge, les philosophes du dix-huitième siècle et l'indifférence de nos jours.

» Espérons que le jeune docteur de Tubingen, revenu d'une illusion peut-être, comprendra mieux son siècle, et ce qu'il faut aux consciences de nos jours; le temps du démolissement est passé, assez de ruines encombrent le sol, c'est à reconstruire l'édifice miné par le temps que le talent doit consacrer ses heures. Strauss eût été digne d'accomplir cette œuvre : Dieu ne l'a pas ceint de puissance pour détruire; Dieu, nous l'espérons, saura toucher son cœur! »

ESSAI SUR JEAN GERSON, chancelier de l'Université et de l'église de Paris; par *Ch. Schmidt*. — Strasbourg, 1839. In-8.

Jean Gerson fut un des hommes dont le talent et le caractère acquirent la plus haute influence dans les premières années du XVe siècle. Placé à la tete de l'Université de Paris à l'époque difficile où les prétentions de deux papes rivaux partageaient le monde chrétien et menaçaient d'exciter un déplorable conflit, il employa son éloquence douce et persuasive à ramener la paix dans le sein de l'Eglise. Le résultat ne répondit pas à ses efforts, mais c'est que la tâche qu'il entreprit était au-dessus des forces humaines. Les conciles, dont il attendait les meilleurs résultats, ne produisent presque aucun bien, et après avoir vu deux fois ses espérances déçues, il renonça tout-à-fait à la vie publique et se retira dans l'obscurité de la vie privée pour y chercher le repos et la méditation. Sans prétendre se poser en réformateur de l'Église, J. Gerson paraît en avoir bien sondé tous les abus, et ses doctrines annoncent un esprit supérieur qui ne craignait pas de secouer tous les liens de l'autorité humaine. Il reconnaissait au-dessus de l'église romaine, une autre église vraiment universelle dont tous les croyans sont membres, et dont Jésus-Christ est l'unique chef. Nul pape dans cette église n'a le droit d'imposer son infaillibilité, et elle est la seule qui n'ait jamais pu se tromper. Cette idée mystique était évidemment une hérésie condamnable d'après les principes du catholicisme, et l'on peut y trouver un germe

de cet esprit d'indépendance qui, ramenant les hommes à l'Evangile, produisit un siècle plus tard la réformation de Luther.

Il est probable que si Gerson avait exprimé plus clairement ses idées, l'Église les aurait condamnées avec rigueur; mais il avait une tendance très-marquée vers le mysticisme et ne pouvait pas dès-lors devenir bien redoutable. La plupart des écrits qu'il a laissés sont obscurs et plus remarquables par les sentimens et les nobles pensées dont ils sont l'expression, que par la hardiesse des doctrines.

Plusieurs écrivains lui ont attribué l'*Imitation de Jésus-Christ*, mais cette opinion très-répandue aujourd'hui en France ne parait pas fondée; M. Schmidt la regarde comme erronée, et il cite maints documens qui militent en faveur de Thomas à Kempis.

Cet essai, destiné d'abord à participer au concours ouvert par l'Académie française en 1837, puis détourné de cette première destination par une maladie de l'auteur, est écrit d'une manière très-intéressante, et accompagné de notes nombreuses qui témoignent des laborieuses recherches auxquelles il s'est livré. C'est une étude fort bien faite et un digne hommage rendu par un théologien protestant à l'une des renommées les plus pures du catholicisme français.

L'ABEILLE, recueil consacré à l'enfance et à la jeunesse, historiettes, nouvelles, fables, voyages, élémens d'histoire, de géographie, de calcul, etc. — Paris, rue de Vaugirard, 17. 1839, 1re livraison. Il paraît un numéro chaque mois. Prix de l'abonnement, 3 fr. 50 c. par an pour Paris, 4 fr. 50 c. pour les départemens.

Les noms de Janin, Reybaud et Gozlan, qui figurent en tête des rédacteurs de ce nouveau journal, paraîtront probablement peu propres à inspirer de la confiance aux parens. Ce sont, il est vrai, des littérateurs distingués, gens d'esprit, ayant une réputation toute faite; mais ce n'est pas eux que l'on choisirait pour amuser et instruire les enfans, jusqu'ici du moins leurs œuvres n'ont rien eu à démêler avec l'éducation et la morale. Ils ont déjà pris part au *Journal des Enfans*, et le résultat ne séduit guère. Mais cependant il serait injuste de les condamner avant de les entendre. Examinons-les à l'œuvre : s'ils veulent faire quelque chose de bon, ce ne sont pas les moyens qui leur manquent. Ce qui paraîtra moins convenable encore, c'est le style du prospectus de M. Ortaire F*******, qui débute par ces étranges paroles :

« Enfans! vous devez être fiers, car vous êtes devenus une puissance!

« Vous aussi, vous avez votre presse et vos écrivains! »

Bientôt les enfans au maillot seront une puissance, devant laquelle nos écrivains ramperont en baisant leurs langes, et il ne faut pas désespérer de voir quelque jour traiter de *ganaches* et de *perruques* tous ceux qui seront en âge d'apprendre à lire et à écrire, voire meme à parler. Du train dont on y va depuis le jour où l'on s'est avisé, en France, de flatter la jeunesse pour la séduire, cela n'aurait rien d'étonnant.

Heureusement un prospectus n'est qu'une espèce d'amorce destinée à attirer les chalands, et l'on sait que les formules du charlatanisme y sont toujours employées avec plus ou moins d'adresse, suivant l'habileté du rédacteur. Nous ne prendrons pas celui-ci plus au sérieux que tant d'autres, mais nous ferons seulement remarquer à M. O. F******* qu'il y a de la gaucherie à tenir un pareil langage dans un écrit qui, après tout, doit s'adresser non aux enfans qui ne lisent guère les prospectus, mais aux parens qui tiennent les cordons de la bourse.

Du reste, hâtons-nous de le dire, le contenu de ce premier numéro vaut beaucoup mieux que son enveloppe. On y trouve d'abord les éphémérides du mois de mai, petit mémorial historique très-bon pour rappeler aux enfans les événemens importans et en graver les dates dans leur esprit. Vient ensuite le récit d'un trait d'héroïsme, raconté par M. L. Gozlan, qui, cette fois, semble avoir bien compris le genre de collaboration que demande un recueil de cette nature; on lui reprochera seulement de ne pas nommer le petit Hollandais qui sauva son village d'une inondation, en bouchant, durant toute une nuit, avec sa main, le trou qui venait de se faire dans la charpente d'une écluse. L'*Ambassadeur de six ans*, de M. Ferdinand Denis, est également un récit très-convenable. Quant au *Petit Robinson du Hâvre*, anecdote sur l'enfance de Bernardin de Saint-Pierre, nous attendrons pour la juger qu'elle soit finie; seulement nous conseillerons à Mme Eugénie Foa de ne pas mettre dans la bouche de son héros des paroles et l'expression de sentimens, dont il faut, autant que possible, éviter de donner l'idée aux enfans. A la suite de cet article est une petite fable de M. Mollevaut; puis le cahier se termine par une premiè e leçon d'histoire et de géographie, où sont exposées, d'une manière à la fois simple et amusante, les notions préliminaires qui doivent servir d'introduction à cette étude.

LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE.

RÉFORME PÉNITENTIAIRE. Lettres sur les prisons de Paris ; par *F.-V. Raspail.* — Paris, 1839, tome Ier. In-8, 7 fr. 50 c.

En jugeant cet ouvrage d'après le premier volume, qui seul encore a paru, les mots *Réforme pénitentiaire* semblent n'avoir été inscrits en tête du titre que comme une espèce de laissez-passer destiné à donner le change sur le contenu et l'esprit du livre. En effet, il y est question à peu près de tout excepté de réforme pénitentiaire. M. Raspail est cependant bien placé pour nous parler des prisons de Paris. Ses opinions exaltées lui ont donné plus d'une occasion d'en étudier les abus, et de connaître par sa propre expérience les inconvéniens et les vexations auxquels sont exposés les détenus. Mais, entraîné par d'autres préoccupations, il perd de vue le but dans lequel il dit avoir pris la plume, et paraît n'y voir qu'un moyen détourné d'émettre ses vues politiques et de se livrer à des diatribes assez violentes contre tous ceux qui ne les partagent pas. La plupart de ses publications scientifiques offrent déjà quelques traces de ce qui, dans un homme de cette portée, peut bien être appelé une faiblesse ; toutes ses préfaces se font remarquer par des reproches et des accusations dirigées contr l'Académie des sciences, et de ce theme favori il passe toujours à d'amères critiques contre le gouvernement, contre l'organisation administrative, etc. Mais dans le volume qui nous occupe, la politique n'est plus secondaire, c'est elle qui tient au contraire le premier rang, et au lieu de lettres sur les prisons de Paris, nous y trouvons des lettres sur la révolution de 1830, sur l'état des esprits à cette époque, sur les fautes commises par tous les partis dans ces neuf dernières années. L'amertume domine sans doute ces jugemens portés sur des hommes et des choses encore trop rapprochés pour que celui qui a souffert des résultats puisse en parler sans passion; cependant ils offrent un piquant intéret par les détails qu'ils font connaître, et il est curieux d'entendre un ardent républicain admonestant les esprits inquiets de son parti, blâmant leur impatience, et dévoilant toutes les sottises par lesquelles ils ont compromis eux-mêmes leur cause. L'avant-propos de M. Raspail est consacré tout entier à la dernière émeute qui a récemment fait encore couler le sang dans Paris. Sans se prononcer sur la valeur de cette folle tentative, il critique les moyens de répression employés

contre elle, et semble croire qu'une prévoyance mieux entendue de la part de la police aurait suffi pour l'empêcher. On trouvera certes fort bizarre cette manière de débuter dans un livre qui porte pour titre : *Réforme pénitentiaire;* il est donc bien évident que ce n'est là qu'une enseigne pour amorcer les lecteurs. D'ailleurs les 30 lettres que renferme ce volume sont précédées d'un second titre ainsi conçu : *Introduction, Août* 1830 *à Juillet* 1831. Celui-ci du moins est le véritable, il répond bien au contenu, qui n'est autre chose qu'une histoire des troubles et des émeutes dont Paris a été le théâtre après la révolution de 1830. Les événemens de décembre 1830, février 1831, l'origine des conspirations, la Société des amis du peuple sont les sujets sur lesquels s'exerce la verve de notre auteur. Sa position lui a permis de suivre de près tout ce qui s'est passé et de voir bien des choses que le public n'a jamais connues. Il a pu apprécier les ressorts qui faisaient agir la foule, et s'il n'en dévoile pas tous les secrets, du moins donne-t-il de curieux renseignemens à cet égard. On y apprend à juger le parti républicain français tel qu'il est, composé en partie d'esprits turbulens, amis du désordre, toujours prêts à se lancer dans le hasard des émeutes, et en partie d'hommes à convictions diverses, plus ou moins consciencieuses, mais qui sont plus forts sur la théorie que sur la pratique et s'adressent aux passions plus volontiers qu'à la raison.

M. Raspail blâme justement les excès de son parti, il accuse surtout la coupable impatience et l'aveuglement de ces jeunes gens qui s'imaginent renverser un gouvernement par des conspirations de collége. Mais, quelque mérité que soit ce blâme, on pourra répondre à M. Raspail que les écrivains exaltés tels que lui doivent en prendre aussi leur part, car avec toutes leurs belles vues pour le bonheur de la société, ils éveillent imprudemment des haines et suscitent des résistances qui rendent l'explosion inévitable.

Vers la fin de ce premier volume seulement, se trouvent quelques mots sur les prisons, ou plutôt sur l'antichambre des prisons, car il n'est encore question que des formalités préliminaires qui attendent tout prévenu après son arrestation. Mais encore ici, les observations de M. Raspail sont empreintes de préventions politiques, et il y a une personnalité tout-à-fait exclusive dans la manière dont il envisage la question. Arrêté comme président de la Société des amis du peuple, il fut enfermé tour-à-tour dans plusieurs des prisons de Paris; si donc il veut bien laisser un peu de côté ses préoccupations républicaines et s'occuper réellement de réforme pénitentiaire, on peut espérer de trouver dans son second volume des données intéressantes sur l'état des prisons et sur

les changemens que réclame leur organisation. Autrement, son livre ne serait qu'une véritable mystification, car les hommes qui s'occupent avez zèle et dévouement de la question pénitentiaire n'ont que faire de ces déclamations du républicanisme parisien, ne reposant sur aucun principe clair et solide, ne formulant jamais avec précision les réformes qu'il se propose ni les moyens par lesquels il veut y arriver.

SCIENCES ET ARTS.

HYPSOMÉTRIE DES ENVIRONS DE GENÈVE, ou Recueil complet des hauteurs mesurées au-dessus du niveau de la mer jusqu'à la fin de l'année 1838, dans un espace de 25 lieues environ autour de la ville de Genève, c'est-à-dire dans la presque totalité de la Savoie, de la Suisse française et des départemens de l'Ain et du Jura; ouvrage rédigé par M. *Alph. De Candolle.*— Paris et Genève, chez Ab. Cherbuliez et Cie, 1839. In-4.

Ce nouveau travail de M. Alph. De Candolle résume et utilise d'une manière fort avantageuse toutes les expériences et les observations isolées dont les hauteurs des environs de Genève ont été fréquemment l'objet. La plupart de ces mesures étaient éparses dans une foule de mémoires, de journaux ou de livres scientifiques, en sorte que pour les trouver il fallait des recherches assez longues et qu'on ne pouvait que bien difficilement les comparer ensemble pour s'assurer de leur exactitude. Il en résultait que chacun adoptait sans examen celle qui s'offrait la première à lui, et que leurs différens auteurs étant partis de bases diverses, ou ayant employé des procédés particuliers, de nombreuses erreurs pouvaient aisément se glisser dans les conséquences tirées de ces calculs. M. Alphonse De Candolle a voulu obvier à ce grave inconvénient, en réunissant dans un même tableau toutes ces mesures, et il a compris que leur comparaison, ainsi que les moyennes qu'on en pourrait tirer, offriraient un degré bien plus grand de certitude. Un pareil travail lui était d'autant moins étranger, qu'il a lui-même fait quelquefois des observations de ce genre, et que les études si vastes et si multipliées de son père lui offraient déjà de précieux matériaux. Invité par la société de physique et d'histoire naturelle de Genève à rédiger ce catalogue des hauteurs, il n'a rien négligé pour se procurer tous les documens possibles. La portion de territoire qu'il a em-

brassée et qui renferme un sol accidenté par une variété infinie de collines, de coteaux et de montagnes, a été souvent explorée par des observateurs nombreux et distingués. Il a donc pu rassembler une foule de données assez considérable pour rendre son travail bien complet et en faire l'ouvrage de ce genre le plus exact peut-être. On y trouve 1238 points mesurés géométriquement ou barométriquement dans une étendue de 1290 lieues carrées de 25 au degré. Il serait bien difficile de rencontrer dans le monde entier aucun autre pays montueux aussi bien mesuré.

Les tableaux de M. De Candolle sont divisés en six colonnes : dans la première se trouvent les noms des localités, rangés par ordre alphabétique ; la seconde contient les mesures de leur élévation au-dessus du niveau de la mer, exprimée en toises et en mètres ; lorsqu'il y a plusieurs auteurs qui ont donné des mesures différentes, celle qui mérite le plus de confiance est indiquée par un astérisque, et si M. De Candolle ne trouve dans aucune le degré de certitude suffisant pour la désigner, il cherche à en approcher davantage par le calcul des moyennes ; la troisième colonne donne le nombre et la nature des observations ; la quatrième indique les formules ou tables employées ; la cinquième, les noms des auteurs de toutes ces observations, et la sixième contient les titres des ouvrages où elles se trouvent, avec indication du volume et de la page. A la suite de ces tableaux sont plusieurs additions fort intéressantes, telles qu'une note sur la pente de l'Arve et du Rhône, les hauteurs obtenues par des nivellemens dans l'intérieur de la ville de Genève, fournies à M. De Candolle par M. le colonel Dufour, un tableau des hauteurs de différentes parties du monde, et enfin celui des hauteurs adoptées par divers géomètres et physiciens, pour le lac de Genève ou pour l'observatoire de cette ville, avec l'indication de l'erreur qui en résulte dans leurs déterminations hypsométriques.

CARNET DU CANONNIER, à l'usage des sous-officiers et soldats de l'artillerie suisse ; par *J. Massé*, lieutenant-colonel d'artillerie. — Genève et Paris, chez Ab. Cherbuliez et Cie, 1839. In-18, cart.

Ce petit volume renferme toutes les notions nécessaires à l'artilleur, soit sur les diverses espèces de bouches à feu, soit sur leurs différentes parties, sur les munitions de guerre, sur la théorie du tir et du pointage, sur les constructions relatives aux batteries, et enfin sur le service de l'artillerie dans la défense d'une place. Ecrit avec une grande clarté, et donnant

les détails les plus essentiels, il résume dans un très-petit espace toutes les connaissances que doit posséder un bon artilleur. C'est un excellent manuel que le soldat peut facilement emporter avec lui et qu'il consultera souvent avec fruit. Une semblable instruction est à la fois propre à développer son intelligence et à l'intéresser à l'exercice de son arme, en lui faisant connaître toutes ses ressources. Quoique plus particulièrement destiné aux artilleurs suisses, le *Carnet du canonnier* pourra être utilement répandu dans toutes les armées où l'on ne craint pas que le simple soldat acquière les élémens de la science, et s'élève ainsi au-dessus de l'état d'une pure machine dont tous les mouvemens n'ont d'autre mobile que la voix de ses chefs.

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

Revue Critique
DES LIVRES NOUVEAUX.
Août 1839.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

UN GRAND HOMME DE PROVINCE A PARIS, scènes de la vie de province; par *H. de Balzac*. — Paris, 1839. 2 vol. in-8. — **BERTHE LA REPENTIE**; par *le même*. — Paris, 1839. 1 vol. in-8, 22 fr. 50 c. = **LA RENTE VIAGÈRE**; par *Jules Lacroix*. — Paris, 1839 2 vol. in-8, 15 fr. — **L'AINÉ DE LA FAMILLE**; par *Alexandre de Lavergne*. — Paris, 1839. 2 vol. in-8, 15 fr.

Le grand homme de M. de Balzac est un de ces héros de chef-lieu ou d'arrondissement qui viennent à Paris chercher gloire et fortune, et n'y trouvent, le plus souvent, que misère et privations. Enflé par quelques succès poétiques de société dans une ville de province, le jeune Lucien ne rêve plus que carrière littéraire, et se croit bientôt un génie qu'attendent à Paris les plus hautes destinées. Il part accompagné des vœux de sa famille qui a foi en lui, et le voilà lancé au milieu de la capitale sans autre appui que ses illusions d'honnête et enthousiaste jeune homme. Plein de naïveté, ignorant le monde, n'ayant aucune idée de toutes les roueries de la grande ville, il s'imagine qu'avec ses manuscrits dans sa poche il trouvera facilement à se faire à la fois un nom, des amis et un revenu assuré. Hélas! de ces trois choses, une seule lui arrive : il trouve quelques jeunes gens qui sympathisent avec lui et se chargent de l'initier dans les secrets de la vie parisienne ; mais ce n'est pas là le chemin de la fortune, au contraire, et ses manuscrits restent dans sa poche. Le premier libraire auquel il les offre, ne veut pas seulement les voir parce que c'est un homme qui n'exploite que des noms déjà faits; le second achèterait bien son roman, s'il voulait le donner pour rien; le troisième le renvoie à un autre; le quatrième tranche du grand seigneur et se montre insolent comme un laquais;

enfin le cinquième paie en billets qui ne s'escomptent guère qu'à 50 p. 0/0 de perte. Dans cette revue satirique de la librairie parisienne, M. de Balzac s'est permis beaucoup de mauvaises plaisanteries et de personnalités choquantes qui, quoique voilées sous des pseudonymes, seront facilement comprises par quiconque connaît un peu les gens dont il veut parler. Il y a dans cette boutade non-seulement un oubli fâcheux des convenances, mais je dirai même une ingratitude très-grande. En effet, bien peu d'écrivains ont été choyés et payés par les libraires autant que M. de Balzac. Ses romans s'achètent au poids de l'or, et il en est plus d'un qu'on a payé deux fois. Sans doute la librairie parisienne mérite beaucoup de critiques; spéculatrice effrontée, elle a changé le commerce des lettres en un trafic sans intelligence et trop souvent aussi sans moralité. Mais est-ce bien à M. de Balzac qu'il appartient de s'en plaindre, lui qui est un des auteurs auxquels cette décadence a profité le plus?.... Au reste, il ne ménage pas plus les journalistes que la librairie, et en suivant son héros dans les divers bureaux de rédaction où il cherche à obtenir son admission, il passe en revue la presse périodique d'une manière fort piquante. Le public pourra y puiser de curieuses notions sur les procédés qui servent à la fabrication des journaux. M. de Balzac l'initie aux secrets du charlatanisme et lui donne ainsi le moyen de n'en plus être dupe. C'est un service véritable dont on doit lui tenir compte, et dont il est à souhaiter que ses lecteurs sachent profiter. Après quelque temps d'une existence assez agitée, le pauvre Lucien n'ayant, malgré ses efforts, pu faire un seul pas vers le but de tous ses vœux, dit adieu à Paris, et revient en province cacher ses déceptions et sa misère. Ce récit offre assez d'intérêt, et M. de Balzac s'y livre moins qu'à l'ordinaire à sa recherche de style et à ses analyses minutieuses. Mais pourquoi joindre à ces deux volumes *Berthe la repentie*, qui n'a aucune espèce d'analogie avec le *Grand homme de province?* Serait-ce que M. de Balzac a voulu donner lui-même un exemple à l'appui de ce qu'il avance au sujet du charlatanisme des libraires? On serait tenté de le croire; en effet, comment expliquer autrement la fantaisie de forcer les acheteurs d'un roman à prendre et à payer un recueil de mauvaises gaudrioles dans le genre des *Contes de la Reine de Navarre,* si ce n'est même encore plus licencieuses, dont le style a la prétention d'imiter celui de Rabelais et nécessiterait un glossaire pour le lecteur, s'il n'était pas dégoûté dès l'abord par les premières lignes qu'il peut comprendre? Evidemment, c'est encore une sanglante satire de la librairie parisienne, et l'éditeur de M. de Balzac s'y est prêté avec une bonhomie fort amusante.

— *La Rente viagère!....* Voilà un titre, et un fameux encore, bien digne d'être exploité par M. Jules Lacroix. Quelle joie il a dû éprouver lorsque cette idée s'est présentée à lui! Combien son imagination a dû se promener avec délice au milieu de toutes les noires péripéties que pouvait fournir un pareil sujet! En effet, la rente viagère offre deux sources abondantes de méfaits et de crimes. Quelle mine précieuse! D'une part celui au profit duquel se constitue la rente peut être un usurier avide et rusé qui, jouant le rôle d'un vieillard moribond, parvient à tromper un honnête père de famille. Celui-ci croit faire une affaire excellente en accédant aux prétentions exorbitantes de l'usurier, et en y ajoutant même encore cinq mille francs de plus par un scrupule délicat, car persuadé qu'il traite avec un mourant, il craindrait d'avoir l'air de le dépouiller de ses biens. Une fois la rente constituée, vous comprenez que le vieillard peut se porter à merveille, vivre des années et des années, tandis que sa pauvre dupe, écrasé par la lourde charge qu'il s'est imposée, se voit ruinée, lutte en vain contre la nécessité et meurt à la peine, laissant à son fils, dont il avait cru assurer ainsi l'avenir, la misère et toutes ses angoisses. Le vieil usurier rit dans sa barbe, se repaît des tortures de sa victime, entasse ses revenus, et se promet bien de rentrer tôt ou tard dans sa propriété, lorsqu'il aura épuisé les dernières ressources de son débiteur.

D'une autre part, celui qui paie la rente et qui voit dans la mort de son créancier le moyen de changer sa misère en richesse, de substituer aux tourmens du besoin toutes les jouissances de la fortune, peut, surtout lorsqu'il reconnaît qu'on l'a indignement trompé, éprouver des tentations diaboliques. Dans un moment d'oubli, la passion l'emporte et il étrangle de ses propres mains l'impitoyable vieillard. Puis après le crime vient le remords; un héritier, qui fut jadis son rival, s'attache à ses pas comme l'ombre de Banco; il profite de cette arme redoutable pour séduire sa femme, dont le déshonneur doit être le prix de son silence. Mais la crainte du supplice jette le coupable dans un désespoir tel, qu'il ne trouve de refuge que dans le suicide; enfin sa femme devient folle, et ainsi se termine un drame capable de satisfaire les plus difficiles amateurs d'émotions fortes, les habitués les plus intrépides des cours d'assises. De toutes ces circonstances pas une n'est omise dans l'œuvre de M. J. Lacroix; bien mieux, on y trouve une foule de détails tout aussi réjouissans, que je n'ai pu aborder dans cette rapide esquisse. C'est bien joli! n'est-ce pas? et voilà, il faut l'avouer, une heureuse application du talent de romancier. Pauvre littérature! quand sortiras-tu de la fange des égouts parisiens?

— M. de Lavergne suit une meilleure route, et si le mauvais goût malheureusement trop général s'oppose à ce que ses efforts obtiennent le succès qu'ils méritent, on doit d'autant plus le féliciter et l'engager à persévérer dans cette bonne voie. Il faut lutter pour vaincre, et le triomphe réel n'est jamais obtenu sans peine. *L'Aîné de la famille* est du moins un roman qu'on peut lire sans dégoût, il est pur de ces horreurs, de ces infamies qui semblent etre aujourd'hui les seuls moyens d'exciter l'intérêt. Son héros est un fils de famille noble d'Auvergne, que, sur la fin du règne de Louis XIV, son père envoie à la cour pour y faire son chemin et soutenir l'honneur de sa famille en prenant la place que lui assigne son rang. Le jeune homme arrive à Paris, rempli de cet orgueil naïf du noble de province habitué à se croire un personnage de la plus haute importance, devant lequel tout plie, et qui n'a qu'à se présenter pour qu'on s'empresse de lui donner la première place. Il tient à honneur, sans doute, de servir le Roi, mais dans ses idées de noblesse, l'honneur lui paraît égal des deux côtés, et il pense que le Roi doit s'estimer fort heureux de l'avoir pour serviteur. C'est donc pour lui un cruel désappointement de ne recevoir qu'un brevet de simple gendarme dans la garde de Sa Majesté, et l'on a la plus grande peine à lui faire comprendre que c'est une faveur briguée par les premières familles de la noblesse. Enfin il se laisse persuader, et alors, pour honorer le nom de sa famille, il met sa maison sur un grand pied, fait de la dépense et se voit bientôt criblé de dettes, privilége qui parut toujours très-précieux aux nobles de toutes les époques. C'est un moyen comme un autre de se mettre en évidence et de faire son chemin. Malheureusement notre héros, avec ses préjugés d'Auvergne, ne pouvait souffrir l'obligation de plier devant une Maintenon, et un jour en pleine rue il crie à son cocher de ne pas céder le pas à la veuve Scarron. C'était vouloir blesser la favorite par son côté le plus sensible, et en effet il ne tarde pas à éprouver les douceurs de sa vengeance. Un léger prétexte suffit pour le faire enfermer à la Bastille, où il aurait bien pu être laissé pour le reste de sa vie, si parmi les personnes qui intercédaient pour lui, il ne se fût trouvé une jeune femme qui l'aimait et à laquelle madame de Maintenon était fort attachée. Il en est quitte donc pour quelques mois de prison et pour la peur d'y laisser ses os ; un brevet de cornette et la main de sa belle lui font promptement oublier toutes ses mésaventures.

Ce récit, écrit avec simplicité, offre de l'intérêt, et peint d'une manière assez piquante la cour du vieux grand Roi, ainsi que les tribulations de l'aîné de la famille.

THÉATRE DE GOETHE, traduction nouvelle, revue, corrigée, et augmentée d'une préface et de notices sur chaque pièce par M. *X. Marmier.* — Paris, 1839. In-18, 3 fr. 50 c.

De toutes les œuvres de Goethe, le théâtre est la partie la mieux appréciée jusqu'ici en France. C'est en effet la face de son génie multiple qui est la plus en rapport avec les idées qui dominent la littérature française, et, sauf le *Faust*, qui, imprimé à part, n'est pas entré dans le volume que nous annonçons ici, toutes ses pièces sont de nature à être mieux goûtées que la plupart de celles des théâtres étrangers. En effet, Goethe est naturellement porté vers le genre classique, il tient beaucoup à la pureté de la forme, et si un reproche peut être adressé à quelques-unes de ses pièces, c'est que le mouvement et l'intérêt y sont facilement sacrifiés aux règles de l'art. Il paraît souvent se soucier peu de la scène et oublier que les productions dramatiques sont destinées à la représentation. La principale de celles qui composent ce volume, *Goetz de Berlichingen*, offre un exemple remarquable de cette tendance chez l'auteur. Cette peinture si vraie, si parfaite du moyen-âge, qui laisse bien loin derrière elle toutes les vaines tentatives du même genre faites dans ces derniers temps, ne présente aucune des conditions essentielles d'un véritable drame. L'intrigue n'y occupe que la moindre place, et ce sont plutôt des scènes détachées qui n'ont d'autre point de ralliement que l'intérêt historique dont est entouré le nom du héros. Malgré cela, c'est sans contredit la meilleure pièce de ce volume. Le caractère de Goetz est admirablement tracé; on y retrouve bien l'homme de fer du moyen-âge qui ne recule devant nul péril, devant nulle fatigue, pour satisfaire sa passion guerrière, et qui, rentré après l'action dans le calme de son intérieur, y goûte avec un abandon naïf les jouissances plus douces de la vie de famille. C'est bien là cette individualité puissante qui faisait consister la liberté dans l'indépendance personnelle, et se chargeait d'obtenir justice par ses propres mains toutes les fois que ses droits lui semblaient lésés. Et tous les détails sont parfaitement harmonisés; on se trouve transporté au milieu de cette époque à demi-barbare où la civilisation n'avait pas encore passé son niveau, et où les caractères énergiques se développaient sans obstacles suivant leurs passions bonnes ou mauvaises. Époque de travail et d'enfantement, qui aurait pu produire de plus grandes choses, si les masses, plus éclairées, avaient mieux compris leurs intérêts et ne les avaient pas laissé fouler aux pieds par quelques ambitieux. Les héros tels que Goetz de Berlichingen avaient en quelque sorte l'in-

stinct des véritables droits de l'homme, et s'ils ne savaient que recourir à la violence, c'est qu'alors le droit du plus fort était à peu près le seul qu'ils pussent invoquer.

Les drames de *Clavijo* et *Egmont* sont bien plus achevés, mieux conduits et remplis d'un intérêt plus soutenu. Goethe a su développer dans le premier, avec un grand talent, une anecdote empruntée aux Mémoires de Beaumarchais. En transportant cette intrigue sur la scène, il a conservé d'une manière fort remarquable les caractères réels de chaque personnage, et l'action est à la fois pleine de vie et de sensibilité. Dans *Egmont* c'est le soulèvement des Pays-Bas qu'il a voulu peindre, et, personnifiant le peuple dans son héros, il n'a pas craint de s'écarter de la vérité historique pour mieux atteindre le but qu'il se proposait. C'est une tragédie pleine de noblesse et de grandeur, mieux faite peut-être pour le théâtre qu'aucune autre pièce de Goethe. Mais c'est encore *Goetz de Berlichingen* qui frappe le plus par l'animation et la vérité répandues dans toutes ses scènes. Le moyen-âge y revit tout entier avec sa poésie rude et sauvage, avec ses divers aspects si originaux, avec son désordre et ses luttes. A côté de cette vigoureuse peinture pâlissent et disparaissent tous les essais tentés en France par la nouvelle école. Le génie de Goethe s'y montre plus à l'aise, parce que dans ce genre de travail ses goûts d'artistes sont venus en aide à son talent d'écrivain, et au lieu de lui nuire, comme cela lui est arrivé quelquefois en détournant l'intérêt, ils n'ont fait que jeter des couleurs plus vives sur les détails sans nuire à l'ensemble du tableau.

Le *Tasse* et la *Fille naturelle* sont au contraire de simples œuvres d'art, où tout est sacrifié à la forme. On y reconnait la tendance de Goethe à introduire en quelque sorte la plastique dans la littérature. Intérêt, sentiment, intrigue, ne semblent plus être pour lui que des accessoires. Préoccupé uniquement de quelque doctrine littéraire dont il veut faire l'application, il ne considère son sujet que comme un moyen, un prétexte, et travaille avec amour la forme, sans trop se soucier du fonds. Le *Tasse* est plutôt un poème qu'un drame. « Goethe n'a point voulu retracer les dernières souffrances et la mort du Tasse, cette mort fatale et glorieuse qui mêla le cyprès funèbre au laurier du Capitole. Il l'a pris au moment où la défiance pénètre dans son esprit, où le froid et habile langage des gens de cour fatigue son imagination de poète, où le sentiment d'un amour discret, profond et sans espoir, porte le ravage dans son âme ardente. Il l'a montré aux prises avec des exigences de convention, avec ceux qui l'entourent, avec lui-même, s'abandonnant, dans sa candeur et son enthousiasme, à tous les rêves de gloire, d'amour et de poésie, qui sourient à

sa pensée; puis tout-à-coup surpris par un sourire sardonique, refoulé au dedans de lui-même, par la parole sèche et habilement mesurée de l'homme pratique, condamné dans son adoration par celle même qu'il adorait, amassant l'une après l'autre toutes les douleurs qui devaient désoler sa vie, et creusant lui-même l'abîme d'infortune où il devait tomber. A la fin de ce drame, la dernière catastrophe n'éclate pas encore; mais on la voit naître et on la pressent tout entière. »

La *Fille naturelle* offre bien moins d'intérêt encore; c'est un chef-d'œuvre de style, mais il n'y a ni mouvement, ni chaleur, et les personnages eux-mêmes semblent être des abstractions auxquelles l'auteur n'a pas seulement cherché à donner une apparence de réalité.

Enfin, la comédie intitulée *les Complices*, qui termine ce volume, est une imitation du théâtre français, que Goethe écrivit dans sa jeunesse, et qui n'a guère d'importance que comme marquant la première époque de ses essais dramatiques.

MANUEL PRATIQUE DE LA LANGUE FRANÇAISE, divisé en deux parties : exercices et grammaire; par M. *Gilard*. — Paris, chez l'auteur, rue Chabannais, 1. 1839. In-12, 1 fr. 75 c. = **MÉTHODE DE LECTURE** pour apprendre à lire sur un livre quelconque, mais à la portée des enfans; par M. *Gilard*. — Paris, chez l'auteur. 1839. In-12, 50 c.

Les livres élémentaires abondent aujourd'hui de toutes parts et se multiplient sans cesse. Jamais on ne vit pareil déluge de grammaires et de méthodes. En fait d'enseignement, chaque maître, chaque instituteur rejette volontiers tout ce qui a été fait avant lui et pense pouvoir faire mieux. Ayant parfois obtenu quelque succès dans l'application de sa méthode particulière, il est bientôt convaincu de son excellence, et s'empresse de la publier pour en faire jouir le public. S'il sait employer habilement les moyens de succès, il voit sa méthode régner quelque temps, puis en vient une autre qui la supplante, et il en sera toujours ainsi, tant qu'il y aura des instituteurs et des élèves. En effet, tandis que l'esprit de l'homme est porté à tout systématiser, la nature se montre toujours dans ses allures, libre, indépendante et ennemie de toute loi imposée d'avance, qui tend à limiter son action. Aussi la meilleure de toutes les méthodes se trouve dans la sagacité d'un bon maître qui sait plier l'enseignement à toutes les exigences individuelles, qui, dans tous les systèmes, prend ce

qui est bon, applique ce qui convient et modifie constamment sa direction suivant les caractères et les intelligences.

La méthode de lecture de M. Gilard renferme, comme toutes les méthodes, quelques bonnes idées, mais elle généralise trop un principe dont l'application doit être très-limitée, lorsqu'il s'agit surtout de jeunes enfans. M. Gilard voit dans la décomposition des mots et des lettres le meilleur moyen d'enseigner à la fois la lecture et l'écriture; mais c'est prendre tout-à-fait le contre-pied des méthodes modernes, qui, surtout pour la lecture, tendent au contraire à proscrire toute analyse et à faire, le plus tôt possible, lire l'enfant dans un livre, sans passer par l'étude de l'alphabet ni par l'épellation des syllabes.

Dans son *Manuel de la Langue française*, l'enseignement de la grammaire est basé entièrement sur la pratique. Il prend pour devise : *La meilleure leçon est celle de l'exemple;* et toutes les règles sont déduites de lectures choisies pour intéresser les jeunes gens. La première partie est consacrée à des exercices de ce genre-là, dans lesquels ils apprennent à distinguer les mots, à les classer, à les subdiviser et à reconnaître les propriétés de chacun. Une foule de questions analytiques sont indiquées pour servir de guide aux instituteurs et leur montrer tout le parti qu'on peut tirer de cette méthode pratique. Dans la seconde partie, l'auteur traite de la grammaire proprement dite, mais c'est toujours par de nombreux exemples empruntés aux meilleurs écrivains, qu'il familiarise l'élève avec toutes les difficultés de la langue avant de lui en expliquer la théorie. La conjugaison des verbes y est exposée avec précision et clarté, d'une manière qui semble très-propre à en faciliter l'étude; mais dans la liste des verbes qui sont donnés pour exercices, l'auteur a eu tort d'admettre une foule de mots inusités et quelques-uns même qui ne sont pas français.

MANUEL PRATIQUE DE LA LANGUE LATINE; par *J.-E. Boulet*. — Paris, chez Mansut. 1839. in-16, 3 fr.

Nous avons déjà dit quelques mots du *Manuel de la langue grecque*, publié par le même auteur. Celui-ci est exactement conçu d'après le même plan et destiné à l'application de sa méthode au latin. C'est l'enseignement pratique tel qu'il s'emploie depuis long-temps pour les langues modernes. M. Boulet dit que le père de Montaigne lui paraît être le premier homme qui ait compris le véritable et le meilleur moyen d'étudier une langue morte, c'est-à-dire de la traiter comme si elle était vivante. Il veut que les élèves apprennent à parler

latin, et dès la première leçon il les exerce à la traduction d'une langue dans l'autre, en attirant leur attention sur la construction des phrases, sur la signification de chaque mot, et sur le génie particulier de chaque langue. Le passage ainsi étudié lui fournit la matière d'une foule de phrases qu'il peut donner à traduire à ses élèves, qui n'y retrouvent que des mots qui leur sont déjà familiers. C'est un excellent exercice, mais M. Boulet n'a peut-être pas mis assez d'attention dans le choix et la construction de ses phrases; elles ne sont pas toujours très-claires ni très-françaises, et l'on y remarque souvent des réunions de mots qui semblent tout étonnés de se trouver ensemble. Le sens des phrases paraît être ce dont il s'est le moins soucié, pourvu qu'elles se composassent uniquement de mots déjà connus par l'élève, et il en résulte les assemblages les plus bizarres. Il faudrait cependant éviter, dans un enseignement qui se propose surtout le développement rapide de l'intelligence, de présenter aux élèves des thèmes ainsi dénués de sens. C'est une négligence que nous signalons à l'auteur, et nous sommes persuadés qu'il s'empressera, dans une nouvelle édition, de la faire disparaître. Sans croire, comme lui, que des études classiques puissent se faire en un an, et faisant la part de cet inévitable charlatanisme qui accompagne toutes les innovations les meilleures et les plus utiles, dans Paris où il semble être une condition de leur succès, nous pensons que c'est un grand bien de chercher à faire sortir de la vieille ornière l'enseignement du grec et du latin. Non-seulement c'est en rendre l'étude abordable pour un beaucoup plus grand nombre, mais encore c'est peut-être le seul moyen de les sauver de cette réprobation aveugle dont l'esprit industriel menace de les frapper un jour ou l'autre.

La première partie de ce *Manuel* renferme les textes à traduire avec les questions dont ils doivent être l'objet. La seconde partie traite de la grammaire et de la syntaxe, et tous les exemples sont empruntés aux textes déjà étudiés par l'élève. C'est ainsi qu'au moyen d'une mnémonique bien entendue, le maître applanit les obstacles et rend agréables ces abords de l'étude, autrefois si arides et si repoussans.

DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE EN FRANCE; aux pères de famille, aux électeurs, aux députés; par *J.-E. Boulet*. — Paris, chez Mansut, 1839. In-16, 50 c.

Fort des succès obtenus par l'application de sa méthode, M. Boulet attaque hardiment l'Université et bat en brèche

d'une rude manière son privilége exclusif. Il est certain que ce monopole, qui pèse sur l'intelligence, est l'un des plus crians abus légués à la France par le gouvernement impérial. Napoléon, en sa qualité de despote, n'aimait pas les penseurs, et, avec la perspicacité qui distinguait son esprit, il avait saisi toute la portée de cette centralisation de l'enseignement, qui classait les professeurs comme l'état-major d'une armée, établissait une hiérarchie administrative, étreignait le génie dans les lacets du fisc, et ne permettait pas à un pauvre instituteur de lever une école sans un permis de l'Université siégeant à Paris, sous l'influence immédiate du Chef de l'État. Tout cela était habilement combiné pour assurer la durée d'un gouvernement absolu et pour former avec le temps une génération dévouée au maître, pour plier le peuple à l'esclavage et détruire cet esprit d'indépendance que l'homme puise facilement dans des études philosophiques un peu élevées et un peu libres. Mais aujourd'hui cette organisation n'est plus en harmonie avec la forme des institutions politiques. Dans un gouvernement constitutionnel, c'est une véritable anomalie, un rouage inutile qui ne sert qu'à entraver la marche de la machine. On peut dire qu'avec un semblable monopole, il ne saurait exister de liberté, et la France ne verra se développer les vraies conséquences des principes qu'elle a posés en 89, que lorsqu'il sera permis à l'esprit humain de parcourir à sa volonté les routes qui lui plaisent. L'uniformité complète n'est pas plus possible en fait d'instruction qu'en fait d'éducation; les individus diffèrent de mille manières entre eux, et les formes que revêt l'intelligence, les procédés qu'elle adopte ne sont pas moins variés que les nuances infinies des caractères.

On a donc beau jeu pour faire la guerre à l'Université, et, tout en blâmant le ton parfois un peu trop emphatique de M. Boulet, ainsi que toutes ces attestations dont il a grossi sa brochure, comme font certains inventeurs de remèdes ou guérisseurs de maladies, nous ne pouvons que nous unir à lui contre ce malheureux privilége dont les abus ne sont compensés par aucun avantage. Il est à désirer, comme il le dit, que la presse porte enfin le jour de l'examen et de la discussion dans la question universitaire. Cela serait plus utile à la liberté que toutes ces vaines disputes politiques dont elle se repaît chaque jour. Par des améliorations de ce genre, et par la réforme successive de tous ces vestiges du despotisme royal ou impérial, on arriverait plus sûrement que par tout autre moyen à hâter la marche du progrès et assurer l'avenir de la France.

ÉTUDES LITTÉRAIRES sur les écrivains français de la Réformation ; par *A. Sayous*. 1re étude : CALVIN. — Genève et Paris, chez Ab. Cherbuliez et Cie. 1839. In-8.

Les écrivains principaux de la Réformation ne sont pas seulement remarquables comme auteurs d'une révolution religieuse qui a changé la face de l'Europe en détruisant l'unité catholique. Parmi eux se trouvent encore des maîtres d'éloquence et de style ; tel, par exemple, fut Luther dont la traduction de la Bible est demeurée un chef-d'œuvre dans la langue allemande. Cela ne surprend pas, puisque la parole et la plume ont été les deux grandes armes dont ils se sont servis pour accomplir leur tâche. Mais soit indifférence, soit prévention, les écrivains français de la Réformation n'ont pas jusqu'ici obtenu beaucoup d'attention de la part des littérateurs. C'est à peine s'ils sont nommés dans les ouvrages destinés à reproduire le tableau de la littérature française, et encore n'en parle-t-on le plus souvent qu'avec un dédain, une amertume dans lesquels percent à la fois les préjugés de l'esprit de parti et l'ignorance la plus grande. Cependant on ne peut nier leur influence non plus que leur originalité vigoureuse. La Réforme trouva un levier puissant dans le développement de la langue, à l'affranchissement de laquelle elle contribua non moins qu'à celui de la pensée, par le prêche et la controverse. L'esprit lui vint en aide avec le fouet de la satire, et l'imprimerie inonda le monde de petits pamphlets piquans dans lesquels, au milieu de l'argumentation grossière du temps, se retrouvent maints traits brillans et précieux. Ce sont ces mines encore inexploitées que M. Sayous entreprend de nous faire connaître ; il ne pouvait choisir un sujet plus fécond, pour débuter dans la carrière littéraire, et la manière remarquable avec laquelle il a traité cette première étude que nous annonçons ici, fera désirer la publication des suivantes. La connaissance approfondie d'un sujet est aujourd'hui une qualité fort rare chez les littérateurs français, et suffit seule déjà pour donner un véritable mérite à celui qui la possède.

Calvin devait naturellement attirer le premier l'attention de M. Sayous ; il se présente à la fois comme le véritable chef de la réformation française, et comme son écrivain le plus original. Son génie et son caractère plein d'énergie se reflètent plus ou moins dans tout ce qu'il a écrit. L'*Institutio* nous le montre un grand latiniste, maniant avec une rare habileté la belle langue de Cicéron, tandis que la traduction qu'il publia plus tard de sa dédicace a mérité d'être placée au nombre des monumens de la littérature française du XVIe siècle. Dans

ses *Sermons* se développe largement la vigueur de son éloquence austère avec cette licence de langage que les écrivains avaient alors l'habitude d'employer dans toutes leurs discussions, et qui nous paraît aujourd'hui abrupte et grossière. Enfin ses opuscules, ses petits écrits de circonstance, ses pamphlets qui n'ont pas été ses moindres moyens de succès auprès de la foule, montrent, en général, une verve spirituelle qui rappelle quelquefois les fameux propos de table de Luther.

« Calvin, » dit M. Sayous, « était doué d'une de ces puissantes intelligences, maîtresses dès l'abord de tout ce qu'elles tentent, et qui feraient du même être, suivant le théâtre où le placerait la Providence, un homme à découvrir un nouveau monde sur la terre ou dans les espaces, un fondateur d'empire ou un gagneur de batailles....

» Nulle ambition déçue ne l'avait poussé dans les rangs à peine formés de l'insurrection religieuse : enfant choyé de l'Église, il s'était vu, encore aux débuts de l'adolescence, l'objet de ses faveurs; il ne s'était pas même laissé éblouir par les premières lueurs qui lui vinrent de la Réforme. Examinant, étudiant avec toute la force de son génie naturel les opinions nouvelles, entraîné aussi par ce besoin de règle morale qui est pour moitié dans tout son rôle religieux, il avait été conduit par la méditation et son goût d'inflexible logique, bien au-delà des hardiesses de ses introducteurs; et lorsque enfin il eut réglé avec lui-même le compte de ses croyances, son parti fut pris irrévocablement, et la vérité chrétienne, telle qu'il la concevait, devint la passion unique de cette âme qui y concentra toute sa puissance. C'était un homme de la trempe de Grégoire VII. Ce qu'il y avait en lui du chef de parti, de l'homme d'état, du conquérant et du profond politique, fut toujours dévoué à la tâche religieuse que dans son enthousiasme il s'était imposée en retour du salut qu'il espérait. On ne le trouve pas un seul jour de sa vie infidèle à son apostolat. Dans les heures où il douta, il ne douta que de ses forces et de sa capacité; il crut quelquefois ne pouvoir suffire à sa tâche; mais il ne connut pas ces angoisses d'un esprit qui tremble d'avoir manqué la route.

» Tout fut de bonne heure subordonné chez lui à ces persuasions énergiques : de là ses défauts, cette impatience de la contradiction, cette impatience de l'erreur, qui armait sa parole de sanglantes invectives et le faisait faillir à la charité; mais ces défauts mêmes prouvent à l'évidence qu'une pensée seule, le triomphe de ce qui constituait pour lui la véritable Église et la vraie foi, fut le principe de toute sa conduite, le seul mobile qui le fit agir. »

Après avoir ainsi retracé le caractère de Calvin, l'auteur

apprécie d'une manière non moins remarquable les immenses travaux de sa carrière théologique. Puis il passe à l'examen littéraire de ses écrits ; cette seconde partie est divisée en quatre chapitres qui traitent 1° de l'*instutution de la religion chrétienne ;* 2° des *opuscules ;* 3° des *sermons ;* 4° du *style* et du *langage* de Calvin.

L'*institution de la religion chrétienne* est l'œuvre capitale du réformateur. Écrite par lui d'abord en latin, puis en français, elle acquit des adeptes à la Réforme, dans tous les rangs de la société. Le style en est clair et nerveux, l'argumentation serrée ; on y trouve non-seulement l'éloquence du raisonnement, mais aussi celle du sarcasme maniée avec une rare habileté. L'emploi de la langue vulgaire et l'heureuse application qu'il sut faire de ses ressources encore si peu connues, lui donnèrent une puissance redoutable et contribuèrent fortement à assurer le succès de la Réforme. L'introduction ou la dédicace de cet ouvrage surtout est un morceau célèbre qui a souvent été cité pour la dignité, la force et l'adresse qui s'y trouvent tour à tour déployées avec une grande habileté. Bossuet a dit que l'éloquence de Calvin comme celle de Luther ne fut en rien plus féconde qu'en injures ; mais en lui adressant ce reproche perfide, l'écrivain catholique feignait d'oublier que ce luxe d'invectives était alors inhérent à la polémique des partis, et que d'un côté comme de l'autre, nul ne s'en fit faute.

Les sermons de Calvin en offrent eux-mêmes beaucoup d'exemples, et les apostrophes les moins mesurées s'y mêlaient au rigorisme de sa piété fervente. Mais c'était justement ainsi qu'il parvenait à émouvoir la foule, à faire pénétrer ses doctrines dans les masses, et à réveiller chez celles-ci des sentimens hostiles au catholicisme romain. Ce n'est peut-être pas de la pure éloquence religieuse, elle ne ressemble guère à celle des premiers propagateurs de la foi chrétienne, mais aussi l'on doit reconnaître que l'œuvre des réformateurs n'était pas la même que celle des Apôtres. Ceux-ci apportaient au monde une doctrine tout-à-fait nouvelle, des vertus en quelque sorte inconnues, ils avaient à refaire entièrement l'homme moral et religieux. Les autres venaient plutôt opérer une révolution dans le sein de l'Eglise, protester contre le joug despotique de Rome, faire une réforme enfin, ce qui est toute autre chose que de fonder une religion nouvelle.

Les opuscules de Calvin sont la partie de ses écrits où il s'abandonne le plus à cette verve satirique dont l'austérité de ses principes n'avait pu dépouiller son esprit. C'est là qu'il faut étudier la lutte vive et incessante, la guerre continuelle que

livraient aux abus de l'Église ces infatigables athlètes qui avaient levé l'étendard de la révolte contre la papauté. On regrettera, je pense, que M. Sayous ne se soit pas étendu davantage sur ce sujet, et n'ait pas donné plus de citations propres à faire connaître ces petits écrits de polémique. Il a poussé la retenue un peu trop loin, quoique sans doute il y ait des limites qu'on ne doit pas franchir quand on examine les œuvres de semblables écrivains.

M. Sayous se livre à un travail intéressant sur les formes du langage de Calvin, sur les emprunts qu'il a pu faire au latin, et sur l'influence que ses écrits ont exercée parmi le peuple. Il montre que le parti catholique lui-même ne put s'y soustraire, et que la prédication des cardinaux et des évêques se ressentit bientôt de celle des réformateurs.

« Pasquier, qui avait entendu prêcher à l'église Notre-Dame de Paris le cardinal de Lorraine, constatait un des faits les plus importans pour l'histoire de la langue française, lorsqu'il disait : « Ce m'a esté chose aussi nouvelle de » voir prescher un cardinal, comme auparavant un ministre. » Autant que les sermons en langue populaire, les libelles satiriques que se lançaient les partis autour des bûchers et des échafauds, servaient aux progrès communs de l'idiome national : mince compensation toutefois à de si horribles déchiremens. Au milieu de cette guerre des esprits qui tuait les corps, tout le monde pensait, tout le monde du moins parlait, et la langue se développait rapidement par la multiplicité des rapports qu'elle devait exprimer. »

L'auteur termine en faisant ressortir combien une individualité énergique et un caractère ferme sont les vrais marques du génie qui entraîne alors la foule après lui, et peut seul mettre en mouvement les leviers restés jusqu'alors immobiles. C'est de la vérité et de l'originalité de l'âme que procède la puissance.

HISTOIRE DES FRANÇAIS ; par *J.-C.-L. Simonde de Sismondi,* tom. 22. Paris, 1839. In-8, 8 fr.

Dans ce volume, M. de Sismondi raconte les règnes de Henri IV et de Louis XIII (1598 à 1626). Toujours fidèle à son système de sévérité impartiale, il désenchantera bien des lecteurs au sujet du héros de Béarn, car il ne ménage pas le meilleur des rois. Sans doute de nombreuses voix vont s'élever pour prendre sa défense, on invoquera l'amour du peuple, on citera Sully, et notre historien se verra exposé à de rudes attaques. Mais, en vérité, nous ne saurions

le blâmer d'avoir cherché à porter le flambeau de la critique sur cette renommée qui, toute brillante qu'elle fut, nous a toujours semblé s'accorder mal avec le fameux mot de : *Paris vaut bien une messe*, ainsi qu'avec le refrain de la chanson populaire :

L'absence de conviction, la légèreté de principes et le penchant à la débauche peuvent sans doute être des qualités fort royales, mais elles ne constituent guère le grand homme. D'ailleurs, ces prétendus Mémoires de Sully, qui ont fait la réputation du maître et de son serviteur, n'ont rien d'authentique. On ignore généralement qu'ils furent publiés dans le milieu du siècle passé, sous le nom du ministre, par l'abbé de l'Écluse, et que l'ouvrage original, composé par les secrétaires de Sully, rempli de flatteries insipides et d'éloges de ses vertus, est un recueil lourd, fastidieux, qui ne donne au contraire qu'une pauvre idée de ce fameux personnage. Quant à la reconnaissance populaire, elle doit son origine à la paix de Vervins qui procura au pays douze années de repos après tant de guerres intestines si cruelles et si longues. Or, cet événement fut l'œuvre du temps encore plus qu'un bienfait d'Henri IV et de Sully.

Du reste, il ne faut pas non plus oublier l'époque difficile où Henri IV fut appelé à régner. La corruption des mœurs était universelle, tous les liens sociaux relâchés, et l'exemple de Henri III n'avait pas peu contribué à augmenter le désordre au milieu des guerres civiles. Il aurait fallu un grand homme, ferme et énergique de caractère, austère dans sa conduite, infatigable dans ses efforts, pour ramener le calme, la moralité et le bien-être en France. Malheureusement au contraire, « Henri IV, alors âgé de cinquante ans, et de qui » on aurait pu attendre plus de gravité et plus de sagesse, était » celui qui contribuait le plus au désordre : ce n'était point » avec ses anciens compagnons d'armes, pas plus qu'avec ses » ministres, qu'il vivait familièrement; mais avec le duc de » Bellegarde, grand-écuyer, de dix ans plus jeune que lui, et » qui avait été son rival préféré dans presque tous ses amours; » avec le comte de Bassompierre, né en Lorraine, qui n'avait » que vingt-quatre ans, qui lui tenait tête aux jeux les plus » ruineux, et qui lui enlevait souvent aussi ses maîtresses; » avec Béringhen, son valet de chambre, qu'il avait remarqué, pour son adresse, au service d'un gentilhomme nor» mand, et qu'il avait dès-lors attaché à sa personne; avec » La Varenne, qui le servait dans ses amours après avoir servi » dans sa cuisine; mais Catherine disait qu'il portait plus

» de poulets pour son frère qu'il n'en avait autrefois mis » à la broche ; enfin, avec Roquelaure, gentilhomme gascon, le seul de sa familiarité intime qui fût plus âgé » que Henri, mais qui était aussi plus dissipé encore que » lui. »

Un pareil entourage fait naturellement penser que le roi s'occupait bien plus de ses plaisirs que des affaires, et rend tout-à-fait vraisemblable le portrait suivant que trace M. de Sismondi.

« Henri IV ne donnait pas plus de deux heures chaque » jour aux affaires : accoutumé à la vie active, comme aussi » à la grossièreté, souvent à la débauche des corps-de-garde, » il avait besoin d'être fortement excité. Il passait une partie » de ses journées à la chasse, et, comme il était jaloux de cet » exercice, ses ordonnances pour la conservation du gibier » étaient non-seulement vexatoires, mais cruelles. Les délinquans devaient être mis à l'amende, et de plus battus de » verges jusqu'à effusion de sang, et les récidives les exposaient » aux galères, ou même à la mort. « Quant aux marchands, » artisans, laboureurs, paysans et autres telles sortes de gens » roturiers, » non-seulement la chasse leur était interdite, mais » ils ne pouvaient point posséder des arquebuses, escopettes, » arbalètes et autres armes, et les officiers des chasses coupaient les jarrets de derrière de leurs chiens. D'autre part, » disait l'ordonnance, « depuis les guerres dernières, le nombre des loups est tellement accru et augmenté en ce royaume, » qu'il apporte beaucoup de perte et de dommage à tous les » pauvres ; » aussi tous les seigneurs étaient-ils invités à » faire tous les trois mois des battues pour les détruire.

» A son retour de la chasse, le roi passait les soirées au » jeu ; il s'y livrait avec passion, en homme qui avait éprouvé » les émotions fortes de la guerre, et qui aimait à tenter la » fortune. Il y perdait des sommes très-considérables, et » l'exemple qu'il donnait était plus fâcheux encore, outre » qu'il le mettait en relation avec des gens indignes de l'approcher. Mais la passion qui entraînait Henri plus que la » chasse ou le jeu, c'était son goût pour les femmes ; il oubliait avec elles toute prudence, toute dignité, tout soin de » ses intérêts, et même toute loyauté envers ses amis ; car il » rapportait immédiatement à ses maîtresses les avis qu'on lui » avait donnés sur elles, puis il les servait dans leur ressentiment. Il était arrivé à un âge qui aurait dû lui inspirer plus » de retenue ; il n'avait rien de la beauté qui avait été héréditaire chez tous les Valois : aussi, madame de Simier, qui » était accoutumée à voir Henri III, disait, quand elle vit » Henri IV : « J'ai vu le Roi, mais je n'ai pas vu *Sa Majesté*. »

» Il grisonnait, les rides couvraient son front et ses joues
» amaigries; l'amour n'aurait pu se nicher, disait madame
» de Rohan, entre un nez et un menton qui se mêlaient
» l'un à l'autre; enfin, sa peau avait une odeur repoussante.
« Bien vous prend d'être roi, lui disait madame de Verneuil,
» car sans cela on ne pourrait vous souffrir. » Aussi, aucune
» des personnes qu'il aima, de ses deux femmes ou de ses
» nombreuses maîtresses, ne lui fut jamais fidèle. Celle qui
» avait pu lui céder par ambition ou par avarice, cédait tou-
» jours par amour à quelque autre. »

Le rôle joué par Henri IV au milieu des luttes religieuses rendait sa position très-difficile. Il cherchait à faire oublier ses anciennes sympathies huguenotes. Arrivé sur le trône par une abjuration qu'on ne pouvait croire bien sincère, il était en butte aux défiances des deux partis. Mais il sentait bien que les catholiques surtout auraient de la peine à se soumettre complètement à lui, et alors négligeant tout-à-fait ses anciens amis les réformés, il dirigea tous ses efforts vers sa réconciliation avec le clergé catholique, vaines avances auxquelles on répondit par l'assassinat. Pour acheter la paix il aurait fallu qu'il consentît à faire exterminer les huguenots.

« Le roi avait fait ce qu'il avait pu pour regagner l'affection
» des catholiques, et peut-être s'était-il attaché de bonne
» foi à leur croyance. Il s'était montré bienveillant pour les
» Jésuites, encore que les parlemens et tous ceux qui tenaient
» à la magistrature ressentissent plus de prévention contre
» ces religieux que ne faisaient les huguenots eux-mêmes. Dès
» l'année 1604, sur les instances de La Varenne, qui le ser-
» vait dans ses amours, il avait fondé un collége de Jésuites à
» La Flèche en Anjou, lieu de la naissance de cet homme; il
» lui avait attribué un revenu de onze mille écus d'or; il lui
» avait fait voter cent mille écus par l'assemblée du clergé; et
» lorsque le parlement voulut lui adresser des remontrances
» par écrit, avant d'enregistrer cet édit, il ne voulut pas le lui
» permettre. L'année suivante, Henri IV fit abattre la pyra-
» mide qui avait été élevée en mémoire de l'attentat de
» Jean Chastel contre lui, parce que l'inscription qu'elle por-
» tait inculpait les Jésuites d'avoir excité à cet assassinat.

» Enfin, le roi, qui, jusqu'à cette époque, avait senti com-
» bien il lui était avantageux que son principal ministre de-
» meurât fidèle à la religion réformée, et lui répondît de ce
» parti, commença, en 1608, à le presser sérieusement de se
» convertir avec son fils, et pour l'y déterminer il offrit à ce
» dernier, qui portait le titre de marquis de Rosny, sa fille
» naturelle, mademoiselle de Vendôme, en mariage. Il ajou-
» tait encore la promesse de l'épée de connétable pour Sully,

» et plusieurs gouvernemens. Mais ce changement dans les » dispositions secrètes de Henri, ou n'était pas remarqué, ou » n'était pas cru par le peuple. Les vieux ligueurs voyaient » toujours en lui le huguenot relaps, qui s'efforçait de les » tromper, qui ne montrait à l'Église qu'un respect extérieur, » tandis qu'il complotait avec les hérétiques de l'Allemagne, » de la Suisse et des Pays-Bas, pour détruire le pouvoir du » Pape, et pour abaisser la maison d'Autriche. Cette hostilité » secrète couvait dans la plus basse classe des villes; elle était » constante, impitoyable, et bien plus dangereuse que celle » des gentilshommes dont Henri se défiait tant. »

Aussi toutes ces concessions ne suffirent pas et il se vit appelé à réprimer plus d'une tentative séditieuse. Mais si des échafauds furent dressés, si des têtes tombèrent, on ne saurait lui en faire un sujet de reproche, c'était une suite inévitable de l'état de fermentation où se trouvait la France. Henri IV n'était pas un méchant homme, son caractère gai et jovial était incapable de cruauté; il avait au contraire parfois des élans de générosité qui partaient d'un cœur chaleureux. Mais ce n'était pas un homme assez supérieur pour dominer son époque. Quelques idées grandes et nobles s'emparèrent de son esprit; il forma le plan de changer la face de l'Europe, et s'occupa également de réformer sous plusieurs rapports la législation intérieure de ses États. Mais dans l'exécution il oubliait trop souvent son premier but et se laissait guider par des vues étroites qui lui faisaient sacrifier le bien général à des intérêts privés. Si le peuple jouit sous son règne d'un repos favorable au développement de l'industrie et du commerce, il n'en continua pas moins à voir s'augmenter toujours les charges fiscales dont il était grevé. Henri IV accordait facilement à ses favoris quelque concession nouvelle à lever sur le peuple. Lui-même se montrait prodigue d'argent et ne songeait guère à ménager les deniers publics. Ses maîtresses, le jeu, la chasse et ses châteaux engloutissaient une bonne part des revenus de l'État.

Une des réformes qu'il tenta dans la législation intérieure, fut l'abolition du duel qui était devenu une véritable plaie. On recherchait le combat singulier comme une source d'honneur et de renommée; on se battait pour des misères, pour des questions de préséance dans la rue ou devant une porte, pour des querelles de valets. Les choses en étaient venues au point que si le roi voulait faire arrêter un gentilhomme, il fallait que ce fût par surprise, car il se faisait tuer plutôt que de se laisser désarmer. Henri IV chercha donc à réprimer ces abus par de sévères édits. A ce sujet M. de Sismondi fait une réflexion qui étonnera de la part d'un historien dont l'esprit

doit être assez élevé pour juger de semblables questions sans respect pour les mesquines conventions du monde : « La lé-» gislation du point d'honneur, » dit-il, « qui aujourd'hui est » adoptée dans le monde, et qui oblige chacun à prouver, » toutes les fois qu'il est offensé, que ce n'est du moins pas » par sa faute, ou parce qu'il manque de cœur pour se défen-» dre, qu'on a osé lui manquer, n'avait point reçu alors ce » degré de précision. » Il semble cependant que le préjugé du duel repose et a reposé toujours sur les mêmes bases ; il ne forme pas plus une législation aujourd'hui qu'autrefois, et cela est si vrai que la loi tout récemment encore s'est de nouveau armée contre lui.

Henri IV travailla aussi à renforcer le pouvoir royal ; après avoir d'abord abandonné maintes provinces à ses grands seigneurs dont il redoutait la jalouse ambition autour de lui, il commença le grand œuvre de l'abaissement de tous ces vassaux incommodes, qui fut continué avec persévérance par ses successeurs, auquel surtout contribua si puissamment le cardinal de Richelieu, et dont Louis XIV recueillit les fruits en voyant tous ses sujets sans exception se prosterner devant son pouvoir absolu. Après la mort de Henri IV, les faiblesses, les oscillations de Louis XIII, durent le faire vivement regretter. En effet, on vit alors des ministres régner en quelque sorte au lieu et place du roi. Luynes d'abord, puis Richelieu tinrent véritablement les rênes du pouvoir entre leurs mains. La cour devint plus que jamais un théâtre de basses intrigues, où se disputaient les favoris de la reine mère, ceux du roi, et ceux du ministre. Sous la direction faible et inhabile de Luynes surtout, on put craindre que le désordre ne se glissât plus terrible que jamais dans toutes les branches du gouvernement. Mais vint Richelieu, et sa forte volonté donna bientôt une marche plus décidée aux affaires. Il se montra redoutable aux nobles remuants, redoutable aux puissances étrangères, redoutable aux huguenots. Devant lui tout dut plier, et si des haines personnelles, si des passions peu nobles eurent souvent part à ses actes cruels, on ne peut nier qu'il n'ait été le plus habile serviteur de la royauté dont il prépara le glorieux triomphe, et, en considérant d'un point de vue élevé le résultat final de sa politique, on doit reconnaître qu'en faisant tomber les nombreuses têtes de l'hydre féodale, Richelieu simplifia singulièrement la lutte et prépara aussi l'émancipation du peuple.

Mais pour ses contemporains il dut être un impitoyable tyran. Les huguenots, tranquillisés sur leur avenir par l'édit de Nantes, ne parurent pas d'abord avoir en lui un ennemi ; ou du moins il est probable que la ruse et l'intrigue eussent été

ses uniques armes contre eux. Mais Louis XIII était l'adversaire déclaré de toute réforme, de toute liberté politique ou religieuse, et dès son avènement on put prévoir que l'édit de Nantes ne serait bientôt plus qu'une lettre morte. Aussi lorsque Rohan et Soubise virent le ministère de Richelieu engagé dans une lutte hasardeuse contre la maison d'Autriche, en 1625, « ils crurent le moment favorable pour faire recouvrer » à leur parti ses assemblées politiques, ses villes de sûreté, » son organisation militaire, et tous les avantages qu'il avait » perdus par la pacification de Montpellier. Tout onéreux aux » protestans que fût le traité de Montpellier, il était encore » violé effrontément à leur préjudice, et Rohan, qui l'avait » signé, se croyait obligé à le garantir. »

Ils levèrent donc l'étendard de la révolte, et M. de Sismondi leur adresse de sévères reproches à ce sujet. Sans doute il est facile, quand on connaît les résultats, de jeter le blâme sur les causes, et nous comprenons bien que M. Sismondi, pensant qu'une conduite plus adroite de la part des huguenots aurait pu obtenir une meilleure issue, regrette cette tentative à main armée qui ne fit qu'irriter Richelieu et attirer de nouvelles persécutions sur les réformés. Mais nous ne saurions laisser passer sans la combattre, l'opinion exprimée par l'historien dans les lignes suivantes, et qui nous paraît aussi fausse que pusillanime et en désaccord avec les principes que l'auteur a émis jusqu'ici dans la plupart de ses ouvrages :

« Il ne pouvait, aux yeux des protestans, rester aucun » doute sur la haine que ressentaient contre eux le roi, les » ministres, les tribunaux, la populace ; ils voyaient que la » résolution était prise de les détruire, ou pendant la paix ou » par la guerre. Mais quelque justes que fussent leurs motifs » pour se tenir en garde, un parti ou un peuple ne doivent » jamais engager le combat par un vain point d'honneur ; ils » ne doivent en appeler à la force que s'ils ont la possibilité » d'être forts, la chance tout au moins de demeurer vain» queurs ; autrement ils précipitent leur écrasement final, » après des humiliations bien plus cruelles que celles qu'ils » n'ont pas voulu supporter. »

Voilà, il faut l'avouer, un étrange principe dont l'application aurait anéanti toutes les résistances les plus héroïques de l'histoire. Les pâtres suisses ne se seraient certainement jamais levés contre les baillis autrichiens, s'ils avaient calculé froidement les chances de succès qui pouvaient s'offrir à eux, la réforme n'eut jamais non plus été accomplie, et en général tout effort pour renverser l'oppression, pour secouer le joug de la tyrannie, aurait été étouffé dès sa naissance sous cette prévoyance si prudente. C'est, en vérité, proclamer le droit

du plus fort, déclarer le faible inhabile à obtenir justice, et ne laisser à la victime que la ressource de se résigner à courber la tête sous les coups de son oppresseur. Comment l'auteur de l'*histoire des républiques italiennes* a-t-il pu émettre une semblable opinion, subversive de tout ce qui a été jusqu'ici regardé comme l'idéal du sublime, de la grandeur et de la générosité? Le spectacle des misérables luttes de notre époque a-t-il donc suffi pour troubler un esprit d'une si haute portée, et pour lui faire oublier que le vrai patriotisme, la source du plus saint enthousiasme se trouve précisément dans cette pensée de dévouement et de sacrifice qu'il semble ainsi vouloir condamner?

Ce tome 22e s'arrête à l'an 1626, au moment où Richelieu venait de conclure une double paix avec les Espagnols et les huguenots, en trompant également les uns et les autres.

RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

DOCTRINE CÉLESTE, ou l'Évangile de Notre Seigneur Jésus-Christ dans toute sa pureté primitive, tel qu'il l'a prêché lui-même pendant sa carrière terrestre; révélé de nouveau par trois anges du Seigneur: publié par *Charles-Louis*, duc de Normandie. — Genève, 1836. 2 vol. in-12, 6 fr.

Ce titre assez bizarre excitera sans doute la curiosité, et le livre ne paraîtra certainement pas moins extraordinaire que le titre. De tous les prétendans au nom et au rang du fils de Louis XVI, aucun n'a persisté autant que celui-ci, aucun ne s'est vu appuyé comme lui par des témoignages, par de singulières circonstances, enfin par des secours effectifs en argent qui lui fournissent les moyens de vivre, d'élever une nombreuse famille et de subvenir aux frais considérables de publications destinées à soutenir ses prétentions. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner quel degré de confiance méritent les témoignages qu'il invoque, les preuves qu'il fournit; on trouvera dans le premier volume de l'ouvrage annoncé en tête de cet article quelques détails à ce sujet, et si l'on veut s'instruire plus complètement encore, on peut avoir recours aux *Mémoires* publiés par ce nouveau prétendant. On y lira une histoire fort curieuse, très-romanesque, pleine d'incidens bizarres, d'aventures mystérieuses. Si c'est une fiction, il faut avouer

qu'elle est habilement construite, et d'un autre côté l'écrivain ne paraît posséder aucune des qualités qui constituent le romancier. L'absence de talent semble militer en faveur de la véracité du récit, et quand on réfléchit que deux fois une main inconnue a tenté de dénouer ce drame énigmatique par un assassinat, l'esprit se perd en conjectures sans fin et ne peut s'empêcher de concevoir un doute. Mais, je le répète, il ne s'agit pas ici des prétentions mondaines du duc de Normandie. C'est mieux que cela; si jusqu'à présent le monde s'est peu ému de ses réclamations, le Ciel n'a point partagé cette indifférence. Le duc est en relation intime et fréquente avec des êtres surnaturels; des anges viennent le visiter et lui apportent les instructions de Dieu même qui a des vues sur lui. La *Doctrine céleste* est une nouvelle révélation divine, qu'il a écrite sous la dictée de deux anges et qui doit devenir bientôt l'Évangile universel, unissant toutes les religions, fondant toutes les sectes dans une seule *Église catholique évangélique*, qu'il ne faut pas confondre avec l'Église catholique romaine.

Cette révélation renferme l'histoire de Jésus-Christ empruntée au Nouveau-Testament, avec quelques variantes destinées à en rendre l'explication plus facile, et à éloigner tout ce qui pourrait conduire à l'adoption de certains dogmes fort orthodoxes, que les nouveaux réformateurs veulent tout-à-fait anéantir.

Dans la nouvelle Église, dont les statuts sont ébauchés à la fin du second volume et revêtus des signatures de plusieurs ex-prêtres catholiques, le péché originel n'est admis que d'une manière très-allégorique, la croyance aux enfers proscrite et le diable tout-à-fait éliminé; le mariage des prêtres est non-seulement permis, mais recommandé, et même obligatoire en certains cas. Il n'y a plus de Pape; l'Église est gouvernée par un conseil de prêtres élus par le clergé, mais la démarcation est bien tracée entre l'Eglise et l'Etat, et celui-ci doit toujours conserver la prépondérance, être respecté et obéi, pourvu toutefois qu'il laisse l'Eglise libre dans sa sphère propre. La hiérarchie du clergé est aussi abolie et la vénalité est chassée de l'Église, où toutes les cérémonies doivent être gratuites puisque le prêtre est payé par l'État pour les accomplir.

On voit qu'il y a du bon dans ce projet de réformes présenté d'une manière si bizarre. Il semble répondre assez bien aux exigences de l'époque, et résume clairement les changemens les plus désirables et les plus désirés dans la foi, dans le culte et dans l'organisation de l'Église romaine. Certainement, présentée par des hommes de talent, et celui qui a écrit la *Doctrine céleste* n'en manque pas, cette réforme pourrait obtenir

quelque succès parmi le public éclairé, qui semble chercher autour de lui un arbre dont les branches soient assez vigoureuses pour l'aider à se sauver du naufrage.

Mais pourquoi donner à cet essai une forme miraculeuse? Pourquoi donc avoir recours à l'intervention des anges et à la plume du duc de Normandie pour produire des idées qui sont si opposées, si évidemment contradictoires à tout cet entourage merveilleux? C'est une véritable énigme, ainsi que toute l'histoire de ce personnage. On le représente comme un élu de Dieu, pour apporter sur la terre le bonheur général en proclamant cette révélation nouvelle destinée à remplacer l'autre, qui a été falsifiée et altérée par la main des hommes. Cette haute mission est une récompense de toutes les misères qu'il a endurées, de la vie de lutte et de privation à laquelle il a été condamné pendant la première moitié de sa carrière. Les anges venaient presque tous les jours lui dicter cette œuvre, et les personnes qui l'entourent vous diront que chaque soir le duc, qu'elles reconnaissent incapable de faire lui-même un semblable travail, leur apportait quelques feuilles du manuscrit qu'elles recueillaient précieusement. Ces visions pourront trouver quelque créance auprès de certains esprits qui aiment le surnaturel et se laissent facilement gagner par son attrait. Mais il est peu probable qu'elles obtiennent le succès nécessaire au triomphe des doctrines qu'elles recouvrent. De tels moyens repousseront les hommes éclairés, et si les masses ne sont encore que trop accessibles à la superstition, c'est que cette superstition s'associe pour elles à une foule de souvenirs d'enfance et de croyances dès long-temps respectées, tandis que la foi nouvelle, sans racines dans leurs cœurs, n'aura nul moyen d'y implanter ces miracles nouveaux sur lesquels elle prétend se fonder.

Au reste nous pouvons nous tromper dans nos prévisions, et l'auteur de la *Doctrine céleste*, qui paraît être un prêtre, connaît sans doute mieux que nous le public auquel il s'adresse, le langage qu'il faut lui parler, et les meilleurs moyens de s'emparer de son esprit en frappant son imagination. Peut-être pense-t-il devoir entourer de formes miraculeuses les innovations qu'il propose, afin de les faire accepter par la foule ignorante, qui, dans les campagnes surtout, est peu capable de comprendre leur utilité, et pour laquelle, dans la religion catholique elle-même, on emploie sans cesse les moyens miraculeux, les fictions les plus grossières. Quand on voit quels livres le clergé sème avec profusion, quand on jette les yeux sur la vie de Ste Philomène et sur tant d'autres absurdités du même genre qui sont à peu près l'unique aliment offert à la piété, on comprend qu'il serait presque inutile d'essayer de faire entendre un langage raisonnable et vrai. La

superstition est sans doute un chemin bien singulier pour arriver à la raison ; mais d'un autre côté, dira-t-on, si c'est le seul moyen d'être écouté et appuyé? On rejettera plus tard cet entourage merveilleux, et la raison, ramenée à sa pureté primitive, saura garder les saines doctrines en les dépouillant de ces formes extérieures, destinées seulement à ne pas effaroucher aujourd'hui des esprits encore enlacés dans les liens de la superstition.

Voilà, je suppose, le plan que se sont proposé les chefs de cette nouvelle tentative de réforme. Sous certains rapports il paraît bien conçu, et ses auteurs embrassent avec hardiesse l'ensemble des abus qui ont survécu à la puissance de Rome, sapent par sa base ce vieux colosse dont les ruines sont encore si menaçantes. Puisque le protestantisme n'a pu réussir en France à rallier sous ses drapeaux les nombreux esprits révoltés cependant contre le joug du Pape, il faut nécessairement que de nouveaux réformateurs sortent du sein même de la catholicité. Mais j'aimerais mieux les voir s'appuyer sur le génie humain, sur la raison que Dieu a donnée à l'homme pour le guider, sur les talens qui seuls aujourd'hui peuvent émouvoir la foule, plutôt que d'avoir recours à l'intervention céleste et de faire descendre du ciel St. Jean-Baptiste, pour dicter le nouvel évangile au duc de Normandie. Ce mélange tout-à-fait factice d'idées saines et avancées avec des superstitions d'un autre siècle, ce bizarre assemblage de personnages si étrangers les uns aux autres, de prétentions politiques et religieuses, semblent peu propres à favoriser le succès de l'entreprise. D'une part, les droits que ce Duc dit avoir à la succession des anciens rois de France, doivent inspirer une grande défiance sur son rôle de réformateur, dans lequel bien des gens voudront voir un moyen d'influence, un essai destiné à se créer un parti ; et de l'autre, il semble que le caractère inspiré qu'il se donne, les relations qu'il prétend avoir avec des êtres surnaturels, ne peuvent que détruire la confiance chez ceux qui étaient disposés à accepter les témoignages qu'il cite à l'appui de son origine royale. Quoi qu'il en soit, il y a un bien singulier mystère dans toute cette affaire, et ce n'est pas un des traits les moins curieux de notre époque. Il est facile de reconnaître, en parcourant les divers paragraphes de la *Doctrine céleste*, que ce livre a été écrit par un prêtre, qui connaît assez bien sa Bible, en imite les formes et le style, et qui surtout a étudié l'organisation de l'Église, en conçoit toute l'importance et veut employer ce grand levier en faveur de sa réforme. Mais on trouvera, je le crains, bien peu d'élémens de succès dans la forme de cette tentative; l'indifférence et le doute sont les deux grands signes de notre temps, et, en présence de pareils adversaires, on ne peut

songer à réveiller le fanatisme par la superstition. D'ailleurs, quel besoin aurions-nous d'une nouvelle révélation divine pour nous apporter un ordre d'idées et de choses dont la meilleure partie se trouve déjà chez les protestans ? Comment justifier des miracles qui n'auraient d'autre but que de misérables subtilités théologiques, telles, par exemple, que de nous apprendre que Jésus est bien le fils de Joseph, mais qu'au moment de sa naissance l'âme d'un ange se glissa dans son corps ? En vérité, de tels résultats sont bien mesquins pour des moyens semblables, et ce n'est pas la peine de déranger les anges de leurs demeures célestes, de rappeler sur la terre St. Jean-Baptiste, d'accumuler merveille sur merveille, miracle sur miracle.

D'ailleurs, en thèse générale, et en admettant même que certaines circonstances paraissent tout-à-fait incompréhensibles pour nous, tout-à-fait en dehors de la sphère ordinaire de notre intelligence, on ne doit jamais oublier que l'écueil principal de la religion catholique a justement été cet emploi continuel du merveilleux, ce mélange intime de la superstition avec la piété. En effet, lorsque la raison s'est réveillée, lorsqu'elle a voulu secouer ses chaînes, la vérité était si bien confondue avec le mensonge, qu'elle a tout rejeté à la fois, elle a fait table rase et s'est trouvée sans boussole au milieu de l'Océan du doute. La nouvelle doctrine conduirait bien plus vite encore à ce même résultat, si elle pouvait réussir, ce qui est fort douteux, à substituer ses supersittions à celles du catholicisme.

ESSAI D'UNE PHILOSOPHIE SANS SYSTÈME, ou d'inductions philosophiques d'après des faits généraux et non contestés; par M. *Rogniat aîné.* — Paris, chez Hachette, 1839. 2 vol. in-8, 15 fr.

Par philosophie sans système M. Rogniat entend une philosophie qui n'est pas basée sur des principes absolus, sur une théorie abstraite, mais repose uniquement sur des faits et se développe graduellement en suivant l'observation des actes de l'intelligence humaine et de leurs résultats. Il ne cherche à expliquer la nature de l'homme que d'après les manifestations produites en lui par ses relations avec le monde extérieur. C'est une sorte d'empirisme philosophique qui, quoi qu'en dise l'auteur, constitue bien également un système; seulement il n'en pose pas d'avance les limites, n'en coordonne pas toutes les parties et s'en remet entièrement à l'expérience qui seule est chargée des développemens ultérieurs. Sans doute, cette manière de procéder est moins absolue et paraît d'abord moins

sujette à l'erreur que celle qui débute par formuler un système complet auquel ensuite elle fait, bon gré mal gré, plier tous les faits. L'observation et l'expérience sont les premiers maîtres de l'homme en toutes choses; sans elles, il ne peut rien, et toute théorie qui ne supporte pas l'épreuve de leur creuset doit être rangée parmi les rêves de l'imagination. En effet, l'homme ne sait rien que par l'expérience, et sans l'observation l'expérience est perdue pour lui. Mais ce n'est pas sans quelque danger, je crois, qu'on applique à la philosophie un semblable procédé, qui déjà, dans les sciences naturelles, tend parfois à rétrécir les vues et à retarder le progrès lorsqu'on en fait abus. Dans tout ce qui touche à l'intelligence humaine, si l'expérience est l'unique moyen que nous ayons de connaître ses facultés, leur nature et leur étendue, il faut avouer qu'elle ne nous apprend à peu près rien sur son essence et sur son origine. On ne peut pas, sans sortir du domaine des faits, remonter au principe créateur, et si quelques données semblent pouvoir fournir des inductions pour arriver à la connaissance d'un Dieu, de l'éternité, de l'immortalité, il ne faut pas prétendre s'appuyer uniquement sur elles, car c'est donner beau jeu à ses adversaires, qui, envisageant ces mêmes données sous un autre point de vue, combattront aisément les argumens qu'on leur présente.

En disant cela, nous ne prétendons point rejeter tout-à-fait la méthode de M. Rogniat, qui a, d'un autre côté, des avantages nombreux et incontestables. Simplement nous avons voulu prouver qu'elle présentait quelques-uns des inconvéniens reprochés à tous les systèmes du monde, et que l'appliquer d'une manière exclusive et trop absolue serait s'exposer à rabaisser la philosophie et à limiter singulièrement l'étendue de sa sphère.

Du reste, M. Rogniat se laisse volontiers entraîner par son sujet hors de la route qu'il semble d'abord s'assigner, et c'est en cela qu'il peut vraiment dire que sa philosophie est sans système. Son esprit large et indépendant répugne à s'imposer des lois, à se renfermer dans une carrière déterminée d'avance, et il ne craint pas de s'écarter de la ligne des faits dont il a jalonné sa route. L'exposé qu'il fait des procédés de l'intelligence et les conséquences morales qu'il en tire sont d'un grand intérêt. Si, en puisant dans les faits les élémens de la philosophie, M. Rogniat réussit à populariser les excellentes idées et les bons principes dont il est inspiré, nous le féliciterons volontiers de sa tentative, car on ne saurait être animé de meilleures intentions. Le passage suivant, qui résume sa théorie, la fera mieux connaître que l'analyse que nous en pourrions faire.

« La pensée dominante de cet Essai fut, on ose le dire, de

» faire partout, dans les matières dont il traite, la part de la » vérité ; surtout de la vérité morale et religieuse : non point » avec des développemens et des applications qui n'entraient » nullement dans notre plan ; mais seulement à son origine, » et quant à ses principes primordiaux, pris aussi haut qu'il » est possible à l'homme de remonter. Pour cela, nous avons » premièrement consulté les faits par lesquels se révèle notre » nature, qui, à son tour, révèle ce que nous pouvons savoir » de la nature immatérielle et de la nature divine elle-même ; » en second lieu, nous avons recherché, dans les faits de notre » condition présente, comment ils s'associent aux précédens et » les modifient. En puisant nos principes dans ce double or- » dre de faits, nous avons pensé que, s'ils sont bien reconnus » et bien établis, ils doivent former par leur ensemble une » philosophie générale, nécessaire à toute philosophie spé- » ciale qui se proposerait de les suivre dans quelques-unes de » leurs conséquences.

» Une philosophie générale doit être telle, qu'elle puisse » être proposée aux hommes de tous les pays et de tous les » temps : nous n'avons jamais perdu de vue cette règle.

» La vraie philosophie suppose ou introduit dans la vie hu- » maine un sérieux qui lui manque trop souvent. Sans cette » condition, de prendre la morale et la religion au sérieux, » au centre et sans préjudice des affaires, des habitudes, des » goûts même de chacun, des distractions et des jouissances » que Dieu ne met pas à leur portée afin qu'ils s'en privent » quand le devoir n'en souffre point : sans cette condition, di- » sons-nous, de considérer la vie comme chose sérieuse, les » études philosophiques ne seraient qu'une déception des au- » tres et de soi-même, une frivole, fatigante et vaine parade, » un vain et perpétuel contre-sens.

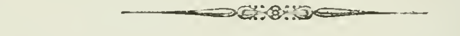
» La vraie philosophie, en ce qui touche à la conscience » morale, se résume en trois mots : Religion, Justice, Bonté. » Toutes trois prennent leur source dans le cœur et trouvent » leurs motifs dans l'esprit de l'homme, mais sont sujettes à » subir les conséquences de la faiblesse de sa raison, et les » contrariétés des sentimens et des desseins purement per- » sonnels.

» Les sentimens, les desseins personnels ont leur justice » aussi ; ce qui caractérise l'homme de bien, c'est de les ren- » fermer, de les assujettir, de les contenir dans les bornes qui » leur sont prescrites.

» La religion rend à Dieu, non pas certes tout ce qui ut » lui être dû, mais ce que l'homme de cœur et de conscience, » selon la position où Dieu l'a placé, sait lui être dû.

» La justice détermine entre les hommes ce qui appartient » à chacun d'eux.

» La bonté étend aux droits des autres hommes l'intérêt
» que l'amour de soi-même attache aux droits personnels.
» La religion sanctionne la justice, nourrit, élève et anime
» la bonté.
» La religion et la bonté complètent, améliorent, soutiennent la loi de justice, tantôt en suppléant à son silence, tantôt en la protégeant contre la partialité des raisons individuelles, tantôt enfin en réglant, tempérant, modérant l'exercice du droit lui-même, et quelquefois aussi en sachant généreusement l'évincer. »



LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE.

RAPPORT à M. le comte de Montalivet, ministre de l'Intérieur, sur les prisons de l'Angleterre, de l'Écosse, de la Hollande, de la Belgique et de la Suisse; par M. *L. Moreau Christophe.* — Paris, 1839. In-4, 13 fr.

M. Moreau Christophe est un adversaire déclaré du système pénitentiaire tel qu'il est adopté en Suisse et plus spécialement à Genève, c'est-à-dire avec le travail en commun, mais silencieux, et l'isolement cellulaire pour la nuit seulement. Dès ses premiers ouvrages sur ce sujet il n'a pas caché son antipathie, et s'est même écrié dans l'un deux, avec une colère tout-à-fait plaisante, qu'il ne comprenait pas qu'on allât demander un système aux Suisses ou aux Anglais, qu'il fallait être français avant tout. On ne conçoit pas trop alors pourquoi c'est justement lui que le Ministre français a chargé de visiter le pénitencier de Genève. Envoyer ainsi un homme prévenu d'avance et bien décidé à tout voir au travers de ses petites lunettes, n'était certes pas le meilleur moyen de connaître la vérité. Mais enfin, il aura pu croire que M. Moreau Christophe ne résisterait pas à l'évidence et apporterait dans sa mission toute l'impartialité et la gravité qu'exige un pareil examen. M. Moreau Christophe a donc été désigné, il s'est rendu à Genève, a visité deux ou trois fois assez légèrement la prison, a interrogé des détenus qui lui ont tous exprimé combien le régime du silence était efficace, puis, revenu à Paris, il a rédigé son rapport dans lequel il conclut en déclarant le système de Genève tout-à-fait impuissant et mauvais. C'est raisonner en maître, j'espère, et l'on sera curieux sans doute de lire ce prodigieux rapport.

M. Moreau Christophe débute par apprendre au Ministre

que Genève est le 22e canton suisse, qu'il a été jadis un département français aussi nul et aussi oublié que tant d'autres, qu'enfin, rendue à la liberté, la petite république fait presque autant de bruit dans le monde qu'un vaste empire. Puis un peu plus bas il ajoute que, vu des hauteurs de la France, Genève n'est qu'un point imperceptible dans un imperceptible espace; que les Genevois sont grands, mais que leurs institutions sont petites et qu'ils ont l'absurde prétention de vouloir les faire aller à la taille des Français qui furent toujours habitués à avoir au contraire des institutions trop larges. Le préambule est amusant, n'est-ce-pas, et le Ministre a dû être bien flatté de cette petite leçon de géographie et d'histoire. Il faut que le point imperceptible ait acquis un éclat singulièrement vif depuis qu'il n'est plus département français, pour qu'au sein même de la grande capitale on s'inquiète de ce qui s'y fait, pour qu'on juge nécessaire d'envoyer un fonctionnaire public tout exprès afin d'étudier l'une de ses institutions. Mais c'est une faiblesse dont M. Moreau Christophe saura bien corriger ses compatriotes s'ils veulent seulement l'écouter. En effet, selon lui, cette Genève qui s'impose à toute l'Europe comme un modèle à suivre, est en arrière de la plupart des états et à peine au niveau des moins avancés. Voyez un peu ces impertinents atomes, habitant un espace imperceptible, qui s'imaginent avoir quelque chose à apprendre à la grande nation! M. Moreau Christophe les fera rentrer dans le néant, car, avec ses yeux de lynx, il a vu, à travers les murs sans doute, dans une de leurs prisons, qu'il n'a pas visitée, des hommes et des femmes vivant pêle-mêle, des filles publiques cohabitant avec des soldats, etc., etc., « une sentine de vice, une école » d'infamies, la pourvoyeuse du pénitencier. » O éloquence!

Il est vrai que le livre de M. Gosse, dans lequel il prétend avoir puisé ces renseignemens, ne s'exprime point ainsi. Il adresse simplement quelques reproches sévères à l'administration, sur ce qu'elle tarde tant à reconstruire cette prison trop petite pour sa destination, et qui renferme dans le même bâtiment, quoique tout-à-fait séparés, les détenus des deux sexes. Il regrette que le système cellulaire ne soit pas encore venu diminuer les vices de l'ancienne routine. Mais l'ouvrage de M. Gosse est peu répandu en France, et l'on croira M. Moreau Christophe sur parole.

Après cette charmante introduction, il aborde le sujet de son voyage et fait la description de la prison pénitentiaire. « Rien » de plus simple que son architecture, » dit-il, « rien de plus » blanc que ses pierres; rien de plus propre que ses cours, ses » cellulles, ses corridors, ses privés; rien de plus riant que sa » vue sur le lac; rien de plus coquet que les allées de sable et » les touffes d'arbres qui l'entourent; rien, en un mot, de plus

» mignon que ce joli petit édifice, où Genève envoie ses for-
» çats faire pénitence. »

Voilà du style descriptif tel que M. J. Janin n'eût pas mieux dit. Cependant que peut en conclure le Ministre, sinon que le pénitencier de Genève est une maison de plaisance dans laquelle les détenus jouissent de toutes les aisances de la vie? Or, si vous enfermez un libéré des prisons centrales ou des bagnes de France dans ce joli petit édifice si mignon, mais d'où ne s'est jamais échappé un seul détenu, vous verrez s'il ne regrette pas bientôt son bagne, dans lequel en quelque sorte, dès son entrée, il avait pu fixer le jour de son évasion. Je vous assure qu'il ne fera pas chorus avec M. Moreau Christophe, car celui-ci en parlant des touffes d'arbres et de la vue du lac, a oublié d'ajouter que tout cela entoure l'extérieur de la prison, mais ne peut être aperçu de son intérieur où rien ne vient jamais distraire le prisonnier des réflexions salutaires que lui impose l'obligation du silence. Il a oublié que la privation de la liberté était déjà une immense peine et que le régime moral auquel le criminel est forcé de se soumettre avait d'abord pour lui des rigueurs plus redoutables que les privations matérielles. M. Moreau Christophe envisage la question sous un point de vue bien étroit et peu élevé pour avoir osé ajouter après l'éloge de la propreté, de l'ordre qui règne dans la prison : « Si,
» avec tout cela, les détenus perdent la raison ou la santé,
» comme le prétend le docteur Coindet, c'est qu'il faut ad-
» mettre comme constant que l'excès de bien-être rend fou
» ou malade. Je ne vois pas d'autres conséquences à en ti-
» rer. »

En vérité est-ce bien dans un rapport au Ministre que nous lisons de semblables paroles? N'est-ce pas plutôt un feuilleton de journal destiné à amuser quelques instans un public léger et rieur?

M. Moreau Christophe, pour bien juger les effets du silence et s'assurer si réellement on réussit à obtenir son observation stricte, aurait dû étudier le pénitencier pendant une ou deux semaines, et j'ai ouï dire que le directeur M. Aubanel lui avait offert toutes les facilités désirables pour accomplir dignement une pareille tâche. Mais il n'a pas cru devoir se donner tant de peine, et avec cette facilité de conception et cette observation superficielle qui sont propres au caractère français, il s'est borné à quelques courtes visites pendant lesquelles il a interrogé trois ou quatre détenus. Leurs réponses plus ou moins contradictoires lui suffisent pour prononcer un jugement sur le système de Genève, et quoique leur opinion semble en général favorable à l'efficacité du silence, M. Moreau Christophe préfère s'en rapporter au plus mauvais d'entre eux et déclare de nouveau que le travail en commun est incompatible avec le

silence absolu. C'est avoir, il faut l'avouer, une bien grande confiance dans le témoignage d'hommes intéressés dans la question, qu'il n'a vus que quelques instans, et qui ont pu lui dire ce qu'ils ont voulu. Du reste il y a d'un bout à l'autre de ce rapport des contradictions frappantes. On voit que l'auteur n'a pu s'empêcher de reconnaître ce qu'il y a de bien dans le pénitencier genevois, mais que l'esprit systématique l'emporte, et qu'en posant ses conclusions il laisse de côté le fait pour suivre la théorie qu'il regarde comme la meilleure. Les beaux résultats obtenus à Genève ne sont dus suivant lui qu'au mérite personnel des administrateurs, et ne doivent rien prouver en faveur du système, qui, appliqué par d'autres, ne tarderait pas à enfanter mille abus et laisserait voir à nu ses imperfections et ses vices. Sans doute on ne peut nier que la probité, le zèle et l'intelligence des agens ne contribuent fortement à la bonne exécution des règles et des lois. Mais M. Moreau dit lui-même que le directeur de la prison n'a aucun pouvoir arbitraire, qu'il n'est en quelque sorte qu'un surveillant qui fait exécuter la loi et ne peut se permettre aucun acte en dehors de la règle sans en référer au conseil supérieur. Il faut donc bien rapporter à cette loi, à cette règle les résultats du système, qui de l'aveu même de ses adversaires sont tout-à-fait remarquables. Quant à l'objection fondée sur la petitesse du pays, sur le petit nombre des détenus, elle tombe d'elle-même devant la division qui sera dans tout pénitencier, quelle que soit son étendue, la première condition d'ordre et de durée. Que M. Moreau Christophe ait trouvé matière à plaisanter dans la complication des rouages administratifs d'une république qui a pour principe d'intéresser le plus de monde possible à la marche des affaires publiques, cela peut paraître fort gentil aux hommes qui ne considèrent la question pénitentiaire que comme un échelon pour arrriver à quelque place. Mais en vérité un pareil langage est-il celui qui convient dans un sujet si grave, quand on s'adresse à un ministre d'état? Nous ne le pensons pas, et ce qu'il y a de sûr, c'est que dans Genève, dans ce point imperceptible perdu dans un espace imperceptible, il ne serait certainement pas toléré! D'ailleurs que signifient ces sarcasmes? Quand on veut manier l'arme de la plaisanterie, il faut être bien sûr d'avoir les rieurs de son côté; or ce n'est pas le cas de M. Moreau Christophe, car il est des faits dont l'évidence défie toute espèce d'attaque, et il aura beau mettre au service de sa cause l'esprit le plus piquant, il n'en sera pas moins vrai que depuis vingt ans Genève possède un pénitencier, tandis que la France a encore ses bagnes, quoique bien des centaines de mille francs aient grevé ses budgets pour l'étude du système.

Nous ne savons si la partie du rapport qui concerne l'An-

gleterre, la Hollande et la Belgique est traitée avec le même soin, car nous n'avons voulu nous occuper que de ce qui nous était connu. Mais il nous a paru nécessaire de stygmatiser la légèreté avec laquelle on étudie une des questions les plus importantes de notre époque. Cette tendance peut servir à expliquer pourquoi la France avec toutes ses ressources matérielles, avec toutes ses capacités intellectuelles, se montre depuis quelques années si impuissante à opérer un véritable progrès dans l'état imparfait de sa civilisation. On parle, on écrit, et l'on se fait payer le plus qu'on peut, mais les hommes seuls font leur chemin et les idées restent en arrière, les institutions ne s'améliorent point, parce que nul ne s'y intéresse véritablement. Ce ne sont pas des rapports comme celui de M. Moreau Christophe qui changeront cet état de choses, il faudrait à la France des hommes tels que les Aubanel, Picot, Grellet-Wammy et tant d'autres qui se dévouent au bien général avec un zèle infatigable; et certes le gouvernement français serait mieux instruit de la vérité si, au lieu de payer les frais inutiles d'une mission mal remplie, il demandait des rapports à ces hommes pratiques dont la vie se passe à étudier le système pénitentiaire dans son action sur les détenus, et à méditer les améliorations dont il est susceptible.

SCIENCES ET ARTS.

NOUVEAU MANUEL DE GÉOGRAPHIE PHYSIQUE, ou introduction à l'étude de la géologie; par M. *J.-J.-N. Huot*. — Paris, 1839. In-18, fig., 3 fr.

Ce petit volume renferme toutes les notions de cosmographie, de météorologie et d'histoire naturelle qui peuvent servir à faciliter l'étude des phénomènes géologiques, et dont l'ensemble forme la science appelée géographie physique, soit la description de tout ce qui se rapporte à l'écorce extérieure du globe. M. Huot, déjà connu par ses travaux dans l'*Encyclopédie méthodique* et par son cours de *Géologie* publié dans les *Suites* à Buffon, a su résumer avec talent les nombreuses connaissances de toutes sortes qu'embrasse la géographie physique. Son manuel offre un intérêt fort remarquable, et il est dans toutes ses parties au niveau de l'état actuel des sciences physiques. C'est une introduction nécessaire à la géologie et en même temps un recueil de notions usuelles que l'on consultera souvent avec plaisir.

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

Revue Critique

DES LIVRES NOUVEAUX.

Septembre 1839.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

ROLAND FURIEUX, nouvelle traduction, avec la Vie de l'Arioste et des notes; par M. *A. Mazuy*. — Paris, chez Knab, rue des Grands-Augustins, 20. 1839. 3 vol. in-8, fig., 27 fr.

Belle édition, exécutée avec soin et ornée d'un grand nombre de gravures sur bois dont la plupart sont fort remarquables. Peu d'ouvrages offrent autant de ressources que le *Roland furieux* à ce qu'on appelle aujourd'hui l'illustration des livres. Les épisodes variés, les scènes dramatiques et les gracieuses descriptions y abondent tellement que l'artiste n'a que l'embarras du choix et doit seulement être obligé de se restreindre pour ne pas placer des figures à chaque page. De tous les poèmes qui existent, c'est bien certainement le plus amusant, et l'on ne se lasse pas d'admirer le talent avec lequel l'auteur sait vous tenir toujours en haleine d'un bout à l'autre de cette longue épopée, piquer sans cesse la curiosité et soutenir l'intérêt au milieu de l'espèce de chaos qu'il se plaît à embrouiller toujours plus, augmentant sans cesse le nombre des fils qu'il fait mouvoir pour tisser cette merveilleuse trame. Quand on ajoute à cela le charme d'une poésie vive et légère, et toutes les ressources d'une langue pleine d'harmonie, on comprend que l'Arioste, malgré son apparence badine et ses formes enjouées, ait pris place au premier rang parmi ces grands génies dont les chefs-d'œuvre font les délices de tous les âges et de tous les pays. C'est peut-être le meilleur argument qu'on puisse opposer à ces règles étroites dans lesquelles on prétend enlacer la verve du poète et contenir l'essor de son imagination. Il serait difficile de faire rentrer le *Roland furieux* dans aucune des diverses sortes de poèmes dont la poétique expose

les lois. On est obligé cependant de l'admettre comme une œuvre originale, inimitable, et qui, justement parce qu'elle s'écarte tout-à-fait des sentiers battus, prouve que le génie sait tracer lui-même sa route et peut faire des découvertes inattendues là où d'autres ne voient que ronces et rocailles. Le Dante et Arioste ont cela de commun qu'ils ne relèvent que d'eux-mêmes. Sans doute l'érudition studieuse retrouve les sources où ils ont puisé, dans des ouvrages obscurs antérieurs à eux; mais de ces prétendus prédécesseurs que serait-il donc resté si ces deux grands poètes n'étaient venus imprimer sur quelques-unes de leurs inventions le sceau indélébile de leur puissante originalité?

Arioste sait admirablement combiner le merveilleux du paganisme avec les idées chrétiennes, la valeur héroïque des chevaliers avec les plus gracieuses conceptions de l'amour, la férocité des mœurs barbares du moyen-âge avec la galanterie la plus raffinée. C'est un tableau plein de vie et d'action, qui enchante, séduit, transporte au milieu du royaume des illusions et donne l'attrait aussi bien que l'intérêt de la vérité à toutes les fantaisies du poète.

Avec quelle souplesse l'auteur manie toutes les cordes de sa lyre; en tirant tour à tour des notes graves et terribles, pour peindre la fureur de Roland et les exploits de quelques autres paladins, ou des sons de la plus suave harmonie, lorsqu'il veut peindre le tendre amour d'Angélique et de Médor. Quelle merveilleuse fécondité d'imagination dans les innombrables incidens de ce récit! La même pensée s'y montre revêtue de maintes formes diverses, et l'Arioste se fait ainsi pardonner jusqu'aux flatteuses louanges adressées le long de ses chants à des personnages que l'histoire nous peint sous les traits les plus noirs. Il y a tant d'esprit, tant de grâce et de finesse dans la moindre de ses strophes qu'on oublie volontiers cette faiblesse alors commune à la plupart des poètes.

La traduction d'un pareil chef-d'œuvre offre des difficultés très-grandes. Il est presque impossible de faire passer d'une langue dans l'autre ces beautés poétiques dont l'harmonie repose sur les inflexions sonores d'un langage à la fois gracieux et énergique. C'est en vain, nous pensons, que le vers français chercherait à suivre la phrase si richement cadencée de l'Arioste; sa froide monotonie détruirait bientôt tout le charme de cette poésie si brillante. Les étroites exigences de la prosodie française forment un obstacle invincible au génie particulier de toute langue étrangère. Aussi les essais tentés jusqu'ici pour traduire en vers le *Roland furieux* n'ont produit que de bien médiocres résultats, et quelque imparfaites que fussent encore les traductions en prose, elles étaient très-pré-

férables, et ce sont les seules qui aient été lues du public français. Le nouveau travail que publie M. Mazuy est supérieur, soit pour la fidélité, soit pour le style, à la plupart de ses devanciers. En bien des passages sans doute la critique pourra trouver encore matière à s'exercer. Mais en jugeant un travail de ce genre il ne faut pas oublier les difficultés nombreuses qu'il présente. La périphrase est l'écueil contre lequel viennent échouer plus ou moins tous les traducteurs. Elle embarrasse la marche du style, nuit à son énergie, à sa concision, à sa légèreté, et, dans un poème comme le *Roland furieux*, surtout, elle ne peut avoir que de graves inconvéniens. C'était sans doute pour s'y soustraire que le comte de Tressan avait jugé à propos d'imiter plutôt que de traduire, se donnant ainsi une liberté bien plus grande et substituant parfois ses propres inspirations à celles du poète italien, lorsque le texte original lui paraissait offrir des difficultés insurmontables. Mais cette manière de procéder a de graves inconvéniens, dont le principal est de ne point reproduire sous sa véritable face l'œuvre que l'on prétend traduire, et lors même qu'on apporte dans ce travail tout l'esprit du comte de Tressan, l'auteur original n'en est pas moins défiguré, déguisé sous des vêtemens qui ne sont pas faits pour sa taille. M. Mazuy a donc eu raison de ne point suivre la même route et de chercher plutôt à rendre fidèlement les formes et la couleur du texte, autant du moins que le lui permettait le génie différent des deux langues. Il s'est astreint à traduire et on lui saura gré de ses efforts. Peut-être a-t-il encore été trop peu hardi, trop gêné par la crainte de laisser des formes étrangères se glisser dans son style. Pour bien rendre les beautés du poète italien, il aurait mieux valu polir moins sa phrase ; et cependant la pureté du style était la première condition pour la traduction d'un pareil ouvrage. Il faut l'avouer, la perfection est ici, plus que partout ailleurs, impossible ; quelque talent que l'on ait, comment espérer pouvoir jamais atteindre en prose française, la grâce et le charme tout poétique de ces délicieuses strophes italiennes qui résonnent à l'oreille ainsi qu'une douce et harmonieuse musique? Heureusement Arioste, à côté de ses talens et de son génie de poète, a su jeter dans le *Roland furieux* tout l'intérêt d'un roman, et les aventures de Roger et de la belle Bradamante, les hauts faits de Roland, les merveilleuses expéditions d'Astolphe plaisent encore et attachent vivement, lors même qu'ils sont dépouillés du prestige de la langue poétique. La traduction de M. Mazuy trouvera donc de nombreux lecteurs, et fournira à plus d'un l'occasion de renouveler connaissance avec tous ces aimables héros que l'on aime tant à suivre dans

leur vie aventureuse. Les gravures dont elle est ornée augmentent encore le plaisir de cette lecture en donnant en quelque sorte un corps et une figure aux personnages et aux grands faits d'armes qui sont décrits dans le poème.

LES NOCES DE THÉTIS ET DE PÉLÉE, poème de Catulle, traduit en vers français, suivi de poésies diverses; par *Henri Dottin*. — Paris, 1839. In-12. = **OCÉANIDES ET FANTAISIES**; par *Amédée Pommier*. Paris, 1839. In-8.

Si notre siècle n'est pas poétique, au moins n'est-ce pas faute de poètes ou de rimeurs. Jamais peut-être il ne se publia tant de volumes de poésies de toutes les façons. En retrouvant cette multitude de productions en vers, la postérité ne comprendra rien aux lamentations qu'elles renferment toutes plus ou moins contre le prosaïsme, le positivisme, l'indifférentisme de l'époque. Ce chorus de plaintes et cette persévérance de rimes lui offriront un inexplicable contraste, un problème capable de dérouter ses plus habiles aristarques. Et en effet, c'est un bizarre spectacle; le nombre des publications de ce genre semble augmenter en raison inverse de celui des lecteurs. Moins on lit de vers, plus on en fait. Il est vrai que plus on en fait moins on en lit, car dans cette sorte de marchandise, la quantité s'oppose à la qualité. Mais alors n'est-il pas bien extraordinaire qu'on s'obstine ainsi à multiplier un produit dont personne ne se soucie? Le sort commun de la plupart de ces volumes de poésies est de séjourner quelques mois dans les magasins du libraire, de jaunir sur ses rayons, puis bientôt de passer directement chez l'épicier, sans traverser les régions intermédiaires du catalogue au rabais, tant ils ont peu d'amateurs dans le public. Cependant les rimeurs ne se lassent point, et les moindres vers d'écolier, les plus minces stances d'album sont aujourd'hui jugées dignes de l'impression.

Parmi tous ces petits poètes qui obstruent maintenant les avenues du Parnasse, il en est quelques-uns dont il serait injuste de méconnaître le talent et dont les efforts méritent d'être encouragés. Non qu'ils aient encore rien fait de bien remarquable, mais leurs œuvres portent l'empreinte d'une marche ascendante, et au lieu de se proclamer dès leur début des génies, sans daigner écouter la critique, on voit qu'ils cherchent à profiter de ses avis et à se perfectionner par un travail assidu.

La traduction du poème de Catulle par M. Dottin est écrite

avec verve et facilité. Ses vers coulent, harmonieux et limpides; ils ne manquent point de grâce et sont d'une poésie à la fois douce et majestueuse.

Les Dieux se sont assis, et les tables rangées
D'un festin somptueux sont à l'instant chargées;
Tandis que les trois sœurs, de gestes cadencés
Accompagnent les chants qu'elles ont commencés.
Une robe, où le chêne étale sa verdure,
Dont la pourpre de Tyr a fourni la bordure,
Déroule sa blancheur sur leurs membres tremblans,
Et de rouges bandeaux ceignent leurs cheveux blancs.
De leurs travaux sans fin leur main n'est jamais lasse:
La droite a la quenouille où la laine s'enlace;
La gauche entre deux doigts en tire un fil nouveau,
Et le pouce incliné fait tourner le fuseau.
Leur dent unit la trame; à leur lèvre séchée,
D'une bourre inutile aux tissus arrachée
S'attache les duvets. Des corbeilles de joncs
Renferment, à leurs pieds, d'éclatantes toisons.
Tout en roulant leur fil, dans un chant prophétique,
Les Parques des époux dévoilent les destins,
Et l'on n'osera pas, dans les siècles lointains,
Démentir les accens de leur voix véridique.

Mais la traduction n'est pas exacte, et il me semble que les écarts de M. Dottin ne sont point heureux. En filant on ne fait pas une trame, on fait du fil, et le poète latin a dit avec raison :

Atque ita decerpens æquabat semper opus dens,
Laneaque aridulis hærebant morsa labellis,
Quæ prius in leni fuerant exstantia filo.

Il n'est question dans ces trois vers ni de trame, ni de tissu, et le traducteur a mal-à-propos introduit ces mots qui ne rentrent point dans l'ouvrage de la fileuse.

De semblables inexactitudes ne s'excusent pas, même par les exigences de la rime, et elles annoncent peu de fidélité dans l'interprétation du texte original.

A la suite de ce poème se trouvent de petites pièces fugitives qui ne sont pas sans mérite, quoiqu'on y rencontre bien çà et là quelques négligences.

— M. Amédée Pommier montre une verve plus forte, plus vigoureuse. Il manie facilement le vers, trop facilement peut-être, car il en fait abus, travaille peu sa poésie et semble ne se point soucier de l'harmonie. Il la sacrifie volontiers à

l'énergie de l'expression, et l'on rencontre dans ses stances plus d'un vers rocailleux, ainsi qu'une foule de mots bizarres, tels que le *flot rumoreux*, *fervide*, *exestuant*, *les rocs fluctisonnans*, *un coup-d'œil sublime à triple dose*, *le flot ourlé de blanc*, etc., etc.

Ces licences sont par trop fortes et la langue n'en souffre pas moins que l'harmonie. Si du moins l'originalité et l'abondance de la pensée rachetaient ces défauts. Mais M. Amédée Pommier a pris pour épigraphe : *Totus in arte;* et, fidèle à cette maxime, il ne considère la poésie que comme un art ingénieux qui consiste dans l'arrangement des mots, des phrases, comme une forme que l'on brode à plaisir sans s'inquiéter de ce qui se trouvera dessous. L'Océan, la gloire, les déceptions, voilà les principaux sujets de toutes les pièces de ce recueil. Ce sont encore de ces poésies *intimes* que nous avons déjà eu l'occasion de signaler comme l'une des causes de la décadence littéraire, et en particulier comme la véritable origine de cette indifférence que les poètes s'accordent tous à reprocher au public. M. Amédée Pommier aurait d'autant plus tort de persévérer dans cette voie stérile, que son talent employé à traiter des sujets d'un intérêt plus réel et plus général, ne saurait manquer d'obtenir un brillant succès. Les strophes suivantes, par lesquelles nous terminerons cet article, pourront en faire apprécier tout le mérite à nos lecteurs :

Après le grand guerrier brille le grand poète,
Épandant les trésors qu'il tire de sa tête,
L'écrivain inspiré qui vient comme un prophète
Verser sur les humains sa parole de feu.
Lui non plus n'obtient point une palme éphémère;
Sa tombe est un autel si sa vie est amère;
On l'honore à jamais, et l'immortel Homère
  Sur notre globe est presque un Dieu.

Les siècles successifs relisent la pensée
Par la main du talent sur le papier fixée,
Et dans un style juste avec art enchassée,
Comme un joyau de prix qu'on incruste dans l'or.
Les Latins et leur langue ont pu cesser de vivre :
Mais des pleurs de Didon le cœur toujours s'enivre;
Mais l'âme de Virgile a passé dans son livre
  Et semble y palpiter encor.

Noble sort que celui de l'homme de génie
Dont le verbe splendide et trempé d'harmonie,
Dont la parole fraîche et toujours rajeunie,
S'en va charmer au loin les générations,

De l'homme que le Ciel pour chanter daigne élire,
Qui sur le trépied d'or éprouve un saint délire,
Et dont la forte voix sonne comme une lyre
Aux divines vibrations!

LE TOMBEAU SUR LA MONTAGNE, et autres nouvelles, traduit de l'italien par *P.-F. Maulvault.* — Paris, 1839. In-8, fig. = **VALDEPEIRAS**; par *H. Arnaud* (Mme Ch. Reybaud). — Paris, 1839. 2 vol. in-8, 15 fr.

Les Nouvelles traduites de l'italien par M. Maulvault sont de plusiurs auteurs. Il les a extraites des divers recueils publiés par Bertoletti, Gozzi, Bandelli, etc. Ce sont des récits courts et simples dont le charme gît surtout dans le style et qui malheureusement perdent toujours plus ou moins à être interprétés dans une autre langue. On peut dire que l'Italie est le pays des nouvelles; c'est un genre dans lequel la littérature italienne a toujours compté de nombreux écrivains. Mais en général les plus remarquables se distinguent par la licence de l'esprit, et chez ceux qui n'ont pas recours à ce moyen un peu trivial d'exciter l'intérêt, la naïveté du langage est le mérite principal. Or, comme M. Maulvault a choisi parmi ces derniers seulement, il n'a pu éviter l'écueil contre lequel vient facilement échouer le génie de la langue française, lorsqu'on veut le forcer à quitter ses allures naturelles. Le bon goût du traducteur lui a tendu une embûche perfide; la plupart de ces petits contes manquent d'intérêt, et le style ne rachète point ce défaut capital. Le français ne se plie pas volontiers à toutes les gracieuses délicatesses de la langue italienne; non qu'il ne soit capable de rivaliser avec elle lorsqu'il est manié par une main habile; mais c'est un coursier rétif qui se regimbe lorsqu'il se sent conduit par un cavalier peu exercé, et en vérité M. Maulvault ne l'est guère. Il n'a pas non plus été fort heureux dans le choix de ces nouvelles dont quelques-unes ne méritaient ni les honneurs de la traduction, ni ceux de la gravure. L'une entre autres, soit qu'elle ait été traduite de l'anglais en italien, ou empruntée à cette dernière langue par la première, est déjà connue depuis long-temps et se trouve dans le volume des contes populaires de Mme Edgeworth.

— On trouvera plus d'attrait dans le *Valdepeiras* de Mme Ch. Reybaud. Parmi les nombreux romanciers que la France compte aujourd'hui, elle se distingue d'une manière fort remarquable par la pureté de son style, la fécondité de son imagination et le charme qu'elle sait répandre sur tous ses récits.

Le Valdepeiras est une délicieuse retraite située dans la Provence, au milieu de ces paysages riches et agrestes dont la nature se montre si prodigue dans le Midi. Une société de gens désœuvrés ou malades s'y trouve réunie, et pour abréger les longues heures de la soirée n'a d'autre récréation que la lecture. Mais les livres sont rares dans le pays, et l'on a bientôt épuisé toutes les ressources de ce genre. Alors l'idée vient à quelqu'un de substituer des récits aux lectures, et chacun apportant tour-à-tour le tribut de ses souvenirs ou de son imagination, il en résulte une suite de contes pleins d'intérêt, liés entre eux avec autant de simplicité que de naturel par ces réunions quotidiennes dont les personnages sont esquissés avec esprit et originalité. Le premier de ces contes est *Une Famille de parias*. C'est la famille d'un bourreau. Le sujet n'est pas neuf, mais qu'y a-t-il de nouveau sous le soleil? Le jeu de l'oie qui charme nos premiers ans est renouvelé des Grecs, et, dans la littérature, bien des choses ont leur origine plus ancienne encore que le jeu de l'oie. Mais qu'importe? dans ces petites compositions légères, le fond est sacrifié à la forme, et pourvu que celle-ci offre le charme de la nouveauté, c'est tout ce que l'on demande. Or, Mme Ch. Reybaud a su écrire une histoire touchante, pleine de détails heureux qui font aisément oublier qu'on a déjà lu maints récits sur le même sujet. Un autre conte de ce recueil, le *Fada* intéresse vivement et montre quelle ressource offre à l'écrivain l'usage modéré de ces moyens violens dont l'abus est le défaut général de nos romanciers modernes. C'est une histoire bien noire de vengeance atroce, à l'italienne, à l'espagnole ou pire encore; mais cependant il n'y a ni poignard, ni poison, et l'auteur, sans sortir de la sphère de notre société actuelle, sait fort bien produire des effets non moins remarquables et surtout beaucoup plus vrais.

LEÇONS D'ORTHOGRAPHE ET PREMIERS ÉLÉMENS DE LA GRAMMAIRE FRANÇAISE; par *L. Gentin*. — Genève, 1839. In-12, cart., 1 fr. = **COURS DE THÈMES FRANÇAIS**; par *le même :* Exercices gradués destinés à servir d'application aux leçons d'orthographe. — Genève, chez Carey. 1839. In-12 cart., 1 fr.

Ces deux petits ouvrages destinés à l'enseignement public, et rédigés par un homme qui a l'expérience de cet enseignement, sont remarquables par leur clarté et leur précision. Le défaut de la plupart des abrégés de grammaire est de ne pas se renfermer dans les limites de l'orthographe et de prétendre aborder les difficultés de la syntaxe qui ne sauraient être utile-

ment mises à la portée de jeunes élèves. M. Gentin a fort bien senti la distance qui doit séparer ces deux parties distinctes de l'étude. A l'âge où l'on commence à apprendre l'orthographe, on n'a pas encore besoin de connaître les lois qui régissent l'expression de la pensée ou la construction de la phrase; il faut d'abord bien savoir les règles orthographiques, et leur étude suffit à occuper les premiers efforts de l'intelligence. Confondre ensemble ces deux branches d'enseignement, vouloir les conduire de front, c'est risquer à la fois de négliger l'une et de ne donner qu'un aperçu très-superficiel de l'autre. On ne s'arrête alors pas assez sur les détails de l'orthographe, et les enfans croyant connaître les formes du langage dont ils n'ont que des notions fort imparfaites, éprouvent de la répugnance à revenir ensuite à l'étude de la grammaire proprement dite. Ce défaut, qui est en général celui de l'enseignement simultané, fait la meilleure critique de ce système qui renferme sans doute d'excellentes choses, mais qui a été beaucoup trop vanté, et qui, comme tous les systèmes, demande de continuelles modifications pour ne pas échouer entièrement dans la pratique.

La grammaire de M. Gentin est divisée en deux parties : la première consacrée aux définitions des différentes sortes de mots, à la conjugaison des verbes, aux accens et aux divers signes orthographiques ; la seconde renfermant toutes les difficultés de l'orthographe, telles que les exceptions, l'accord de l'adjectif, le sujet, le régime, les participes, etc. L'enseignement y est fort bien gradué, rien de ce qui est nécessaire n'a été omis; mais l'auteur a constamment évité de surcharger la mémoire des enfans d'explications inutiles, de développemens au-dessus de leur portée.

Le volume d'exercices en forme le complément; les thèmes sont également rangés dans un ordre méthodique semblable à celui des leçons d'orthographe. Choisis en général avec goût et discernement, ces exemples nous ont paru meilleurs que la plupart de ceux employés dans d'autres grammaires. Nous ne doutons pas que les résultats pratiques ne viennent bientôt assurer le succès de ce petit travail, qui témoigne de la sollicitude du régent pour les progrès de ses élèves et de ses efforts pour améliorer l'enseignement auquel il s'est voué.

GÉOGRAPHIE ANCIENNE HISTORIQUE ET COMPARÉE DES GAULES cisalpine et transalpine, suivie de l'analyse géographique des itinéraires anciens, et accompagnée d'un atlas de neuf cartes; par M. le baron *Walckenaer*, de l'Institut. — Paris, chez Dufart; Genève, chez Ab. Cherbuliez et Cie. 1839. 3 vol. in-8 et atlas in-4, 36 fr.

L'étude de la géographie ancienne est d'une haute importance, soit pour l'histoire, soit pour arriver à une connaissance bien exacte des diverses contrées et des vicissitudes qu'elles ont subies. Elle seule peut conduire à une intelligence parfaite des auteurs classiques et jeter une vive lumière sur une foule de points obscurs qui ont été le sujet de longues et vaines discussions entre les historiens. Mais cette étude présente d'immenses difficultés. La science géographique ne date guère que des découvertes modernes qui lui ont permis de s'asseoir sur des bases solides, en lui fournissant des notions exactes sur l'ensemble du globe terrestre, et de s'appuyer avec plus de certitude sur les calculs astronomiques dont des instrumens perfectionnés ont contribué puissamment à rectifier toutes les erreurs. Les anciens manquaient à cet égard de connaissances générales; leur géographie ne consistait qu'en travaux isolés, indépendans les uns des autres, qui ne pouvaient se rapporter à un système commun, et offraient une foule de contradictions, dès qu'on voulait chercher à en former un ensemble, à comparer entre eux leurs divers résultats. Ptolémée avait bien posé des principes dont l'observation rigoureuse aurait pu réunir en un corps scientifique tous les travaux des géographes. Ses recherches astronomiques lui avaient permis de déterminer les latitudes et les longitudes d'une foule de lieux, et il est bien certain qu'à une époque très-reculée, un méridien avait été mesuré avec tout le soin et toute l'exactitude que comportait alors l'état de la science. Mais malheureusement ces connaissances n'étaient pas généralement répandues, et les cartes partielles, ainsi que les itinéraires dressés par les auteurs anciens, ne peuvent être facilement ramenés à cette base commune, groupés avec harmonie autour de ce point lumineux qui seul pouvait éclairer alors cette branche de la science.

Cependant aujourd'hui, que les découvertes modernes ont apporté une lumière si vive, il n'est pas absolument impossible de débrouiller ce chaos. M. Walckenaer pense que le meilleur moyen d'y arriver serait le rétablissement de la carte antique, dans laquelle on assignerait à chaque lieu géographique mentionné par les auteurs ou signalé par les monumens de l'antiquité, sa position sur le globe. On aurait ainsi une espèce de concordance entre l'état ancien et l'état moderne du

globe ; on saurait le nom de toutes les villes qui occupent aujourd'hui le même emplacement où s'élevèrent aussi d'antiques cités. Ce serait un immense bienfait pour l'histoire, et une foule de textes anciens seraient ainsi expliqués bien mieux que par des volumes de commentaires et de discussions. Dirigeant ses travaux vers ce but, M. Walckenaer s'est constamment attaché à déterminer avec une exactitude scrupuleuse chaque point géographique des lieux qu'il entreprend de décrire, et à tracer les limites qui renfermaient les nombreuses peuplades par lesquelles il paraît que les Gaules étaient habitées. D'immenses recherches lui ont été nécessaires pour l'exécution de ce savant ouvrage. Il a comparé entre eux tous les écrits laissés par les géographes anciens, et s'est entouré également de toutes les lumières modernes qui ont pu lui offrir quelque renseignement pour assigner la place occupée par les villes antiques. Il a fait usage surtout des itinéraires anciens, et a su en tirer un parti fort avantageux, en montrant que ces précieux documens offraient la véritable source à laquelle il fallait puiser pour retrouver les notions géographiques des anciens, et les mettre en harmonie avec l'état actuel de la science. C'est par l'analyse géographique de ceux de ces itinéraires qui se rapportent aux Gaules cisalpine et transalpine, que M. Walckenaer a préludé au grand travail que nous annonçons ici, et qui remporta, il y a 28 ans, le prix proposé par l'Académie des inscriptions et belles-lettres. L'extrait qu'il en donne dans son troisième volume fera comprendre toute l'importance de ces espèces de feuilles de route, qu'à force de peines et de recherches il est parvenu à faire concorder avec les cartes modernes de ces mêmes contrées. Une pareille tâche était d'autant plus difficile, que malgré l'opinion contraire, émise si légèrement par plusieurs géographes, il est bien certain que les anciens avaient différentes espèces de mesures, portant souvent le même nom, quoique de valeurs diverses, tout comme il existe aujourd'hui plusieurs sortes de milles, de lieues, etc.

« L'analyse géographique de la seule Gaule transalpine, » dit M. Walckenaer, « nous fait découvrir l'emploi de cinq » mesures différentes dans cette région. Pour les côtes sep- » tentrionales, le stade olympique de 600, et le stade de 500. » Pour les côtes méridionales le stade de 500, et celui de » 666 2/3. Dans l'intérieur, pour les itinéraires et la table, » nous trouvons deux espèces de mesures, le mille romain de » 75 au degré, et la lieue gauloise, qui était de 1,500 pas ro- » mains, ou un mille et demi, ou de 50 au degré. Le double » de cette mesure est exactement la lieue des géographes » français modernes de 25 au degré. Nous sommes avertis » par la Table théodosienne et par d'autres textes anciens,

» que l'usage de cette lieue gauloise commençait à Lyon et
» trouvait son emploi dans la Celtique et dans la Belgique,
» tandis que dans la province Romaine et dans l'Aquitaine,
» on se servait du mille romain.

» Mais ici se révèle une cause de confusion de mesures
» qui a égaré d'Anville. Dans un grand nombre d'itinéraires,
» on trouve devant les noms dont ils se composent deux chif-
» fres distincts, un en lieues gauloises, un autre en milles
» romains. On ne peut douter qu'il n'en fût ainsi pour tous
» les itinéraires où les lieues gauloises étaient en usage; mais
» les copistes se sont lassés de donner ces deux nombres pour
» exprimer la même distance; ils ont supprimé un de ces
» chiffres, mais quelquefois ils ont accompagné celui qu'ils
» transcrivaient d'une indication erronée. Quelquefois, le
» chiffre indiqué comme étant des milles exprime réelle-
» ment des lieues, et celui qui est donné comme des lieues
» représente des milles. Par la même raison, une distance
» isolée en lieues gauloises se trouve quelquelois intercalée
» au milieu d'un itinéraire en milles romains, ou une distance
» en mille romains au milieu d'un itinéraire en lieues gauloi-
» ses. Enfin, tous les itinéraires de la Belgique et de la Celti-
» que ne sont pas toujours en lieues gauloises. Sur les bords
» du Rhin, le mille romain paraît avoir été plus particulière-
» ment employé. C'est pour n'avoir pas su discerner cela, que
» d'Anville s'est fortement trompé pour les itinéraires anciens
» de la Hollande, qui sont presque tous en milles romains. »

On conçoit aisément quelle érudition profonde et quelle faculté de travail il a fallu pour débrouiller un semblable chaos. Mais les résultats obtenus sont bien dignes d'un tel zèle et l'auteur y trouve une douce récompense de ses efforts. Il est à regretter seulement que leur publication ait été si long-temps retardée, et l'on doit espérer que le public s'empressera, en leur faisant l'accueil qu'ils méritent, d'encourager M. Walckenaer à livrer à l'impression les autres travaux importans dont il parle dans son introduction.

Les sept premières planches de l'atlas offrent des cartes de la Gaule, depuis l'époque avant l'arrivée des étrangers et des colonies Grecques en Italie, jusqu'à la sixième expédition des Gaulois environ 390 ans avant Jésus-Christ. La 8e est destinée à faire connaître les premières notions des Grecs de Marseille vers les sources du Rhône, et leurs établissemens sur les côtes de la Gaule. Enfin la 9e est une carte des itinéraires anciens dressée d'après l'analyse géographique de M. Walckenaer.

SOUVENIRS DE GENÈVE, complément des mémoires d'un prisonnier d'État; par *Alex. Andryane*. — Paris, 1839. 2 vol. in-8, 16 fr.

M. Andryane s'est, à ce qu'il semble, laissé quelque peu enorgueillir par le succès des mémoires qu'il a publiés sur sa captivité au Spielberg. On dirait qu'il se regarde aujourd'hui comme un personnage important dont les moindres écrits ont de la valeur, uniquement parce qu'ils renferment quelques détails sur sa vie, sur ses opinions, sur les événemens qui ont précédé et causé son arrestation. En effet, c'est là tout ce qu'on trouvera dans ses *Souvenirs de Genève*. Ces deux volumes, qu'il publie comme complément des *Mémoires d'un prisonnier d'État*, contiennent des lettres et quelques fragmens de journal rédigés par un jeune homme fort léger, mauvais observateur, et assez médiocre écrivain. C'est dans une pension d'étrangers, tenue par une étrangère, que M. Andryane a vu la société genevoise, et la plupart de ses informations lui ont été fournies par la maîtresse d'un café dans lequel il passait une bonne partie de son temps. Pour quiconque connaît un peu Genève, de semblables sources n'offrent pas de garanties bien certaines et n'inspirent point une grande confiance dans ses jugemens. La plupart de ses lettres, au lieu de donner le résultat des impressions produites sur lui par les institutions et les mœurs du pays, ne sont guère qu'un verbiage épistolaire dans lequel on reconnaît le jeune étourdi dont les études ont été fort incomplètes, et dont l'esprit n'a point l'habitude de réfléchir, de comparer, de méditer. Il émet bien çà et là quelques idées assez justes sur l'éducation des femmes genevoises, sur le goût de l'instruction si généralement répandu, etc., mais c'est toujours d'une manière fort générale et superficielle qui paraît n'être que le reflet de ce que d'autres avaient déjà écrit avant lui. Quand il se mêle d'observer par lui-même et d'énoncer quelque opinion qui lui soit propre, on reconnaît bientôt son inexpérience. Ainsi lorsqu'il veut peindre le protestantisme mourant et le catholicisme prêt à triompher dans Genève, il faut avouer qu'il a bien mal vu ce dont il parle, ou bien mal compris ce qu'il a vu. Il ne sait point non plus tracer un tableau fidèle, et qui certes eût offert beaucoup d'intérêt, de cette curieuse réunion de révolutionnaires émigrés, d'officiers du temps de l'Empire à la demi-solde, et de réfugiés italiens qui prêtait à Genève une physionomie tout-à-fait singulière, et offrait un vaste champ à l'observation. Les portraits qu'il donne de quelques hommes alors en relief ne sont même pas très-ressemblans. Il veut faire de la critique fine et spiri-

tuelle, mais il reste lourd, et ses plaisanteries ne sont pas toujours de bon goût.

Demeurant presque entièrement étranger à la société genevoise, il ne forma guère de relations que parmi les Italiens que les révolutions avortées de 1821 avaient forcés de fuir pour échapper à l'échafaud ou à la prison. Par là il fut mis en contact avec un de leurs amis les plus zélés, un vieux conspirateur qui, après avoir joué un rôle dans la révolution française vers la fin de laquelle il fut compromis avec Babeuf, s'était retiré à Genève où il vivait en donnant des leçons de musique et conspirait sans relâche pour rendre la liberté à l'Italie. Buonarotti, cet infatigable révolutionnaire que nul échec ne rebutait et qui après chaque tentative avortée disait seulement : Eh bien! recommençons; Buonarotti vit tout de suite quel parti l'on pouvait tirer du caractère d'Andryane, de ce cœur généreux et ne demandant qu'une occasion de se dévouer, de cet esprit inquiet qui recherchait le mouvement et ne trouvait point dans les études l'aliment nécessaire à son besoin d'activité. Il se concilia bientôt son affection et obtint toute sa confiance, car c'était un homme remarquable, fait pour captiver les jeunes gens, soit par l'ardeur de ses sentimens, soit par la supériorité de son intelligence. Les années ne lui avaient rien ôté du feu de la jeunesse, et malgré son âge avancé, c'était toujours la même audace dans ses projets, la même témérité dans l'exécution, la même confiance dans le succès. Andryane lui parut être l'homme qu'il fallait pour servir d'agent à sa nouvelle conspiration dont il avait tracé tous les plans, préparé tous les ressorts depuis Genève, tandis que l'Italie était encore plongée dans la stupeur par la triste issue d'une révolution manquée. Il le mit donc à l'œuvre, commençant par l'initier à ses vastes projets, et le faisant recevoir dans une société secrète dont il était le président. Avec la confiance naïve d'un jeune homme tout-à-fait inexpérimenté, Andryane embrassa chaudement les idées du vieux conspirateur, et vit dans la délivrance de l'Italie un moyen d'influer plus tard sur sa propre patrie, dans laquelle à cette époque la liberté semblait menacée par la restauration. Il se montra de jour en jour plus enthousiaste de la cause italienne, et, devant passer le Simplon pour un voyage d'agrément qu'il s'était depuis longtemps proposé de faire, il eut l'imprudence de se charger des nombreux papiers dont Buonarotti remplit sa malle. Ce bagage de proclamations, de statuts, de réglemens pour des sociétés secrètes, de plans très-détaillés pour des révolutions nouvelles, formait le plus dangereux dépôt dont pût s'embarrasser un voyageur. Le plus habile, le plus hardi contrebandier aurait hé-

sité peut-être à s'en charger pour plus d'un jour, mais un jeune homme étourdi et exalté ne doute de rien ; à peine quelques légers scrupules se présentèrent-ils un instant à l'esprit d'Andryane, encore ils ne furent que passagers, et la hauteur d'une semblable mission, qui avait à ses yeux pour but de régénérer un peuple et de lui rendre la liberté, lui fit oublier tous les périls auxquels il s'exposait. Il partit, arriva jusqu'à Milan, et l'on a pu voir dans ses *Mémoires* comment se termina, dès les premiers jours de son entrée en Italie, son rôle d'agent révolutionnaire. Mieux eût valu pour lui ne voir que les Genevois dans Genève, et profiter des ressources de tout genre que cette ville lui offrait pour se livrer sérieusement à l'étude.



RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

LA BIBLE, traduction nouvelle, avec l'hébreu en regard; par *S. Cahen*. Tome 10, *Yirmiahou* (Jérémie); tome 18, *Dibré Hayamime* (Chroniques. — Paris, 1839. In-8.

La traduction de M. Cahen marche vers son achèvement : encore quelques volumes, et cette belle entreprise sera terminée. Quelques critiques assez violentes ont d'abord accueilli ce travail d'un juif, qui n'avait pour lui que la connaissance pratique de la langue hébraïque et l'étude habituelle des livres sacrés de sa religion. Mais le zèle avec lequel il a poursuivi son œuvre, profitant de toutes les remarques qui lui étaient adressées, s'entourant de toutes les lumières qu'il a pu recueillir, et se faisant aider par des savans que l'importance de sa publication a vivement intéressés, ce zèle, disons-nous, a fini par vaincre les répugnances. On a reconnu que son interprétation de la Bible offrait le grand mérite de mieux faire connaître la physionomie réelle des divers livres de l'Ancien-Testament; on a trouvé une originalité vigoureuse dans cette traduction presque littérale des poètes hébreux, et les efforts de M. Cahen ont été couronnés par un succès croissant. D'honorables suffrages, des témoignages d'estime très-flatteurs sont venus le dédommager des attaques parfois injustes auxquelles il s'était vu exposé.

La livraison que nous annonçons ici renferme dans ses notes supplémentaires deux documens intéressans, savoir, des additions à la notice sur le calendrier Thalmudique qui accompa-

gnait le tome 3, et une table chronologique de l'Ancien-Testament rédigée d'après celle qui se trouve à la fin de la Bible allemande de M. Zunz. La deuxième partie du tome 9 contient la fin des Chroniques.

VIE ET SCIENCE; par *A. Cherbuliez*, professeur de droit public et d'économie politique à l'Académie de Genève. In-8.
(Extrait de la Bibliothèque universelle de Genève).

Vie et science, ou, en d'autres termes, positif et idéal, corps et âme, matière et esprit. Contraste éternel entre les deux principes qui se partagent le monde, antagonisme inévitable dont l'action trop souvent mal dirigée devient une cause incessante de désordre et de malaise parmi les hommes. La science, renfermée dans son cabinet loin du monde, se livre à ses abstractions sans trop se soucier de la pratique pour laquelle même elle n'a souvent que du dédain, tandis que la vie exerçant son activité dans la sphère de la réalité est portée à traiter de rêves toutes les théories dont elle ne voit pas l'application immédiate. De là une lutte funeste, car elle nuit à l'une et à l'autre; elle rend parfois l'existence pénible et amère pour l'homme qui se voue avec amour à la science, mais surtout elle entrave les améliorations et consacre l'aveugle routine. Un esprit de vertige semble à cet égard dominer les hommes; ce sont les membres qui se révoltent contre l'estomac. La comparaison paraîtra trop matérielle peut-être, mais n'est-ce pas dans le creuset scientifique de la théorie, que s'élaborent tous les principes qui servent à diriger, à organiser la vie sociale? Vie et science sont inséparables, on ne saurait le nier; la première est incessamment soumise à l'action de la seconde, et si l'une peut à la rigueur se passer de l'autre, c'est la science qui étant le produit du raisonnement existe en quelque sorte par elle-même indépendamment de toute application.

Cet isolement de la science est même nécessaire jusqu'à un certain point pour assurer l'accomplissement de ses travaux. Ce n'est pas au milieu des entraînemens et des distractions du monde que l'on peut poursuivre avec succès la recherche de la vérité. Le savant, le philosophe ont besoin de calme, de repos; il ne faut pas que la voix des passions ou le murmure des intérêts particuliers viennent troubler leurs méditations. L'époque actuelle nous en offre un exemple frappant; on veut vivre et penser tout à la fois, et l'esprit lancé dans le tourbillon mondain devient stérile, la raison se fausse, l'âme se ressent de l'épuisement du corps.

L'auteur de l'opuscule que nous annonçons ici trace admirablement la ligne de démarcation qui ne peut être franchie sans danger. Écrivain habile autant que profond penseur, il expose avec une clarté parfaite le rôle qui appartient à la science, et montre une indépendance précieuse en abordant franchement les questions les plus délicates.

« Les sciences politiques, » dit-il, « ont ceci de particulier, que la sphère d'activité dans laquelle se fait leur application est en général la plus séduisante de toutes, celle qui offre à l'ambition le plus de chances d'arriver au pouvoir, aux honneurs et à la fortune. Aussi, dès que cette sphère est accessible aux théoriciens, dès que le fait du progrès leur a ouvert la carrière des applications, ils s'y jettent tous avec empressement, ils aspirent tous à la pratique et ne considèrent plus la science comme un but, mais comme un moyen. Ceux même qui se contentent du rôle de savans ou d'écrivains veulent au moins faire de la science applicable, immédiatement applicable, et s'assurer ainsi par voie indirecte, sur la vie sociale et le développement des institutions, une influence qu'il ne leur est pas donné d'exercer directement. On voit les uns et les autres dépouiller peu à peu la science de son langage, de ses formes, de ses méthodes; bien plus, transiger sur les principes, admettre l'insuffisance du raisonnement, s'efforcer à l'envi d'assouplir les théories en y faisant entrer bon gré mal gré toutes les données spéciales que leur impose la réalité, ôter enfin aux vérités scientifiques tout ce qui en fait le charme et le mérite, pour les accommoder aux exigences de la vie réelle. Par cette malencontreuse transaction entre la science et la vie, la science perd ses allures et devient absolument incapable d'atteindre le but qui lui est propre, c'est-à-dire de découvrir de nouvelles vérités. Et la vie, qu'y gagne-t-elle? Rien, ou presque rien, car les phénomènes par lesquels elle se manifeste sont si variés et si complexes, ils sont le résultat de tant de causes diverses, combinées de tant de diverses manières, que la somme des élémens dont une théorie pourra tenir compte sera toujours insignifiante en comparaison de celle des élémens qu'elle devra négliger, soit parce qu'ils seront inconnus, soit parce qu'on ne pourra les soumettre au calcul. »

La théorie n'est qu'une œuvre de raisonnement; si le principe posé est vrai et le raisonnement juste, la théorie est vraie aussi. Maints faits s'opposent peut-être à son application actuelle, mais cela ne détruit point son mérite, et la pratique éclairée saura bien en profiter quelque jour. En effet, ce n'est pas celle-ci qui est l'ennemie de la théorie, c'est la routine, c'est l'empirisme aveugle qui repousse la science, qui prétend que la raison a tort. Voilà l'écueil contre lequel viennent se briser

les efforts les plus grands, les plus généreux. Mais il ne faut pas que le découragement suive de semblables échecs, car ils ne changent rien aux découvertes scientifiques, et ne sauraient jamais détruire l'action lente, mais sûre, qu'elles exerceront inévitablement tôt ou tard.

« Si les hommes d'action les plus influens et les plus éclairés font chorus avec le vulgaire pour traiter la théorie de chimère, et l'accabler de leurs mépris, alors, oh ! alors, il ne reste plus à l'homme de science qu'à se réfugier dans ses convictions, et à s'enfermer dans sa demeure, pour n'être pas témoin du triomphe, temporaire sans doute, mais toujours affligeant, de l'erreur sur la vérité. C'est là que dans la solitude de son modeste laboratoire, à la lueur de sa lampe studieuse, entouré de ses précieux livres, il se consolera en répétant avec Galilée : *Eppur si muove !* »

Après avoir ainsi assigné à la science la place élevée qui lui appartient au-dessus de toutes les tribulations de la vie, en dehors de ses conditions innombrables qui se modifient sans cesse de la manière la plus imprévue, l'auteur cherche dans les élémens même de notre être la cause de cet antagonisme entre deux principes si intimement liés ensemble. Il nous montre l'homme partagé entre l'âme qui vit de sensations, qui manifeste son activité par des volontés, c'est-à-dire par des répulsions et des attractions, en un mot par des tendances qui sont la vie, et la raison, pouvoir de juger, de produire et de combiner des idées, qui tend à organiser, à ordonner la vie, à la soumettre à des règles fixes qui paraissent devoir conduire soit les individus, soit les sociétés le plus près possible de cet ordre éternel et parfait que l'aspect de l'univers lui fait concevoir, et qui se révèle aussi à notre âme en excitant chez elle l'amour du beau idéal. La raison, c'est la science.

Nous ne suivrons pas M. C. dans le développement ingénieux de cette pensée ; l'enchaînement rapide et serré de ses idées se refuse à l'analyse et nous craindrions de gâter ce qui nous a paru un chef-d'œuvre de raisonnement et de clarté. Nous dirons seulement que, passant de l'individu à la société, il retrouve dans celle-ci cette même dualité, qui y produit des effets semblables, et crée l'antagonisme entre la théorie et la pratique. Tandis que la raison, poursuivant son but d'ordre et de perfectionnement, élabore la science, l'âme collective du peuple (car l'état social produit ainsi une fusion des tendances individuelles) se laisse séduire par les mille aspects si riants, si variés et souvent si trompeurs de la vie. Alors la science est exposée à voir ses travaux mal compris et tronqués par la pratique, qui prétend en appliquer quelque partie isolée sans accepter le reste, qui s'imagine tantôt pou-

voir poser un principe et repousser ses conséquences, tantôt admettre les conséquences et rejeter le principe. Ainsi naissent ces formules qui deviennent l'expression des partis, au moyen desquelles on remue les masses, et qui font le désespoir de l'homme de science en renversant tout l'édifice de sa raison et en s'opposant à cette théorie d'ordre qu'il cherche à introduire comme organisme dans la vie sociale.

Tout en déclarant sa prédilection marquée pour la science, et en s'exposant hardiment aux préventions des partis extrêmes dont il attaque ainsi les tendances, M. C. reconnaît que la question peut être envisagée sous un point de vue tout différent. Il ne nie point les séductions attrayantes de la vie, et en terminant il donne à entendre qu'il pourra bien dans un nouvel article aborder l'autre face du problème, de manière à en faire connaître toute la portée et à compléter ainsi son travail.

Pour nous, n'ayant pu donner qu'une idée bien imparfaite de ce remarquable écrit, nous engageons nos lecteurs à se procurer les numéros de la Bibliothèque universelle de Genève qui le renferment. Nous sommes persuadés qu'ils ne se repentiront pas de cette acquisition, et qu'ils reliront plus d'une fois ces éloquentes pages, empreintes à la fois d'un talent supérieur et d'une indépendance d'esprit malheureusement trop rare de nos jours.

MESSIANISME, union finale de la philosophie et de la religion, constituant la philosophie absolue. Tome 1er : Prodrome du Messianisme; Révélation des destinées de l'humanité. — Paris. In-4, 6 fr. = *Le même ouvrage*, tome 2me : **MÉTAPOLITIQUE MESSIANIQUE**; désordre révolutionnaire du monde civilisé. In-4, liv. I et II. = Bulletin de l'Union antinomienne. — Paris, 1839. In-4.

(Au bureau du *Messianisme*, rue Saint-Honoré, 332.)

En cette époque d'ébranlement général, d'incertitude, d'attente et de recherche, on voit surgir de toutes parts des systèmes qui tendent à réformer l'ordre social dont les bases semblent aujourd'hui si chancelantes. Chacun prétend apporter sa pierre à l'édifice de l'avenir, ou plutôt, suivant le penchant ordinaire de l'esprit humain, croit pouvoir d'un coup de baguette changer complètement l'état des choses et substituer un ordre tout nouveau à celui qui existe. L'équilibre parfait de la société est la pierre philosophale du jour, et les alchimistes ne manquent pas. Nous avons eu les St. Simoniens, les Fourriéristes, les radicaux, et voici le Messianisme qui, après avoir long-temps préparé ses voies dans la retraite et

l'obscurité, se montre au grand jour en fondant l'*Union antinomienne*. De ces divers systèmes, chacun se croit destiné à changer la face du monde et se pose comme la vérité absolue, hors de laquelle il n'y a point de salut pour la société. Cette prétention est bien téméraire et peu conforme au véritable esprit philosophique ; mais tout en la rejetant, il est juste de reconnaître aussi que chacun d'eux renferme quelque idée utile, quelque principe fécond qui survivra au système et portera tôt ou tard ses fruits. Tous méritent donc d'être discutés sérieusement, et rien n'est moins convenable que le dédain avec lequel beaucoup de gens rejettent de semblables tentatives de réforme sans se donner la peine de les examiner.

M. Wronski est un habile mathématicien dont les travaux se font remarquer par une tendance critique très-prononcée. Il n'a pas craint d'attaquer les calculs des plus célèbres savans, et la plupart de ses écrits, malheureusement à la portée d'un fort petit nombre, sont restés sans réponse. Il est donc à peu près impossible de juger leur mérite réel, et tandis que quelques adeptes le regardent comme un grand génie, d'autres l'accusent d'être un rêveur. Dans les hautes régions des mathématiques, l'imagination reprend son rôle et il devient bien difficile en effet d'assigner les limites auxquelles s'arrête l'empire du calcul rigoureux.

Quoi qu'il en soit, les découvertes vraies ou fausses de M. Wronski l'ont conduit à se demander si le problème social ne pourrait pas rentrer dans le domaine du calcul. C'était le résultat inévitable de la direction donnée à ses études, et d'une autre part on ne saurait nier l'importance que doit avoir en politique l'exactitude des déductions. La logique n'est-elle pas en quelque sorte l'arithmétique de la pensée? L'idée de résoudre le bonheur de l'humanité par $a + b$ a sans doute quelque chose de fort bizarre, mais en vérité c'est plutôt dans la forme que dans le fonds.

En recherchant les causes de ce qu'on appelle le malaise social, M. Wronski a cru les voir dans l'absence d'équilibre entre les diverses forces qui se partagent l'esprit humain, et le remède à un tel état de choses lui a paru devoir se trouver dans une équation. Les deux grands principes qui, selon lui, se combattent sans cesse, et dont la lutte menace de ruine l'état social tout entier, sont le droit divin et le droit humain. Ils résument à ses yeux tous les partis politiques ou autres, et toutes les tentatives de révolution ou de réorganisation n'ont d'autre but que de faire triompher l'un des deux principes en asservissant l'autre. Or, c'est justement là, dit-il, qu'est l'erreur ; loin de chercher à détourner l'esprit humain de l'une de ces deux directions dans lesquelles il se développe, il faut

au contraire l'y encourager également et travailler à assurer son triomphe dans l'une comme dans l'autre. Il regarde cette espèce de contradiction comme essentiellement inhérente à l'esprit humain et c'est ce qu'il appelle l'*Antinomie sociale.* Ce double développement parfaitement libre dans deux routes opposées lui paraît le seul moyen de détruire l'antagonisme qui existe aujourd'hui et s'oppose à tout progrès stable. Lorsque les partis du droit divin et du droit humain auront l'un et l'autre atteint le but qu'ils se proposent, une balance parfaite s'établira entre eux, puisque ce but est en définitive le même, chacun ayant en vue le bien et le vrai, mais différant seulement sur les moyens d'y arriver. Il y aura équation entre les résultats, et c'est à résoudre le plus promptement possible cette équation que les gouvernemens doivent s'appliquer en cherchant la valeur de x par les procédés ordinaires de l'algèbre. Cette théorie curieuse est appuyée sur des faits incontestables; ainsi M. Wronski établit qu'en France, l'équilibre est aujourd'hui rompu par la tendance anarchique, à laquelle la marche trop rapide de la révolution a donné un développement exagéré, tandis que les doctrines contraires se trouvaient soumises à une oppression beaucoup trop forte. De là, ces luttes pénibles dans lesquelles la société use tous ses ressorts et qui cesseraient dès que l'antinomie serait rétablie sur les larges bases qui lui conviennent. Le Messianisme paraît donc être une doctrine de conciliation et de tolérance; les formes un peu mystiques sous lesquelles il se présente empêchent d'en apprécier bien toute la portée et de juger surtout les moyens qu'il veut employer; mais il est vrai que l'exposition qu'en publie l'auteur n'est pas encore complète et il faut attendre que tout ait paru pour pouvoir étudier l'ensemble et les détails du système. La seule critique que nous nous permettrons de lui adresser maintenant portera donc sur la forme nuageuse dans laquelle il a enveloppé ses idées. Quand on veut opérer des réformes dans l'état politique d'une nation, la première condition du succès est d'être clair et à la portée de tous. Autrement, on ne paraît s'adresser qu'aux intelligences supérieures et l'on risque ainsi de n'avoir jamais qu'un public fort restreint. Un autre reproche qu'on peut faire en général à tous les systèmes de réforme sociale récemment éclos en France, c'est de partir d'un point de vue trop exclusif, de juger l'Europe entière d'après la société française et de déclarer l'état social en péril, parce qu'il se trouve dans le monde parisien beaucoup d'élémens de dissolution.

LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE.

LES EFFETS DU GOUVERNEMENT REPRÉSENTATIF EN FRANCE; tableau historique des principaux évènemens qui ont eu lieu depuis la révolution du 14 juillet 1789, sous l'empire, la restauration, la révolution de 1830, et jusqu'au ministère de coalition du 12 mai 1839; ouvrage dans lequel l'auteur approfondit et résout cette haute question de droit politique et constitutionnel : *Qui peut déposer un roi?* par *J.-J. Bilhard.* — Paris, 1839. In-18, 4 fr. 50 c.

Si l'on jugait le gouvernement représentatif par les résultats qu'il a produits jusqu'à présent en France, il faut avouer que l'on n'aurait pas lieu d'en être fort enchanté. En effet, depuis l'époque où le système de la représentation nationale a remplacé le pouvoir absolu, la France a paru presque constamment en proie à une sourde agitation qui plus d'une fois a eu des explosions convulsives et semble tendre à dissoudre petit à petit tous les liens sociaux. Mais il serait injuste d'accuser le gouvernement représentatif des fautes commises dans son application, et de vouloir le rendre responsable de l'ignorance ou de l'aveuglement de ceux qui ont essayé de le mettre en pratique dans un pays où manquent les principaux élémens nécessaires à son succès. Les Français expient d'une manière bien longue et bien pénible, la faiblesse avec laquelle ils se sont laissé façonner au joug du despotisme. Eblouis par l'éclat d'une cour fastueuse, ils ont applaudi long-temps à tous les empiètemens de la centralisation qui travaillait à tuer en eux tout esprit national; la grandeur et l'unité ont été les idoles pour lesquelles ils ont abandonné l'autel du véritable patriotisme; ils ont sacrifié toutes leurs libertés provinciales à la chimérique gloriole d'appartenir à une grande nation, oubliant que la grandeur morale est la seule vraiment digne de l'ambition d'un peuple. Aussi, lorsque la révolution de 1789 éclata, quand l'indignation publique eut renversé toutes les institutions qui l'avaient soulevée, les matériaux manquèrent pour créer une organisation nouvelle. Après quelques convulsions, le pays retomba bientôt sous le joug du despotisme militaire, qui riva plus solidement encore ses chaînes en achevant de détruire les derniers vestiges de la vie municipale et en consommant l'œuvre de la centralisation. La restauration put ensuite aisément fausser le gouvernement représentatif qu'on lui imposa comme condition de son existence. Le peuple en connaissait à peine les principes, et d'ailleurs, habitué à se laisser

conduire sans trop se soucier du but et de la moralité de ses chefs, il était façonné à l'obéissance passive, et il est probable que cela aurait pu durer encore assez long-temps, si les chefs avaient eu plus d'adresse et moins de témérité. Mais voulant rétrograder trop vite, ils excitèrent contre eux le parti des esprits éclairés, des capacités intellectuelles et ambitieuses, qui de toute la France viennent se concentrer à Paris, et une nouvelle révolution eut lieu. Cette fois encore tout fut remis en question; on put espérer que le gouvernement représentatif surgirait du milieu des barricades et se développerait largement avec tous ses résultats pour la liberté et la prospérité du pays. Malheureusement les mêmes obstacles se présentèrent et ne tardèrent pas à produire la même impuissance. La centralisation exagérée est incompatible avec une forme de gouvernement dont le succès repose au contraire sur des municipalités fortes et vivaces, et qui exige dans chacune d'elles un certain degré d'indépendance pour que le principe de la représentation ne soit pas un vain leurre sans aucune réalité. Mal compris de tous, faussé volontairement par les uns, entravé par l'ignorance des autres, le gouvernement représentatif, après neuf ans d'essais pénibles, n'a pu encore jeter des racines profondes dans le pays, ni obtenir une marche régulière, une existence assurée. Au lieu de s'entendre et de se faire de mutuelles concessions dans ce but, les divers partis ont toujours semblé lutter à qui violerait le plus les principes, posés d'abord en 1789, mais bientôt oubliés ou viciés dans toutes leurs conséquences.

M. Billiard expose avec clarté et précision le tableau de cet état de choses. Mais il ne paraît pas en avoir bien compris les causes réelles. Il suit dans leur ordre successif les diverses mesures législatives, et s'appuyant sur les écrits les plus remarquables qui traitent de cette matière, il montre les écarts dangereux dans lesquels on est tombé, les inconséquences qui ont arrêté le développement réel du gouvernement représentatif. La *Théorie des garanties constitutionnelles* du professeur Cherbuliez est l'ouvrage qui lui fournit le plus de citations propres à faire ressortir les fautes commises et à éclairer la marche qu'il faudrait suivre pour les réparer. Mais tout en paraissant partager les vues ingénieuses, semées en abondance dans ce beau livre, M. Billiard montre une singulière sympathie pour le régime impérial et prétend justifier Napoléon de toutes les accusations portées contre lui. A l'entendre, l'empereur ne fut ni un ambitieux, ni un égoïste, ni un despote. Et cependant un peu plus loin, il établit que le souverain n'a pas le droit de mettre sa volonté à la place de la constitution, il pose en principe que le roi qui par ses tendances anticons-

titutionnelles menace de s'emparer d'un pouvoir absolu, peut et doit être déposé par le corps législatif qui n'a que ce moyen de sauver l'Etat. On trouvera cette dernière assertion bien hardie et fort peu en harmonie avec son admiration pour l'empereur, voire même avec l'inviolabilité de la royauté constitutionnelle. Mais ce désaccord d'opinions, ce contraste qui se rencontre chez le même individu entre des idées tout à fait opposées, est exactement l'image de ce qui se passe au sein même de la nation. Le défaut de raisonnement, la légèreté et l'inconséquence sont les véritables causes de l'impuissance du gouvernement représentatif.

C'est ainsi encore que M. Billard en recherchant les fautes commises depuis la révolution de 1789, ne voit pas que la principale de toutes se trouve dans la centralisation qui n'atteignit son apogée que sous le despotisme impérial de l'ambitieux usurpateur, dont l'audace étouffa les premières semences de liberté qui commençaient à peine à germer en France.

DU CRÉDIT ET DE LA CIRCULATION; par *Auguste Cieszkowski*. — Paris, 1839. In-8.

L'état actuel du crédit est considéré par l'auteur de ce volume comme très-imparfait et comme cause permanente des crises commerciales ou industrielles qui se succèdent sans cesse. Le manque de sécurité lui paraît être le vice principal de l'organisation actuelle, qui repose sur une définition tout-à-fait fausse du crédit. On est arrivé à ne voir dans celui-ci qu'une *anticipation de l'avenir*, qui n'avait d'autre résultat que d'escompter au profit du présent les ressources futures, et de menacer ainsi le bien-être de la postérité, en déversant sur elle toutes les charges. Ce n'est là qu'une des faces partielles et très-subordonnées du crédit, qui peut être vraie en certains cas, mais qui, généralisée d'une manière absolue, n'est que fausse et dangereuse.

« Le crédit est la métamorphose des capitaux stables et en-
» gagés en capitaux circulans ou dégagés, c'est-à-dire, le moyen
» qui doue les valeurs non circulables par elles-mêmes de la
» faculté de circuler. » On comprend alors quelle doit être sa puissance et quels résultats bienfaisans on peut en attendre. La valeur des capitaux est ainsi augmentée, et en même temps ils offrent un gage certain qui apporte la sécurité et la confiance dans les affaires. C'est bien là que se trouve la base réelle du crédit, et ce n'est que par un étrange abus de l'une de ses propriétés, qu'on a pu arriver à en faire une simple anticipation

de l'avenir. Il est vrai que parmi les capitaux qu'il met ainsi en circulation, quelques-uns ont pu donner lieu à cette erreur dangereuse, car au nombre des élémens du crédit se trouvent certains fonds qui n'ont d'existence réelle que par les résultats qu'ils produisent; tels sont, par exemple, les talens, l'instruction, la probité, qui inspirent parfois assez de confiance pour qu'on ne craigne pas de les regarder comme des gages suffisans et de leur abandonner des capitaux sans autres garanties. L'habileté a su exploiter largement cette confiance, et à défaut de probité ou de talens, elle a tenté l'avidité par l'appât de gros bénéfices, elle a spéculé hardiment sur la passion du jeu et caché les probabilités de perte sous des chances de gain fort séduisantes. C'est ainsi qu'on en est venu à déplacer le crédit et à l'ébranler jusque dans ses fondemens. Les innombrables entreprises par actions qui ont été faites dans ces dernières années en fournissent mille preuves évidentes. L'agiotage est devenu en quelque sorte l'unique but du crédit, et à la place des transactions régulières dans un intérêt commun, on a vu s'établir un assaut de ruse et de perfidie, dont les acteurs sont divisés en dupeurs et dupés. Evidemment la conséquence d'un pareil état de choses ne peut être que la ruine du crédit, et il est urgent de chercher quelque moyen d'arrêter les progrès du mal. On a déjà tenté de le faire; mais après avoir étudié toutes les faces de la question, on a trouvé à peu près impossible de régler cette matière par une loi, et de rétablir le crédit dans les limites convenables, sans attenter à la liberté des opérations industrielles.

C'est donc ailleurs qu'il faut chercher le remède, et M. Cieszkowski, tout en regardant comme nécessaire qu'à cet égard la réforme parte de l'administration, ne paraît pas vouloir de ces mesures restrictives, qui font toujours blâmer et rejeter l'intervention du gouvernement dans les affaires particulières. Il n'établit pas de nouveaux monopoles, et propose simplement d'étendre celui que possède déjà la Banque de France, en lui donnant une action bien autrement importante sur le développement du crédit. Il s'agit de la création d'un nouveau papier-monnaie, présentant de solides garanties et portant intérêt. Le vice principal de toutes les émissions de ce genre tentées jusqu'à ce jour était d'offrir peu de sûreté, de ne reposer que sur la confiance accordée à des garanties de convention, et d'être ainsi sujettes à des variations très-grandes dans leur valeur, qui généralement tendait bientôt à tomber toujours plus bas. Elles étaient exposées par là aux inconvéniens de l'agiotage, cette plaie qui ronge le crédit. M. Cieszkowski voudrait donc, dans le nouveau papier-monnaie qu'il propose, éviter toutes ces fautes, et il pense pouvoir y parvenir par la mobilisation des hypothèques,

par la mise en circulation des fonds considérés jusqu'ici comme immeubles. Il demande que le gouvernement soit autorisé à émettre des billets ou bons pour une somme un peu au-dessous de la valeur réelle des biens appartenant à l'Etat, sur lesquels ces bons se trouveraient ainsi hypothéqués. Si cette valeur ne suffisait pas, on pourrait encore en émettre pour un capital représentant au denier 20 ou 25 le revenu de l'impôt foncier, en sorte que les propriétés particulières deviendraient également des garanties de ce papier-monnaie. L'intérêt, qu'il a fixé à 3 fr. 65 c. pour cent, serait payable tous les six mois dans toutes les caisses de l'administration, ou même chez des banquiers avec lesquels elle pourrait s'entendre pour cela. Suivant M. Cieszkowski, ce papier, ayant l'immense avantage de rapporter un intérêt sans sortir des mains du détenteur, deviendrait bientôt un signe représentatif préférable à la monnaie elle-même, qu'il ne tarderait pas à remplacer presque complètement. Par cette mise en circulation des capitaux fixes, le crédit serait relevé, la fortune publique accrue, et l'intérêt composé viendrait donner une nouvelle vie à toutes les transactions en faisant descendre ses bienfaits jusque dans les derniers rangs des travailleurs.

De tels résultats sont fort séduisants ; mais l'exécution d'un semblable projet paraît entourée d'obstacles difficiles à vaincre, et l'auteur a peut-être trop négligé la partie pratique de son livre ; les détails dans lesquels il entre à cet égard sont peu satisfaisans ; il laisse encore bien des doutes sur la possibilité de cette grande mesure. On ne comprend pas trop quel avantage il y aurait à placer d'énormes capitaux entre les mains du gouvernement, à lui permettre de contracter ainsi un nouvel emprunt, et à lui confier d'avance les ressources de l'impôt foncier, qu'il pourrait bien dilapider d'une manière funeste à la prospérité publique. La mobilisation des hypothèques serait certainement un grand bien, mais il faudrait que l'administration ne s'en mêlât qu'afin de prendre toutes les mesures d'ordre nécessaires pour faciliter de telles transactions et leur assurer toutes les garanties possibles. Du reste, la liberté et l'absence de tout privilége semblent devoir être deux conditions indispensables de la réhabilitation du crédit. Quoi qu'il en soit, le travail de M. Cieszkowski est fort curieux et mérite l'attention des économistes. S'il n'atteint pas entièrement son but, il peut du moins mettre sur la voie d'améliorations importantes.

DES IDÉES NAPOLÉONIENNES; par le prince *Napoléon-Louis-Bonaparte*. — Paris, 1839. In-8, 5 fr.

On croyait jusqu'ici que Napoléon avait été un souverain absolu dans toute l'étendue du terme, un despote militaire s'il en fut jamais. Ennemis et amis s'accordaient sur ce point, et les plus chauds partisans de l'empire n'auraient pas songé à se faire illusion sur la forme réelle de son gouvernement; ils en acceptaient franchement les conditions, qu'ils regardaient comme très-préférables à celles de la monarchie constitutionnelle. Mais voici le prince Louis qui a découvert, l'invention lui appartient et il peut en réclamer le brevet, qui a découvert, dis-je, que rien ne fut et ne sera jamais plus large, plus libéral que ce joug de fer sous lequel la pauvre Europe fut courbée pendant vingt ans. L'idée est nouvelle, si elle n'est pas heureuse, et le paradoxe fort original. On a dit que l'empereur, fils de la révolution, avait étouffé sa mère, mais ce n'était que pour l'empêcher de mourir de la clavelée, comme les moutons d'Agnelet. Ces braves gens des Etats-généraux et de la Convention n'entendaient rien à la liberté; Napoléon seul l'avait comprise. Il est vrai qu'il entendait assez bien la liberté de faire tout ce qui lui plaisait, et alors vous concevez que quand il se serait avisé de vouloir faire tous les peuples libres, un coup de baguette lui aurait suffi pour accomplir ce grand œuvre. En attendant, s'il sacrifiait des centaines de mille hommes à son amour de conquêtes, s'il dénationalisait violemment tous les peuples, s'il les accablait de toutes les exactions que la guerre la plus terrible peut entraîner après elle, s'il inondait de sang le sol de l'Europe et semblait ne considérer l'humanité que comme une mine de chair à canon qu'il exploitait sans pitié ni relâche, ce n'était, voyez-vous, que pour essayer ses forces et préparer l'âge d'or de la liberté.

Pauvres sottes nations qui n'avez pas voulu supporter l'épreuve jusqu'au bout, livrer à ces belles expériences jusqu'au dernier écu de votre bourse, jusqu'à la dernière goutte de votre sang! En vérité les idées napoléoniennes du prince Louis vous feront rougir de honte! Prenez le sac et la cendre, croyez-moi, prosternez-vous dans la poussière et tendez vos bras supplians vers ce nouveau Bonaparte qui vous rendra tout ce que vous avez si follement perdu, et les douceurs du fisc, et les charmes de la conscription et tant d'autres moyens si agréables d'arriver à l'état de béatitude parfaite qu'il vous promet.

Que le prince Louis se serve de la popularité dont jouit le

nom qu'il porte, pour appuyer des prétentions qui n'ont guère d'autres moyens de se produire, cela se conçoit aisément. Mais vouloir nous donner Napoléon comme le libérateur des peuples, allons donc, c'est trop fort, c'est une mauvaise plaisanterie, bonne tout au plus pour faire pendant à l'échauffourée de Strasbourg. Vous oubliez donc, monsieur le Thurgovien, que votre oncle était le croque-mitaine des idéologues, et que si sous son règne vous vous fussiez avisé de publier vos idées napoléoniennes, il vous aurait fait coffrer ou du moins voyager pour votre santé.

En vain cherchez-vous à donner quelque consistance à vos argumens en étalant à nos yeux toutes les institutions de l'Empire; les élémens de liberté que vous pensez y voir sont de vous, votre oncle n'y avait pas songé, il avait bien autre chose en tête, ma foi, et son système à lui, son dada, son *el dorado* pour le peuple était la servitude militaire qu'il travaillait sans cesse à introduire dans toutes les relations sociales. C'était par amour de l'égalité, dites-vous; il se peut, mais c'est qu'alors il existe plusieurs sortes d'égalité qui ne sont pas toutes également désirables; celle du cimetière, par exemple, peu de gens la goûtent, si ce n'est le fossoyeur qui gagne sa vie à creuser les tombes. Or, combien n'en est-il pas qui la préfèreraient encore à celle du régime militaire!

Vous prétendez que tout cela n'était que transitoire et qu'après cette épreuve nécessaire pour rompre avec le passé, tout aurait changé de face. Il se peut encore, car après la mort vient la résurrection; mais ce sont là de ces mystères impénétrables devant lesquels la raison se récuse, et dans son impuissance l'homme ne doit pas jouer avec de tels élémens. Vous ne le tenteriez pas vous-même, et si l'occasion s'en présentait vous seriez heureux de n'avoir pas à recommencer une semblable besogne.

Certes, il y eut de grandes choses accomplies sous la direction de cette volonté énergique, sous l'influence de cette activité infatigable qui secoua si rudement le monde. Mais à côté des inspirations du génie se retrouvait toujours l'instinct du despotisme; les meilleures institutions de l'Empire portent toutes plus ou moins l'empreinte de cette force brutale qui n'admet ni raisonnement, ni discussion, encore moins de liberté.

Dire que tous les peuples pleurent le joug impérial, bénissent la mémoire de Napoléon, et ne s'agitent, ne se soulèvent que pour reconquérir les institutions qu'il leur avait données, c'est se montrer bien aveugle, pour peu surtout que l'on ait voyagé dans les diverses contrées qui ont joui des bienfaits de la grande armée et des paternelles réquisitions de ses généraux. Nous-même, quoique bien jeune encore lorsque

le colosse s'écroula, nous pouvons nous souvenir des acclamations qui accueillirent sa chute jusqu'au sein même de la France épuisée. Où donc M. Louis Bonaparte a-t-il vu, par exemple, que la Suisse était unanime à regretter l'acte de médiation? C'est la première fois qu'on ose émettre une telle pensée, et pour rétablir la vérité sur ce point il faut dire que non seulement cette prétendue unanimité n'a jamais existé, mais encore que c'est à peine si dans un ou deux cantons vous trouvez, non pas un parti, non pas une majorité, mais çà et là quelques individus isolés qui rêvent encore le rétablissement de cette administration imposée par la force et nécessairement placée sous la tutelle de l'empereur.

Il en est de même de la plupart des allégations renfermées dans ce volume. Le plus grand défaut de ces prétendues idées napoléoniennes est de partir d'un point de vue entièrement faux et de vouloir ni plus ni moins que fonder la liberté sur le despotisme, conduire les peuples pieds et poings liés dans la route du progrès, et les amener enfin à la liberté, à grands coups de nerfs de bœuf, comme le pacha d'Egypte conduit les siens à la civilisation européenne.

Du reste, tout cela est fort bien dit, avec une énergie de style très-remarquable, et si M. Louis Bonaparte se trompe, on doit croire du moins qu'il est de bonne foi, qu'il aime bien sincèrement la liberté à laquelle d'ailleurs il a déjà donné des gages. Les conséquences qu'il prétend tirer si merveilleusement des plans et des actes de son oncle, paraissent très-favorables à l'émancipation politiques des peuples. On les acceptera donc volontiers dans leur valeur intrinsèque, mais comme les découvertes dues à l'alchimie, sous la condition expresse de ne pas recommencer les déplorables expériences d'où elles sont par hasard sorties.

Si les vœux des peuples pour la liberté viennent frapper les échos de Longwood et peuvent ainsi parvenir à l'oreille de celui qui dort sur le rocher de Sainte-Hélène, loin d'être pour lui, comme le prétend l'auteur des *Idées napoléoniennes*, un sujet de triomphe et de gloire, ils doivent au contraire lui apporter une source de regrets amers et de remords cruels. Mieux vaudrait pour la mémoire de Napoléon ne pas soulever des questions semblables et ne pas rouvrir ainsi les plaies qu'il a faites à la liberté.

DU PAUPÉRISME EN FRANCE et des moyens de le détruire; par le prince de *Monaco*. — Paris, 1839. In-8.

Le paupérisme est aujourd'hui une plaie générale en Europe. Depuis que la marche des idées et le développement des institutions a permis aux classes pauvres de faire entendre leurs voix et de trouver dans leur sein d'éloquents avocats pour plaider leur cause, l'attention s'est portée sur ces misères profondes qui semblent s'augmenter à mesure que la civilisation se développe. Les progrès de l'industrie, et l'application de la vapeur comme force motrice, ont surtout fortement contribué à rendre ce mal plus sensible encore, du moins momentanément. A côté des immenses avantages que produit l'emploi des machines, on ne peut nier qu'il ne semble tendre à centraliser toujours plus l'industrie, à concentrer les richesses dans un petit nombre de mains et à multiplier constamment les malheureux prolétaires. C'est en envisageant la question sous cette face que certains économistes, entraînés par leur sensibilité, ont été jusqu'à proscrire les machines et proposer qu'on en restreigne l'emploi par des mesures législatives. En cela ils ont écouté la voix du sentiment plus que celle de la raison, qui leur aurait rappelé qu'on n'arrête pas avec des lois et des entraves le développement du génie humain, et qu'en présence d'un mal inévitable il vaut mieux songer à en diminuer les effets que de prétendre vainement en arrêter le cours. L'économiste ne peut raisonnablement penser à la suppression des machines, car où prendra-t-il les moyens de contrainte nécessaires à l'exécution d'une semblable mesure, et jusqu'où poussera-t-il le principe, quelle limite posera-t-il à cette marche rétrograde qui conduit tout droit à la barbarie, ou du moins à l'enfance des sociétés? Ne vaudrait-il pas bien mieux, si l'on redoute l'élan donné à la production par les machines, chercher à lui procurer des débouchés nouveaux par l'abolition des entraves qui la gênent? La liberté du commerce suffirait déjà pour changer la face des choses, et, agrandissant la sphère des carrières intellectuelles, décuplant l'activité du négoce, elle rétablirait en partie l'équilibre et retarderait pour long-temps la crise menaçante que l'on prévoit avec tant de frayeur.

Un autre remède non moins salutaire, en France surtout, serait de réveiller l'agriculture, de la sortir de son apathie et de la faire profiter de toutes les découvertes, de tous les progrès de la science moderne. C'est là que le Prince de Monaco voit le moyen d'éteindre la mendicité dont les haillons hideux poursuivent aujourd'hui le voyageur dans tous les coins de la

France, au sein du village comme au milieu de la grande ville. L'agriculture offre à la fois une occupation pour tous les bras devenus inutiles dans les fabriques, une source de richesses plus abondantes pour le pays, et une sûre garantie de bien-être pour les ouvriers. Elle peut donc fournir de nombreuses ressources pour occuper le pauvre valide, et pour soulager l'infirme, le vieillard et le malade. Cette pensée a inspiré au Prince de Monaco l'idée de fonder, dans les communes qui environnent son château, des associations agricoles et bienfaisantes, au moyen desquelles les meilleures méthodes de culture sont popularisées et mises à la portée de tous, en même temps qu'un fond commun est formé pour venir au secours de tous les malheureux dont la position l'exige. Ainsi, plus aucun prétexte ne reste à la mendicité, et les habitans d'une commune n'ont qu'à s'entendre entre eux pour repousser ce fléau en fermant l'oreille à ses exigences.

Deux rapports, qui accompagnent cette brochure et qui en forment la partie la plus intéressante, attestent les résultats obtenus par le comité de secours de la ville de Thorigni en mettant ce plan à exécution dans 26 communes qui ont réussi de cette manière à faire disparaître en fort peu de temps toute mendicité. Elles ont également vu diminuer par des soins bien entendus le nombre des pauvres malades, et ont pu reconnaître qu'il leur serait ainsi facile d'exercer une certaine influence morale sur leurs ressortissans.

De semblables associations, en se répandant de commune en commune, enlaceraient bientôt toute la France dans un réseau qui ne permettrait plus à la mendicité de s'y introduire et agirait sans doute fortement sur la prospérité du pays. Puissent les susceptibilités gouvernementales ne pas s'opposer à ce développement successif de l'esprit d'association qui semble être la véritable ancre de salut de notre état social. Vouloir empêcher sa libre action, c'est d'abord le rendre dangereux de bienfaisant qu'il était, puis préparer pour l'avenir d'inévitables secousses. En rejetant les efforts de ceux qui cherchent à améliorer les institutions de la société par l'application graduelle et bien calculée de ce principe fécond, l'on donne en quelque sorte gain de cause aux partisans de *Fourrier,* dont la théorie bizarre et subversive de tout ce qui existe, paraît alors l'unique voie qui reste à l'esprit d'association pour arriver à prendre ici-bas la vaste importance à laquelle il est destiné.

SCIENCES ET ARTS.

OSTÉOGRAPHIE, ou description iconographique comparée du squelette et du système dentaire des cinq classes d'animaux vertébrés récens et fossiles, pour servir de base à la zoologie et à la géologie; par M. *H.-M. Ducrotay de Blainville*. — Paris, 1839, 1re livr. In-4, et atlas in-fol., 28 fr.

Depuis les grands travaux et les admirables découvertes de Cuvier, l'anatomie comparée a pris une grande importance et l'ostéographie est devenue la première base de toute classification zoologique. Il est donc nécessaire d'en faciliter l'étude, et rien ne saurait mieux remplir ce but qu'une collection de planches d'une grande dimension accompagnée de toutes les explications scientifiques désirables. Pour donner à cette collection toute l'étendue convenable, cinq séries de planches y seront comprises : 1° pour le squelette entier ; 2° pour les têtes entières ; 3° pour les parties caractéristiques choisies convenablement ; 4° pour le système dentaire comprenant les racines des dents et leurs alvéoles ; 5° enfin pour les ossemens fossiles et pour les figures d'animaux laissées par les anciens. Quant au texte, outre la partie purement descriptive, les auteurs se proposent d'y joindre une partie historique et critique dans laquelle ils exposeront les principes de la classification des divers groupes d'ossemens fossiles, leur distribution géographique actuelle, et enfin, comment et depuis quel temps elles sont connues dans l'histoire des hommes, de quelque manière que leur connaissance nous soit parvenue. Il en résultera un ouvrage très-considérable, d'un prix fort élevé, mais qui sera d'une grande utilité aux géologues comme aux naturalistes et offrira une suite parfaitement complète de dessins bien exécutés d'après la collection du Muséum de Paris qui est la plus riche de toute l'Europe. La première livraison donne une haute idée des soins avec lesquels sera fait ce magnifique ouvrage. D'ailleurs chaque fascicule formant, sous le double rapport iconographique et littéraire, un tout indépendant, le mode de publication n'offre pas l'inconvénient ordinaire de ces livres long-temps incomplets dont on ne peut en quelque sorte jouir qu'après leur entier achèvement, qui demande souvent bien des années.

ANNUAIRE POUR L'AN 1839, présenté au Roi par le bureau des longitudes. — Paris, in-18.

On réclamera sans doute encore cette année contre le long retard apporté à la publication de l'*Annuaire*, et ce sera certes avec plus de raison encore que l'an passé. En effet, si pour l'Annuaire de 1838 la notice importante de M. Arago sur le tonnerre a pu servir d'excuse, aujourd'hui ce prétexte n'existe plus, puisque les deux notices insérées à la fin du volume existaient déjà et ont été imprimées dans les recueils de l'Académie. Le public a donc réellement le droit de se plaindre en voyant le Bureau des longitudes apporter tant de lenteur à la rédaction de cet Annuaire qui remplacerait si avantageusement tous les mauvais almanachs dont la presse nous inonde chaque année. *L'Éloge historique de James Watt* a été lu à l'Académie des sciences en 1834, et le *Rapport concernant les observations de météorologie et de physique du globe, qui pouvaient être recommandées aux expéditions scientifiques du Nord et de l'Algérie*, n'est point non plus une nouveauté. Mais on n'en sera pas moins charmé de les avoir dans l'*Annuaire*, parce que l'un et l'autre n'ont été imprimés que dans des Journaux ou des collections qui ne sont pas à la portée de tout le monde. C'est avec plaisir aussi qu'on trouvera, en attendant les nouvelles Tables que M. Arago nous promet pour l'année prochaine, le tableau des positions géographiques des chef-lieux d'arrondissemens et de leurs élévations verticales au-dessus du niveau moyen de la mer, telles qu'on les a déduites des triangulations des divers ordres, sur lesquelles messieurs les officiers d'état-major chargés de l'exécution de la carte de France appuient leurs beaux et immenses travaux.

DESCRIPTION DE LA FABRICATION DES BOUCHES A FEU en fonte de fer et des projectiles à la fonderie de Liége; par le général *Huguenin*, trad. du hollandais par le capitaine *Neuens*. — Paris, 1839. In-8, fig., 15 fr. = **PROCÉDÉS DE FABRICATION DANS LES FORGES**, appliqués particulièrement au service de guerre; extrait du cours sur le service des officiers d'artillerie, approuvé par le ministre de la guerre, le 3 août 1838. — Paris, 1839. In-8, fig., 12 fr.

Voici deux ouvrages d'un intérêt bien spécial sans doute, mais qui n'en est pas moins vif pour cela. En effet, les procédés de l'industrie, éclairés de toutes les lumières de la science, sont dignes de captiver l'attention des hommes instruits, et

quand ils sont exposés avec clarté par des écrivains capables d'en apprécier tous les détails, ils présentent un attrait véritable. La fabrication des bouches à feu et le travail des forges se rattachent d'ailleurs par plus d'un point aux sciences naturelles, et l'on trouvera dans ces deux volumes une foule de notions de chimie et de minéralogie appliquées à la pratique. Les militaires surtout pourront y puiser des connaissances qui leur sont indispensables s'ils veulent exercer leur état avec intelligence. Des planches nombreuses et fort bien dessinées accompagnent chaque ouvrage. Le prix paraîtra peut-être élevé, mais des livres de ce genre n'ont en général qu'un public fort restreint, et leur publication à très-petit nombre n'entraîne pas moins des frais assez considérables à cause des gravures, des calculs et des tableaux qu'ils renferment.

PRÉCIS DES CAMPAGNES ET DES SIÉGES D'ESPAGNE ET DE PORTUGAL de 1807 à 1814, d'après l'ouvrage de M. Belmas, les dépêches du duc de Wellington, etc.; par M. *Augoyat.* — Paris, 1839. In-8. carte, 12 fr.

En puisant aux sources les meilleures, et aussi bien chez les étrangers que chez les écrivains français, l'auteur de ce volume a fait un résumé fort intéressant des guerres et des siéges dont pendant sept années la Péninsule fut le théâtre. C'est un ouvrage destiné aux militaires, qui y trouveront l'exposé rapide et impartial de toutes les opérations des diverses armées. Avec une justice peu commune, M. Augoyat rend à chacun ce qui lui appartient, loue chez l'ennemi ce qui lui paraît digne de louange, blâme les fautes et les négligences commises par les Français; en un mot, se place tout-à-fait au-dessus de l'esprit de parti, et paraît ne songer qu'aux intérêts de l'art militaire. Cette impartialité nous a frappés, parce qu'elle est rare chez les écrivains français, surtout dans tout ce qui touche la gloire militaire de leur pays.

Une fort belle carte de l'Espagne et du Portugal, lithographiée avec le plus grand soin, permet de suivre pas à pas toutes les marches et contre-marches, et ajoute par l'aspect des lieux à l'intelligence des détails.

LE CHASSEUR AUX FILETS, ou la Chasse des dames, contenant les habitudes, les ruses des petits oiseaux, etc., etc.; par *E. Blaze*. — Paris, 1839. In-8, fig., 7 fr. 50 c.

M. Blaze a eu le talent de jeter beaucoup de charme et d'intérêt sur la spécialité à laquelle il consacre sa plume. C'est un professeur très-amusant, un chasseur fort spirituel, qui vous dit d'une manière agréable tontes les ruses du métier, et entremêle ses leçons d'une foule d'anecdotes piquantes qui font connaître les habitudes des chasseurs, leurs faibles et leurs fanfaronnades. Les lecteurs de tous genres trouvent du plaisir à parcourir ses livres, et y rencontrent maints passages plus intéressans que la plupart des romans du jour.

Le volume que nous annonçons ici est plus particulièrement destiné aux dames, qui pourront y puiser d'excellentes instructions sur la chasse aux filets, récréation amusante et facile pour celles qui habitent la campagne. L'auteur se montre fort expert dans toutes les finesses de cette guerre perfide, qui exige de la ruse et de la patience plutôt que de la force. Il donne beaucoup de détails sur les habitudes des petits oiseaux. qu'il faut étudier avec soin si l'on veut devenir bon chasseur aux filets. Il enseigne également les moyens de les élever, de les conserver vivans, soit pour jouir de leur chant, soit dans le but de s'en servir plus tard comme d'agens provocateurs pour attirer leurs camarades libres dans les filets. Enfin, en véritable gastronome, il complète son cours par les meilleures recettes pour apprêter et manger convenablement le petit gibier dont il se montre amateur distingué. La longue expérience de M. E. Blaze lui permet de semer le long de son œuvre maints récits plaisans que lui fournissent ses souvenirs. Il écrit avec esprit, avec gaîté, et sait rendre amusantes jusqu'à ses recettes de cuisine, dont on essaiera volontiers, tant elles font venir l'eau à la bouche.

TERRE ET EAU, entretiens à l'usage de la jeunesse; trad. de l'anglais de Mme Marcet, par Mme *Tourte-Cherbuliez*. 1 vol. in-12. (Sous presse.)

Des enfans s'amusent dans un jardin à construire de petites montagnes de sable, leur mère qui les surprend occupés à ce jeu, en tire parti pour leur expliquer quelques points de géographie physique, et comme les pourquois de l'enfance ne finissent pas, d'explication en explication elle se trouve entraî-

née à leur faire un petit cours complet. Tous les phénomènes qui concernent la terre et l'eau sont ainsi passés en revue dans une suite d'entretiens fort simples, remplis de clarté, offrant une série de faits et de petites expériences très-propres à exciter l'intérêt des enfans. On sait avec quel talent Mme Marcet a déjà traité de la même manière la chimie, la philosophie naturelle, la botanique et l'économie politique. Ses divers ouvrages ont obtenu en Angleterre un très-grand succès, et les traductions qu'on en a faites ont été également fort appréciées en France, quoique le public y fût jusqu'à présent moins bien disposé à accueillir ce genre d'instruction. Le nouveau petit livre que nous annonçons ici est plus élémentaire et par conséquent mieux à la portée de la jeunesse qui n'a encore reçu aucune notion de cette espèce. Les sujets qu'il expose sont aussi de nature à être plus facilement compris, parce que ce sont des phénomènes qui se passent pour la plupart sous nos yeux, chaque jour, et sur lesquels par conséquent il est aisé de fixer l'attention des enfans, d'exciter leur curiosité. Mme Tourte a d'ailleurs cherché dans sa traduction à concilier toutes les exigences par des modifications ingénieuses, et l'on peut dire sans crainte d'être démenti, que Mme Marcet ne pouvait trouver un interprète plus digne et en même temps plus apte à juger les changemens qu'il convenait de faire à ce livre pour le transplanter d'un pays dans l'autre sans rien enlever au mérite réel, à l'utilité et au charme qu'il offre à la jeunesse. Des publications semblables, dans lesquelles se trouvent réunis le savoir réel et des formes claires et agréables qui le rendent accessible à tous, méritent d'être encouragées, car c'est ainsi que les notions scientifiques se popularisent en sapant dans leur base les préjugés de l'ignorance et de la superstition. On ne saurait faire un cadeau plus précieux aux écoles primaires dans lesquelles on est souvent embarrassé sur le choix des ouvrages à répandre, soit dans les villes, soit dans les campagnes.

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

Revue Critique
DES LIVRES NOUVEAUX.
Octobre 1839.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

HISTOIRE DE LA LANGUE ET DE LA LITTÉRATURE DES SLAVES, Russes, Serbes, Bohèmes, Polonais et Lettons, considérées dans leur origine indienne, leurs anciens monumens et leur état présent; par *F.-G. Eichhoff.*—Paris et Genève, chez Ab. Cherbuliez et Cie, 1839. 1 vol. grand in-8, 9 fr.

La littérature des peuples slaves est encore presque généralement inconnue; leur langue n'a pas été, en France du moins, l'objet de recherches spéciales, et, au milieu du mouvement des esprits vers l'étude des littératures étrangères, on pouvait s'étonner de cette lacune, qui laissait régner des ténèbres profondes sur une partie de l'Europe également importante par sa population et par le rôle qu'elle a joué dans l'histoire. Le travail que nous annonçons ici a donc, indépendamment de toute autre valeur, le mérite incontestable de la nouveauté, et sous ce rapport seul il serait déjà digne d'exciter l'attention du public. Mais le nom de M. Eichhoff, bien connu par des ouvrages savans et par les cours pleins d'intérêt qu'il a professés à la Sorbonne, est de plus un sûr garant de l'importance de cette publication nouvelle. C'est un livre dans lequel les érudits rencontreront des considérations ethnographiques et des connaissances philologiques fort remarquables, tandis que l'homme du monde y trouvera une lecture remplie d'attrait. L'auteur réunit en lui la double condition de savant et de littérateur. La comparaison des langues lui est familière, et, bon écrivain, il sait tracer des tableaux animés, des aperçus brillans, faire apprécier dans des traductions élégantes les beautés des diverses littératures qu'il passe en revue.

Son travail est divisé en quatre parties : la première traite

de l'histoire des Slaves; la seconde, de leur langue; la troisième, de leur littérature; et la quatrième renferme la traduction de plusieurs poèmes nationaux, avec le texte en regard. On voit qu'il a ainsi résumé habilement un sujet aussi vaste que nouveau, qu'il l'a considéré sous toutes ses faces de manière à en faire bien comprendre la portée, et à captiver constamment l'intérêt du lecteur.

L'origine des Slaves se perd dans la nuit des temps; ils ont été presque ignorés des anciens, et il est bien difficile d'assigner leur place dans l'histoire de l'antiquité. Cependant leurs mœurs, leurs traditions, leur langage ne laissent aucun doute sur leur parenté avec toutes les autres nations qui nous entourent et qui appartiennent au grand système Indo-Européen. Il est donc probable que les vallées de l'Himalaya durent être aussi le berceau de leur race. Quant au nom qu'ils portent chez les auteurs classiques, l'hypothèse la plus raisonnable est celle qui en fait les Scythes d'Hérodote, ces Scythes campés entre l'Europe et l'Asie.

On ne sait à peu près rien de l'histoire de ces peuples jusqu'au cinquième siècle, époque à laquelle les nations germaniques quittent tout-à-coup leurs retraites, leurs montagnes et leurs sombres forêts pour fondre sur l'Europe et changer entièrement sa constitution en abattant le colosse romain sous leurs coups redoublés.

« Cette ère de régénération européenne », dit M. Eichhoff, « fut aussi celle du réveil des Slaves, dont les tribus, plus agrestes que guerrières, délivrées de la domination des Goths, et toujours fidèles à leurs mœurs pastorales, suivaient sur leurs maisons roulantes, avec leurs femmes, leurs enfans et leurs troupeaux, la grande migration européenne qui se portait d'orient en occident. A mesure que les plaines orientales de l'Allemagne se dégarnissaient d'habitans, les Slaves, franchissant leurs frontières, en faisaient la paisible conquête, et occupaient les vastes pâturages qui s'étendent de la Baltique au Danube. »

Dès lors les destinées des Slaves occupent une place dans les annales historiques, et l'on peut suivre leurs vicissitudes diverses jusqu'à nos jours, où nous les voyons en grande partie unis sous la domination russe.

Les idiômes employés par les 60 millions d'individus qui composent cette vaste famille, sont au nombre de 10, dont deux, savoir l'*Esclavon* ou vieux slavon, et le *Prussique* ou vieux prussien sont des langues mortes, tandis que les 8 autres, le *Russe*, le *Serbe*, le *Carnique*, le *Bohémien*, le *Polonais*, le *Venède*, le *Lithuanien* et le *Letton* se parlent encore.

Quelques différences que ces dialectes paraissent d'abord

offrir entre eux, il est facile de les ramener tous à une même origine et de démontrer leur parenté ainsi que leurs rapports intimes avec la langue sacrée de l'Inde, avec le sanscrit, cette source féconde qui semble avoir été la mère commune de presque tous les idiômes connus. Nous n'entreprendrons pas de suivre M. Eichhoff dans l'intéressant travail comparatif auquel il se livre soit sur les divers alphabets slaves, soit sur l'identité des mots russes, polonais, bohémiens, lithuaniens, etc., avec les mots correspondans du vocabulaire indien. C'est un tableau curieux qui demande à être examiné avec soin, et dont l'auteur a rendu l'étude plus facile, plus abordable pour tous les lecteurs, par un système de transcription fort ingénieux. Ces observations philologiques sont terminées par le texte exact de l'Oraison dominicale dans les dix langues qui constituent la famille slave.

Le plus ancien monument de la littérature slave paraît être la *Bible esclavonne* attribuée à Constantin dit *Cyrille* et à son frère Méthode, deux missionnaires du neuvième siècle qui travaillèrent avec zèle et succès à la propagation du christianisme. On a aussi un recueil de lois russes sous le titre de *Pravda ruskaïa*, rédigé vers 1030 par Jaroslav Ier. Dans le courant du même siècle, Nestor, moine d'un couvent de Kiev, devint le père de l'histoire russe en publiant ses précieuses *Annales*, dans lesquelles les évènemens les plus remarquables, depuis la fondation de la monarchie jusqu'à son temps, sont racontés dans un style plein d'onction, souvent animé et pittoresque. Ces annales trouvèrent plus tard d'autres continuateurs; mais à partir du XVIe siècle, l'esclavon fut peu à peu corrompu, abandonné, et fit place à la langue russe. Celle-ci donna bientôt naissance à une littérature qui prit un assez grand développement et a eu jusqu'à nos jours plusieurs périodes très-brillantes. L'auteur en trace un tableau rapide, terminé par une intéressante revue de tous les écrivains russes qui se distinguent aujourd'hui. Il expose ensuite la marche des littératures serbe, bohème, polonaise, lithuanienne et lettonne. Celle qui a jeté le plus d'éclat est la littérature polonaise, remarquable par les nombreuses productions en tous genres qu'elle enfante encore maintenant, malgré les calamités et les désastres qui ont presque détruit la nationalité de ce peuple malheureux.

Les poèmes nationaux choisis par M. Eichhoff pour offrir un spécimen de ces diverses littératures sont : 1° la *Victoire de Zaboï*, antique tradition bohémienne qui, dans une poésie pleine de verve et d'une énergie naïve, nous peint d'un seul trait le caractère des Bohèmes encore païens. « Zaboï, puissant guerrier de cette nation qui, après la mort de l'un de ses chefs,

s'était vue opprimée par les Germains et forcément soumise au christianisme, réunit secrètement ses amis, les exhorte à une défense généreuse, et joignant sa troupe à celle de Slavoï, son frère d'armes, il fond sur les Germains commandés par Ludiek, tue leur chef, en fait un grand carnage et rend la liberté à sa patrie. »

2° La *Prière d'Adalbert*, monument à peu près unique de l'ancienne littérature polonaise, hymne solennel et religieux qui remonte à l'époque où ce peuple embrassa le christianisme, et qui, adressé à la Vierge, mère de Dieu, était chanté par ses guerriers allant au combat.

3° l'*Expédition d'Igor*, poème russe en prose, remontant à la fin du XII[e] siècle, qui retrace un épisode de la guerre contre les Polovces, dans lequel ceux-ci, d'abord mis en déroute, finissent par être vainqueurs et s'emparent d'Igor et de son frère. Ce poème est « semé d'une foule d'allusions curieuses, soit à l'ancienne gloire de la Russie, soit à ses récentes infortunes, et surtout à ses dissensions intérieures, aux luttes désastreuses de ses princes, que l'auteur déplore avec l'accent du patriotisme le plus pur. C'est le dernier trophée de l'indépendance russe, et en quelque sorte le dernier appel adressé à cette nation infortunée, que les Mongols allaient fouler aux pieds. »

4° La *bataille de Kosovo*, chant serbe plein de naïveté et d'harmonie.

5° Enfin l'*Hymne à Dieu*, du poète Derzavin, chef-d'œuvre de la littérature russe moderne, qui après avoir été traduit ou imité dans la plupart des idiômes de l'Europe, a obtenu l'honneur glorieux d'être inscrit en lettres d'or dans le palais de Pékin ainsi que dans le temple de Jeddo. M. Eichhoff en donne une traduction en vers qui révèle chez cet habile écrivain un talent poétique fort remarquable. Nous terminerons cet article en citant quelques strophes de ce beau morceau.

De la création que ton souffle pénètre,
Tous les cercles unis se confondent en toi;
Ce qui semble périr s'éclipse pour renaître,
Et la vie à la mort s'enchaîne par ta loi.
Dans les champs de l'éther, fécondes étincelles,
Jaillirent par essaims les étoiles nouvelles,
D'innombrables soleils brillèrent sous tes pas:
Ainsi qu'en un beau jour, sur les plaines neigeuses,
Le givre, s'épanchant en perles lumineuses,
Tourbillonne et scintille au milieu des frimas.

Aussi loin que s'étend ta puissance infinie,
Ces millions de feux proclament tes décrets;
Dans l'immense domaine où s'agite la vie,
Sur des êtres sans nombre ils versent tes bienfaits.

Mais, au sommet des cieux, ces lampes rayonnantes,
Ces cristaux, nuancés en gerbes scintillantes,
Ces globes d'or flottant sur des vagues d'azur,
Ces gloires, sillonnant les plaines éthérées,
A ta gloire ineffable un instant comparées,
Seraient ce qu'est la nuit à l'éclat d'un jour pur.

Comme une goutte d'eau dans l'Océan perdue,
L'univers tout entier s'efface à ta splendeur;
Mais jusqu'où mes regards sondent-ils l'étendue ?
Et que suis-je moi-même auprès de toi, Seigneur ?
Si, peuplant à mon gré ces cavités profondes,
Par-delà tous les cieux, par-delà tous les mondes,
Je semais de soleils le gouffre aérien,
Leur foule, accumulée en ta sainte présence,
Que serait-elle ? Un point dans un orbite immense ;
Et moi, vaine poussière, hélas! je ne suis rien.

Rien!..... Mais toujours présente, à bénir disposée,
Ta grâce me relève en m'attirant à toi;
Comme l'aube du jour colore la rosée,
Tes divines clartés se reflètent en moi.
Rien!..... Mais mon cœur s'émeut d'amour et d'allégresse;
Aux célestes hauteurs, où j'aspire sans cesse,
Un vol irrésistible entraîne mes esprits;
Je reconnais ma force au sein de ma misère,
Je sens, je réfléchis, je raisonne, j'espère,
J'existe, et tout en moi proclame que tu vis.

UNE FILLE D'ÈVE, scène de la vie privée, suivie de *Massimilla Doni*; par *H. de Balzac.* — Paris, 1839. 2 vol. in-8, 15 fr.

M. de Balzac a beaucoup d'esprit, M. de Balzac ne manque pas de talent, et cependant M. de Balzac fait des romans au-dessous du médiocre. Au contraire des hommes de génie qui souvent tirent de grands résultats des moindres données, il semble s'attacher à ne produire que des riens avec de grands moyens. Il est vrai qu'il aime singulièrement à se faire original, et peut-être pense-t-il l'être en agissant ainsi. Triste originalité, ma foi, qui consiste à user ses facultés dans un travail stérile, misérable, niais et parfois sottement immoral! Comment un homme d'esprit peut-il se tromper de telle façon ? Est-ce la paresse qui le domine, l'amour-propre qui l'aveugle, ou le bon sens qui lui manque? Il y a un peu de tout ceci ajouté à une grande soif de richesses qui est insatiable parce qu'elle dévore tout à mesure. On ne saurait en effet expliquer

autrement la négligence qui règne dans ces œuvres informes qu'on se hâte de jeter au public avec une si dédaigneuse indifférence. Cela sent l'homme qui veut vivre et qui sait que plus il fait vite plus il gagne, car son libraire ne lit pas, il achète son nom, bien plus que ses œuvres; il prend du Balzac comme le tailleur vous donne du drap d'Elbeuf ou de Louviers; que lui importe la qualité, pourvu que le nom y soit?

Une fille d'Eve a déjà paru dans les feuilletons du *Siècle*. La vie privée, à laquelle M. de Balzac emprunte ces scènes, est un inconcevable mélange d'intrigues de salon et de coulisses, de débauches, de friponneries et d'amour sentimental, dont les principaux acteurs sont un lion de la mode, des spéculateurs déhontés, une comédienne et une ou deux femmes incomprises. Pour quiconque a lu les autres romans du même auteur, il n'est pas besoin d'entrer dans une analyse plus détaillée, car ce sont toujours les mêmes fils qui font mouvoir les mêmes personnages; absolument comme dans la baraque de Polichinelle, avec la différence pourtant que les folies de ce dernier excitent volontiers le rire, quoiqu'on les ait déjà vues cent fois, tandis que le style prétentieux de M. de Balzac, ses descriptions inventoriales, ses analyses minutieuses de sentimens faux, ne réussissent le plus souvent qu'à faire hausser les épaules et à inspirer le plus profond dégoût, à quiconque du moins n'a pas perdu tout amour du beau et du vrai. C'est une bien triste société que celle où M. de Balzac va puiser habituellement ses héros et ses héroïnes, et je ne conçois pas quel attrait peut l'y ramener ainsi sans cesse au point qu'il semble la regarder comme le type universel de la vie sociale ici-bas. Etrange erreur, qui fait tort à son jugement et prouve qu'il renferme ses observations dans un cercle singulièrement étroit! Ce ne sont pas là les indices ordinaires d'un esprit élevé, d'un talent supérieur.

LE CAPITAINE PAMPHILE; par *Alexandre Dumas*. — Paris, 1839. 2 vol. in-8, 15 fr.

En vérité, je crois que M. Alexandre Dumas s'est chargé d'enterrer la nouvelle école littéraire. Après tous les échecs que lui ont déjà occasionés la plupart de ses adeptes, voici le coup de grâce asséné par une lourde massue, je vous assure, et la pauvre malheureuse ne s'en pourra relever que par une véritable résurrection. Vous savez comment il en a fini d'abord avec la régénération du théâtre; du drame il est tombé dans le mélodrame et de là dans le *Caligula* avec son latin

d'enseignes et ses médailles de plomb. Vous n'ignorez pas, sans doute, ses prétentions historiques qui lui ont fait produire des chefs-d'œuvre dignes d'un écolier de troisième. Enfin ses *Impressions de Voyage* sont devenues en quelque sorte proverbiales pour leur effronterie fanfaronne et pour les merveilleuses découvertes faites par l'auteur dans les pays les plus connus de la terre. Aujourd'hui c'est le tour du roman, ce binôme in-8° à couvertures jaunes qui était devenu la formule favorite adoptée dans la nouvelle école, par quiconque avait une pensée à émettre, une idée à exprimer, une théorie à exposer, un système à développer, ou bien seulement une fantaisie d'imagination à satisfaire. Après en avoir usé maintes fois comme tant d'autres, M. Alexandre Dumas semble vouloir l'envoyer avec le reste aux gémonies. Il lui imprime sans pitié le sceau de l'ennui, de la bêtise et de la niaiserie la plus sottement niaise qui se puisse imaginer. Il ne vous souvient peut-être plus d'une certaine facétie sur l'ouverture de la chasse, publiée, si je ne me trompe, par le *Cabinet de Lecture* d'abord, puis insérée dans les *Souvenirs d'Antony;* vous n'avez sans doute pas lu dans le *Journal des Enfans* l'histoire d'une tortue, d'une grenouille, d'un singe et d'un ours, bonne tout au plus à faire rire quelques gamins de collége et reproduite aussi dans lesdits *Souvenirs*. Eh bien, c'est là ce qui forme la matière des deux gros volumes que vient de mettre au jour M. Alexandre Dumas. Pour les remplir il a fallu allonger et relier le tout au moyen des aventures du capitaine Pamphile, vrai tissu d'absurdités bien digne du reste. Si vous voulez à tout jamais guérir quelque ami de son admiration pour les grands génies de notre époque, administrez-lui pour potion la lecture de ce nouveau chef-d'œuvre de l'un des deux premiers chefs de la soi-disant réforme littéraire. Il pourra juger alors de la portée réelle de leur tentative, de la profondeur de leurs études, et de la valeur de toutes leurs fanfaronnades; il comprendra peut-être le calcul de ces habiles spéculateurs qui s'étant, à force d'audace, imposés au public comme des écrivains du plus haut mérite, profitent aujourd'hui de leur position pour se jouer de sa bonhomie et de sa crédulité. *Ce jobard de public!* voilà l'expression consacrée déjà depuis long-temps chez les journalistes, et presque tous les auteurs se font maintenant journalistes. On sait que le nombre des badauds est grand et l'on fait métier de vivre à leurs dépens. Foin des lettres et du savoir! Le savoir-faire rapporte davantage et coûte moins de peines. La gloire ne vaut qu'autant qu'elle s'escompte en écus sonnans, et, en fait d'art, rien de tel que l'art de vivre joyeusement en grand seigneur moyennant quelques bavardages de plume qu'on vend au poids de l'or.

M. de Balzac avait sans doute déjà plus d'une fois abusé du sot engouement de la foule, mais M. Alexandre Dumas l'a surpassé encore et a laissé bien loin derrière lui toutes les roueries littéraires de cette espèce. Et, ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'avec ce prodigieux aplomb d'amour-propre qu'on lui connaît, il prétend se placer ainsi au premier rang parmi les écrivains *humouristes*. Rien de plus plaisant que la lettre de M. Alphonse Karr qu'il a insérée à la fin de son livre, et par laquelle cet autre chercheur d'esprit réclame une place dans le *Capitaine Pamphile*, qui, dit-il, est destiné à occuper tout le monde parisien pendant deux semaines au moins, tandis qu'une révolution est oubliée après trois jours.

Si le public parisien n'a pas perdu tout bon sens et tout respect de lui-même, il chantera un *de Profundis* sur la nouvelle école et se remettra à lire les *Contes jaunes* et ceux de *ma Mère l'Oie*.

Du reste, une publication semblable jette beaucoup de jour sur la fâcheuse position dont se plaint la librairie française. Tous les emprunts du monde, toutes les mesures législatives ne sauraient empêcher la ruine des éditeurs qui se disputent à l'envi des manuscrits pareils, les païent trois fois plus que ne vaudrait le meilleur livre, et, les faisant imprimer sous la forme dispendieuse des ouvrages de bibliothèque, prétendent les vendre comme des romans du premier mérite. Dans tous les états il est bien reconnu comme indispensable que ceux qui en font leur profession sachent apprécier les qualités réelles des produits qu'ils fabriquent ou dont ils font le commerce. Les libraires seuls semblent aujourd'hui se croire dispensés de cette règle générale. Dans un manuscrit ils ne voient que le nom de l'auteur et ne lisent que le titre. Or, je le demande, un marchand de drap qui dans l'achat de ses marchandises ne s'inquièterait que du nom des fabricans et n'examinerait seulement pas la qualité des échantillons qu'on lui soumet, aurait-il droit à la commisération, si après quelque temps ses magasins se remplissaient de rebuts dont nul acheteur ne voudrait? Des secours pécuniaires, des entraves protectrices ne feraient que retarder sa ruine pour la rendre encore plus fâcheuse. Il en est absolument de même en librairie. Ce n'est pas l'argent, ce n'est pas la prohibition des produits étrangers qui referont la fortune des libraires parisiens. Ce qu'il faut pour relever la librairie, on doit le dire franchement, et je suis peut-être mieux placé que nul autre pour cela, c'est un peu plus de bon sens, d'instruction et de jugement, c'est, en un mot, cette haute et stricte probité qui doit présider à toutes les relations de la vie et qui fait que, si l'on se trompe quelquefois, du moins on ne trompe jamais

volontairement les autres. Ces principes ne sont pas nouveaux : ils firent jadis l'honneur de la librairie, ils la placèrent au premier rang sur la limite qui sépare les professions intellectuelles des métiers, et c'est à leur fidèle observation que quelques maisons malheureusement trop peu nombreuses ont dû de pouvoir traverser les crises de ces dix dernières années sans rien perdre de leur ancienne renommée. Ce sont eux qui ont jusqu'à présent sauvé la librairie allemande, et, en s'entendant pour les remettre en vigueur, les libraires français pourront exercer la plus salutaire influence sur la littérature elle-même.

EXERCICES sur le recueil de mots français rangés par ordre de matières, à l'usage des commençans; par *B. Pautex.* — Genève, 1839. In-12, 81 c.

Ce petit volume complète d'une manière fort avantageuse le recueil de mots du même auteur, dont il applique les divers chapitres dans une suite de thèmes simples, faciles, à la portée des jeunes enfans et offrant une série d'idées ou de faits propres à les intéresser. Les maîtres pourront y puiser une connaissance plus approfondie de cette méthode d'enseignement si utile pour l'orthographe d'usage, et cependant encore si peu répandue. Quoiqu'adopté par le Conseil royal d'instruction publique pour être employé dans les écoles normales primaires, le *Recueil de mots* n'a pu jusqu'à présent réussir à se naturaliser en France. Son application si simple n'a pas été comprise, mais le nouveau développement que l'auteur vient d'y ajouter contribuera sans doute à trancher toute difficulté à cet égard et en généralisera bientôt l'emploi dans les écoles, où l'on ne tardera pas à reconnaître combien cette méthode est supérieure à celle des cacographies. Le choix de ces exercices a d'ailleurs été fait avec discernement. Ce sont de petits fragmens dans lesquels se retrouvent les mots de chaque chapitre. M. Pautex en a emprunté quelques-uns à l'*Histoire des Animaux* de Buffon, et un assez grand nombre lui ont été fournis par le spirituel auteur du *Glossaire genevois*, des *Esquisses genevoises* et de *Fables et Contes*.

ESSAI SUR LA VIE DE TISSOT, docteur en médecine, professeur dans l'académie de Lausanne, etc.; par *Charles Eynard*. — Lausanne, chez Marc Ducloux; Genève et Paris, chez Ab. Cherbuliez et Cie. 1839. 1 vol. in-8 de 390 pages.

Voici une publication digne de fixer l'attention, non-seulement par l'intérêt qui s'attache à l'homme célèbre dont elle raconte la vie, et par le mérite de son auteur, mais surtout par la tendance originale et neuve en littérature dont elle offre l'exemple. M. Charles Eynard appartient à ces esprits profondément religieux et strictement chrétiens dans le sens calviniste qui forment aujourd'hui une secte au sein du protestantisme, et qui, rejetant comme pernicieux tous les résultats directs ou indirects des travaux philosophiques, semblent vouloir reprendre l'œuvre de la Réforme au point où l'avaient laissée les grands réformateurs du 16e siècle. Pour rattacher cette tendance à un nom connu, je dirai qu'il est de l'école de M. Vinet. Après le débordement sceptique du 18e siècle, la réaction religieuse était inévitable, et ses résultats sont très-curieux à étudier, en particulier dans le protestantisme, où son développement paraît devoir être plus fécond et plus durable. L'Église catholique avec son culte matériel et ses prescriptions absolues, est constamment placée entre l'incrédulité et la superstition; aussi le réveil religieux n'y est-il plus guère possible aujourd'hui que l'esprit humain a rompu les chaînes dont elle l'avait jadis si bien garotté. Chez les protestans au contraire, la religion, ramenée à sa véritable destination toute spirituelle, et intimement unie aux plus nobles manifestations de l'âme, aux sentimens les plus élevés, peut s'allier sans peine à toute culture intellectuelle. Loin d'être réduite à proscrire ou du moins à entraver l'étude des lettres et des sciences, elle lui imprime une tendance plus haute et plus ferme, plus digne surtout. Il en résulte que même chez les sectes les plus orthodoxes, les plus absolues en matière de foi, le point de vue seul est changé, mais les travaux de l'esprit n'en continuent pas moins leur marche, la religion seulement est placée au-dessus d'eux, hors de leurs atteintes, comme un flambeau propre à les éclairer, et comme le but unique vers lequel doivent converger toutes leurs découvertes. Les idées chrétiennes deviennent alors le critère universel, et s'il en résulte une partialité bien prononcée, du moins il est facile d'en discerner les principes dirigeans et d'interpréter selon ses propres opinions les formules nouvelles adaptées à la critique. On peut arriver à reconnaître que, malgré la différence du point de départ et du langage, le résultat est à peu près le même. Ainsi dans

l'*Essai sur Tissot*, à part quelques dogmes sévères qui sont du ressort de la théologie et dont nous ne voulons nullement aborder la discussion, nous retrouvons, sous une forme neuve, des doctrines morales et littéraires que nous avons toujours professées. Je crois qu'un peu de puritanisme ne fait pas de mal à la littérature, et qu'il est surtout nécessaire à la critique pour la sortir de l'état de décadence où elle se trouve maintenant. Si donc j'adresse quelques observations de détail à l'œuvre de M. Charles Eynard, je n'en partage pas moins en général sa tendance, quoiqu'elle soit chez moi le résultat de convictions et de principes bien différens des siens.

La vie de Tissot offre un grand intérêt, soit par les travaux, les succès et les vertus dont elle fut remplie, soit par les relations que sa haute renommée établit entre lui et presque tous les hommes distingués de son époque. Le professeur de Lausanne connut personnellement ou par correspondance la plupart des savans et des grands écrivains qui signalèrent la fin du siècle dernier. Rousseau, Voltaire, Haller, Zimmermann lui témoignèrent en maintes occasions la haute estime qu'ils faisaient de ses talens et de son caractère. La réputation du docteur suisse, on peut le dire, remplissait l'Europe, et les souverains et les princes accouraient le consulter dans sa modeste retraite. En présence d'un concours aussi unanime d'honorables suffrages, que signifie donc l'anathème prononcé par le chevalier Richerand contre l'*Avis au peuple*, qui, dit-il, fut *rédigé par la médiocrité pour l'ignorance?* Franchement il n'est que ridicule et ne saurait être attribué qu'à des motifs tout-à-fait étrangers au véritable amour de la science et de la vérité. On peut varier d'opinion sur l'utilité réelle de la médecine populaire, qui a, comme toutes choses en ce monde, des inconvéniens et des avantages, mais dans tous les cas Tissot ne doit pas être rendu responsable de l'engouement avec lequel un petit livre, qu'il avait composé en vue seulement de répandre quelques notions utiles parmi ses compatriotes, fut accueilli, réimprimé, traduit dans toute l'Europe. Cette publication fut la première cause de ses relations avec J.-J. Rousseau, qui conçut dès lors pour lui une affection basée sur l'estime, que rien ne put altérer malgré le caractère bizarre du grand philosophe. Tissot appartint au bien petit nombre des hommes dont il ne rejeta pas l'amitié comme suspecte ou mensongère. Les rapports de Tissot avec Rousseau forment un des épisodes les plus intéressans de sa vie. M. Ch. Eynard traite bien sévèrement l'auteur d'*Emile;* il le juge du point de vue dogmatique, et ses sentimens religieux ne trouvent pas grâce devant lui, car ils ne sont point chrétiens ainsi qu'il l'entend. Ce rigorisme ne surprendra personne, car il est la première conséquence des

principes religieux de l'auteur ; mais ce qui me paraît blâmable, c'est la légèreté avec laquelle il renouvelle contre Rousseau l'accusation de suicide, et il avance « qu'on ne peut guère douter qu'il n'ait lui-même mis fin à ses jours, malgré les dénégations de quelques-uns de ses partisans. » Cette assertion, on le sait, n'a jamais reposé que sur des conjectures fort vagues, et toutes les probabilités au contraire lui sont opposées. Il n'est donc pas permis de se prononcer d'une manière aussi affirmative ; c'est s'exposer du moins à porter un jugement fort téméraire. M. Ch. Eynard ne ménage pas non plus Voltaire ; mais pour celui-ci, il s'appuie sur des faits certains ; le caractère du patriarche de Ferney se montra souvent sous un vilain jour, et une lettre de Tronchin, qui raconte à Tissot la mort de Voltaire, justifie jusqu'à un certain point la répugnance de l'auteur. Mais cependant on peut dire qu'il n'est pas tout-à-fait juste d'apprécier les hommes du XVIIIe siècle d'après les rigoureuses conditions d'un christianisme orthodoxe. Il faut faire la part de l'époque, de l'éducation et des misérables travestissemens dont le clergé catholique avait affublé la religion. M. Eynard le dit lui-même : « A cette époque, le » nombre des chrétiens vivans était restreint, et au milieu de » la grande dissipation et de la corruption du siècle, ils n'é» taient que des espèces de fous pour ceux qui ne pouvaient les » étudier de près. »

Je ne comprends pas non plus quelle importance il attache à combattre si vivement le conte de *Candide*, sur lequel il revient cinq ou six fois dans le cours de son essai avec un véritable acharnement. Assurément c'est sous le rapport moral une bien triste production, aliment pernicieux pour des esprits peu éclairés ou pour des jeunes gens dont les principes ne seraient pas encore bien assis. Mais hors de là, qui songerait à réfuter sérieusement Candide, qui s'effraierait aujourd'hui de l'influence d'un conte philosophique dont l'esprit n'est plus de notre siècle ? La plaisanterie est sans doute une arme redoutable, mais elle s'use vite, et mieux vaudrait la laisser dans l'oubli où le temps commence à la reléguer, plutôt que d'exciter la curiosité en y ramenant ainsi l'attention. D'ailleurs, comment M. Eynard peut-il faire un crime à Tissot d'avoir une fois conseillé à Zimmermann la lecture de *Candide* comme un remède contre l'hypocondrie ? Ce n'est pas chez des hommes de cette trempe que les facéties de Voltaire pouvaient ébranler les convictions, et certes la verve spirituelle, la gaîté piquante de cet opuscule leur offraient une récréation sans danger pour eux. Du reste, la vie tout entière de Tissot est empreinte de la moralité la plus pure, des vertus les plus respectables, et, quoique M. Ch. Eynard exprime quelque

regret de ce qu'il ne s'est jamais expliqué sur le véritable état de son âme, on voit bien qu'il préfère transiger avec ses rigoureux principes et demeurer dans le doute plutôt que de se résoudre à condamner un homme aussi bon et aussi admirable. Rien de plus intéressant que ses rapports avec Zimmermann, et que tous les détails de sa vie privée, dominée sans cesse par les plus belles qualités du cœur et par l'amour de son pays qui lui fit constamment refuser les offres les plus brillantes des cours ou des universités étrangères.

Parmi les nombreuses lettres de personnages célèbres qui se trouvent réunies dans ce volume, on en lit une adressée en 1787 à Tissot par Buonaparte, officier d'artillerie au régiment de Lafère, alors en congé à Ajaccio près de sa mère. Il demande au docteur suisse une consultation pour son grand-oncle attaqué de la goutte. Cette lettre est fort curieuse par les nombreuses fautes de style et d'orthographe dont elle est remplie. Sous ce rapport, elle forme pendant à celle adressée l'année précédente à M. Paul Barde, libraire à Genève, par ce même officier, qui, élevé en France, n'y avait guère appris le français, et dont il eût été bien impossible alors de prévoir les hautes destinées.

Ecrit avec facilité et même avec élégance, quoique parfois l'on y rencontre quelques tournures un peu trop locales, l'essai de M. Eynard est d'une lecture très-agréable. Mais il est fortement empreint de la couleur religieuse de l'auteur qui réagit sur la forme et donne à l'expression un tour particulier. Les noms de Dieu et de la Providence y sont souvent répétés et l'auteur faisant intervenir la Puissance divine dans les moindres détails de la vie, voit dans la plupart des circonstances des épreuves, des avertissemens ou des punitions.

Je terminerai cet article en citant les réflexions suivantes qu'inspirent à l'auteur les consolations offertes par Zimmermann à Tissot, lorsque celui-ci eut perdu un neveu qu'il chérissait. Elles sont très-caractéristiques, et peignent d'un trait l'esprit qui anime ce livre d'un bout à l'autre, et qui doit nécessairement dominer tous les sujets scientifiques ou littéraires envisagés sous le point de vue orthodoxe :

« Hélas! ce n'était pas à Addisson qu'il fallait renvoyer une » âme altérée de paix et de consolation, non que la pensée » qu'il exprime ne soit vraie et chrétienne, puisqu'elle établit » que Dieu tient nos cœurs dans sa main. Montrer Dieu comme » la sûre et vraie ressource dans une grande douleur est bon; » mais une telle consolation pouvait-elle être offerte et acceptée d'emblée, sans rappeler qui est Celui qui nous a obtenu » grâce et donné accès auprès de Dieu? Nous ne pouvons nous » empêcher de voir là un triste retour des choses de ce monde.

» Vingt ans auparavant, Tissot conseillait à Zimmermann la » lecture de Candide, de Pétrone et d'Horace, comme pouvant alléger ses maux, et Zimmermann n'a pour le relever maintenant que cette pensée d'Addison et un projet de » voyage! »

FRAGMENS d'un album de voyages; par *J.-L. Moré.* — Genève et Paris, chez Ab. Cherbuliez et Cie, 1839. 2 vol. in-18, ensemble de 14 feuilles.

L'album d'un commis-voyageur qui a vu beaucoup de pays et qui, plus instruit et plus observateur que la plupart de ses confrères, sait profiter des divers points de comparaison que lui offre sa vie errante, et retirer quelque fruit de la connaissance du monde qu'elle lui procure, cet album, dis-je, doit nécessairement présenter de l'intérêt, piquer la curiosité. C'est ce qui a engagé M. J. L. Moré à publier quelques fragmens du sien. Ayant employé une grande partie de sa vie à parcourir la France, l'Allemagne, la Russie et la Suisse, il a pu amasser une masse de souvenirs de toutes sortes, matériaux précieux pour jeter de la variété et de l'attrait sur les esquisses légères qu'il se plaît aujourd'hui à retracer. Doué d'une sensibilité vraie et d'un cœur chaleureux, il aime à reproduire les impressions qu'il ressentit jadis, et qui sont restées gravées dans sa mémoire bien plus que l'aspect des lieux qu'il a visités. Ce n'est pas un écrivain qui cherche à briller par la grâce ou l'éclat du style; ne lui demandez pas des descriptions poétiques, des phrases ronflantes. Son véritable mérite gît plutôt dans une certaine bonhomie pleine de franchise, dans un sentiment profond, dans des principes d'une morale douce mais solide avec lesquels il ne transige jamais. On peut dire que c'est un honnête homme de Suisse qui se peint tel qu'il est, sans art, avec une simplicité dont le contraste au milieu de notre littérature fardée et prétentieuse n'est pas sans originalité.

On a souvent et avec raison déploré la vanité, la suffisance et l'ignorance des commis voyageurs. Mais M. Moré fait exception à la règle, et il serait à souhaiter que son exemple fût suivi par les jeunes gens qui embrassent cette carrière. Ils pourront puiser d'excellentes leçons dans ce petit livre. L'auteur y montre un jugement droit et sain, un esprit élevé, des connaissances assez étendues. Ses idées sur le commerce, sur les douanes, sur tout ce qui touche à l'économie politique sont larges et dignes des progrès de la science; les critiques qu'il adresse chemin faisant aux abus qu'il rencontre sont aussi

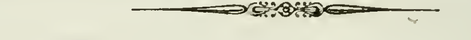
justes que modérées. L'amour de son pays domine toutes ses pensées sans cependant lui inspirer ces préventions fâcheuses si communes chez les voyageurs. Le chapitre consacré à sa ville natale renferme une appréciation de son état politique, qui, pour avoir été écrite il y a peut-être vingt ans, ne manque ni de vérité ni d'à-propos. Enfin, dans une foule de détails on trouvera des conseils pleins de sagesse et d'utilité. Si ces fragmens ont le défaut de n'être liés ensemble que par la personnalité de l'écrivain, si on peut leur reprocher de rentrer un peu trop dans ce qu'on appelle aujourd'hui la littérature *intime*, si même ils pèchent par la forme, du moins verra-t-on avec plaisir leur tendance morale et l'excellente intention qui dirige toujours la plume de l'auteur. Le passage suivant m'a paru propre à la fois à le faire estimer et à donner un échantillon de sa manière d'écrire.

« Souvenirs de l'enfance, oh! que vous êtes vivaces et précieux! quel charme touchant vous accompagne, et combien brillantes et durables sont les traces que vous laissez après vous! Alors on tenta les premiers pas dans la route épineuse de la vie, on commença le grand et périlleux voyage; et qui jamais put oublier cet essai de ses forces?

» Tout est facile à l'enfance; tout est nouveau pour elle, rien ne la rebute... l'avenir, cet effroi de l'homme, ne présente pas encore son front sourcilleux à l'être qui ne respire que pour le plaisir. L'enfant ne tarde point à sentir croître ses forces; les jouissances morales sont à peine écloses pour lui; son âme est pure comme la fleur qui s'entr'ouvre à la rosée du matin; ses vertus s'exhalent comme le parfum du jasmin aux premiers rayons du soleil. Ces impressions profondes de l'enfance, ces élans de la jeunesse, frappent au cœur de l'homme fait, ils y réclament une place, et ramènent plus tard le sourire sur la bouche du vieillard. Momens heureux du premier âge, vous êtes l'aurore d'un beau jour; les passions nébuleuses n'en ternissent que trop vite l'éclat; mais si l'orage doit gronder vers midi, qu'au moins il cesse et laisse renaître le calme et la sérénité vers le soir.

» Souvenirs de mon enfance, que vous êtes suaves! Je vous aperçois dans un délicieux lointain, forêts superbes de l'Argovie, réduits secrets que nous avions créés dans des bosquets d'églantiers; je découvre encore la roche escarpée qu'il fallait gravir pour vous atteindre. Je vois l'auberge *au Sauvage*, où je passai à Aarau une première nuit, non loin de ma pension. Je vois nos lapins, nos viviers, l'Aar dévastatrice et la charmante ville d'Aarau. Ma mémoire fidèle n'a rien oublié. Là, j'eus de premiers amis...... là, une amie de douze ans...... là, mes condisciples et moi, nous fîmes des malices si pardonnables

à notre âge.... Aarau fut ma première terre d'exil.... oui d'exil, parce que j'ai donné ce nom à toute absence de mon pays. Près de deux ans s'écoulèrent à Aarau; à l'étude succédaient ces plaisirs qui en marquaient les époques, les patins, la danse, les courses à Biberstein, à Sour, à Wildeck, au signal de la haute montagne, la saison des fraises abondantes, de la framboise parfumée, les foires, les revues, le corps des cadets où j'avais rang, les bains, les vendanges, les boules de neige; l'hiver était oublié pour le printemps, et, plus facilement encore, l'été pour l'automne.... C'est ainsi que se succèdent dans la vie les générations; mais ici-bas, pour les cheveux blancs, le printemps ne reviendra plus. »



RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

MAGASIN DE LA JEUNESSE. — Magazin fur die Jugend. Frankfurt a M. 1839. — 1re liv. Août. In-8 de 36 p. avec une vignette. Prix de l'abonnement, 7 fr. 50 c. pour 6 mois.

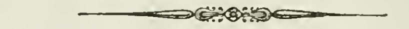
Ce nouveau journal d'éducation est rédigé en allemand et en français. Des morceaux originaux s'y trouvent également dans chacune de ces deux langues, mais toujours avec la traduction française ou allemande en regard. Les auteurs ont pensé contribuer ainsi à opérer une fusion utile entre les deux pays, et offrir en même temps à la jeunesse un moyen de pouvoir plus facilement étudier l'une et l'autre langues. Des conseils moraux, de petits contes, des poésies, des anecdotes, des leçons d'histoire et des notions sur les sciences naturelles rempliront ce recueil, qui paraîtra deux fois par mois. Le talent que les Allemands déploient, soit dans la pédagogie, soit dans les ouvrages destinés à l'amusement des enfans, peut faire espérer que le *Magasin de la Jeunesse* offrira une supériorité marquée sur la plupart des journaux du même genre qui se publient en France. Le premier numéro renferme plusieurs articles d'introduction fort intéressans, qui sont remplis de vues excellentes et promettent pour la suite. On y trouvera une poésie, intitulée *la Petite Sœur,* qui est gracieuse et touchante, quoiqu'on puisse lui reprocher de s'écarter un peu trop de la vraisemblance. Mais pourquoi les rédacteurs ont-ils emprunté leur première anecdote aux souvenirs de l'Empire?

L'idée n'est pas heureuse et le sujet encore moins. Des jeunes gens d'un lycée obtiennent d'être passés en revue par Napoléon, qui, satisfait de leur bonne tenue, leur accorde en récompense des tambours pour marcher à leur tête et pour remplacer les cloches qui avaient jusque là servi à les appeler à l'étude. On a déjà tant abusé de cette histoire de l'Empire, que nous ne concevons pas comment elle n'est pas encore épuisée. Le *Journal des Enfans* a rempli ses colonnes de récits de batailles, de traits militaires, d'épisodes vrais ou faux de la vie de Napoléon, et ce n'est pas en suivant ses traces qu'on peut faire quelque chose de neuf et de bon. Rien n'est moins convenable que de réveiller ainsi chez les jeunes gens des instincts ennemis de tout progrès, de toute civilisation réelle. La guerre n'est honorable que lorsqu'il s'agit de défendre son pays; mais, comme métier, elle ne doit exciter en nous que mépris et indignation. Nous conseillons donc aux rédacteurs du *Magasin de la Jeunesse* de laisser là les batailles, les victoires et les tambours, s'ils veulent faire un recueil utile et estimable. Ils trouveront facilement maints sujets qui intéresseront leurs lecteurs d'une manière beaucoup plus avantageuse.

CONTES ET NOUVELLES; par Mme *L.-Sw. Belloc*. — Paris, 1839. In-18, fig., 75 c.

Ce petit volume, qui vient augmenter la bibliothèque de *la Ruche*, dont j'ai déjà eu plusieurs fois l'occasion de parler avec éloge, renferme trois contes, savoir : *les Épreuves d'Henriette*, *le Bal*, et *la petite Esclave Abyssinienne*. Ce sont de charmantes petites esquisses dessinées avec grâce et copiées d'après nature. L'auteur montre une connaissance parfaite de ce monde enfantin, pour qui elle écrit et auquel elle emprunte tous ses modèles. Ses moindres compositions se distinguent par la vérité des détails qui leur donne un attrait tout particulier. D'ailleurs on y rencontre toujours les meilleurs principes d'éducation, présentés avec franchise, sans crainte de heurter les préjugés les plus généralement répandus, et en même temps avec adresse, de manière à leur assurer une influence certaine. Dans *les Épreuves d'Henriette*, on voit une petite fille impérieuse, impatiente, irritable, qui prend la résolution de se corriger, et, à force de persévérance, réussit à se vaincre. *Le Bal* montre les tristes résultats de la vanité, et combien il faut éviter de céder à ses séductions, ne fût-ce même que par entraînement pour satisfaire certaines convenances du monde, qui prétendent vous soumettre de

force à leur joug tyrannique. Enfin, le dernier de ces trois contes est un récit intéressant sur une jeune esclave élevée et vouée à l'étude de la médecine par ordre du pacha d'Égypte. Acceptant avec ardeur la vocation qui lui était ainsi imposée, cette petite Abyssinienne a déployé un zèle extraordinaire pour l'étude et de rares facultés. Employée aujourd'hui dans un hôpital, où elle soigne les malades de son sexe et dirige l'instruction d'autres élèves destinées au même emploi, elle se distingue par l'étendue de ses connaissances autant que par sa modestie et sa bonté.



LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE.

DU PATRONAGE considéré dans ses applications à tous les libérés et aux enfans pauvres ou abandonnés; par *M.-A. Peigné*. — Paris, 1839. In-8.

Le patronage est le complément nécessaire du système pénitentiaire. C'est lui qui assure ses résultats en suivant le libéré au milieu de la difficile épreuve de son retour dans la société; il est l'appui des résolutions chancelantes; il écarte les tentations ou donne la force de les combattre; lui seul peut lutter avec quelque chance de succès contre le préjugé aveugle qui refuse opiniâtrément de reconnaître les effets de l'éducation pénitentiaire. Sous ce rapport donc le patronage offre déjà une utilité réelle, incontestable et qui doit le faire accepter avec reconnaissance. Mais ce n'est pas là seulement que se borne son pouvoir; il peut être appliqué avec avantage à prévenir le mal et doit être regardé comme l'élément le plus précieux de toutes les institutions philanthropiques. Si son action est grande pour réparer le mal, elle le sera certainement encore plus pour empêcher qu'il ne puisse se faire. Un patronage bien entendu, qui s'exercerait avec une bienveillance active et intelligente sur les classes pauvres, qui surveillerait l'éducation des enfans et dont tous les efforts tendraient à populariser les règles d'une saine morale, à graver dans les cœurs les préceptes d'une religion éclairée, à faire comprendre que l'intérêt véritable de chaque membre de la société est de ne rien faire qui puisse nuire au bien général, un pareil patronage, s'il était possible, ne tarderait pas à produire d'immenses résultats. On ne peut qu'applaudir les vues de M. Peigné à cet

égard. Mais il ne suffit pas d'énumérer ainsi les avantages du patronage; on devrait plutôt s'attacher surtout à rechercher les moyens de le mettre en pratique, de le concilier soit avec les exigences sociales, soit avec les conditions de la liberté individuelle. Voilà le problème difficile à résoudre, principalement lorsqu'il s'agit de son application préventive, quand on veut établir ainsi une espèce de surveillance que la loi n'a point autorisée et à laquelle nul ne peut être forcé de se soumettre. Le pauvre, qui accepte volontiers des secours, ne reçoit pas aussi bien les conseils, et en général il est plutôt porté à repousser les directions qu'on voudrait lui imposer pour sa conduite ou pour l'éducation de ses enfans. En se bornant même aux condamnés libérés, l'œuvre est fort délicate, et nous engageons M. Peigné à compléter son travail en abordant les détails de l'organisation, en étudiant avec soin la question et en la présentant d'une manière plus complète dans ses rapports avec le système pénitentiaire. Le zèle dont il paraît animé, l'importance qu'il attache à juste titre aux résultats possibles du patronage, feront vivement désirer de lui voir traiter à fond cette matière intéressante. Le sujet par lui-même en vaut bien la peine, et il a de plus le mérite de l'opportunité, car nous pensons que par là seulement on peut arriver à une réforme des prisons réelle et durable. L'opuscule que nous annonçons ici ne sera pas inutile, puisqu'il contribuera sans doute à exciter l'attention publique, mais nous ne le regardons que comme une espèce d'introduction à un ouvrage plus étendu, dans lequel la théorie du patronage sera mieux approfondie et envisagée dans ses moyens d'application.

PRINCIPLES OF POLITICAL ECONOMY; by M. *Mac Culloch*, abridged for the use of schools; accompanied with notes, and preceded by a preliminary discourse; by M. *Pinheiro-Ferreira*, translated by M. *P. Sadler*. — Paris, 1839. In-12.

On sent aujourd'hui assez généralement la nécessité de faire entrer les élémens de l'économie politique dans l'instruction primaire et d'attaquer ainsi d'une manière plus sûre les préjugés divers qui s'opposent encore au développement progressif des institutions libérales. Rien en effet ne semble plus propre à atteindre ce but et à développer de bonne heure la faculté précieuse du raisonnement en l'appliquant ainsi à des objets d'une importance si grande pour le bien-être, et par suite pour le bonheur de l'homme ici-bas. Sans vouloir faire sortir l'économie politique des limites qui lui sont assignées

par ses plus habiles explorateurs, on ne peut lui refuser une véritable influence morale sur les sociétés dont les intérêts matériels et intellectuels sont tellement liés ensemble, qu'on ne saurait les séparer sans inconvénient. L'économie politique est la science de la richesse, elle expose les procédés de sa production, de son accroissement, les conditions qui favorisent ou entravent son développement. Or, la richesse se compose de tout ce qui est nécessaire, utile ou agréable à l'homme; non-seulement les produits matériels, mais encore une foule de produits immatériels peuvent rentrer dans son domaine. On ne peut donc nier qu'elle ne touche de près à la moralité des individus, car il est bien constant que le développement intellectuel en est une des premières garanties, et qu'il dépend en grande partie du bien-être matériel. Plus l'homme est instruit de ses vrais intérêts de tous genres, plus il est probable qu'il se conduira de manière à n'en léser aucun, et les saines doctrines de l'économie politique offrent l'inestimable avantage de substituer l'intérêt social à l'égoïsme funeste des intérêts particuliers. Sous ce rapport elle devient un puissant auxiliaire pour les leçons de la morale, et s'harmonise heureusement avec les principes de charité et de fraternité que la religion nous impose.

Quand les élémens de l'économie politique entreront dans toute éducation et seront enseignés dans les écoles, on verra bientôt disparaître une foule de préjugés funestes, les idées populaires prendront à la fois une tendance plus élevée, et une allure plus raisonnable; il ne sera plus possible de soulever les masses avec des théories qui ne s'adressent qu'à l'imagination et foulent aux pieds le bon sens.

L'ouvrage que nous annonçons ici pourra contribuer à ce but. M. Pinheiro-Ferreira a choisi Mac-Culloch comme l'un des économistes les plus remarquables, et résumant son travail avec clarté et concision, il présente un exposé très-rapide, mais fort simple, de la science qu'il met ainsi à la portée des jeunes gens. Dans une préface assez étendue, il s'attache à donner des définitions de tous les termes sur la valeur desquels il est d'abord indispensable d'être bien fixé, puis il développe les divers points qui lui paraissent offrir quelque difficulté. Ce petit volume pourra servir ainsi d'introduction à l'étude de l'économie politique, et préparer les élèves à l'intelligence des traités plus complets, dans lesquels ils puiseront une connaissance approfondie de cette importante matière. En même temps, il fournira, à ceux qui n'ont ni le temps ni les moyens d'aller plus loin, des notions justes et précises sur les faits économiques les plus intéressans.

COURS D'ÉCONOMIE POLITIQUE; par M. *P. Rossi*. — Paris, 1839. 2 vol. in-8, 15 fr. (Le tome 1er seul est en vente).

La brillante réputation du célèbre professeur faisait désirer la publication de ses cours qui depuis quelques années ont jeté tant d'éclat sur l'enseignement des sciences morales et politiques, car on peut dire que la France n'avait eu aucun économiste distingué depuis J.-B. Say dont les travaux laissaient encore bien des lacunes à remplir. L'économie politique est une science si nouvelle, qu'à peine est-on d'accord sur l'étendue qu'on doit donner à sa sphère, et elle ne possède point encore un langage bien déterminé. On conçoit donc quel attrait doit offrir un traité complet de cette matière importante, dans lequel sont exposés les vrais principes qui en forment la base, et le développement rationnel de leurs conséquences. Ces considérations feront accueillir avec une grande faveur le cours de M. Rossi, auquel la critique, sans cela, aurait peut-être reproché de n'avoir pas la forme scientifique, le ton grave, la marche rigoureuse qui sont indispensables aux livres destinés à rester comme des jalons indicateurs de la marche suivie par l'esprit humain sur la route du progrès. Il ne faut pas oublier que M. Rossi s'adresse à un public dont l'éducation est encore à faire sous ce rapport, et chez lequel les principes de l'économie politique sont encore généralement inconnus. Il s'est donc cru obligé d'appuyer davantage sur les premiers élémens, de les rendre aussi clairs que possible par des comparaisons familières, et d'insister souvent sur des choses qui semblent ne pas en avoir besoin, tant elles paraissent accessibles aux intelligences, même les moins développées. Mais il en résultera que son cours, étant à la portée de tous, sera lu bien plus que ne l'aurait été un ouvrage d'une forme plus scientifique; il sera goûté et compris par l'homme du monde; il popularisera des principes féconds qui finiront ainsi par passer de la théorie dans la pratique, et de cette manière contribuera fortement à faciliter dans l'avenir la marche de l'économie politique. En effet, les principaux obstacles qui se sont jusqu'ici opposés au développement de cette science, et surtout à son application, qui seule pourrait lui fournir des faits qu'elle ne peut se procurer par l'expérimentation, se trouvent dans les intérêts puissans et dans les préjugés obstinés qu'elle heurte à chaque pas. Pour déblayer la route, il faut donc bien aller attaquer l'ennemi dans ses retranchemens, et le meilleur moyen de l'en débusquer est de répandre autant que possible ces simples notions scientifiques dont la justesse captive la raison et la fortifie, soit contre les

séductions de la vie, soit contre les sophismes de l'ignorance.

Réfutant en peu de mots l'opinion de quelques écrivains qui ont avancé le contraire, M. Rossi considère l'économie politique comme une découverte toute moderne. Je dis découverte, car en effet une science ne s'invente pas, elle se découvre. Le mot science implique une idée abstraite qui s'applique à des faits, sans doute, et peut avec avantage s'appuyer sur eux, mais qui existe indépendamment de toute application, et n'est en quelque sorte que le développement logique de quelques principes ou axiomes préexistant à toute espèce d'organisme. En ce sens, on peut bien dire sans doute que l'économie politique est aussi vieille que le monde, puisque dès l'origine des sociétés, ses principes invariables ont dû produire tel ou tel résultat comme l'inévitable conséquence de telle ou telle condition donnée; mais ce n'est que dans les temps modernes qu'on a reconnu cette action et qu'on a découvert son influence sur les relations des hommes ou des peuples entre eux.

Dès que l'homme entrevoit ainsi une science nouvelle pour lui, son amour de système et d'unité le porte à lui accorder aussitôt une sphère beaucoup plus vaste que celle qui lui appartient réellement. Ce penchant agit plus fortement surtout dans ce qui touche au problème social, le plus important et le plus difficile de tous ceux qui occupent l'esprit humain. Aussi a-t-on voulu donner à l'économie politique une portée immense, et peu s'en est fallu qu'on ne lui fît embrasser l'ensemble des sciences morales et politiques. M. Rossi fait justice de ces prétentions ambitieuses et la ramène à des proportions plus modestes en la définissant comme la science de la richesse, c'est-à-dire comme la science qui enseigne ce que c'est que la richesse et quelles sont les lois naturelles qui président à son accroissement, à sa distribution et à ses vicissitudes diverses. Ce cadre est déja bien assez large et assez important pour offrir un sujet digne des méditations du philosophe et des laborieuses recherches du savant. En effet, la richesse se compose de tout ce qui sert à satifaire nos besoins, à contenter nos goûts; c'est donc elle qui soutient notre existence et développe nos facultés; elle est indispensable à la vie de notre corps comme à celle de notre âme; c'est le premier élément sur lequel repose toute société humaine.

On entend par richesse toute chose qui a une valeur, c'est-à-dire qui nous offre une utilité directe ou indirecte; utilité qu'on doit entendre d'une manière relative et non dans un sens absolu, car elle est toujours plus ou moins subordonnée en réalité aux besoins du moment. On distingue la valeur en échange et la valeur en usage; cette dernière exerce toujours en définitive la plus grande influence sur l'autre dont elle est le

guide ou la mesure ; mais dans le plus grand nombre des cas elle ne saurait s'en passer, et ne constitue plus, sans elle, qu'une bien petite partie de la richesse.

Par ce moyen l'on fait rentrer dans le domaine de la richesse, non-seulement tous les produits matériels, mais encore ceux de l'intelligence ; le génie et les talens prennent place dans son inventaire tout comme les productions du sol et de l'industrie. Si le savoir et le talent n'ont pas une valeur en échange tout-à-fait semblable à celle du blé ou du drap, leur valeur en usage n'en est pas moins aussi incontestable.

« Un artiste, un littérateur, un savant, » dit M. Rossi, « peuvent, il est vrai, communiquer les connaissances et les méthodes particulières qu'ils possèdent, et contribuer, par leur enseignement et leurs conseils, à former des savans, des littérateurs, des artistes. Ils rendent alors des services, et ces services ont, en effet, une valeur en échange, proportionnée à l'utilité que l'acheteur espère en tirer, c'est-à-dire à leur valeur en usage. En augmentant le nombre des hommes doués des mêmes facultés, de la même capacité, le littérateur et l'artiste peuvent, sans doute, produire une baisse dans le prix de leurs services ou des produits de leur talent, mais on ne saurait affirmer qu'en propageant la science, en enseignant l'art, ils transmettent, ils vendent, ils échangent le talent qu'ils possèdent. On pourrait dire ici avec les juristes : donner et retenir ne vaut. »

Le régulateur ordinaire de la valeur en échange, c'est la quantité de travail qu'il a fallu pour produire la richesse. Mais cette formule, quelque ingénieuse qu'elle soit, ne peut s'appliquer d'une manière générale. Maintes exceptions se présentent, et entre autres toutes les productions de la terre, dont la valeur ne peut nullement être expliquée par elle. En effet, le prix des blés, par exemple, quelles que soient la qualité du sol qui les a produits et la quantité de travail exigé par leur culture, tend toujours à être uniforme sur le marché. Il est déterminé par le taux le plus élevé des frais de production, qui n'est plus alors un étalon de la valeur, puisque la proportion entre le prix de vente et le prix de revient ne se trouve plus la même pour tous les propriétaires. Cette différence constitue ce qu'on appelle la vente territoriale. On a vainement cherché à établir une mesure certaine et immuable de la valeur. Les uns ont prétendu la trouver dans le blé, les autres dans la monnaie; mais ils n'avaient pas envisagé la question sous toutes ses faces, et il est facile de prouver l'impuissance de leur théorie. M. Rossi les combat victorieusement et jette une vive clarté sur ce problème, tout en démontrant l'impossibilité de sa solution complète.

Après ces notions préliminaires, il examine la nature et la classification des forces productives. Il définit la production : « une application de forces, donnant pour résultat quelque chose qui soit propre à satisfaire un besoin de l'homme. » Puis, passant aux détails de cette application, il examine la question du travail productif et du travail improductif, des produits matériels et immatériels. Ici l'auteur s'écarte des idées admises par la plupart des économistes ; il regarde cette distinction comme puérile ; aucun travail ne lui paraît improductif, et il ne comprend pas qu'on puisse retrancher du domaine de la richesse les produits immatériels, qui souvent nous procurent des jouissances plus vives et plus durables que les autres. Combattant une opinion généralement reçue, il insiste fortement sur ce point et appuie ses argumens sur une foule d'exemples et de comparaisons. Cette manière neuve et élevée d'envisager la richesse et d'agrandir sa sphère sera, nous le pensons, accueillie avec faveur, quoique peut-être M. Rossi se laisse entraîner un peu trop loin par son désir de prouver l'utilité des produits intellectuels et de l'assimiler à celle des produits matériels. C'est du reste une question digne d'être éclaircie par la discussion scientifique, et nous ne doutons pas qu'elle n'attire bientôt l'attention de tous les hommes qui s'occupent d'économie politique.

Les bornes de cet article nous empêchent de suivre pas à pas, comme nous le voudrions, les hautes considérations auxquelles l'auteur se livre sur la production libre ou réglementaire ; nous nous contenterons de dire que, fidèle aux principes les plus larges et les plus avancés, il repousse toutes les entraves de la protection, déplore les funestes résultats de ce faux système, et proclame l'impuissance des gouvernemens à administrer l'industrie, à intervenir d'une manière efficace dans tout ce qui concerne sa marche, ses procédés, son développement. L'instruction générale lui paraît le seul moyen par lequel l'Etat doit chercher à augmenter la puissance du travail et à développer les aptitudes diverses des travailleurs.

La doctrine de Malthus sur le principe de la population forme le sujet des quatre dernières leçons qui terminent ce volume. La théorie du célèbre économiste anglais y est exposée avec une admirable clarté et défendue avec un talent non moins admirable contre toutes les objections de ses adversaires. Au lieu d'essayer une analyse qui ne pourrait qu'être sèche et incomplète, nous préférons clore cet article par deux citations empruntées à cet éloquent plaidoyer :

« Il est des philanthropes qui crient aux populations : Ne faites pas attention aux conseils des économistes, fondez sans scrupule des familles, l'émigration viendra à votre secours ;

vous mènerez loin d'ici des jours heureux dans la chaumière de Baucis et Philémon. A notre tour, nous prendrons par la main les hommes imprudens, et nous les mènerons dans les ports où s'embarquent les émigrans, sur ces quais couverts de pauvres, de mendians, livrant tout le peu qu'ils possèdent pour payer leur passage, pour se faire entasser à fond de cale comme des nègres, laissant derrière eux les souvenirs de l'enfance, les consolations du sol natal, n'ayant devant eux que des dangers et des souffrances, un avenir sombre et menaçant, sans autre gage de sûreté que des promesses imprudentes ou fallacieuses, les rêves d'un philanthrope ou les mensonges d'un spéculateur. Nous les mènerons sur ces plages où sont jetés ces émigrans, ceux du moins qui survivent au passage. Leur petit capital est consommé, et sur cette terre américaine qu'on appelle la terre de la liberté par excellence, quoiqu'il ne soit pas même permis d'y exprimer un vœu pour l'abolition de l'esclavage, ils arrivent pauvres, inconnus, dépourvus de tout. Que deviennent-ils? On leur a dit à Heidelberg, à Glaris, qu'ils trouveraient la terre promise, de hauts salaires, et ils se trouvent en présence d'entrepreneurs qui, déjà, grâce au développement de la population, n'ont plus un besoin urgent de leur travail. Il faut donc se vendre à bas prix; car c'est, en quelque sorte, se vendre que de s'engager pour des années à un service mal rétribué, loin de sa patrie, de ceux dont les regards seuls seraient une consolation, au milieu d'un peuple inconnu, peut-être aussi parlant une langue qu'on n'entend pas, professant une religion différente de celle qu'on aime. Voilà ce qu'on appelle un moyen de pourvoir à l'excédant de la population. C'est sans doute un moyen de rétablir le niveau; mais en quoi diffère-t-il, si ce n'est par la lenteur du supplice et par un surcroît d'angoisse, de cet autre moyen bien plus simple, la mort chez soi? Messieurs les philanthropes ressemblent par trop à ceux de nos médecins qui, pour se débarrasser de leurs malades, les envoient mourir au loin.

. . . .

. . . . » Selon d'autres, il ne s'agit que d'organiser une meilleure distribution de la richesse, une distribution qui bannisse également de la société l'opulence et la misère.

. . . .

. . . . » Supposez que toute la richesse de la France fût répartie demain, ne tenant compte que du nombre de têtes, entre les sept ou huit millions de familles qui forment notre nation, et supposez que, grâce à cette répartition, il ne restât pas un seul pauvre au milieu de nous. Qu'est-ce à dire? Ce fait, *par lui-même*, empêcherait-il le principe de la population

de se développer avec toute son énergie, et d'atteindre l'extrême limite des subsistances? En aucune façon. Nul ne mourrait de faim pendant la première génération; mais les souffrances et la mort réserveraient leurs ravages pour la seconde ou la troisième génération, au plus tard.

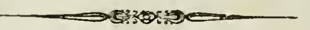
» Il n'y a donc rien là qui puisse renverser le principe établi par Malthus; rien qui puisse en écarter à tout jamais les conséquences. Ce ne serait encore aux yeux de la science qu'un palliatif.

» Il y a plus : si l'excessive inégalité des fortunes est un fait déplorable, une distribution artificielle de la richesse, poussée jusqu'à l'égalité, pourrait aussi produire sur la population les effets les plus inattendus et les plus funestes.

» D'un côté, mettant, pour quelque temps du moins, toutes les familles à l'abri du besoin, elle en favoriserait l'accroissement avec d'autant plus d'énergie qu'elle étoufferait tous les besoins moraux qui naissent de l'inégalité des conditions. On a calculé que si les Montmorency s'étaient multipliés selon la loi d'accroissement qui double la population en vingt-cinq ans, ils formeraient aujourd'hui à eux seuls une multitude que l'Europe aurait peine à contenir. Au lieu de cela, je ne sais s'il existe un seul descendant direct du premier baron chrétien, tellement était puissante sur les familles nobles la crainte de décliner en s'appauvrissant, crainte qui a donné naissance à des institutions et à des coutumes que la richesse cherchera toujours à imiter, même en dépit de la loi.

« D'un autre côté, toute dépense non nécessaire se trouvant bientôt supprimée par la modicité des fortunes et par l'accroissement de la population, le pays manquerait pour les subsistances de ce fonds de réserve qu'on retrouve partout ailleurs dans les matières nutritives destinées, dans les temps ordinaires, à la nourriture des animaux ou à des consommations de luxe. Toute disette deviendrait alors une terrible calamité; aucune classe n'ayant de superflu pour subvenir aux nécessités des autres, tous seraient également dépourvus d'une partie du nécessaire. Alors point de secours, point de pitié; une misère commune, un égoïsme impitoyable. Un vaisseau plein de monde, vide de provisions, enchaîné par un calme inexorable au milieu des solitudes immenses de l'Océan : tel serait alors le pays de l'égalité des fortunes; tel il serait surtout si, comme il est arrivé plus d'une fois, une première disette était suivie d'une seconde. C'est alors que la misère et le crime, et puis cet oubli de toute dignité humaine, cette insouciance de l'avenir, cette résignation désespérée, qui en sont trop souvent les conséquences, s'empareraient de la société et la condamneraient à

cet abaissement, à cette dégradation morale dont rien ne laisse entrevoir le terme. »



SCIENCES ET ARTS.

HISTOIRE NATURELLE DES POISSONS D'EAU DOUCE de l'Europe centrale; par *L. Agassiz*. In-fol., fig. col., 1re livr. papier fin, prix, 100 fr.; papier ordinaire, 75 fr. = **MONOGRAPHIE D'ÉCHINODERMES** vivans et fossiles; par *le même*. 1re liv. In-4, fig., 20 fr. — Neuchâtel, chez l'auteur; Genève et Paris, chez Ab. Cherbuliez et Cie.

Ces deux ouvrages sont exécutés avec le plus grand soin; les planches, faites sous les yeux de l'auteur, offrent un degré de perfection rare dans les productions de ce genre; celles de l'histoire des poissons sont de plus coloriées d'une manière fort remarquable. La réputation que M. Agassiz s'est acquise par son histoire des poissons fossiles fera sans doute accueillir avec empressement, par tous les naturalistes, ces deux nouvelles publications. Les encouragemens décernés à l'auteur par la Société britannique pour l'avancement des sciences, lui ont fourni les moyens de compléter ainsi ses travaux. Son *Histoire des poissons d'eau douce* est très-supérieure sous le rapport de l'exécution matérielle à l'ouvrage de Cuvier, et, quant au mérite scientifique, n'embrassant qu'une partie de la classe des poissons, il présente nécessairement des descriptions plus détaillées, des caractères mieux décrits dans toutes leurs moindres variétés. Le texte est en trois langues, anglais, allemand et français.

Les *Monographies d'échinodermes* ne sont pas moins remarquables. L'auteur s'est entouré de tous les matériaux propres à jeter quelque jour sur cette classe, par l'étude de laquelle il espère pouvoir arriver à retrouver la trace des transformations progressives qu'ont subies les divers êtres organisés à travers l'ensemble de formations géologiques qui ont précédé l'apparition de l'homme sur la terre. M. Agassiz a préludé à son travail par un examen attentif de toutes les principales collections d'échinodermes, soit en France, soit en Angleterre et en Suisse. Reconnaissant combien d'espèces avaient été mal décrites, ou ne l'avaient même encore pas été du tout, il a senti la nécessité de publier une suite de monographies qui

paraîtront à mesure qu'il aura réuni tous les renseignemens désirables sur chacun des groupes dont elles se composeront. La première, que nous annonçons ici, est celle des *Salénies*. Elle renferme le genre *Salenia*, dont neuf espèces s'y trouvent décrites, le genre *Goniopygus*, en six espèces, le genre *Peltastes*, en deux, et le genre *Goniophorus*, en deux également. Les planches sont au nombre de cinq, donnant cent cinquante-quatre figures dessinées avec une grande délicatesse et représentant chaque espèce avec tous les détails désirables.

PROJET DE RÉFORME SANITAIRE présenté à M. le ministre du commerce et de l'agriculture, le 5 août 1839, par *A.-F. Bulard*, de Méru. — Paris, in-8.

M. Bulard, chargé de mission par le gouvernement français pour l'observation de la peste, a séjourné pendant deux années en Turquie et s'est livré avec un zèle fort louable à l'étude de ce redoutable fléau. Ses expériences l'ont conduit à rejeter comme inutiles et nuisibles même la plupart des entraves que l'on impose aujourd'hui soit aux voyageurs, soit aux marchandises dans des quarantaines qui sont encore à peu près telles qu'elles furent établies à une époque où la science, peu éclairée sur ce sujet, ne pouvait essayer de guider les instincts de la peur, ni fournir aucune donnée certaine sur le principe et la marche de la contagion. Son opinion aura sans doute d'autant plus de poids qu'elle vient confirmer celle déjà plusieurs fois émise par divers savans. Des médecins ont déjà souvent écrit sur ce même sujet, mais quelques-uns d'entre eux, poussés trop loin par l'esprit systématique, ayant été jusqu'à nier la contagion, le public a contracté une certaine défiance pour toutes les critiques adressées aux mesures de quarantaine. Le projet de M. Bulard ne repose point sur une théorie aussi imprudente que légère; il est fondé sur l'observation et mérite de fixer l'attention soit du commerce, soit des gouvernemens. Il ne nie point la contagion, mais offre des moyens plus expéditifs et plus sûrs de la combattre. Déjà, il y a environ deux ans, dans une relation fort remarquable de la peste de Grèce, M. le docteur Gosse avait émis quelques idées semblables, annonçant qu'il s'occupait d'un travail particulier sur les quarantaines. D'après ce que nous connaissons de son opinion sur cet important objet, il marche dans la même voie, à peu près, que M. Bulard.

En étudiant la marche de la peste, on a remarqué qu'en général la contagion cédait devant des changemens subits de

température, et que l'intensité du mal diminuait rapidement lorsque le froid devenait très-vif ou la chaleur violente. Partant de ce principe, dont il a eu lui-même plusieurs fois l'occasion de reconnaître la vérité, M. Bulard propose de substituer à toutes les mesures de quarantaine, actuellement en vigueur, la seule épreuve d'une température aussi élevée que possible. Il suffirait, selon lui, d'astreindre les voyageurs à passer quelques heures chaque jour pendant la durée d'une semaine au plus, dans une chambre chauffée à 32° Réaumur, et de soumettre les marchandises suivant leurs divers degrés de susceptibilité à une température plus ou moins élevée, pendant un temps qui n'excèderait jamais une quinzaine de jours.

On voit que par ce système l'établissement des lazarets serait singulièrement simplifié et le commerce verrait disparaître une partie des entraves qui lui sont aujourd'hui imposées. M. Bulard donne en outre des détails intéressans sur l'effet de l'immersion, qui est regardée dans l'Orient comme un préservatif tellement certain, que l'on ne craint pas de se servir du linge des pestiférés, pourvu qu'il ait été lavé et ait séjourné une ou deux heures dans l'eau. Il est à désirer que les gouvernemens veuillent bien accueillir ces données avec toute l'attention qu'elles méritent, et ne refusent pas plus long-temps d'écouter les conseils de la science sur une matière semblable qui est tout-à-fait de son ressort. Des réformes bien entendues, exécutées avec toute la prudence qu'exige la santé publique, seront un véritable bienfait et pourront contribuer puissamment à faciliter et à multiplier les relations entre l'Orient et l'Occident.

TRAITÉ DES MALADIES DE PLOMB ou saturnines, suivi de l'indication des moyens qu'on doit mettre en usage pour se préserver de l'influence délétère des préparations de plomb, et des figures explicatives; par *L. Tanquerel des Planches*, d. m. — Paris, 1839. 2 vol. in-8, 15 fr.

On appelle maladies de plomb, certaines affections auxquelles sont sujets les ouvriers qui travaillent ce métal sous quelques-unes de ses modifications diverses. C'est une de ces plaies désastreuses trop communes encore qui accompagnent l'industrie dans son développement et font payer cher à l'homme les conquêtes de l'intelligence sur la matière. Il est d'autant plus urgent d'y apporter un remède qu'elles pèsent sur des classes déjà peu favorisées sous le rapport des jouissances de la vie, et qui souvent trouvent ainsi une mort prématurée en récompense d'un travail pénible qui est pour la société une source

de prospérité et de richesse. Les artisans exposés aux maladies de plomb sont très-nombreux, car ce métal joue un grand rôle dans les divers procédés de fabrication, et le mal qu'on appelle vulgairement la colique des peintres attaque aussi les ouvriers des fabriques de céruse, de minium, de litharge, les tailleurs de cristal, les plombiers, les broyeurs de couleurs, etc., etc.

On appréciera donc le zèle avec lequel M. Tanquerel a étudié cette maladie, et les recherches auxquelles il s'est livré pour en prévenir les funestes effets. Son livre renferme une foule d'observations intéressantes, il est le résultat d'une longue pratique et indique les meilleures méthodes de traitement dans tous les cas qui peuvent se présenter. Mais ce qui est plus précieux encore, l'auteur s'est appliqué à trouver des moyens de garantir l'ouvrier contre l'influence pernicieuse des préparations qu'il est appelé à manipuler. Il donne d'exellentes instructions à ce sujet, et l'on regrettera seulement que, placées dans un ouvrage de cette nature, qui ne s'adresse qu'aux hommes de l'art, elles ne puissent remplir entièrement leur but. Il serait à désirer que de telles notions fussent publiées dans de petits livrets tirés à grand nombre et répandus avec profusion dans tous les ateliers. Cette partie de la science est celle qui demande le plus à être popularisée, et si la philanthropie, dirigeant ses vues de ce côté, y appliquait les sommes qu'elle emploie souvent d'une manière beaucoup moins utile, elle accomplirait une somme de bien plus grande, plus réelle et plus durable.

BULLETIN DE LA CLASSE D'INDUSTRIE de la Société des Arts de Genève. Nos 1 à 24. — Genève, 1823 à 1839. In-8.

Cette intéressante publication renferme les comptes rendus des travaux de la société et une foule de notices ou mémoires sur des objets industriels, dont les principaux sont :

Mémoire sur les Mortiers en général et sur ceux des environs de Genève en particulier, par le Colonel Dufour.

L'auteur rend compte des nombreuses expériences auxquelles il s'est livré pour arriver à jeter quelque jour sur cette partie encore si obscure de l'art des constructions. Les essais de tous genres qu'il a tentés avec les matériaux que lui offraient les environs de Genève, l'ont conduit à reconnaître que la chaux maigre est la seule réellement hydraulique, mais qu'elle doit être convenablement mélangée avec du ci-

ment et du sable. Quant aux mortiers à l'air, il a trouvé que la meilleure composition consistait dans un mélange à parties égales de chaux grasse en pâte et de chaux maigre éteinte en poudre. Ces résultats, sans être tout-à-fait décisifs, vu les qualités fort variables des diverses chaux, n'en sont pas moins précieux, et en étudiant les expériences de M. Dufour, on pourra être mis sur la voie d'améliorations et de découvertes nouvelles.

Discours sur l'Histoire de la mesure du temps, par le Professeur G. Maurice.

L'art de mesurer le temps est la base sur laquelle reposent tous les travaux de l'horlogerie. Son histoire est donc celle aussi de la marche qu'a suivie cette branche d'industrie dont les progrès se trouvent liés d'une manière si intime à ceux de la science. Dès les âges les plus reculés on sentit de quelle importance il était d'arriver à une mesure exacte du temps, soit à sa division en un certain nombre de parties égales, de telle sorte qu'on pût en calculer la durée et en mieux régler l'emploi. C'est le récit des efforts tentés dans ce but que M. G. Maurice expose rapidement dans un discours plein d'intérêt, riche de faits et de notions scientifiques, bien propre en un mot à exciter l'attention et à montrer combien la science est indispensable pour obtenir quelque perfectionnement dans l'art de l'horlogerie.

De l'engrenage hélicoïdal de Whit, par L. Morin-Dériaz.

Ce mémoire a été composé à l'occasion d'une pendule fabriquée à Kington et présentée par M. Ferdinand Melly à la classe d'industrie de Genève. Il a pour objet de faire ressortir les avantages de l'engrenage hélicoïdal que l'auteur regarde comme précieux pour l'horlogerie, ainsi que pour des machines de moyennes grosseurs. Il est suivi d'une note mathématique de M. D. Colladon sur le même sujet.

Mémoire sur les Moulins et la Meunerie, par L. Morin-Dériaz.

Dans cette brochure plus étendue que la plupart des autres mémoires de ce recueil, l'auteur a rassemblé tout ce que l'étude et l'observation ont pu lui fournir d'intéressant sur cette matière. C'est un petit traité d'autant plus utile que l'on a bien peu d'ouvrages de ce genre, et qu'il renferme en quelques feuilles des notions complètes et à la hauteur de la science actuelle.

Note sur les Bougies stéariques suisses; par le Conseiller Macaire. De l'emploi de l'anthracite dans les arts et dans l'économie domestique; par le même.

De ces deux petites notices, la première est destinée à l'analyse des bougies stéariques suisses, et l'auteur ayant reconnu qu'elles ne contiennent aucune trace de principes malfaisans trouvés dans les bougies du même genre fabriquées en Angleterre, conclut en conseillant leur emploi et en faisant des vœux pour que cette industrie soit encouragée et prenne un développement rapide. L'autre notice renferme quelques détails intéressans sur les charbons de terre et en particulier sur l'anthracite qu'on exploite dans le Valais.

Note sur la précipitation de l'or; par A. Morin. = Des soudures en général, et des soudures d'or et d'argent en particulier; par le même.

M. A. Morin, mettant ses connaissances scientifiques au service de l'industrie, donne un exemple louable et qu'on voudrait voir plus souvent imité par les savans, dont les recherches ont trop rarement un but d'application utile et directe. Habile chimiste et observateur patient, il a donné à ses expériences une direction précieuse pour les arts, il n'a pas craint de passer du laboratoire à l'atelier, et, profitant des notions pratiques qui lui ont été communiquées par divers fabricans, il a réuni dans une courte notice les procédés les meilleurs, et offert aux artisans un précieux aperçu des lumières que la science peut jeter sur leurs travaux.

De semblables publications sont certainement l'un des moyens les plus efficaces de hâter les progrès de l'industrie en mettant à la portée des ouvriers une foule de notions relatives à leurs professions diverses, et qu'ils ne pourraient autrement acquérir qu'en se livrant à des études ou à des recherches pour lesquelles ils n'ont en général ni le temps ni les moyens nécessaires. Le Bulletin de la classe d'industrie de la Société des Arts de Genève remplit d'autant mieux ce but populaire, que, chacun de ses numéros se vendant séparément, l'ouvrier peut pour quelques sous se procurer ceux qui concernent sa partie spéciale.

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

Revue Critique

DES LIVRES NOUVEAUX.

Novembre 1839.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

BABEL; publication de la Société des gens de lettres. — Paris, 1840, tome 1er. In-8, 9 fr., ou 2 vol. in-12, 6 fr.

Il est tout-à-fait plaisant de voir la société des gens de lettres prendre elle-même ce titre de *Babel* qui semble résumer si heureusement dans un seul mot les principes et la tendance de la littérature française actuelle. On aurait voulu faire la plus sanglante satire de cette fameuse association, qu'on n'aurait pas pu mieux choisir. En effet, n'offre-t-elle pas une nouvelle confusion, si ce n'est de langues, du moins d'idées, de doctrines, d'élémens contraires, un véritable chaos où, comme l'avouait naguère fort naïvement l'un de ses chefs, l'esprit mercantile est le seul qui domine l'ensemble, l'unique but vers lequel tous convergent? Ainsi que le disait M. de Balzac dans son dernier plaidoyer, la noblesse d'aujourd'hui n'ayant plus la volonté ni les moyens d'entretenir, à côté de ses meutes et de ses valets, la troupe affamée des gens de lettres, ceux-ci ont formé une société où chacun apporte en commandite ses talens ou du moins sa plume pour exploiter en commun le domaine littéraire. Les grands génies qui, à ce qu'il paraît, se multiplient chaque jour davantage, ont généreusement tendu la main à leurs confrères moins favorisés. « Sous la protection des prin-» cipes moraux, les plus sages et les plus élevés, (*risum tenea-» tis!*) ils se sont constitués en une imposante *unité*, à laquelle » un grand avenir est promis; car, si l'association industrielle » remue le monde, on peut pressentir l'action de l'association » des intelligences. »

« Une œuvre littéraire devait être le premier résultat, le

» premier témoignage de cette heureuse concentration mo-
» rale; et les gens de lettres ont produit *Babel*...!!

Entrez, messieurs, entrez, mesdames, la vue n'en coûte que 9 francs si vous êtes français, et 6 francs pour les étrangers, et si vous n'êtes pas contens on ne vous rendra pas votre argent à la porte, mais vous aurez une demi-livre de papier pour allumer votre feu ou pour tout autre usage qu'il vous plaira d'en faire. D'ailleurs « M. Henry Monnier, dont le » crayon est aussi spirituel que la plume, s'est chargé des vi- » gnettes, » qui n'y sont pas, « et M. Basset de Jolimont, l'un » de nos paléographes les plus distingués, a bien voulu com- » poser pour chaque œuvre une grande initiale ornée ; » ce qui vous procurera le doux plaisir de rapprendre à lire pour ne rien perdre des précieux mérites de ce grand œuvre.

— Mais, dira-t-on, sans doute, tout cela est bel et bon, monsieur le critique, nous savons bien que toute chose a son côté plaisant, et que le charlatanisme, inséparable de l'annonce en France, prête aisément au ridicule; cependant la société des gens de lettres compte dans son sein une foule d'esprit séminens, de talens remarquables, et il n'est pas possible qu'une pareille réunion produise une œuvre tout-à-fait médiocre. Nous vous abandonnons volontiers leurs hautes prétentions morales, mais avec de telles ressources si variées, si nombreuses, comment *Babel* n'offrirait-il pas une lecture pleine d'intérêt? Dans une œuvre si importante, comment ne trouverait-on pas des trésors d'imagination et de style?

Bon public, souviens-toi du *Livre des Cent et un*, et des *Cent et une nouvelles*, et du *Salmigondi*, et des cent et une autres entreprises du même genre annoncées avec le même fracas comme des monumens dans lesquels la postérité devait retrouver les glorieux titres littéraires de notre époque. Que reste-t-il de tout ce papier noirci avec tant de luxe, que sont devenus tous ces volumes destinés aussi « à prendre place dans » toutes les bibliothèques comme *véritable spécimen de la* » *littérature française au* XIXe *siècle?* » Demande-le au colporteur qui transporte dans sa balle les rebuts de la librairie, demande-le à l'épicier du coin. Ils sauront t'en donner des nouvelles; pour moi je n'en ai plus entendu parler depuis si long-temps, que j'en aurais oublié jusqu'au titre, si *Babel* n'était venu me rafraîchir la mémoire.

Ce nouveau recueil est en effet le digne pendant de ceux que je viens de nommer, et l'on peut, sans être sorcier ni risquer de se compromettre, lui prédire un destin semblable. Pour deux ou trois fragmens spirituels on y trouvera vingt platitudes et trente mauvaises drogues, et l'on peut être bien sûr de n'y pas rencontrer une seule de ces pages dans lesquelles

le génie empreint son cachet indélébile. Cela se comprend : l'homme vraiment supérieur, qui sent le mérite de son œuvre, se soucie peu de la noyer dans un pareil réceptacle. Le génie marche seul, il n'a pas besoin, pour s'élever, de monter sur les épaules de la médiocrité, et son juste orgueil l'empêchera toujours de prendre part à des spéculations de ce genre. Si l'on peut s'exprimer ainsi, il est trop aristocrate pour jamais consentir à ce nivellement des intelligences dans lequel il n'y aurait pour lui rien à gagner; le radicalisme introduit dans la république des lettres serait un véritable non-sens, le génie peut quelquefois y être momentanément méconnu, mais il finira toujours par obtenir la première place, ce n'est qu'une question de temps, et ses œuvres impérissables peuvent attendre.

La première livraison de *Babel* vient singulièrement à l'appui des critiques suggérées déjà par la seule lecture du prospectus, et chacun reconnaîtra que c'est la Montagne qui accouche d'une souris. Ces deux petits volumes renferment neuf fragmens ou contes dont les auteurs sont MM. de Bonnechose, de Bernard, Delord, Hugo, Molé Gentilhomme, de Lavergne, Viardot, Viennet et Mme Eugénie Foa. On y voit ainsi les célébrités du jour mêlées à des feuilletonistes plus ou moins obscurs, les classiques et les romantiques représentés par deux poètes renommés, et cependant, je le répète, on n'y trouve seulement pas pour une heure de lecture intéressante. Le seul morceau passable est une bluette de M. de Bonnechose, intitulée *la Croix d'Honneur,* dans laquelle sont esquissées avec simplicité et naturel les infortunes d'un digne garde national, notaire probe et honnête, qui est tourmenté de l'ambition du ruban rouge, fait de grands sacrifices pour l'obtenir, et, une fois qu'il le tient, n'y trouve qu'une source de désappointemens cruels. Quant au reste de ces fragmens, on dirait en vérité que c'est le rebut des feuilletons de la presse quotidienne. M. L. Viardot a essayé d'imiter une nouvelle de Cervantes qu'il dit être intraduisible, et qu'il aurait aussi bien fait de laisser en repos dans les œuvres de l'auteur espagnol par respect pour sa mémoire, plutôt que de la compromettre en nous donnant ce tissu de proverbes cousus à la suite les uns des autres sans intrigue, sans art et même sans originalité.

— Une course de M. Viennet dans les Pyrénées, racontée en prose entremêlée de vers, paraît indiquer la prétention d'imiter le voyage de Chapelle et Bachaumont, moins cependant l'esprit, la légèreté et la gaîté que le poète a oublié de prendre dans son bagage. — *Tom Trick* est une de ces histoires absurdes qui remplissent ordinairement les colonnes du *Tam-Tam* ou de l'*Entr'acte*. M. Molé-Gentilhomme ne semble pas se

douter des premiers élémens de la vraisemblance, ni de cette connaissance du cœur humain et de cette expérience de la vie, indispensables pour donner quelque valeur aux caprices de l'imagination. — L'*Abbaye de Port-Royal-des-Champs* a fourni à M. de Lavergne un sujet fécond de considérations catholico-artistiques, d'anecdotes connues et déjà maintes fois exploitées avant lui. — Mme Eugénie Foa s'est contentée pour sa part d'un épisode de 16 pages emprunté ou plutôt attribué à l'une des filles du régent. *Sœur Batilde* par sa forme et par son étendue ressemble fort à l'un de ces articles de remplissage que les journalistes, dans l'argot du métier, désignent sous le nom de *canard*. — La *Consultation* de M. Ch. de Bernard ne tient guère plus de place; c'est un imbroglio d'intrigues adultères qui donnera la mesure de ce qu'on doit entendre par *la protection des intérêts moraux les plus sages et les plus élevés* dont parle le prospectus. — Cette susdite production se déploie d'une manière encore plus remarquable dans *les deux Amours* de M. Taxile Delord, esquisse fort peu châtiée de la passion d'un jeune homme pour une fille perdue qui lui fait oublier sa propre femme jeune et belle, de telle façon qu'elle en meurt de chagrin. — Enfin, pour clore cette première série, nous avons *Le 7 août* 1829, poésie de M. Victor Hugo :

Seuls dans un lieu royal côte à côte marchant,
Deux hommes, par endroits du coude se touchant,
Causaient. Grand souvenir qui dans mon cœur se grave.

Puis vient une description minutieuse de l'uniforme de Charles X, car le vieux roi était l'un des deux interlocuteurs,

L'autre était un jeune homme étranger chez les rois,
Un poète, un passant, une inutile voix.

En un mot M. V. Hugo lui-même, ce Napoléon de la littérature, comme vous savez bien, qui aime fort se poser côte à côte avec les puissans de la terre.

Ils se parlaient tous deux, sans témoin, sans mystère,
Dans un grand cabinet, simple, nu, solitaire,
Majestueux pourtant. Ce que les hommes font
Laisse une empreinte aux murs. . . . .

On se demandera sans doute quel cabinet ce pouvait être, et il faut avouer que l'équivoque, quelque peu noble qu'elle soit,

se présente si naturellement qu'avec la meilleure volonté du monde on ne saurait l'éviter. Mais poursuivons :

. . . . Sous ce même plafond
Avaient passé jadis, ô splendeurs effacées!
De grands événemens et de grandes pensées.
Là, derrière son dos croisant ses fortes mains,
Ebranlant le plancher sous ses pas surhumains,
Bien souvent l'Empereur, quand il était le maître,
De la porte en rêvant allait à la fenêtre.

Je m'arrête, car on croirait que je parodie, tandis que je ne fais que copier. Mais pour quiconque a étudié consciencieusement les productions de M. V. H. et suivi avec attention la marche de sa décadence, ces vers n'auront rien d'étrange; ils n'en sont que la conséquence nécessaire. Les défauts qu'on y trouve sont les mêmes qu'on pouvait apercevoir déjà dans ses premières poésies, et qui érigés en principes absolus par l'auteur n'ont fait que croître et embellir. Voyez comment sa tendance à tout matérialiser l'a conduit à écraser les *événemens*, à étouffer les *grandes pensées sous un plafond*. Et cet Empereur dont *les pas surhumains ébranlaient le plancher* quand *il allait en rêvant de la porte à la fenêtre*...... Ne dirait-on pas qu'il s'agit d'un éléphant captif se promenant dans son étroite prison de bois, plutôt que d'un souverain puissant méditant dans son palais sur les destinées du monde et dont l'esprit ambitieux rêvait la domination universelle?

Or entre le poète et le vieux roi courbé
De quoi s'agissait-il?
D'un pauvre ange tombé
Dont l'amour refaisait l'âme avec son haleine :
De Marion, lavée ainsi que Madeleine,
Qui boîtait et traînait son pas estropié,
La censure, serpent, l'ayant mordue au pied.

M. Victor Hugo sollicitait en faveur de sa *Marion Delorme* dont la représentation était retardée par les chicanes de la censure, et si l'on veut bien l'en croire, il profita de cette occasion pour faire entendre à Charles X des avertissemens pleins de sagesse, des paroles mesurées mais sévères sur la désastreuse direction de son gouvernement. Ses prédictions furent repoussées comme les rêves d'un poète, et une allocution à Holyrood forme la péroraison de cette bizarre poésie, nouvel argument pour ceux qui prétendent que M. V. Hugo n'a plus du génie que l'orgueil.

Telle est dans tous ses détails le premier étage de cette nou-

velle Tour de Babel, qui sous plus d'un rapport a de l'analogie avec l'ancienne, quoiqu'elle ne soit qu'une œuvre de nains à côté de la gigantesque entreprise des enfans de Noé. Triste parodie de ces grandes paroles de la Genèse :

« Et ils dirent entre eux, faisons des briques, et cuisons-les au feu; (car ils se servaient de briques au lieu de pierres, et de bitume au lieu de mortier) : ils ajoutèrent, venez, bâtissons-nous une ville et une tour qui s'élèvent jusqu'aux nues pour nous faire un nom, et n'être pas dispersés sur la face de la terre....

» Et l'Eternel dit : allons, descendons sur la terre et je-
» tons dans leur langage une telle confusion qu'ils ne s'enten-
» dent plus les uns les autres.... C'est par cette raison qu'elle a
» été nommée Babel (qui signifie confusion), parce que ce
» fut là que Dieu jeta la confusion dans le langage des hom-
» mes.....

EMMA; par l'auteur de Trevelyan, etc.— Paris, 1839. 2 vol. in-8, 15 fr. = **CHRONIQUES CHEVALERESQUES** de l'Espagne et du Portugal, suivies du *Tisserand de Ségovie*, drame du 17ᵉ siècle, publiées par *Ferd. Denis*. — Paris, 1839. 2 vol. in-8, 15 fr. = **ARTHUR**; par *Eugène Sue;* 2ᵐᵉ partie. — Paris, 1839. 2 vol. in-8, 15 fr.

L'auteur de Trevelyan ne se lasse pas de retracer des scènes de la vie anglaise, et il paraît que le public non plus ne se lasse pas de les lire. Ce succès n'est pourtant dû ni à un talent bien remarquable ni à une imagination bien féconde. Mais les lecteurs, fatigués de toute cette littérature violente que les écrivains français ont mise à la mode, trouvent un certain attrait dans des peintures plus vraies, plus simples, qui leur rappellent la vie réelle, la société qu'ils connaissent, et reposent véritablement leur esprit après les secousses mélodramatiques que lui ont fait éprouver les Lacroix, Gozlan, Jacob et *tutti quanti*. *Emma* offre de l'intérêt quoique l'on y retrouve cette froideur et ces longs détails qui jettent souvent de la monotonie sur les romans anglais. Ce sont toujours à peu près les mêmes événemens, les mêmes circonstances qui forment le tissu de la trame ; les préjugés de l'aristocratie, les exigences sociales y sont aux prises avec les sentimens naturels. Mais la justesse des observations, la connaissance du cœur humain et le charme du récit attachent toujours le lecteur, accoutumé d'ailleurs à ne pas se montrer trop difficile.

— Les *Chroniques* publiées par M. Ferdinand Denis ont tout l'attrait de ces vieilles légendes si naïves dont le style simple et la teinte merveilleuse captivent l'esprit et parlent à

l'imagination. L'histoire de l'Espagne et du Portugal est féconde en catastrophes sanglantes; les annales de ces deux pays offrent une foule de traits de barbarie, de cruauté, et en même temps des mœurs très-policées sous certains rapports et fort originales. On y retrouve l'empreinte de l'Orient mêlée aux coutumes de l'Occident qui ont été ainsi modifiées d'une manière remarquable. Plusieurs des chroniques de M. F. Denis rappellent les mille et une nuits et ont tout le charme de ces contes arabes qu'on ne se lasse pas de relire. Je citerai pour exemple l'histoire de la *damoiselle Théodor* si merveilleusement belle et universellement savante qui soutint devant le roi une dispute contre les sages les plus réputés de son royaume et les vainquit tous l'un après l'autre, ce qui lui valut sa liberté et la fortune de son maître. M. Denis a su fort bien conserver à ces récits leur fraîcheur et leur naïveté. Son style est tout-à-fait approprié à ce genre d'écrits, et les nombreuses notes dont il a enrichi son ouvrage prouvent qu'il n'a rien négligé pour ajouter l'intérêt historique au mérite littéraire.

— A côté d'une publication semblable, qui sous une forme fictive offre du moins le tableau d'une époque et peint des mœurs vraies, des passions qui ont existé et existent encore, des drames empruntés à la vie réelle, on trouvera bien fade cette seconde partie d'*Arthur* dans laquelle M. Eugène Sue se traîne péniblement à travers mille détails, mille longueurs jusqu'à la conclusion d'une aventure fort peu intéressante et qui aurait pu être contée facilement en un volume au lieu de quatre. Il est vrâi qu'alors pour exciter la curiosité publique il n'y aurait pas eu cette attente qui fait toujours désirer avec impatience la suite d'un roman commencé, surtout lorsque la première partie est adroitement enveloppée d'un voile mystérieux qui semble promettre une source de découvertes importantes pour le dénouement. Il est vrai aussi qu'*Arthur* ne se serait vendu que 7 fr. 50 c. au lieu de 30 fr. Et il est bien clair qu'auteur et éditeur se trouvaient également intéressés à agir comme ils ont fait. C'est ainsi que des considérations tout-à-fait étrangères à la littérature viennent trop souvent se mêler à ses inspirations et en détruisent tout le mérite, les font avorter en quelque sorte et rendent l'homme de talent impuissant à produire aucune œuvre durable.

ARTHUR D'AIZAC; par le comte *Horace de Viel-Castel.* — Paris, 1839. 2 vol. in-8, 15 fr. = **THECLA**; par *Charles Didier.* — Paris, 1839. 2 vol. in-8, 15 fr.

Après avoir fait dans quelques romans la satire la plus amère de la noblesse de Paris et nous avoir représenté soit le faubourg Saint-Germain, soit le faubourg Saint-Honoré comme des sociétés corrompues et efféminées dont il n'y a plus rien à espérer, M. de Viel-Castel entreprend le panégyrique de la noblesse de province. Il prétend retrouver dans celle-ci des restes d'énergie et de vertu qui rappellent les beaux temps de l'aristocratie, et des germes d'avenir qui peuvent encore porter d'heureux fruits. Ainsi soit-il! Mais au milieu du mouvement démocratique de notre époque, la noblesse ne saurait plus être considérée comme un corps dans l'état, ce n'est plus qu'une coterie sociale dont les destinées ont assez peu d'importance. En France plus encore qu'ailleurs elle a perdu toute influence, tout pouvoir, elle s'est tuée elle-même par ses fautes et son aveuglement obstiné. Le contraste que notre auteur se plaît à établir, n'offre donc qu'un intérêt tout-à-fait relatif, et, quelque peine qu'il se donne pour faire accepter ses esquisses comme des documens historiques, le public n'y verra que des romans, n'y cherchera que la peinture de mœurs exceptionnelles qui tendent chaque jour plus à s'effacer, à se fondre dans les nouvelles relations que l'émancipation industrielle entraîne nécessairement à sa suite.

Arthur d'Aizac est un jeune noble parisien qui vient vivre en province dans le château d'un oncle. Il y trouve une cousine charmante dont il devient amoureux sans pouvoir réussir à s'en faire aimer. Irrité de cette résistance inattendue, Arthur a recours à une ruse de vrai roué, et pour forcer sa cousine à lui accorder sa main, il menace de ternir son honneur. La pauvre fille élevée dans les principes de la vertu la plus austère en meurt de désespoir. C'est ainsi que l'auteur met en regard les deux noblesses, et au moyen d'incidens un peu forcés, fait ressortir l'opposition de leurs idées et de leurs mœurs. Ecrivain facile, mais un peu fade, il se montre ici, comme dans tous ses romans, prodigue de détails assez futiles, de phrases banales, auxquels il veut donner une haute portée. Son imagination est peu féconde, les caractères qu'il trace manquent en général de force et ses trames ne sont pas très-ingénieuses. Mais il y a de l'esprit et ce certain babil de salon qui plaît à beaucoup de gens.

— M. Charles Didier ne se montre pas si sobre dans l'em-

ploi des ressources dramatiques et son imagination paraît plus riche. Il est vrai qu'il va puiser ses sujets à une source moins exploitée et plus propre à piquer la curiosité. Les voyages qu'il a faits en diverses contrées se résument pour lui en romans. Le docteur Caron Duvillars lui ayant demandé des renseignemens sur les côtes barbaresques où il fit il y a 2 ou 3 ans une excursion, il lui répond par un récit dans lequel doivent se trouver tous les détails nécessaires sur les mœurs et les usages de ce triste pays. L'idée n'était pas mauvaise, et un pareil thême, traité avec le talent dont M. Charles Didier a donné plus d'une preuve, pouvait fournir un travail à la fois remarquable et intéressant. Mais l'exécution ne répond pas tout-à-fait à ce qu'on est en droit d'attendre de lui.

Ici, comme dans le *Chevalier Robert*, il n'y a guère de maure que le lieu de la scène. Les principaux personnages sont européens, et, avec une impartialité tout-à-fait désintéressée, c'est à eux que l'auteur adjuge les plus mauvais rôles, c'est parmi eux qu'il prend les exemples de corruption et de cruauté destinés à peindre l'état de barbarie dans lequel sont plongés les peuples de la côte africaine. Il y a certainement une pensée juste, une observation vraie dans cette critique de notre civilisation qui perd son empire sur l'homme dès qu'il n'est plus enlacé dans les liens de sa loi redoutable. On n'a que trop souvent vu des Européens profiter de leur séjour dans des contrées barbares, pour faire eux-mêmes profession de barbarie, de férocité, et s'abandonner à tous leurs instincts brutaux que la contrainte semble avoir rendus encore plus violens. Mais il n'est pas juste de donner ces mœurs comme étant celles du pays, car si ses habitans sont aussi barbares, ce doit nécessairement être d'une manière différente, et d'ailleurs chez eux n'existe pas ce hideux contraste de l'extérieur civilisé qui n'est chez l'Européen qu'un masque hypocrite sous lequel se cache le naturel le plus féroce.

Thécla est la fille du consul de Suède qui est enlevée par les agens du consul anglais, misérable débauché que nul obstacle n'arrête quand il s'agit de satisfaire ses passions. Cet enlèvement est attribué aux Maures, et un pirate arrêté et exécuté par l'ordre du consul anglais lui-même passe pour l'auteur du rapt. Mais la haine populaire, que cette exécution ne fait qu'exaspérer encore plus, ne tarde pas à découvrir le vrai coupable. Il s'ensuit des scènes terribles et le drame se dénoue de la manière la plus sanglante.

On voit avec peine M. Charles Didier suivre la pente commune et se jeter ainsi dans un genre plus facile sans doute, mais qui ne conduit à aucun succès durable et ne peut qu'être

funeste au talent en le détournant de ces habitudes de travail qui seules peuvent l'entretenir et le perfectionner.

CENT ÉPIGRAMMES de Martial, toutes traduites vers pour vers; par *Mollevaut*, de l'Institut. — Paris, 1840. In-12.

M. Mollevaut aime à se jouer des difficultés que présente dans la poésie française l'alliance de la concision avec la clarté et l'harmonie. Il se plaît à joûter avec les auteurs qu'il traduit, et à interpréter vers pour vers, même les poètes latins. Son talent est tout-à-fait propre à ce genre de travail dans lequel il réussit souvent avec beaucoup de bonheur. C'est dans l'épigramme surtout qu'une pareille concision est précieuse, car avec des périphrases on fait bientôt disparaître le tour piquant qui en constitue tout le charme; l'esprit se noie, le trait s'émousse, et, ainsi que le dit M. Mollevaut dans sa préface : « Au lieu de deux rimes, mettez en trois ou quatre, l'épigramme ressemble à ce vin de liqueur auquel vous mêleriez une ou deux parties d'eau, dans le cristal d'un fin gourmet. »

La traduction de Martial exigeait encore une autre condition non moins difficile à remplir. Ainsi que chacun sait, son langage satirique n'est pas toujours chaste, loin de là il est souvent semé d'équivoques grossières, d'expressions qui répugnent à notre goût et à nos usages actuels. Il a donc fallu les élaguer avec tact, et, tout en conservant le fond de la pensée, changer entièrement la forme. Le mérite d'une telle entreprise paraît avoir été bien senti par M. Mollevaut, car il a pris pour épigraphe ce vers, tiré de son *Ode à la postérité :*

Il fit ce que jamais nul mortel n'a pu faire.

Nous souhaitons que le public justifie, par son accueil, cette audacieuse prétention qui ferme la bouche à la critique en se mettant dès l'abord au-dessus de ses jugemens.

IL BANDITO, drama in 5 atti; dell'autore del dramma *Gli Stati di Blois*. Italia, 1839. In-8.

La fille d'un seigneur amoureuse d'un bandit, la sœur de ce bandit amoureuse d'un seigneur, un père impitoyable, des

scènes de jalousie : voilà tout un bagage qui n'est guère neuf et avec lequel il me paraît bien difficile de monter une tragédie digne de piquer l'intérêt. C'est cependant ce qu'a entrepris l'auteur du *Bandito*. Cette double antithèse lui a plu sans doute comme étant éminemment dramatique, et il n'a pas réfléchi que c'était un ressort usé auquel le plus grand génie ne saurait réussir à rendre sa vigueur première. Le comte Alfonso a résolu de marier sa fille Matilde avec le comte Ernesto d'Aliffe, mais celui-ci préfère la compagne de la fiancée qu'on lui destine, la jeune et belle Luisa, sœur de Corrado, et Matilde aussi éprouve moins de penchant pour Ernesto que pour ce Corrado le bandit qui est chef d'une troupe de brigands. Au moment où le mariage est en train de se conclure, Corrado déguisé en moine s'introduit dans le château d'Alfonso, et, jetant son froc qui recouvrait une armure, déclare qu'il s'oppose à cette union. Le comte appelle ses gens, le bandit est arrêté, et jeté dans un cachot. Mais Matilde et Luisa s'entendent pour le délivrer et le font sortir du château. Alfonse furieux maudit sa fille, la chasse en quelque sorte de chez lui, et la force à accepter l'asile que lui offre Ernesto dans son château près de sa mère. Alors la jalousie s'empare de Corrado qui vient défier le jeune comte hospitalier, le force par ses injures à tirer l'épée et se fait tuer par lui. Ainsi finit cette tragédie qui présente, on le voit, bien peu d'intérêt, et dont l'action fort incomplète est conduite sans art, sans habileté. Le dialogue est en général peu animé, les scènes manquent de liaison entre elles et il en est plusieurs qui ne sont que de véritables hors-d'œuvre tout-à-fait inutiles. L'auteur a introduit par exemple trois personnages qui ne paraissent que pour apprendre aux spectateurs qu'ils sont des assassins au service de Corrado et pour raconter au milieu de la pièce ce qu'ils savent de l'histoire de ce bandit. Du reste, ce Corrado n'a rien de grand, rien de noble, rien qui puisse attacher ou séduire. Le caractère de Matilde, celui de Luisa sont assez insignifians ; la dureté d'Alfonso repousse et n'est pas même bien justifiée; Ernesto seul semblerait digne de quelque intérêt, mais c'est à peine si sa figure est nettement esquissée dans cette pâle ébauche. Les élémens dramatiques employés par l'auteur auraient demandé à être traités avec cette énergie sauvage qu'on trouve dans les *brigands* de Schiller. Une fois que l'on franchit les limites de la vie réelle, l'exagération devient un auxiliaire indispensable. Les passions hors de nature ne captivent que par leur excès. Au lieu de cela, *Il bandito*, composition timide sans être plus vraie, traîne péniblement sa marche indécise de lieux communs en lieux communs pour arriver à un dénouement qui ne remplit aucune des

conditions du drame. Il est évident que l'auteur a besoin de beaucoup travailler pour réussir dans la carrière dramatique, et d'un autre côté il est facile de reconnaître que l'épreuve de la représentation théâtrale lui a manqué. C'est à cette circonstance peut-être qu'il faut attribuer presque tous les défauts de son œuvre. Une seule répétition aurait suffi sans doute pour les lui faire apercevoir, et l'on peut dire en quelque sorte qu'il est à peu près impossible d'écrire pour le théâtre ailleurs que sur le théâtre même. C'est un lieu dont il faut connaître la langue et les usages, indépendamment de tout génie, de tout talent d'imagination.

ESSAI SUR LA LITTÉRATURE ITALIENNE depuis la chute de l'empire romain jusqu'à nos jours; par M[lle] *E.-F. d'Aubigny*. — Paris, 1839. In-8.

M[lle] d'Aubigny a tracé dans ce volume un tableau rapide de la littérature italienne, espèce d'inventaire fort restreint de ses richesses si nombreuses et d'un si grand prix. Les principaux écrivains seulement y sont appréciés d'une manière un peu étendue par de courtes analyses de leurs chefs-d'œuvre; les autres ne peuvent qu'être nommés. En se renfermant dans des bornes aussi étroites, l'auteur aurait dû comprendre qu'il était impossible d'entrer dans les détails et qu'il fallait plutôt donner des vues générales sur l'ensemble de chaque époque et sur la marche du développement littéraire. Les analyses ne conviennent qu'à des ouvrages plus étendus, dans lesquels la place ne manque pas à l'auteur pour se livrer à une revue complète de toutes les productions de quelque importance. Mais, dans un résumé comme celui de M[lle] d'Aubigny, elles sont déplacées, car l'analyse de deux ou trois grands poèmes suffit pour remplir plus de la moitié du volume et ne donne cependant point une idée exacte de la littérature et de ses phases diverses. Du reste cet essai est écrit avec goût, et l'auteur appuie la plupart de ses jugemens sur ceux de littérateurs distingués qui ont déjà traité le même sujet, tels par exemple que M. de Sismondi. Cependant on remarquera quelques assertions qui paraîtront très-hasardées; ainsi M[lle] d'Aubigny prétend que les fiancés de Manzoni ont été moins bien accueillis en France que Marco Visconti ou autre pâle composition de ce genre. Si cela était, ce serait tant pis pour les Français, car on pourrait y voir une preuve de mauvais goût; mais il n'en est point ainsi, puisque le roman de Manzoni a eu trois ou quatre traductions différentes, et, quoique aucune

d'elles ne rendît tout le mérite de l'original, le public a généralement compris la valeur de ce chef-d'œuvre qu'on a aussitôt placé à côté des meilleurs romans de W. Scott, quelquefois même au-dessus.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE DE L'EUROPE pendant les XVe, XVIe et XVIIe siècles; trad. de l'anglais de Henri Hallam par *Alph. Borghers.* — Paris, 1839, tomes I et II. 2 vol. in-8, 15 fr.

M. Hallam est un historien érudit qui paraît avoir beaucoup lu, beaucoup étudié. Le tableau qu'il retrace de la littérature européenne, montre une connaissance approfondie des diverses langues et des chefs-d'œuvre qu'elles ont produits. C'est un travail assez complet, quoique nécessairement fort abrégé, dans lequel on peut suivre avec intérêt la marche du développement intellectuel dans les différentes contrées de l'Europe. Les vues de l'auteur sont en général fort judicieuses, dictées par un goût pur, et dépouillées de tout préjugé national, de toute partialité injuste. Il raconte encore plus qu'il ne juge, et la raison chez lui parle plus haut que le sentiment. Si cette tendance toute historique le préserve des écarts de la passion, elle jette aussi de la froideur sur son œuvre, et il ne faut pas s'attendre à y trouver ni enthousiasme, ni indignation. On y rencontre également fort peu de ces aperçus brillans, de ces coups-d'œil vastes et ingénieux qui appartiennent au littérateur habile et jettent un charme si puissant sur des livres tels par exemple que ceux de M. Villemain. C'est une nomenclature bien faite de la littérature européenne, une espèce d'inventaire bon à consulter. Mais ce n'est pas un ouvrage fort agréable à lire, ni dans lequel on trouve une étude comparative des différentes littératures. L'ordre synchronistique adopté par l'auteur nuit à l'intérêt et s'oppose surtout à l'étude comparative des diverses productions du même genre. Il apporte, il est vrai, avec lui une grande variété, mais ces passages brusques et continuels d'un sujet à un autre qui vous font sauter sans cesse du genre le plus grave au plus badin, du plus léger au plus sévère, ne sauraient permettre une étude approfondie, une appréciation bien complète des différentes formes littéraires. L'auteur néglige ainsi ces points de vue élevés, larges, d'où l'on embrasse un vaste horizon et qui offrent une mine féconde d'observations ingénieuses.

OEUVRES DU MARQUIS DE CHAMBRAY, maréchal-de-camp d'artillerie : Histoire de l'expédition de Russie, avec un atlas, 3 vignettes et le portrait de l'auteur, 3me édit. — Paris, chez Pillet, 1839. 3 vol. in-8 et atlas, 18 fr.

Dernier effort de l'ambition impériale, entreprise gigantesque qui devait couronner toutes les autres et assurer en Europe la suprématie absolue de Napoléon, l'expédition de Russie offre un intérêt immense sous tous les rapports. On ne se lassera jamais d'entendre le récit de ce lugubre drame, épisode d'un autre drame plus vaste dont il contribua fortement à précipiter le dénouement. De tous les projets conçus par l'Empereur, c'est celui dans lequel se peignent le mieux son audace, sa confiance en la fortune, son mépris pour la vie des hommes, et les principes qui dirigeaient son administration, despotique dans les formes, prompte dans son action, et sans moralité dans son but. Il n'a pas manqué de voix adulatrices pour exalter Napoléon soit comme administrateur, soit comme héros magnanime. Mais lorsque l'on considère avec sang froid et impartialité les actions du héros, les actes de l'administrateur, on ne tarde pas à voir pâlir cette auréole trompeuse dont la flatterie contemporaine a voulu entourer la tête du soldat habile. La véritable gloire de l'Empereur, la seule qui sans doute accompagnera son nom dans la postérité, est celle d'un grand général qui sut concevoir avec la hardiesse du génie, et exécuter avec une volonté que nul obstacle n'arrêtait, les plans militaires les plus audacieux. Profitant avec adresse de la position où il trouva la France, il exploita dans l'intérêt de son ambition l'énergie du peuple si violemment excitée par les secousses révolutionnaires. L'enthousiasme exalté au nom de la liberté lui fournit des armées nombreuses, et déjouant par la promptitude prodigieuse de ses mouvemens tous les calculs de l'ancienne tactique, il obtint bientôt à la fois deux puissans résultats. D'une part, il imprima aux peuples étrangers cette terreur qui fait qu'un ennemi est déjà presque vaincu avant même d'être attaqué ; de l'autre, ses succès, flattant la gloriole vaniteuse qui était le principal faible de sa nation, lui permirent de fonder son pouvoir absolu sur les ruines de la république. Il ne dédaigna pas non plus d'appeler à son secours les ressources du charlatanisme, et ses plus brillantes conquêtes furent dues en partie à de fallacieuses promesses de liberté, jetées au milieu des peuples pour les détacher de leurs souverains et de leurs institutions nationales. Ces divers élémens de succès mis en œuvre avec un complet oubli de tout sentiment d'humanité, tel est,

il faut le dire, le spectacle que présente l'histoire de l'Empire, et plus particulièrement celle de l'expédition de Russie.

M. le Marquis de Chambray, quoique militaire et considérant les faits sous ce point de vue spécial, n'a pas mis en oubli ces hauts principes philosophiques qui doivent dominer l'historien. D'ailleurs animé d'un esprit de saine critique, il s'attache à prouver que les vrais intérêts de la tactique ne sont point toujours en désaccord avec ceux de l'humanité, et que le mépris de ceux-ci est souvent la source des fautes les plus irréparables. L'expédition de Russie en offre un exemple frappant. Poussé par son ambition insatiable, Napoléon après avoir asservi une grande partie de l'Europe, voulut aller combattre au sein même de ses domaines le seul rival qui lui paraissait encore redoutable, le czar russe dont l'influence lui faisait ombrage et qu'il prétendait forcer à reconnaître sa suprématie. Il ne lui fallait plus que ce dernier triomphe pour se faire déclarer l'arbitre souverain des destinées de l'Europe entière, et peut-être songeait-il aussi à s'ouvrir par-là une porte pour pénétrer en Asie où son esprit aventureux rêvait déjà de nouvelles et brillantes conquêtes.

Il faut bien imaginer de puissans motifs pour justifier une entreprise si téméraire. Jusque là les armées françaises, sauf la campagne d'Egypte, n'avaient combattu que dans des pays civilisés, peuplés, offrant des ressources de tous genres, et sous des climats à peu près semblables à celui de leur patrie. Ici elles allaient se trouver dans une contrée sauvage, aride, au milieu d'une population à demi barbare, éparse sur un vaste territoire, et, pour peu que la campagne se prolongeât, exposées aux rigoureux frimas du Nord. Elles allaient être séparées par des distances immenses du siége de l'Empire, de ce centre duquel il devrait être pourvu à tous leurs besoins, et qui, renfermant toutes les administrations générales, pouvait seul donner les ordres pour les approvisionnemens et pour les renforts nécessaires. De telles circonstances semblaient exiger des mesures de prévoyance nombreuses et sagement conçues, plus qu'en nulle autre occasion. Mais par une fatalité inconcevable, ce fut justement le contraire qui arriva. Accoutumé à marcher rapidement de victoire en victoire, Napoléon se dispensait en général volontiers de gêner la promptitude de ses mouvemens, par des convois de subsistances et de bestiaux trop considérables; il comptait sur le pays ennemi pour l'entretien de ses troupes, il se reposait sur les réquisitions dont il savait ses généraux prodigues, et, quoiqu'il n'autorisât pas ouvertement le pillage, il fermait les yeux, sachant bien que c'était un moyen d'intéresser fortement à la guerre officiers et soldats. Lorsqu'il eut décidé d'envahir la Russie, il s'occupa

donc de diriger de ce côté avec la plus grande célérité tous les corps d'armée dont il pouvait disposer; mais désirant cacher autant que possible son véritable dessein, il ne prit pas d'autres mesures que celles usitées dans ses précédentes campagnes. Il réunit ainsi plus de quatre cent mille hommes qui se mirent en marche avec des moyens de subsistance très-bornés et se fiant pour l'avenir sur les ressources qu'ils pensaient trouver, comme dans d'autres expéditions, dans les pays qu'ils traverseraient. Beaucoup de soldats et beaucoup de canons, voilà les deux seuls élémens qui parussent indispensables à Napoléon pour faire la guerre; quant aux moyens de nourrir les uns et de transporter les autres, il avait pour maxime, comme le fait observer M. de Chambray, qu'il faut demander aux hommes l'impossible pour obtenir d'eux le plus possible. Aussi dès le début de cette campagne, avant même qu'on eût atteint le territoire russe, l'armée française eut de grands désastres à déplorer : des milliers de chevaux périrent, et des maladies nombreuses vinrent affaiblir la plupart des régimens en peuplant tous les hôpitaux de la route. Ce fut bien pis lorsqu'on se trouva tout-à-fait en pays ennemi et qu'on vit la difficulté, souvent même l'impossibilité d'obtenir des réquisitions suffisantes pour l'entretien d'une pareille multitude. On put comprendre alors quel genre d'obstacles on aurait à combattre, et il fallut un bien grand aveuglement pour persister dans cette marche imprudente qui semblait jeter le défi à la nature elle-même.

M. de Chambray, suivant pas à pas le détail de toutes les opérations militaires, signale outre cela bien des fautes qui ne peuvent être appréciées que par des hommes du métier. Mais la plus importante de toutes et celle que chacun reconnaîtra sans peine fut le résultat immédiat de cette coupable imprévoyance. Les soldats affamés, aigris par la souffrance, se vengeaient par le pillage et le massacre; partout sur leur passage ils ne laissaient après eux que des débris fumans et de malheureuses victimes ruinées, réduites au désespoir sans avoir rien fait pour mériter un pareil traitement.

L'invasion prit un caractère de barbarie, d'atrocité qui contrastait cruellement avec les mots de liberté et de droit qu'on avait d'abord jetés aux paysans pour essayer de s'en faire un appui en les soulevant contre leurs seigneurs. Les temples même n'étaient pas plus respectés que les chaumières, ils servaient d'écuries pour les chevaux de l'armée. Ainsi l'on fournissait au gouvernement russe des armes dont il sut profiter pour donner à cette guerre une couleur tout à la fois nationale et religieuse. Il réveilla le fanatisme, persuada au peuple que les Français se proposaient d'anéantir la nation russe, et parvint

bientôt à exciter un mouvement général de patriotisme exalté encore par la religion. Nobles et paysans, seigneurs et vassaux rivalisaient de zèle, en sorte que l'empereur Alexandre ne tarda pas à voir grossir le nombre de ses soldats, d'abord trop inférieur pour qu'il fût possible d'opposer aucune résistance à la grande armée française. L'équilibre se rétablit d'autant plus vite, que, à mesure qu'il avançait dans sa marche, Napoléon voyait la maladie, le besoin et le désordre, décimer ses beaux régimens. La plus grande impéritie semblait présider à tous les actes de l'administration chargée des subsistances et de l'entretien de l'armée, tandis que le général en chef, préoccupé sans cesse du désir d'atteindre cet ennemi qui fuyait devant lui et qu'il ne pouvait réussir à engager dans une bataille rangée, n'avait pas le temps de songer à tous les détails, de vérifier si ses ordres même étaient bien exécutés.

Enfin à Borodino, Napoléon crut voir toutes ses espérances réalisées; l'armée russe s'arrêta, et bientôt tout se disposa pour une grande bataille. Au souvenir de ses succès passés, l'Empereur, confiant dans sa bonne fortune, voyait déjà les Russes en déroute et Alexandre forcé d'implorer la paix comme une grâce. Ses pensées se tournaient probablement vers la Turquie, où il n'aurait sans doute pas tardé à porter la guerre pour réaliser ensuite son plan d'un royaume fédératif européen dont il se serait fait proclamer le chef. Ici M. de Chambray trace un portrait de l'Empereur, fort remarquable : « Napo» léon, » dit-il, « alors qu'il méditait ces vastes projets, » jouissait d'une santé robuste, et venait d'atteindre sa qua» rante-troisième année; il était de petite taille, avait de » l'embonpoint, les épaules hautes, le cou court, la tète grosse, » la démarche pesante; son visage était large, son teint dé» coloré, ses cheveux noirs et lisses, ses yeux gris fauve et » recouverts d'un sourcil épais; il avait de belles dents, et son » profil grec, comme celui de la plupart des Corses, ne don» nait presque aucune idée de son visage vu en face. Ses re» gards étaient pénétrans; ses traits semblaient immobiles, son » air était taciturne; deux seules passions se peignaient vive» ment sur son visage, la joie et la colère. Il parlait d'un ton » sec et brusque, par phrases concises et entre-coupées. On » apercevait quelquefois dans sa conversation des traces de son » origine étrangère. Il portait habituellement l'uniforme des » chasseurs de sa garde, avec un chapeau à trois cornes, bas de » forme, tel qu'on le portait avant la Révolution. Lorsque le » temps l'exigeait, il mettait sur son habit une redingotte tou» jours de couleur grise; cette habitude datait de ses premières » campagnes d'Italie. Sa tournure toute particulière et son cha» peau unique dans l'armée le faisaient reconnaître de très-loin.»

Le combat fut long, très-acharné, et la victoire, long-temps disputée, resta bien aux Français, mais leur coûta cher et ne leur apporta aucun des avantages qu'ils en attendaient. « Après avoir enduré tant de maux, de privations, de fatigues » pour forcer l'ennemi à en venir à une bataille; après avoir » combattu avec tant de valeur, ils n'apercevaient pour ré- » sultat qu'un massacre épouvantable, l'accroissement de leurs » misères, et plus d'incertitude que jamais relativement à la » durée et au sort de la guerre. »

Plus de 70,000 hommes avaient été tués ou blessés de part et d'autre. Napoléon lui-même parut frappé de stupeur en parcourant le champ de bataille. Mais, étranger en quelque sorte aux sentimens d'humanité qu'un pareil spectacle aurait dû révolter, il semblait n'éprouver qu'un violent dépit de s'être trompé dans ses prévisions. Aussi, malgré l'avis de son Conseil qui voulait qu'on se repliât sur Smolensk pour réparer les fautes commises et qu'on remît au printemps prochain la suite des opérations, il s'obstina dans cette fatale poursuite qui l'entraînait à sa perte. L'armée dut se remettre aussitôt en route et marcher sur Moscou, dont l'occupation devint alors le nouveau but des désirs de Napoléon, qui pensait pouvoir dicter des lois depuis cette seconde capitale de l'empire russe. Ce fut donc un autre désappointement plus cruel encore pour lui, de trouver Moscou abandonnée, déserte, sans magistrats, sans archives, en un mot dépouillée de tout ce qui aurait pu donner quelque avantage à sa possession. Et, à peine établi au Kremlin, l'Empereur se voit ravir la dernière ressource qu'elle lui offrait encore de procurer du repos et des subsistances à son armée; de toute part le feu éclate, l'incendie devient général, un cercle de flammes qui se resserre toujours plus environne bientôt l'état-major. Il faut renoncer au séjour de Moscou et se hâter d'éviter par une prompte retraite la destruction totale qui menace son armée si elle demeure plus long-temps au centre du pays ennemi. Quel coup pour l'ambitieux conquérant! Obligé de rétrograder, poursuivi à son tour par l'armée russe qui le harcelle sans cesse, l'Empereur dut amèrement regretter l'imprévoyance coupable avec laquelle il s'était engagé dans une entreprise aussi téméraire. L'état moral et physique de ses soldats, ainsi que le manque des subsistances et des moyens de transport, lui rendaient impossible de se retirer en bon ordre et avec honneur. L'art des retraites n'avait d'ailleurs jamais été son fort, et il ne tarda pas à faire en Russie comme en Egypte. Laissant son armée aux soins de ses généraux, il prit les devans pour rentrer en France le plus tôt possible, accompagné seulement de plusieurs officiers et d'une escorte peu nombreuse. Quelque excusable que fut une sem-

blable résolution justifiée par des raisons d'Etat de la plus haute importance, son résultat le plus immédiat fut de jeter le découragement dans les rangs de ses soldats qui se voyaient ainsi abandonnés au milieu des souffrances de tout genre, rendues encore plus insupportables par les frimas d'un hiver rigoureux.

« La neige avait continué à tomber le 5 (novembre) en » petite quantité; le 6, chassée par un vent du Nord, elle » tomba abondamment, et recouvrit bientôt la terre d'une » couche épaisse qui ne présentait plus à l'œil attristé, qu'une » immense plaine d'un blanc éclatant. La route foulée par les » chevaux et par les voitures devint alors aussi dure et aussi » glissante que du verglas. A cette latitude, cet état de choses » subsiste à peu près cinq mois : les Russes sont toujours pré- » parés à ce changement : leurs chevaux sont d'avance ferrés » à glace : ils mettent sur traîneaux leurs voitures de trans- » port, ainsi que les canons des parcs; et les Kosaques ont » alors des pièces légères sur affûts-traîneaux. Dans l'armée » française, les chevaux, n'ayant point été ferrés à glace, glis- » saient au moindre mouvement, s'épuisaient en efforts im- » puissans, et s'abattaient à chaque instant. On perdit tout-à- » coup la plus grande partie de ce qui restait de cavalerie, et » l'on fut contraint d'abandonner beaucoup d'artillerie et de » bagages. On vit alors des objets précieux, provenant du » pillage de Moscou, dispersés sur la route; ils ne tentaient » plus la cupidité : on ne songeait qu'à se procurer des ali- » mens.

» Un petit nombre de régimens avait conservé quelques » bestiaux en les faisant paître; il devint impossible de les » nourrir plus long-temps. L'armée, marchant sans relâche, » ne recevant de distributions de vivres nulle part, éprouva » toutes les horreurs de la famine, et se trouva réduite, pour » seule nourriture, à la chair des chevaux; le soldat dépeçait » à l'instant ceux que l'on était contraint d'abandonner. Le » froid vint se joindre à tant de maux; il n'était pas encore » excessif, mais cependant insupportable pour des malheu- » reux affamés ou mal nourris, et trop peu vêtus pour un » climat si rigoureux. Chacun se couvrait de ce qu'il trou- » vait pour se garantir du froid : aussi voyait-on des soldats » de toutes les armes surchargés des vêtemens les plus bizarres.

» Les forces humaines ne pouvant lutter contre de sem- » blables vicissitudes, les désastres de l'armée augmentaient » dans une proportion effrayante; l'indiscipline et l'insubor- » dination gagnèrent ce qui était resté sous les drapeaux. Le » nombre des traîneurs s'accrut de manière à faire craindre » que l'armée ne présentât bientôt plus qu'une masse con-

» fuse. L'aspect de la route devint affreux; elle était jonchée » de cadavres d'hommes et de chevaux, et couverte d'une » foule de malheureux se traînant à peine, tandis que d'autres » expiraient de faim, de fatigue, de maladie et de leurs blessures. Quand ils réfléchissaient sur la rigueur d'un sort si » peu mérité, sur cette mort obscure qui allait les atteindre, » sans qu'un ami leur fermât les yeux, sans qu'un seul laurier fût jeté sur leur tombe, sans que leurs proches sussent » même en quels lieux s'étaient exhalés leurs derniers soupirs, » et qu'ils reportaient les yeux sur le passé, le ressouvenir de » leur gloire les accablait. Tous ces maux et le sentiment si » puissant de sa propre conversation, produisirent un égoïsme » et une dureté incroyables; alors les liens si doux de l'amitié » furent rompus; les mourans, la rage dans le cœur, expirèrent dans une affreuse solitude : la mort ne fit plus couler » de larmes.

» Tout moyen semblait bon pour se conserver la vie : on » vit des soldats dépouiller leurs camarades accablés par la » maladie, et abréger ainsi leurs derniers momens. Chaque » soir, un grand nombre de malheureux qui n'avaient pu » suivre leurs corps, imploraient une place auprès des bivouacs » déjà établis; mais on les repoussait durement, et ils allaient » expirer à quelques pas de là; aussi l'armée, lorsqu'elle quittait ses bivouacs, les laissait-elle couverts de morts, ce qui » leur donnait l'aspect d'un champ de bataille. Au point du » jour, toute l'armée recommençait son mouvement de retraite, et l'on voyait arriver de l'intérieur des terres un » grand nombre de militaires isolés, ou réunis par bandes » plus ou moins nombreuses; ils se dirigeaient sur la grande » route, où il se formait bientôt une épaisse colonne de traîneurs. La nuit couvrait de son ombre les maux qui accablaient l'armée, et le jour suivant reproduisait les mêmes » scènes. »

M. de Chambray signale les fautes commises par Napoléon dans cette rapide retraite jusqu'à Smolensk; mais c'est aux militaires qu'il appartient d'apprécier la justesse de ses critiques. Nous nous sommes plutôt attaché à le suivre dans le récit dramatique de cette longue et douloureuse catastrophe, et à faire ressortir le mérite littéraire de son ouvrage. Le passage de la Bérésina fut le dernier grand désastre qui acheva de détruire la puissante armée avec laquelle quelques mois auparavant l'Empereur avait envahi en triomphateur le territoire russe. M. de Chambray en peint toute l'horreur avec la désolante éloquence des chiffres. Il donne les états de présence des divers corps tels qu'ils furent rédigés à plusieurs reprises depuis ce moment jusqu'à la fin de la campagne. On y voit dimi-

nuer avec une effrayante rapidité les débris échappés au passage de la Bérésina. Enfin l'on ne compte plus que par quelques milliers ces soldats qui avaient traversé le Niemen au nombre de plus de 400,000, et le cœur se serre, l'âme se révolte en songeant que tant d'hommes sont tombés victimes de l'égoïste ambition d'un seul. Le conquérant n'apparaît plus alors que comme un fléau terrible, et l'on s'indigne contre l'histoire qui prétend en faire un héros, un demi-dieu, lui élever des autels, imposer ses actes à l'admiration de la postérité.

Le livre de M. de Chambray est du bien petit nombre de ceux où la vérité n'est pas sacrifiée à ce vertige d'engouement que la gloire de l'Empire a jeté sur notre époque. Ce rare mérite lui assurera sans doute un succès durable, et ses nombreuses pièces justificatives puisées dans les archives officielles en font en même temps un recueil de documens précieux à consulter.

NOTICE SUR LES INDIENS de l'Amérique du Nord, ornée de quatre portraits coloriés, dessinés d'après nature, et d'une carte; par *Eugène A. Vail.* — Paris, 1840. In-8, fig.

Les conquêtes de la civilisation sur les Indiens de l'Amérique ont été souvent accusées d'injustice et de barbarie. Les poètes et les philosophes se sont accordés à peindre sous les couleurs les plus séduisantes ces sauvages que les blancs sont venus déposséder d'un domaine qu'ils n'exploitaient pas et refouler toujours davantage dans un territoire plus restreint. Ils se sont plus à les représenter comme des victimes pures, vertueuses, indignement tourmentées par des oppresseurs cruels et corrompus. Tout cela était fort poétique et semblait justifié par la conduite des Espagnols lors de la découverte de l'Amérique, ainsi que par d'autres faits isolés et heureusement exceptionnels sur lesquels ils appuyaient leurs accusations. Mais c'était manquer à la vérité que de généraliser ce point de vue et surtout que de prétendre attribuer au gouvernement des Etats-Unis des torts qui ne furent jamais les siens.

Déja Washinton-Irwing a contribué à nous faire connaître les Indiens d'une manière plus vraie. A la place des vertus admirables dont on les avait affublés, il nous a montré en eux tous les vices, toutes les faiblesses que le raisonnement aurait dû reconnaître par induction comme les conséquences naturelles de leur état social, ou plutôt anti-social. Ses observations se sont trouvées d'accord avec celles que La Condamine et d'autres écrivains avaient faites dans le siècle précédent et qu'on avait trop vite oubliées. Le livre que nous annonçons

ici, et qui offre le résumé des principaux ouvrages américains publiés récemment à ce sujet, apportera une nouvelle lumière dans la question qu'il traite, et disculpera sans doute tout-à-fait le gouvernement des Etats-Unis en exposant les sages mesures par lesquels il a tenté d'améliorer le sort de la race indienne, et d'assurer l'avenir de cette nation qui ne peut être sauvée d'une destruction complète que par les bienfaits de la civilisation.

L'auteur n'est animé par aucun sentiment de partialité injuste. Il examine froidement, et la plus grande modération est empreinte dans tous ses jugemens. Il ne cherche pas plus à nier les droits des sauvages à la possession du sol, qu'à céler les fautes et les excès commis par les blancs. Mais partant d'un principe qu'on a trop souvent négligé, il demande si la destination de l'homme sur la terre n'est pas d'employer toutes ses facultés à seconder le travail de la nature, à profiter de toutes les ressources qu'elle lui offre pour améliorer son sort, pour perfectionner son être, et si l'Indien qui se refuse obstinément à l'accomplissement de cette tâche n'a pas prononcé lui-même sa propre condamnation? M. Vail n'est point un écrivain consommé; il ne s'occupe pas de faire des phrases élégantes et sonores; la langue française ne paraît même pas lui être très-familière. Mais sa notice est riche en faits curieux, en documens statistiques et en notions intéressantes sur les traditions ainsi que sur les mœurs et les usages des Indiens. Le passage suivant que nous lui empruntons nous semble propre à rectifier l'opinion publique faussée en Europe par tant d'écrits déclamatoires; il servira en même temps à faire apprécier les principes qui dirigent le gouvernement des Etats-Unis dans ses transactions avec ceux qu'on a si souvent représentés comme les jouets de sa fourberie et les victimes de son avidité.

« En 1825, M. Monroe, alors président des Etats-Unis, considérant l'état précaire des Indiens, ne vit d'autre moyen d'améliorer leur sort et de les préserver d'une ruine totale que leur émigration et leur établissement permanent dans un lieu fixe et déterminé, et entièrement à l'abri du mouvement envahissant et continuel de la population blanche. Cette grande mesure, toute d'humanité, puisqu'elle a pour principal but la protection de la race la plus faible, fut, après mûre délibération, proposée au congrès, qui l'adopta définitivement; elle est basée sur les principes suivans :

» 1° Garantie solennelle du terrain qui leur est assigné à eux et à leur postérité en toute propriété;

» 2° Prohibition entière de toute introduction chez eux de liqueurs fortes;

» 3° Non-intervention de toute autorité des Etats-Unis ou des états de l'Union dans leurs règlemens municipaux ou leurs affaires publiques et privées, si ce n'est afin d'empêcher, autant que faire se peut, leurs guerres intestines;

» 4° Encouragement, par des moyens persuasifs, de partage et d'affectation personnelle de leurs propriétés, afin d'inspirer à chaque Indien un intérêt proportionné dans la culture de sa portion individuelle;

» 5° Protection, si elle devient nécessaire, par le moyen de la force armée des Etats-Unis, à celles des tribus qui, se dévouant à l'agriculture, se trouveraient en proie aux hostilités des autres, etc.;

» 6° Enfin, la fourniture à toutes, aux frais des Etats-Unis, des instrumens aratoires qui leur seront nécessaires, ainsi que tous les instituteurs théorétiques et pratiques dont ils peuvent avoir besoin. »

Cette grande mesure s'est dès-lors accomplie et aujourd'hui déjà la plupart des tribus se sont rendues dans le territoire qui doit former à l'avenir le pays Indien.

« D'après un tableau officiel récemment publié, le nombre d'arpens de terre affectés à l'usage des Indiens, de 1829 à 1839 seulement, c'est-à-dire dans l'espace de dix années, monte à 92 millions, et les sommes à eux payées en outre, à titre d'indemnités ou pour leurs dépenses, se sont élevées dans la même période à plus de 67 millons de piastres, ou 335 millions de francs.

» En supposant que les 313,000 Indiens des Etats-Unis s'établissent en totalité sur ce territoire, ce qui n'est pas probable, par la raison que bon nombre, tout en acceptant les conditions pécuniaires du traité d'émigration, préfèreront un établissement plus lointain, nous aurions, par le calcul le moins favorable aux Indiens, et en évaluant à quatre le nombre d'individus dont chaque famille est composée, une moyenne de 1179 arpens pour chacune de ces dernières, et près de 300 arpens par individu.

» La France, avec 33 millions d'habitans, occupe environ 52 millions d'hectares, ou cent millions d'arpens, c'est à-dire environ 3 arpens par individu, et qui suffisent amplement à leurs besoins. »

Il sera maintenant fort curieux de suivre le développement de ces Indiens établis sur « un territoire à eux seuls réservé, où, sans gêne ni contrainte, ils pourront désormais tout à la fois conserver celles de leurs coutumes nationales auxquelles ils tiennent d'affection et par tradition, et jouir de tous les avantages qui doivent découler du bon voisinage d'un état civilisé. »

HISTOIRE SOMMAIRE DE L'ÉGYPTE sous le gouvernement de Mohammed-Aly, ou récit des principaux événemens qui ont eu lieu de l'an 1823 à l'an 1838, par M. *Félix Mengin;* précédée d'une Introduction et suivie d'Etudes géographiques et historiques sur l'Arabie, par M. *Jomard*. — Paris, 1839. In-8, cartes, 9 fr.

L'attention publique se porte aujourd'hui plus que jamais vers les réformes tentées dans l'Orient. On sent que le moment de l'épreuve est venu pour ces essais de civilisation empruntés à l'Europe et violemment imposés aux populations turques et égyptiennes par leurs souverains despotes. Les regards sont surtout fixés sur l'Egypte, car c'est là que, dirigé par une main plus ferme et plus habile, le mouvement paraît avoir produit les effets les plus remarquables. C'est Mohammed-Aly qui a été l'homme de génie, tandis que Mahmoud s'est montré presque toujours au-dessous de la tâche qu'il avait entreprise. Les derniers événemens ont placé le pacha d'Egypte dans une position nouvelle dont on attend avec impatience les résultats. L'ouvrage de M. Mengin a donc, indépendamment de son mérite historique, un intérêt tout-à-fait de circonstance. On parle beaucoup des réformes exécutées en Egypte par Mohammed-Aly, mais en général on les connaît fort peu et seulement par des rapports de journaux assez mal informés. On trouvera dans le livre que nous annonçons ici des renseignemens plus exacts et une foule de détails fort intéressans.

M. Mengin montre un esprit très-favorable au pacha; ne songeant qu'au but élevé vers lequel tendent ses efforts, il ne croit pas devoir juger trop sévèrement les moyens qu'il emploie. Aux reproches de despotisme et de cruauté qu'on lui adresse, il répond par une réflexion assez juste, c'est que, dans un pays où la loi ne gît absolument que dans la volonté du souverain, il faut bien que cette volonté soit énergique et ne recule jamais devant les moyens de se faire obéir. Pour juger sainement l'œuvre du pacha d'Egypte, il faut faire abstraction de nos idées européennes de justice, d'équité, d'humanité. Elles seraient probablement tout-à-fait impuissantes au milieu de ces peuples courbés depuis tant de siècles sous le joug de fer du despotisme oriental, d'autant plus qu'elles reposent en grande partie sur des croyances ou des doctrines religieuses qui ne sont point les leurs. Le règne de la force brutale ne peut cesser que lorsque la nation est assez avancée pour le trouver insupportable; alors il tombe devant une révolution, et le progrès reprend sa marche naturelle qui est de bas en haut. Mais l'Egypte n'en est pas encore là; sa population n'est qu'une masse ignorante et brute, instrument aveugle, que le pouvoir absolu peut seul mouvoir à son gré. En y in

troduisant de force les élémens de l'industrie, du commerce et des arts, il y semera sans doute des germes de liberté, mais il pourra long-temps encore le faire sans menacer son existence. Sans s'arrêter donc au triste spectacle qu'offre un pays dont les habitans sont exploités comme une race d'esclaves, où tout semble sacrifié à l'ambition et à l'avarice du maître, il faut écarter les sentimens pénibles qu'il fait naître et se placer en quelque sorte au même point de vue que Mohammed-Aly, considérer le pacha comme un créateur qui, si l'on peut s'exprimer ainsi, pétrit de ses puissantes mains une matière inerte à laquelle il veut donner la pensée et la vie. Envisagées de ce point élevé et assez distant pour empêcher d'apercevoir les ombres de détails, les institutions nouvelles établies en Egypte sont en effet dignes d'être admirées. On ne peut qu'être frappé de surprise en voyant ainsi le génie d'un homme enfanter des prodiges au milieu d'un pareil peuple et malgré tant d'obstacles qui paraissaient insurmontables. A la voix du pacha l'industrie jusqu'à lui presque nulle en Egypte, a pris un développement rapide et immense, des cultures tout-à-fait inconnues dans le pays s'y sont naturalisées et y donnent déjà des produits considérables, des fabriques nombreuses ont surgi de toutes parts, des routes ont été construites, des canaux creusés, des établissemens d'instruction publique se sont fondés sous la direction d'Européens appelés dans ce but. A la soldatesque effrénée et dangereuse des Mammelouks, Mohammed-Aly a substitué une armée bien disciplinée et convenablement exercée ; il a établi des écoles militaires pour former de bons officiers ; il a créé une marine, et ce tributaire de la Porte qu'elle pouvait jadis faire rentrer dans le néant par l'envoi du cordon, est devenu en peu de temps un rival redoutable qui menace de lui disputer l'empire. On ne saurait le nier, la puissance du pacha est fondée sur une grande supériorité de caractère et d'esprit, et s'il faut en croire notre auteur, la magnanimité ne lui fut pas toujours étrangère. Cette dernière assertion paraîtra peut-être inspirée par un sentiment de partialité aveugle ; mais, quoi qu'il en soit, les faits nombreux que renferme le livre de M. Mengin, les données statistiques qu'il fournit sur l'état actuel de la contrée, offrent un vif intérêt, prouvent que les efforts du pacha ont déjà obtenu d'importans résultats, et semblent promettre un avenir qui rachètera largement les plaies causées par une inoculation si prompte et si brutale de la civilisation européenne. Les notes savantes de M. Jomard ajoutent encore au mérite de cette publication remarquable.

RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

LETTRE D'EUSTACHE LEFRANC à Monseigneur C.-R.-A. van Bommel, pour la plus grande utilité du Saint-Siége, pour la mortification et le châtiment du clergé wallon, Evêque de Liége. — Liége, 1838. In-8.

La controverse religieuse semble vouloir se réveiller ; de temps en temps quelque manifeste de l'un ou de l'autre parti vient prouver que la lice n'est pas déserte, et, à en juger d'après la vivacité croissante de ces attaques réciproques, on peut penser que la lutte ne tardera pas à se ranimer d'une manière plus sérieuse et plus suivie. C'est une suite naturelle de la réaction religieuse qui a succédé au mouvement philosophique du siècle dernier et qui entraîne beaucoup d'esprits à se rattacher autour de l'unité et de l'autorité catholiques. Tantôt une brochure protestante, tantôt un écrit philosophique dénonce le danger de cette marche rétrograde, non que ce soit de ce côté que l'on se soucie le plus de recommencer le combat, mais on est poussé à bout par le zèle catholique. L'opuscule que nous annonçons ici et qui a été publié en Belgique nous montre que la révolte éclate au sein même de l'église et que le zèle ultramontain de certains évêques trouve une forte opposition parmi leurs subordonnés. La *Lettre d'Eustache Lefranc* a pour objet un mandement de l'évêque de Liége que nous ne connaissons pas, mais dont le but principal était de soutenir la cause de l'archevêque de Cologne et de prendre sa défense, et où les hermésiens et les franc-maçons étaient désignés comme les ennemis de la religion, le pape exalté au-dessus de toutes les puissances terrestres, les rois considérés comme des vassaux, enfin les institutions civiles en général vouées au mépris toutes les fois qu'elles prétendent se soustraire à l'influence du clergé ! Nous ne serions pas surpris que cet Eustache Lefranc fût un pseudonyme destiné à cacher quelque prêtre éclairé et indépendant, car au milieu de sa critique vive, de son ironie spirituelle, il nous semble reconnaître l'homme du métier qui possède à merveille ses pères, ses conciles, son évangile, et sait manier habilement toutes les armes de la dispute théologique. Cependant nous n'avançons qu'avec doute cette hypothèse qui pourrait donner lieu d'appliquer encore le fameux vers :

Tantæne animis cœlestibus iræ !

car cette lettre est d'un bout à l'autre animée d'une verve sar-

castique tout-à-fait peu pastorale. Ecrite dans un style mordant, remplie de citations piquantes, elle ne laisse sans réponse aucun des argumens de Monseigneur et commente d'une manière fort plaisante tous les articles de son mandement. L'auteur s'attache surtout à faire ressortir ce qu'il y a de monstrueux dans ces vieilles prétentions de Rome qu'on se met tout-à-coup à vouloir ressusciter. Il développe les conséquences qu'entraînerait sa suprématie absolue sur tout pouvoir civil, et, fouillant les archives de l'histoire, il étale, dans une longue suite de méfaits et de crimes, les titres de la papauté à la reconnaissance des peuples. Pour montrer l'usage qu'elle a fait de sa puissance, il tire de la poussière certaine bulle d'indulgences, dans laquelle tous les forfaits les plus abominables sont taxés en beaux deniers comptans, et il demande si l'infaillibilité peut encore être invoquée en présence de pareils excès. Enfin il dévoile hardiment la conduite du clergé catholique dans la révolution belge et les menées auxquelles il continue à se livrer pour porter le trouble dans l'Etat. Ce sont des révélations fort curieuses, dont on ne peut sans doute apprécier bien justement la valeur, faute des documens nécessaires pour distinguer la vérité de la passion, mais dont on comprendra l'importance et qu'on lira avec un grand intérêt. Nous terminerons cet article en citant le passage suivant dans lequel l'auteur résume ses opinions et les motifs qui l'engagent à repousser le mandement de l'évêque de Liége. Après avoir exposé le système par lequel on veut transformer la Belgique en un vaste théâtre de marionnettes dont les évêques tiennent les fils, il ajoute : « Permettez pourtant, Mon-
» seigneur, que dans l'incertitude du rôle que vous me feriez
» jouer, et ne me sentant nulle propension ni pour les *giles*,
» ni pour les *polichinelles*, je décline l'obédience de votre
» Grandeur ; aussi bien la petite discussion que nous venons
» d'avoir ensemble, ne m'avait pas inspiré une confiance
» trop robuste dans la profondeur de ses connaissances, ni
» dans la sincérité de sa piété, ni enfin dans la droiture de ses
» intentions ; il ne serait guère possible, avec elle, de rester à
» la fois bon citoyen et catholique raisonnable ; car si j'ai une
» conscience religieuse à satisfaire, j'ai aussi une conscience
» politique à respecter ; et ni l'une ni l'autre ne se payent de
» sophismes, ni ne se prêtent aux capitulations. Nous autres
» pauvres gens, nous ne trouverions pas à nous vendre, et
» nous n'avons le moyen d'acheter personne. Je vois bien que
» ma franchise campagnarde et ma foi pure et naïve s'accom-
» moderont mieux de la simplicité évangélique de mon pas-
» teur villageois, que des raffinemens, des précautions, des
» distinctions, des restrictions et de tout l'attirail du dialecte

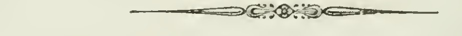
» sophistico-apostolique de votre Grandeur. Qu'il me parle
» wallon ou français, je l'entends, au moins, mon vieux curé ;
» il me fait aimer Dieu plus qu'il ne me le fait craindre,
» et il ne permet pas qu'on s'informe de ce que pense le voi-
» sin pour chercher à l'aider, à le servir. Tout le monde l'é-
» coute avec attention, avec intérêt, parce que sa morale est
» celle de tout le monde; serait-ce parce que la vôtre n'est
» celle de personne, Monseigneur, qu'on a tant de peine à la
» saisir? Il prétend, mon vieux ami, que les hommes indul-
» gens et charitables sont seuls faits à l'image de Dieu, et que
» les ambitieux et les fourbes ont été faits à l'image du Diable;
» quand il dit, avec le Sauveur, qu'*il faut rendre à César ce qui*
» *appartient à César*, il a soin d'ajouter que son César, à lui,
» demeure à Bruxelles et non à Rome, comme voudraient
» le persuader certains prélats; il a du reste une grande véné-
» ration pour le pape qu'il appelle le *premier fonctionnaire*
» de l'église; car les idées constitutionnelles ont germé dans
» cette vieille tête wallonne; il soutient qu'on se sauve par les
» bonnes actions, plus sûrement que par les beaux discours,
» et qu'un cœur droit vaut mieux qu'un esprit de travers.
» Votre Grandeur voit bien que c'est là encore un prêtre de
» la vieille Roche, de ceux qui font aimer la religion et respec-
» ter ses ministres; de *ceux qui se vouent sans partage à leurs*
» *saints ministères, qui sont devenus étrangers et comme*
» *morts à tout le reste*, ainsi que les voulait votre Grandeur,
» au mois de février 1830, mais ainsi qu'elle ne les veut plus,
» comme il est aisé de s'en convaincre par la milice turbu-
» lente et fanatique qui se nourrit de ses enseignemens et qui
» se façonne à son exemple. »

HISTOIRE DE PIERRE DURAND; par *Octaire Fournier*. — Paris, 1839. 2 vol. in-18, 6 fr.

Depuis que l'attention publique, excitée par les travaux remarquables de quelques érivains, s'est portée vers l'éducation de la jeunesse, tout le monde a voulu s'en mêler, et quiconque sait manier une plume s'est cru capable d'écrire des livres pour les enfans. Le principe de ce mouvement général a été d'abord un zèle louable quoique mal dirigé. On s'est aperçu tout-à-coup combien la littérature était pauvre en productions vraiment bonnes et utiles pour le premier âge, et chacun s'est aussitôt mis à l'œuvre, si ce n'est avec le talent et le tact nécessaires, du moins avec les meilleures intentions. Mais l'intention ne suffit pas, comme chacun sait, et

d'ailleurs à la suite de ces bien intentionnés est bientôt accourue la meute altérée des spéculateurs toujours prête à se jeter partout où il y a curée. Depuis que la littérature est un métier, le talent consiste surtout à savoir se plier aux caprices de la mode et à saisir au vol les sujets dont le public veut bien s'occuper un instant. L'inspiration est aujourd'hui reléguée au fond d'une bourse où elle remue plus d'écus que d'idées. Au son de cette douce musique voyez courir toutes les plumes; il n'est pas un de nos grands faiseurs de phrases qui, à l'ouïe de ce plaisant murmure, ne trouve entre deux verres de punch ou de champagne le temps de se faire conteur moraliste pour le plus grand bien de nos enfans. Tous ces grands génies, qui sont, ainsi que vous ne l'ignorez sans doute pas, la gloire de la France, s'empressent à l'envi d'inscrire leurs noms en tête de maints recueils destinés à la jeunesse; ils adorent l'enfance, ne vivent et ne pensent que pour leurs jeunes amis, ne respirent plus que vertu, candeur et tendresse toute paternelle. Ceci me rappelle la parodie de Werther, lorsque le héros distribue une volée de coups de pied aux chers anges de son adorable Lolotte. Nos enfans ne seraient guère mieux venus auprès de ces nouveaux mentors qui dans leur rage d'exploitation se soucient fort peu en vérité de la matière qu'ils exploitent. Ils écrivent pour les petits comme pour les grands sans songer au résultat moral, sans se donner la peine d'étudier, d'observer, sans nul égard pour le cœur et l'âme. Que leur importe de froisser le sentiment, pourvu qu'ils amusent et qu'on les paye? D'ailleurs n'ont-ils pas un nom connu et une dose suffisante d'esprit et d'imagination? On jette ainsi de la poudre aux yeux, et les souscripteurs n'y voient plus assez clair pour discerner le vide caché sous les fleurs de leur brillant style, pour reconnaître la triste nullité du fond déguisé par des formes si séduisantes. La recette a paru bonne sans doute à M. O. Fournier, et il n'a rien vu de mieux à faire que de se lancer sur la trace d'aussi habiles devanciers. Malheureusement, pour lui du moins, il a oublié que l'imagination et l'esprit, leurs seuls moyens de succès, n'avaient pas été donnés à tout le monde. Aussi, malgré ses laborieux efforts pour atteindre au style sautillant et clapotant de Jules Janin, n'est-il parvenu qu'à produire une plate histoire sans intérêt, sans attrait, qui n'aura pour ses petits lecteurs d'autre danger que l'ennui. Je me trompe, s'il en est qui aillent jusqu'à la fin sans en sauter la moitié, ils pourront y puiser une ample provision d'idées fausses sur la vie de ce bas monde, et s'y noyer dans un déluge de sensiblerie niaise, affectée, qui n'est bonne qu'à fausser le jugement et à tarir la source de la vraie sensibilité. Cette critique est sévère, rude

même, je l'avoue, mais si M. O. F. est encore jeune, qu'il jette un regard derrière lui et qu'il compare son œuvre avec ses souvenirs d'enfance; si au contraire il n'est plus à l'âge où l'on peut évoquer de pareils souvenirs, qu'il daigne observer autour de lui, et il reconnaîtra certainement son erreur; il comprendra qu'avant d'écrire sur des sujets pareils il faut étudier, beaucoup étudier. L'expérience est un maître dont on ne méprise pas impunément les leçons.



LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE.

RECHERCHES HISTORIQUES SUR LE DROIT DE DOUANE depuis les temps les plus reculés jusqu'à la révolution de 1789; par *An. Saulnier.* — Paris, 1839. In-8, 5 fr.

Ecrites par un employé de l'administration des douanes, dans un esprit tout-à-fait favorable aux mesures fiscales et restrictives, qu'il regarde comme éminemment utiles pour assurer le développement du commerce et de l'industrie, ces recherches renferment quelques données curieuses sur la marche suivie par cette forme d'impôt. Mais ce n'est qu'un exposé assez aride des diverses ordonnances qui sous les différens règnes ont réglé cette matière. On comprend que l'auteur ne se livre pas à un examen critique des conséquences qui en sont résultées pour la prospérité réelle du pays. En effet, dès qu'il aborderait la question sous ce point de vue, ce serait de l'économie politique, et il n'y aurait plus guère moyen de présenter l'administration des douanes comme le palladium de la richesse nationale. Il se contente de signaler avec éloge les efforts successivement tentés par divers ministres d'état pour détruire les douanes intérieures qui séparaient autrefois les provinces françaises les unes des autres, efforts qui n'atteignirent tout-à-fait le but, que lorsque la révolution fut venue renverser l'ancien régime tout entier pour lui substituer le nouveau. Si M. Anat. Saulnier voulait bien suivre son raisonnement jusqu'au bout, il se verrait amené à reconnaître que ce qu'il dit des inconvéniens de diviser ainsi les provinces d'un même pays par des lignes de douanes intérieures, peut s'appliquer avec tout autant de justesse à la gêne et aux obstacles que les lignes extérieures apportent au commerce des différens peuples entr'eux.

SCIENCES ET ARTS.

EXPOSITION SYSTÉMATIQUE des effets pathogénétiques purs des remèdes, par le docteur *Weber;* trad. par le docteur *Peschier.* = Genève, 1833 à 1839. 6 parties. In-8, 21 fr. 50 c. = **BIBLIOTHÈQUE HOMOEOPATIQUE**, rédigée par une Société de médecins. — Genève, 1832 à 1836, 1re série. 8 vol. in-8, 40 fr. On peut souscrire pour la seconde série à raison de 20 francs par an.

(Chez Ab. Cherbuliez et Cie, libraires à Genève et à Paris.)

La doctrine homœopathique du célèbre Hannemann a trouvé un zélé disciple dans M. le docteur Peschier, qui depuis sept ans consacre avec une ardeur infatigable son temps et son talent à en progager les principes. La bibliothèque homœopatique, dont il a été le fondateur et dont il est encore le rédacteur principal, est le recueil périodique français le plus remarquable auquel ce nouveau système ait donné naissance. Riche d'observations pratiques, d'expériences curieuses, et renfermant de nombreux articles où la discussion est franchement abordée, ce journal offre une source de documens précieux pour quiconque veut étudier l'homœopathie et apprécier, avec connaissance de cause, ce qu'elle peut renfermer de vrai et d'utile. Nous n'avons ni le désir ni le savoir nécessaires pour prononcer un jugement sur un pareil sujet, mais il nous semble que tout système doit renfermer quelques vérités, et, lorsqu'il est présenté avec bonne foi, soutenu avec conviction, nous estimons qu'il mérite d'être examiné sérieusement. La science n'est, après tout, que le résultat d'une succession de systèmes, formes diverses sous lesquelles l'esprit de l'homme se plaît à rassembler les faits pour les embrasser plus facilement d'un seul coup-d'œil. Cette manière de procéder est trop absolue sans doute, mais elle est souvent inhérente à la nature humaine, et plus d'une fois elle a conduit aux plus grandes découvertes. Considérée sous ce point de vue, la collection que nous annonçons ici ne doit point être dédaignée, même par ceux qui n'en adoptent pas les principes, car ils pourront y puiser bien des notions intéressantes, y trouver bien des faits curieux dont l'étude ne leur sera pas inutile.

— L'ouvrage de Weber dont M. Peschier publie la traduction est indispensable à tous les médecins qui veulent appliquer dans leur pratique les principes de l'homœopathie. Il renferme la nomenclature de toutes les affections qui peuvent attaquer nos organes, avec l'indication des remèdes qui produisent des

effets semblables sur l'homme sain. L'auteur, entrant dans les plus petits détails, signale les moindres nuances de douleur et passe ainsi en revue tous les cas simples ou compliqués qui peuvent se présenter. On conçoit qu'un pareil livre, bien complet et rédigé d'après des expériences nombreuses, offre aux adeptes de l'homœopathie une véritable encyclopédie médicale qui peut, au besoin, remplacer tout-à-fait le médecin et permettre à chacun de se guérir soi-même.

FLORE DES DAMES, ou nouveau langage des fleurs, précédée d'un Cours élémentaire de botanique; par *H. Hostein*.— Paris, chez Loss, rue Hautefeuille, 10. 1840. 1 vol. in-18, fig. coloriées. Prix, 5 fr.

Ce nouveau langage des fleurs est imprimé avec luxe et orné de gravures dont l'exécution est supérieure à ce que l'on trouve ordinairement dans des petits ouvrages de ce genre, surtout eu égard au prix modique fixé par les éditeurs. A l'explication emblématique des fleurs qui est entremêlée de jolies citations poétiques, l'auteur a eu l'heureuse idée d'ajouter quelques morceaux littéraires en prose ou en vers, empruntés à nos meilleurs écrivains et choisis avec goût. Il a de plus exposé rapidement les principes élémentaires de la botanique et donné des instructions pratiques sur l'art de cultiver les plantes d'agrément, sur les travaux à faire dans les jardins, ainsi que sur le choix et l'arrangement des fleurs destinées à orner les appartemens ou à en garnir les fenêtres. Il a ainsi augmenté beaucoup l'intérêt de ce livre, qui offre à la fois une lecture agréable et un manuel utile aux amateurs. Le goût des fleurs devient de plus en plus général à mesure que les progrès de l'horticulture les mettent à la portée d'un plus grand nombre. Ces aimables filles de la Nature dont les formes élégantes, les couleurs variées et les suaves parfums sont une source de jouissances si douces, viennent jeter quelque poésie dans la demeure du citadin. Entouré de ces gracieuses compagnes, il aime à oublier la ville bruyante et enfumée, son imagination le reporte au milieu des champs, sur la colline escarpée, dans le bois touffu, et il croit respirer cet air pur et embaumé que les poumons aspirent avec tant de bonheur.

La *Flore des dames* sera donc accueillie avec faveur, et prendra sans doute rang parmi les publications du premier jour de l'an les mieux faites pour être offerte en présent aux jeunes filles. C'est à elles surtout qu'elle s'adresse; la culture et l'étude des fleurs semblent leur appartenir plutôt qu'à nul autre.

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT GERMAIN-EN-LAYE.

Revue Critique
DES LIVRES NOUVEAUX.
Décembre 1839.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

MARIE DE MANCINI; par Mme *S. Gay.* — Paris, 1839. 2 vol. in-8, 15 fr. = **LES CONFESSIONS** d'une Anglaise de qualité; par la comtesse de *Blessington;* trad. de l'anglais par *Lewis Delaporte.* — Paris, 1839. In-8, 7 fr. 50 c. = **LA NEUVAINE** de la Chandeleur, par *Charles Nodier.* — Paris, 1839. In-8, 7 fr. 50 c. = **L'ABBÉ OLIVIER**; par *Clémence Robert.* — Paris, 1839. In-8, 7 fr. 50 c. = **LE VIVEUR**; par *Auguste Ricard.* — Paris, 1839. 2 vol. in-8, 15 fr.

Voici une provision de romans pour les longues soirées d'hiver; précieuse ressource contre l'ennui s'ils sont bons, contre l'insomnie s'ils sont mauvais, et dans tous les cas bien accueillie des cabinets de lecture qui, depuis quelque temps, manquaient de nouveautés à offrir aux amateurs. Ce qu'on remarque d'abord, en parcourant ces volumes plus ou moins jaunes ou roses, à grandes marges, à petite justification, c'est que, si la forme ne s'est pas encore modifiée, si l'on nous donne toujours plus de papier blanc que d'encre d'imprimerie, le fond du moins a subi une heureuse transformation. Le roman de sac et de corde commence à passer de mode; on laisse reposer le poignard, le poison et le pistolet; les héros de cour d'assises ne semblent plus être les seuls dignes d'exciter la verve des écrivains. Il est seulement à craindre que, comme d'ordinaire, l'on ne passe d'un extrême à l'autre, et qu'aux émotions fortes de l'amour frénétique, de la jalousie féroce, de la vengeance sanguinaire, on ne fasse succéder des tableaux décolorés, sans mouvement ni expression. Cette alternative de réactions successives est le caractère propre aux époques où le domaine littéraire se trouve entre les mains de la médiocrité seule, et elle dure jusqu'à ce qu'un talent supérieur vienne donner une direction nouvelle et plus ferme

aux travaux de l'imagination. Mais les esprits, fatigués des secousses galvaniques du drame moderne, sont disposés à se contenter de peu, et des productions telles que *Marie de Mancini*, *les Confessions d'une Anglaise de qualité*, *la Neuvaine de la Chandeleur*, leur font éprouver un agréable repos, quelque faibles qu'elles soient. Mme S. Gay, avec son talent un peu fade, avec son style de salon, a choisi un sujet intéressant qui avait déjà fourni à M. Aycard un roman dont la publication fut assez bien accueillie, il y a quelques années. Lady Blessington se range à peu près sur la même ligne : ce sont des conversations, des commérages du grand monde plutôt qu'un récit; c'est du caquet, s'il est permis de s'exprimer ainsi, plutôt que du style. Mais, pour les confessions d'une femme de qualité, cette manière d'écrire convient assez, et la mauvaise humeur de la vieille coquette y jette du piquant à défaut d'intérêt bien soutenu. On y trouve d'ailleurs une spirituelle esquisse de la haute société anglaise. Quant à la *Neuvaine de la Chandeleur*, c'est en vérité bien peu de chose. M. Nodier possède cependant le talent du conteur; il a fait ses preuves, mais il en abuse parfois étrangement. Homme d'esprit et de beaucoup d'esprit, il a souvent su donner de l'intérêt au moindre sujet, en le rattachant toujours par quelque bout aux préoccupations de l'époque; mais il se repose trop facilement sur ce moyen de succès, et ses sympathies de bibliophile ne l'ont pas empêché de pousser plus loin que nul autre la méthode si peu littéraire de grossoyer les livres comme les rôles d'un greffier. Les Belges feront entrer sans peine tout le contenu de son volume dans cinq ou six feuilles in-18, et encore trouvera-t-on peut-être que c'est beaucoup pour une aventure qui pouvait se raconter en quelques pages, et qui ne gagne pas à être ainsi enchassée dans un entourage de réflexions ascétiques sur les pratiques de la dévotion, que l'auteur a crues sans doute propres à flatter les tendances de la mode.

Les deux derniers romans inscrits en tête de cet article, sont d'un genre tout différent. Mme Clémence Robert a de hautes prétentions philosophiques; elle appartient à la classe des réformateurs humanitaires, et compte au nombre des femmes émancipées par les doctrines saint-simoniennes. En attendant de pouvoir organiser la société nouvelle, sa plume se consacre à mettre en évidence les vices de notre état social. Déjà le bâtard lui a fourni un sujet pour exposer ses griefs; aujourd'hui c'est le prêtre catholique qui est l'objet principal de son nouvel acte d'accusation contre les principes qui régissent le monde actuel. L'abbé Olivier, voué à l'état ecclésiastique pour lequel il n'avait pas plus de vocation que

tant d'autres, est entraîné par l'amour dans une suite de malheurs et de fautes irréparables. Cette donnée n'est pas neuve et, malheureusement pour Mme Clémence Robert, elle a déjà été développée plus d'une fois avec un talent fort supérieur au sien.

Enfin le *Viveur* de M. Auguste Ricard est un roman comme tous les romans de M. Auguste Ricard, c'est-à-dire un tissu d'aventures fort triviales, empruntées à la mauvaise société et racontées avec l'aisance d'un homme qui a étudié assez bien le monde qu'il veut peindre.

SOUVENIRS D'UN ESCROC du grand monde, publiés par lord *Ellis*.— Paris, 1839. 2 vol. in-8, 15 fr.

Remplis d'aventures piquantes et variées, ces *Souvenirs*, écrits avec une verve spirituelle, trouveront de nombreux lecteurs. C'est une histoire qui doit être celle d'un grand nombre de ces malheureux qui se laissent tenter par la misère, et, une fois entrés dans la mauvaise voie, ne savent plus en sortir, quoiqu'ils en forment maintes fois le sérieux projet. Le héros de ces mémoires est un enfant trouvé qui, après s'être échappé de l'hospice dans lequel on l'avait recueilli, va terminer son éducation au milieu d'une troupe de voleurs, dans l'un des repaires de la ville de Londres. Doué d'une intelligence vive et d'un esprit remarquable, il ne tarde pas à se distinguer dans sa profession; mais bientôt aussi il a des démêlés avec la justice qui l'obligent à faire un petit voyage en Australie. Là, il continue de son mieux à se mettre au-dessus des lois divines et humaines; puis il revient en Europe, retourne à Londres, et, changeant de nom ainsi que de théâtre, c'est dans le grand monde qu'il cherche ses dupes, qu'il exploite largement la crédulité, la coquetterie, la vanité et l'orgueil. Il joue le rôle d'un seigneur, fait des conquêtes et réussit quelque temps à tromper tout le monde. Mais, comme dit le proverbe, tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse : une de ses escroqueries le brouille de nouveau avec la police, et il est sur le point d'être démasqué, lorsqu'un évènement imprévu vient le tirer d'embarras. Dans un digne homme de loi qui s'intéresse à lui, l'enfant trouvé découvre son grand-père maternel. Grâce à sa protection et à son argent, les poursuites sont arrêtées, et notre escroc, envoyé sur le continent avec tout ce qu'il lui faut pour vivre en honnête homme, renonce entièrement à ses erreurs et trouve dans une agréable aisance le moyen d'arriver à une

réforme complète. L'ex-tireur de bourses devient un excellent père de famille qui élève ses enfans dans la crainte de Dieu et des lois. Cette conclusion est à la fois peu vraisemblable et peu morale; mais l'auteur ne voulait sans doute pas terminer son roman par l'échafaud; et il faut bien avouer que, dans l'état actuel de la législation pénale, l'homme qui s'est une fois placé en hostilité contre la loi, ne peut être détourné de ce triste dénouement que par une semblable péripétie qui vient tout-à-coup tarir la source de tous ses méfaits, en le plaçant dans une position à l'abri du besoin, et en l'arrachant à ce supplice de Tantale, que les inégalités sociales infligent si durement à ceux qui en sont les victimes.

Ces souvenirs renferment d'ailleurs des détails vrais, des observations ingénieuses, qui dénotent une connaissance réelle du monde qu'ils veulent peindre. Le style en est léger, facile, sans prétention, et l'écrivain a su en général rester dans les bornes que lui assignaient le bon goût et la décence.

LES REVENANTS; par *Jules Sandeau* et *Arsène Houssaye*. — Paris, 1840. 2 vol. in-8, 15 fr. = **LES DEUX SOEURS**, scène de la vie d'intérieur; par Mme *Junot d'Abrantès*. — Paris, 1840. 2 vol. in-8, 15 fr. = **LOUISE**, roman posthume de Mme la duchesse *d'Abrantès*. — Paris, 1840. 2 vol. in-8, 15 fr. = **JACQUES PATRU**; par *J.-A. David*. — Paris, 1840. 2 vol. in-8, 15 fr. = **UNE FIN DE SIÈCLE**, ou huit ans; par M. *Kératry*. — Paris, 1840. 2 vol. in-8, 15 fr.

MM. Jules Sandeau et A. Houssaye publient, sous le singulier titre de *les Revenans*, une suite de contes ou nouvelles qui n'offrent rien de fantastique et n'ont aucun rapport avec le caractère que semble indiquer une pareille enseigne. La seule signification que le lecteur pourra y trouver, c'est que ces récits sont, pour la plupart, des ombres assez pâles et insignifiantes de la foule de ceux qui, après avoir paru quelques instans sur l'horizon littéraire de ces dernières années, sont déjà depuis longtemps enterrés dans l'oubli. Ce sont toujours à peu près les mêmes sentimens, les mêmes intrigues, les mêmes péripéties. En littérature comme en musique, le moindre thême qui obtient quelque succès est aussitôt varié à l'infini, jusqu'à ce que l'on finisse par s'en dégoûter. Mais les désœuvrés qui lisent pour tuer le temps ne sont pas gens à se laisser rebuter si vite; heureusement pour les écrivains, ils ont en général une mémoire fort courte, et, pourvu que les noms des personnages et le lieu de la scène soient changés, tout leur paraît neuf. Aussi ne serai-je point étonné si les *Revenans* trouvent encore de nombreux lecteurs : ces nouvelles

courtes et variées offrent d'ailleurs plus d'attraits qu'un roman médiocre dont l'action se traîne péniblement à travers d'interminables longueurs.

Mme Junot a aussi réuni deux petits romans dans sa nouvelle publication; mais il y régne d'un bout à l'autre la même teinte monotone de religion ascétique, qui est le cachet particulier de sa plume. C'est une singulière manière de comprendre le sentiment religieux que de l'employer ainsi à des productions d'un genre tout mondain, et d'une valeur littéraire au-dessous de la médiocrité! Nous avons eu déjà plus d'une fois l'occasion de signaler l'inconvenance d'un pareil abus et les étranges profanations qui en résultent. La nouvelle juive, intitulée *Salomith*, qui précède *les Deux Sœurs*, en offre encore un exemple frappant. La scène se passe en Judée, à l'époque de la prédication du christianisme, et au nombre des personnages figure Jésus-Christ lui-même. En vérité, devant de semblables imaginations la plume tombe des mains! C'est bien là cette fièvre de dévotion qu'on a ridiculement parée du pompeux titre de réveil religieux! Si du moins la composition et le style étaient à la hauteur du sujet; mais tout cela est mis en œuvre sans aucun talent, et non-seulement on n'y trouve rien qui ressemble à la majesté divine dont la religion doit toujours être entourée, mais encore il y manque même cette dignité humaine qui commande le respect et maintient la supériorité dans la haute sphère qui lui appartient. Les *Deux Sœurs*, sans être beaucoup meilleures, n'offrent pas ce même inconvénient, parce que les personnages et les évènemens du récit appartiennent à la vie commune; mais Mme Junot ne possède pas l'art d'exciter l'intérêt, et le charme des détails ne rachète pas chez elle le défaut d'invention.

— Que dire du roman posthume de madame d'Abrantès? Est-il bien sûrement d'elle? n'est-ce point une spéculation de librairie? La célébrité que sa plume facile et élégante s'était acquise, le temps qui s'est déjà écoulé depuis sa mort, les nombreuses supercheries de ce genre qu'on a souvent tentées, sont autant de motifs propres à inspirer la défiance. Dans le doute, il vaut mieux s'abstenir, car il serait peu loyal d'attaquer sa mémoire par des critiques qui doivent peut-être s'adresser à un autre. Du reste, *Louise* a beaucoup de ressemblance avec les nombreux volumes de ce fécond écrivain; mais à la vérité, rien n'est plus facile que d'imiter ce genre de romans, ces commérages de salon dont le seul mérite, s'ils en ont un, gît tout entier dans la forme.

— On trouvera plus de vie et d'intérêt dans *Jacques Patru*, quoique ce nouveau feuilleton de M. J. A. David n'ait pas le

sens commun. C'est la même donnée qui a servi à une foule de ces fameux drames dans lesquels M. Bocage recueillait les applaudissemens du public de la porte Saint-Martin. Jacques Patru est le prolétaire, l'artiste, le génie pauvre et méconnu qui s'éprend d'amour pour une grande dame. Et cet amour est de l'espèce de ceux qui rugissent, qui foulent aux pieds toutes les convenances sociales, qui ne s'expriment qu'en accens de désespoir ou de délire, et font ressembler celui qui en est possédé à un véritable maniaque. Or, un dandy efféminé, usé, ennuyé, trouve piquant de s'entremettre dans cette intrigue passionnée, et d'introduire Jacques Patru chez cette grande dame à laquelle il adressait aussi lui-même ses hommages. On comprend aisément la suite du drame; l'amour sauvage du prolétaire est une diversion bien attrayante pour la marquise ou la comtesse fatiguée des fadeurs de ses adorateurs habituels. Elle ne tarde donc pas à sentir naître en elle un sentiment du même calibre, et voilà deux victimes des inégalités sociales, se désespérant chacune de son côté, jusqu'à ce que la grande dame devenue libre, et entraînée par l'exaltation de son amour, ose rompre avec le monde, dire adieu à ses joies brillantes, à ses plaisirs trompeurs, pour venir sacrifier le reste de sa vie à faire le bonheur de Jacques Patru. Et ils vécurent tous bien heureux, parce qu'une fois marié avec la femme qu'il avait rêvée, ledit Jacques Patru retrouve toute son énergie, la dirige vers la pratique de son art, et obtient à la fois gloire et richesse. Trois ou quatre autres petits fragmens écrits avec facilité complètent ces deux volumes qui, malgré les nombreux défauts de composition qu'on y remarquera, offrent une lecture assez agréable pour quiconque n'a rien de mieux à faire.

— Nous terminerons cette longue revue de romans par *une Fin de siècle* qui nous a paru très-propre à procurer à nos lecteurs une bonne nuit, en attendant les productions de l'année prochaine. En sa qualité de pair de France et par suite de ses anciennes études sur le beau, il est évident que M. Kératry ne peut qu'avoir un but éminemment moral. S'il adopte la forme du roman, c'est qu'il la regarde comme la plus convenable aujourd'hui pour s'adresser à la foule, comme la seule qui puisse faire espérer un grand nombre de lecteurs. Walter Scott, en donnant au roman un caractère plus grave, une allure moins frivole et un langage qui ne s'écarte jamais des règles de la plus scrupuleuse décence, a laissé un bel exemple à imiter, et M. Kératry s'est donc proposé de suivre cette même route. Mais arrivera-t-il ainsi au même résultat? c'est ce dont il est permis de douter. A la place des descriptions toujours pleines de charmes malgré leur abondance chez

l'auteur anglais, nous ne trouvons ici que des longueurs sans intérêt; dès le premier chapitre, trois pages sont employées à décrire l'arrivée d'un carrosse à la porte d'une ferme. C'est un grand seigneur qui vient y chercher sa fille élevée jusque là par des paysans qu'elle croyait être ses véritables parens. Il l'emmène à Paris, et c'est l'introduction de cette jeune fille de campagne, aux mœurs simples et naïves, dans le tourbillon du grand monde, qui forme le nœud principal de l'intrigue. La donnée est simple et ne renferme rien que de fort honnète; les intentions de l'auteur sont très-pures et très-louables. Malheureusement on n'en peut pas dire autant de son style. Ce sont de ces longues phrases dont on a hâte de voir la fin, espérant y trouver le mot de l'énigme; mais, hélas! il arrive le plus souvent que, lorsqu'on est au bout, il faut les recommencer pour en découvrir le sens. La lecture devient ainsi un vrai travail de Sysiphe, et comme le lecteur n'est guère disposé à reconnaître au pair de France le droit de le condamner à un pareil supplice, il ne tarde pas à s'endormir à côté de la fatale pierre. L'effet narcotique est d'autant plus prompt que ce langage pénible et tourmenté sert presque toujours à offrir des détails assez peu intéressans en eux-mêmes, qui auraient justement besoin d'être embellis par les charmes du style.

N'est-il pas vraiment déplorable de voir ainsi avorter la plupart des tentatives de la littérature française pour revenir à la simplicité et au naturel? Il semble qu'on ne puisse renoncer à l'exagération sans devenir ennuyeux. Les écrivains qui veulent échapper aux travers de la mode, qui comprennent et cherchent à éviter les défauts de ce style surchargé d'ornemens et d'images dont la nouvelle école littéraire a fait un si grand abus, tombent dans un autre extrême et oubliant le véritable caractère de la langue française, travaillent ainsi à la dépouiller de cette clarté et de cette précision qui la distinguent entre toutes.

NAPOLÉON EN RUSSIE, poème en six chants; par *A. Bignan.* — Paris, 1839. In-8, 4 fr.

La déplorable expédition de Russie offre certainement un sujet bien digne d'exciter la verve du poète, de lui inspirer des chants de douleur et de pitié, de lui arracher des accens d'indignation contre l'auteur de tant de désastres, et de lui faire exalter l'héroïsme que peut produire le sentiment de la nationalité. Il y a tant d'intérêt dans ce sombre drame, que

toutes les relations en prose qu'on en a publiées ont vivement captivé l'attention publique, quoique pas un grand écrivain n'ait encore essayé de consacrer son talent à en retracer les scènes déchirantes. Le brillant succès de l'ouvrage de M. de Ségur est en effet dû plutôt à la nature même du sujet qu'à un haut mérite littéraire. Mais il nous semble qu'au lieu d'un poème ce n'est qu'un épisode de la grande épopée dont Napoléon sera sans doute un jour le héros. Quelques écrivains ont tenté l'ébauche de ce grand œuvre, mais les préoccupations et les sympathies contemporaines ne sauraient en permettre l'exécution. La postérité seule pourra embrasser l'ensemble de notre époque, juger sainement sa portée et prononcer un arrêt impartial sur la valeur morale de toute cette gloire si chèrement achetée et si promptement évanouie. M. Bignan a peut-être pensé que la tâche ainsi restreinte serait plus facile; mais il aurait dû comprendre que l'épisode de la campagne de Russie, pris isolément, prêtait plutôt au genre lyrique. C'était une ode qu'il en fallait faire, et elle aurait pu être fort belle. Le poète eût débuté par les fanfares guerrières de l'entrée en campagne, par la description brillante de cette innombrable armée marchant au combat comme à une fête, et s'avançant triomphante, presque sans livrer bataille, jusqu'au sein du pays ennemi; puis le désappointement de l'Empereur devant Moskou, son entrée dans cette ville abandonnée et le tableau de l'incendie auraient formé la seconde partie de cette trilogie qui se serait terminée par les désastres de la retraite et le passage de la Bérésina. Il y avait là matière aux plus sublimes inspirations, et la poésie lyrique avec sa marche hardie et impatiente, avec son style énergique et ses formes passionnées, était seule capable de bien rendre toutes les péripéties de ce grand évènement. Mais le vers froid et monotone de M. Bignan ne convient pas à l'ode; son talent modéré à l'excès se renferme dans d'étroites limites qui ont pu lui faire obtenir des palmes académiques, mais qui sont tout-à-fait antipathiques au génie. Il s'est donc arrêté à la forme classique du poème et a délayé le canevas que nous venons d'esquisser, dans six chants d'alexandrins sans vie, sans mouvement, qui, au lieu d'exciter la terreur, la pitié, l'indignation, ne traînent à leur suite que l'ennui et la fatigue. Les scènes les plus terribles n'excitent en lui nulle exaltation; voici comment il décrit le moment le plus affreux du passage de la Bérésina :

Mais quel bruit plus horrible? un pont crève et se rompt:
De la fuite aussitôt le chemin s'interrompt,

Dans ce passage étroit la colonne engagée
Recule, se débat et périt submergée,
Quand un groupe nombreux, sur ses pas s'avançant,
La pousse dans l'abîme où lui-même descend.
Vers l'autre pont la foule à la hâte se porte ;
De soldats, de coursiers une immense cohorte
Avec fracas s'y brise, et les caissons pesans
Roulent en broyant tout sous leurs poids écrasans.
Les premiers rangs, froissés en cette ardente lutte,
Ont entraîné bientôt le reste dans leur chute.
Les plus forts, surmontant ces débris entassés,
Passent et vers le fleuve au hasard élancés,
Plongent leurs compagnons dans l'homicide gouffre.....

Il serait difficile de se montrer plus sec et plus prosaïque ; et c'est ainsi que l'auteur, toujours absorbé par le mécanisme de ses vers, paraît d'un bout à l'autre du poème se soucier beaucoup moins de la richesse des images et de l'énergie de l'expression, que de la recherche des rimes et des chevilles nécessaires pour compléter ses hémistiches. Le poème ne présente d'ailleurs aucun épisode intéressant, et manque tout-à-fait de lien qui en rattache les divers chants de manière à exciter et soutenir l'attention du lecteur. C'est un poème descriptif sur un sujet éminemment épique. Une telle confusion des genres n'est pas heureuse, elle ne satisfera ni les clasiques ni les romantiques, et déplaira généralement à tous les gens de goût.

LE BONNET DE COTON ; par l'auteur des *Athénéennes*.=**LE BONHEUR D'ÊTRE MORT** ; par *le même*. In-8.

Le bonnet de coton a trouvé dans M. Paillet de Plombières un apologiste zélé, un auxiliaire précieux pour la lutte qu'il est appelé à soutenir contre l'élégant foulard. Un pareil avocat n'est pas de trop pour défendre un empire en décadence dont l'usurpateur audacieux s'apprête déjà à recueillir l'héritage. Il est assez piquant d'employer la poésie à l'éloge du bonnet de coton, et si l'auteur ne remporte pas une victoire complète, il lui restera du moins le mérite d'avoir fait une jolie pièce de vers sur un sujet qui ne semble guères poétique. Nous l'avons lue avec plaisir, quoiqu'elle ne nous ait point convaincu et que nous n'en persistions pas moins à nous déclarer partisan du foulard dont les plis gracieux nous paraissent mille fois plus séduisans que l'informe et lourd bonnet de coton. Du reste, l'auteur soutient son dire avec esprit,

et voici quelques vers qui nous ont paru propres à faire apprécier le mérite de ce fragment :

Jadis, je m'en souviens, je portais un tricorne,
Et, le corps droit, j'étais d'une audace sans borne ;
Il ne fallait pas trop me marcher sur le pied ;
Je me serais battu sans crainte et sans pitié.
Aujourd'hui je suis vieux, plus de folle incartade.
J'ai, contre le duel, écrit une boutade.
En ami de la paix, quand je parlais raison,
J'étais coiffé, je crois, d'un *bonnet de coton.*
Oui, je sortais du lit, j'avais fait un long somme,
J'étais calme et content ; un lever de bon-homme.
Cher *bonnet de coton,* je sais à qui je dois
Cet amour de la paix..... que je souhaite aux rois.....
Ils vivent au milieu du fracas des armées,
Ils ne rêvent que sang et villes enflammées ;
Je voudrais, tant je hais le sabre et le canon,
Voir tous les conquérans en bonnets de coton.

Le Bonheur d'être mort est une petite pièce philosophique dans laquelle l'auteur, rêvant qu'il est mort, se félicite d'avoir échappé ainsi à toutes les peines, à tous les tourmens de la vie. Jetant un coup d'œil sur cette terre qu'il vient de quitter, il s'estime heureux de n'avoir plus rien à craindre de l'envie, de la haine, de l'ingratitude des hommes. Et quel bonheur de n'être plus obligé d'assister au triomphe du mauvais goût, de ne plus voir l'intrigue étouffer le génie, la camaraderie imposer ses ridicules adeptes à l'admiration du public, et la littérature exploitée par l'impudence et l'immoralité !

Je ne vois point ici de ces drames bien noirs
Qu'une foule hébétée applaudit tous les soirs.
Ici l'on ne vient point exalter le génie
Des modernes *Ronsart* au luth sans harmonie,
A la voix discordante, au barbare jargon,
Digne de chatouiller l'oreille d'un Huron.

Un seul regret vient troubler sa joie, c'est le souvenir des amis qu'il a laissés ici-bas ; il croit les entendre verser des larmes sur sa tombe, et vivement ému par ces témoignages d'un attachement sincère, il s'éveille, heureux de se sentir vivant pour jouir encore des charmes si doux de la véritable amitié.

PHYSIOLOGIE DU THÉATRE; par *Hip. Auger*. — Paris, 1840. 2 vol. in-8, 15 fr.

Par physiologie, M. H. Auger entend à la fois l'histoire de l'art dramatique considéré sous toutes ses faces, celle des acteurs qui se sont distingués dans les divers genres, les vicissitudes des différens théâtres et l'appréciation de l'influence exercée sur le public par les spectacles considérés comme école de goût, de mœurs et de principes. Le sujet est vaste et de haute portée; mais l'auteur n'a pas voulu s'astreindre à la forme méthodique qu'eût exigée un traité sérieux et complet. Il se proposait d'abord de faire un ouvrage amusant, rempli d'anecdotes piquantes, de critiques ingénieuses; et ce n'est qu'après s'être mis à l'œuvre qu'il a vu la matière s'étendre sous sa plume et prendre un développement tel que, pour remplir complètement son cadre, il ne faudra pas moins de 10 à 12 volumes. Les deux premiers que nous annonçons ici renferment des considérations générales sur l'art dramatique, et un aperçu de la scène française soit sur les théâtres nationaux, soit sur ceux qui existent dans la plupart des grandes villes de l'Europe. M. Auger se range parmi les écrivains qui regardent l'influence du théâtre comme utile et salutaire; cependant il pose quelques restrictions à cette manière de l'envisager, et se prononce avec force contre la tendance immorale de certains auteurs dramatiques. Mais ce ne sont pour lui que des exceptions fort rares, et il repousse avec un dédain superbe les objections présentées par Rousseau dans sa fameuse lettre à d'Alembert. Il eût mieux fait, je crois, de ne pas s'aventurer ainsi à la légère, dans une lutte trop au-dessus de ses forces. Le dédain est un argument de nulle valeur contre un homme de génie comme Rousseau, et prétendre anéantir l'effet de cette célèbre polémique, en disant que Genève n'est après tout qu'une petite ville française dont l'opinion n'a pas plus de valeur que celle de mainte autre petite ville de province, et que ses convenances ou ses préjugés ne peuvent être de nulle importance dans une pareille question, c'est seulement faire preuve d'ignorance, ou bien afficher une outrecuidance intolérable. M. Auger pouvait sans doute attaquer l'opinion de Rousseau, puisqu'il ne la partage pas, rien de plus juste; il lui eût été même facile de faire ressortir les exagérations inévitables dans toute controverse un peu animée; mais il aurait dû reconnaître aussi ce qu'il y a de vrai dans cette critique si vive et si spirituelle des travers du théâtre; il aurait dû avouer que dans ce qui regarde en particulier Genève, le philosophe avait raison, et que cette

petite ville n'était pas si insignifiante, puisque ses intérêts et ses discordes civiles eurent alors le privilége d'occuper les salons de Paris et de Versailles, tout autant qu'a pu le faire la grande révolution américaine. Il est vrai que pour cela il aurait fallu se donner la peine d'étudier quelques instans ce petit point lumineux, dont la renommée semble faire mal au cœur à la plupart des écrivains de la grande ville. M. Auger a mieux aimé jeter le ridicule sur ce qu'il ne connaît pas, déclarer impossible ce que probablement il ne comprend pas, taxer de niaiserie les joies de la famille et les fêtes populaires vantées par Rousseau, et il n'a pas songé que le ridicule retomberait sur lui seul.

Sans remonter à Sparte et Athènes qui, quoiqu'elles ne fussent pas beaucoup plus grandes que Genève, ont rempli le monde et les siècles de leur gloire, est-il permis d'avoir oublié déjà l'histoire de la révolution française et des influences sous l'empire desquelles cette terrible réforme politique s'est accomplie ? Peut-on nier que parmi les écrivains du 18e siècle, celui qui contribua le plus à la faire éclater fut Rousseau, ce type du caractère genevois, dont toutes les pages portent l'empreinte particulière de son origine, le cachet original de la patrie qu'il avait quittée, bien jeune encore sans doute, mais où il avait reçu ces premières impressions de l'enfance qui ne s'effacent jamais, dont il semble d'ailleurs se faire gloire lui-même ? Et si l'on étudie de près les diverses phases de la grande période révolutionnaire, ne retrouve-t-on pas encore dans maints détails, l'action de ce qu'on appela dès-lors l'école genevoise ? C'est Mirabeau s'entourant d'exilés genevois dans lesquels il trouvait aide, appui et amitié ; ce sont le ministre Necker, le ministre Clavière que leur qualité d'étrangers n'empêchent pas d'arriver aux premières charges de l'état ; et parmi les puissances de la presse, Mallet Dupan d'abord, puis Francis d'Ivernois qui continua contre l'Empereur une guerre de plume si vive et si mordante.

Quoiqu'il ne faille sans doute pas donner à ces faits plus d'importance qu'ils ne méritent, ils sont certainement bien suffisans pour venger Genève du mépris avec lequel on affecte de la traiter.

Du reste, sauf cette ridicule incartade, la première livraison de la *Physiologie du théâtre* offre en général une lecture pleine d'agrément. L'auteur se livre à d'intéressantes considérations, écrites avec charme, et donne de curieux détails sur la scène française. Il est peut-être trop exclusif dans ses jugemens et se laisse dominer souvent par la vanité nationale ; mais c'est un défaut si commun chez les écrivains français qu'on finit par n'y plus faire attention, et l'on s'habitue à re-

dresser les objets que cette espèce de lunette renverse plus ou moins.

On lira avec intérêt les réflexions de M. Auger sur la moralité du théâtre, et l'on trouvera de l'originalité dans le jugement qu'il porte sur M. Scribe, le premier auteur dramatique immoral selon lui. L'influence de ce célèbre vaudevilliste lui semble plus dangereuse que tous les mauvais fils, les pères ridicules et les valets fripons de l'ancien répertoire. Quelque étrange que paraisse d'abord une pareille accusation, elle n'est pas sans fondement, et il est bien certain que les innombrables bluettes qui ont valu à M. Scribe un nom, une fortune et un fauteuil académique peuvent être considérées comme une véritable prédication de la religion d'argent, comme une espèce de culte rendu à ce dieu de l'intérêt, qui est aujourd'hui le maître du monde. Il serait curieux d'étudier son théâtre sous ce rapport, mais le temps et la place nous manquent ici pour un si grand travail.

Nous terminerons cet article en faisant des vœux pour que M. Auger publie bientôt la suite de son ouvrage, et quand les volumes suivans paraîtront, nous consacrerons avec plaisir de nouveaux articles à ce sujet intéressant, qui embrasse l'une des branches les plus importantes de la littérature.

VOYAGE DE PARIS A CONSTANTINOPLE par bateau à vapeur, nouvel itinéraire orné d'une carte et de 50 vues et vignettes sur acier; par *Marchebeus.* — Paris, 1839. 1 vol. gr. in-8, fig., 15 fr.

On se souvient sans doute encore du voyage en Orient exécuté pendant l'été de 1833 par le bateau à vapeur *le François Ier*. De nombreux passagers se présentèrent pour faire cette partie de plaisir et d'instruction tout à la fois. Parmi eux se trouvait le prince héréditaire de Bavière, frère du roi de Grèce. Cette circonstance vint ajouter encore à l'agrément d'une expédition déjà si intéressante, car le bâtiment devait toucher en plusieurs endroits de la Grèce, et le meilleur accueil se trouvait de cette façon assuré d'avance aux voyageurs. Le beau temps les favorisa presque constamment, et aucun incident désagréable ne vint troubler cette longue traversée. L'un des passagers, M. Marchebeus, architecte de Paris, publie aujourd'hui le journal de ce voyage, qu'il dit être le résultat des observations de tous les personnages de divers rangs et de divers pays qui s'étaient réunis pour le faire ensemble. C'est un itinéraire dans lequel on trouve la description des lieux visités, des particularités de mœurs ou d'usages

qu'ils peuvent offrir, et surtout des ruines antiques ainsi que des édifices modernes dignes d'être cités. De cette manière on passe rapidement en revue le littoral de la Sicile, de la Grèce et de la Turquie, et les nombreuses vues, dessinées par l'auteur, reproduisent le beau panorama qui s'est déroulé devant les yeux des voyageurs d'un bout à l'autre de cette magnifique promenade. Dans ce moment où tout ce qui concerne l'Orient pique vivement la curiosité publique, ce volume sera sans doute accueilli avec faveur, car on y trouvera une foule d'aperçus pleins d'intérêt et quelques vues ingénieuses sur la tendance de la nouvelle civilisation qui cherche à fonder son empire au milieu des ruines de la vieille puissance musulmane. M. Marchebeus y a d'ailleurs joint tous les renseignemens nécessaires touchant les moyens de transport, le service des bateaux à vapeur, soit sur la Méditerrannée, soit sur le Danube, et des tableaux indiquant les distances des divers lieux où l'on doit faire station pour retirer toute l'instruction possible d'un semblable voyage.

TOSCANE ET ROME, correspondance d'Italie; par M. *Poujoulat.* — Paris, 1840. In-8, fig., 7 fr. 50 c.

M. Poujoulat ayant accompagné le célèbre historien Michaud dans son voyage en Italie, a voulu faire sur cette contrée un livre qui ne fût pas, comme tous ceux publiés jusqu'à présent, une simple description de monumens et de tableaux déjà cent fois décrits, mais qui offrît plutôt des observations intéressantes sur l'état moral du pays, des réflexions judicieuses sur les mœurs et le caractère des habitans. Cette pensée était juste et féconde, et le talent dont M. Poujoulat avait fait preuve dans sa collaboration à la *Correspondance d'Orient* pouvait faire espérer qu'elle serait exécutée d'une manière fort remarquable. Malheureusement, après avoir fait ressortir tous les avantages de ce point de vue nouveau et négligé par la plupart des voyageurs, il semble l'oublier tout-à-fait dans le courant de son ouvrage. Sauf quelques aperçus superficiels sur la société italienne et quelques détails plus circonstanciés sur le clergé, on ne trouve guères dans toutes ses lettres que ces mêmes descriptions de ruines antiques et de chefs-d'œuvre artistiques dont il a commencé par blâmer la répétition fatigante. Seulement les antécédens de l'auteur permettent de supposer qu'elles présentent plus de discernement, plus d'exactitude que celles de M. J. Janin et autres étourdis de la même trempe dont il signale en passant l'ignorante jactance.

Rome et les pompes de la semaine-sainte occupent une grande place dans cette correspondance. Cela se comprend : M. Poujoulat se range au nombre des restaurateurs de l'Église catholique, et comme tel il a été fort bien accueilli par le pape, qui cependant avait mis à l'index son petit roman de la *Bédouine*. Le savant auteur de l'*Histoire des croisades* ne pouvait qu'être le bien venu auprès du Saint-Père, et cette bienveillance a rejailli sur son jeune ami qu'il lui a présenté comme son disciple et son successeur. La séance de réception est minutieusement décrite dans ses plus petits détails ; toutes les paroles prononcées par les divers interlocuteurs y sont rapportées, mais tous les lecteurs ne partageront pas l'admiration de l'auteur pour l'esprit et l'érudition du pape. On ne trouvera, je crois, rien de bien saillant dans cet entretien, qui offre d'une part des phrases prétentieuses, préparées à l'avance dans le but de produire de l'effet, et de l'autre cette insignifiance ordinaire, inhérente en quelque sorte aux discours officiels. Il faut en vérité une dose bien forte d'exaltation pour voir un suffrage des plus flatteurs et des plus honorables pour M. Michaud, dans cette espèce de refus par lequel le Saint-Père accueille l'offre d'un exemplaire de son livre sur les croisades en lui disant : « Nous le possédons déjà dans notre bibliothèque, et nous l'avons lu. » Franchement, ne pourrait-il pas aussi bien s'interpréter comme une dédaigneuse indifférence? Mais il est vrai que M. Poujoulat nous représente toujours le pape comme le souverain des souverains, comme le dépositaire des clefs du ciel, et alors on conçoit quelle gloire pour un auteur d'apprendre que ses productions ont été lues par lui! Seulement, on demandera sans doute, si cette profonde vénération pour le Saint-Père est bien chez M. Poujoulat le résultat d'une forte conviction religieuse. La conscience est un sanctuaire fermé dans lequel personne ne peut descendre pour scruter les motifs qui font agir ou parler les hommes. La critique doit même s'interdire toute supposition à cet égard, et son premier devoir est de ne jamais soupçonner la bonne foi de l'écrivain ; elle juge l'œuvre, non l'ouvrier. Mais la forme de l'expression lui appartient en quelque sorte ; il lui est permis de la soumettre rigoureusement à l'épreuve de son creuset et d'en apprécier ainsi la juste valeur. Or, en procédant de cette manière, on trouve dans ces lettres plus d'enthousiasme que de foi ; on y reconnaît cette tendance, assez commune aujourd'hui, à placer la religion dans les formes extérieures du culte, et à s'attacher au symbole matériel plutôt qu'à l'idée morale qu'il cache et défigure même le plus souvent. C'est l'Église avec son architecture savante, avec ses peintures et ses ornemens ; ce sont

les brillantes cérémonies avec leur riche ordonnance, si bien calculée pour parler à la fois aux yeux et aux oreilles, qui captivent de jeunes imaginations et faussent la direction du sentiment religieux.

La description que fait M. Poujoulat des solennités de la semaine-sainte à Rome en offre un exemple frappant. Son langage n'est point celui de la dévotion fervente qui se prosterne et adore ; il rappelle plutôt le langage des poètes antiques racontant les merveilles du paganisme qu'ils ne croyaient plus, mais dont ils savaient faire jaillir une source féconde d'inspirations élégantes et ingénieuses. Aussi, lorsqu'après tous les détails de ces splendides cérémonies, il termine son récit en blâmant avec amertume ces touristes qui osent les comparer à une comédie profane, sa sainte indignation produit peu d'effet, et l'on ne se sent pas moins porté à partager l'avis des touristes.

Du reste, le charme du style rend la lecture de ces lettres fort attrayante, et des anecdotes semées avec art le long de la route raniment et soutiennent l'intérêt d'un bout à l'autre. Sans partager nullement les opinions, ni les vues de M. Poujoulat, on ne peut s'empêcher de reconnaître que sous le rapport littéraire comme pour le but moral, il est dans une voie beaucoup meilleure que celle de la plupart des écrivains français du jour. Il se montre bien en tout le digne continuateur de M. Michaud, dont le talent supérieur a été apprécié par les hommes éclairés de tous les partis.

VOYAGE EN ARABIE, séjour dans le Hedjaz, campagne d'Assir ; par *Maurice Tamisier*.— Paris, 1840. 2 vol. in-8, carte, 16 fr.

Ecrit avec une grande simplicité, ce voyage offre une lecture fort agréable et renferme une foule de détails curieux. M. Tamisier est déjà connu par le *Voyage en Abyssinie* dont il a publié la relation avec M. Combes. Mais avant de se joindre à ce compagnon de route, il avait déjà parcouru l'Arabie en qualité de secrétaire d'un employé du Pacha d'Egypte, et suivi l'expédition d'Assir dirigée contre les Bédouins. Son journal est rédigé jour par jour, et il reproduit, sous forme de conversations, tous les renseignemens qu'il a recueillis, les observations qu'il a faites. Bien jeune encore, et de science peu profonde, notre voyageur n'a pas la prétention de marcher de découverte en découverte ; mais on lui saura gré de son ton modeste, et les nombreuses indications de toutes sortes qui sont semées le long de sa narration ne seront certainement

pas inutiles aux savans. Il est très-intéressant de voir se dérouler ainsi d'une manière aussi simple qu'ingénieuse le tableau vrai mais non flatté de l'influence exercée par les institutions réformatrices de Mohammed Ali sur l'état moral des populations Arabes et sur le bien-être de ses propres sujets. M. Tamisier se borne à raconter ce qu'il a vu, sans prétendre prononcer un jugement sur la civilisation égyptienne ni en faire un texte de déclamations sur l'avenir probable de l'Orient. Après avoir admiré avec leurs panégyristes les grandes qualités du Pacha et les résultats que sa volonté puissante a obtenus, les établissemens qu'il a fondés, la vie qu'il a imprimée à l'industrie, aux arts et même à la science, on est bien aise de voir aussi le revers de la médaille, et de suivre l'observateur dans les provinces éloignées de la capitale, au milieu de ces pauvres fellahs exploités si rudement pour fournir à toutes les dépenses, au sein de cette armée qu'on recrute avec le bâton, et où la discipline européenne a revêtu les formes brutales du despotisme turc. On y retrouve alors la barbarie pleine encore de vigueur, et l'on peut se convaincre de l'immense tâche qui reste à accomplir pour compléter l'œuvre de la réforme et la rendre durable.

Jusqu'à présent la civilisation partie d'en haut et imposée par le bon plaisir du despote n'a exercé nulle action sur le peuple, et s'est montrée d'ailleurs dépourvue de tout sentiment de justice et d'humanité.

L'expédition d'Assir, dont le récit peut donner une idée de toutes les autres campagnes de l'armée égyptienne, offre un exemple du désordre qui règne dans l'administration, et du mépris complet que font les chefs de la vie de leurs propres soldats. La faim, la maladie, les privations de tout genre, y font plus de ravage que les attaques de l'ennemi, et une retraite désastreuse suit une paix conclue presque sans avoir combattu.

Tout en racontant les divers évènemens de cette guerre et en exposant les mouvemens stratégiques des régimens qui y prirent part, M. Tamisier fait connaître des contrées dans lesquelles les Européens n'avaient jusqu'ici que bien difficilement pénétré. Il fournit des notions intéressantes sur les mœurs des Arabes du désert, sur les Bédouins qui, jaloux de leur indépendance, emploient toutes les ressources de la ruse et de la perfidie pour se soustraire au joug du Pacha, sur les villes et les villages épars çà et là et jetés comme des îles au milieu de l'Océan de sable. Il indique rapidement, mais avec soin, les productions naturelles du sol, les animaux qu'on y rencontre, et pose ainsi quelques jalons conducteurs pour les

naturalistes qui seraient tentés de suivre ses traces sur cette route encore si peu explorée.

La tournure anecdotique qu'il adopte de préférence comme la plus propre à intéresser le lecteur, jette du charme dans son ouvrage et lui procurera sans doute un accueil favorable de la part du public. On apprendra donc avec plaisir que ces deux volumes doivent être bientôt suivis de trois autres qui renfermeront la suite du *voyage* et des recherches historiques, géographiques et statistiques sur l'Arabie. Dans un moment où tous les regards se tournent vers l'Orient, de semblables publications sont précieuses, car ce sont elles seules qui peuvent apporter quelque lumière nouvelle sur le problème dont la solution occupe si vivement les esprits; on y trouve des faits qui sont plus instructifs que toutes les élucubrations de nos rêveurs politiques.

ESSAIS D'HISTOIRE LITTÉRAIRE; par *E. Géruzez*. Paris, 1839. In-8, 7 fr. 50 c.

Sous le titre d'*Essais d'Histoire littéraire*, M. Géruzez a rassemblé divers fragmens écrits par lui pour des revues ou pour le *Dictionnaire de la conversation*. Ce sont des études sur divers écrivains tels que saint Bernard, Rabelais, Jodelle, d'Aubigné, Malherbe, Balzac, etc., et quelques morceaux sur l'élégie, la satire politique, la poésie. Ils sont écrits avec esprit et dans un style assez brillant, mais le choix de quelques-uns des auteurs qu'il a pris pour sujets de ses recherches ne paraîtra pas fort heureux. Il y a plus d'adresse, plus d'habileté que de franchise et de bon goût dans ces espèces de tours de force par lesquels on prétend remettre en honneur certains écrivains, tels que Scudéri, Jodelle, etc. Ce sont, il est vrai, des articles destinés à tenir leur place dans un dictionnaire; mais quand l'auteur nous les présente comme des essais d'histoire littéraire, nous ne devons plus les juger isolément, et si leur ensemble ne nous fait pas connaître une époque littéraire, ou n'embrasse pas dans son entier une partie quelconque de la littérature, nous pouvons dire avec raison qu'un pareil livre est mal fait et ne répond point à son titre. Comment se fait-il qu'un professeur à la Sorbonne soit obligé, pour produire un volume, de ramasser ainsi les moindres bagatelles échappées de sa plume? Quel que soit le mérite spécial de chaque article pour la première destination qui lui était assignée, il fallait le laisser à sa place, et ne pas s'imaginer avoir fait des chefs-d'œuvre dont on ne saurait trop multiplier les copies. Il y a dans cette re-

production un double symptôme de vanité et de stérilité très-fâcheux pour l'avenir de la littérature. Si les professeurs eux-mêmes en donnent l'exemple, jusqu'où ira donc la présomption des élèves ?

RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

FRUITS DE LA SOLITUDE; ouvrage composé de 1740 à 1750; par *N.-F., marquis de Chambray*. — Paris, chez Pillet aîné. 1839. 1 vol. in-8, 6 fr.

Nicolas-François, marquis de Chambray, né en 1675, embrassa de bonne heure la carrière des armes, et après y avoir consacré douze années de sa vie pendant lesquelles il fit la guerre en Allemagne et en Flandre, il se maria et se retira dans sa terre où il mena dès lors une existence fort paisible, partagée entre le soin de ses affaires personnelles et les pratiques de dévotion qu'il suivit avec un zèle fervent jusqu'à sa mort. Éprouvé par les malheurs de la guerre, et par quelques chagrins domestiques, son esprit s'était livré tout entier aux sentimens d'une piété austère, qui lui fit de plus en plus rechercher la solitude et chérir la méditation.

« Il se rendait tous les ans à l'abbaye de la Trappe, y passait plusieurs mois, et y suivait rigoureusement la règle des religieux trappistes.

» En 1740, comme il venait d'atteindre sa soixante-cinquième année, il fit construire dans la sapinière de son parc, une cellule semblable à celles des chartreux : ce fut là qu'il passa la plus grande partie des dernières années de sa vie, dans une solitude profonde, livré à de pieux exercices, à la méditation, et distrait seulement par des soins de famille et par la pratique d'actes de bienfaisance. »

Une pareille destinée, chez un homme auquel son rang et sa fortune aplanissaient toutes les voies, offre un caractère d'originalité fort remarquable. D'ailleurs, le marquis de Chambray était un homme lettré dont la religion ne consistait pas seulement en pratiques superstitieuses, mais qui se plaisait à rédiger les réflexions que lui inspirait la retraite, et employait une partie de ses loisirs à composer un recueil où d'autres pussent puiser d'utiles leçons, de pieux conseils, de salutaires instructions. C'est ce recueil qu'un membre de la famille

de Chambray publie aujourd'hui sous le titre de *Fruits de la solitude,* que leur auteur avait lui-même choisi.

Les amateurs de livres ascétiques trouveront dans celui-ci une lecture attrayante ; les principes de la piété la plus austère y sont développés sous une forme un peu sententieuse, mais en général élégante, et l'on y rencontre maintes pensées profondes et ingénieuses.

« Connaissez votre néant, et vous deviendrez homme parfait : la véritable grandeur est de bien connaître sa petitesse. »

Ce précepte d'humilité et de sagesse dominait toutes les idées du dévot solitaire, et quoiqu'il le poussât peut-être jusqu'à l'excès, on ne saurait refuser de reconnaître les effets de sa bienfaisante influence. Il fallait que le sentiment religieux fût bien puissant chez cet ancien militaire, pour lui inspirer une si noble indignation contre le préjugé le plus répandu chez cette classe d'hommes en particulier.

« Quoi! pour une simple raillerie, pour une plaisanterie sans dessein, un mot indiscret échappé innocemment, une contestation sur des riens, à table, au jeu, dans la conversation, à la promenade, souvent enfin pour moins encore, il faut que le différend soit terminé l'épée à la main ; il faut que par ce point d'honneur mal entendu, il en coûte la vie à celui qui a été le moins adroit; et que le vainqueur porte sa tête sur l'échafaud, ou traîne le reste de ses jours dans le bannissement sur une terre étrangère!

« Cette coutume barbare excite l'indignation de tout homme doué de quelque bon sens et de sentimens religieux; elle prouve un mépris formel et volontaire des lois divines et humaines; elle est fille de la férocité. »

Il est curieux aussi de voir comment la religion amène le noble marquis à proclamer de la manière la plus forte la doctrine de l'égalité :

« La royauté, la richesse, l'éloquence, ces avantages sont peu de chose en réalité; mais la véritable grandeur de l'homme est d'être capable de posséder Dieu, grandeur qui est commune aux princes et aux sujets, aux riches et aux pauvres, à ceux qui parlent bien et à ceux qui parlent mal.

« Quelque élevés que soient les grands, ils ne sont pas séparés de notre société, ils sont semblables et unis au reste des hommes : s'ils sont plus grands que nous, c'est qu'ils ont la tête plus élevée; mais ils ont les pieds aussi bas que les nôtres, puisqu'ils s'appuient sur la même terre que nous. »

La dévotion de M. de Chambray, quelque portée qu'elle soit vers les pratiques et les mortifications matérielles, ne se montre d'ailleurs point étroite ni intolérante :

« Il faut bien se garder, » dit-il, « de s'imaginer qu'il y

ait aucun péché dont l'énormité surpasse la miséricorde de Dieu; il faut au contraire croire fortement que tous les péchés imaginables des hommes, comparés à cette miséricorde, sont moins qu'une goutte d'eau comparée à l'Océan. »

Quelquefois, ses réflexions ont un tour piquant qui rappelle l'homme du monde et frappe sur les travers de la société.

« La vanité est presque toujours le partage des savans : ils travaillent à devenir doctes, et presque jamais à devenir vertueux ; ils se piquent de briller par la science, et se soucient peu d'édifier par la vertu ; enfin, ils étudient beaucoup pour parler, et négligent entièrement d'apprendre à se taire. »

Quoiqu'il ait été l'ami de la solitude, il n'exagère point ses avantages et ne cherche pas à cacher les écueils qui s'y trouvent. Il reconnaît que l'homme s'abuse en croyant qu'elle suffira seule pour le rendre saint. La vertu ne consiste pas seulement à fuir comme un lâche devant les tentations du monde, et l'isolement tend plutôt à rétrécir sa sphère de développement. « Comment apprendra l'obéissance celui à qui nul ne commande; la patience, celui que nul ne contredit; la constance, celui qui n'a rien à souffrir; l'humilité, celui qui n'a point de supérieur? »

L'auteur passe aussi en revue les sujets les plus intéressans pour l'homme, et en particulier pour le chrétien. Ses articles sont généralement assez courts, mais son style concis et nerveux sait résumer en peu de mots les traits les plus saillans de chacun des objets de sa méditation. S'il n'est pas toujours très-correct dans ses expressions, il est du moins clair et intelligible; deux qualités trop souvent négligées dans les écrits de ce genre.

DU PROGRÈS SOCIAL et de la conviction religieuse; ouvrage dont la première partie a été couronnée par l'Institut et la seconde par la Société de la morale chrétienne; par Mme *Bayle-Mouillard* (Élisabeth Celnart). — Paris, 1840. In-8, 7 fr. 50 c.

Ces deux mémoires ont pour objet l'examen des questions suivantes :

1° Les nations avancent beaucoup plus en lumières qu'en morale; déterminer les causes et les remèdes de cette inégalité dans leurs progrès.

2° Est-ce un devoir pour tout honnête homme de chercher à se former une conviction religieuse et de la manifester par ses paroles et sa conduite ?

Comme la plupart des programmes académiques, ceux-ci ont le défaut d'offrir un texte à de brillantes déclamations, plutôt que de présenter quelque problème dont la solution soit possible, dans l'intérêt réel et immédiat de la société humaine. Ce sont de ces questions générales qui touchent à tout et que l'on ne saurait résoudre sans aborder les bases mêmes sur lesquels repose tout l'édifice social. Ceci me rappelle la question faite par un professeur dans un examen pour embarrasser le candidat qui défendait sa thèse : Qu'est-ce que la morale ? lui demanda-t-il. L'élève riposta aussitôt par cette autre non moins embarrassante : Laquelle ? En effet, la morale est une affaire de conscience et la conscience se développe sous l'empire de tant de circonstances diverses, que, pour établir des principes absolus et remonter aux élémens universels, il faudrait commencer par faire abstraction complète de toute croyance religieuse autre que celle, plus ou moins vague, offerte à l'homme primitif par la contemplation de la nature. Le progrès moral des peuples a de même été soumis dans sa marche à maintes influences qui peuvent être jugées de mille manières différentes, selon le point de vue où l'observateur se place. Cela est si vrai, qu'il n'est peut-être pas un évènement historique de quelque importance qui n'ait eu ses apologistes et ses détracteurs également sincères et convaincus. De ce point de vue individuel sortira une appréciation toute relative, et là où l'un verra le progrès, l'autre au contraire verra la décadence ; un troisième peut-être y trouvera une halte. Pour l'esprit supérieur qui s'élève au-dessus de toutes ces considérations secondaires, le programme de l'Institut aurait fait naître d'abord une autre question : Est-il vrai que les nations aient jusqu'ici avancé beaucoup plus en lumières qu'en morale? Et il est probable qu'il l'aurait résolue négativement. Cette assertion semblera sans doute n'être qu'un paradoxe; mais cela vient d'une erreur qui se glisse presque toujours dans l'étude du progrès social. Quand on veut observer la marche des lumières, on ne voit que la tête de la société, tandis que, pour celle de la morale, c'est au sein des masses qu'on va chercher ses documens. On oublie ainsi la liaison intime de ces deux faits, et l'on ne songe pas que le premier n'a de valeur réelle et durable qu'autant qu'il peut être soumis au même critère que le second. La science, il est vrai, paraît s'avancer d'un pas sûr et rapide, lorsqu'on regarde les découvertes nombreuses de ses savans explorateurs ; mais quand on examine de près son action sur la foule, on reconnait bientôt que toutes ces laborieuses recherches n'aboutissent qu'à l'introduction fort lente dans les esprits, de quelques rares vérités, dont l'influence s'exerce plus lentement

encore sur le bien-être des nations. Or, le progrès moral, qui trouve un ferme appui dans le bien-être, est en quelque sorte subordonné à cette influence, et il doit suivre assez constamment la même marche. Mais ses manifestations sont plus difficiles à bien apprécier, non-seulement parce qu'elles offrent le résultat d'une foule de causes diverses, mais aussi parce que chacun connaît fort bien le but vers lequel il désire les voir tendre, quoiqu'il ne soit peut-être pas exactement le même pour tous; tandis que dans le domaine de l'intelligence, nous avançons sans cesse vers des terres inconnues, et, acceptant avec joie pour un progrès tout ce qui semble attester l'existence de la vie scientifique, nous oublions combien d'erreurs se glissent dans la liste de ces prétendus progrès, combien souvent une même découverte se reproduit à diverses époques, avant d'être décidément acquise à la science.

En partant d'une donnée semblable, il eût fallu ensuite chercher les moyens de rendre plus rapide ce double développement, mais cela aurait conduit à examiner la valeur de notre état social, à déterminer de quelles modifications ses bases sont susceptibles. On le voit, un sujet si vaste ne pouvait être convenablement traité dans un mémoire de concours, quelle que fût du reste la portée ou l'indépendance de l'écrivain qui l'essaierait. Madame Bayle-Mouillard n'a donc pris qu'un côté de la question, et s'est placée au point de vue d'un catholicisme éclairé, pour juger les progrès des peuples ainsi que les mesures les plus propres à en hâter la marche. Dès lors on peut prévoir qu'il n'y a dans son livre rien de bien neuf, rien qui promette une solution complète du problème. On n'y trouve guère en effet que des lieux communs de morale, prêchés dans un style déclamatoire, tendu, fatigant, qui nuit beaucoup à l'intérêt que présenterait sans cela le tableau qu'elle trace de la marche de la civilisation chez les divers peuples. Le grand moyen de progrès qu'elle propose, c'est la religion, la conviction religieuse; et ainsi se forme la liaison avec son second mémoire couronné par la société de la morale chrétienne. Dans celui-ci, elle proclame la nécessité de se former une conviction religieuse. Chose excellente et désirable sans doute, mais plus facile à dire qu'à faire! car, par conviction religieuse, elle entend une foi élevée, large, tolérante, qui repose sur l'amour et la charité, qui ait du zèle sans fanatisme, de l'ardeur sans passion, qui ne tyrannise pas les consciences et puisse satisfaire tous les besoins individuels. C'est encore, on le voit, une immense révolution dans l'organisation actuelle de nos cultes et de nos églises, et la mesure qu'elle croit propre à atteindre ce but, l'abolition du salaire des cultes, n'apparaît malheureusement au milieu de nos so-

ciétés européennes que comme une véritable utopie. Cette grande innovation, dont l'Amérique nous offre un bel exemple, suppose bien d'autres conditions que nous sommes loin de posséder. Il faut d'abord que les esprits soient préparés par la double influence de l'éducation et de l'instruction, à se former cette conviction qui doit être assez forte pour soutenir le culte par des sacrifices volontaires. Et une fois ce premier point obtenu, ce serait encore une question de savoir si la forme des gouvernemens monarchiques peut se concilier avec cet élément de liberté jeté ainsi dans le sein des masses.

Mais cette critique s'adresse plutôt encore au programme lui-même qu'au mémoire couronné. On trouvera dans celui-ci d'excellentes vues et des considérations d'un grand intérêt sur les rapports de l'église avec l'état, sur les relations des divers cultes entre eux, sur la conduite à tenir vis-à-vis des prêtres intolérans qui abusent de leur pouvoir. Si le but que se propose l'auteur n'est pas entièrement atteint, du moins peut-on espérer que ses principes ne demeureront pas stériles. Les répandre et les mettre à la portée de tous, c'est le moyen le plus sûr de préparer les esprits à une réforme que le temps seul peut accomplir. De pareilles semences ne seront pas perdues; elles germeront lentement, et l'avenir en recueillera les fruits.



LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE.

DES CLASSES DANGEREUSES DE LA POPULATION dans les grandes villes, et des moyens de les rendre meilleures; ouvrage récompensé en 1838 par l'Institut de France; par *H.-A. Frégier.*—Paris, 1840. 2 vol. in-8, 14 fr.

L'existence au sein de la société de certaines classes d'individus, qui, par leurs passions désordonnées et leurs vices effrénés, menacent ou troublent sans cesse sa sécurité, est un fait sur lequel l'attention des publicistes se porte avec le plus vif intérêt. Cette plaie est-elle essentiellement inhérente à notre ordre social, ou bien, si elle n'est pas incurable, quels sont les moyens de favoriser sa guérison? Dans l'un et l'autre cas, quelles mesures convient-il de prendre pour l'empêcher de s'accroître et atténuer ses déplorables effets? Voilà des questions d'une haute importance pour l'avenir des

sociétés humaines. Soit que le développement industriel ait réellement contribué à augmenter le mal, soit que ce résultat apparent ne soit qu'une conséquence de la publicité qui dévoile au grand jour de nombreux méfaits, cachés jadis dans l'ombre qui couvrait les classes inférieures, dont les mœurs étaient alors inconnues et ne paraissaient pas dignes d'être étudiées, il est certain que la misère et la corruption se montrent aujourd'hui sous un aspect menaçant. Aussi l'Académie des sciences morales et politiques, reconnaissant toute la gravité d'un pareil fait, l'a-t-elle choisi pour sujet d'un concours, et c'est à son programme qu'est dû l'ouvrage que nous annonçons. M. Frégier, chef de bureau à la préfecture de la Seine, se trouvait placé d'une manière très-avantageuse pour étudier la population parisienne et se procurer tous les documens officiels, nécessaires à son travail. Son livre présente ainsi quelque analogie avec celui de Parent Duchatelet sur la prostitution, dont il est le complément nécessaire. A l'aide de ces recherches consciencieuses, on peut se faire une idée assez juste des élémens dont se compose en grande partie la population de cette capitale. On y puise une instruction précieuse sur les résultats moraux de ces grandes agglomérations d'hommes, qui, en même temps qu'elles offrent de puissantes ressources à la science et aux arts, sont aussi des centres de corruption dans lesquels on retourne à la barbarie par les raffinemens d'une civilisation trop concentrée. C'est le revers de la médaille. Celui qui n'a vu de Paris que le côté brillant, les cours de faculté, les musées, les salons, trouvera sans doute le tableau bien chargé; mais l'observateur, qui a eu le temps de mieux étudier le véritable état de choses dans toutes les classes de la société, loin d'y voir de l'exagération, regrettera seulement que M. Frégier n'ait pas accumulé plus de faits, plus de détails dans cette curieuse esquisse. Le but principal de l'auteur étant d'indiquer les remèdes ou du moins les palliatifs qu'il croit possibles, il passe rapidement en revue les diverses classes qui font l'objet de ses recherches, et se contente d'en donner un aperçu général, sans pouvoir entrer dans tous les développemens désirables.

Trois divisions bien marquées peuvent être établies dans cette foule de malheureux dont l'existence précaire, turbulente, ou hostile à la société, semble menacer sans cesse la sécurité d'une grande ville. La première renferme les repris de justice, les condamnés libérés qui sortent de la prison plus corrompus qu'avant, et ces professions ambulantes qui n'astreignent point à la vie sédentaire, réglée, disciplinée. La seconde se compose d'ouvriers imprévoyans, et la troisième, de gens plus ou moins lettrés, rebut de la littérature,

des arts ou du commerce, que l'inconduite ou le vice ont jetés dans la misère.

A Paris, le nombre des libérés, sans être très-considérable, est encore trop grand; car la facilité de s'y cacher les y attire, malgré la surveillance de la police, de tous les coins de la France; et c'est presque toujours parmi eux que se rencontrent les auteurs de ces crimes horribles, qui de temps en temps viennent nous frapper d'épouvante. A côté d'eux, et sur les derniers degrés de l'échelle sociale, on trouve la horde à demi sauvage des chiffonniers. Cet état, qui n'exige ni apprentissage, ni mise de fonds, puisque l'enfant même peut s'y livrer, pourvu qu'il soit muni d'un petit crochet et d'une hotte, offre tout l'attrait de la vie vagabonde et indépendante. Quelque rebutant que soit son exercice, il séduit ainsi une foule d'hommes incultes et grossiers, pour lesquels la vie civilisée avec ses habitudes d'ordre est tout-à-fait antipathique. C'est une espèce d'existence nomade au milieu des villes, qui se soustrait à la plupart des réglemens plus ou moins restrictifs auxquels sont soumis tous les autres genres d'industries. La description qu'en donne M. Frégier n'est pas le chapitre le moins curieux de son livre. Nous en extrairons quelques passages intéressans :

« Le chiffonnier adulte, pour gagner de vingt-cinq à quarante sous par jour, selon les saisons, est obligé de faire communément trois rondes, deux de jour et une de nuit : les deux premières ont lieu de cinq heures du matin à neuf heures, et de onze heures à trois heures, et la troisième dans la soirée, de cinq à onze heures et quelquefois minuit. Le chiffonnier déjeûne à neuf heures et dîne à trois heures.

» Dans les intervalles de ses recherches, il en trie le produit qu'il appelle la *marchandise*, et il va vendre ce produit au maître chiffonnier ou au chiffonnier entreposeur. Beaucoup de ceux-ci tiennent des garnis, ordinairement affectés aux logemens des chiffonniers ambulans qui n'ont pas de domicile fixe; ils réservent le rez-de-chaussée du garni pour y emmagasiner les objets de leur commerce....

».... La hotte du chiffonnier n'est pas seulement le réceptacle des objets de son industrie, elle est encore le panier de son ménage. Il prend, parmi les immondices qu'il exploite, tout ce qui peut servir à son usage particulier: des racines pour sa soupe, des morceaux de pain, des fruits, et en général tout ce qui lui paraît mangeable....

».... Les chiffonniers habitent les faubourgs, mais particulièrement les quartiers Saint-Jacques et Saint-Marceau, où sont établis les entreposeurs. Si vous parcourez, aux heures du retour, les rues de l'Oursine et autres rues de ces fau-

bourgs, particulièrement habitées par les chiffonniers, vous pourrez juger de la nature et de la variété des élémens dont se compose le commerce du chiffonnier. Accroupi devant sa hotte, celui-ci vous montrera en souriant un grand os de bœuf, qui vaut son prix, ainsi que d'autres articles non moins avantageux; et, tout en faisant ses tas sur le pavé, il vous dira que la concurrence tue le commerce, que les cuisinières n'ont plus d'humanité, qu'elles tirent parti de tout et en particulier des os et du verre cassé, objets capitaux de l'industrie du chiffonnier...

»... La plupart de ceux qui vivent en famille, dans leurs meubles, ne possèdent le plus souvent qu'une seule chambre. C'est là qu'ils déposent le produit immonde de leurs recherches; c'est là qu'ils en font le triage, au milieu et avec l'aide de leurs enfans. Le carreau de la chambre est couvert de chiffons souillés de fange, de débris de matières animales, de verre, de papier, etc. Il y en a dans tous les coins, et jusque sous la couchette de leur lit, en sorte que l'on ne peut entrer dans un pareil lieu, sans être suffoqué par une odeur que l'habitude seule peut faire supporter. Ce qui ajoute encore aux miasmes qui s'exhalent de ce sale butin, c'est que plusieurs chiffonniers gardent dans leurs chambres un gros chien et quelquefois deux, qu'ils emmènent avec eux dans leurs rondes nocturnes....

»... Le gain journalier des chiffonnières s'élève de quinze à vingt sous, et celui des enfans à dix sous environ. Il y a de ces enfants qui désertent le toit paternel dès l'âge le plus tendre, et qui se mettent à chiffonner pour subsister. Leur vie est tout-à-fait nomade et presque sauvage; ils sont remarquables par leur audace et l'aspérité de leurs mœurs. Au bout de quelques années, ils sont devenus tellement étrangers à leurs familles, qu'ils ont perdu le souvenir du nom et de la demeure de leur père, ne sachant que leur propre prénom...

»... Les sentimens généreux qui animent l'ouvrier n'existent pas dans le chiffonnier. Ce dernier, couvert des lambeaux de la misère, affecte une sorte de cynisme; il s'isole volontiers des masses, peut-être parce que celles-ci s'éloignent elles-mêmes de lui. Ce défaut de sociabilité le rend dur et méchant. Il y a, du reste, parmi les chiffonniers, beaucoup de repris de justice; et, parmi les chiffonnières, un certain nombre de prostituées de bas étage. »

L'ivresse paraît être la jouissance la plus précieuse de ces êtres abrutis qui vivent pêle-mêle comme des animaux; et l'on conçoit aisément qu'elle doit souvent les conduire au crime. Les passions n'étant retenues chez eux par aucun frein moral, et leur intelligence étant rarement assez développée

pour comprendre les plus simples exigences sociales, ils peuvent devenir fort dangereux, même sans avoir l'intention bien arrêtée de faire le mal. Heureusement l'apathie et la paresse sont leurs qualités habituelles, et il faut des circonstances extraordinaires pour les mettre en hostilités ouvertes avec la société, à côté de laquelle en quelque sorte ils vivent moins en ennemis qu'en étrangers.

La classe des ouvriers, moins corrompue, mais beaucoup plus remuante, offre des dangers plus immédiats. Les perturbations continuelles auxquelles l'expose, surtout depuis un certain nombre d'années, la marche progressive de l'industrie, l'ont réduite à un état de souffrance très-inquiétant. C'est une épreuve qui aura un terme sans doute, mais nul ne peut encore le prévoir, et, en attendant, elle contribue puissamment à rendre plus misérable et plus précaire que jamais l'existence de cette partie importante de la population. L'imprévoyance, l'oubli de l'avenir, le mépris de l'expérience furent toujours les défauts les plus généralement répandus parmi les hommes qui vivent au jour le jour du produit de leur travail. L'esprit d'économie et de conservation paraît n'appartenir qu'à ceux qui possèdent déjà quelque chose, et le plus difficile est d'obtenir cette première épargne sur laquelle il se fonde. Après avoir consacré sa journée à un travail pénible, l'ouvrier parisien va chercher des distractions chez le marchand de vin ou dans quelque théâtre des Boulevards, et son gain se dissipe ainsi à mesure qu'il arrive. Sans cesse en contact avec ses camarades d'atelier, il ne peut guère se soustraire à leur influence, et c'est ainsi qu'il est souvent entraîné à devenir ivrogne, joueur, et par suite quelquefois à commettre un attentat contre la propriété ou contre la vie. Les unions illicites, si communes parmi eux que la plupart des mariages n'ont pas d'autre origine, contribuent encore à produire ce funeste résultat, et sèment la corruption chez les jeunes ouvrières, qui, une fois jetées sur la pente du vice, tombent bientôt jusqu'au fond de l'abîme.

Enfin, la troisième classe offre des élémens encore plus redoutables peut-être, si ce n'est par leur nombre, du moins par leur valeur individuelle. Ce sont des étudians, des commis, des artistes que le désordre et l'inconduite ont réduits aux expédiens les plus vils ou les plus coupables. Une partie de ceux-là vivent des produits honteux de la prostitution, car en général les femmes qui font trafic de leur personne ont un amant privilégié avec lequel elles en partagent le bénéfice; les autres se procurent de quoi suffire aux besoins les plus indispensables en travaillant chez les écrivains publics; et tous ont volontiers recours au vol, à l'escroquerie, au brigandage même, pour fournir à

la satisfaction de leurs goûts et de leurs penchans dépravés. L'instruction qu'ils ont acquise dans un tout autre but, le développement des facultés intellectuelles, deviennent alors entre leurs mains des instrumens fort dangereux.

L'ouvrage de M. Frégier donne de curieux détails à ce sujet; on y voit jusqu'où peuvent conduire des passions telles que le jeu, la vanité, la gourmandise et même la paresse, lorsqu'une fois l'homme se soumet à leur empire absolu. Ce triste tableau rabaisse l'espèce humaine et inspire un profond dégoût pour cette centralisation si vantée, dont les merveilles sont achetées au prix de tant de turpitudes, de tant de corruption et de périls menaçans.

Après avoir ainsi exposé le mal dans toute son étendue, l'auteur aborde la question difficile des moyens préventifs ou réparateurs. L'éducation se présente naturellement comme le premier et le plus certain. Mais s'il est aisé de bâtir là-dessus de brillantes théories, la pratique est hérissée d'obstacles; les efforts tentés jusqu'à ce jour n'ont produit qu'une instruction bien imparfaite et presque toujours stérile. On enseigne à lire, à écrire, à compter, mais cela ne constitue pas la vertu, et celle-ci seule peut servir de palladium contre les séductions qui viennent assaillir le pauvre dès son entrée dans le monde. Le principe moral est bien dans l'intention du législateur, mais cela ne suffit pas; pour exercer réellement son influence, il faut qu'il pénètre dans les idées de tous, il faut qu'il devienne en quelque sorte l'âme de toutes les relations sociales. Une pareille révolution ne se fait pas en un jour, si même elle est possible sans une régénération complète des institutions politiques et civiles.

M. Frégier a reconnu cette grande difficulté, mais il a compris qu'il valait mieux réformer que détruire, et chercher à perfectionner ce qu'on possède, plutôt que d'y substituer brusquement un nouvel ordre de choses. Les salles d'asile, les écoles, les caisses d'épargnes, les associations de secours mutuels, sont autant d'élémens qui demandent à être développés et qui, toujours dirigés vers un but moral, pourraient sans doute exercer une puissante influence sur l'éducation de l'ouvrier que de telles institutions prennent en quelque sorte au sortir du berceau, soutiennent dans les luttes de la vie, aident dans la maladie et le besoin, assurent contre le dénuement de la vieillesse débile et conduisent ainsi jusqu'à la tombe en veillant sur lui comme un pouvoir bienfaisant et protecteur. L'auteur demande avec raison que les classes riches et éclairées s'intéressent plus vivement à ces utiles établissemens, qu'elles y apportent le concours précieux de leurs lumières, ainsi qu'une légère part de leur superflu qui ne

saurait trouver un emploi plus judicieux ni plus conforme aux vues de la véritable charité. C'est l'intérêt de tous, qui veut que tous s'entr'aident de cette manière pour la sécurité et le bien-être de la société humaine. Les considérations présentées par M. Frégier sont pleines de sagesse, les mesures qu'il propose paraissent fort bien calculées pour diminuer le danger, en introduisant jusque dans les derniers rangs du peuple des habitudes d'ordre et d'économie, et en y faisant aussi pénétrer quelques idées morales propres à les retirer de l'état de dégradation dans lequel ils sont tombés.

Pour compléter ce plan de réforme, le régime pénitentiaire devient indispensable, afin que les prisons ne soient plus une école de corruption; et l'auteur se prononce en faveur de l'isolement absolu. Ici M. Frégier prête à la critique, car son opinion sur le système pénitentiaire ne semble avoir d'autre fondement que le rapport de M. Moreau Christophe. Mais il est excusable d'ignorer qu'un inspecteur général des prisons de France, délégué par le ministre de l'intérieur, ait apporté dans une si grave mission autant de légèreté que d'inexactitude.

Enfin, son travail se termine par l'examen des moyens qu'on pourrait employer pour prémunir contre les écueils de la capitale les jeunes gens qui viennent en foule chaque année pour y faire leurs études. L'établissement de cercles ou sociétés littéraires qui leur offriraient à la fois des ressources intellectuelles et des distractions sans danger, lui paraît la première amélioration à tenter dans la vie de l'étudiant, et il pense qu'on ne tarderait pas à en retirer d'heureux fruits.

Tel est le résumé des vues exposées dans ce livre que l'Académie des sciences morales et politiques a jugé digne de son approbation. Il sonde le mal dans toute son étendue et renferme d'excellens conseils sur les remèdes par lesquels son accroissement peut être arrêté, son intensité combattue. Mais dans un pays où le gouvernement se mêle de tout, où rien ne se peut faire sans sa participation, une pareille publication, malgré tout son mérite, n'est en quelque sorte que la partie la moins difficile de la grande tâche que l'auteur s'est proposé d'accomplir. Puisse-t-elle en être aussi le prélude, et attirer l'attention des hommes d'état trop souvent préoccupés d'intrigues politiques, de rivalités de partis, qui ne leur laissent pas le temps de songer aux véritables intérêts du pays dont l'administration leur est confiée! Malheureusement, l'esprit d'association, dans lequel se trouve le principe de toute réforme sociale, est aujourd'hui regardé comme trop périlleux en France pour qu'on ose espérer que la loi lui laisse la liberté nécessaire à son développement.

SCIENCES ET ARTS.

MANUEL PRATIQUE des maladies des yeux d'après les leçons cliniques de M. le professeur Velpeau ; par *G. Jeanselme*.—Paris, 1840. In-18.

Les maladies des yeux offrent certainement l'un des objets les plus intéressans de la pratique médicale. Elles ont été long-temps la proie du charlatanisme, et comme on s'imaginait qu'il n'était pas nécessaire que l'oculiste fût médecin, les empiriques les ont largement exploitées au grand détriment de la science. Les progrès récens de la médecine ont opéré à cet égard un changement fort heureux. On a reconnu que cette branche de l'art de guérir, se rattachant par maintes relations à toutes les autres, ne pouvait être étudiée d'une manière exclusive et exigeait des connaissances générales, profondes, aussi bien que les affections qui attaquent toute autre partie de notre organisme. L'auteur de ce Manuel a voulu en offrir une nouvelle preuve, et contribuer ainsi à détruire un de ces préjugés qui entravent trop souvent la marche du progrès. M. Velpeau ne s'est pas livré spécialement à cette seule étude, et cependant sa clinique présente une foule de cas où le succès le plus complet a couronné ses efforts. M. Jeanselme, passant en revue toutes les altérations de l'œil, expose les procédés employés par l'habile professeur ainsi que ceux des plus savans oculistes, tels que Maunoir, Caron Duvillars, etc., dont il a parfois heureusement modifié les ingénieuses découvertes. Il en résulte un tableau comparatif plein d'intérêt dans lequel le praticien peut puiser de précieuses directions.

TRAITÉ DU SYSTÈME NERVEUX dans l'état actuel de la science ; par *J.-B. Sarlandière*. — Paris, 1840. 8 fig., 9 fr.

Ce volume offre les résultats de grands travaux, d'études t de recherches dont le docteur Sarlandière s'est occupé endant de longues années et dont il avait entrepris la ublication lorsque la mort est venue le surprendre. Le ystème nerveux y est analysé dans les plus grands détails. ;auteur fait ressortir toute l'importance du rôle qu'il joue ans l'organisme, et montre son siége principal dans le cereau, qui est ainsi le centre duquel la vie se répand jusqu'aux

extrémités et vers lequel convergent toutes les sensations, où correspondent les moindres lésions de ses ramifications innombrables. Il expose les effets produits sur lui par les diverses affections morbides dans lesquelles il se trouve toujours plus ou moins compromis, et en tire d'utiles indications pour le traitement qu'il convient de suivre. On ne doit jamais oublier, selon lui, que les remèdes exercent leur action sur cette partie importante de l'organisme, et que lorsque, par exemple, on purge l'estomac, on purge aussi la tête. Sous ce rapport, son livre renferme une foule de notions dont la pratique pourra sans doute retirer de précieux fruits. Plusieurs chapitres sont aussi consacrés à l'examen des altérations produites sur le système nerveux par les différentes substances vénéneuses. Dans sa conclusion, l'auteur passe en revue quelques systèmes de médicamentation, et entre autres l'homœopathie dont il apprécie la juste valeur avec une impartialité toute scientifique.

TRAITÉ DE LA CULTURE des pommes de terre; par *J.-J. May* (des Vosges).—Paris, chez l'auteur, rue des Lombards, n. 33. 1839. In-8, 2 fr. 50 c.

L'auteur de ce petit traité a jugé utile de résumer tout ce qui a été écrit sur la culture des pommes de terre, afin d'offrir ainsi une espèce de guide à l'agriculteur et de le mettre en état de donner à cette branche importante tous les soins qu'elle exige. Ecartant tout ce qui n'est que théorique et ne repose que sur des hypothèses, il n'expose que des procédés éprouvés par l'expérience, ce qui, dans l'état actuel de la science, paraîtra sage sans doute; car si des essais bien dirigés par ceux qui en ont les moyens font marcher en avant l'art agricole, on ne saurait sans danger les introduire dans la petite culture, qui pourrait être bientôt découragée et ruinée par les insuccès.

La pomme de terre, depuis son introduction en Europe, a pris place parmi les productions de la terre les plus importantes. Elle est devenue l'auxiliaire du blé et la meilleure garantie contre le retour de ces famines affreuses. Cependant sa culture est encore loin d'obtenir généralement tous les soins qu'elle mérite. On s'occupe peu de l'amélioration des espèces, et dans une grande partie de la France on ne connaît guère que les plus communes, les moins avantageuses. Aux environs même de la capitale cette branche de l'agriculture est encore loin d'avoir atteint tout le perfectionnement désirable. Le livre de M. May pourra donc être fort

utile en contribuant à répandre de meilleures méthodes et en popularisant les principes que l'expérience a prouvé être les plus féconds en bons résultats. L'auteur traite tour à tour avec clarté et concision des diverses variétés de la pomme de terre, de la nature du sol qui convient à chacune d'elles, des deux modes de reproduction par semis et par tubercules, de la convenance de diviser ceux-ci en certains cas, du mode de plantation, des engrais qu'il faut employer de préférence, des façons de culture, de l'arrachage, des moyens de conservation, de l'usage qu'on peut faire des tiges, des avantages de la pomme de terre, soit considérée comme nourriture pour l'homme et les animaux, soit employée à la fabrication des eaux-de-vie. Enfin il termine par un tableau des frais de culture pour un hectare de pommes de terre, duquel il résulte, en estimant le produit de la récolte à raison de 2 fr. 50 c. l'hectolitre, un bénéfice net de 463 fr. 25 c.

Si, comme on peut l'espérer, le *Traité* de M. May obtient du succès, nous lui conseillerons d'en publier une seconde édition, resserrée en un tout petit volume, impression compacte, qui puisse se vendre 50 ou 75 c. au plus, et pénétrer ainsi jusque dans les hameaux les plus chétifs.

LEÇONS ÉLÉMENTAIRES sur le calcul des probabilités et ses principales applications ; par *L. Aubert*. 1re partie. — Genève, chez Ab. Cherbuliez et Cie, 1839. In-8.

Le calcul des probabilités est l'une des plus belles applications qui aient été faites de la science mathématique. C'est un chaînon qui la rattache aux conceptions élevées de la philosophie, et semble devoir faire faire à l'homme quelques pas nouveaux vers le but constant de ses efforts, la recherche de la vérité. La puissance aveugle du hasard tombe devant ces rigoureuses formules par lesquelles on peut espérer arriver un jour à déterminer, d'une manière assez exacte, toutes les chances des évènemens de la vie en embrassant les mille causes diverses dont ils dépendent. Le beau travail de M. Poisson, sur la probabilité des jugemens, offre un exemple des grands résultats qu'on doit attendre du calcul appliqué de cette manière. Il a vivement excité l'attention, et ouvert, aux investigations des savants, une voie nouvelle et féconde.

Les leçons que nous annonçons ici, sont destinées à en exposer les principes élémentaires et à servir d'introduction pour les commençans qui veulent diriger leurs études de ce côté-là. M. Aubert, empruntant aux grands ouvrages

des Bernouilli, Condorcet, d'Alembert, Laplace, Lacroix et Poisson, les règles et les lois découvertes par ces célèbres mathématiciens, a cherché à les mettre à la portée de tous. Il n'a, autant que possible, employé dans les démonstrations que les méthodes de l'algèbre élémentaire, et tout ce qui nécessitait l'emploi du calcul supérieur a été relégué dans les notes à la fin du volume. Ce cours se compose de huit leçons, dont voici le sommaire : Définition de la probabilité, sa mesure; probabilité des évènemens composés; répétition des évènemens dans un ordre déterminé, probabilité d'un évènement qui peut arriver de plusieurs manières différentes; répétition des évènemens dans un ordre indéterminé; détermination de la probabilité des causes, d'après l'observation des évènemens futurs, d'après l'observation des évènemens passés; théorème de J. Bernouilli; loi des grands nombres; règle des paris, règle des partis, espérance mathématique; problème de Pétersbourg, espérance morale.

HISTOIRE DU RÉGIMENT DE CHAMPAGNE; par *Roux de Rochelle*. — Paris, 1839. In-8, 6 fr. = **LA COLONNE NAPOLÉONE** et le camp de Boulogne; par *Joachim Ambert*. Paris, 1839. In-8, fig., 3 fr.

Voici de la littérature bien empreinte de l'esprit militaire. La gloire des armées, les hauts faits de la guerre ont inspiré les écrivains, et sont le but unique auquel se rapportent toutes leurs pensées. Les soldats semblent être la seule classe de lecteurs qu'ils désirent avoir, car, dans l'époque pacifique où nous vivons, le public en général se soucie fort peu de toute cette gloriole militaire qui rappelle les bulletins de la grande armée. L'*histoire du régiment de Champagne* pourra sans doute offrir de l'intérêt pour le petit nombre de vieux soldats, encore vivans, qui en ont fait partie; mais, hors de là, elle n'est plus qu'un document assez insignifiant, quoique l'auteur ait cherché à y rattacher quelques considérations plus générales sur les modifications successives qu'a subies l'organisation de l'infanterie. Ce volume est du reste bien écrit et renferme des détails biographiques sur plusieurs hommes remarquables, dont les destinées se sont trouvées plus ou moins liées à celles du régiment de Champagne.

—Quant à la *Colonne Napoléone,* c'est du véritable style à la Franconi, de l'enthousiasme d'ordre du jour, des phrases d'État-Major. M. J. Ambert voit dans la guerre le principe de toute civilisation, de toute prospérité, de tout progrès moral et intellectuel. C'est la guerre qui enfante le commerce,

c'est la guerre qui enrichit les peuples, c'est la guerre qui adoucit les mœurs, crée la poésie et devient ainsi la source de toute littérature. Or, Napoléon ayant été en quelque sorte la personnification moderne de la guerre, c'est lui qu'on doit honorer, adorer presque comme le bienfaiteur de l'humanité; et la colonne, élevée sur l'emplacement du camp de Boulogne, sera un monument devant lequel s'agenouilleront les générations futures, en bénissant la mémoire du fameux guerrier. Cette courte analyse peut faire juger de l'exaltation qui règne dans la brochure de M. Ambert. C'est peut-être le style qui convient pour réveiller le patriotisme dans les casernes et au milieu des camps de parade; mais ce n'est certainement pas le ton de l'histoire, ni celui qu'il faut employer pour captiver l'attention des lecteurs. L'admiration excessive et aveugle produit quelquefois l'effet d'une satire, et en lisant la *Colonne Napoléone*, on se sentira porté à juger encore plus sévèrement l'ambitieux conquérant, et son brillant mais déplorable règne.

MÉMOIRE SUR L'EMPLOI DE L'ARMÉE aux travaux d'utilité publique; par le lieut.-colonel d'*Artois*.— Paris, 1839. In-8, 3 fr.= **EXERCICES SUR LA JUSTESSE COMPARÉE** du tir des balles sphériques, plates et longues; par M. *Didion*. — Paris, 1839. In-4, fig., 4 fr.

La question de l'emploi des troupes, en temps de paix, aux travaux d'utilité publique a été depuis quelques années l'objet d'une discussion assez vive. Des écrits ont été publiés pour et contre cette grande mesure. Comme il arrive presque toujours en pareil cas, les uns n'ont vu que les avantages qu'elle pouvait offrir, les autres n'ont voulu reconnaître que ses inconvéniens, et chacun, abondant dans son sens, a cherché à plier les faits de manière à les mettre en harmonie avec son système. Pour éclaircir ce débat, M. d'Artois expose tour à tour les argumens émis par les partisans et par les adversaires de l'emploi des troupes aux travaux d'utilité publique, puis, après avoir ainsi mis le lecteur à même de juger le véritable état de la question, il conclut en se prononçant contre toute vue systématique et par conséquent absolue. Les comptes des travaux qu'on a fait exécuter à l'armée, pour essai, dans divers départemens, prouvent que l'état, loin d'y trouver de l'économie, a dû payer beaucoup plus cher que s'il avait employé des ouvriers. D'une autre part, le contraire a eu lieu dans l'exécution de routes stratégiques construites en Algérie par les soldats. Il est donc

évident que l'utilité de cette mesure dépend des conditions dans lesquelles elle est employée. Ce n'est que dans des cas particuliers, que le travail de l'armée peut offrir des avantages assez considérables pour compenser le tort qui en résulte pour la discipline et l'instruction militaire.

— La brochure de M. Didion, sur la justesse du tir, renferme divers tableaux et décrit de nombreuses expériences, dont voici le résultat : « 1° Entre les balles des armes à feu portatives, animées d'un mouvement de rotation, celles dont la longueur est plus grande que le diamètre, quelque petit que soit l'excès, donnent une justesse de tir beaucoup moindre que celle dont la dimension, suivant l'axe de tir, est moindre que le diamètre après l'applatissement.

2° Dans la forme la plus avantageuse, la longueur paraît être d'environ quatre cinquièmes du diamètre après l'applatissement, au moins pour celles qui sont animées d'une grande vitesse de rotation et d'une faible vitesse de translation.

3° L'applatissement de la balle sphérique, dans les armes carabinées en usage, donne à très-peu près le maximum de justesse, et il pourrait être un peu plus considérable sans inconvénient pour la justesse du tir. »

NOTICE HISTORIQUE sur le lieutenant-général Lapara de Fieux et sur les siéges dont il a dirigé en chef les attaques, et particulièrement sur celui de Barcelone, en 1697, avec un plan des attaques; par M. *Augoyat*, lieutenant-colonel du génie. — Paris, Anselin, 1839. In-8, 2 fr. 25 c.=**ABRÉGÉ DES SERVICES DU MARÉCHAL VAUBAN**, fait par lui en 1703, publié avec un supplément par M. *Augoyat*, lieutenant-colonel du génie. — Paris, chez Anselin, 1839. In-8, 75 c.

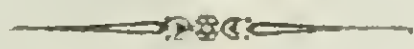
Le maréchal Vauban et le lieutenant-général Lapara furent les deux ingénieurs militaires qui se distinguèrent de la manière la plus remarquable dans l'armée française, pendant la seconde moitié du XVII[e] siècle. La réputation de Vauban, déjà grande de son vivant, n'a fait que s'accroître depuis sa mort, et ses nombreux ouvrages sont encore un objet d'admiration malgré les progrès qu'a faits l'art des fortifications. L'état de ses services rédigé par lui-même est un document fort curieux, produit par lui, à l'occasion d'une promotion de dix maréchaux de France, qui eut lieu en 1703 et dans laquelle il fut compris. C'était une récompense tardive, on peut le dire, et Vauban, en paraissant désirer cette haute dignité, ne faisait que demander ce qui lui était bien légitimement dû. En effet, le célèbre ingénieur avait dirigé en chef plus de quarante siéges, avec pleine autorité sur les troupes de toutes armes

qui y étaient employées, il avait eu plusieurs commandemens importans, l'un en Flandre, l'autre en Bretagne, où il battit les Anglais à Camaret, il avait fait enfin les projets de 160 places et de plusieurs ports de mer dont la conduite lui avait été confiée par le roi. Des titres aussi brillans et aussi nombreux lui donnaient le droit d'aspirer au comble des honneurs militaires. Sa nomination ne fut qu'une justice rendue à ses grands talens.

L'éditeur a continué l'état des services de Vauban jusqu'à sa mort, et y a joint une note qui fait connaître quelques autres particularités de la vie de cet homme illustre.

Le lieutenant-général Lapara était contemporain de Vauban. Ingénieur comme lui, formé à son école, il montra bientôt une supériorité marquée et fut chargé de la direction de plusieurs grands siéges, soit en Espagne soit en Italie. M. Augoyat a puisé les matériaux de sa notice dans les correspondances officielles recueillies au dépôt de la guerre; les extraits qu'il en publie offrent aux hommes de l'art un sujet d'étude fort intéressant. Ils y trouveront, entre autres pièces curieuses, le journal particulier du siége de Barcelone en 1697, un des plus mémorables de ce temps. Ce journal expose avec tous leurs détails les travaux que l'attaque dut entreprendre pour triompher de la résistance la plus opiniâtre qu'on eût vue depuis long-temps employée à la défense des places; il est accompagné d'un plan sur lequel on peut suivre pas à pas tous les progrès des assiégeans.

Une mort prématurée vint enlever M. Lapara au milieu d'une carrière qui l'aurait probablement conduit sur les traces de Vauban; car, quoiqu'il ne puisse lui être comparé, il fut sans contredit le premier après lui, et aucune autre réputation contemporaine ne balançait la sienne dans le corps du génie. Il tomba victime de son zèle dans le commencement du siége de Turin en 1706. S'étant trop découvert en venant reconnaître le terrain, il reçut au-dessus de la hanche gauche un coup de mousquet qui lui traversa le bas-ventre, et dont il mourut deux heures après.



TABLE

PAR ORDRE DE MATIÈRES

DES OUVRAGES ANNONCÉS DANS LA REVUE CRITIQUE,

7e Année, 1839.

HISTOIRE.

Géographie, Voyages.

Histoire ecclésiastique.

Histoire ancienne et moderne.

Biographie, Mémoires, etc.

TABLE

DES NOMS D'AUTEURS.

FIN DES TABLES.

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

